This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

504

Soc. 3975 d. 80
1860-69(2)

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

504

Doc. 3975 d 80
Rbo.69(2)

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RECUEIL
DES DISCOURS
RAPPORTS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

1860 – 1869.

DEUXIÈME PARTIE.

FOREIGN
BODL:LIBR
PERIODICALS

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXII

FOREIGN
BODL:LIBR
PERIODICALS

I.

DISCOURS

DE RÉCEPTION.

DISCOURS

DE M. CAMILLE DOUCET

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 22 FÉVRIER 1866, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. ALFRED DE VIGNY.

MESSIEURS,

Tout pour les lettres, tout par les lettres, voilà ma vie; me disait un jour l'illustre auteur d'*Éloa,* de *Chatterton* et de *Cinq-Mars*.

En parlant ainsi, M. le comte Alfred de Vigny se peignait lui-même mieux que personne n'eût pu le faire, et résumait, avec autant de justesse que de concision, cette vie d'honneur et de travail à laquelle l'indulgence de l'Académie m'a donné la douce et périlleuse mission de rendre aujourd'hui devant vous un suprême hommage.

La Bruyère qui, dans sa jeunesse, avait acheté une charge de trésorier de France à Caen, était bien sévère pour lui-même, et d'avance pour beaucoup d'autres, quand il écrivait dans son admirable étude *du Mérite personnel :* « Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois! »

Cette grande étendue d'esprit et ce beaucoup de fermeté que demande La Bruyère, M. de Vigny les possédait au plus haut degré; j'oserais dire qu'il les eut à ses dépens, tant il se montra dans toute circonstance prêt à s'immoler lui-même, et à sacrifier ses plus chers intérêts à la noble passion de son cœur; sachant toujours se passer des charges et des emplois; ayant su même, quand il avait à choisir entre deux gloires, renoncer à poursuivre l'une, pour être plus certain d'atteindre l'autre.

Loin d'exiger de chacun les mêmes qualités et les mêmes sacrifices, l'Académie française se contente parfois de rencontrer les mêmes aspirations et les mêmes efforts. Elle comprend que d'autres devoirs puissent dignement s'associer au culte des lettres, et que souvent, aliéner une part de sa liberté ne soit encore qu'un moyen d'assurer à son esprit une entière indépendance.

Pour moi, Messieurs, qui, à tous égards, rentrais moins que M. de Vigny dans le programme de La Bruyère, j'ai été d'autant plus touché, d'autant plus fier de vos suffrages. Permettez donc qu'au moment où il m'est donné de pénétrer dans cette enceinte par la porte heureuse des élus, je remercie l'Académie française de l'honneur que je lui dois ; honneur tel à mes yeux que la joie de l'obtenir n'a pas seulement comblé tous mes vœux, mais qu'elle

a ôté à mon cœur satisfait jusqu'à la pensée d'en former d'autres.

Dans les temps mystérieux et poétiques où des fées bienfaisantes visitaient les nouveau-nés et les dotaient de quelque précieux talisman, on eût dit que deux sœurs rivales avaient caché une plume et une épée dans le berceau du jeune Alfred de Vigny. Quand il vint au monde, c'était le bon moment pour naître armé de l'épée ou de la plume; de l'une et de l'autre, mieux encore!

Sortie enfin de l'abîme dans lequel, avec ses plus nobles enfants, comme avec ses lois, ses mœurs, ses institutions et ses préjugés, elle avait failli périr elle-même, la France ressuscitait plus jeune et plus belle, plus fière et plus enthousiaste que jamais. Avec un nouveau siècle, une ère nouvelle allait s'ouvrir; il fallait des héros pour recommencer l'histoire, et des poëtes pour la chanter!

A la voix de la patrie menacée, les héros étaient accourus les premiers; c'étaient Hoche, Marceau, Kléber, Masséna; c'était le jeune vainqueur de Rivoli et de Marengo! Des prodiges allaient étonner le monde; les glorieuses annales de la France étaient rouvertes, et déjà remplies.

Bientôt, de son côté, sur l'autel relevé avant le trône, M. de Chateaubriand déposait le premier poëme du XIXe siècle, chef-d'œuvre de l'exil, voix enchantée du nouveau monde, qui allait réveiller tous les harmonieux échos de l'ancien. Du sein de nos ruines sanglantes, avait retenti souvent aux oreilles de nos pères le cri terrible que les vaisseaux de Tibère entendaient gronder sur les flots au milieu de la tempête: Les dieux s'en vont! — Les dieux reviennent! et Dieu revient! répondit un jour à ce blasphème le chrétien

de génie qui, parti des rives de l'Ohio et du Meschacebé, et longtemps battu par les flots contraires, rentrait enfin triomphant au port, fier de rapporter avec lui la foi et la poésie!

C'était le tour des lettres après celui des armes. Combien d'entre vous, Messieurs, naissaient alors comme mon illustre prédécesseur, combien grandissaient déjà pour l'honneur et la gloire de notre pays!

La biographie de M. le comte Alfred de Vigny est plus à faire avec l'histoire de ses œuvres qu'avec les rares accidents d'une existence peu animée, sans anecdotes et volontairement passée dans la retraite. A le voir un moment si belliqueux dans les luttes littéraires, on eût pu croire sa vie agitée, orageuse et violente, tandis qu'elle fut calme, contenue et digne. Sans avoir eu l'honneur d'être admis dans son intime familiarité, j'ai assez connu M. de Vigny pour avoir apprécié sa personne à l'égal de son talent; aussi, Messieurs, serai-je heureux de me rencontrer dans une douce communauté de sentiments avec ses meilleurs amis et ses plus sincères admirateurs.

Le 27 mars 1797, le comte Alfred de Vigny naquit à Loches, en Touraine, et naquit pauvre, c'est-à-dire ruiné, comme tout le monde naissait à cette époque, pour peu qu'on tînt à quelque noblesse par son nom, par ses sentiments ou par ses vertus.

« Je suis le dernier fils d'une famille très-riche, » écrit M. de Vigny dans une de ces notes presque quotidiennes auxquelles il confiait ses plus secrètes pensées; « mon « père, ruiné par la révolution, consacre le reste de son « bien-être à mon éducation. Bon vieillard à cheveux « blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de

« Sept ans, et gai, et plein de grâces de manières. Je lis pen-
« dant tout le temps de l'empire; le cœur ému, en voyant
« l'empereur, du désir d'aller à l'armée; mais il faut avoir
« l'âge! »

S'il avait eu l'âge, et s'il n'eût obéi qu'à ses propres inspirations, M. de Vigny aurait donc suivi avec joie l'aigle impériale dans son vol victorieux; son cœur, ému de tant de gloire, n'avait de parti pris que contre le repos; mais il n'en était pas de même de sa famille, qui, noblement fidèle au malheur, à la mort et à l'exil, détournait du présent ses regards prévenus et se réservait pour l'avenir.

« Nous avons élevé cet enfant pour le roi, » écrivit un jour Mme la comtesse de Vigny au ministre de la guerre, en demandant l'admission de son fils dans les gendarmes de la Maison-Rouge.

La restauration était venue, et bientôt le jeune Alfred de Vigny, admis par faveur, avec brevet de lieutenant, dans ces compagnies de luxe, débutait, comme il le racontera plus tard dans cette touchante histoire de *Laurette,* par escorter jusqu'à Béthune la retraite du roi Louis XVIII.

Rentré dans la garde royale quelques mois plus tard, puis dans la ligne, il devait attendre huit ans que l'ancienneté le fît capitaine. « J'étais indépendant d'esprit et de parole, di-
« sait-il, j'étais sans fortune et poëte! triple titre à la défa-
« veur. » En s'exprimant ainsi, M. de Vigny était injuste envers les autres et envers lui-même. Avec les grandes guerres de la république et de l'empire, avaient disparu ces avancements rapides, ces fortunes précoces des vieux généraux de vingt ans. La paix a tant d'autres avantages qu'il faut bien lui permettre ou lui pardonner cet inconvénient.

C'est grâce à elle sans doute, et par la force naturelle des choses, non parce qu'il était poëte, sans fortune, et indépendant d'esprit et de parole, que M. de Vigny fut obligé d'attendre pendant huit ans un grade qu'il eût conquis peut-être en un jour sur les champs de bataille de l'empire; à moins pourtant que, soldat et poëte, un même boulet n'eût tout emporté à la fois.

Le 28 mars 1823, à l'âge de vingt-six ans, M. de Vigny était enfin nommé capitaine au 55e régiment de ligne, et l'on ne peut guère douter qu'alors il n'en fût heureux, à voir dans quels termes il l'annonçait, le jour même, à un poëte de ses amis, M. de Saint-Valry, rédacteur en chef de *la Muse française.*

« Aujourd'hui, le lendemain du jour de ma naissance, « vient de m'arriver ce nom de capitaine auquel semblent « seulement commencer les grandes choses de la guerre et « ce grade qui, le premier, donne un peu de liberté et « quelque puissance. Avec lui m'est arrivée la nouvelle que « j'irai en Espagne quand le régiment sera complet. Ainsi, « je mérite vraiment toutes vos félicitations, puisque je me « vois certain de faire cette guerre de du Guesclin, et d'ap- « pliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans « des méditations solitaires et inutiles. »

Cette guerre de du Guesclin qu'il se croyait certain de faire, il ne la fit pas; au lieu d'entrer en Espagne, son régiment fut laissé en garnison sur la frontière, dans les Pyrénées; et le duc d'Angoulême enleva sans lui le Trocadéro.

Ainsi rendu à ses méditations déjà solitaires, mais non inutiles, et détourné de la carrière d'action qu'il n'avait fait qu'entrevoir, M. de Vigny s'absorba plus que jamais dans sa

pensée, et, s'il ne dépouilla pas immédiatement cet uniforme qui, pour lui, avait un si grand prestige, on peut dire pourtant que, dès lors, la lutte avait cessé entre ses deux vocations, entre les deux instincts de son cœur, entre les deux fées de son berceau. Désormais tout à la poésie, M. de Vigny n'appartenait plus qu'à cette armée de la paix qui, sur le champ d'honneur des lettres, allait avoir, à son tour, ses combats et ses victoires.

Depuis un an, bien que publiés sans nom d'auteur, les premiers poëmes de M. de Vigny avaient fait sensation dans un coin du monde parisien qui, plaçant la littérature presque au-dessus de la politique, accueillait avec enthousiasme un jeune poëte élégiaque inspiré par Théocrite et qui semblait venu tout exprès pour achever l'œuvre interrompue d'André Chénier.

On connaît à peine aujourd'hui, même de nom, le premier, le plus important des poëmes contenus dans le recueil de 1822. M. de Vigny, qui trouvait dans le sujet et dans l'action même d'*Héléna* un vice fondamental, aima mieux tout détruire que de rien changer. Il sacrifia cette œuvre de sa jeunesse et en défendit la réimpression. Moins sévère que l'auteur, le public, ou plutôt la portion du public qui a le loisir et le goût de s'occuper de ces délicatesses, avait été touché par la grâce du style, par le charme des détails, et aussi par l'opportunité patriotique des sentiments les plus généreux. Dans *Héléna*, on voulut voir la Grèce même, et la Grèce avait alors tout pour elle : la mode, la justice et la poésie! Casimir Delavigne avait armé la France en pleurant sur cette noble cause, et le jeune Alfred de Vigny lui consacrait ses premiers vers, au moment où, ne pouvant la défendre, lord Byron s'apprêtait à mourir pour elle.

Après *Héléna* qui avait commencé la renommée du jeune poëte, après *Moïse* qui l'avait accrue, *Éloa* vint l'achever. La belle imagination de l'auteur s'était fortifiée en s'épurant. Sans rien perdre de sa fraîcheur, de sa grâce et de son éclat, son style s'était affranchi de quelques rares défauts de jeunesse qui l'avaient un moment déparé. *Le Déluge* et *Dolorida* suivirent *Éloa* de très-près. *Le Déluge* était la dernière des œuvres bibliques et antiques de M. de Vigny; *Dolorida*, la première de ses œuvres romantiques.

Cependant l'heure des vagues soupirs et des rêveries angéliques était passée. De loin déjà le tocsin littéraire appelait la jeunesse aux armes, et, saisi d'une ardeur nouvelle, M. de Vigny ne songeait qu'à se précipiter dans la mêlée. Il ne brisa pas sa lyre, il la déposa pieusement au fond du tabernacle où il devait la reprendre plus tard pour charmer sa dernière solitude et pour chanter encore sur la terre avant de remonter au ciel.

Il existait alors à Paris une très-piquante revue que j'ai déjà nommée, à la fois littéraire et politique, romantique et royaliste, *la Muse française*, à laquelle travaillaient en première ligne des écrivains presque tous chers à l'Académie : Soumet et Pichat, Brifaut et Baour-Lormian, Guiraud et Chênedollé, Charles Nodier et Victor Hugo, les deux Deschamps, Émile et Antony, frères par le talent comme par la naissance, Mmes Valmore et Tastu, Mlle Delphine Gay enfin, cette autre Muse, française aussi, qui à sa première illustration devait joindre plus tard celle de Mme de Girardin.

C'est à cette revue que M. de Vigny donna ses premières pages de prose, et je n'offenserai pas la mémoire de l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello*, mais je vous étonnerai, Messieurs,

en vous disant qu'on hésita à publier ces essais, tant le style en parut incorrect. MM. Émile Deschamps et Saint-Valry durent prendre sur eux d'y faire des changements assez considérables, contre lesquels la susceptibilité du capitaine se révolta tout d'abord; mais le poëte radouci finit par les accepter et s'en trouva bien.

Les amis de M. de Vigny, ses collaborateurs *in partibus,* mirent-ils la main à un article remarquable, et très-remarqué alors, qu'il publia sur les œuvres posthumes de M. le baron de Sorsum, traducteur de Shakspeare, ou plutôt sur Shakspeare lui-même, je l'ignore; mais, à coup sûr, dans la forme comme dans le fond, on y trouve déjà tout entier le poëte qui, commençant par traduire *Othello* et *le Marchand de Venise,* écrirait un jour *Chatterton* et *la Dernière Nuit de travail, du* 29 *au* 30 *juin* 1834.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière,

avait dit un grand poëte, dans un jour de flatterie. C'est du Nord que venait, à cette heure, un vent mystérieux qui, soufflant à la fois de l'Allemagne et de l'Angleterre, devait bientôt en apporter des nuages gros de poétiques tempêtes. Un danger, plus imaginaire que réel, parut menacer alors la grande littérature française; un moment on s'émut pour elle; mais ce n'est pas d'une invasion, c'est d'une alliance qu'il s'agissait. En avance de quarante ans, les lettres allaient signer entre elles le traité international du libre échange.

Jamais en cas d'attaque sérieuse, défense n'eût été mieux préparée : à la Sorbonne, au Collége de France, au barreau, à la tribune politique, partout, régnait l'éloquence la plus

pure, la plus brillante, la plus enthousiaste, grecque et romaine à la fois, et française par-dessus tout. Tandis que dans un autre Lycée, dans une chaire plus grande et plus glorieuse, la Harpe était surpassé et détrôné, la philosophie de Descartes semblait enseignée par Platon, et l'on eût dit que, rendu à la terre pour compléter son immortel discours, Bossuet venait de consacrer un de ses plus beaux chapitres à l'histoire de la civilisation.

A côté de Chateaubriand qu'on entendait partout et de partout à la fois, *les Méditations* annonçaient *les Harmonies*, et, de loin, *la Chute d'un Ange*, frère d'*Éloa! Les Odes et Ballades* avaient paru, *les Orientales* allaient les surpasser encore, et déjà grandissait dans l'ombre le futur auteur de *Mardoche*, de *Rolla*, des *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Les poëtes alors n'avaient pas seulement de nobles cœurs, ils portaient aussi de nobles noms, et quand on aurait pu la croire anéantie pour toujours, il fut beau de voir la noblesse française revenir au monde en tenant à la main, non le glaive cruel des représailles, mais le symbole pacifique de la civilisation; non une torche, mais un flambeau; pour éclairer, non pour punir. Cette armée de Condé des lettres n'avait d'abord que des généraux, et des succès; bientôt elle aura des soldats..... et des défaites.

Mme de Staël venait de mourir; mais son admirable livre de *l'Allemagne* lui survivait, prêchant pour elle la réforme littéraire, et joignant l'exemple au conseil. Au même moment, dans sa préface de *Walstein*, Benjamin Constant écrivait :

« La tragédie française est, selon moi, plus parfaite que « celle des autres peuples, mais il y a toujours quelque

« chose d'étroit dans l'obstination qui se refuse à com-
« prendre l'esprit des nations étrangères. Sentir les beautés
« partout où elles se trouvent n'est pas une délicatesse de
« moins, mais une faculté de plus. »

Ce langage de l'impartialité, de la raison et du progrès, avait été entendu, et déjà l'un des plus purs gardiens de la langue française, inspiré par Schiller et devenant son collaborateur, prouvait par une belle œuvre dont le succès fut éclatant, qu'on peut supprimer les entraves sans détruire les règles. Suivant la même route, le chantre des *Messéniennes* débutait au théâtre par *les Vêpres siciliennes* et *le Paria,* pour arriver bientôt jusqu'à *Louis XI* et *les Enfants d'Édouard.* Sachant et disant qu'on doit beaucoup oser si l'on veut satisfaire le public, il avait osé beaucoup; s'il eût vécu davantage, il est de ceux qui auraient osé plus encore.

Ce que l'auteur de *Marie Stuart* devait à Schiller, l'auteur de *Marino Faliero* l'empruntera plus tard à lord Byron, le traducteur d'*Othello* et du *Marchand de Venise* l'empruntera à Shakspeare, l'auteur de *Cinq-Mars* est en train de l'emprunter à Walter Scott. Ainsi, Messieurs, l'influence anglaise et l'influence allemande se faisaient également sentir en France; mais sans que la France eût rien à redouter de l'une ni de l'autre. — Comme jadis la civilisation gallo-romaine avait absorbé les barbares, sur son territoire envahi par des poëtes, non barbares mais étrangers, la littérature française s'emparait elle-même de ses conquérants.

De 1824 à 1827, M. de Vigny ne publia rien; mais il méditait *Cinq-Mars,* et, dans cet entr'acte laborieux, dans ce passage des vers à la prose, quittant lui-même la rêverie

pour la réalité, il se maria, en 1825, à Pau, avec la petite-fille d'un de ces grands commerçants anglais qui rapportent de l'Inde des fortunes princières et le surnom encore plus princier de nababs.

Il épousa une Anglaise et un procès, me disait une femme de beaucoup d'esprit, et de quelque malice, car elle ajoutait : une Anglaise qui, sachant très-mal le français, le parlait très-peu, tandis que M. de Vigny, qui savait assez bien l'anglais pour le traduire, le parlait très-mal; ce qui pourtant ne les empêcha pas de s'entendre.

Le procès que Mme de Vigny avait apporté en dot dura près de trente ans, et, quand on finit par où l'on aurait dû commencer, par une transaction, il était trop tard. Escomptée d'avance par des provisions successives, la fortune du nabab se trouva diminuée à ce point qu'à la grandeur des espérances trompées succédait une réalité très-modeste dont, il faut le dire à son honneur, M. de Vigny se contenta avec une dignité qui, sans ostentation, faisait croire à une plus grande aisance.

Immédiatement après son mariage, M. de Vigny s'était remis au travail pour payer sa dette à la fortune, qui semblait alors lui sourire. Avant de traduire Shakspeare qu'il appelait son dieu, il voulut imiter Walter Scott qu'il appelait son maître. Écrit sous cette inspiration, *Cinq-Mars* allait être publié, quand, le glorieux auteur de *l'Antiquaire* et de *Waverley* étant venu à Paris, M. de Vigny eut le bonheur de le voir.— « J'ai passé hier quelque temps avec sir Walter « Scott, écrivait-il à un de ses amis le 7 novembre 1826; « l'oncle de ma femme, son compatriote, me l'a fait con- « naître; je vous dirai tout ce que j'ai observé dans cet illustre

« vieillard; l'écrire serait trop long. Je l'ai trouvé affectueux « et modeste, presque timide; mais souffrant, mais affligé, « mais trop âgé, ce que je n'attendais pas; cela m'a fait de « la peine. » Né en 1771, Walter Scott n'avait alors que cinquante-cinq ans.

Un mois après cette entrevue du maître et de l'élève, M. de Vigny, achevant de corriger les épreuves de *Cinq-Mars*, consignait ainsi son opinion personnelle sur cet ouvrage, dans l'une de ses notes manuscrites que j'ai lues et que j'aime toujours à reproduire, ne pouvant mieux honorer leur auteur qu'en le laissant parler lui-même.

9 décembre 1826.

« Achevé de revoir les dernières épreuves de *Cinq-Mars*.

« Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air « *roman*, et que tout y est *histoire;* mais c'est un tour de « force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout « en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le « jeu des passions, la fait suspecter de fausseté, et quelque- « fois la fausse en effet. »

C'est presque un aveu; le romancier se trahit lui-même; quoi qu'il en soit, le public sut gré, et très-bon gré, à M. de Vigny de cette œuvre qu'il appelait lui-même un tour de force de composition. Jamais lecture ne parut plus attachante, jamais le jeu des passions ne produisit plus d'intérêt et d'attendrissement; mais, sans être plus sévères que M. de Vigny, nous reconnaîtrons avec lui que, dans ce genre de travail, tout de convention, la vérité perd souvent ce que l'intérêt gagne. Si M. de Vigny nous eût montré dans *Cinq-Mars* un jeune homme étourdi, un intrigant téméraire, un

coupable ambitieux, trahissant son roi et son pays pour renverser le grand ministre qui les défendait l'un et l'autre, son histoire eût été moins suspecte de fausseté; elle eût été moins faussée, en effet, si, mettant au premier plan, à leur vraie place et dans leur vrai jour, le grand cardinal et son fameux confident, le père Joseph-François Leclerc, marquis du Tremblay, il eût rendu justice à tous deux ; mais alors le roman disparaît sous l'histoire, l'intérêt s'éloigne, l'émotion se glace, et elles n'eussent pas coulé ces belles larmes qui, depuis quarante ans, ont mouillé les nombreuses éditions de *Cinq-Mars*.

Un succès immense avait consacré sous une nouvelle forme le talent et la renommée de M. de Vigny. Sa prose avait ébloui comme ses vers, et, pour être le Walter Scott de la France, il n'avait plus qu'à s'imiter lui-même, quand, dès le lendemain du triomphe, son impatient courage rêva tout à coup une autre gloire sur un autre terrain, et le poussa à changer encore de genre; je n'ose dire de garnison. C'est au théâtre que la lutte allait définitivement s'engager, et là, comme partout, ainsi qu'il l'a dit lui-même dans la préface des *Poëmes antiques et modernes*, M. de Vigny voulait encore arriver *bien jeune, mais le premier*.

Sentant qu'il n'y avait rien à faire pour un homme d'épée, il venait décidément de renoncer au service militaire et s'était fait réformer pour cause de délicatesse de santé. Libre alors, il se demanda par quelle œuvre il fallait commencer, pour bien commencer; convaincu qu'un drame nouveau soulèverait infailliblement des contestations interminables, et que, pour soutenir le système auquel il avait foi, une des pièces de Shakspeare était le seul exemple suffisant, il se

mit à traduire en vers *le More de Venise*, *Othello;* et *Shylock le Marchand de Venise.*

La première de ces deux traductions fut seule représentée sur le Théâtre-Français, le 24 octobre 1829, le lendemain d'*Henri III* et de *Marino Faliero;* la veille d'*Hernani*, d'*Antony* et de *Marion de Lorme.* Le succès avait été très-honorable; et déjà, pour faire face à l'orage qui grondait de toutes parts, M. de Vigny s'occupait de faire jouer le *Marchand de Venise*, quand éclata la révolution de juillet, « et le bruit du canon étouffa, dit-il, celui de nos feux d'artifice, ainsi que la mode de ces poétiques controverses sur une nuance dramatique. » Vous le voyez, Messieurs, M. de Vigny réduisait à de bien modestes proportions la grande guerre du romantisme, et les poétiques controverses d'alors n'étaient pour lui qu'une sorte de malentendu.

A ce bruit du canon de juillet, M. de Vigny hésite, s'interroge et, dans la solitude, écrit d'heure en heure des confidences qui mériteraient de devenir historiques; éloquent dialogue entre son cœur et sa conscience, dont je ne saurais m'empêcher de faire arriver jusqu'à vous quelques accents.

« Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée, se disait-il à lui-même; treize ans de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons.... Quel est mon devoir? Protéger ma mère et ma femme! Que suis-je? capitaine réformé..... » Puis il s'arrête; il se repent du mot qui vient de lui échapper, et s'écrie : « Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries, si le dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin! j'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits... pauvre peuple! tout guerrier!... j'ai préparé mon vieil uniforme; si le roi appelle tous les officiers, j'irai.....

Comment ne pas y aller demain s'il nous appelle tous?..... et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi; je les quitterai!... c'est bien injuste; mais il le faudra. »

Lutte touchante! déchirement cruel! combat de l'honneur et de la raison! malheur des guerres civiles, tourment des âmes délicates et fières dans ces moments douloureux et terribles où, pour l'honnête homme, il est encore plus difficile de distinguer de quel côté est la ligne du devoir, que de la suivre.

La crise passée, les trois journées accomplies, M. de Vigny se disait encore, en regrettant de n'avoir pas eu à prendre sa part du danger: « J'y serais mort; c'eût peut-être été dommage, qui sait ce que je ferai? »

Ce qu'il fera, Messieurs, ce poëte à la fois confiant et découragé, qui dit, comme André Chénier, en frappant son front : « C'eût peut-être été dommage! » et qui pourtant se demande : « Qui sait ce que je ferai? » Vous le savez tous, ce qu'il fera; et certes c'eût été dommage que la mort l'empêchât de le faire : *Stello, la Maréchale d'Ancre*, *Chatterton*, *Servitude et Grandeur militaires*... je m'arrête, au moment d'ajouter : et *les Destinées,* qui ne doivent sortir que de son tombeau!

La révolution de 1830 avait jeté toutes les passions dans la rue; tout s'agitait dans la grande fournaise, tout bouillonnait, tout débordait. La littérature fait comme le reste et renverse ses barrières. Les chefs ne luttent plus seuls comme dans l'*Iliade,* avec les dieux pour témoins; ce n'est plus le noble duel des Horaces et des Curiaces! Les émeutiers de l'art s'élancent à leur tour, combattant avec les premières

armes venues comme les soldats improvisés des trois journées de la veille ; partout le bruit et le désordre ; mais partout aussi le mouvement et la vie ; le bon sens s'égare, mais c'est la passion qui l'entraîne ; sur des autels d'emprunt chacun élève son idole qu'une autre brise et remplace ; mais, tandis que les dieux d'argile tomberont en poussière, les statues de bronze, celles du jour comme celles de la veille, demeureront seules debout sur leurs piédestaux éternels.

Au spectacle de l'effervescence parisienne qu'il contemple du haut de sa tour solitaire, M. de Vigny, partagé entre le dégoût et l'admiration, finit par s'écrier, comme on serait tenté de le faire avec lui de cette époque fiévreuse et de sa fiévreuse littérature :

> Je ne sais si c'est mal tout cela ; mais c'est beau !
> Mais c'est grand ! Mais on sent jusqu'au fond de son âme
> Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme.

Puis il s'arrête en disant : *Le ciel est noir sur nous.* Toujours le même découragement après la même exaltation ! Sans abdiquer encore tout à fait, M. de Vigny céda alors à un de ces besoins de solitude qui s'emparaient souvent de son âme. L'art de la scène lui semblait appartenir trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poëte ; aussi, malgré le succès de *la Maréchale d'Ancre*, songea-t-il sérieusement à ne plus travailler pour le théâtre, où l'attendait pourtant son plus grand triomphe. Saisi, comme Stello, d'une pitié sans bornes pour ceux qu'il appelait ses compagnons de misère, M. de Vigny composa deux grandes et belles œuvres qui comptent parmi ses titres à la gloire, deux plaidoyers sombres, mais touchants, et de la plus haute élo-

quence. Ayant souffert comme soldat et comme poëte, il s'attendrissait ainsi sur les poëtes, sur les soldats et sur lui-même :

J'ai dit ce que je sais et ce que j'ai souffert.

Qui n'a pleuré avec lui en lisant dans *Stello* le tragique récit de la mort de ces trois martyrs : Gilbert, Chatterton, André Chénier ? Qui n'a pleuré avec lui en lisant, dans *Servitude et Grandeur militaires*, la navrante histoire de *Laurette*, le drame si intéressant de la vie et de la mort du capitaine Renaud ? Indigné jusqu'au paradoxe et poussant la pitié jusqu'aux rêveries du socialisme, M. de Vigny a soulevé dans ces deux ouvrages des questions philosophiques très-délicates que l'émotion publique, désarmée par ses larmes, a voulu laisser dans l'ombre. Je ferai de même, Messieurs, et sans m'engager dans une discussion inopportune, sans reprocher encore à M. de Vigny d'avoir été plus romancier qu'historien, je me contenterai d'admirer avec vous le sentiment qui a inspiré ces protestations poétiques et la magnifique conclusion qui les couronne :

« Cette foi qui me semble rester à tous encore, et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'*honneur*.

« L'honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée.

« L'honneur, c'est la pudeur virile.

« La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable. »

Jamais l'honneur ne pouvait être mieux dépeint par quelqu'un qui le connût mieux.

J'ai rapproché à dessein deux ouvrages qu'une pensée commune semblait avoir inspirés, et je ne me suis pas inter-

rompu, Messieurs, pour vous parler encore de Chatterton, mais de Chatterton dramatisé, dont la représentation avait précédé de quelques mois la publication de *Servitude et Grandeur militaires*.

En vain un grand poëte avait dit qu'on ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même; la passion de Chatterton charma, enchanta, fascina tout un monde qui était loin de l'éprouver et de l'approuver. Œuvre étrange où la grâce le dispute à la terreur, la douceur à la violence, la naïveté à la déclamation; œuvre presque unique qui restera comme une date, comme un monument dans l'histoire de l'art et du romantisme. Était-ce immoral, était-ce dangereux, était-ce maladif? C'était touchant, éloquent, enivrant! L'émotion entraîna les cœurs jusqu'à l'enthousiasme, et jamais peut-être, dans les annales du Théâtre-Français, on ne vit un succès plus grand, une plus grande folie de succès, qu'à la première représentation de *Chatterton*, si ce n'est, je crois, à celles qui la suivirent.

Thomas Chatterton n'était sans doute de son vivant qu'un orgueilleux et un ingrat, le plus vaniteux des jeunes poëtes impatients et incompris, et qui, après sa mort, par son fatal exemple, fit encore plus de mal aux autres qu'il ne s'en était fait à lui-même. Mais, pour M. de Vigny, le poëte est tout; Chatterton n'est qu'un nom d'homme, et la cause générale qu'il entendait plaider sous ce nom, c'est, — il le dit lui-même dans une dernière nuit de travail et de fièvre, — c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du poëte, — c'est le droit qu'il aurait de vivre, — c'est le pain qu'on ne lui donne pas, — c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

Cette généreuse mais imprudente théorie de la pitié n'allait à rien moins qu'à mettre la société en accusation et à lui demander compte de tous les poëtes avortés, à qui le plus honnête des hommes venait à son insu de reconnaître plus que le droit au travail, plus que le droit au pain, plus que le droit à la vie; le droit à la mort!

La théorie eut contre elle la raison et la critique, qui ne l'épargnèrent pas; mais le drame eut pour lui le public et la passion, qui le portèrent aux nues. Il y est resté.

Chatterton et *Stello* furent toujours pour M. de Vigny ses ouvrages de prédilection. Il y avait mis toute son âme, toute sa charité. En les écrivant il avait cru faire une bonne action, et la bonne action se trouva faite un jour, en effet. Après avoir vu jouer *Chatterton*, vous le savez mieux que moi, Messieurs, M. le comte Maillé de la Tour Landry dota l'Académie française d'une fondation qui vous permet encore de secourir honorablement, sinon le génie, le rare génie qui, en général, ne compte que sur lui-même, fier, courageux, énergique, *sachant qu'il a des ailes!* mais au moins le talent jeune, pauvre, modeste et timide, dont les premiers pas ont besoin d'appui, dont les premières souffrances réclament des encouragements que l'Académie peut être la première, mais qu'elle n'est pas la seule à leur accorder.

Après *Chatterton*, après *Servitude et Grandeur militaires*, au moment où tant de succès devaient être pour lui un stimulant nouveau, comme si, à force de plaider la cause du malheur, il eût fini par se croire malheureux lui-même, M. de Vigny, à peine âgé de trente-huit ans, renonça définitivement aux lettres militantes et se sépara du monde exté-

rieur pour se renfermer dans sa maison austère où de grandes amertumes l'attendaient, entre sa femme toujours malade et sa mère plus que malade; cette incomparable mère qui, dans des pages de la plus touchante éloquence, lui avait adressé jadis des conseils dignes de tous deux, et qui ne retrouva ses belles facultés qu'au moment suprême, pour les rendre à Dieu avec sa vie.

Un jour, le 13 décembre 1837, M. de Vigny avait été surpris par une visite, flatteuse pour son amour-propre et plus honorable encore pour son caractère; l'ambassadeur de Bavière qu'il ne connaissait pas, M. de Jennisson, était venu lui demander s'il consentirait à entrer en correspondance avec l'héritier du trône, le jeune prince de Bavière, âgé de vingt-six ans, lui assurant que le prince lui-même en avait eu le premier l'idée en lisant ses ouvrages.

Après les plus délicates hésitations, auxquelles répondaient les plus vives instances, M. de Vigny avait fini par accepter, en ne demandant que le secret et à la condition expresse que, ni dans le présent, ni dans l'avenir, le prince ne se croirait obligé de lui en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, disait-il, ce ne serait plus un service, ce serait un marché.

Le soir même, après avoir consigné ce souvenir dans une note confidentielle destinée au secret, comme les services qu'il voulait bien rendre, mais qu'il ne voulait pas qu'on lui payât, M. de Vigny écrivait encore sur la même page : « J'ai lu toute la soirée à ma mère l'histoire de *Port-Royal* de Sainte-Beuve ; elle l'a écoutée avec un plaisir extrême et un esprit plus remis et plus net que jamais depuis quatre ans! » Et trois jours après, le 20 décembre, il n'avait la

force d'ajouter que ces trois mots : « Ma pauvre mère! »

Accablé par cette perte, plongé dans une indicible stupeur, M. de Vigny pleura et souffrit en silence.

Ce silence obstiné, auquel il se condamnait lui-même pour toujours, parut alors incompréhensible; il s'explique mieux aujourd'hui à distance : M. de Vigny avait achevé sa tâche; ce qu'il considérait comme sa mission était accompli. Le grand mouvement littéraire auquel il avait appartenu, qu'il avait secondé, encouragé, fortifié et honoré, touchait à son terme. Ils avaient commencé en même temps, grandi ensemble, triomphé à la même heure, et bientôt, parvenus à leur sommet commun, ils allaient en descendre pour se confondre, sans disparaître, non dans l'oubli, mais dans le repos.

« Le plus glorieux titre du calvinisme, » a dit, dans son Histoire de la littérature française, un maître que j'aimerais à nommer, si je n'avais en ce moment le bonheur de me voir à son côté, « le plus glorieux titre du calvinisme est d'avoir réveillé le catholicisme; il lui a donné la méthode, il l'a forcé d'apprendre ce qu'il avait oublié, de retrouver ce qu'il avait perdu, de rentrer dans ces voies si connues des Pères, par lesquelles ils s'insinuaient si avant dans les cœurs. »

L'un des plus glorieux titres du romantisme ne sera-t-il pas aussi d'avoir réveillé l'orthodoxie, j'ose dire le catholicisme littéraire? Il ne lui a pas donné la méthode; mais, par l'effroi même qu'il lui a causé, et par la violence de ses attaques, il l'a forcé de remonter vers les grandes sources et de rentrer dans ces voies si connues des maîtres de la littérature française, par lesquelles eux aussi s'insinuaient dans les cœurs, et régnaient souverainement sur les esprits.

Ainsi, Messieurs, l'art, comme la nature, a, tour à tour, ses sérénités et ses orages; comme la terre, que sa fécondité même épuise, il a parfois ses lassitudes, ses temps d'arrêt, ses heures de stérilité.

Voltaire avouait un jour, dans le sein de l'Académie, qu'en France la gloire des armes se soutenait mieux que celle des lettres. Mais le feu qui nous éclairait n'est pas encore éteint, s'empressait-il d'ajouter.

Nulle gloire ne fléchit en France que pour se relever bientôt. En ce moment, Messieurs, une grande œuvre, née dans cette enceinte, et qui en réjouit les échos, ne vient-elle pas de donner un démenti à de vagues inquiétudes? ne vient-elle pas de protester, de haut, contre les caprices du goût et ses défaillances passagères? Si, d'un côté, la Comédie n'a rien perdu de sa verve attique et de son esprit gaulois; de l'autre, le Drame a retrouvé ses plus mâles accents, ses plus fiers enthousiasmes, ses plus nobles aspirations. Voltaire avait raison : le feu qui nous éclairait n'est pas encore éteint!

M. de Vigny est de ceux qui n'eussent jamais désespéré de la littérature; pour lui elle était un culte; elle était même un droit. Il n'avait quitté sa retraite qu'une seule fois, pour tenter de faire une bonne action, en plaidant, avec autant d'autorité que de chaleur, la grande cause de la propriété littéraire, dans un mémoire adressé à la Chambre des députés, quand, le 8 mai 1845, dix ans après le double, mais dernier succès de *Chatterton* et de *Servitude et Grandeur militaires*, l'Académie française, qui entend même les voix qui se taisent, lui fit l'honneur de l'admettre à siéger dans le sénat des lettres.

Permettez, Messieurs, que j'ignore si quelque amertume vint affliger ici M. de Vigny dans un jour où une douce émotion semble seule à craindre pour vos élus; mais laissez-moi vous dire, car je le sais par lui-même, que, constamment préoccupé de tout ce qui touchait à l'Académie, à ses intérêts et à sa dignité, il vous appartenait sans réserve par son affection comme par son talent. L'Académie était, pour lui, la source féconde de travaux incessants; non-seulement il lisait avec la plus consciencieuse attention les ouvrages soumis à vos concours, mais toute pensée fine, élevée, spirituelle, qui venait à jaillir de vos discussions, il s'empressait de la recueillir; et vous lui donniez fort à faire.

Si la Révolution de 1830 avait imprimé un nouvel essor à la jeune ardeur de M. de Vigny, la Révolution de 1848 porta un dernier coup à son âme découragée. Sa modeste fortune ayant souffert encore d'une catastrophe qui atteignait tant d'honnêtes gens, il dut, par raison, presque par nécessité, se retirer dans son petit château du Maine-Giraud. Il attendit là des jours meilleurs, plus calmes, plus heureux, et il n'attendit pas longtemps. Un prince qu'il aimait, ayant eu l'occasion de le connaître en Angleterre, venait de rendre au pays l'ordre, la paix et la sécurité. M. de Vigny n'accourut pas au-devant du char de la fortune; mais il le salua au passage, et son cœur le suivit. Autant sa première éducation, et les circonstances mêmes dans lesquelles sa carrière avait commencé, l'avaient rendu sévère et injuste pour le premier empereur; autant, dans la maturité et l'impartialité d'une existence toute littéraire, M. de Vigny se montra juste, respectueux et dévoué pour le second empire.

On hésite parfois à louer les puissants qu'on aime; on

éprouve à le faire comme un embarras secret qui vous retient, comme un respect des autres et de soi-même qui vous arrête; plus la vérité serait flatteuse, moins on veut qu'elle puisse avoir l'air d'une flatterie.

M. de Vigny, l'homme de toutes les délicatesses, était au-dessus de ces calculs et de ces timidités ; il pensait librement et parlait de même; ne dissimulant ni son admiration pour le trône auquel il n'avait rien à demander, ni sa tendre sympathie pour le berceau dont il n'avait rien à attendre; et de même qu'il rendait hommage à la charité couronnée, au charme irrésistible de toutes les grâces jointes à toutes les élévations du cœur et de l'esprit, il subissait au plus haut degré l'ascendant personnel d'un Souverain qui, non content de faire avec ce scrupule et cette conscience ce que Louis XIV appelait son métier de roi, non content d'approfondir et d'éclairer tout ce qui regarde la grandeur de la France et la fortune nationale, s'honore encore de consacrer ses rares loisirs à la culture des lettres et aux nobles travaux de l'histoire.

L'histoire et les lettres, Messieurs, me ramènent naturellement à l'Académie française et à M. de Vigny.

En lui tout se ressemble: son caractère, son talent et sa renommée. Très-timide, très-réservé, très-concentré même, son principe était : répandre son esprit, cacher sa vie. La sienne eût mérité cependant de s'étaler au grand jour ; il n'en fut pas de plus simple, de plus respectable, de plus pure de toute intrigue; plein de convenance et de distinction, nature rêveuse et délicate, ne manquant pas de tendresse, mais manquant peut-être d'expansion, poli, gracieux, aimable, mais très-ferme dans ses idées et y persévérant avec une sorte de ténacité : « Ne vous fiez pas à ma dou-

« ceur de voix, disait-il à M. de Jennisson ; rien n'est entêté « comme une colombe ; j'en ai connu une qu'il aurait fallu « tuer pour la chasser de ma chambre ; je l'y ai laissée ; « elle a gagné son procès. » Doux comme sa colombe, et gagnant aussi ses procès, il prenait volontiers la parole et la gardait, s'exprimant lentement et préférant le monologue au dialogue. Mais ce monologue était substantiel, élevé, philosophique, original, sans grande animation pourtant ni gaieté ; en tout, une demi-teinte céleste. Il pensait, agissait, parlait et écrivait en homme de bonne maison et de bonne compagnie ; aussi, populaire en haut plus qu'en bas, son nom restera-t-il comme entouré d'une auréole, ou d'un nuage aristocratique.

En le voyant, en l'entendant, on se reportait, malgré soi, vers l'une des plus belles œuvres de sa jeunesse, et c'est lui-même que l'on croyait voir et entendre disant au Seigneur :

J'élève mes regards, votre esprit me visite,
La terre alors chancelle et le soleil hésite ;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux,
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux.
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Le 17 septembre 1863, après deux années des plus cruelles souffrances, le poëte solitaire, plus solitaire que jamais, car la compagne de sa vie et de son silence l'avait devancé dans la mort, s'enveloppa fièrement dans son ancien manteau de soldat et s'endormit du sommeil de la terre.

Je m'arrête avec respect devant cette tombe qu'en mourant M. de Vigny défendait contre tout éloge, et sur laquelle, pieux héritier de ses œuvres, un jeune poëte, connu de

l'Académie et déjà couronné par elle, a déposé, comme le meilleur et le plus sûr hommage, les derniers chants, les dernières prières, les derniers soupirs du chaste auteur d'*Éloa,* de *Moïse* et des *Destinées.*

Jadis, Messieurs, quand Jordaëns avait ébauché un de ces tableaux que devait signer un nom plus illustre, Rubens prenait sa palette d'or et l'œuvre était achevée. Ainsi, le portrait que je viens d'esquisser à peine va être achevé devant vous par un pinceau plus habile, plus éprouvé, plus brillant, auquel rien ne manque pour retracer avec éclat l'image aimée d'un confrère que vos regrets honorent, d'un maître pour qui, selon ses vœux, la postérité n'a cessé de se montrer *Flots d'amis renaissants;* d'un écrivain gentilhomme enfin, qui, fidèle jusqu'au bout à la religion du travail comme à celle de l'honneur, a pu répéter avec orgueil, à l'heure de sa mort, ce qu'il disait pendant sa vie et de sa vie: « Tout pour les lettres, tout par les lettres! »

RÉPONSE

DE M. SANDEAU

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. CAMILLE DOUCET.

MONSIEUR,

Le portrait est fait, et bien fait; il restera signé de votre nom. Oui, celui que vous remplacez, et dont vous venez d'apprécier en si bons termes les travaux et le caractère, fut tout à la fois un poëte rare et un homme rare. Je ne sais pas de renommée plus pure; je ne connais pas une vie plus digne et plus justement honorée. C'est une figure à part dans l'histoire littéraire de notre temps, et, à quelque point de vue qu'on la considère, il est impossible de n'être pas frappé de l'harmonie qui existe entre l'écrivain et son œu-

vre. Cette harmonie se retrouvait jusque dans sa personne. On a pu dire de lui qu'il ressemblait à son talent, il en était, pour ainsi parler, la fidèle et vivante image, et si j'avais à peindre la muse qui l'inspirait, c'est sous les traits du poëte lui-même, alors qu'il était jeune encore, que j'aimerais à la représenter.

Vous l'avez dit, Monsieur, et je veux le dire à mon tour, parce que c'est rendre à sa mémoire un hommage qu'il n'eût pas désavoué, le comte Alfred de Vigny ne fut qu'un poëte. Il est assez beau de n'être que cela, et je conçois que la plus haute ambition s'en contente. A Dieu ne plaise pourtant que je songe à faire ici le procès aux fils de la muse qui ont donné un autre exemple! Je ne suis pas de ceux qui les renvoient à leur lyre et les relèguent au fond du sanctuaire. Combien de ces sublimes rêveurs ont marqué leur passage dans le monde des faits! combien de ces chantres divins n'ont pas été moins grands par l'action que par la pensée! J'en appellerais au besoin à l'histoire de tous les âges, et, sans aller si loin, n'avons-nous pas vu, aurions-nous oublié déjà qu'aux jours du danger commun, une âme héroïque, l'âme d'un grand orateur et d'un grand citoyen, s'est rencontrée chez le plus grand de nos poëtes? Il est bon que, de loin en loin, un peu d'idéal et de poésie se mêle au courant des affaires humaines et relève la réalité, au prix même de quelques périls. Seulement, lorsque dans un temps comme le nôtre, où l'intelligence est reine, où le talent et la notoriété peuvent prétendre à tout, il se trouve un homme, un poëte, un penseur qui se tient à l'écart, reste fidèle aux lettres, et n'a d'autre ambition que de toucher les cœurs, de charmer les esprits; lorsqu'après deux révolutions qui ont

renversé tous les obstacles, ouvert toutes les voies et dégagé toutes les issues, cet homme se retrouve absolument tel qu'il s'était montré d'abord, étranger à tous les partis, non pas indifférent aux destinées de la patrie, mais hautain envers la fortune, n'ayant recherché ni les honneurs, ni les charges publiques, ni la popularité du forum, ne s'étant servi de son nom ni pour monter ni pour descendre; lorsqu'enfin, le calme revenu et l'ordre rétabli, cet homme, satisfait de voir son pays glorieux, ne sort de sa retraite que pour offrir au souverain le plus pur de tous les hommages, et qu'ensuite, moins ébloui par l'éclat du rang que touché par tant de grandeur naturelle, il retourne à la solitude pour achever d'y vieillir fièrement ainsi qu'il a vécu, je me dis que c'est là tout au moins une figure étrange, je m'en approche avec curiosité, je la regarde avec étonnement, et je finis par m'incliner avec respect.

Cette figure, Monsieur, vous l'avez reconnue: c'est celle qui revit dans l'excellent discours que nous venons d'applaudir. Dès ses premiers pas dans la vie des lettres, le comte de Vigny avait pris l'attitude discrète et voilée qu'il a toujours conservée depuis et qui ne s'est jamais démentie: quelque chose de virgilien, la pose d'un Raphaël attristé. Quoique mêlé aux luttes littéraires de son époque, et bien qu'il fît partie d'un groupe militant, il marchait cependant isolé déjà dans sa voie. L'éducation, les traditions de sa famille, l'avaient préparé de bonne heure au métier des armes; mais, en réalité, il était né pour la pensée plutôt que pour l'action, il tenait du lévite plutôt que du soldat. Le rôle de Luther n'était pas son fait; il fut le Mélanchthon de la réforme. Un de nos maîtres, poëte, lui aussi, et qui a son enclos

marqué et bien à lui dans le domaine si riche et si varié de la poésie moderne, M. Sainte-Beuve a saisi cette physionomie d'une finesse exquise, et l'a fixée d'un trait qui est resté. Dans une de ses épîtres familières, qu'il aurait pu dater de Tibur, se reportant aux années de poétique renaissance qui ont été l'honneur de la Restauration, il arrive ainsi aux trois renommées qui se levaient alors dans une aube resplendissante. Personne ne s'étonnera, Monsieur, si, le jour où vous prenez séance parmi nous, on entend ici quelques vers: c'est la musique de nos fêtes.

Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,
Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.
Lamartine régna : chantre ailé qui soupire,
Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
(Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal), combattait sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure.
Il la maintient encore : et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Que cela est bien dit! Je n'insiste pas, on ne pourrait qu'affaiblir, en la développant, une si vive image. Ce poëte aux pudeurs de vierge, qui redoutait l'éclat bruyant du jour, et rentrait discrètement, avant midi, dans sa tour d'ivoire, avait, sur la mission du poëte ici-bas, des idées très-fermes, très-arrêtées, exagérées peut-être, sincères à coup sûr, et qui devinrent la règle de sa vie. Nul autre, autant que lui, ne se montra pénétré de l'importance de sa tâche et de la grandeur de son rôle. De là cette espèce de solennité qu'il apportait

jusque dans les habitudes du foyer, et qu'atténuait à peine toute sa courtoisie. L'homme et le poëte étaient chez lui si bien mêlés et confondus ensemble, qu'on arrivait difficilement à les discerner l'un de l'autre, ou plutôt, à force de s'absorber dans la contemplation du poëte, l'homme avait fini par s'effacer et disparaître entièrement. Tout à l'heure, Monsieur, vous exprimiez le regret de n'avoir point vécu dans la familiarité de M. de Vigny. Consolez-vous, personne n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui. Je ne m'en défends pas, j'aime à trouver chez les natures supérieures plus d'abandon et de simplicité; j'aime à voir porter légèrement le poids de la gloire. Je comprends sans peine qu'un si constant respect de soi-même ait pu, de nos jours, passer pour un travers; mais ce travers est tellement inoffensif, il est si rare, et si peu contagieux d'ailleurs, qu'on est dispensé d'en médire. Tel qu'il était, Alfred de Vigny restera comme un type achevé de l'écrivain et du poëte galant homme, comme un des derniers chevaliers de la dignité des lettres françaises. Quel désintéressement! quelle sûreté de relations! quel dédain des appétits vulgaires! quel culte, quelle passion de l'honneur et de l'idéal! S'il était riche ou pauvre, il ne l'a jamais dit. Disons-le, pour que rien ne manque à sa louange, il vécut presque étroitement, dans une médiocrité peu dorée. Il y avait, dans le petit domaine qui représentait tout son patrimoine, un bois séculaire dont l'exploitation eût aisément doublé ses revenus; il ne voulut jamais abattre les arbres qu'avaient plantés ses pères, et à l'ombre desquels étaient éclos ses premiers rêves. N'était-il pas en possession de la vraie richesse? Il aimait le silence, il avait la fierté de l'âme, le mépris des biens que le monde

envie, les pensées hautes et sereines. Il est doux de pouvoir ajouter qu'il a reçu, de son vivant, le prix d'une si belle vie. Il retrouva partout autour de lui le respect légitime qu'il avait pour lui-même. Par une fortune que les poëtes ne connaissent guère, il échappa, sur son déclin, aux lâches insultes qui poursuivent toutes les royautés qui s'en vont; il échappa même à l'oubli, le plus dur de tous les outrages. Le chantre d'*Éloa* n'est plus; mais sa tour est encore debout, et le temps, qui n'épargne rien, n'en a pas altéré l'ivoire.

Je l'avouerai, Monsieur, nous n'avons pas appris sans étonnement que les rédacteurs d'un journal littéraire avaient dû retoucher la prose incorrecte d'Alfred de Vigny. Alfred de Vigny était un écrivain de forte race; il maniait la prose aussi magistralement que le vers. On peut relever chez lui un peu d'apprêt; mais, par un privilége unique, chez lui la recherche n'exclut point la grandeur. Le nombre de ses œuvres n'est pas considérable; mais tous les genres auxquels il a touché portent et garderont l'empreinte de ses armoiries. Souffrez qu'à mon tour je les salue ici par leurs noms, ces beaux ouvrages qui ont été les délices de notre jeunesse, et dont le souvenir est resté mêlé à celui de nos premiers espoirs: *Moïse*, *Éloa*, *Cinq-Mars*, *Stello*, *Chatterton*, *Servitude et Grandeur militaires!* Ils vivront éternellement dans les cœurs, tous ces adorables poëmes. Si la raison, si la vérité peuvent y reprendre quelque chose d'excessif ou de chimérique, je ne veux pas le savoir. Que le poëte soit à jamais absous par les douces larmes qu'il nous a fait répandre! De cette place où j'ai l'honneur de parler au-

jourd'hui pour la première fois, qu'il ne monte vers sa mémoire apaisée qu'un hommage pieux et pur de tout mélange!

J'ai hâte, Monsieur, d'arriver à vous; mais comment ne pas s'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, devant ce poëme des *Destinées* que vous n'avez fait qu'indiquer, sans doute pour me laisser quelque chose à dire après vous? C'est l'œuvre posthume de l'écrivain que nous regrettons, quelques pages seulement; mais il y a dans ces pages, les plus belles peut-être qu'il ait jamais écrites, une révélation inattendue, elles nous montrent un Alfred de Vigny que nous ne connaissions pas, que nous n'avions pas même entrevu. Avant de l'avoir lu, ce poëme où le sang des secrètes blessures s'est amassé lentement, goutte à goutte, en silence, pendant les dernières années de sa vie, j'aurais voulu sur sa tombe une figure d'albâtre, demi-rêveuse et demi-souriante, chastement drapée dans ses voiles; j'y voudrais maintenant un bronze austère, image du désespoir altier. Il y avait donc, sous ces dehors placides, sous ces gracieuses apparences, une âme fatalement atteinte! Qui nous eût dit que le cygne, en mourant, laisserait échapper ce cri d'aigle blessé?

Je ne veux pas me séparer du poëte sous ces impressions douloureuses; je reviens à l'Alfred de Vigny des belles années, que je retrouve encore tout entier dans le dernier chant qui s'est exhalé de ses lèvres, dans le chant suprême qu'il a intitulé *l'Esprit pur*.

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.

A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Nobles paroles qui méritaient de retentir dans cette enceinte! Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point là l'expression d'une vanité puérile et personnelle, c'est la revendication des droits de l'esprit, c'est le chant du sacre de l'intelligence.

J'arrive à vous, Monsieur. Il y avait, dans le salon du comte de Vigny, un portrait, chef-d'œuvre de Largillière, que vous aurez remarqué sans doute. Ce portrait était celui d'un arrière-cousin de l'auteur de *Stello*, une belle figure dans tout l'épanouissement de la vie et de la santé, au front lumineux, à l'œil plein de feu, à la lèvre fière et hardie. Vous avez dû plus d'une fois vous sentir attiré vers elle, et plus d'une fois elle a dû vous sourire, tandis que vous la regardiez avec une émotion filiale. En effet, ce parent du comte de Vigny était aussi le vôtre du côté de l'esprit. C'était votre grand-ancêtre, c'était le poëte Regnard. Tout charmé qu'il fût de votre bonne grâce, je crois bien que ce maître aux libres allures s'étonnait parfois, en vous voyant, d'avoir un petit-fils si rangé. Je crois même qu'il vous soupçonnait vaguement d'avoir mis un peu d'eau dans le vin de ses caves; mais il vous reconnaissait, il vous tenait pour un des siens,

et si le comte de Vigny avait pu prendre part à votre élection, n'en doutez pas, c'est la voix de son cousin qu'il vous aurait donnée.

Vous avez écrit de jolies comédies, Monsieur, vous en avez écrit de charmantes. Laissez-moi remonter à l'époque de vos débuts. L'heure était bien choisie pour ramener au milieu de nous la comédie décente et souriante. Au moment où vous arriviez, la littérature dramatique périssait par ses propres excès. Après tant de meurtres et de funérailles auxquels il assistait depuis plus de dix ans, le public éprouvait le besoin de respirer, de se distraire, de s'égayer un peu : vous fûtes, à votre insu peut-être, un des précurseurs de la réaction littéraire qui allait bientôt se produire. Vous étiez jeune, et vous apportiez au théâtre les dons heureux de la jeunesse. Vous arriviez sans bruit, sans prétention, avec la modestie qui sied bien au premier essor du talent. Sans ignorer ni méconnaître les devoirs du poëte qui s'adresse directement à la foule, vous ne pensiez pas avoir charge d'âmes ; votre ambition se bornait à divertir honnêtement les gens honnêtes. Vous ne releviez d'aucune école, vous aviez l'esprit sain, le rire ouvert, la gaieté sans fiel, et vous suiviez votre nature; vous auriez trouvé difficilement un guide plus sûr, un maître plus aimable. Votre premier ouvrage fut votre premier succès. Je m'en souviens encore, malgré tant d'années écoulées depuis. Que ces années ont passé vite ! Est-il concevable que la vie soit chose à la fois si lourde et si légère, et que les ans soient si rapides, quand les heures sont souvent si lentes? Il me semble que c'était hier. Vous débutiez par une comédie en trois actes et en vers, représentée sur la scène de l'Odéon, sur cette scène hospitalière, chère de tout temps à la muse

comique. Je faisais partie de votre auditoire, et, sans vous connaître, j'applaudissais vos vers comme ceux d'un ami. C'était l'histoire d'un jeune homme entraîné par ses passions, devenu peu à peu la proie des intrigants, tout près de glisser dans la honte, et que son père arrachait à l'abîme et ramenait au bien, moins par des sermons qu'à force de tendresse. Ah! Monsieur, quel admirable père que ce Georges Durham, rapportant d'Amérique trois ou quatre millions gagnés dans les affaires, et qui arrive juste à point pour réparer les folies de son fils! Il était digne d'être un oncle. La pièce était vivante et touchante : elle réussissait comme elle devait réussir par l'intérêt des situations, par l'élévation des sentiments, par le charme du beau langage. Je n'ajouterai pas que le lendemain vous étiez célèbre : je vous ai en trop grande estime pour ne pas vous louer simplement. Vous n'étiez pas célèbre encore, mais vous veniez d'entrer dans votre voie, et vous étiez déjà plus qu'un espoir.

Succès oblige, vous ne pouviez ni ne deviez en rester là. Peu de temps après, vous donniez presque coup sur coup au même théâtre deux comédies nouvelles : *l'Avocat de sa cause* et *le Baron Lafleur*, toutes les deux en vers. Dans *l'Avocat de sa cause,* vous persifliez agréablement l'abus du bel esprit chez les femmes, et nous y prenions un plaisir extrême, tant les vers bien frappés, tant les traits bien aiguisés se succédaient rapidement dans cette amusante satire. Quelle verve, quel entrain dans *le Baron Lafleur!* quel esprit vif et de bon aloi! Nous assistions au dernier grand jour de la livrée, à la dernière fête du dernier valet et de la dernière soubrette. Les deux bons apôtres que Lisette et Lafleur, et que les deux faisaient bien la paire! Comme ils

s'en donnaient à cœur joie! Qu'ils finissaient gaiement l'épopée de leur race! Vous n'aviez voulu faire qu'un pastiche, et, sans vous en douter, vous aviez écrit une comédie originale, qui est restée au répertoire et qu'on applaudit encore aujourd'hui.

Quelques années plus tard, mûri par le travail et par la réflexion, enhardi par la faveur publique qui s'attachait de plus en plus à vos ouvrages, vous abordiez franchement la comédie de mœurs, et le Théâtre-Français représentait *la Chasse aux Fripons*. Le titre était heureux, la pièce ne démentait pas le titre. Elle était de celles qui ne sauraient jamais manquer d'actualité, mais elle acquérait encore de l'à-propos en raison du moment où vous la donniez au théâtre. La fièvre de la spéculation s'emparait alors de la societé tout entière, et vous aviez couru vaillamment où le danger vous appelait. Vous flétrissiez, en poëte et en moraliste, les basses convoitises, l'amour des gains faciles, l'abandon des travaux honnêtes. Vous pressentiez les naufrages, et vous les prédisiez. Vous dressiez un phare sur chaque récif; vous signaliez les écueils où devaient se briser inévitablement tant de rêves avides, tant d'espérances enivrées. Vous rendiez le fermier à la ferme, vous avertissiez les dupes, vous faisiez la chasse aux fripons. Cette chasse, Monsieur, ne nous lassons pas de la faire, faisons-la en tout temps et en toute saison; on la fera longtemps encore sans que le gibier auquel elle s'adresse soit menacé d'une complète destruction.

Les Ennemis de la maison! c'est à cette comédie qu'était réservé l'honneur de vous mettre en pleine possession de votre renommée. Vous n'aviez jamais été mieux inspiré;

jamais vous n'aviez touché de si près à la perfection. Quelle peinture délicate! Le délicieux tableau de genre! Ce mari ombrageux et jaloux, se figurant qu'autour de lui, dans sa maison, tout conspire contre son repos, s'en prenant au meilleur des amis, à la plus tendre des belles-mères, et, pour conjurer le péril dont il se croit menacé, n'imaginant rien de mieux que d'introduire le véritable ennemi dans la place; ce jeune marin qui revient de l'Inde, ivre d'espoir, plein de confiance dans les serments qu'il avait emportés avec lui, et qui retrouve mariée la jeune fille qui avait promis de l'attendre; cette jeune femme qui sent son premier amour se réveiller sous les étreintes du remords; cet ami soupçonné de la plus noire trahison, et qui n'a qu'une passion, la plus innocente de toutes, celle de la pêche sur le bord des étangs; cette belle-mère, éclatante réhabilitation d'une partie de la famille, qui se venge du plus ingrat des gendres en veillant au salut du plus aveugle des maris; cette jeune sœur enfin, modèle de grâce et de raison précoce, qui assure son propre bonheur en rappelant la paix au logis, que tout cela était vrai, finement observé et finement rendu! C'était mieux qu'un tableau de genre. Le philosophe et le moraliste, pas plus que le poëte, n'étaient absents de cette comédie. Tout en respectant les rêves de la jeunesse, sans les opprimer, sans leur briser les ailes, vous trouviez le secret de les apprivoiser, et, par une pente insensible, vous les ameniez à se ranger d'eux-mêmes sous le joug de la réalité. Vos leçons étaient celles d'un sage, elles n'avaient rien de chagrin ni d'amer, et vous rendiez aimable même la science de la vie.

Je ne me pardonnerais point de passer sous silence votre

pièce du *Fruit défendu*. C'est un vrai bijou que cette pièce; elle restera, avec *les Ennemis de la maison*, comme une des œuvres les plus justement fêtées du théâtre moderne. Je ne vous offenserai pas, si je vous dis que le sujet en est bien ancien. Il remonte, personne ne l'ignore, aux premiers jours de la création. Convenons-en, il nous a coûté cher, mais, grâce à vous, nous savons maintenant qu'il peut avoir ses compensations.

Ainsi, Monsieur, d'étape en étape, vous aviez conquis votre rang dans la littérature dramatique. S'il en est de plus brillant, il n'en est pas de plus honorable. La place que vous occupiez, vous l'aviez gagnée pas à pas, sans vous écarter un seul instant du droit chemin que vous aviez choisi. Dédaigneux de la vogue et de ses profits, vous n'aviez jamais recherché les succès bruyants ou faciles. Loin de flatter les appétits grossiers, vous ne vous étiez adressé qu'aux instincts honnêtes, vous n'aviez fait appel qu'aux sentiments qui relèvent la nature humaine. Votre talent était allé toujours grandissant, et désormais vous en étiez maître. La scène n'avait plus de secrets pour vous : personne, mieux que vous, ne s'entendait à nouer et à dénouer une intrigue comique. Votre dialogue avait ce tour vif, alerte et rapide qui vous rattachait à la famille de Regnard. Vos personnages ne couraient pas après le mot plaisant; pour rappeler un de vos jolis vers, ils avaient de l'esprit, mais ils n'en faisaient pas. Vos jeunes gens étaient jeunes. Vos jeunes filles étaient bien nées, simples dans leurs mœurs comme dans leurs discours, avec l'humeur enjouée, l'âme pure et le cœur vaillant. Enfin, les comédies que vous aviez écrites étaient toutes en vers, et certes il vous avait fallu quelque courage

pour adopter cette forme et pour lui demeurer fidèle, dans une époque où la prose elle-même tend de plus en plus à se mettre à l'aise, et où il est sérieusement question de supprimer le style comme un embarras. Votre vers, il est vrai, jaillissait si librement d'une veine si franche, il se ployait avec tant de souplesse aux exigences du théâtre, cette belle langue semblait vous être si familière, on eût dit un don chez vous si naturel, qu'on était presque tenté de ne vous en tenir aucun compte, et encore à cette heure, je croirais volontiers que vous ne pouviez donner une autre forme à votre pensée, si vous ne veniez pas de prouver ici le contraire. Une carrière si bien remplie vous créait des titres incontestables aax suffrages de l'Académie. Vous cependant, sévère envers vous-même, vous ne jugiez pas ces titres suffisants ; vous vouliez y ajouter encore une comédie longuement méditée, et qui fût, en quelque sorte, le couronnement de votre œuvre. Cette comédie, Monsieur, vous l'avez faite : elle s'appelle *la Considération.*

Je reconnais, croyez-le bien, tout le mérite de cet ouvrage ; j'apprécie ce qu'il vous a fallu de résolution pour l'entreprendre et de talent pour le mener à bonne fin. De toutes vos créations, c'est évidemment celle qui vous a demandé le plus d'étude et de travail. La considération ! Ce n'était pas une médiocre tâche que de mettre au théâtre cette puissance mystérieuse dont la société dispose à son insu, ce parfum d'estime, cette fleur de respect qui s'attache involontairement à l'honneur. Vous y avez réussi, Monsieur. L'avouerai-je, pourtant? Je ne puis me défendre d'un sentiment de prédilection pour quelques-unes de vos œuvres où la morale se produit sous des formes moins magistrales, et *le Fruit*

défendu, les Ennemis de la maison, sont encore, à mon sens, les deux plus fins joyaux de votre écrin.

Je viens d'énumérer les titres qui devaient vous ouvrir et qui vous ont ouvert les portes de l'Académie. Ces titres, je me fais un bonheur de le dire, étaient encore rehaussés par vos qualités personnelles. Aucun de nous n'ignorait l'élégance de vos mœurs, l'urbanité de vos manières, la bonne renommée de votre foyer. Si ce n'est pas là un appoint littéraire, c'est du moins à nos yeux une parure qui sied bien au talent. Nous savions aussi avec quel honneur vous remplissiez les hautes fonctions administratives qui vous ont été confiées, de quel zèle vous vous montriez animé pour les lettres dont vous êtes issu, et auxquelles ni votre cœur ni votre esprit n'avaient jamais cessé d'appartenir. Vous aviez toujours été pour les écrivains le plus empressé et le plus dévoué des confrères. On vous avait vu, en toute occasion, vous oublier, vous effacer vous-même avec courtoisie devant vos émules; on eût dit que leurs succès vous étaient plus chers que les vôtres. Vous étiez tout à tous, et les lettres bénéficiaient encore du temps que vous paraissiez leur dérober.

Et maintenant, Monsieur, n'allez pas croire que l'Académie, en vous appelant à elle, ait voulu vous créer des loisirs. Elle a plus d'ambition pour vous, j'ajouterai et pour elle-même. Moins que jamais, le silence vous est permis; jamais l'auteur dramatique n'eut des devoirs plus sérieux à remplir. Autrefois, les œuvres de l'intelligence n'avaient pour juge qu'un public restreint et privilégié; aujourd'hui, c'est à la foule qu'elles s'adressent. Cette foule qui se renouvelle sans cesse, pour qui les émotions de la scène sont devenues presque un besoin, c'est encore ce sera toujours un enfant,

prêt à recevoir toutes les impressions qui lui seront données. Si nous voulons qu'elle se respecte, commençons nous-mêmes par la respecter. Elle se jette aveuglément sur tout ce qu'on lui présente : n'offrons à son avidité que des aliments salubres. Loin de moi la pensée de vouloir convertir le théâtre en une chaire d'enseignement et de morale : qu'il reste fidèle à son antique devise, qu'il châtie en riant les mœurs et les travers. Je voudrais seulement que, sous prétexte de corriger les mœurs, il ne contribuât pas à les corrompre; je voudrais qu'il amusât les esprits sans abaisser les âmes. On a tort de croire que, pour se mettre à la portée de la foule, l'art soit obligé de descendre; il n'a qu'à l'appeler pour qu'elle monte jusqu'à lui. Elle s'égare et s'oublie volontiers dans les sentiers perdus; mais que, d'aventure, elle rencontre une belle œuvre sur sa route, voyez l'instinct du beau s'éveiller aussitôt en elle, voyez éclater sa joie et ses transports! A quel talent robuste, élevé, généreux a-t-elle, de nos jours, refusé ses applaudissements, marchandé les honneurs du triomphe? Est-ce à ce maître jeune encore, d'un esprit si brillant, si hardi, si viril, et dont les comédies ont jeté tant d'éclat sur la scène française? Est-ce à ce poëte inspiré chez qui semble revivre le souffle de Corneille? A l'œuvre donc, à l'œuvre! Que chacun, suivant la mesure de ses forces, travaille à développer dans les multitudes cet instinct du beau, ce sentiment de l'idéal que Dieu a mis au fond des cœurs pour les éclairer et pour les diriger vers le bien! Vous, Monsieur, vous n'avez qu'à suivre les errements de votre passé. Dans un pays où les mœurs changent tous les dix ans, la comédie est éternelle. Pour qu'elle devînt impossible, il faudrait que la société arrivât à l'immobilité

de la perfection, qu'on ne vît plus ni querelles, ni vanités, ni ambitions d'aucune sorte, que chacun se tînt satisfait de son lot, que l'union régnât dans toutes les familles, et qu'il n'y eût désormais que des ménages délicieux. Faites des comédies; je ne pense pas que les sujets vous manquent de longtemps.

Après vous avoir exprimé, bien imparfaitement, je le crains, les sentiments de l'Académie, je demande, Monsieur, au moment de finir, à vous adresser quelques mots en mon nom personnel. Ce n'est pas moi qui devais vous répondre; c'est à M. Flourens que cet honneur appartenait. Je regrette que la santé de l'illustre et savant écrivain l'ait empêché de présider cette séance. Je le regrette pour lui, pour cette assemblée qui eût été heureuse de l'entendre, pour vous dont il aurait apprécié le talent avec plus d'autorité que je ne viens de le faire. Moi seul ai gagné à cette substitution, et, s'il ne s'agissait pas d'une santé à laquelle nous attachons tous tant de prix, je m'applaudirais d'une fortune qui m'a permis, en un même jour, de glorifier la mémoire d'un poëte que j'admire, et d'introduire au sein de notre compagnie un nouveau confrère dont la personne et les succès me sont également chers.

DISCOURS

DE M. PRÉVOST-PARADOL

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 8 MARS 1866, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. AMPÈRE.

MESSIEURS,

Après l'honneur inespéré que vous m'avez fait en m'appelant à siéger parmi vous, je pourrais être suspect de céder surtout à la reconnaissance si j'exprimais tous les sentiments que cette antique et illustre Compagnie m'inspire. Mais ces sentiments existaient dans mon âme bien avant le temps où l'on aurait pu les soupçonner d'être mêlés de gratitude ou même d'espérance. Dès mes premiers pas dans le monde, dès le premier regard que j'ai pu jeter sur les institutions si souvent renouvelées de mon pays, j'ai considéré avec éton-

nement et avec respect cette Académie, legs presque unique de l'ancienne société française, si heureusement recueilli et accepté par la société nouvelle. Il me semblait même que ce brillant héritage, loin de dépérir entre vos mains, avait reçu des circonstances un nouvel éclat et un nouveau prix. En effet, c'est à partir de notre grande Révolution et de ce long et pénible essai de la France pour fonder un gouvernement libre que le talent de parler ou d'écrire a été jugé parmi nous utile à la direction des affaires et à la conduite des hommes. Dès lors, par cela seul que l'Académie, fidèle à son institution, devait s'ouvrir devant tous ceux que distinguait à un haut degré le talent de parler ou d'écrire, cette Compagnie a réuni nécessairement dans cette enceinte les représentants les plus illustres des divers régimes qui se sont succédé parmi nous. Elle a même contracté, au milieu de nos troubles civils, la noble habitude de recueillir, parmi les débris de chaque établissement qui s'écroule, ceux de ces hommes qui, emportés loin d'elle par les devoirs de la vie publique, avaient échappé à son choix, et dont les titres lui paraissent plutôt relevés que ternis par l'infortune. C'est ainsi, Messieurs, que la première république, le premier empire, la restauration, le gouvernement de juillet, ont donné ou légué à l'Académie un grand nombre de membres qui n'ont pas le moins contribué à sa splendeur; et s'il est permis de juger chacun de ces régimes d'après la trace qu'il a ainsi laissée dans cette enceinte, il suffit de jeter les yeux sur cette assemblée pour reconnaître que notre dernier essai de monarchie constitutionnelle a glorieusement payé son tribut aux lettres, et n'a pas occupé dans l'ordre de l'esprit une place moins considérable que dans notre histoire.

Quel esprit élevé pourrait envier ou reprocher à l'Académie cette attribution nouvelle que nos soixante années d'agitation lui ont conférée, cet agrandissement de son rôle qui ne pouvait être prévu de ses fondateurs? La société française, entraînée par un mouvement si rapide, est naturellement conduite à oublier ceux des siens qui lui ont rendu les plus grands services ou qui ont le plus fait pour sa gloire; trop souvent même, elle les délaisse et les écarte avant l'heure comme des instruments inutiles. Mais il suffit qu'ils aient cultivé les lettres et perpétué pour leur part les saines traditions de l'esprit français pour trouver dans cette enceinte un siége inviolable et respecté, qui les maintient à la fois sous les regards du public et à l'abri du flot des révolutions; et tel est le prix justement attaché à vos suffrages que, par ce libre choix, l'Académie acquitte à leur égard la dette nationale et absout notre pays du reproche d'ingratitude. Ai-je tort de croire que l'Académie est loin d'être diminuée par cette association inévitable autant que légitime avec les événements de notre vie publique et par cette fonction généreuse que le cours du temps, aussi bien que l'esprit de son institution, lui ont assignée au milieu de nos vicissitudes? Elle ne cesse pas d'être avant tout le temple des lettres, un lieu de concorde et de paix où se perpétue le culte du beau; mais elle rappelle en même temps ce Prytanée que la légère Athènes avait élevé contre sa propre inconstance et dans lequel elle s'engageait irrévocablement à garder avec honneur quelques-uns des meilleurs citoyens.

Il ne m'échappe pas, Messieurs, qu'en rendant cet hommage à l'Académie, je fais mieux voir encore l'intervalle qui me sépare de tant de devanciers illustres, et que je mets

dans une lumière plus vive l'indulgence qui a fait tomber sur moi vos suffrages. Mais je sais que cette indulgence ne m'est point personnelle, et la considération qui vous l'a inspirée me la rend plus précieuse encore. Gardienne attentive des sources auxquelles s'alimente l'inspiration véritable, toujours jalouse de la dignité des lettres, l'Académie a montré dès son origine qu'elle ne pouvait rester indifférente à la liberté d'écrire. J'en recueillerais au besoin dans tout le cours de son histoire de nombreux et glorieux témoignages. Vous n'avez point voulu, sans doute, laisser prescrire sur ce point la tradition de cette Compagnie, et vous n'avez pas cru hors de propos de donner à cette liberté raisonnable une marque de votre sollicitude. Je ne veux être ici qu'une preuve vivante de votre sympathie pour elle. Permettez-moi du moins de le croire, afin que, confus de l'honneur que vous m'avez fait, en me souvenant du peu que je suis, je puisse me sentir relevé et soutenu en songeant à ce que je représente.

Une autre pensée me vient en aide et m'encourage : c'est le souvenir de l'amitié dont l'homme excellent auquel je succède aujourd'hui a bien voulu honorer ma jeunesse. J'aime à me figurer que sa sympathie m'accompagne encore; je cherche presque M. Ampère à mes côtés, et son image, si familière et si bienveillante, est présente à mes yeux comme aux vôtres ; mais son nom, illustre avant qu'il l'eût porté, ne peut être prononcé dans cette enceinte sans évoquer aussitôt une autre mémoire que M. Ampère ne me pardonnerait point d'oublier, lui qui aimait tant à s'incliner devant elle. Arrêté un instant près du tombeau de la famille du Dante, pendant un de ces voyages

qui ont rempli et charmé sa vie, M. Ampère écrivait : « On éprouve pour la lignée des grands hommes un intérêt qui n'est pas sans mélange d'une sorte de dédain ; on leur en veut presque de garder un nom que personne ne devrait porter après celui qui en a fait la gloire. L'héritage semble une usurpation, la réputation même est mesquine après la gloire. Il n'y a qu'un moyen de se tirer de cette difficulté : c'est de s'humilier avec bonheur devant la renommée paternelle, c'est de s'écrier comme Hippolyte et Louis Racine :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père ! »

Cette noblesse du génie, cette gloire paternelle que M. Ampère trouvait à la fois si douce à reconnaître et si lourde à soutenir, n'ont point péri entre ses mains; il a donné à ce grand nom, sous lequel il se sentait modestement fléchir, l'aimable et doux éclat des lettres après l'immortel honneur des sciences; il l'a rendu, par sa vie comme par ses écrits, plus populaire et plus cher encore aux gens de bien. Mais, en remontant d'un degré de plus parmi ses ancêtres, M. Ampère trouvait encore un autre titre de noblesse qui ne mérite pas moins nos respects, et que, dans la mesure où le voulaient le temps et les circonstances, il n'a pas moins dignement porté. Au plus affreux moment de nos guerres civiles, lorsque les ruines fumantes de Lyon, reprise par la république, étaient inondées du sang des vaincus, un obscur citoyen, condamné à périr, rendait compte à sa compagne, restée libre, de l'emploi de sa modeste fortune en lui faisant ses adieux. « Ma plus grande dépense, écrivait-il, a

été l'achat des livres et des instruments de géométrie dont notre fils ne pouvait se passer pour son instruction; mais cette dépense était une sage économie, puisqu'il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même. Je doute qu'avec d'aussi minces facultés il y ait un seul citoyen qui ait autant rendu que moi à la patrie. Je ne regrette rien que le malheur d'être méconnu d'elle. Je n'ai jamais eu que le goût et la passion de mes devoirs; je n'ai ni repentir ni remords, et je suis toujours digne de toi. » Ce proscrit, dont l'âme élevée par le péril et remplie de l'enthousiasme du temps, allait au-devant de la mort avec cette simplicité courageuse, était l'aïeul de M. Ampère, et vous reconnaissez, dans ce jeune homme qui n'avait d'autre maître que lui-même, l'illustre savant dont votre confrère portait le nom avec un si touchant embarras et un si légitime orgueil. M. Ampère n'a pas plus dégénéré de l'un que de l'autre de ces deux hommes; car, suivant sur ce point plus d'un noble exemple, il a pardonné à la grande cause de la liberté française l'injuste tribut de sang levé sur sa famille, et l'a toujours aimée malgré ses fautes, comme il lui est toujours resté fidèle malgré ses malheurs.

Ce fils si respectueux, si humble même devant la renommée paternelle, a débuté dans la vie par un acte de révolte; mais jamais révolte ne fut plus digne d'indulgence. Tout semblait appeler le jeune Ampère vers l'étude des sciences, tout semblait seconder l'illusion de son père qui voyait déjà dans ce fils chéri le compagnon et le continuateur de tant de travaux admirables; tout, excepté cette impulsion secrète qui déjoue les calculs comme elle franchit les obstacles. M. Ampère se sentait né pour les lettres, et, déjà accoutumé à

placer haut son espérance, il croyait voir de ce côté un chemin plus facile et plus doux vers la gloire. Il ne manquait d'ailleurs, pour avancer dans ce chemin, ni d'encouragements ni de conseils. Si tout lui parlait le langage austère des sciences dans la maison paternelle, les lettres régnaient sans partage dans une autre maison qui, à peine ouverte à sa curiosité respectueuse, lui était devenue presque aussi chère. C'était le foyer de cette douce influence qu'avait alors acquise sur une partie de la société polie une personne comblée de toutes les faveurs de la nature, douée surtout du don de plaire et du don plus rare de garder sur les âmes qu'elle avait une fois touchées un empire qui ne pouvait être ébranlé ni par les hasards de la vie, ni par la longueur du temps. Telle était, cependant, la distinction d'esprit de celle qui avait reçu du sort ce redoutable pouvoir, et telle est aussi la glorieuse inclination de notre race à faire tourner toute chose au profit de l'esprit, que cette influence, s'exerçant surtout à l'avantage des lettres, suscitait une émulation généreuse, et que l'histoire si souvent écrite du salon de madame Récamier n'est pas un des chapitres les moins intéressants de notre histoire littéraire. M. Ampère avait à peine vingt ans lorsqu'il entra, pour n'en plus sortir, dans le cercle de cette attraction puissante. Quoi d'étonnant s'il se sentit poëte? Quoi d'étonnant surtout s'il voulut arriver d'un coup d'aile, par quelque grand succès poétique, au sommet de la renommée?

On peut dire, en effet, de la poésie ce que la Bruyère disait de l'éloquence : le risque y est plus grand qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide. Le poëte heureux, Messieurs, c'est le parvenu de la république des lettres; mais, là

comme ailleurs, cette fortune rapide s'explique et se justifie par quelque raison profonde. Ce qui enchaîne la foule au char du poëte aussitôt qu'il a paru, ce qui fait tendre vers lui toutes les mains, ce qui fait jeter vers lui sans hésiter toutes les couronnes, c'est le sentiment que nous avons tous de l'extrême rareté des dons qui font le vrai poëte. Poëtes, nous le serions tous, s'il suffisait, pour mériter ce nom, d'être remués jusqu'au fond de l'âme par les grands ou les touchants spectacles de la nature ou de la vie; oui, cette émotion profonde qui s'éveille alors en nous, qui envahit tout notre être, qui monte jusqu'à nos lèvres tremblantes et jusqu'à nos yeux humides, n'est autre chose que le flot sacré de la poésie qui se soulève par intervalles et à divers degrés dans presque toute âme humaine. Mais, tandis que nous laissons passer cette émotion divine, craignant de ne pouvoir l'exprimer que par des mots indignes d'elle, le poëte, plus hardi parce qu'il sent sa force, recueille comme son bien ce souffle d'en haut, le concentre, le modère, le mesure, l'épanche enfin à son gré en des flots d'harmonie, et, aussitôt que sa voix inspirée a frappé notre oreille, nous courons l'entourer de notre admiration reconnaissante, car ce que nous avons senti comme lui, lui seul pouvait le chanter.

Sans être destiné à prendre place parmi ces rares élus de la poésie, M. Ampère devait être compté parmi ses adorateurs les plus fervents et les plus fidèles. Des tragédies, abandonnées avant d'avoir vu la scène, furent le premier espoir de sa jeunesse; des drames historiques devinrent plus tard le sérieux délassement de ses travaux; enfin il semait sans cesse sur son chemin des pièces détachées qui abondent en

vers heureux et qui témoignent, par la noblesse des pensées et par la délicatesse des sentiments, de l'élévation de son âme; mais il lui manquait cette inspiration puissante, cette élégance soutenue et ces fortes images qui peuvent seules répandre l'œuvre d'un poëte à travers l'espace et la faire vivre à travers le temps. Nul cependant n'approche inutilement de la muse, et le penchant qui entraînait M. Ampère vers la poésie trouva sa récompense. Son imagination resta poétique au milieu des études les plus arides; elle mêlait aux sujets les plus sévères les rapprochements imprévus, les vives peintures, les émotions soudaines, et l'on a justement comparé ce courant de poésie qui ne pouvait ni s'épancher avec largeur ni se tarir à ces ruisseaux souterrains qui se font deviner, sans se faire jour, par la fraîcheur qu'ils répandent et par l'éclat plus vif de la verdure partout où ils ont passé.

Quelle était cependant la vocation de M. Ampère? Dans quelle province des lettres devait-il s'établir et acquérir des titres assez considérables pour prendre place parmi vous? Il l'ignorait lui-même lorsque tout jeune encore il visita l'Italie qu'il devait si souvent revoir; mais il cessa de l'ignorer aussitôt qu'il eut vu l'Allemagne et parcouru le nord de l'Europe. C'est pendant ce voyage que sa curiosité, déjà insatiable, mais un peu vague et dispersée sur tant de sujets d'étude, se tourna vers un but déterminé, et dès lors l'histoire littéraire, éclairée par la vue des lieux, des monuments et des hommes, devint la grande affaire ou, pour mieux dire, la grande passion de sa vie. L'étude des littératures, conçue de la sorte, embrassait assez d'objets divers, était assez large et assez libre, exigeait ou permettait assez de

mouvement pour suffire à l'activité de ce curieux infatigable qui semblait ne pouvoir longtemps respirer à l'aise sous le même ciel, et dont la postérité se fera une image fidèle si elle se le représente errant à travers le monde un livre à la main. M. Ampère avait tous les dons qui permettent de voyager avec fruit pour soi-même et pour les autres : le désir ardent de voir des choses nouvelles, une émotion vive et sincère devant les grands spectacles de la nature et les grands souvenirs de l'histoire, enfin la faculté précieuse de fixer exactement par la plume ou de communiquer avec feu par la parole l'impression qu'il avait ressentie. Il ne lui manquait même pas cette passion soudaine du retour qui fait aussi partie de l'instinct voyageur et qui le complète. « La fièvre de revenir m'a pris, écrit-il un jour, comme elle me prend toujours à un certain moment, et je pars alors sans retourner la tête. » Revenir pour partir encore, telle a été la vie de M. Ampère.

Mais il n'est jamais revenu les mains vides, et c'est le butin recueilli pendant tant de voyages dans l'ancien et dans le nouveau monde qui fait la meilleure partie de ses œuvres comme son titre le plus sûr à la renommée. Jamais, en effet, on n'a mis au service de l'érudition des moyens d'investigation plus variés, plus ingénieux, plus intéressants en eux-mêmes ; et lorsque par malheur ils ne nous conduisent pas jusqu'à la vérité, si celle-ci nous échappe, le plaisir qu'on a eu de la poursuivre par un chemin si charmant nous console du regret de ne l'avoir point conquise. Cependant le but de tant d'efforts ne se dérobait pas si aisément à M. Ampère, et s'il est devenu, à bon droit, l'un des membres de cette Compagnie par sa manière de chercher la vérité, il a mérité en même

temps de prendre place dans une autre Académie de cet Institut pour avoir su fréquemment l'atteindre. C'est que l'inspiration le guidait parfois aussi loin et aussi bien que l'eussent fait de plus froides et de plus sévères méthodes; c'est que, déjà riche de tous les témoignages que les lettres peuvent porter sur les événements humains, il savait, en outre, en déchiffrer la trace dans l'aspect du sol qui ne change guère, dans le caractère des hommes qui ne change pas davantage, dans le génie des langues, reconnaissable sous leurs formes mobiles; c'est enfin qu'il cherchait toujours et que son esprit, avide de comprendre et de savoir, ne connaissait pas le repos. S'il est beau, Messieurs, de ne point passer en hôte indifférent sur cette terre, de ne point s'y enfermer dans les joies et dans les peines de l'heure présente; s'il est digne de nous de vouloir connaître ceux qui nous ont précédés ici-bas et d'éveiller leur souvenir en agitant leur poussière, comment se défendre d'une sympathie respectueuse pour ceux d'entre nous qui ont ressenti plus vivement que le commun des hommes cette haute curiosité, glorieux privilége de notre nature, pour ceux qu'elle a sans relâche poursuivis de son aiguillon et ainsi détournés de tous les soucis vulgaires? Pour moi, je l'avoue, lorsqu'on me montre M. Ampère tantôt égaré au milieu des ruines et possédé par la vision du passé au point de perdre le souvenir et même la perception du présent, tantôt poursuivant ses lectures à travers nos rues populeuses et conduit loin de son but par le mouvement pressé de la foule, tantôt le crayon à la main et quelque grammaire orientale sous les yeux dans nos voitures publiques, je suis moins tenté de sourire que je ne me sens attendri par la vue de cet esprit oublieux de son corps, et uni-

quement appliqué à rester en communication constante, malgré l'espace et le temps, avec d'autres esprits.

Ce plaisir si élevé n'avait chez M. Ampère rien d'égoïste. Il aimait surtout à le répandre, et le goûtait d'autant plus vivement qu'il le faisait mieux éprouver aux autres. L'enseignement n'avait pas à ses yeux d'autre sens ni d'autre but. Avant d'occuper cette chaire du Collége de France, à laquelle son souvenir est si étroitement attaché, M. Ampère suppléa quelque temps à la Faculté des lettres, avec un embarras bien naturel, le professeur incomparable qui dirige aujourd'hui, avec un charme et un éclat que les ans n'ont fait qu'accroître, les travaux de cette Académie; mais, avant même de traverser cette redoutable épreuve, M. Ampère avait déjà connu les difficultés et l'attrait de la parole publique. Au commencement de cette année 1830, qui vit si malheureusement échouer notre premier essai sérieux de gouvernement constitutionnel, au milieu de ce mouvement général des esprits qui, imprudemment comprimé, devait aboutir à une révolution, notre capitale du Midi, la riche et intelligente cité de Marseille eut la pensée libérale de fonder un établissement d'enseignement supérieur, et, pour en assurer le succès, elle se mit en quête du talent. M. Ampère fut alors désigné pour occuper une chaire de littérature, par ce jeune historien de la révolution française qui devait être un jour votre confrère et qui, dans la république des lettres où il a volontairement enfermé sa vie, allait acquérir, par des travaux historiques aussi exacts qu'éloquents, une si juste et si considérable autorité. « J'ai trouvé le seul homme, écrivait M. Mignet à ses amis de Marseille, qui, après M. Villemain, puisse se charger d'une tâche si

difficile. C'est M. Ampère; il est jeune, plein de connaissances, d'idées, de talent; il sait toutes les langues anciennes et les principales langues modernes y compris le chinois, et il a surtout dirigé ses travaux vers l'histoire et la théorie des arts de l'esprit. S'il consentait à faire ce cours, ce serait une bonne fortune pour l'Athénée. » Ce fut aussi une bonne fortune pour M. Ampère. Il réussit au-delà de son attente, et il a gardé de ce beau moment de sa vie cette impression délicieuse autant qu'ineffaçable que laissent toujours en nous les premiers succès de la jeunesse. Les femmes et les jeunes gens se pressaient autour de sa chaire, mêlés aux restes de cette génération patriotique et vigoureuse à laquelle les épreuves les plus cruelles n'avaient pu enlever ni la force de vouloir ni la faculté d'espérer. M. Ampère se sentait à l'aise au milieu de cette foule intelligente, si accessible à toutes les émotions généreuses. « Je ne donnerais pas cet auditoire, écrivait-il, pour tous les étudiants de l'Allemagne, du Danemark et de la Norvége. » Il avait raison, je puis le dire, après avoir retrouvé son souvenir vivant sous ce beau ciel, après y avoir contracté comme lui ma dette d'affection et de gratitude.

Cet agréable apprentissage fut loin d'être inutile à M. Ampère, lorsque, appelé tour à tour à la Faculté des lettres, à l'École normale, au Collége de France, il ne put éviter de donner à l'enseignement public une large part de sa vie. M. Ampère ne prétendait pas, dans cet enseignement, aux qualités si élevées et si brillantes qui en ont fait à une certaine époque une de nos gloires nationales. Il n'offrait à son auditoire, si attentif et si fidèle, ni l'éloquence ingénieuse et soutenue du plus accompli de nos historiens litté-

raires, ni l'ardeur entraînante et originale du rénovateur de notre enseignement philosophique, encore moins peut-être la grave éloquence de l'orateur illustre que vous êtes impatients d'entendre, et dont je me reproche d'arrêter trop longtemps la parole. Mais il apportait dans sa chaire, outre le sérieux agrément d'une science solide, attestée par d'excellents travaux sur les origines de notre langue et de notre littérature, ce don d'éveiller la sympathie que rien ne remplace, et qui peut tenir lieu de tant d'autres; on goûtait sa parole familière, on s'habituait doucement au laisser-aller de cette conversation piquante; l'auditeur devenait bien vite un ami et se voyait toujours avec un vif regret délaissé par son maître, car on ne saurait trop dire si c'étaient les voyages de M. Ampère qui suspendaient ses cours, ou si ce n'étaient pas plutôt ses cours qui suspendaient ses voyages.

Mais ses voyages même devenaient un second enseignement, plus attachant encore et plus populaire que le premier. Les neiges de la Laponie, les horizons si purs et l'élégant dessin des montagnes de la Grèce, l'ardent soleil de la Nubie, tout inspirait heureusement M. Ampère, et la vivacité de ses souvenirs passait tout entière dans ses écrits. Quelle intéressante description de l'Égypte est sortie de sa plume! Quel heureux mélange de souvenirs antiques et de tableaux modernes, soit qu'il reste étourdi d'admiration devant les ruines imposantes de Thèbes, soit qu'il nous communique cette mélancolie et cet oubli complet du temps que le Nil semble exhaler de ses flots et qu'on croit respirer sur ses bords! Et combien le récit de ce voyage paraît plus précieux encore lorsqu'on se souvient que celui qui nous l'a laissé, toujours oublieux de lui-même et trop ardent au travail sous

ce ciel de feu, a failli ne point revoir la France, et rester enseveli parmi tous ces tombeaux dont il voulait à tout prix dévoiler le mystère! Enfin lorsque, embrassant dans ses courses lointaines les deux extrémités si différentes de l'histoire du genre humain, M. Ampère parcourt et décrit les États-Unis d'Amérique, où il retrouvait la trace si glorieuse et si chère de son ami M. de Tocqueville, comme il saisit, comme il nous fait vivement sentir cet étonnant contraste! Avec quelle curiosité ingénue et bienveillante il observe et dépeint l'activité de ce peuple qui donnait déjà tant de signes de sa prochaine grandeur, et avec quelle émotion nous retrouvons nous-mêmes, dans cette énumération de tant de cités naissantes, des noms alors obscurs, mais gravés aujourd'hui en caractères d'airain à la suite de tous ces autres noms qui, accumulés par les siècles dans la mémoire des hommes, n'en peuvent plus sortir parce qu'ils rappellent un sang généreux versé pour une grande cause!

Si la curiosité renaissante de M. Ampère trouvait partout son aliment, il est cependant une ville qui avait entre toutes le privilége de l'attirer et de le retenir, et qui était devenue pour lui, avec le temps, une seconde patrie, ou, pour mieux dire, la patrie de son esprit. C'est cette ville, vraiment unique par sa destinée entre toutes les demeures choisies par les hommes, qui, méprisée d'abord et bientôt redoutée de ses voisins, les a courbés un par un sous sa vigueur naissante, et avec leur aide a conquis le reste du monde, qui, portant son épée aussi loin que sa vue pouvait atteindre, a imposé à tous les peuples connus par elle une même langue, une même loi, une obéissance qu'on pouvait croire éternelle; qui, à peine déchue de cette prodigieuse

domination sur les corps, a commencé à prendre sur les âmes un empire plus vaste et plus absolu que le premier; qui, menacée enfin avec le temps dans la conservation de ce second empire, attaquée avec fureur par les uns, défendue avec foi par les autres, fixe encore aujourd'hui sur elle les regards et l'attente de tout l'univers.

Cette ville de Rome, que M. Ampère a tant aimée, l'a récompensé d'un attachement si fidèle en lui inspirant son meilleur ouvrage. Un jour qu'il contemplait le pont du Gard, frappé de cette grandeur qui triomphe du temps et saisi d'un noble désir d'immortalité, M. Ampère avait écrit, en terminant les plus beaux vers qui soient peut-être sortis de sa plume:

> Moi-même aussi sur cette terre
> Je laisserai mon monument.

L'Histoire romaine à Rome est ce monument qu'avait entrevu la jeune ambition de M. Ampère et qui doit garder son nom contre l'oubli. Si ce beau livre est déjà dans toutes les mains, s'il est destiné à se répandre tous les jours davantage et à devenir le plus accrédité des guides pour tous ceux qui veulent méditer avec intelligence sur ces admirables débris et en comprendre le majestueux langage, ce n'est pas seulement parce que l'érudition y est allégée par l'esprit et, selon l'usage de l'auteur, incessamment récréée par la compagnie des lettres, c'est encore et surtout parce que M. Ampère a laissé passer dans ce livre toutes ses pensées, tous ses rêves, toute son âme, parce qu'il en a fait le compagnon et le confident des dernières années de sa vie, parce que cet ouvrage est M. Ampère lui-même, trouvant plaisir après sa

mort à nous faire pénétrer et goûter la grandeur de Rome comme il le faisait naguère avec tant de charme, lorsqu'il semblait aux nouveaux venus, ravis de le suivre et de l'entendre, le gardien volontaire et le génie hospitalier de ces ruines immortelles. Enfin c'est l'œuvre d'un honnête homme, avec lequel on traverse en sécurité tous les événements de l'histoire, parce qu'il les contemple tous à la saine lumière de la raison, et parce qu'il suit, pour les juger, le sûr instinct de la conscience. M. Ampère est, en effet, resté inaccessible aux systèmes aujourd'hui à la mode sur une partie importante de l'histoire de Rome; systèmes moins nouveaux qu'on ne pense, puisque notre judicieux Montaigne écrivait lui-même, en parlant de l'historien Dion Cassius : « Il a le « sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose sou- « tenir la cause de Jules César contre Pompée et celle d'An- « toine contre Cicéron (1). » M. Ampère, Messieurs, avait l'âme trop haute et l'esprit trop droit pour avoir jamais le sentiment malade aux affaires romaines.

Ce n'est pas qu'il pût se dissimuler combien il est difficile et délicat de trancher avec certitude les questions qui se présentent dans cette partie si controversée de l'histoire du monde. Le philosophe peut, en effet, se demander, d'une manière générale, si les événements humains ne s'enchaînent point d'une façon nécessaire, et si leur développement dans un certain ordre n'est point inévitable malgré les efforts de la volonté de l'homme; l'historien et le politique peuvent aussi se demander si, à une certaine heure,

(1) *Essais*. Liv. II, chap. XXXII.

la liberté d'un grand peuple n'est point condamnée à disparaître et à entraîner sa dignité dans cette chute, malgré la douleur et la résistance des gens de bien. M. Ampère n'était pas plus aveugle que tout esprit éclairé sur les difficultés que soulèvent ces questions redoutables; mais ce qu'il se refusait à comprendre et ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est qu'on prétendît tirer de cette source obscure et troublée une règle de conduite capable d'être mise à côté, bien plus, d'être mise en face ou au-dessus de la pure et sublime notion du devoir. Quoi! lorsque, après tant de siècles écoulés, les plus savants et les plus sages discutent encore pour savoir si tel événement était inévitable et nécessaire, on voudrait me contraindre à discerner, au milieu du tumulte dans lequel le sort nous fait naître, de quel côté va l'irrésistible courant de la Fortune, lequel de mes semblables elle a choisi pour instrument, et ce que l'immuable Destin a résolu, afin que je lui obéisse et que je lui sacrifie sans hésiter les plus nobles instincts de mon cœur! Je ne le puis; comment veut-on, d'ailleurs, que je m'y reconnaisse? Qui me dira si ce mouvement intime de mon âme, qui me pousse de l'autre côté, n'est pas aussi un signe de l'ordre du Destin, et si, en faisant obstacle à sa volonté apparente, je ne servirai pas sa volonté véritable? Certes, si mon devoir n'avait d'autre fondement qu'un problème, s'il devait résulter de ce douteux calcul, il resterait voilé à mes yeux d'une étrange incertitude, et l'homme serait une créature bien digne de pitié si, pour se diriger ici-bas, il était réduit à une telle lumière! Il en possède heureusement une autre, plus brillante et plus pure; il a des devoirs simples, des notions claires, un signe intérieur qui l'avertit du bien

et du mal; il ne se piquera donc pas de savoir, lorsqu'il veut bien agir, ce que le Destin a décidé sur la conduite des affaires humaines, il se contentera de décider souverainement de sa propre conduite et de la garder de toute souillure. Il restera toujours attaché à la justice et ne se laissera point séduire par une prétendue opposition entre les lois de l'histoire et les lois de la conscience. Les premières sont, en effet, livrées aux disputes des sages; les secondes se manifestent avec une impérieuse clarté aux cœurs les plus humbles aussi bien qu'aux esprits les plus superbes, et nul homme ne les a encore violées sans se condamner lui-même. Ne mettons donc jamais en balance des lois si inégalement sûres, et si parfois elles paraissent se combattre ici-bas, suivons avec confiance la seule des deux qui ait des droits sur notre âme, et laissons le soin de les accorder plus tard ensemble à Celui qui les a faites.

Telle était, Messieurs, sur ces grands sujets, la conviction de M. Ampère. Cette façon élevée de considérer les affaires humaines n'a pas seulement inspiré ses meilleurs écrits; elle s'est fait sentir et estimer dans la constante droiture et dans la simplicité désintéressée de sa vie. Je dirais volontiers qu'il a cherché toutes ses jouissances dans la saine activité de la pensée et dans l'application soutenue des dons si variés que sa riche intelligence avait reçus de la nature; mais ce serait oublier l'ardeur fidèle de ses attachements, la douceur infinie qu'il trouvait dans l'amitié, et le charme incessant qu'il y savait répandre. Un de ses amis, qui était en même temps son confrère, et qui, comme lui, porte dignement un nom respecté dans le monde et cher à la

France (1), a fidèlement dépeint le plaisir qu'on éprouvait à posséder quelques jours M. Ampère à la campagne entre deux voyages, l'aimable profusion avec laquelle il livrait alors ses idées à peine ébauchées, ses œuvres inédites, ses souvenirs anciens et nouveaux, tout le miel qu'il avait butiné sur les plages lointaines. Mais il n'était pas besoin de fixer M. Ampère et de le tenir quelque temps captif pour l'amener à prodiguer ainsi ses trésors. Cette causerie presque intarissable, qui instruisait toujours et ne lassait jamais, ces connaissances infinies, ces anecdotes sans nombre, cette façon vive et légère d'expliquer et de raconter, cette physionomie spirituelle, dont la bienveillance aimable était presque toujours éclairée par un fin sourire, tant de qualités charmantes cultivées par l'étude appartenaient sans réserve à tout interlocuteur capable de le comprendre et digne de l'écouter. Sa conversation était une sorte de domaine public livré aux honnêtes gens. Il suffisait d'un seul de ces noms sacrés, les lettres, les arts, la patrie, la liberté, pour émouvoir ce noble esprit et pour le faire courir au-devant du vôtre. Toute idée élevée, tout sentiment généreux était comme un passage ouvert jusqu'à son cœur.

La société et l'amitié avaient remplacé pour lui le foyer domestique que la mort de son illustre père avait détruit et que le mariage n'était point venu relever. On se disputait un tel hôte, on l'enviait à la famille qui était devenue la sienne, et dont l'attachement, resserré par de cruels chagrins, adoucit ses derniers jours. Car l'agrément qu'on trouvait dans l'amitié

---

(1) Le prince Albert de Broglie.

de M. Ampère n'en faisait pas tout le prix; on en jouissait aussi comme d'un bien solide qui, une fois acquis, ne se pouvait plus perdre. Sa constance et sa délicatesse dans l'affection multipliaient les liens que le charme de son commerce avait formés, et quand la mort vint tous les rompre, ceux qu'il avait particulièrement aimés ont senti que ces nœuds de l'amitié étaient aussi forts et ne se déchiraient pas avec moins de douleur que les nœuds du sang.

Cette séparation eût toujours paru prématurée aux amis de M. Ampère, mais on ne peut douter que les fatigues de tant de voyages, le dédain trop habituel des droits du corps, et l'activité trop soutenue de cette flamme intérieure qui n'éclaire qu'en brûlant, n'aient consumé avant l'heure cette belle et innocente vie. Elle fut mêlée de biens et de maux, comme toutes les existences humaines. L'honneur d'être votre confrère fut une des grandes joies de M. Ampère et la récompense préférée de ses travaux; il trouvait aussi beaucoup de douceur dans l'estime universelle et dans l'affection dont il était entouré; enfin, il était loin d'être insensible au succès de ses écrits et au progrès un peu lent, mais sûr, de sa renommée. D'un autre côté, les déceptions ne lui ont pas manqué : élu par vous sous la monarchie, reçu sous la république, destiné à être remplacé sous l'empire, il n'échappait pas au contrecoup de tant de vicissitudes, et aucune blessure ne pouvait être faite à la justice ou à la liberté sans l'atteindre. Enfin, né dans un pays et sorti d'une famille que distinguent peut-être une sensibilité particulière et une certaine aptitude à souffrir, M. Ampère ne sentait rien à demi, et ces épreuves intimes, auxquelles nul n'échappe, faisaient une impression plus qu'ordinaire sur cette âme profonde et tendre. Mais la

douleur ne laissait en lui aucune amertume, et il sortait meilleur encore de ces secousses inévitables qui endurcissent tant de cœurs et qui en exilent trop souvent la bonté. C'est qu'il s'était aperçu, dès ses premiers pas dans ce monde, des conditions sévères qui nous y sont faites, et qu'il les avait sincèrement et noblement acceptées. Embrassant, dès lors, comme une consolation, le travail et l'espoir légitime de la renommée, il écrivait à vingt-six ans : « Il y a, heureusement, autre chose en ce monde que le bonheur. » C'était trouver, bien jeune encore, le véritable secret de la vie. Arrêtons-nous sur cette belle parole et gardons, de M. Ampère, avec un souvenir qui ne passera point, cette dernière et touchante leçon.

RÉPONSE

DE M. GUIZOT

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. PRÉVOST-PARADOL.

MONSIEUR,

Je vous dois une bonne fortune qui m'est déjà échue une fois dans cette enceinte, mais dont je n'espérais pas le retour. Il y a neuf ans, j'avais l'honneur de recevoir ici, au nom de l'Académie, un savant illustre, l'une des gloires de l'Académie des sciences, le doyen de l'Institut tout entier. En retraçant la vie et les travaux de M. Biot, je ne rencontrais aucune trace des orages et des dissensions politiques qui, depuis trois quarts de siècle, assaillent notre patrie. C'était une âme vouée au culte de la science pure et au seul

désir de découvrir et de répandre la vérité. Et pour que rien ne manquât, ce jour-là, au bonheur de ma mission, celui de nos confrères auquel succédait M. Biot m'offrait le même caractère et le même emploi de la vie. Tel que M. Biot avait été pour les sciences, tel M. de Lacretelle pour les lettres; même désintéressement de toute autre ambition et de toute autre gloire que l'ambition et la gloire de la pensée; même dévouement fidèle à la cause de la vérité, pour M. de Lacretelle dans les récits de l'histoire, pour M. Biot dans l'étude de la nature. Je n'avais, en peignant de tels hommes, point de préventions à surmonter, point de ménagements à garder; je pouvais, à leur exemple, ne me préoccuper que des travaux qu'ils avaient accomplis et du rang qu'ils avaient occupé dans les régions sereines où ils avaient vécu.

Ce n'est pas que M. de Lacretelle et M. Biot fussent indifférents aux questions et aux événements où se débattait le sort de notre patrie; ils y prenaient l'un et l'autre un vif et sympathique intérêt; ils avaient l'un et l'autre à cœur les idées et les sentiments généreux qui font l'honneur et l'espoir de notre temps; et ils soutenaient la bonne cause, toujours par leur autorité morale, souvent par leur publique et courageuse adhésion. Mais, étrangers à l'arène politique, ils en contemplaient les luttes et les vicissitudes avec ce détachement de toute prétention personnelle et cette liberté calme de la pensée qui sont une source de lumière autant qu'un gage d'équité.

Dans la mission que l'Académie m'a fait l'honneur de m'imposer aujourd'hui, vous me rendez, M. Ampère et vous, quelque chose de cette situation dont j'ai senti, il y a neuf

ans, tout le prix. Vous avez, l'un et l'autre, des cœurs de sincères et sérieux patriotes; mais vous appartenez, l'un et l'autre, aux seuls travaux de la pensée. Les lettres, cultivées dans toute l'étendue et la variété de leur domaine, ont rempli et charmé toute la vie de M. Ampère; il ne s'en est distrait ni lassé un seul jour. Votre vocation, à vous, Monsieur, n'est pas aussi certaine et sera peut-être moins exclusive; vous êtes jeune et l'avenir est devant vous; qui sait quelle destinée il vous réserve, et quel emploi il fera de vous pour le service de la France? Vous êtes d'une génération, et l'un des premiers dans une génération en qui la France espère. La France est la patrie de l'espérance; elle s'égare quelquefois à la poursuite de ses grands désirs de progrès et de liberté, et elle ne s'arrête pas toujours au but, même quand elle y touche; mais elle n'y renonce jamais; même fatiguée et découragée en apparence, elle garde toujours dans son cœur ses généreux instincts, décidée à compter toujours sur ses fils, quels qu'aient pu être les mécomptes et les revers de leurs pères. Vous êtes, Monsieur, de ceux à qui il appartient d'aider au succès de notre époque dans sa difficile tâche, la pratique efficace du gouvernement libre. Vous aurez autant, vous n'aurez pas plus de respect et de dévouement que vos devanciers pour la vérité, le droit, la liberté, l'ordre légal, le bien public. Je vous souhaite de moins rudes combats et plus de bonheur.

Vous n'avez pas encore été appelé, Monsieur, à ces sévères épreuves de la vie publique. Jusqu'ici la vie littéraire a suffi à l'honneur de votre nom, et, dans la vie littéraire, aucun succès ne vous a manqué. L'Université a comblé votre jeunesse de ses plus belles couronnes, et elles étaient

encore vertes et fraîches sur votre tête quand l'Académie vous a décerné les siennes. Non pas seulement l'Académie française, mais aussi l'Académie des sciences morales et politiques. Vous avez loué Bernardin de Saint-Pierre dans un langage digne de lui et qui est devenu votre langue habituelle, élégante sans recherche et facile avec sévérité. Vous vous êtes montré aussi judicieux et aussi pur comme moraliste que comme écrivain : vous aviez passé toutes vos jeunes années dans les écoles publiques de l'État; mais, éclairé par les souvenirs charmants et puissants de la tendresse maternelle, vous avez compris et décrit, avec autant de sentiment que de sagacité, la part et le rôle de la famille dans l'éducation. Et le plus considérable (il m'est bien permis de le qualifier ainsi), le plus considérable de vos succès académiques, vous l'avez obtenu sans l'attendre et presque sans le rechercher. Quand, à la mort de M. Ampère, la pensée de l'Académie s'est portée sur vous pour lui succéder, vous voyagiez sur les rives du Nil; et vous avez pu, il y a précisément un an (le 1er mars 1865), écrire du Caire à l'un de vos amis : « Je veux partir d'ici le 9, on veut me garder jusqu'au 19, ce qui me ferait arriver bien tard à Paris, surtout depuis que les journaux m'apprennent que je suis, sans le savoir, candidat à l'Académie française. » Vous étiez, en effet, candidat sans le savoir, et vous êtes devenu académicien presque aussitôt que candidat.

Vos titres, Monsieur, étaient de ceux qui sont faits pour plaire particulièrement à l'Académie. Vous ne vous êtes pas contenté de cultiver brillamment les lettres; vous les avez habilement enseignées. Et vous avez appris à vos auditeurs non-seulement à les cultiver, mais à les aimer. Vous avez appelé

et nourri dans leur âme la passion du beau en même temps que le goût des grandes études. Et lorsque, plusieurs années après que votre enseignement dans la Faculté des lettres d'Aix avait cessé, vous avez vu vos anciens élèves empressés à se réunir autour de vous, vous leur avez adressé pour adieu ce noble conseil : « Restez fidèles au culte des lettres; vivez le plus longtemps possible dans la fréquentation des écrivains immortels qui ont exprimé avec le plus de bonheur les meilleures pensées de l'humanité. Plus vous les connaîtrez, plus vous aimerez la justice et l'honneur; plus vous serez éloignés de ce qui pourrait émousser votre sens moral et affaiblir la dignité de votre âme. »

Vous avez suivi pour vous-même, Monsieur, le conseil que vous saviez si bien donner. Le même amour des lettres, la même passion du vrai et du beau qui avaient animé votre enseignement se sont répandus, comme un suave et salutaire parfum, dans tous vos écrits. Soit que vous vous soyez appliqué à caractériser les grands moralistes de la France, Montaigne, Pascal, la Bruyère, la Rochefoucauld, Vauvenargues, soit que vous ayez pris à tâche de mettre en lumière les mérites des grands écrivains des temps et des pays divers, poëtes ou prosateurs, historiens, orateurs ou philosophes, Aristophane et Lucrèce, Démosthène et Sénèque, Thucydide, Tacite et Macaulay, vous avez gardé et porté dans tous vos travaux cette généreuse puissance d'admiration, cette vive sympathie pour les chefs-d'œuvre de l'esprit humain qui font l'honneur et l'autorité de la critique littéraire. Et, par un juste retour, vous avez puisé, dans votre mission ainsi conçue et accomplie, des jouissances si douces et si confiantes qu'en terminant l'un de vos essais vous les avez ex-

primées en paroles charmantes que je demande la permission de répéter ici, car elles ne sont nulle part mieux placées que dans cette enceinte : « Salut, Lettres chéries, douces et puissantes consolatrices! Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin, sous de frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pas fatigué ou tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît accourt à vous, rafraîchit son front et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos; et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante et un esprit intelligent, vous y ajoutez par surcroît quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts, et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé! »

Pourquoi une teinte de mélancolie perce-t-elle, Monsieur, dans ce noble langage? Pourquoi, si jeune encore, parlez-vous des lettres en homme qui éprouve déjà le besoin de se reposer et de se rafraîchir à leur ombre? Je vous comprends, Monsieur : si vous n'êtes pas encore entré dans la vie publique, vous avez pris, dans la polémique politique, un rôle actif et éminent; vous avez connu ses orages et ses périls; vous avez porté et reçu ses coups. La presse périodique est une brillante et séduisante arène; mais on n'y lutte pas, on n'y brille pas sans fatigue et quelquefois sans déplaisir. Ne regrettez pas, Monsieur, de vous y être vivement engagé; vous y avez donné un bel exemple d'indépendance et de fidé-

lité dans vos convictions, d'élévation tempérée dans vos idées et vos sentiments, de dignité fine et éloquente dans votre langage. On s'est plaint souvent, non sans raison, tantôt des excès, tantôt des défaillances de pensée et de parole où tombe quelquefois la presse périodique; le public voudrait avoir les services qu'elle lui rend et les plaisirs qu'elle lui procure sans en courir les risques et en supporter les fautes. C'est une vaine et utopique prétention ; le bien et le mal se mêlent dans toutes les institutions et toutes les forces de ce monde; on n'en recueille pas les fruits sans en accepter les charges; on n'en profite pas sans en souffrir. La concurrence et la lutte du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, des bonnes et des mauvaises passions, c'est, dans la presse comme ailleurs, la condition et la vie des pays libres. Que le bien, la vérité, les bonnes passions aient des champions dévoués et persévérants; que, chez les interprètes des idées et des tendances diverses, le niveau général et le ton habituel de la polémique s'élèvent; qu'ils s'appliquent, chacun dans sa ligne, à être les représentants de la portion la plus éclairée, non de la tourbe du parti qu'ils servent : c'est ainsi que la presse périodique peut conquérir et conserver la liberté dont elle a besoin pour remplir sa mission et pour faire oublier à quel prix on achète quelquefois ses bienfaits. C'est votre honneur, Monsieur, d'avoir appelé et poussé la presse périodique dans cette voie en y marchant constamment vous-même : « Je fais mon journal pour cinq cents personnes en Europe, » me disait, il y a trente ans, M. Bertin de Vaux, l'un des deux habiles frères qui ont fondé l'un de nos plus éminents journaux. Vous aussi, Monsieur, vous êtes de ceux qui visent haut, même quand ils s'adressent à tout

le monde; vous vous êtes toujours attaché, dans votre polémique, à combattre les plus distingués de vos adversaires et à satisfaire les plus difficiles de vos amis.

Vous avez eu, Monsieur, d'autant plus de mérite à tenir fidèlement cette route haute, que vous y êtes entré, vous y avez marché dans des temps troublés et difficiles, à travers tantôt de violents orages, tantôt de pesants obstacles. Quelle différence, Monsieur, entre l'époque de vos débuts dans la vie et celle des débuts de votre heureux prédécesseur! J'appelle M. Ampère heureux, car au même moment où le goût passionné de l'étude et des lettres s'emparait de son âme, le même goût, la même passion s'éveillaient partout autour de lui. Aux jours de l'héroïsme guerrier succédaient les jours de l'élan intellectuel; les gloires de la pensée aspiraient à reprendre place à côté de la gloire des armes; la littérature, la philosophie, l'histoire, la poésie, l'éloquence, retrouvaient des esprits dévoués à leur service et un public empressé à les accueillir. C'était l'une de ces renaissances qui attestent la rapide élasticité et l'inépuisable fécondité de notre patrie dans la variété de ses destinées et de ses travaux.

A ce bonheur de marcher ainsi, dès ses premiers pas, poussé et soutenu par le concours sympathique de toute sa génération, M. Ampère en a joint un autre: il est resté, dans tout le cours de sa vie, fidèle à l'élan de sa jeunesse et à l'esprit de son temps; il a offert un culte constant à l'astre sous lequel il était né. Les révolutions et les guerres isolent les peuples en les préoccupant exclusivement d'eux-mêmes et des terribles chances de leur destinée; ce n'est qu'au sein de la paix et de la liberté qu'ils apprennent et qu'ils prennent plaisir à se connaître, à se comprendre, à s'étudier et à se

développer mutuellement. Ce fut là le fait nouveau qui éclata en France quand la liberté y entra avec la paix. Une curiosité universelle pour tout ce qu'ont fait ou pensé, goûté ou souffert les hommes, n'importe en quel siècle et en quel lieu; une généreuse sympathie pour toutes les grandes œuvres des nations diverses et de leurs illustres représentants; le goût passionné du vrai et du beau, sous quelque forme qu'ils aient paru et quelque langue qu'ils aient parlée : tel était le grand caractère du mouvement intellectuel auquel se livra la jeune génération qui comptait M. Ampère dans ses rangs : tous les pays, toutes les langues, toutes les littératures, toutes les histoires, devinrent pour elle des objets favoris d'intérêt et d'étude. L'horizon du monde entier s'était ouvert, prochain ou lointain, ancien ou moderne, et les esprits s'y promenaient en tous sens avec une libre intelligence et une large équité.

C'est l'original et éminent caractère de M. Ampère d'être resté le fidèle représentant de ce grand mouvement intellectuel qui a signalé l'époque de la Restauration. Bientôt la plupart de ses compagnons, sans se séparer du premier élan qu'ils avaient partagé avec lui, prirent chacun sa route propre et déterminée : la politique attira les uns; la philosophie, la poésie, l'histoire, l'érudition, la critique littéraire, devinrent l'occupation favorite des autres; les vocations spéciales se prononcèrent, pour les goûts de l'esprit comme pour les travaux de la vie; M. Ampère resta animé de tous les goûts, empressé à tous les travaux, plein de toutes les belles ambitions de l'étude et de la pensée qui avaient ému sa jeunesse; la littérature, la philosophie, l'histoire, la poésie, l'érudition, le préoccupaient tour à tour. Non pas la litté-

rature ou l'histoire d'un peuple ou d'un siècle; non pas tel ou tel système de philosophie, telle ou telle recherche savante sur telle ou telle question difficile et obscure; toutes les questions, toutes les idées, toutes les œuvres, toutes les destinées de l'humanité, avaient droit et pouvoir sur son âme. Il ne se contenta pas de les connaître de loin et par le témoignage un peu froid des livres; il voulut voir les lieux et les peuples mêmes, les monuments du passé à leur place, l'esprit humain sur les théâtres de son actif développement dans les diverses sociétés humaines. Il alla partout, dans l'ancien et le nouveau monde, au milieu des ruines des vieux palais et sur les chantiers des cités naissantes; l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, l'Occident et l'Orient, le Nord et le Sud, l'Allemagne comme l'Italie et la Grèce, la Norvége comme l'Égypte, se partagèrent ses courtes années et ses modestes ressources. Il est curieux de tout; il comprend tout; il a de la justice et de la sympathie pour tout ce que les hommes ont fait de bon et de beau dans leur passage sur la face de la terre. Et lorsqu'il rentrait, je ne dirai pas dans ses foyers, car il n'en avait point, partout, presque autant en France que hors de France, il vivait comme un passager et un hôte; mais enfin, quand la vie sédentaire remplaçait momentanément pour lui la vie errante, la même étendue d'esprit, la même équitable sympathie qui l'avaient poussé et animé dans ses voyages reparaissaient dans ses écrits; l'histoire littéraire de la France avait été l'objet particulier de son étude et de cet enseignement qui a laissé de si utiles exemples et de si charmants souvenirs; mais l'histoire littéraire de l'Allemagne, du Danemark, de la Suède, de l'Italie, gardait sa place dans ses goûts et dans ses leçons; les traditions poétiques des

Scandinaves ne l'intéressaient pas moins que celles de notre moyen âge; les hiéroglyphes de l'Égypte le préoccupaient autant que les origines de notre langue. Et lorsque la science moderne est entrée dans des pays où il n'avait pu porter lui-même ses pas, les travaux des hommes éminents qui en faisaient l'objet de leur étude spéciale lui ont inspiré la plus vive reconnaissance; il s'est appliqué à faire bien connaître et apprécier les savantes recherches de M. Abel Rémusat sur la Chine, de M. Eugène Burnouf sur l'Inde et Zoroastre, de M. Mohl sur la Perse, avec autant d'ardeur que s'il se fût agi de ses propres travaux.

Pourtant, au milieu de cette sympathie si générale et si désintéressée, un lieu, un séjour, une histoire, avaient obtenu la prédilection de M. Ampère et conquis presque toute son âme. C'était à Rome qu'il se plaisait à vivre; c'était de Rome qu'il aimait surtout à s'occuper. Vous venez, Monsieur, d'indiquer avec un rare bonheur les causes morales qui fixaient ainsi dans Rome M. Ampère, et les mérites de cet ouvrage, charmant mélange d'érudition minutieuse et d'imagination un peu hasardeuse dans lequel il a entrepris de retrouver, sur le sol même de Rome et à chaque pas, l'histoire romaine tout entière. A votre tableau de ces sentiments et de ce travail de M. Ampère, je n'ajouterai qu'un trait dont mes entretiens avec lui m'ont laissé le souvenir. Il assistait avec tristesse à l'état actuel de Rome et à l'incertitude de ses destinées. Il avait à cœur ce grand fait qui est l'une des gloires de l'histoire des hommes, la cité souveraine du monde païen devenue la capitale indépendante du monde chrétien, et le droit d'asile assuré à toutes les grandeurs terrestres déchues, sous la protection de la croix et sur les tombes de ses mar-

tyrs. M. Ampère se demandait avec une anxiété affectueuse ce que serait Rome si elle cessait d'être ce qu'elle est depuis tant de siècles, la ville unique entre les grandes villes de la terre, attrayante et puissante par la seule vertu des croyances et des souvenirs. Les esprits élevés et équitables ne veulent pas croire que les droits divers ne puissent pas obtenir le même respect, ni que l'avenir des peuples exige la ruine de leur passé, ni qu'il soit impossible d'assurer aux Romains leur juste part de progrès social et de liberté sans que la situation européenne du chef de l'Église catholique soit dénaturée et détruite.

En présence de tant de travaux purement scientifiques et littéraires, on est tenté de penser que la science, les lettres, les affaires et les plaisirs de l'esprit absorbaient M. Ampère tout entier et remplissaient seuls sa vie. L'erreur serait grande et M. Ampère bien mal connu. A cette intelligence si curieuse et si active se joignait, en lui, un cœur sensible jusqu'à la passion et affectueux jusqu'à la tendresse. Dès son enfance et dans l'ébullition de sa jeunesse, il vivait, avec son père, dans une intimité que la diversité même de leur nature et de leurs goûts entretenait au lieu de l'altérer. Le père, si profondément plongé dans les recherches et les conquêtes des sciences physiques, ne pouvait se passer de la présence et de la société de son fils : « Ton absence, lui écrivait-il (1), fait sur moi comme le mal du pays sur les Suisses et les Lapons. Ballanche a parlé de la nostalgie céleste; je suis tourmenté de la nostalgie paternelle. » Du fond de son laboratoire scientifique, ce génie méditatif et inventif se préoccupait avec une

(1) Le 21 mars 1824.

vive sollicitude des essais poétiques de son fils, lui donnait des conseils, lui proposait des corrections, lui promettait le bon vouloir de Talma pour sa tragédie de *Rosmunde* (1). Le fils avait, dans la sympathie littéraire de son père, une si douce confiance qu'il lui écrivait le 31 décembre 1823 : « Je ne peux pas finir l'année d'une manière qui te soit plus agréable qu'en terminant les dernières corrections de *Rosmunde*. Je ne peux pas t'envoyer d'étrennes qui te fassent plus de plaisir, et pour le souhait de bonne année, je sais tellement combien tu m'aimes que ce que je te souhaite, c'est le succès de mon ouvrage. » Et lorsque, à son tour, le grand physicien informait son fils des découvertes qu'il venait de faire dans les secrets de la nature : « Quel plaisir m'a fait ta lettre, lui répondait son fils (2); que je suis content de ton succès! Que tu dois être heureux d'avoir révélé une vérité nouvelle! Crois que je la conçois bien, cette joie désintéressée, ce sentiment plein de grandeur et de pureté dans lequel se repose l'homme qui a découvert ce qui est. »

Dans ses relations avec ses jeunes amis, avec les compagnons familiers de sa vie, au sein de leurs confidences mutuelles sur les troubles de leur âme, M. Ampère portait le même élan d'affection, d'épanchement et de confiance : « Glissons ensemble, écrivait-il, en 1820, à l'un d'eux, à travers l'oubli et les ténèbres du doute infini. Il y aura encore, pour nous, des instants délicieux et des minutes ravissantes, mais voilà tout; le durable, le constant, le repos est impossible. Pourquoi le répéter? Ne le savons-nous pas?

(1) Les 25 janvier et 25 février 1824.
(2) Le 23 juin 1830.

Oublions et le temps, et l'univers, et la vie, et l'éternité, et berçons-nous dans la douceur passagère et immense du sentiment présent. Oui, je vous le dis avec une foi profonde et intime : *Nous sommes, car nous aimons*. Là, il n'y a place pour aucun scepticisme. »

Un cœur si chaud, en dépit des perplexités de l'esprit, méritait les plus rares faveurs des affections humaines. C'est l'incomparable fortune de M. Ampère d'avoir obtenu, dès sa jeunesse et jusqu'à ses derniers jours, ces amitiés charmantes auprès desquelles l'homme vient goûter la plus douce récompense des succès de sa vie, se reposer de ses fatigues et oublier ses tristesses. Au témoignage que vous avez rappelé, Monsieur, de ce bonheur de M. Ampère en prononçant le nom et en rouvrant le salon de Mme Récamier, je me permettrai d'en ajouter un autre, moins brillant, mais aussi remarquable par la vérité du portrait qu'on y trace de lui que par la dignité franche et simple du sentiment qui s'y manifeste : « Je suis heureuse, écrivait-on, que vous lisiez avec intérêt les excellents articles de la *Revue des Deux-Mondes*, et j'espère vous faire connaître un jour leur si charmant auteur. Unissez, chère amie, un cœur adorable à un esprit éminent; unissez une conversation intarissable, qui instruit toujours et ne fatigue jamais, où la gaieté la plus fine et la plus contagieuse se mêle, dans une mesure exquise, à des connaissances infinies. Ajoutez à cela une solidité et une délicatesse incomparables dans l'affection, et vous aurez l'esquisse, à peu près ressemblante, de cet homme rare. Il va sans dire que nous ne nous blasons pas sur l'inestimable bonne fortune qui nous fait vivre dans son intimité de tous les jours. »

C'était en effet dans l'intimité de tous les jours que

M. Ampère se révélait et se donnait tout entier. Sous des formes quelquefois distraites et négligées, il portait une richesse d'idées et de faits, une sincérité d'impressions, une vivacité d'expression, un abandon plein tour à tour de bonté et de malice, un naturel dans ses sympathies et ses antipathies qui faisaient de lui le causeur le plus attrayant, et inspiraient, pour lui, à ceux qui l'entouraient, autant de curiosité et de bienveillance qu'il répandait d'instruction et d'amusement devant eux,

Je pourrais, je devrais peut-être, Monsieur, m'arrêter ici, et tenir ma mission pour accomplie, comme la vôtre. Mais il y a, dans le caractère et la vie de M. Ampère, un trait qu'on ne pressentirait peut-être pas, d'après ce que nous venons, vous et moi, de dire de lui, et que je me fais un devoir de rappeler. Cet esprit si libre, qui s'était si franchement associé au mouvement philosophique de son temps, et pour qui, à vingt ans, les affections du cœur étaient seules à l'abri du scepticisme, écrivait, dans cette même année, à l'un de ses amis ; « Je conçois maintenant plus que jamais le christianisme comme étant la loi sous laquelle le genre humain doit se ranger, et c'est à établir cette *folie sublime* dont parle saint Paul, cette religion du dévouement, de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, que doivent tendre tous nos efforts. » Et treize ans plus tard, en 1833, passant à Dieppe quelques semaines de repos, il écrivait à Mme Récamier : « Je cherche à me nourrir, à me pénétrer de sentiments chrétiens. Je tâche à ne point me faire illusion sur ce que je crois et ne crois pas, mais à tirer tout le parti possible de ce que je crois. Ceci est une véritable retraite, comme on en prescrit à ceux qui se veulent convertir. Puisse

cette nouvelle vie morale, dont l'aurore s'est levée en moi, ne pas s'évanouir au premier souffle! C'est vous, n'est-ce pas, qui me défendez des rechutes? »

Pour nourrir et développer ces religieuses dispositions, les épreuves de la vie sont encore plus puissantes que les influences personnelles, même les plus douces. Ni les unes ni les autres n'ont manqué à M. Ampère ; il a vu mourir les personnes qui lui étaient le plus chères; la maladie et ses langueurs l'ont atteint lui-même ; un jeune prêtre de l'esprit le plus élevé et du cœur le plus doux, devenu son ami et l'ami de ses meilleurs amis, l'abbé Henri Perreyve lui a apporté les seules consolations efficaces, la sympathie humaine et l'espérance chrétienne. M. Ampère mourant les a accueillies avec une modestie confiante, et s'est éteint dans la paix de leur empire. Quelques mois après lui, le consolateur aussi, l'abbé Perreyve est mort, dans la fleur de la jeunesse, de la foi et de la vertu.

Vous ne vous étonnez pas, Monsieur, et dans cette généreuse assemblée personne, à coup sûr, ne s'étonne des régions où me conduisent les souvenirs de la vie et de la mort du confrère qui nous laisse de si profonds regrets. Quand l'Académie, dès son origine, a voulu que le nouveau membre qu'elle acquérait et celui qu'elle chargeait de le recevoir en son nom l'entretinssent des travaux et des mérites de celui qu'elle avait perdu, elle n'a pas institué une vaine formalité ni demandé un banal éloge: elle a voulu témoigner, pour la mémoire des hommes éminents qui lui avaient appartenu, un pieux respect, et recueillir, dans leur vie comme dans leurs œuvres, de beaux exemples d'amour pour la vérité, de probité intellectuelle, de goût sérieux et fidèle pour les let-

tres, pour la culture et le développement de tous les germes divins déposés dans l'âme humaine. Dans la vie et les travaux de M. Ampère, ces exemples abondent. Vous méritiez, Monsieur, d'être appelé à les mettre en lumière. Et pour moi, je me félicite de m'être trouvé, sur le penchant de mes derniers jours, chargé par l'Académie d'unir votre nom à celui d'un homme si justement honoré de tous ceux qui l'ont connu de loin, si justement cher à tous ceux qui ont vécu près de lui.

DISCOURS

DE M. CUVILLIER-FLEURY

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 AVRIL 1867, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DUPIN.

MESSIEURS,

Il me serait trop facile, au moment où vous daignez me recevoir dans votre illustre Compagnie, de m'abandonner aux sentiments qui conviennent au plus nouveau de ses membres. J'aime mieux vous dire à quel point votre choix m'a rendu fier. Ceux que vous appelez à vous se trouvent tout à coup élevés si haut, qu'ils sont tentés d'associer un instant, à la certitude de votre bienveillance, la pensée de votre justice. Pourquoi m'auriez-vous choisi, dans cette nombreuse et vaillante milice de la critique, qui compte parmi vous de

si brillants organes, si vous n'aviez voulu donner une fois de plus, au culte public et persévérant des traditions littéraires qui sont votre gloire, un encouragement encore plus fait pour honorer la religion que le fidèle? Cette impression redouble en moi quand, songeant au genre d'études qui m'ont spécialement occupé, je retrouve ici une des admirations durables de ma vie, le vrai maître, j'allais dire le créateur, en France, de la critique moderne, qu'il a fécondée par l'érudition, éclairée par l'histoire, animée par l'éloquence; quand j'y reconnais, près de moi, l'aimable et sérieux esprit qui a si longtemps enseigné à la jeunesse l'alliance de la morale et du bon goût, donnant à toutes ses œuvres ce cachet si rare, le charme dans la gravité; et lorsque, enfin, j'ai le bonheur de trouver assis sur ce fauteuil, où l'égalité qui vous unit aime à se faire représenter tour à tour par la puissante diversité qui vous distingue, l'éminent écrivain dont le ferme savoir a élevé, à l'histoire de notre littérature nationale, un monument qui restera.

Vous avez consulté mon zèle, Messieurs, plus que mes forces quand vous m'avez choisi pour la tâche difficile que je vais essayer de remplir. La vie de mon illustre prédécesseur touche par tous les côtés à l'histoire de notre pays pendant soixante ans; et ces soixante ans n'ont rien qui leur soit comparable dans la suite de nos annales, car ils contiennent l'éclatant essai de la plus grande œuvre qu'une nation puisse entreprendre: la fondation d'un gouvernement libre. Pendant cette période, et dès sa jeunesse, M. Dupin n'a cessé de compter au premier rang de ceux que le pays a vus, entendus, discutés, écoutés, dans ce noble apprentissage de la liberté où les disciples étaient, par instants, trop pressés de

devenir maîtres, mais où les vrais maîtres ont gardé leur rang; car ils l'ont encore. M. Dupin avait gardé le sien. Jusqu'au terme de sa vie, sa voix a compté, même quand le changement, trop peu prévu, du théâtre de son action en avait affaibli l'écho. Avocat, député, magistrat, président des assemblées électives, orateur au Sénat ou à la Cour de cassation, votre regretté confrère a été toute sa vie un homme public, mêlé aux événements politiques comme acteur ou comme frondeur, — dans une fronde qui, sans doute, ne recrutait pas les grandes dames, n'assiégeait pas les villes, n'enrôlait ni Turenne ni Condé, mais qui, souvent réduite à M. Dupin tout seul, se faisait compter comme un parti.

Nous avons connu des hommes qui, entraînés dans la vie publique par le cours irrésistible de leur destinée, lui donnaient le moins possible, réservant à l'étude et à la méditation ce qu'ils enlevaient au tracas des affaires. Chez les uns, une sorte de vocation doctrinale et une noblesse naturelle, sans ancêtres et sans blason; chez les autres, « cette force chevaleresque (c'est un mot de Mme de Staël), transformée par les lumières du temps en amour de la liberté »; chez tous, éclataient certains signes où leur supériorité morale semblait l'emporter sur leur aptitude pratique. L'État pourtant n'avait pas de serviteurs plus habiles, plus éloquents, plus courageux, quand venaient les jours difficiles. C'est un de ces philosophes de la vie active qui présentait au roi Charles X l'adresse de 1830. Un autre vous rappelait, il y a dix ans, entrant dans cette enceinte, l'énergique mot d'ordre de l'empereur Sévère. Dieu, en effet, n'a pas refusé le don de l'action à tous ceux qui lui préfèrent les jouissances de la pensée libre, désintéressée et solitaire.

M. Dupin n'a guère vécu que pour l'action, tour à tour attiré, excité, rebuté, mais toujours repris par le spectacle et le bruit des choses humaines. S'il a éprouvé parfois le besoin du repos, il n'en a jamais eu le goût. Pour lui le mouvement de la vie publique, c'était la vie même.

Ah! je ne médis pas de la vie publique! Comment ne pas l'honorer ici, Messieurs, parmi vous tous et tout près de l'homme illustre qui, depuis cinquante ans, lui a donné et en a reçu tant d'éclat? J'aurais voulu pourtant n'avoir à apprécier dans M. Dupin que le lettré, non le politique. Le critique littéraire aurait seul parlé. Juger ainsi votre éminent confrère, le renfermer dans le cercle de ses écrits, c'était l'étouffer. Jamais, à aucune époque, vous n'avez éludé l'homme public dans l'écrivain. Quand vous avez choisi M. Dupin, était-ce pour le seul mérite de ses nombreux ouvrages? N'était-ce pas plutôt ce génie d'éloquence pratique, ce bon sens animé, cette verve, compagne de l'action, qui, dès l'année 1832, le désignaient à vos suffrages? Vous l'aviez suivi des yeux au début de nos grandes luttes, sans vous y engager par passion, sans y échapper par indifférence, juges des talents, non des partis.

La surprise, j'allais dire la frayeur, est grande lorsque, ayant à étudier le génie oratoire de mon infatigable prédécesseur, on se trouve en face de ces longs catalogues qu'il aimait à rédiger lui-même pour ses propres œuvres. « Plus de cent volumes, » dit-il quelque part, en tête d'un dénombrement de ce genre. Ce sont des volumes; ce ne sont pas toujours des livres. N'y cherchez pas trop la trace d'une méditation patiente. Voyez en eux plutôt des auxiliaires de l'action, chargés de pourvoir à un intérêt immédiat, d'em-

pressés serviteurs de la passion qui n'a pas le temps d'attendre; tantôt les bulletins de campagne, tantôt les chants de victoire de ce soldat de la parole qui ne reconnaît pas de chef, qui aime à marcher à côté du bataillon, mais qui marche, et qui est toujours là, quoi qu'on en ait dit, un jour de bataille. L'auteur, pour tout dire, est presque toujours, et bien lui en prend, au service de l'orateur. Il est partout inspiré, dominé par cette qualité principale de son esprit, par cette forte et impérieuse maîtresse de sa vie : je veux dire l'éloquence.

Parlons de cette vie, non pour la raconter : elle n'est que le cadre du portrait dont je vais essayer l'incomplète ébauche. M. Dupin était originaire de Varzy, une petite ville perdue au fond d'une province que son nom de famille, trois fois célèbre, a illustrée. C'est dans « ce pays de loups », comme il l'appelle, qu'il était né, le 1er février 1783, avec une âme d'orateur. A ce don magnifique il joignait la passion du travail, la patience robuste, le goût de lire, la soif de connaître, une mémoire prodigieuse. Il avait eu pour mère une femme d'un très-vif esprit qui lui faisait apprendre par cœur, quand son éducation commençait à peine, le *Plutarque* d'Amyot. Son père était un homme de mérite, d'un caractère solide, ayant gardé jusqu'à la fin de ses jours une autorité singulière sur des fils qui lui étaient supérieurs par l'éclat de l'intelligence; grand éloge pour eux et pour lui! M. Dupin disait, au temps même de sa plus haute fortune : « En présence de mon père, il me semble que je retombe en minorité. » La reine Marie-Amélie lui écrivait : « J'ai toujours admiré

votre piété filiale, Monsieur! » De son côté, le père avait toujours l'œil aux actes de son fils, l'oreille à ses discours. « Dieu soit loué! lui écrit-il un jour, tu as refusé le ministère! » Cela me rappelle ce mot de l'évêque de Beauvais, monseigneur Feutrier, écrivant à madame Swetchine : « J'ai bien pensé à la peine que vous éprouveriez, Madame, en me sachant ministre... »

M. Dupin avait eu cette fortune que le poëte Horace a célébrée pour son compte, et dont Montaigne était si fier : il avait eu « un très-bon père ». Un autre bonheur pour lui, ce fut sa femme. Il s'était marié très-jeune, ayant vingt-six ans à peine, avec Mlle Brunier, qui était du Nivernais : « Nous nous connaissions dès l'enfance, écrit-il, nous allions l'un vers l'autre à coup sûr... » Remarquons ici à quel point sa vie s'arrangeait pour le succès de cette faculté maîtresse qui était son avenir. Le sort, qui avait mis l'éloquence dans son âme, mettait la discipline dans son enfance, la règle dans sa jeunesse, l'honneur dans sa maison; lui donnait pour frères deux hommes supérieurs, dont l'un avait été le disciple favori du savant Monge, dont l'autre, c'était tout dire, devait un jour lui succéder au barreau; et à toutes ces faveurs le hasard en ajoutait de singulières, qui se présentaient à M. Dupin avec une apparence contraire. Ayant concouru (en 1810) pour une chaire de professeur à l'École de droit, il avait échoué, comme Cujas lui-même ; deux ans plus tard, présenté pour une place d'avocat général à la Cour de cassation par le célèbre Merlin, il n'avait pas été nommé : double fortune qui lui laissait dix-huit ans (de 1812 à 1830) pour appuyer au sol, sur de larges assises, le solide édifice de sa renommée.

Avant la seconde restauration, M. Dupin n'avait guère été qu'un avocat habile et heureux. Il avait gagné sa première cause à seize ans. Plus tard, et dans plus d'un procès d'importance, il avait montré ce que la science peut communiquer de vigueur à un très-jeune esprit. Devenu docteur en droit, nommé secrétaire de la commission instituée en 1813 pour la classification des lois, il prenait rang peu à peu, dans ce barreau inoffensif et suspect, parmi cette rare jeunesse que la conscription avait épargnée, que la vie civile comprimait, et qu'éveillait pourtant chaque jour, dans ce rapide déclin de l'empire, le pressentiment d'un nouvel ordre de choses, inévitable et inconnu.

Les biographes de M. Dupin (il en a eu d'excellents) (1) racontent qu'à l'époque où il n'était encore qu'étudiant, ceux de ses camarades qui, revenant du bal ou du spectacle, passaient la nuit par la rue Bourbon-Villeneuve, y remarquaient une lumière qui toujours brillait à une des fenêtres de la maison qu'il habitait. « Tiens! l'étoile de Dupin! » disaient-ils en riant.... L'étoile continuait à briller, discrète et confiante, pendant que celle du glorieux Empereur allait s'éteindre dans les abîmes où son génie avait entraîné sa fortune.

L'Empire tombé, la France deux fois envahie, ce fut la Restauration qui la releva de ce grand désastre. A-t-elle mérité pour cela de compter parmi les heureuses fortunes de

(1) Citons MM. Ortolan, Oscar Pinard, Alloury, Descauriet (dans la *Revue des provinces*), Silvain Dumon (1823), Vapereau.

notre patrie? J'aurais osé à peine, il y a trente ans, poser cette question. Qui s'était abstenu de toute passion, soit pour attaquer la royauté rétablie, soit pour la défendre? qui avait daigné être prudent? qui avait osé être sage? Aujourd'hui, c'est presque un ridicule de n'être pas juste pour ces princes qui, rentrés en France après vingt ans d'exil, y ramenaient la paix, la prospérité et la liberté. La charte, il est vrai, renouait la chaîne des temps; elle vieillissait le règne à plaisir comme l'âge avait vieilli le roi. Qu'importe? La liberté est toujours jeune! Dans ce long préambule de la charte de 1814, tout plein de prétentions surannées, la France tressaillit en retrouvant presque entiers les grands principes de 89! Elle tressaillit, comme ce héros de la Fable, découvrant tout à coup, mêlées à des hochets frivoles, les armes qu'une main divine avait préparées pour lui. La France reconnut les siennes, celles que la Révolution avait forgées de son bras viril, et qu'une vieille dynastie lui rapportait. Elle les saisit, joyeuse d'une telle surprise, fière d'un tel avenir. Arrêtons-nous un instant; c'est là, au seuil de la Restauration, que nous attend M. Dupin.

L'Empire et M. Dupin s'étaient mal quittés. Député de Château-Chinon dans la Chambre des représentants de 1815, il ne s'était refusé aucune marque d'opposition à la personne même du souverain des Cent-jours; l'acte additionnel, auquel un illustre historien a depuis rendu plus de justice, l'avait peu séduit. Aussi est-ce avec complaisance qu'il cite cette réponse d'un maire de village à qui la constitution du jour avait été envoyée : « Nous avons reçu la constitution, et nous recevrons de même toutes celles qu'il vous plaira de nous adresser par la suite... » M. Dupin s'était séparé sans regret

d'un pouvoir qui devait lui inspirer, cinquante ans plus tard, quand il écrivit ses *Mémoires*, des pages d'un acquiescement si douteux.

Étrange contradiction de sa destinée! Il était encore obscur, quoi qu'il eût osé. Comment entre-t-il enfin dans la renommée? Son nom est associé tout à coup à celui du plus glorieux et du plus infortuné des maréchaux de l'Empire. Où finit cette lamentable destinée, la sienne commence. Il n'est qu'au second rang dans cette défense confiée à l'un des premiers avocats de l'ancien barreau, M. Berryer père; mais comme il y marque sa place en débutant! quelle rapide conquête de l'attention et de la sympathie publiques! L'antagoniste de l'Empereur devient le défenseur en titre d'office de tous les généraux du règne, accusés ou proscrits. Les plus grands noms, les plus menacés, se succèdent dans ses belliqueux dossiers comme dans les chants d'une épopée militaire, Brune après Ney, Gilly après Rovigo, Moncey, Travot, Lavalette, Caulaincourt, et combien d'autres! J'ai lu ces plaidoyers; l'accent en est presque lyrique. C'est l'époque des *Messéniennes*, des odes à la colonne, des pèlerinages rimés à Sainte-Hélène; c'est l'hégire de Béranger. M. Dupin s'associe, en patriote, à ces tristesses d'une noble défaite; un autre intérêt le domine. Il s'est fait précéder dans la lice par un admirable écrit : la *Libre Défense des accusés;* — ce livre, publié à la face des commissions prévôtales, lui assigne déjà un rôle politique. La politique en ce temps-là est partout, assez peu soucieuse des moyens, marchant avec résolution à son but. Équitable ou non, l'opinion est en pleine réaction contre ces princes qui se défient d'elle, après lui avoir rendu le mouvement et la vie. Com-

ment se défend-elle? en évoquant la gloire impériale, comme auxiliaire de la liberté. Ces alternatives soudaines du sentiment public, c'est l'histoire même de nos révolutions en France; on s'était endormi libéral contre Napoléon, on se réveillait bonapartiste contre les Bourbons. Le ligueur d'aujourd'hui est le royaliste de demain. La Fronde s'insurge contre un roi mineur, par zèle de la royauté. Au règne des dévotes sans merci succède la domination des maîtresses sans scrupule. Le tyran Louis XVI a pour successeur le philanthrope Robespierre. Et contre les Bourbons rétablis on invente, au nom d'une charte libérale, la réaction napoléonienne. Je rappelle, sans l'accuser, cet entraînement irréfléchi qui alors nous emportait tous, même, il m'en souvient, les écoliers sur les bancs du collége. L'esprit libéral et la gloire militaire, qui s'étaient boudés quinze ans, on les mariait dans le malheur. La généreuse France se reconnaissait à cette transaction. Le patriotisme en faisait les frais, sans compter. N'en médisons pas, Messieurs, surtout aujourd'hui. L'amour du pays, c'est encore la meilleure des institutions militaires.

L'alliance était faite; M. Dupin y engagea son talent, sans y enchaîner son indépendance. Mais, s'il n'était pas le plus docile, il était le plus applaudi. On le vit bien pendant le premier procès des Chansons. Telle était l'affluence qui assiégeait toutes les issues de la cour d'assises que le prévenu lui-même, raconte M. Dupin, avait beau dire aux gendarmes qui l'arrêtaient à la porte : « Mais je suis Béranger, je suis l'accusé! on a besoin de moi!... » Les gendarmes répondaient : « Il n'y a plus de place! » M. Dupin aimait le succès, non sans défiance. La popularité l'attirait sans le retenir.

Au moment même de sa plus grande faveur dans le parti de l'ancienne armée, il lança son éloquente brochure sur le procès du duc d'Enghien. Ces diversions lui étaient familières. Il se prouvait ainsi à lui-même son indépendance, que personne ne contestait, ayant toujours la sincérité du moment, ne se souciant guère d'être conséquent. Et aussi, à l'époque de ses plus vives luttes contre les Jésuites, pendant que tous les échos de la presse libérale répétaient les accents tour à tour indignés ou railleurs de sa verve gallicane, si on le vit, un jour, manger le dîner de Saint-Acheul, c'est que le père Loriquet fut très-engageant, que M. Dupin fut très-flatté ; c'est aussi que les révérends pères furent, cette fois du moins, plus fins que lui.

Voulons-nous, en dépit de cette mobilité apparente, rendre justice au généreux rôle de M. Dupin à cette époque, rappelons qu'il fut le patron infatigable de deux libertés principales, la liberté de conscience et la liberté de la presse ; qu'il défendit, sans distinguer et sans hésiter, le *Constitutionnel,* le *Censeur européen,* le *Miroir*, la *Souscription nationale*, le *Journal des Débats,* ce conseiller prophétique et non écouté d'un malheureux roi. On sait quel était le client de M. Dupin dans ce dernier procès, resté si célèbre : un homme vraiment rare, le premier des journalistes, esprit judicieux, âme forte, vie modeste. Il avait jeté un cri d'alarme. M. Dupin le recueillit, et il fut presque plus prophète que son client lui-même en caractérisant par avance, avec un singulier bonheur d'expression, « cette sédition du pouvoir » qui se préparait. C'était à la fois définir, justifier et armer la révolution future, celle du droit contre la force.

M. Bertin fut acquitté; son heureux avocat refusa les ho-

noraires qui lui étaient dus. Il n'acceptait, à titre politique, que les portraits de ses clients; en sorte que, si leurs noms avaient pu périr, on les eût retrouvés dans ce musée qu'il avait composé de leurs images en buste, en pied, en marbre, en bronze; rois ou citoyens, maréchaux ou banquiers, prêtres ou journalistes. Et qui donc ne venait à lui, au premier symptôme d'un démêlé politique avec la justice? Un jour c'était l'archevêque publiciste, l'intarissable causeur, qui semblait avoir au XIXe siècle découvert l'Amérique et qui, partisan décidé du gouvernement parlementaire, ne put rester plus d'un mois député; après lui, ce gentilhomme authentique qui inscrivait le nom de M. Dupin sur un des rochers du Puy-de-Dôme (politesse que M. Dupin lui rendit plus tard, sur un rocher du Morvan); écrivain, lui aussi, et des plus véhéments, qui avait scandalisé le monde dévot par ses attaques contre les congrégations, après avoir prononcé, sur « cette croix de bois qui avait sauvé le monde, » une phrase qu'eût enviée Bossuet. N'oublions pas les deux *Ermites* si peu solitaires, même en prison; l'un célèbre pour une tragédie classique que l'acteur Talma semblait avoir faite à lui seul, tant il la jouait bien; l'autre si supérieurement jugé à cette place même par son éminent successeur, mon confrère admiré dans la presse et mon ami dans tous les temps (1).

M. Dupin avait l'originalité du caractère, et sur ce point on n'a jamais tout dit. Il avait à un degré incomparable

(1) Ai-je besoin, même après quarante ans, de nommer tous ces clients de M. Dupin, — l'abbé de Pradt, le comte de Montlosier, M. Jouy, M. Jay, ces deux derniers membres de l'Académie?

celle du talent. Nous tous qu'il avait précédés d'une vingtaine d'années dans la vie, nous l'avons surtout connu orateur politique : il avait commencé par être un grand avocat. On dit d'un écrivain, d'un peintre, d'un général, à une certaine hauteur, qu'ils sont grands; on le dit des rois, surtout de leur vivant; pourquoi ne le dirait-on pas d'une grande renommée du barreau? Ce qui caractérisait le défenseur de tant de clients illustres, c'était une réunion de qualités vraiment unique : nul emportement, beaucoup d'ardeur; l'érudition sous la main, la parole à discrétion, l'esprit très-moderne avec un goût d'archaïsme, les citations piquantes lestement accouplées aux graves arguments; une indépendance alerte et avisée, une âme saine sous une rude enveloppe; beaucoup de verve et de patience, de brusquerie et de bonne humeur, de pénétration et d'entrain, de sens gaulois et de sel attique (quand il le voulait bien); gallican régulier et entêté, voltairien malgré tout; chatouilleux à l'éloge, facile à agacer jusqu'à l'invective, jamais jusqu'à la colère; railleur puissant, moqueur impassible, gardant son sérieux quand son auditoire l'avait perdu, et « tellement occupé de sa cause, » disait-il, qu'il semblait plutôt fâché que complice de ces succès de rire dont ses clients triomphaient. Ajoutez-y l'action, cette grande partie de l'orateur, qu'il avait très-particulière et très-franche, une fois parti. Sa première inspiration était brusque, un peu incertaine; il semblait souffrir au début, comme la Pythie antique, sous la pression du dieu; une sorte de malaise se trahissait sur son visage, qui, par un sort commun à quelques grands orateurs, suppléait à la beauté par l'expression. Comme il vous emportait ensuite dans son élan et dans sa force! Vous avez

pu en juger ici, Messieurs, le jour où il vint prendre avec une satisfaction si naturelle sa place au milieu de vous, et lorsque, parlant de l'improvisation, excité par son sujet, on put croire que son discours écrit allait lui tomber des mains. Partout ailleurs, quel entrain, comme il savait tout dire! quelle sobriété! quel relief! Ni déclamateur ni banal, il raille tous les préjugés, même ceux de sa robe. Il ne s'élève guère, soit dédain, soit impuissance de l'abstraction. Ne lui demandez non plus ni cette véhémence enflammée, ni cette chrétienne ardeur, ni ces viriles harmonies de la voix, du regard et du geste dont vos suffrages ont consacré l'éclatant prestige; ni cette dialectique patiente et forte, qui monte lentement tous les degrés d'un raisonnement pour trouver en haut l'éloquence. Si puissant qu'il soit dans l'argumentation, c'est moins un plan vigoureusement concerté qu'il exécute que « par vives et impétueuses saillies » qu'il procède. Je cite, en l'aventurant un peu, ce mot de Bossuet; c'est que les plaidoyers de M. Dupin ont bien ce caractère, la vivacité soudaine et entraînante; rien ne s'y tient, diriez-vous, et tout y est vivant, efficace, irrésistible, comme les charges de Rocroy. Il a l'âme, le visage, l'allure, le cri du combattant.

Tout l'orateur ne se fait pas au grand jour de l'audience ou de la tribune. M. Dupin nous a révélé en partie sa méthode. Il s'en allait hors barrière, par-delà les murs de la ville. Il appelait cela *promener ses notes*. Sur ses notes, il parlait tout haut, tâchant « d'habiller son squelette, » disait-il encore. Non qu'il fût réduit à ce que Montaigne nommait « cette vile et méprisable nécessité d'apprendre par cœur, » ou qu'il eût aucune peur de l'imprévu. M. de Tocqueville cite, à ce propos, l'étrange manége de cet Américain qui avait

toujours un cheval sellé à la porte des gens qu'il venait voir; et, s'il était poussé à bout dans quelque controverse, il vous quittait, et s'en retournait chez lui à bride abattue, pour vous répondre la plume à la main. Les avocats français n'ont pas cette indigence de repartie; ils auraient plutôt le défaut contraire. Quant à M. Dupin, il ne craignait pas d'écrire; mais, lorsqu'il jetait ainsi sur le papier par avance quelques fragments de ses plaidoyers, c'est debout, en marchant, qu'il en traçait un canevas rapide, évoquant l'auditoire absent, s'entourant de bruit et d'interruptions. Cette méthode a été celle de quelques grands orateurs. Mirabeau l'avait adoptée. On a publié, en 1848, quelques phrases trouvées dans les papiers d'un éloquent ministre, et qui avaient dû servir à la préparation de ses derniers discours politiques. Le général Foy disait que les plus grands effets de sa parole publique avaient été souvent préparés par lui sous plusieurs formes. L'entraînement de la lutte en décidait.

Je voudrais citer ici un autre orateur auquel personne n'a songé peut-être. Celui-là n'aimait pas la tribune. Il avait voulu être le seul homme éloquent de son vaste empire; il l'était. Qui n'a lu ces merveilleux entretiens de Napoléon avec M. de Narbonne que nous a rendus, il y a quelques années, un livre célèbre? L'orateur se retrouvait surtout lorsque, la nuit, dans un de ces fréquents réveils de son impatient génie, seul avec un secrétaire, l'homme que le pape avait sacré dictait ces impérieuses lettres qui réglaient et remuaient l'Europe. Était-ce là dicter? Non, l'Empereur parlait. Quelques lignes étaient à peine écrites, l'émotion le prenait. L'orateur paraissait. Le monde entier était là, for-

mant un auditoire pour la parole du maître, ses maréchaux, ses gouverneurs de provinces, ses frères, devenus rois. Relisez ces lettres. Elles ne reproduisent qu'en partie cette pensée si rapide; pourtant quelle verve! quelle flamme! pour tout dire, quelle éloquence! C'est à ce mot que je reviens. Je cherchais comment l'imagination arrive à se créer un auditoire absent. C'était un des mérites de M. Dupin.

Comme orateur, M. Dupin n'avait pas à se plaindre de la Restauration. Elle l'avait mis sur le chemin de sa destinée. Elle lui avait ouvert largement les voies qui mènent à la renommée : le barreau, la presse, l'opposition légale, la Chambre élective. Le parti libéral, un moment confondu dans les généreuses rancunes de nos désastres, avait bientôt repris sa franche allure et son libre langage. En réalité la Restauration avait émancipé et rajeuni le barreau. Quant à la presse, souvent combattue jusqu'à la passion, tout compte fait, elle avait plus gagné que perdu dans ces procès mémorables, dont le public était alors le vrai juge; car ils ne se plaidaient pas à huis clos. De son côté, l'opposition légale s'était insensiblement disciplinée sous d'habiles chefs. La Chambre élective avait voulu compter; elle grandissait dans la lutte. Sa redoutable minorité avait pied à pied conquis le pays. Devenue maîtresse des affaires par le nombre accru de ses voix, comme par l'éclat de ses talents, elle était une arène tout ouverte à l'infaillible vocation de M. Dupin.

Une occasion lui avait été offerte d'entrer dans la politique active. Le ministre de la justice, M. de Serre, lui avait proposé une dépendance brillante à ses côtés. Il l'avait refusée. Dix ans plus tard, il entrait à la Chambre des députés.

Il avait quarante-trois ans. Il montait donc, comme l'écrivait sa noble femme avec un mélange de fierté et de tristesse : « il montait toujours, » poussé par l'élan de sa nature, porté surtout par ce mouvement irrésistible de l'esprit libéral que la Restauration eut le malheur de craindre, qu'elle eut l'impardonnable tort de combattre à force ouverte.

L'esprit brisa la force. L'antique royauté fut vaincue.

Ici se marque d'un trait singulier la destinée de ces princes qui étaient rentrés en France, une charte à la main. Ils pouvaient périr par la liberté; ils ne pouvaient vivre et durer sans elle. La liberté devint l'altière condition du nouveau régime, celui qu'une révolution légitime venait de fonder. Elle s'assit, avec son sage roi, sur ce trône qui fermait un abîme. L'âme de cette liberté, ce fut la parole publique. Qui semblait mieux désigné que M. Dupin pour être un des orateurs importants du nouveau règne?

La France du XIXe siècle, si nouvelle qu'elle soit par les idées et par les mœurs, est une vraie fille du *Forum*. Quand on relit, par exemple, les admirables écrits que Cicéron a conacrés à art or atoire sous la république, on s'étonne qu'après vingt siècles, presque tous les préceptes applicables à l'exercice de l'éloquence chez les Romains semblent encore à l'adresse de nos tribunes modernes. Il n'est pas jusqu'aux portraits des orateurs, si nombreux et si saillants dans ces beaux récits, qui ne reprennent vie chez nous, renouvelés et rajeunis. Nous n'y chercherions pas inutilement celui de

M. Dupin (1). L'éloquence française des deux derniers siècles n'était souveraine que dans la chaire chrétienne. Elle avait là ses vrais chefs-d'œuvre; et Pélisson pouvait dire sans trop d'injustice, voulant définir la mission de l'Académie qui venaît de naître d'une immortelle pensée de Richelieu, « qu'elle avait à nettoyer la langue des ordures contractées dans les impuretés de la chicane. » La Bruyère ne montrait pas plus de confiance dans l'entremise des avocats, lorsqu'il disait, quelques années plus tard : « Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés... que j'avoue que je ne sais pas où et comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, les alliances. » C'était le temps des *Plaideurs* de Racine; la mythologie fournissait plus d'arguments que le *Digeste;* Ovide et Catulle, disait-on encore, décidaient des mariages et des testaments. Tout s'arrange de nos jours entre les citoyens, grâce à l'intelligente intervention du barreau, tout se règle du moins suivant le vœu d'une loi raisonnable; et de même, car c'est à cette démonstration que je voulais venir, tout se réglera de mieux en mieux dans la vie des peuples, si on laisse la parole au bon sens public. La parole libre, gardienne des institutions, aspirant au gouvernement des affaires, c'est le génie même de notre siècle. « Elle est, comme le disait récemment un magistrat bien inspiré, l'art décisif et souverain des sociétés modernes. » Le pouvoir a besoin

(1) ..... Erat cum gravitate junctus facetiarum et urbanitatis oratorius non scurrilis lepos... in disserendo mira explicatio... argumentorum et similitudinum copia, etc., etc. (*Brutus*, XXXVIII.)

d'elle autant que la liberté. Ses organes n'ont de valeur que par elle. On affecte de croire que les orateurs ne viennent que du barreau. Vous savez ici le contraire. Quand les avocats sont de vrais orateurs, les assemblées politiques les attirent et les retiennent. Ils y prennent une grande place. La parole est pour eux un instrument d'action, non un jouet frivole. Leur rôle n'est pas de poursuivre des succès d'esprit. L'éloquence est la plus pratique des facultés de l'intelligence, et son juge, c'est tout le monde. Laissons les *gladiateurs de la parole*, comme on les appelle, à ce peuple que ravissaient les exploits du bestiaire et que nourrissait la sportule. Laissons-les jouer, dans la Rome déchue, devant la foule indifférente, la parodie de ce grand art qui avait passionné les Scipions.

Les peuples modernes n'ont pas ces loisirs. Il faut qu'ils parlent sérieusement, c'est-à-dire que leurs intérêts, leurs besoins, leurs sentiments, leurs passions même, quand elles sont généreuses, empruntent la parole de leurs légitimes mandataires dans des assemblées libres; ou que, dans le périlleux silence des aspirations libérales, refoulées au fond des cœurs, les hommes d'action, comme on les nomme, prennent la place des orateurs. L'éloquence a ses dangers; elle brûle en éclairant : c'est un mot connu. Nous l'avons vue, en effet, armée de torches, répandre partout la terreur, mais à une époque où les incendiaires seuls étaient libres. La liberté a eu ses épreuves. Appuyés loyalement sur elle, des gouvernements ont péri. Hélas! Messieurs, les plus grandes prospérités des systèmes contraires ont des retours qui les condamnent à être modestes. Les orateurs auraient-ils sauvé le premier Empire? il s'en est fallu de peu. Ils l'ont essayé

après Moscou. M. Dupin n'y aurait pas nui. Ils ont été repoussés; et nous avons eu les traités de 1815. Qui les a détruits? Est-ce seulement le glorieux canon de Solferino? Défendre l'indépendance de la Belgique, comme le fit la France de Juillet, n'était-ce pas le prélude hardi d'une abolition plus complète? n'était-ce pas une revanche de la capitulation de Paris que cette prise d'Anvers, à portée des fusils prussiens et avec des canons français, braqués sur le Nord?

M. Dupin s'était associé au mouvement national, dont l'armée française avait été l'héroïque instrument. Il servait, volontaire courageux, sous le grand ministre qui avait rallié, contre les désordres de l'intérieur et pour l'exécution des plans du dehors, une majorité considérable, conduite par les plus grands orateurs du pays. Je m'arrête ici, à ces premiers discours politiques de M. Dupin, à ce début du règne, dont l'histoire est presque partout la sienne. Je ne prétends ni la raconter ni la juger. J'ai le droit de dire qu'en y retrouvant partout votre illustre confrère indépendant d'allure jusqu'au caprice, mais fidèle par le cœur au gouvernement de Juillet, son cœur avait raison; que ce gouvernement était digne de l'estime des bons citoyens et de l'appui des forts; et que ceux qui l'ont servi avec éclat, même en le combattant, car l'opposition légale était un des ressorts de son action, sont restés, morts ou vivants, dans le souvenir des contemporains, les premiers hommes de notre pays et du siècle. Quant à moi, je n'étais qu'un humble spectateur devant ce grand drame, mais très-bien placé. J'ai bien vu; rien n'était caché. L'impression qui m'en est restée, même après vingt ans, est celle que je reproduis, sans l'exagérer ni

la déserter, en confesseur sincère de la vérité historique, dont je suis un organe si impuissant.

Mais laissons le cadre et revenons au portrait. M. Dupin a eu presque constamment cette originalité, sous le dernier règne, d'être un assidu serviteur des grands intérêts du temps, et de répéter sans cesse que la politique ne l'attirait pas. Que voulait-il-dire? elle ne l'attirait pas; elle le prenait. Tout homme appartient à sa vocation. Celle de M. Dupin était-elle douteuse? Si le gouvernement parlementaire n'était pas, au XIXe siècle, le gouvernement nécessaire, il aurait fallu l'inventer pour lui. Orateur, député, président, procureur général, conseiller privé d'un roi, membre de deux Académies, et avec tout cela, s'il m'en souvient, maire de son village, j'admire vraiment M. Dupin quand il vient nous dire : « La vie politique répugnait à mes goûts, à mes habitudes studieuses, à la vie plus libre et plus heureuse du palais, de la bibliothèque et du cabinet. » Quand il écrivait ces bucoliques en l'honneur de la vie privée, M. Dupin avait certainement ce que j'ai appelé la sincérité du moment; il l'avait toujours. Ce qui était plus vrai, c'est qu'il n'avait aucun goût aux emprunts que les partis voulaient faire à son indépendance naturelle. Il ne comprenait pas qu'on fût d'un parti quelconque, même le meilleur. « Je suis conservateur, disait-il; je ne suis pas du parti conservateur. » En effet, vivant dans le plus brûlant tourbillon des affaires, il ne s'y engageait pas, même à bonne intention; on le voyait, au milieu du monde politique, acteur très-ardent, homme très-sociable, partisan inquiet et solitaire. C'est là ce qui lui faisait croire qu'il y apportait une abnégation complète. Il aimait à se procurer, dans ce grand tumulte et

dans cette mêlée, l'illusion de la solitude. J'ajoute qu'il a eu le mérite, étant seul par le caractère, d'être toujours, par ses opinions, l'orateur d'un parti nombreux. Ce mérite de l'accord était réciproque autant qu'involontaire. On se rapprochait en se jalousant. On médisait et on profitait de lui. Il était homme à rendre la pareille, sans méchanceté, à tout le monde.

On croit d'ordinaire que plus un homme public attire sur lui les regards de la foule, plus il est aisé à saisir. Les cœurs dissimulés ne savent pas assez qu'il est moins difficile de surprendre leur secret que celui des âmes en apparence plus ouvertes. Je défie qu'on trouve quelqu'un à qui M. Dupin, qui a toute sa vie tant parlé, ait jamais dit le sien. Ne le cherchons pas. Il n'y eût rien perdu, j'en suis bien sûr. Il ne se cachait pas, il se dérobait. Nous nous rappelons tous ce qu'on appelait, sous le dernier règne, et assez malhonnêtement, la chasse aux portefeuilles. M. Dupin semble avoir été longtemps l'objet d'une chasse toute contraire : on courait après lui, sans jamais l'atteindre, un portefeuille à la main. Le portefeuille passait par-dessus sa tête. Il faut lire dans ses *Mémoires* le très-amusant récit de la tentative qui fut faite sur sa personne, au moment de la lente formation du ministère du 11 octobre. M. Dupin y joue le rôle de quelqu'un qui veut et ne veut pas, aimant à tâter le pouvoir comme pour y prendre pied, puis s'en éloignant comme par un invincible dégoût de toute dépendance. Tranchons le mot, il n'aimait pas la responsabilité; comme politique, c'était sa faiblesse. Dans la crise ministérielle de 1832, quand on court visiblement après lui, qu'il est un moment presque séquestré à Saint-Cloud, traqué à Clamecy, ramené à Paris

par un courrier qui attelle d'autorité quatre chevaux à sa voiture ; et quand, un soir, après un long entretien avec le roi, au lieu de rentrer au salon commun, où le roi l'a devancé, il fait retraite et se sauve du ministère, dont il ne veut pas, dans son hôtel, où pendant quarante-huit heures il reste aussi immobile qu'invisible; durant cette crise, cet ambitieux qui refuse tout, ce candidat malgré lui, ce ministre contumace, ce politique qui glisse dans un main royale :

..... J'ai fait des rois et n'ai pas voulu l'être !

ce personnage si obstinément incertain serait un vrai type pour la haute comédie, — si un sérieux imperturbable ne dominait malgré tout sa conduite, et ne se mêlait, — c'est un trait de son caractère, — à ses actes, à ses paroles, à ses hésitations, jusqu'à ses bons mots. Un jour (beaucoup plus tard) qu'il avait ainsi refusé un ministère, arrivé à la Chambre, on l'entoure : « Eh bien! êtes-vous enfin garde des sceaux? lui dit-on. — Non, répond-il, mais je garde mon cachet. » Le prince de Talleyrand n'avait pas manqué, lui aussi, de faire un mot sur les aventures ministérielles de M. Dupin : « Depuis cinq ans, disait-il, M. Dupin refuse le ministère, qu'on ne veut pas lui donner. » Le mot était dur, et injuste pour tous. L'illustre orateur était plus près de la vérité lorsque, ayant fini par saisir le fil qui conduisait dans ce labyrinthe où il s'était tant de fois perdu : « On commence par moi, disait-il, on finit par d'autres! »

C'est une erreur de croire que le duc d'Orléans, monté sur le trône, n'aimait que les gens qui ne lui faisaient jamais d'opposition ; à ce compte-là, il aurait bien pu n'aimer per-

sonne. C'est le signe d'un gouvernement vraiment libre qu'on puisse entrer au pouvoir malgré le chef de l'État, y rester contre son goût, en sortir ou s'y refuser en lui laissant des embarras ou des regrets, tout cela sans perdre ni son estime ni même son amitié. Le dirai-je? Le roi aimait dans M. Dupin des défauts qui entretenaient en lui son goût personnel pour les longues causeries et le réel mérite que ce prince éminent montrait dans la controverse. M. Dupin n'était pas tout à fait si commode. Il avait dans ses rapports avec le roi comme une jalousie de métier. « Le roi parlait trop souvent le premier, » dit-il quelque part; et il confesse qu'il interrompit un jour son royal interlocuteur plus vivement qu'il n'aurait dû. Quand M. Dupin dépassait ainsi les bornes, le roi se taisait; c'était sa vengeance. Au fond, si on veut vraiment apprécier ce prince, dans cette aimable et noble simplicité de sa vie intime, il faut lire les *Mémoires* de son conseiller privé. Ce sera aussi une occasion de rendre justice à M. Dupin. Il a été pendant quarante ans l'âme de toutes les relations civiles dans cette royale maison. Il a dirigé les procès, rédigé les contrats de mariage, veillé aux intérêts en litige, présidé à des liquidations épineuses, prodigué son temps et son zèle, conseiller sincère, défenseur habile, consultant inépuisable. Son dévouement se prêtait sans compter; et un curieux écrit qu'il a publié en 1835 me rappelle que l'illustre jurisconsulte, chargé de donner aux fils du roi les premières *Notions de la justice et du droit* (c'est le titre du livre), s'était ainsi associé à une mission où j'avais aussi ma part, et qui a été le grand honneur de ma vie.

Il faut renoncer à suivre M. Dupin dans cette longue série

de services éclatants que l'avocat supérieur, devenu un des premiers orateurs du parlement, rendit alors au trône et au pays! Pendant les premiers temps, tout le monde lutte soit pour attaquer, soit pour se défendre : M. Dupin est au premier rang des lutteurs, et du bon côté. « Chaque profession a son champ d'honneur, » avait-il dit un jour. Il ne reculait jamais; il provoquait souvent : j'entends cette provocation légitime qui, dans les moments de trouble, porte l'attaque sur le territoire ennemi et s'en va chercher les factions derrière leurs défenses. On a dit que, pendant les premiers temps, l'histoire aurait pu compter le nombre des émeutes par celui des discours de M. Dupin. Cela était vrai. Il n'attendait pas toujours l'émeute, si ce n'est chez lui, quand elle se faisait annoncer, et il lui donnait son heure : témoin ce jour (c'était à son hôtel de la rue Coq-Héron) où elle se montra si exacte au rendez-vous. Mais, à la tribune, il avait comme le pressentiment des menées démagogiques; en homme de cœur, il les dénonçait.

Ses huit présidences de la Chambre des députés succèdent à cette première période si orageuse de son action. Il arrive alors à se croire le principal personnage de l'État après le roi. On le ménage plus que le roi lui-même. Pendant près de dix ans, il gouverne l'assemblée élective, qui insensiblement se modère et se discipline sous cette main virile. S'il est parfois gênant pour les ministres, incommode à ses amis, très-peu tendre pour les orateurs en détresse, il s'élève pourtant, dans toutes les occasions difficiles, à la plus grande hauteur de son rôle. Privé du fauteuil, il retrouve la tribune, qui lui rend, sans qu'il s'y prodigue, les inspirations de son meilleur temps. Cette troisième époque de son talent ora-

taire correspond à une sorte d'accord plus étroit entre son éloquence et son bon sens. « Pour agir fortement sur les hommes assemblés, il faut avoir éloquemment raison, » a dit un excellent juge (1). C'est bien là le caractère du talent de M. Dupin dans ces grandes discussions des derniers temps, où il paraît si opposé au pouvoir qui gouverne, où il est en réalité, sur tous les points sérieux, un soutien si considérable. Laissons-le se consoler, par des épigrammes contre ceux qu'il appuie, de cette solidarité si peu volontaire; car c'est justement qu'il a pu écrire : « La majorité, quels qu'en fussent les éléments, amis ou ennemis de ma personne, a presque toujours confirmé mes opinions par ses votes. » L'éloge est grand, même s'il revient, non sans complaisance, à celui qui le donne. Vous l'aviez devancé par vos suffrages, Messieurs. Et il n'est pas arrivé un seul jour sans doute où l'Académie, n'ayant à juger que l'orateur, a pu regretter d'avoir associé aux gloires de l'éloquence que son élection consacre le lutteur puissant que, dès le début du règne, elle avait élu.

Mais le règne est fini. Le trône fondé en 1830 sur un grand intérêt public est tombé dans le bruit et la confusion d'une émeute. Effet sans cause, révolte sans sérieux grief, victoire sans combat, enthousiasme d'un jour, froide ivresse : telle est la révolution de Février. Tout ce qui semblait la rendre impossible l'a faite irrésistible. Née d'une surprise

(1) M. Mignet, Notice sur M. de Tocqueville.

du pays, elle se trouva prête, à force d'audace, pour un succès qu'elle n'avait pas préparé. M. Dupin avait vu le naufrage de la royauté. Il n'était rien alors, ni président ni ministre; un moment il fut tout. Ce fut lui qui essaya, du haut de la tribune menacée, en présence d'une princesse courageuse, un dernier effort de légalité impuissante. La voix d'un grand poëte avait jeté un cri qui fut seul répété par les échos du jour. La France rentra dans la carrière des révolutions.

M. Dupin pouvait se reposer. Il avait soixante-cinq ans. Il aimait les livres. Il était riche. Il avait une femme rare, une aimable famille, quelques bons amis; rien ne manquait au bonheur et à l'honneur de cette verte vieillesse qui pour lui commençait. Cependant, dès le 25 février, M. Dupin reparaît à la cour de cassation. La cour est en séance. Elle juge deux affaires. On attend les communications du gouvernement provisoire. C'était presque s'asseoir sur la chaise curule, comme les sénateurs de Rome, en attendant les Gaulois... Les Gaulois ne vinrent pas. Quelques jours plus tard, le procureur général eut à répondre au nouveau garde des sceaux, dans une audience solennelle qui consacra cette métamorphose républicaine de la justice.

M. Dupin était resté procureur général. Le gouvernement de Février s'était honoré en conservant un tel homme. Le suffrage universel lui donna bientôt une preuve de confiance plus difficile à obtenir, quand on appartenait au parti vaincu. L'ancien député fut élu membre de l'assemblée qui devait rédiger une nouvelle constitution pour la France. Il y siégea résolûment, utilement. Il prit part aux travaux de législation les plus importants, ferme devant l'anarchie, ardent à

la réfutation des folies radicales du moment. Le socialisme doctrinal s'était mis à l'œuvre. Il essayait d'ébranler, avec plus de rhétorique que de puissance, les principes fondamentaux de toute société humaine. La France, toujours plus courageuse devant les canons que devant les sophismes, la France prit peur; on put la croire prête pour le sacrifice de sa liberté. C'était la juger sévèrement. Elle avait eu sa grandeur. L'orage déchaîné, elle vit clair dans la tourmente. On lui avait jeté le suffrage universel comme un défi démagogique; l'arme était dangereuse à manier, la France la ramassa. Elle en fit un instrument de salut. L'assemblée législative fut, en 1849, le produit de cette redoutable épreuve. Elle réunissait la majorité monarchique la plus nombreuse et la plus distinguée qu'on eût jamais vue dans une chambre française. Tous les partis, noblement représentés, entrèrent tour à tour au ministère. M. Dupin, élu onze fois de suite président de la nouvelle assemblée, retrouva ce fauteuil qu'il avait placé si haut sous le dernier règne, et que les factions voulaient alors placer si bas.

On sait quelle fut sa résistance à ces tentatives d'abaissement parlementaire, par lesquelles s'essayait l'absurde et impossible niveau qu'on organisait théoriquement pour la France. Le légiste résista, le règlement à la main; l'homme de cœur résistait par l'impétueuse soudaineté de ses répliques. Un jour qu'un orateur de la montagne commençait ainsi un discours : « Deux hommes illustres, Saint-Just et Robespierre... — Deux scélérats! » s'écrie le président en l'interrompant. Tout à coup un orage éclate sur Paris; les grondements du tonnerre couvrent le bruit des interruptions confuses qui se croisent sur tous les bancs. On crie :

« Attendez le silence! » le fracas du tonnerre redouble. « Je ne puis faire taire cet interrupteur-là, dit M. Dupin, ni le rappeler à l'ordre.» Rire général. L'orage parlementaire était calmé. M. Dupin a recueilli, dans un de ses opuscules, tous les incidents de cette longue et orageuse présidence, où il est tour à tour si véhément et si railleur, toujours à propos. On a pu sourire en remarquant le soin qu'il a mis à relever, d'après le *Moniteur*, tous ces témoignages de sa fermeté. Je ne sais rien qui lui fasse plus d'honneur. Un de ses mérites, c'était de saisir le côté burlesque de toute hyperbole, fût-elle démocratique et sociale, de voir l'homme dans le héros, l'ambitieux sous le masque du tribun; il était très-peu dupe de la comédie humaine. Un mot de lui déshabillait les marionnettes. Dans l'assemblée législative, et contre des adversaires qui l'attaquaient à coups de massue, il n'était souvent armé que de sa raillerie. Avec cette fine épingle il perçait les outres pleines de tempêtes; avec cette fronde légère il blessait le front du géant.

Je traverse en courant cette période de la vie de M. Dupin... Laissons finir, comme elle a fini, cette inviolable assemblée que votre illustre confrère avait habituée à son courage; laissons-la mourir, frappée par un de ces coups de foudre sous lesquels une multitude peut se courber, un homme jamais. Est-il vrai que le président descendit alors de ce fauteuil d'où il aurait dû tomber? Est-il vrai, comme l'a dit depuis un éminent magistrat, que cette privation soudaine d'un grand poste « avait laissé dans son esprit un certain fond d'aigreur?... » M. Dupin ne tarda pas à rentrer dans la retraite; mais tout le monde sait pourquoi. Tout le monde sait qu'en se séparant de la Cour de cassation, il

laissait après lui, dans cet immense vide que faisait son absence, l'écho d'une protestation généreuse. Ici, nous retrouvons le nom d'une femme, et nous aimons à mettre sous la protection d'une si douce mémoire, pour en sauver devant vous l'amertume, les souvenirs que, pour l'honneur de M. Dupin, notre devoir est de rappeler. On a dit quelquefois, avec beaucoup d'injustice, qu'au fond de toute faute de la part d'un homme, il y a une femme. Le contraire est plus près de la vérité. Dans toute action noble et désintéressée, cherchez bien, vous trouverez votre mère, ou votre femme, ou votre enfant qui vous inspire, si vous êtes vraiment un homme de cœur. Mère, épouse, fille ou sœur, oui, répétons-le, il est des inspirations qui naissent de préférence dans le cœur des femmes, où le froid calcul, les ambitieuses réserves, les secrètes convoitises, ont toujours moins de prise que sur l'esprit des hommes, même les meilleurs.

« ..... J'aimais ma femme avec tendresse, écrit M. Dupin dans le plus court et le moins connu de ses petits livres; je l'aimais parce qu'elle était douce, pleine de sens et de raison, qu'elle avait le cœur affligé (elle avait perdu sa fille), et qu'il lui fallait des consolations..... Je la consultais souvent, et je m'en suis toujours bien trouvé..... Sur tout ce que j'écrivais, je prenais son avis. Elle n'ajoutait jamais. Elle conseillait souvent d'effacer, et toujours à propos. En un mot, ma femme était d'un bon et honnête conseil; aimant bien un peu la gloire, mais aimant surtout l'honneur, et, entre deux partis à prendre, préférant toujours le plus généreux et le plus désintéressé.....

« Le 23 janvier 1852, quand je lui annonçai que j'allais donner ma démission du titre de procureur général, afin de

rester exécuteur testamentaire du feu roi, et *d'en accomplir plus librement et plus complétement tous les devoirs*, son adhésion ne se fit pas attendre; pour toute réponse, elle me tendit la main et m'embrassa..... »

Quelques années plus tard, cette conseillère d'honneur était morte. M. Dupin fut accablé.

Comment avait-il employé sa retraite, tant que sa noble femme avait vécu? Il s'était retiré dans sa terre de Raffigny, en plein Morvan. C'est là qu'il écrivit la plus grande partie de ses *Mémoires;* et peut-être serait-ce pour nous le moment de parler du style de M. Dupin. Avait-il du style? Il avait du souffle, j'entends cet entrain d'un vif esprit que ni l'aridité des matières dans la plupart de ses livres, ni leur confusion dans ses *Mémoires,* ni le temps, ce dédaigneux destructeur de nos œuvres, quand nous les faisons sans lui, n'avaient pu effacer dans les siennes. Au travail du cabinet s'ajoutaient les occupations de la campagne que l'ancien magistrat ne dédaignait pas. Et puis n'avait-il pas les comices de Clamecy? Quelle occasion de se rappeler au souvenir toujours si cher des Athéniens de Paris, tout en devisant avec les éleveurs de bestiaux! Les comices agricoles du Morvan étaient une tribune. L'orateur s'y retrouvait. Il y parlait de tout, même d'agriculture. Le gallicanisme l'avait suivi à Raffigny, comme dans une place de sûreté. Il foudroyait de là, n'ayant rien de mieux à faire, les théocrates du journalisme parisien. Il essayait de tromper les longues heures et les inexprimables mécomptes de sa solitude.

Mais c'est en vain qu'à notre tour nous essayons de prolonger, en nous y arrêtant un moment, cette retraite de M. Dupin, qui dura si peu. « La retraite qu'il vient de faire,

écrivait le duc de la Rochefoucauld quand le cardinal de Retz fit la sienne, est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie... » Celle de M. Dupin avait eu un grand éclat. Elle avait été sincère. Elle n'avait qu'un défaut, elle dépassait les forces de cette âme que dominait le besoin de l'action. Sa femme était morte. Son isolement était grand, son ennui incurable. J'ai peine à prononcer un tel mot quand il s'agit d'un tel homme. Ce mot explique tout. M. Dupin ne put supporter davantage cette fatigue du repos, cette soif d'agir et de paraître, disons-le, cette nostalgie d'éloquence dont il souffrait depuis quatre ans. Combien d'autres en ont souffert comme lui, depuis vingt ans, plus résignés, et, pourquoi ne le dirions-nous pas? grandis par leur résignation même! M. Dupin rentra aux affaires. Il y rentra pour revivre, c'est-à-dire pour discuter, pour parler, ayant du moins ce genre de constance qui consiste à revenir par une pente irrésistible à son goût, à sa vocation et à sa passion. Si on me jugeait par trop naïf de ne chercher aux actions des hommes célèbres que des motifs avouables, c'est, Messieurs, que je ne puis oublier que M. Dupin a été trente ans l'un des vôtres, et qu'en regardant ici, tout autour de moi, je n'y rencontre qu'honneur, délicatesse et loyauté.

M. Dupin était rentré à la Cour de cassation. Il devint sénateur. Le procureur général a été deux fois et supérieurement jugé devant cette haute cour, sur laquelle il avait jeté tant d'éclat. Pour nous, humble lecteur de ses vigoureux réquisitoires, M. Dupin était un magistrat qui avait peut-être une trop grande confiance dans la vertu de la loi. « Les peuples barbares, disait M. Royer-Collard, font tout avec les armes; les gouvernements corrompus des peuples civilisés

s'imaginent qu'ils peuvent tout faire avec les lois. » M. Dupin, esprit honnête et sain, était par moment légal à outrance. Il s'était acharné à la suppression du duel, sans trop se soucier du point d'honneur, qui, dans quelques cas respectables, s'y résigne tristement. Cette passion de légalité l'avait engagé, assez singulièrement, dans la révision du procès de Jésus-Christ, dont il avait relevé les nullités, le code de procédure à la main. Il avait cherché, dans l'Écriture sainte, toutes les règles de droit qui s'y trouvent, non sans y mêler, au bas des pages, beaucoup de malices à l'adresse de ses adversaires et de ses amis. Ce commentaire étrange des saints livres était un de ces petits traités qu'il faisait si volontiers. Sacrés ou profanes, les vieux textes l'attiraient. Il ne s'avançait jamais très-loin. Il aimait à côtoyer le rivage, à y reprendre pied sans cesse, érudit, spirituel, amusant, même dans ces rudes matières.

Au Sénat, M. Dupin ne put monter à cette tribune, aujourd'hui relevée, où un savant orateur, son frère, plus heureux que lui, revendiquait récemment, pour l'assemblée dont il est membre, le droit de discuter et de contredire. M. Dupin n'eût pas mieux dit. Il ne manqua du reste à aucune des occasions qui pouvaient provoquer son éloquence. Il avait retrouvé toute sa verve dans les questions relatives à la bonne administration des finances de l'État : c'était un de ses sujets favoris. Même succès contre la Pologne, hélas! quand il vint, avec quelque raison et beaucoup de rudesse, contredire les nobles espérances qu'une récente insurrection avait fait naître. Mais n'avaient-elles pas raison plus encore, ces entraînantes effusions de pitié chrétienne qui inspiraient, presque en même temps, dans un admirable

écrit, l'illustre orateur dont nos vœux appellent le retour prochain, je l'espère, dans cette calme enceinte toute remplie de son souvenir?

La mercuriale contre les folies du luxe parisien fut le dernier discours de M. Dupin. C'était finir comme Caton le Censeur. L'éloquent vieillard s'attaquait cette fois à la dépravation, bien moins des mœurs, dont le fond résiste, que du goût public, imitateur frivole de ce qu'il condamne et infatué de ce qu'il méprise. C'est à ces ridicules que, de concert avec d'éminents comiques, nos confrères tant de fois applaudis, il avait déclaré la guerre dans une sorte de discours testamentaire qui lui survivra. Les forces de M. Dupin déclinaient, non son esprit; la vie le retenait par ces liens puissants que garde tout entiers une âme forte jusqu'au jour où ils sont brisés. Il l'a avoué lui-même : il n'était pas prêt. « J'ai attendu trop longtemps, je n'ai pas fait tout ce que je voulais, » disait-il, la veille de sa mort, à un de ses neveux. Ce viril regret de l'action terrestre s'alliait en lui, on le sait, à la croyance qui nous enseigne que rien ne s'achève, si ce n'est en Dieu.

M. Dupin a laissé un des noms vraiment célèbres de notre pays dans la vie publique. Ce nom vivra, l'histoire se chargera de le conserver; à nous, Messieurs, de recueillir, avant que la trace en soit effacée, le souvenir de qualités plus modestes. Non, quels que soient les travers de l'esprit et les incertitudes du caractère, on n'a pas l'éloquence sans avoir le cœur. Cela ne s'est jamais vu. M. Dupin était un bon et honnête homme, serviable et populaire dans le meilleur sens du mot; mettant volontiers sa large main dans celle des paysans, des ouvriers et des soldats; aimant à les encoura-

ger, à les assister, à les honorer, jusqu'à leur dresser des statues : témoin celle de Jean Rouvet, l'ouvrier flotteur. Il n'avait ni insolence de parvenu, ni sujétion mondaine ; magistrat régulier, bourgeois satisfait, jamais banal, même à la cour, où nous l'avons vu, il y a longtemps de cela, portant ses grands cordons avec une complaisance originale. « Si j'étais parti d'ici simple soldat, disait-il un jour à ses paysans, qui oserait me reprocher d'être revenu, après trente ans, avec des épaulettes de général ? » Dans ses relations privées, avec ses adversaires politiques, sa bonté naturelle l'inspirait bien. « Il avait, écrit M. Guizot, le cœur ouvert aux sentiments naturels, aux affections de famille, et savait y toucher avec respect, même hors de sa maison, et sans aucun lien de personnelle amitié. » J'ajoute qu'il avait, dans l'occasion, une très-délicate politesse. « Quand les ministres s'en vont, disait-il, je leur fais toujours la première visite ; la seconde seulement quand ils reviennent. »

Me permettrez-vous de le dire, en finissant, Messieurs ? Je me suis attaché à M. Dupin, non-seulement pour l'avoir connu autrefois, mais pour l'avoir, depuis quelques mois, profondément étudié. Il avait sur les hommes de ma génération une avance de vingt ans. Je me rappelle le temps où, quand nous ouvrions les yeux pour la première fois au spectacle de la vie publique, c'est lui que nous rencontrions, dans les luttes politiques du barreau, au premier rang. Quinze ans plus tard, après la révolution de Juillet, quand les nobles idées que M. Dupin avait si noblement défendues semblaient compromises, par un excès de tendresse, chez de nouveaux défenseurs, il était encore parmi les premiers qui résistaient à un entraînement périlleux ; dix-huit ans après, quand ce n'est

plus le péril des idées libérales qu'il faut conjurer, quand c'est du naufrage qu'il faut les sauver, il est encore entre les éléments déchaînés et nous. Sachons ici, Messieurs, dans cette atmosphère de sagesse et d'équité que vous respirez, lui tenir compte de cette longue persévérance dans un service public et volontaire; et quand la tombe s'est refermée sur cette existence si remplie, donnons-lui, sans flatterie, mais sans mesquine revanche, l'austère adieu qui est dû aux serviteurs éminents du pays. « J'ai traversé trop de grands événements, disait, il y a quelques mois à peine, devant le barreau de Toulouse, le plus illustre des anciens confrères de M. Dupin au barreau de Paris; j'ai traversé trop d'événements, pour ne pas mesurer dans ma vie combien il faut être ménager d'accusations envers ceux dont le temps et la politique nous ont séparés. » Oui, le grand orateur avait raison : quelles que soient les distances qui nous séparent, ménageons-nous, respectons-nous, pour notre commune dignité, les uns les autres! Aucun pacte avec cet étroit égoïsme des pensées cupides. La main tendue à tout drapeau libre et sans tache. Le présent est toujours plein de passions; il n'est jamais si loin qu'on le croit des généreux accommodements. Ah! flétrissons dans la vieillesse intrigante et avide les ambitions que l'ardeur du jeune âge lui-même n'excuserait pas! Ne médisons pas de la vieillesse laborieuse et éloquente. Regardons à ceux qui tiennent aujourd'hui le flambeau d'intelligence et de vie morale, « ces héritiers du temps qui ne se courbent pas sous son poids, » disait Mme de Staël. Ils étaient nos maîtres à tous. Ils peuvent encore être nos guides. Le passé est ancien, il n'est pas toujours vieux. Homère, au XVIIe siècle, était plus jeune que Chapelain. Platon, Mes-

sieurs, n'était-il pas, il y a quelques mois encore, au milieu de vous? Les hommes restés éloquents meurent toujours jeunes, même s'ils sont « pleins de jours, » comme disait Gilbert; car ils manquent longtemps aux causes qu'ils ont servies, et leur mort fait taire tristement un de ces échos harmonieux où semble battre le cœur de la patrie.

RÉPONSE

DE M. NISARD

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. CUVILLIER-FLEURY.

MONSIEUR,

Vous venez de finir par de belles paroles un discours justement applaudi. Oui, ménageons-nous, respectons-nous les uns les autres. Nous y gagnerions une vertu de plus, et la vérité n'y perdrait rien. A aucune époque peut-être, il n'a été plus facile de se tromper sur les mobiles de la conduite des hommes publics. Le sol sur lequel nous marchons a été si souvent ébranlé, que ceux mêmes qui s'y sont tenus le plus ferme ont pu paraître chancelants. Vous nous donnez donc le bon conseil, Monsieur; c'est le conseil d'un temps

qui a vu toutes les opinions tour à tour humiliées par les événements. Mais la modération à laquelle vous nous conviez ne peut être une vertu qu'à deux conditions, c'est que nous sachions faire la part de nos fautes dans nos disgrâces, et qu'en ménageant les autres nous croyions sincèrement ne leur faire que justice. Nous avons tous le devoir d'être justes. Personne de nous n'a le droit d'être généreux.

Ce que vous demandez, Monsieur, et ce que souhaitent avec vous tous les honnêtes gens, c'est la tolérance politique. Nous jouissons du bienfait de la tolérance religieuse. L'histoire nous dit ce qu'il en a coûté à nos pères pour le transmettre à leurs enfants. Nous n'aurons pas payé moins cher la tolérance politique. Pourquoi ne la verrions-nous pas enfin passer dans nos mœurs? Si la tolérance a été possible dans la religion, où il semble qu'en souffrant la foi contraire le fidèle consente à laisser son prochain en péril, ou tout au moins qu'il ne se soucie pas de l'associer à ses espérances, combien ne l'est-elle pas plus dans la politique, où les affirmations des hommes sont si souvent exposées aux démentis du temps? Aussi bien, la tolérance n'est pas l'indifférence. Chacun garde sa foi et reste à son rang dans les luttes inévitables des opinions; mais on se souvient que l'homme communique de son imperfection à ses croyances comme à ses vertus; la foi est pure de tout orgeuil; et, comme les soldats de deux vaillantes armées qui sont aux prises sous des drapeaux différents, on se combat et on s'estime.

En attendant, Monsieur, que, par le progrès de la raison publique, la tolérance modère nos jugements sur les vivants, il est beau qu'elle devienne la règle de nos jugements sur les

morts. J'ose dire que l'exemple n'en peut être donné avec plus d'autorité et de convenance que par cette Académie, où les grandes opinions qui se sont disputé de notre temps le gouvernement du pays ont leurs représentants les plus illustres; et l'homme auquel vous succédez était si sincèrement libéral, qu'il méritait de servir d'occasion à une apologie de la tolérance politique.

Appelé à juger à votre tour M. Dupin, on ne vous avait pas fait la tâche aisée. Deux de nos plus éminents confrères, l'un par un ample et noble tableau de sa vie d'avocat et de magistrat, l'autre par un portrait saisissant, qui l'a pour un moment ressuscité, vous avaient enlevé à la fois les grands traits de l'homme public et la physionomie de la personne. Vous avez complété le tableau, en y faisant plus de place à la politique, et vous avez recommencé le portrait, en le laissant ressemblant. Ce que nous venons d'entendre est un morceau achevé, dans ce genre de critique où vous avez acquis une célébrité qui devait vous ouvrir les portes de l'Académie.

Je voudrais, Monsieur, en indiquer brièvement les difficultés. J'en ai pris l'idée dans vos qualités mêmes et dans votre succès.

Si la critique, appliquée à la littérature contemporaine, est l'art de discerner dans les livres les qualités des défauts, ce qui est écrit pour le jour de ce qui est écrit pour durer ; si, comme vous le dites quelque part, c'est une sorte de libre défense de la vérité contre l'erreur, quoi de plus difficile que la critique? Où est l'erreur? où est la vérité? Chaque époque, je devrais dire chaque lustre, a son tour d'esprit particulier et passager. C'est, dans les choses

littéraires, ce que sont dans les ameublements un certain style de fantaisie, dans les habits une certaine coupe. Né de la mobilité humaine, qui, dans notre pays, s'augmente de la mobilité nationale, le tour d'esprit du moment se prend volontiers pour la vérité, pour le progrès, pour l'art; il s'en donne les noms, et il persuade tous ceux, en si grand nombre, qui veulent du nouveau à tout prix, et auxquels il importe peu de savoir s'ils avancent ou s'ils reculent, pourvu qu'ils marchent. Comment se rendre libre d'une influence si puissante? Comment se défendre de la peur, toute française, de n'être pas à la mode?

La difficulté s'accroît, quand on fait, comme vous, de la critique dans un journal quotidien. Juger demande du temps; un journal n'en donne guère. Il faut donc juger vite, et comment juger vite et juger bien?

Si le journal est l'organe d'une opinion politique, je vois d'autres périls pour la critique. Comment se garder de l'esprit de parti? Je n'ai pas peur des grosses injustices; un honnête homme n'a ni peine ni mérite à s'en défendre. Mais j'ai peur des petites, de celles qui se dérobent à l'homme qui les commet. On croit n'avoir que le goût sévère, on a le jugement prévenu. En prenant la plume, on s'était fait un point d'honneur de se défier de soi, et de faire bonne mesure à l'œuvre d'un contradicteur politique. On écrit, et voilà qu'à l'insu du critique, la plume glisse sur les qualités et appuie sur les défauts. Par quelle partialité involontaire cela se fait-il? Un La Rochefoucauld nous le dirait, sans calomnier la nature humaine.

Au contraire, s'agit-il de juger l'ouvrage d'un écrivain de notre parti, comment nous mettre en garde contre une in-

dulgence que nous commande la fidélité au drapeau? De tous nos amis, ceux que nous louons le plus volontiers sont ceux que nous a faits la politique. On garde sa sévérité pour les amis qui ne sont que des amis. Jamais poëte n'a trouvé dans son parti un Aristarque; en revanche, l'auteur du plus méchant sonnet est toujours sûr de trouver un Philinte.

Que sera-ce enfin, si le critique et l'auteur écrivent dans le même journal, et s'il leur arrive d'y changer de rôle? Quel moyen de ne pas se tromper, là où l'erreur est si pardonnable et si douce? Par quelle surveillance sur nous-mêmes empêcher qu'il ne se glisse dans notre justice de la complaisance, et dans notre complaisance une pensée lointaine de réciprocité? Et, après tout, quel grand dommage y a-t-il pour les lettres, si, en parlant d'un livre qui n'occupera peut-être pas la postérité, nous tenons moins à l'intégrité de notre jugement qu'à toutes ces convenances aimables, et à l'agrément qu'elles répandent sur la vie?

Vous avez eu à passer, Monsieur, à travers ces piéges. Tout ce qui s'en peut éviter par l'amour du vrai, la bonne foi, la droiture, l'art de la contradiction obligeante, vous l'avez évité. On trouve dans vos articles (1), selon que la vérité le demande, tantôt des critiques à l'adresse d'écrivains qui pensent comme vous sur la politique, tantôt des éloges pour des écrivains qui sont d'un autre avis, et tout le monde s'accorde à vous louer vous-même d'avoir su garder aux

(1) Les articles de M. Cuvillier-Fleury ont été recueillis, sous différents titres, dans une série de douze volumes.

choses et aux personnes une fidélité pure de toute partialité comme de tout ressentiment.

De tous les piéges dont j'ai parlé, le plus attirant et le plus caché, c'est le tour d'esprit du moment. Vous vous en êtes gardé par le culte de la tradition. C'est vous-même qui avez dit le mot, et je vous remercie de n'avoir qu'à le répéter. Il y faut un peu de courage, dans la confusion sincère ou intéressée que font tant de gens de la tradition et de la routine. Peut-être y a-t-il eu des temps où la tradition a touché à la routine, comme le bon usage à l'abus. Mais ce n'est certes pas le nôtre. Dans un siècle où la critique est une sorte de tribunal de révision universelle, il n'y a pas d'apparence que la tradition y ait échappé. Elle s'y est épurée de tout ce qui est proprement la routine, rhétorique, procédés de convention, recettes littéraires, règles d'Aristote qui sont ou ne sont pas dans Aristote; il en est resté ce qui se transmet, se perpétue et s'impose, non par l'autorité, mais par la liberté, des principes, des types, vers lesquels, avant toute impulsion de l'éducation et de l'exemple, les esprits bien faits se tournent naturellement, comme l'œil vers la lumière.

Tradition et routine sont choses si différentes, qu'à certaines époques de l'histoire des lettres, la tradition n'a été qu'une insurrection de l'esprit humain contre la routine. En face des poëtes qui faisaient cortége à Chapelain, en face de l'imitation espagnole, qui, même après le *Cid*, continuait de fleurir, et de mener ses disciples à l'Académie, Boileau vous semble-t-il un routinier ou un révolté?

Dire que la tradition est tout ce qui du passé subsiste et vit dans le présent, ce n'est pas en dire assez. Il n'y a, dans le présent, rien de plus vivant, et, j'ajoute, rien qui soit plus

certain d'être vivant que la tradition. Car qui sait, parmi les choses nouvelles, celles qui seront de force à survivre, et qui feront à leur tour tradition?

De toutes les inspirations qui animent l'artiste ou l'écrivain, la tradition est la seule qui ne s'éteigne qu'avec la vie. Hier encore elle tenait le pinceau, elle dirigeait la plume de deux vieillards illustres, aujourd'hui disparus, dont l'un se glorifiait, et dont l'autre ne se défendait pas de représenter la tradition, M. Ingres et M. Cousin. Qu'elle les ait avertis de leur génie particulier, ou que ce génie se soit tout d'abord ajusté à elle, toujours est-il que leurs plus beaux ouvrages en ont reçu le lustre qui ne passe pas, et, que, des peintures de l'un comme des écrits de l'autre, ce qui doit subsister après nos jugements, après les jugements plus sûrs de nos successeurs, ira grossir ce choix d'œuvres supérieures qui témoignent de la vitalité de la tradition.

Ce ne sont pas les raisonnements qui me font peur pour elle; c'est plutôt la séduction d'une certaine critique,

Subtile, engageante et hardie,

comme dit La Fontaine de la philosophie de Descartes, qui paraît chercher hors de la tradition les motifs de ses jugements. Depuis plus de quinze ans, dans une suite de brillants écrits, qui, sous le nom aimable de *Causeries*, se sont succédé sans interruption et sans affaiblissement, cette critique a trouvé le secret d'en apprendre aux plus instruits, de contenter les plus délicats et de plaire à tout le monde. Ce n'est pas que la tradition n'y trouve à prendre son bien. Cet art ingénieux de faire ressortir, dans les

œuvres de l'esprit les plus diverses, le point vif des talents, de détacher d'un livre oublié ou négligé la page où le rayon de l'inspiration a brillé, de suivre la veine de séve qui continue à nourrir sur un tronc mort un rameau toujours verdoyant, et cet autre art, plus sévère, de montrer sous des aspects nouveaux les grandes figures littéraires, et de rajeunir leur gloire, tout cela est du domaine de la vérité et de la vie, et par conséquent de la tradition. Elle pourrait aussi s'emparer des maximes de goût qui abondent dans cette critique, et en recomposer ses principes et ses propres types. Mais il est très-vrai que les jeunes écrivains y remarquent moins ce qui oblige au travail, que ce qui invite à la nouveauté par la liberté, au vrai par le laisser-faire, au bien par le changement, et je crains que la méthode générale d'un tel maître ne soit plus persuasive que ses maximes de goût et ses exemples.

C'est pour cela, Monsieur, que, tout en tirant du côté de la tradition, comme c'est notre droit, des œuvres qui n'en sont qu'une application plus libre, et qui la fortifient plutôt qu'elles ne l'infirment, il faut continuer à la défendre.

Vous en avez le culte, vous n'en avez pas la superstition. Vous évitez le dogmatisme, et vous faites bien. Il a le tort d'affecter un air d'autorité, même alors qu'il n'est qu'une confession d'obéissance. Vous êtes fidèle à la tradition avec liberté; vous la nommez rarement; vous n'en faites pas peur aux auteurs; mais ils savent qu'ils ont en vous un juge qui se gouverne par ses principes. Ce juge est même, dit-on, un peu sévère. Ce qui fait qu'on s'y trompe,— outre que pour les auteurs il n'y a pas de critique indulgente, — c'est le ton que

prend volontiers la vôtre. Polémique littéraire serait son vrai nom. Vous combattez tout ce que vous critiquez. Vous avez toutes les qualités du polémiste, la verve, la dialectique, l'abondance et l'éloquence. Vous avez, dites-vous quelque part, la passion de la critique. Belle passion, Monsieur, et dont on peut faire l'aveu, quand elle n'est autre chose que la raison émue, et qu'on sait la concilier comme vous avec la courtoisie et la bienveillance.

Me permettrez-vous de préférer, dans vos articles, ceux qui appartiennent à la polémique historique? Ma préférence n'est pas étroite, car c'est plus de la moitié de ce que vous avez fait. Là votre verve, votre ardeur, là cette passion dont vous vous confessez, sont une défense proportionnée à l'attaque. Car, si les erreurs littéraires sont préjudiciables, combien le sont plus encore les erreurs historiques, par le mal ou le bien que peut recevoir le présent de la connaissance ou de l'ignorance du passé!

Parmi tant de pages éloquentes ou piquantes, j'aime surtout celles où vous combattez avec tant de force et raillez avec tant d'esprit l'étrange mode d'abaisser les grands noms de l'histoire. Soit amour pour le paradoxe, soit que notre société démocratique, où l'égalité est une conquête récente, ait peur que l'admiration pour les grands hommes ne lui fasse reprendre goût à l'inégalité, nous avons vu des livres où l'on fait de nos plus grands rois des despotes, sans songer que du même coup on fait de nos pères des esclaves. On cherche de préférence les preuves de l'histoire dans les pamphlets, comme si un pamphlet, tiré de la poussière d'un dépôt, était la conscience du genre humain qui recouvre la voix. Le mur qui protégeait la vie privée a été abattu, et

l'on s'est servi du témoignage des valets de chambre pour défaire les héros.

Contre les injustices de cet esprit et les illusions de cette mode, je ne sais qu'une défense, c'est de s'en rapporter à la gloire. La gloire n'est pas un éblouissement. C'est un jugement auquel la grandeur des justiciables a fait donner ce beau nom, mais qui a été rendu, comme tous les jugements réguliers, sans surprise, et après débat. Il y en a eu de revisés; je n'en sache pas qui aient été cassés. C'est que la cause a été longuement instruite par le plus impartial des juges, le temps. Le bien, le mal, ont été pesés. On a fait la part des hommes et la part de leur époque. De tout cela est sortie la gloire, qui n'est que la justice humaine sous la forme d'une auréole.

Donner les motifs de cette justice, expliquer la gloire, est la tâche de la critique historique. C'est ainsi que vous l'entendez, Monsieur, dans un très-bel article, où, répondant au brillant historien de Mme de Longueville qui faisait du XVIIe siècle deux moitiés, et revendiquait pour la première le titre de grand siècle, vous repoussiez pour Louis XIV le reproche d'avoir abaissé les esprits, les caractères et les mœurs, suivi et non dominé son temps, et, rétablissant l'ordre interverti par M. Cousin, vous faisiez commencer le grand siècle où il le fait finir.

Une autre belle plume de notre temps, racontant les derniers efforts du génie militaire de Napoléon Ier à la bataille de Waterloo, avait mis en doute son courage, ce jour-là, comme soldat. Vous avez justifié le vaincu de cette fatale journée, et, vous servant à la fois de la vérité et de la vraisemblance, vous avez prouvé avec éclat que dans ce moment

suprême, à l'angoisse indicible de sentir sa fortune écroulée, et la France ouverte à l'invasion, il ne se mêla point d'indignes peurs pour sa vie.

Ce n'est pas la seule fois que vous ayez défendu cette grande mémoire. L'historien le plus populaire de Napoléon Ier, d'autant plus digne d'être cru quand il l'accuse, qu'il a fourni le plus d'explications de sa gloire, lui reprochait de n'avoir pas accepté, après la bataille de Bautzen, la paix que lui offrait l'Autriche par M. de Metternich. Dans une discussion aussi forte que courtoise, sans excuser les torts, et même réduisant trop, à mon gré, la part de la nécessité, pour faire plus grande la part des fautes, vous n'avez pas plus voulu que Napoléon lui-même d'une paix que notre illustre secrétaire perpétuel a si justement appelée punique. Et si vous n'avez pas cru que la politique qui avait amené la bataille de Bautzen fût d'un sage, vous n'avez pas consenti à dire, avec le négociateur autrichien, que le refus de la paix fût d'un fou.

Le plus beau de vos titres, dans la critique historique, ce sont vos articles de 1850 et 1851, contre ce que vous venez d'appeler le socialisme doctrinal de février, et son ambitieuse rhétorique. Vous y défendiez à la fois la société comme citoyen, et le goût comme écrivain, montrant avec sagacité par quelle corruption particulière l'anarchie dans les idées s'allie avec la prétention dans le langage. Quoique la main qui devait nous sauver de la tempête fût, depuis deux ans déjà, au gouvernail, et que, dès le 13 juin 1849, la mémorable parole: « Il est temps que les bons se rassurent, et que les méchants tremblent, » eût retenti en France et en Europe, ni cette belle parole, ni ce qu'elle donna de cœur à la

société française, n'ont diminué le mérite de la pensée courageuse qui vous inspira ces articles, et personne ne se souvient de l'éclat de votre polémique, sans se souvenir du service que vous avez rendu au pays.

En faisant la guerre aux doctrines, vous gardiez d'ailleurs de justes égards envers les écrivains qui les recommandaient de leur sincérité et de leur talent. Vous avez le secret d'être passionné sans être injuste. Vous aimez la liberté jusque dans ses erreurs, et, dans un écrit où les idées vous choquent, vous vous laissez toucher par le bien dire. Et, s'il était possible de donner aux auteurs des doutes sur leurs opinions au moyen de louanges sincères données à leur talent, vous y auriez réussi.

Les mêmes qualités font lire avec le même fruit d'autres articles, écrits vers ce temps-là, où vous jugiez certains personnages de la première république. Des écrivains distingués, que la grandeur tragique des choses trompait sur la petitesse des hommes, avaient plaidé pour eux les circonstances atténuantes, et s'étaient complu à jeter des fleurs sur de sinistres figures. Contre ces excuses imprudentes, vous avez maintenu le jugement du temps. Sans ôter à ces personnages trop fameux le bénéfice d'une première bonne foi révolutionnaire, vous savez discerner, dans la vie des plus emportés, des moins maîtres d'eux-mêmes en apparence, l'instant où cet emportement n'a été qu'un calcul, cette fureur de patriotisme qu'une couverture de la convoitise ou de la peur, ce visage enflammé qu'un masque. Du reste, vous ne forcez rien; vous n'accablez pas ces temps de violence de la modération si facile à nos temps réguliers; vous tenez compte des talents, et vous restez juste pour ceux même qui

n'ont pas connu la justice. Mais, cette part faite au bien jusque dans l'extrême mal, vous abandonnez à leur mauvaise renommée des hommes qu'il ne faut pas faire grands, comme vous le dites si bien, parce que les événements les ont faits terribles, et qui, fondateurs et violateurs tout ensemble de la liberté, ont mérité d'être reniés par elle.

Dans des articles d'une date plus récente, sur une des plus touchantes victimes de ce patriotisme si mélangé, Marie-Antoinette, vous avez expliqué le malheur qui est encore la gloire, et montré par quelles provocations, de jour en jour plus insultantes et plus menaçantes, cette reine infortunée fut poussée à appeler ce qui est, aux yeux de l'histoire, l'étranger, ce qui put lui paraître le secours naturel du chef de sa famille. J'ai tâché, moi aussi, d'exprimer dans quelques pages le sentiment qui nous est commun. Laissez-moi vous remercier d'avoir lu dans votre beau travail ce que je n'ai pas su dire dans le mien, et vous envier cette parole par laquelle vous résumez votre jugement sur Marie-Antoinette: « Le patriotisme l'accusait; la démagogie l'a condamnée; l'humanité l'absout. »

Le jugement que vous avez porté sur M. Dupin ne trouvera pas de contradicteurs. Vous y avez mêlé des restrictions aux éloges. Il n'y a de jugements vrais sur les hommes que dans ce mélange. L'Académie n'en prétend pas d'autres pour ses membres. Quoi qu'on en ait dit, nous ne nous mettons pas au ciel de nos propres mains. Mais, s'il est vrai qu'en jugeant ceux qui ne sont plus, le souvenir de leur commerce interrompu par la mort nous prévienne plus fortement pour leurs qualités que pour leurs défauts, cette

prévention du regret n'est-elle pas le commencement de la justice?

Vous n'ôtez rien à la renommée de M. Dupin, en disant qu'il n'était pas un homme d'État. Il n'a pas connu le plus dur travail de notre temps, il n'a pas été au pouvoir. Il a conseillé les gouvernants; mais donner des conseils, même excellents, ne vaut pas gouverner, même en faisant des fautes. Je ne dirai pourtant pas avec vous que, s'il ne se risqua pas au pouvoir, ce fut peur de la responsabilité. Ses talents l'avaient appelé à la vie politique, son caractère ne s'y prêtait pas. Laissons-lui le bénéfice de l'aveu qu'il en a fait. « Je n'étais pas aimable, dit-il dans ses *Mémoires;* j'en conviens. Je suis bourru, bien plus qu'égoïste. » Autour de lui, on l'aidait à se voir au vrai. « Je connais votre caractère brusque et sans patience, » lui écrivait son père, en le dissuadant d'accepter une haute fonction politique. Je n'ai pas à faire le portrait d'un bon ministre; mais la brusquerie, même pure d'égoïsme, l'impatience, l'inégalité d'humeur, ne sont pas les qualités de l'emploi. Je crois donc volontiers qu'on ne voulut jamais sincèrement M. Dupin au ministère, mais je crois aussi qu'il ne s'y voulut jamais lui-même. Qu'il en ait eu, comme il arrive, quelque dépit secret contre ceux qui voulaient être ministres, et qui savaient l'être, on put le conclure, par moments, de la sévérité de ses conseils et des intermittences de son amitié politique. Mais la raison vraie, vous l'avez donnée : c'est que M. Dupin ne voulait être et n'était à personne.

En revanche, il y a deux choses auxquelles il appartenait tout entier. La loi d'abord. J'entends encore le son de voix dont il en prononçait, Saint-Simon eût dit : dont il en assé-

nait le nom. Tout l'auditoire en retentissait. Vous dites très-justement qu'il croyait trop à la puissance des lois. Il ne voyait pas toujours le moment où les mœurs et les intérêts leur échappent ; il ne sentait pas venir la désuétude. Mais, si ce n'est pas une qualité dans un homme politique, convenons que, dans un jurisconsulte, c'est le moindre des défauts.

La seconde chose à laquelle M. Dupin se donnait sans réserve, c'est la présidence des assemblées politiques. Il croyait invincible une chambre bien présidée. J'en eus un jour la confidence de sa propre bouche. C'était le 24 février 1848. Il descendait de la tribune, d'où il venait de faire entendre en vain quelques paroles en faveur de la légalité violée. J'étais au bas de l'escalier. « Voilà, me dit-il, où l'on en arrive, quand on n'est pas présidé. » Il croyait que la révolution de février eût expiré, comme une émeute ordinaire, au pied du fauteuil du président, s'il y eût été assis. Si ce fut une illusion, peut-être était-elle permise à un homme qui fut égal à toutes les difficultés comme à tous les devoirs de cette grande fonction, président admirable dans les temps réguliers, président-né, pourrait-on dire, des jours de trouble, alors que les difficultés étaient des extrémités, les devoirs des périls, et que présider une assemblée souveraine ressemblait si fort à gouverner.

En se dérobant aux personnes, M. Dupin échappa du moins à l'esprit de parti, ce tyran des pays libres, qui sacrifie la sociabilité à la politique, engendre les fausses amitiés et ruine les vraies. Il dut à cette indépendance d'humeur de garder jusqu'à la fin, dans l'opinion politique la plus opposée à la sienne, une amitié de jeunesse commencée par la confraternité du barreau, et qui avait déjà duré quarante ans, à

l'époque où il écrivait ces lignes, qui désigneront, sans que je le nomme, celui à qui elles sont adressées : « Nous avons eu le bon esprit de nous aimer comme hommes et comme avocats, par des qualités civiles, sociales, plutôt que par les calculs intéressés et variables de l'ambition et de l'esprit de parti... C'est ainsi que plusieurs fois, étant président de la chambre des députés, à l'époque où mon opinion était dominante et la tienne exilée, il m'est arrivé d'applaudir à ton immense talent oratoire, quoique tu l'eusses employé à une cause qui n'était pas la mienne, et de ne dissimuler à personne le plaisir que me faisaient éprouver, comme ami de cœur, tes succès de tribune. En rentrant chez toi, tu trouvais quelquefois que mes applaudissements y avaient précédé ton retour. » J'ai reçu du grand orateur, qui sut inspirer de tels sentiments, l'explication de cette dernière phrase. Pendant qu'il était à la tribune, des billets de M. Dupin allaient féliciter Mme Berryer du nouveau succès de son mari, et porter la tranquillité et la joie où était le trouble de l'attente.

Nous sommes en pleine éloquence, Monsieur, et il faut bien, au risque de vous prendre vos paroles, que je dise quelques mots de l'éloquence de M. Dupin.

Les termes de comparaison ne nous manquent pas. Nous n'avons qu'à regarder ici et hors d'ici. Tout ce que la science et l'expérience de la politique peuvent donner d'autorité à l'éloquence, la philosophie de l'histoire de profondeur et d'élévation, le génie des affaires de lumière et de netteté, l'imagination de coloris, la passion de flamme, nous en avons comme autant de types. Il semble même que, hors de ces types, il n'y ait plus d'éloquence. Il reste l'éloquence de M. Dupin. Le légiste y domine peut-être le politique ; vous

avez marqué la nuance. Mais, dans les limites où se tient l'orateur, quelle puissance et quelle plénitude! Non-seulement il ne manque rien à sa parole, mais il semble que quelque chose de plus y serait de trop, tant le sujet du débat, les raisons, le langage, le ton, y forment un ensemble et un tout parfait. Et quand la grandeur des choses débattues fait sortir l'orateur de ses limites, et qu'au lieu d'une loi menacée de désuétude en naissant, ou d'un fait que le temps emporte, il s'agit d'un de ces intérêts permanents des sociétés libres que troublent quelquefois, en voulant les régler, des législations éphémères, il a la partie divine de l'éloquence, celle qui emprunte aux passions leur ardeur pour les combattre. Ces jours-là, on ne classait pas M. Dupin; on ne le mettait ni au premier rang, ni au second; on le laissait à part.

Il avait bien le droit, lui aussi, de publier ses discours de son vivant. Il y a mis un art particulier. Il les a mêlés, dans ses *Mémoires*, au récit des événements, tantôt par extraits, tantôt en entier, selon les affaires, et pour le plus grand effet. J'ai entendu bon nombre de ces discours. Il en a ôté les accessoires : ici, une digression; là, un exorde hésitant, où il tâtait le terrain, avant de prendre son élan. On a le meilleur du discours; on a toute la scène; il a noté les interruptions; il n'a pas omis les applaudissements : j'y ai reconnu les miens.

Je viens de parler de ses *Mémoires*. On n'en fait pas assez de cas. Nous voyons s'achever en ce moment, sur la même époque, des Mémoires composés, si l'on en croit le titre, pour servir à l'histoire, écrits, au jugement de tous, comme l'histoire elle-même. Vous les avez lus et pratiqués, Monsieur,

comme un de vos auteurs familiers. Peut-être vous ont-ils gâté les *Mémoires* de M. Dupin. Il faut prendre ceux-ci pour ce qu'ils sont. Ce n'est pas pour rien qu'il les a intitulés : *Mémoires de M. Dupin.* Ils n'entendent servir à autre chose qu'à le montrer tel qu'il est, et le personnage est si original qu'on ne se lasse pas de le voir; outre que la manière un peu bourgeoise dont il présente certains incidents de la politique, que grossissait le point de vue du moment, leur donne les proportions qu'ils garderont dans l'histoire.

On peut sourire, et je ne m'en fais pas plus de scrupule que vous, quand il enregistre les copies autographiées des lettres de compliment qu'on lui écrit, quand il recueille tout ce qui s'imprime dans les journaux à sa louange, et, parmi les critiques, celles-là seulement où les défauts qu'on lui reproche sont de ceux qui distinguent un homme plutôt qu'ils ne le diminuent. Mais, pour cette faiblesse, née d'un beau défaut, une trop grande attention à sa vie, que de choses honorables et de bon exemple ne devons-nous pas au soin qu'il a pris de garder ses propres reliques! Nous ne saurions pas quel père aimé et digne de l'être eut M. Dupin, et quel fils docile était cet homme dont l'indocilité est le trait caractéristique. Nous ne saurions pas quelle affection de père il eut pour ce jeune frère qui lui succédait et le remplaçait du même coup au barreau, au moment où il montait lui-même sur le siége de procureur général. Lorsqu'avec la bonhomie de nos anciens magistrats, il parle de sa femme, et qu'il se plaît à citer d'elle quelques vers écrits pour rester secrets, où l'affection et la modestie ont mis leur poésie, que j'aime à voir ce mari se parer ainsi des talents de sa femme, et quel plaisir me font ces confidences du foyer et ces fleurs de sentiment parmi

les souvenirs arides de la vie publique! Vous avez trouvé une noble et touchante parole pour caractériser cette femme si douce et si forte, qui ne vécut que de sa vie, assistant, avec mélancolie, aux vicissitudes de sa fortune, et, « quoique aimant un peu la gloire, » dit M. Dupin, plus fière de ce qui lui faisait honneur, qu'heureuse de ce qui l'élevait en dignité.

Vous m'avez laissé, Monsieur, à parler de M. Dupin comme écrivain. Je ne le ferai pas écrivain en dépit des apparences, je dirai même en dépit de lui, car, en mentionnant ses travaux académiques, « c'est, dit-il avec bonne grâce, ce qui, dans mes œuvres, se rapproche le plus de la littérature. » Ne parlons donc pas de son style, si vous voulez. Aussi bien, dans ce temps-ci, on ne reconnaît de style qu'à ceux qui en font. Parlons tout bonnement de sa diction. Quelle diction aisée, franche, naturelle, et, si peu que M. Dupin soit écrivain, quel bon écrivain! Il avait sa tradition à lui. C'étaient le *Traité des études* de Rollin, le *Traité des devoirs* de Cicéron, les *Dialogues* de Fénelon, qu'il relisait, nous dit-il, une fois l'an; l'*Art poétique* d'Horace, qu'il relisait toujours; Boileau qu'il savait par cœur. Il ne me déplairait pas pour Boileau que son école ne fît pas de pires écrivains que M. Dupin. Si les poëtes n'en veulent plus pour maître, j'engage fort les avocats à le prendre. « Boileau, écrit Voltaire, a dit ce qu'il voulait dire, et a bien fait tout ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. » Dire ce qu'on veut dire; ne vouloir que ce qu'on peut faire, et le faire bien, n'est pas un petit talent. C'est le talent de M. Dupin. J'ajoute: c'est toute sa vie. Il est très- aisé de dire jusqu'où M. Dupin n'aurait pas pu monter; on ne l'a pas appris par ses chutes.

Mais je conviens que le parleur vaut mieux que l'écrivain. Comme le plus pur de l'eau est à la surface, ainsi le meilleur de ce vif esprit est ce qui en a déjà passé sur les lèvres. Esprit, non de finesse, mais de bon sens, qui donnait à penser, et qui en ôtait la peine, que n'a-t-on pas dit d'ingénieux et de piquant pour le caractériser? Ce n'est pas assez qu'il soit français: on le fait gaulois, c'est-à-dire français avant tout mélange. C'est le sel avant le raffinage, ce sel dont on l'entendit un jour, à la tribune, demander le dégrèvement, pour assaisonner, disait-il, la pomme de terre des paysans du Morvan. L'esprit de M. Dupin jaillissait comme par étincelles du choc des personnes et des choses, moins sous forme de réflexion que de réplique. On sait si l'épigramme y manquait. Il y en a de célèbres; et, comme personne n'est assuré d'avoir échappé aux épigrammes de M. Dupin, chacun de nous peut en toute conscience se pardonner le plaisir qu'il y a pris.

J'ai peut-être tort de rappeler cette autre faiblesse d'un homme si rare. Aussi bien, tel a ri de ses épigrammes, qui n'en a pas été pour cela désarmé. Elles ont pu d'ailleurs cacher à certaines personnes le sérieux, la suite, les grands traits de cette vie si pleine, et, jusqu'au dernier jour, si active, que la mort, en le frappant à quatre-vingt-trois ans, parut mettre prématurément à la retraite un homme public qui suffisait à toutes ses tâches et qui n'avait pas connu de déclin! Je cherche, parmi les conquêtes de la raison, de la vérité, de la justice, dans les cinquante dernières années, laquelle n'a pas reçu, dans l'occasion, l'aide de sa parole ou de sa plume; et, parmi les choses qui ont fait obstacle à ces conquêtes, sophismes, préjugés, utopies, je cherche à laquelle il

n'a pas tenu tête et dit son fait. Je cherche quel progrès raisonnable n'a pas à se recommander d'un vœu écrit ou parlé de M. Dupin. Le catalogue de ses ouvrages est long, vous l'avez dit, et j'en suis d'accord. Il y en a trop, si l'on n'y voit que des volumes ; il n'y en a pas trop, si l'on y voit des actes. A quelle branche de la science sociale M. Dupin n'a-t-il pas touché? Le futur historien de la société française, au XIXe siècle, le trouvera sur tous les chemins. Il court de lui des maximes, marquées à son coin, qui font désormais partie de ce qu'on pourrait appeler la sagesse civile de notre pays. Dans ces applications si diverses de son intelligence, il n'est personne, gouvernant ou gouverné, ami ou adversaire, grand ou petit, qui, un certain jour, les uns sans le savoir, les autres sans le vouloir, n'ait reçu quelque service de lui, et ce ne peut pas être un tort pour sa mémoire d'avoir été si utile, qu'il ait fini par se croire nécessaire.

L'Académie française a eu sa part de ces lumières si vives sur tant de choses, dans les séances, trop rares à son gré, où M. Dupin se mêlait à ses discussions. Cet homme, dont la parole était si prompte, si heureuse et si écoutée, possédait un don plus rare encore; il ne parlait que de ce qu'il savait. Discret jusqu'à la timidité, sur tout ce qui était proprement les affaires des lettres, sitôt que ces affaires touchaient à quelque partie de son vaste domaine, il prenait la parole, et il ne disait rien qui ne portât coup. A l'Académie française, comme au Sénat et à la Cour de cassation, il y a des choses considérables et décisives qui ne se diront plus ; et, quant à la manière dont M. Dupin disait toutes choses, elle est morte avec lui. Il s'était fait une langue à lui dans la

bonne langue, et, s'il n'y voulut pas recevoir les nouveautés du bon usage, il la défendit des fausses couleurs de la mode, donnant à ceux qui ont peur de manquer de mots pour leurs idées l'exemple d'un homme supérieur, qui, du haut de la tribune ou du prétoire, sut parler pendant cinquante ans sur des sujets et devant des auditoires qui se renouvelaient sans cesse, sans paraître suranné et sans avoir besoin d'un mot nouveau.

Les remercîments si expressifs que vous avez adressés à l'Académie ne sont pas, Monsieur, nous le savons, de pure cerémonie. Nous y avons reconnu vos anciens et habituels sentiments. Il y a longtemps que vous dites du bien de l'Académie, et que vous le dites de la façon la plus propre à lui plaire, en louant la compagnie et en jugeant librement ses membres. Elle se persuade que vous pensiez à elle, toutes les fois que vous avez défendu la vérité en ménageant les personnes, la tradition en faisant bon accueil aux talents nouveaux, la morale comme la loi de certains genres, et comme la convenance supérieure de tous. L'Académie ne se pique pas de susciter les talents; mais elle croit volontiers que le désir de s'asseoir un jour sur un de ses fauteuils peut exciter un écrivain tel que vous à valoir tout son prix.

Les qualités qui vous désignaient à son suffrage, votre littérature si variée et si profonde, une égale pratique des anciens et des modernes, l'habitude d'être attentif à tout ce qui se passe dans le monde des choses de l'esprit, l'Académie va désormais en profiter pour elle-même. Le genre de travail où vous excellez n'est pas près d'y manquer. Nos jugements sont de plus en plus recherchés, même par ceux qui récu-

sent les juges. Chaque année voit s'augmenter le nombre des concurrents qui se disputent nos couronnes. Il n'y a pas d'apparence que les libertés rendues à la nation par le souverain, et l'impulsion que doit en recevoir la vie politique dans notre patrie, y ralentissent l'activité de la vie littéraire. Les devoirs et le travail de l'Académie française vont s'en accroître. Vous arrivez donc à temps pour nous y aider ; j'en dis trop peu : vous nous y serez d'un principal secours ; et c'est ainsi que, par cette diversité de choix que nous permet la fécondité intellectuelle de la France, en donnant pour successeur à un grand orateur un critique éminent, nous aurons fait les affaires des lettres, et pourvu à ce qui sera toujours, s'il plaît à Dieu, un intérêt de premier ordre dans notre pays.

DISCOURS

DE M. GRATRY

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 26 MARS 1868, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DE BARANTE.

MESSIEURS,

Ce n'est pas mon humble personne, c'est le clergé de France, ce sont les souvenirs de la Sorbonne et de l'Oratoire que vous avez entendu honorer, en daignant m'appeler au fauteuil qu'occupait Massillon.

Voltaire, Messieurs, qui occupa le même fauteuil, se trouve ainsi, dans vos annales, entre deux prêtres de l'Oratoire, et son rire sur le genre humain est enfermé entre deux prières pour le monde, comme son siècle lui-même, un jour, sera, dans notre histoire, enfermé entre le grand

XVIIe siècle et le siècle de foi lumineuse qui aimera Dieu et les hommes en esprit et en vérité.

M. de Barante, Messieurs, est un homme de ce siècle à venir, où la haine sera moindre, où le mépris et le rire tomberont, où le mal de la division sera redouté comme la mort, où le crime de la guerre sera jugé et condamné, et où la liberté, jusqu'ici dévorée dans la lutte, sera enfin possible dans l'union.

L'homme de bien dont on a pu dire « qu'il était le symbole de la paix, et qu'il n'eût pu avoir un ennemi, l'eût-il « voulu, » a été parmi nous un de ces pacifiques auxquels le Sauveur dit : « Que votre lumière luise devant les hommes, « pour qu'ils glorifient votre Père qui est au ciel. »

C'est mon devoir, Messieurs, de remettre aujourd'hui sous vos yeux cette lumière et de glorifier, si je puis, notre Père dans un de ses enfants, de telle sorte que nos âmes attristées par le spectacle de tant d'erreurs, de douleurs et d'humiliations, aient un instant la joie d'approuver Dieu, de trouver beau et bon ce qu'il fait, ce qu'il donne et ce qu'il prépare.

Ce que Dieu fait aujourd'hui dans le monde, Messieurs, c'est ce qu'il faut nommer, avec M. de Barante, « la vie nou« velle du genre humain, l'esprit nouveau des sociétés. » Et cet esprit, comme l'enseigne si bien l'un de vous, dans la largeur de son admirable coup d'œil historique (1),

(1) M. Guizot : *l'Église et la société chrétienne*, p. 259.

« cet esprit que nous appelons l'esprit nouveau est le « même qui, depuis quinze siècles, anime et féconde la so- « ciété européenne : ... esprit de justice, de liberté, de sym- « pathie, de respect de tout homme, à ce titre seul qu'il « est homme. »

Ce que Dieu donne au monde, c'est cet esprit dans son commencement et sa lutte ; ce qu'il prépare, c'est cet esprit dans son progrès et son triomphe.

Or, Messieurs, c'est l'honneur et la gloire de M. de Barante d'avoir été en tout, je dis en tout, le lumineux contemplateur, l'infatigable serviteur du plus récent effort de l'esprit nouveau pour s'emparer des sociétés humaines.

En d'autres termes, M. de Barante a compris et servi la dernière et la plus grande des révolutions européennes, non pas celle que les hommes ont faite, mais bien celle qu'ils ont empêchée ; celle qu'a voulue la France, celle que Dieu veut, cette nécessaire révolution de justice, de liberté, de fraternité vraie, de religion profonde, que nous cherchons et attendons encore, si douloureusement retardés, si cruellement déçus par nos aveuglements, par nos fautes, et surtout par nos divisions.

« Le sage, disait Platon, est celui qui unit sa vie aux mou- « vements universels du monde. » Or nous avons ici un sage qui a vraiment uni sa vie au grand mouvement historique au sein duquel Dieu le fit naître. Nous avons ici un chrétien qui n'a pas mérité ce reproche divin : « Com- « ment ne comprenez-vous pas le temps où vous vivez (1)? »

---

(1) *Hoc autem tempus quare non probatis?* Luc, XLI, 56.

Si quelqu'un a compris son temps, si quelqu'un a uni sa vie au mouvement vrai de son siècle, c'est l'homme que nous louons ici.

Et c'est pourquoi l'on a pu dire que « sa vie et son œuvre « se confondent tellement avec l'histoire de son temps et de « son pays (1) » que le récit de ses travaux, et celui de sa vie, et celui de la phase historique que traverse la France, peuvent se raconter d'un même trait.

Ce récit, M. de Barante le fera lui-même tout à l'heure, en nous racontant le grand drame qui agite aujourd'hui le monde, je veux dire la Révolution.

Mais, avant de l'entendre, sachons bien ce que vaut ce juge et ce témoin.

Si je vous le demande, Messieurs, vous n'avez tous qu'une voix pour louer en lui l'esprit d'observation le plus exact et le plus fin, joint à l'imperturbable rectitude du jugement. Vous louez en lui le penseur courageux qui, le premier, a osé nommer par leur nom des idoles historiques que la vérité doit briser; le critique profondément original qui, dans ses jugements sur l'un des siècles de notre histoire, devance de cinquante ans l'esprit public. Vous louez en lui l'historien, — et c'est ici le mérite propre de l'*Histoire des ducs de Bourgogne,* — qui perfectionne la méthode historique par un progrès de respectueuse attention au sens et au détail de la réalité; vous comparez enfin son œuvre à un miroir, où les

(1) M. le prince de Broglie.

hommes et les choses de notre temps viennent comparaître, tels qu'ils ont été, pour se juger eux-mêmes toujours selon la plus scrupuleuse vérité (1).

En sorte que si l'on demande quel est le propre caractère des écrits de M. de Barante, on peut répondre d'un seul mot : C'est le discernement du vrai.

Il a su, en effet, réaliser dans sa vie et dans ses écrits ces belles paroles bibliques, épigraphe du premier travail littéraire de sa jeunesse : « J'ai appliqué mon cœur à la recher-« che de la science et de la sagesse, et au discernement de « l'erreur et de la folie (2). »

Mais, s'il cherche la vérité, ce n'est pas seulement pour la voir, c'est pour la mettre en œuvre. Ce n'est pas son esprit tout seul, c'est son âme qu'il donne à sa cause, ou plutôt à la vie de son pays et de son temps. Il n'est point un lettré abstrait. Il est un écrivain réel dont tous les écrits sont des actes.

Aussi ne croit-il pas quitter l'action, ni changer d'œuvre, quand il laisse les affaires pour rentrer dans sa solitude de Barante. Je l'y vois revenir trois fois, et y passer la grande moitié de sa carrière. Il y rentre en 1815, repoussant, par sa démission de préfet, l'entreprise des Cent-jours. Il y rentre en 1820 par le refus d'une ambassade. Il y revient en 1848 pour y rester jusqu'à sa mort.

---

(1) M. Guizot.

(2) *Tableau littéraire du* XVIIIe *siècle* portant cette épigraphe :

« *Dedi cor meum, ut scirem sapientiam, atque*
« *doctrinam, erroresque ac stultitiam.* »
Ecclésiaste, I, 17.

Pendant ces trente années de retraite volontaire, il continue à servir la France avec le zèle le plus ardent. Ces années sont les plus fécondes et les plus heureuses de sa vie. C'est qu'il a le bonheur chez lui : dans toute sa vie, par l'ardent travail; dans son âme, par la foi; dans la famille, par l'admirable et constant amour qui a béni ses jours jusqu'au dernier; autour de lui, par l'amitié, par l'universelle bienveillance, par l'active et savante bonté dont les œuvres subsistent. Il n'a pas besoin de la lutte, ni du regard des hommes, ni du pouvoir, ni des honneurs. Il laisse ces distractions, dès qu'elles menacent de faire vaciller sa lumière et ne vont pas droit à son œuvre.

Son œuvre, c'est la France à servir et à conduire au but. Le but, c'est la justice et c'est la liberté. Tel est l'objet unique de soixante années d'un infatigable travail, dont je viens d'admirer, par l'étude, l'étonnante unité, la sagesse profonde, et l'opportunité, encore aujourd'hui toute nouvelle. M. de Barante est un grand cœur, qui a aimé la France dans la rare lumière de l'amour clairvoyant. Il l'a aimée dans toutes ses fortunes, il l'a aimée à travers ses fautes, qu'il connaît toutes.

Tel est, Messieurs, le juge et le témoin qui va nous parler de la France et nous dire, selon la vérité, ce qu'est la terrible phase historique que nous traversons aujourd'hui, et qu'on nomme la Révolution.

« Le mérite de l'historien, dit M. de Barante, consiste « surtout à saisir le premier et le dernier anneau de ces

« chaînes d'événements, de ces périodes naturelles, de ces « drames dont se compose l'histoire (1). »

Il applique ces paroles à l'histoire de la Révolution, et c'est fort à propos, s'il est vrai que la Révolution ne commence pas en 1789, et qu'elle ne finit pas en 1804, ni en 1815.

Le redoutable drame commence, selon M. de Barante, au moment où l'ancienne monarchie, retournant vers le paganisme, réduit tout l'État à un homme, et à un homme qui se fait Dieu.

En voici le premier tableau :

C'est d'un côté Louis XIV, non ce Louis XIV de Colbert, de Bossuet, de Vauban, qu'admire et soutient toute la France, mais celui qui, arrivé à la plénitude du pouvoir absolu, ivre d'orgueil, se croit et se déclare doué de lumières divines, et conduit la France à sa perte (2). C'est, de l'autre côté, Fénelon, que M. de Barante charge de prononcer le jugement du roi coupable (3).

Fénelon, placé au moment où éclatent de tous côtés les conséquences des fautes, les contemple avec épouvante et s'écrie : « Je vois la France ruinée, dépeuplée, affamée, et « au dehors menacée d'une totale invasion..... Si le roi conti- « nue ses dépenses superflues, s'il continue à hasarder la « France sans la consulter, à ruiner le royaume pour faire « mal la guerre..... tout n'est-il pas désespéré (4) ? »

---

(1) *Études littéraires*, tome I, p. 127.

(2) *Ibid.* p. 126, *Étude sur la monarchie de Louis XIV*.

(3) *Études historiques*, tome I, p. 132.

(4) Fénelon : *Lettre au duc de Chevreuse* (4 août 1710). *Passim*.

Fénelon a écrit ces paroles ainsi que les suivantes : « Vous « dites que Dieu soutiendra la France ; mais Dieu s'apaisera-« t-il en vous voyant humilié sans humilité, confondu par « vos propres fautes sans vouloir les avouer (1) ?

« Le remède, ce serait de tempérer le despotisme, cause « de tous nos maux, de se ressouvenir de la vraie forme du « royaume, de faire enfin de tout ceci l'affaire véritable de « tout le corps de la nation. C'est la nation qui doit se sau-« ver elle-même (2). »

Cette politique émue de Fénelon est déjà le XVIIIe siècle, et commence le second tableau où M. de Barante (3) a dépeint dans toute sa vérité ce siècle double.

Comme il y a deux hommes dans l'homme, il y a en tout siècle deux siècles. Ici, nul n'a mieux discerné les deux siècles que M. de Barante.

Avec lui n'admettons jamais que la frivolité, le mensonge, le cynisme, le libertinage de l'esprit, le mépris de tout le passé de la France et de l'humanité, la haine du Christianisme, constituent l'un des siècles de notre histoire. Ce n'est là que l'écume impure accumulée à la surface. Que cette écume et cette surface se nomme, si on le veut, le siècle de Voltaire. J'y consens. Mais qu'on ne l'appelle pas un des siècles de ma patrie.

---

(1) Fénelon : *Lettre au duc de Chevreuse* (3 août 1718).

(2) *Ibid. Passim.*

(3) *Tableau littéraire du XVIIIe siècle.*

Le vrai XVIIIe siècle, le voici : il commence avec le réveil de la France, dont l'âme se soulève contre l'intolérable tentative de rétablir, dans le gouvernement des hommes, les abominations du pouvoir absolu.

Il est temps, disent nos pères dans leur impétueux langage, d'introduire la raison dans le gouvernement du monde. Il est temps de savoir s'il est bon de réduire tout l'État à un homme qui, avec ses flatteurs, ses gardes, et le reste, dévore tout pour sa gloire et sa joie. Il est temps de savoir si tous les hommes sont frères, ou si le genre humain se compose de deux castes, dont l'une pâtit et dont l'autre jouit. Si cela est, Dieu n'est pas Dieu, s'écriait déjà La Bruyère, et il faut déchirer l'Évangile. L'Évangile, c'est Vincent de Paul, c'est Fénelon, c'est l'amour des hommes, c'est la fraternité, la paix et le bonheur du genre humain. Ayons un cœur, et que ce cœur soit enfin sensible à tout ce que souffre tout homme. Mettons un terme à l'antique oppression, à la guerre païenne, à l'absurde torture, à la cruauté des supplices. Que la justice ne soit plus une furie, mais une déesse protectrice des peuples. Qu'elle sache enfin rendre sacrés la vie des hommes, leur travail et leur pain.

Ainsi parle notre XVIIIe siècle, et il charge les lettres, les sciences, l'histoire, la chaire sacrée, le barreau, les salons, et même les libertins qui sont forcés de parler ainsi pour lui plaire, de propager ces vérités dans tous les rangs de la nation et dans l'Europe entière.

Et voici que l'Europe, peuples et rois, nous applaudit.

Tel est ce vrai tableau du XVIIIe siècle, que M. de Barante a eu le grand honneur de publier à vingt-quatre ans.

Mais regardez la suite. Ici commence le troisième tableau de notre drame, celui qui n'est pas encore terminé.

Voici la France se décidant à passer de la parole à l'action.

Elle se décide, guidée par trois générations de grands esprits et de grands citoyens : Vauban et Fénelon, Montesquieu, Turgot, Malesherbes, et Louis XVI, le plus grand de tous, s'il est vrai qu'il a fait « ce qu'un homme peut faire « de plus grand, dit Plutarque (1), savoir : donner à sa patrie « la liberté quand on tient le pouvoir absolu. » Cela s'est fait jusqu'à présent, dans toute l'histoire une fois ! Et Louis XVI est mort pour avoir introduit la liberté dans les deux mondes.

Au sein de la paix, de l'union, de la gloire, la plus puissante nation du monde alors est appelée par le plus légitime des pouvoirs à délibérer sur la réforme de ses institutions. Quarante mille groupes de citoyens, pendant trois mois, dans toutes les provinces, délibèrent et travaillent, avec une admirable intelligence et un plus admirable dévouement, à exposer et à justifier, par écrit, tous leurs vœux. Ces milliers de chartes sont apportées au centre, par l'assemblée la plus illustre et la plus généreuse. Cette assemblée dépouille ces cahiers, y cherche les principes sur lesquels toute la France n'a qu'une voix, et proclame en séance publique (2) cet authentique résumé de la volonté nationale, ces articles de l'unanimité, inconnus

---

(1) *Plutarchi septem sapientium Convivium*, n° VII. ..... Εἰ βασιλεὺς καὶ τύραννος δημοκρατίαν ἐκ μοναρχίας κατασκευάσειε τοῖς πολίταις.

(2) Rapport du Comité de constitution, lu à l'Assemblée constituante le 27 juillet 1789.

aujourd'hui, et qui s'appellent les principes de 89 : principes de tradition et de raison, d'ordre et de liberté, de progrès et de légitimité, le plus solide fondement qui fut jamais du droit positif d'une nation. Car, entendons-nous bien, je ne connais d'autres principes de 89 que les principes voulus par tous nos pères, proclamés par tous les cahiers, et déclarés, dès le premier jour, articles d'unanimité par l'Assemblée constituante. C'est là notre droit public pour toujours, droit conforme à la loi morale éternelle et à l'esprit de l'Évangile, justifié par la science, décrété par toute la nation, et qui, nettement dégagé de ce qu'y voulaient ajouter les sophistes et les rhéteurs, subsiste écrit par la main de la France entière.

Voilà donc toute la France unie dans une même volonté. Saisis de joie et d'enthousiasme, tous les Français renoncent solennellement à tout abus et à tout privilége, pour se soumettre au droit commun régénéré. Et ils se proclament arrivés au gouvernement libre que la France a voulu (1).

Mais ici, au lieu du dénoûment que nos pères croient tenir, ici commence toute l'horreur du drame.

Or c'est en ce temps même que M. de Barante devient témoin direct du prodigieux et terrible spectacle. En 1792, c'est encore un enfant, il a dix ans; mais cet enfant est appelé à contempler de ses propres yeux, à méditer dans son propre cœur, le mystère de la Révolution.

---

(1) Décret de l'Assemblée déclarant Louis XVI restaurateur de la liberté en France (3 novembre 1789).

Que voit-il donc? Il voit ce que peut comprendre un enfant, ce qu'il raconte dans ces touchants mémoires. Il voit son père emprisonné et menacé de mort. Et aux portes de la prison il entend chanter ces paroles :

Il faut du sang, il faut du sang!

Pourquoi faut-il du sang? et pourquoi le sang de mon père? Voilà le mystère que l'enfant a pu méditer à dix ans, et que l'homme pourra méditer toute sa vie.

Il ne trouvera qu'une réponse, celle qu'il nous donne dans son *Histoire de la Convention* et que voici : c'est qu'en ce moment même est survenu l'événement le plus mystérieux de notre histoire, c'est-à-dire le pays tout entier envahi, subjugué, asservi par le plus mortel ennemi qu'ait jamais eu la France.

Mais quel est cet ennemi, et comment nous a-t-il subjugués? M. de Barante, selon sa méthode, le demande aux contemporains. C'est du sein de la Convention qu'on répond. « La postérité, dit Vergniaud, ne concevra jamais l'ignominieux asservissement de Paris à une poignée de brigands, « rebut de l'espèce humaine (1). »

« Ce faux peuple,—dit un second témoin, Siéyès,—ce faux « peuple, le plus mortel ennemi qu'ait jamais eu la France, « s'est abattu sur nous comme la race des harpies, pour tout « souiller et pour tout dévorer (2). »

---

(1) De Barante : *Histoire de la Convention*, tome II, p. 221. Discours de Vergniaud du 27 décembre 1792 à la Convention.

(2) De Barante : *Histoire de la Convention*, tome III, p. 166 et 169.

Voilà le mystère de la Révolution. M. de Barante, dans son histoire du terrible événement, a l'honneur d'avoir appelé par leur nom et ces hommes et ces choses.

Il les accable par l'éclatante lumière de tous les détails de l'histoire. Il écrit le premier l'histoire de la Terreur, ce livre nécessaire que doit connaître tout Français, s'il veut devenir citoyen. Il détruit l'étrange opinion qui loue la Convention d'avoir sauvé la France de l'invasion. Il la montre créant l'invasion et la France se sauvant elle-même malgré la Convention (1). Ce que la Convention organisa, c'est l'assassinat juridique en masse, par la loi du 22 prairial, qui supprime dans les jugements quatre choses : l'*instruction*, l'*interrogatoire*, les *témoins* et les *défenseurs* (2). C'est ici que M. de Barante impose à la Convention la devise qui lui restera pour toujours : « JUSQUE DATUM SCELERI ! Et le crime s'est fait « droit public (3). »

M. de Barante, par cette vigoureuse clairvoyance, a rendu à la cause de la Révolution que Dieu voulait, et qui, j'ose l'espérer, triomphera, un signalé service.

En effet, le vice originel de la Révolution « telle qu'elle « s'est faite pour le malheur des siècles, » disait le noble Royer-Collard, ce vice éclate dès le premier jour. C'est l'impunité des crimes ordinaires, meurtre et rapine. Le premier bandit qui porta une tête sur une pique et qui fut impuni,

(1) Voir l'Étude de M. Vitet sur *la Convention*, p. 158.
(2) *Ibid.*, p. 179.
(3) C'est l'épigraphe de l'*Histoire de la Convention*.

qui, par un lâche et sacrilége mensonge, fut appelé *le peuple*, voilà celui qui a vaincu la France de 1789, et qui a reculé, d'un siècle ou deux, le progrès de justice, de liberté, de fraternité qu'elle voulait.

Écoutez en quels termes, dans son Histoire politique de Royer-Collard, M. de Barante signale, par la bouche de son grand ami, l'obstacle qui arrête la France depuis un siècle, et qui menace de l'arrêter longtemps encore : « Enhardi par l'âge, s'écriait en 1835 l'incomparable défen- « seur de l'ordre et de la liberté, enhardi par l'âge, je dirai « ce que je pense, et ce que j'ai vu. Il y a, Messieurs, une « grande école d'immoralité, ouverte depuis cinquante ans « parmi nous. Cette école, c'est la succession des victoires, « toujours glorifiées, qu'a remportées en France la force sur « le droit. Repassez-les : elles se nomment le 6 octobre, le 10 « août, le 21 janvier, le 31 mai, le 18 fructidor, le 18 bru- « maire; je m'arrête là. »

Je m'arrête là, dit le redoutable orateur, en regardant autour de lui.

Il n'avait pas tout vu.

M. de Barante a vécu assez pour tout voir : ces ruines, ces guerres civiles, tous ces crimes et leurs suites.

Et il s'est écrié :

« L'insurrection serait-elle donc devenue pour la France « ce que furent, à la fin de Rome, les révoltes des préto- « riens, et, à la fin de Constantinople, les révolutions du « palais ? »

Tel est, encore une fois, le douloureux mystère de la Révolution : c'est pour cela qu'elle dure encore.

Les plaies sanglantes de la Révolution, M. de Barante, depuis sa jeunesse, n'a pas cessé d'en avoir sous les yeux le spectacle. Dès son entrée dans la vie active, à vingt-quatre ans, en 1806, il est envoyé en Allemagne, au milieu des « vingt années de guerre léguées, dit-il, par la Convention « à la France (1).

Puis, le voici préfet en Vendée au millieu des ruines de la guerre civile. Là, il trouve ces populations héroïques qui, pendant « l'incompréhensible et ignominieux « asservissement de Paris... au plus mortel ennemi qu'ait « jamais eu la Franee (2), » ont sauvé, pour leur part, notre honneur par une guerre de géants. Là, son impartiale clairvoyance peut mesurer la grandeur des crimes qui ont noyé la Révolution dans le sang, et ont créé dans le sein de la France la guerre civile dont l'esprit dure encore. Là, il mesure aussi la grandeur de ces humbles héros inconnus qui sont morts pour la justice et la patrie, et il écrit, pour l'instruction des âges, l'épopée historique de leur lutte contre les bourreaux. J'appelle bourreaux les tyrans aveugles qui, occupant le centre, égorgeaient l'un par l'autre les enfants de la France. J'appelle victimes ceux qui, des deux côtés, tombaient sur les champs de bataille.

A la fin du poëme, je vois se dégager, comme une douce lumière, l'esprit de pardon des victimes. Mais les bourreaux ne pardonnent pas; ils n'ont pas encore pardonné.

Pendant que M. de Barante cherche à guérir sur un

---

(1) Conclusion de l'*Histoire de la Convention* : « Cette politique sans pré- « voyance renfermait vingt années de guerre. »

(2) Vergniaud et Siéyès.

point de la France les blessures de la guerre civile, la guerre sans fin continue à sévir au dehors. Le génie prodigieux qui gouverne la France chancelle dans l'ivresse du triomphe. M. de Barante, dès 1810, prévoit la chute. « Il va « se perdre, s'écrie-t-il, mais la Révolution sera-t-elle « pour cela finie ? »

Et voici qu'en effet la dictature, créée par la volonté du pays pour mettre fin au règne juridique et solennel du crime, la dictature, n'ayant pas connu ses limites ni aucune loi, tombe à son tour en donnant à la France deux invasions ! Mais la Révolution n'est pas finie !

Tels furent pour nous, à cette époque, les fruits de quinze années de gouvernement par l'infirmité nécessaire du génie d'un seul homme !

Ici, Messieurs, commence la vie politique de M. de Barante. Les faits ont été déjà racontés avec une trop entière autorité pour que j'en puisse parler. Je me borne à citer un trait de sa rare et profonde perspicacité ; puis je dirai quel fut son parti politique.

M. de Barante, l'un des premiers, a clairement dénoncé à la France ce grand instrument de tyrannie des temps modernes, par lequel le tyran, qu'il soit homme, assemblée, ou émeute, est à l'instant maître de tout, dès qu'il met la main sur le centre.

En 1822, dans une très-importante étude sur *les Communes et l'aristocratie*, il donnait à notre pays ce mémorable avertissement : « Le gouvernement représentatif, posé sur « la constitution sociale du Bas-Empire, ne peut pas y

« prendre racine et ne saurait y fructifier.... L'esclavage « administratif détruira la liberté politique, ou il sera dé- « truit par elle (1). »

Ne fut-il pas, en parlant ainsi, deux fois prophète ?

Mais quel fut donc le parti politique de M. de Barante ? C'est ici que je trouve la cause de cette sympathie générale qui s'attache à son nom : « Cause profonde, dit le « meilleur des juges et qui mérite d'être signalée, car elle « éclaire notre passé, et répand l'espérance sur notre « avenir (2). »

« L'espérance sur notre avenir, » Messieurs, quelle parole ! Saisissons-la, et voyons du même coup pourquoi l'on aime M. de Barante et comment l'espérance nous reste.

On aime la douce lumière de cet homme de bien, parce qu'il est un des chefs du parti qui doit nous sauver. Et l'espérance nous reste, précisément parce qu'il existe un tel parti.

Je veux parler de ce grand parti, toujours méprisé des sectaires, toujours foulé aux pieds par les violents, toujours méconnu et vaincu jusqu'ici, mais destiné à la victoire, et que j'ose appeler le parti de l'âme de la France.

Ce parti ne compte pas dans ses rangs les glorieux corrupteurs, ni les chantres du vice, ni les lettrés sceptiques, ni les princes de l'intrigue, ni les semeurs de haine et de colère, ni surtout la race des violents.

Il se compose d'abord d'une grande foule obscure, de tous ces êtres pacifiques et doux qui sont la trame utile du

(1) *Les Communes et l'Aristocratie*, p. 24, 85 et 86.
(2) M. Guizot.

genre humain, travaillant en silence, à travers les siècles, pour réparer sans cesse ce que dévorent sans cesse les hommes de joie et les hommes de proie. Il se compose de tout ce qui a servi sans briller, de tout ce qui est mort pour nous sans bruit, de tous les humbles ouvriers du devoir, soldats de l'effort commun, « âmes héroïques et simples qui ont été la matière commune de nos gloires et la solide substance de nos progrès (1). » Voilà l'âme du parti, voilà l'âme de la France, que peuvent tromper des guides aveugles, mais qui conserve, sous l'accident des erreurs et des fautes, son instinctif élan vers la justice.

C'est ici qu'interviennent les vrais guides.

J'appelle ainsi les grands esprits qui, portant, eux aussi, l'âme de la patrie dans leurs âmes, en tournent les vertus en lumière, voient le but par la science, et nous y mènent par la sagesse.

Il en existe, et la France sait leurs noms. J'ai nommé ceux qui ne vivent plus, si j'ajoute, pour notre siècle, deux grands noms : Chateaubriand et Royer-Collard. « Je vois cette noble « élite, toujours vaincue, jamais anéantie, reparaître tou- « jours à travers toutes les phases de notre histoire, et « demander sans cesse, pour elle et pour les autres, la justice « et la liberté (2). »

Mais je les vois, surtout depuis la fin de Louis XIV, réveillés par le spectacle des destructions et des opprobres du pouvoir absolu, chercher les lois réelles de la vie des nations,

---

(1) H. Mercier de Lacombe.

(2) M. le comte de Montalembert. *Discours de réception à l'Académie française.*

demander instamment le règne de ces lois, et nous les enseigner, par parties admirables, en d'immortels ouvrages, que l'on comprend enfin après un siècle. Aujourd'hui cette science est partout. Je la trouve tout entière dans les écrits de M. de Barante. Et, d'ailleurs, n'ai-je pas sous les yeux les maîtres qui l'enseignent ? Grâce à Dieu, j'ai la joie de voir ici présents, — et c'est en quoi surtout, Messieurs, je sens le grand honneur que vous m'avez fait, — j'ai le bonheur de voir ici des hommes qui, lorsqu'ils seront morts, seront comptés parmi les vrais guides de la France. Qu'ils soient bénis, et que Dieu leur donne de longs jours, et fasse grandir jusqu'à la fin la vigueur de leurs âmes et la puissance de leur esprit. Qu'ils continuent à montrer à la France sa voie.

Tel fut le parti politique de M. de Barante. « Séparons-nous, disait-il souvent, de la *politique des passions ;* entrons dans la politique d'expérience, de science, de vérité, la seule qui puisse donner la liberté (1). » Et j'ose dire qu'il est, en effet, parmi ces maîtres, l'un des plus complets dans la science de la liberté.

Mais qu'enseigne-t-il donc ? Que nous dit-il, pour nous conserver aujourd'hui l'espérance ? La science peut-elle encore, après tant d'erreurs et de fautes, nous conduire à ce progrès de l'esprit nouveau, âme du monde moderne, à ce progrès de justice et de liberté que veut la France, et que Dien veut pour nous ?

---

(1) Voir les *Questions constitutionnelles.*

Il y eut un jour, Messieurs, où M. de Barante crut voir la Révolution terminée, et la France arrivée au glorieux dénoûment. Ce jour-là il nous enseignait les conditions de ce grand triomphe, lorsqu'il prononçait ici même, parmi vous, les nobles et touchantes paroles que voici : « Oui, « disait-il, la volonté première de la France, celle qui l'a- « vait émue aux premiers jours de la Révolution, ramenée « aujourd'hui à sa pureté, guérie de son imprudence inexpé- « rimentée, dégagée des souillures de nos troubles civils, est « devenue la loi commune. Les discordes s'apaisent, les « ressentimemts s'effacent, un calme heureux règne sur la « patrie. »

Il parlait ainsi, Messieurs, en 1828, à l'époque où régnaient en effet, consacrés par la charte, les grands et nécessaires principes, qui sont la volonté permanente et première de la France.

Hélas ! il y a de cela bientôt un demi-siècle. Qu'avons nous fait depuis ? Nos discordes cruelles, nos mutuels mépris, nos mutuelles terreurs, ont encore attiré la foudre sur la patrie. La violence a brisé trois constitutions sur nos têtes.

Notre guide a vu toutes ces ruines, et il s'est écrié, dans sa douleur : « L'esprit de la guerre civile envenime nos ins- « titutions, et il les rend impraticables ! »

Je crois pouvoir le dire, toute la lumière dont la France a besoin se trouve dans cette plainte douloureuse, et dans les paroles d'espérance qui précèdent.

Notre mal, en effet, c'est « l'esprit de colère et de guerre civile » qui rend impraticables le pouvoir et la liberté. Le mal n'est pas l'existence des partis qui soutiennent ou

contiennent ces deux pôles de la vie politique. Le mal, c'est la colère, et la division ignorante et violente, qui détruit, l'un par l'autre, le pouvoir et la liberté. On est coupable alors des deux côtés. — Quand un coup de tonnerre brise un chêne, qui est coupable ? Est-ce le nuage ou la terre ? Lequel des deux pôles électriques fait le coup ? L'un et l'autre, et leur tort, c'est d'être divisés. Réunis, ils sont la lumière; divisés, ils deviennent la foudre.

La division, voilà l'ennemi ! Voilà l'ennemi qu'il faut vaincre. Mais par quelle force ? M. de Barante nous le dit dans sa vision prématurée de l'avenir : « Les discordes s'apaisent; « les ressentiments s'effacent; les esprits se dégagent des « erreurs de parti, et recouvrent l'indépendance de la rai- « son. » Voilà bien le moyen. Mais cet avenir de paix, de sagesse et d'union, dont notre guide, en 1828, parle *au présent* comme les prophètes, la France le verra-t-elle demain ? Ou bien l'attendra-t-elle encore un siècle ou deux ? Peut-on s'unir dans le mensonge et dans l'iniquité ? Où donc est la vérité politique et sociale dans laquelle la France s'unira ?

M. de Barante nous l'a dit : la vérité dans laquelle nous nous unirons, c'est « cette volonté première de la France » qui décrétait à l'unanimité la *vraie forme du royaume* déjà rêvée par Fénelon ; cette forme dont un ardent ami de la liberté (1) a pu dire en 1825 : « Celui qui veut ou plus, ou moins, ou autrement, n'est pas un bon Français; » celle dont un de vous (2), Messieurs, a dit avec cette simplicité décisive qui termine les questions, « qu'elle

(1) Le général Foy.
(2) M. Thiers.

« n'est ni anglaise ni française, mais de tous les temps et de « tous les pays, étant la seule possible dès qu'on repousse « le pouvoir absolu. » Et c'est la seule qui nous puisse conduire à ce que nous voulons, c'est-à-dire au plein gouvernement de la nation par la nation.

Mais cette vraie forme politique, évidemment, n'est praticable que si l'esprit de guerre civile s'en retire, si elle est dégagée, par la sagesse, des souillures de nos cruelles discordes, et guérie, par la science, de son inexpérience et de son imprudence.

C'est donc toujours à la science et à la sagesse, à l'esprit d'union et de paix, qu'il en faut revenir. C'est un meilleur état moral et intellectuel des âmes qui est la grande condition du salut. Il faut renoncer à la haine, au mépris, à la colère, à la violence : renoncement presque impossible pour la plupart des hommes, dans l'état actuel du cœur humain et de l'esprit humain.

Qui fera le prodige de la transformation des cœurs ?

Écoutez la réponse de M. de Barante, dans ce dernier écrit (1) que je puis appeler son testament philosophique et religieux. Là, il nomme par son nom la force qui fait le miracle de la transformation des esprits et des volontés :

« L'Évangile, a-t-il dit, est une seconde création morale « de l'humanité. De nouveaux sentiments sont créés dans « l'âme, et la raison s'est agrandie en nous. La lumière que

(1) *De la Révélation chrétienne.* Décembre 1863. Voyez aussi la *Réponse à M. Ballanche* (1842).

« tout homme apporte en naissant est devenue plus éclatante « et plus divine. Une radicale différence distingue le monde « nouveau du monde ancien, et c'est l'ennoblissement ou « plutôt la sanctification de la conscience.

« Depuis l'Évangile, l'égalité devant Dieu et la fraternité « des hommes sont des axiomes inhérents à la conscience du « genre humain. »

La justice, depuis ce temps, peut habiter la terre. Mais, dit toujours M. de Barante, citant saint Augustin, « elle ne « se trouve que dans la république dont le Christ est le fon- « dateur (1). »

Voilà le fond des choses. Et parce que M. de Barante a su fermement déclarer qu'aucun progrès politique ou social n'est possible sans un progrès moral et religieux, fondé sur l'Évangile et sa force régénératrice, c'est pour cela que je le dis complet dans la science de la liberté.

La république chrétienne, fondée sur l'Évangile, est la seule société où fermente la force de progrès que depuis dix-neuf siècles nous voyons en action dans l'histoire, et qui est l'origine de tous les mouvements du monde moderne.

Le mouvement contemporain, qui dure depuis un siècle, n'est qu'un mouvement secondaire dans ce mouvement principal ; comme dans les mouvements de notre terre, c'est la même impulsion sidérale qui crée le jour et qui donne l'année. Et tous ceux qui combattent l'un des deux mouvements par l'autre sont des soldats de la même armée qui s'égorgent dans les ténèbres.

---

(1) *Études historiques*, tome Ier, p. 350.

Donc, si notre élan vers la justice et vers la liberté, toujours vaincu depuis un siècle, mais toujours renaissant, veut triompher enfin, qu'il s'appuie tout entier sur l'Évangile, force fondamentale du monde nouveau. Alors, au lieu de diviser la force, et de la tourner contre elle-même, et de nous détruire l'un par l'autre, nous saurons centupler la puissance commune par l'union, quand chaque effort, au lieu d'être brisé par un effort contraire, sera multiplié par la force de tous.

Oui, quand la France, par quelque heureux élan de son généreux cœur, aura chassé l'esprit de haine, de mépris, de colère qui divise ses enfants ; alors, quoi qu'elle demande, elle l'obtiendra, quand ce serait la liberté dans l'ordre, et la paix lumineuse des esprits dans la foi.

Telle fut jusqu'à la fin l'indomptable espérance de M. de Barante. Il croyait à cet avenir, et pour la France, et pour le monde entier. Il en savait les conditions, il les portait dans l'âme, et il nous les enseigne encore, par la très-douce et pure lumière de son exemple et de ses écrits, nous montrant dans le Christianisme complet leur source nécessaire et divine. J'ajoute qu'il en a goûté les prémices. Il est mort dans la foi de Dieu (1), c'est-à-dire dans la vie la plus haute. Il est mort plein de jours, dans la paix, au sanctuaire de la famille, entouré de la double couronne de ses fils, et tenant leur mère par la main. Et cette main, qui fut celle de l'ange de sa vie, il ne la quitte pas dans la mort. Il tient par cet anneau à la terre qu'il a traversée. Sa

(1) Jesus ait illis : Habete fidem Dei.

vie plus haute, son céleste travail en Dieu pour le triomphe de l'esprit nouveau sur la terre, est maintenant une force pour les siens, et une richesse pour la patrie et pour l'humanité.

Puisse-t-il, Messieurs, avoir parlé aujourd'hui à la France avec l'autorité que vous donnez à ma parole en l'écoutant !

RÉPONSE

DE M. VITET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. L'ABBÉ GRATRY.

MONSIEUR,

Permettez-moi de ne pas accepter les illusions de cette modestie qui vous est naturelle et qui convient si bien à votre saint ministère. L'Académie sans doute tient en sa haute estime les traditions, les souvenirs sous lesquels vous vous abritez; mais, croyez-moi, ce n'est ni le clergé de France, ni la Sorbonne, ni même l'Oratoire qu'elle entend honorer aujourd'hui; c'est vous, Monsieur, vous-même, votre talent, votre personne, et dans votre talent, j'ose dire, par-dessus tout peut-être, ce qu'il y a de plus personnel, ce

qui vous est vraiment propre, ce qui n'appartient qu'à vous, votre style.

Nous sommes, quoi qu'on dise, exactement fidèles à notre institution, et le goût littéraire, le pur amour du grand art de bien dire, est ici notre passion première. Aussi, quand par hasard, au milieu de l'innombrable foule qui se mêle d'écrire nous rencontrons un écrivain, un de ces rares esprits qui respectent la langue, moins par obéissance à des règles apprises, à des préceptes convenus, que par instinct, par vocation, par naturelle déférence; qui se servent des mots sans se laisser mener par eux; qui les domptent au besoin, les plient à leur usage, sans cependant leur imposer de trop violentes fantaisies, trouvant dans les données traditionnelles du langage une sorte de force acquise pour exprimer avec plus d'énergie et plus de transparence les moindres mouvements de l'âme et de la pensée; quand la fortune, encore un coup, nous ménage une telle rencontre, c'en est assez pour nous séduire; nous nous sentons comme attirés par ce seul charme du langage; et si, sous l'agrément de cette forme limpide et colorée, correcte et originale, nous découvrons un noble cœur, une haute raison, l'esprit le plus sincère, le plus naïf, le plus amoureux du vrai, jugez combien l'attrait s'accroît! la séduction devient complète : voilà, Monsieur, le mot de votre énigme; voilà pourquoi vous êtes parmi nous.

Et ce n'est pas la première fois que, par ce don d'écrire autrement que tout le monde, vous avez conquis nos suffrages. Souvenez-vous de ces deux volumes que vous présentiez à un de nos concours, voilà bientôt quinze ans, et qui, sans autre appui que votre nom alors presque inconnu, au

moins dans cette enceinte, étaient accueillis par nous avec tant de faveur et s'emparaient d'un de nos premiers prix. Le sujet tout métaphysique était pourtant comme étranger à notre compétence, et vos doctrines, en certains points, heurtaient de front, parmi vos juges, ceux qui semblaient le mieux en droit de vous juger. Heureusement ces philosophes étaient, eux aussi, des lettrés, de délicats amis du véritable bon langage ; ils furent charmés comme nous ; le bon goût vint chez eux en aide à l'impartialité, et, des premiers, ils demandèrent que justice vous fût rendue.

Si je suivais mon penchant, je ne quitterais pas ces deux volumes, ces belles pages sur la *Connaissance de Dieu*, sans avoir essayé de dire ce qui donne un si grand attrait à l'expression de vos pensées, à la façon dont vous parlez philosophie; combien sous votre plume cette langue de l'abstraction prend de vie, de chaleur, de souplesse, si bien qu'on vous pardonne les mots techniques et barbares dont il faut bien que çà et là vous vous accommodiez pour vous conformer à l'usage, mais que parfois aussi vous rejetez avec bonheur, vous donnant le plaisir de n'user, dans des pages entières, que de mots compris par tout le monde. Voilà ce que j'aimerais à dire : seulement, si je m'arrêtais ainsi avec prédilection à ne louer en vous que la forme, peut-être croiriez-vous que j'hésite à vous parler du fond. Loin de là : c'est à votre œuvre philosophique, à vos travaux, aux vérités éclaircies et défendues par vous, qu'il me tarde de rendre témoignage.

Mais d'abord, en deux mots, je voudrais suivre vos premiers pas ; montrer pourquoi vous êtes philosophe ; comment vous l'êtes devenu ; ce qu'il y a de hardi et de vraiment ori-

ginal dans la mission que vous vous êtes faite; quelle position vous avez prise dans la science contemporaine.

Après des succès de collége d'un éclat peu commun, vous acheviez vos études sans que rien en vous fît prévoir le dessein de vous donner à Dieu. Ni les idées de vos parents, ni vos penchants personnels, ne vous portaient de ce côté. Votre vive imagination ne rêvait que la gloire mondaine, et tous les préjugés du faux libéralisme, si j'en crois vos propres souvenirs, avaient, sans résistance, pris possession de votre esprit. Mais vos jeunes triomphes vous laissaient une sauvegarde, l'amour du travail opiniâtre et la soif du savoir. Peu à peu, de vous-même, à force de lectures et de méditations précoces, vous commenciez à être inquiet, à ne plus croire imperturbablement que la vérité en ce monde eût pris naissance au XVIIIe siècle, et que l'abbé de Condillac, par qui vous juriez encore, fût l'inventeur de la philosophie. Vous vous sentiez comme égaré sans savoir où chercher votre route; votre âme était en suspens; lorsqu'un jour, quelques paroles échappées, en votre présence, à un jeune homme de votre âge, que vous supposiez en proie aux mêmes hésitations que vous, paroles toutes chrétiennes et d'un cœur résolu, vous jetèrent dans un étonnement et dans un trouble inexprimables. En un instant, vos yeux s'ouvrirent : votre âme était touchée; vous tombâtes à genoux et promîtes à Dieu de lui consacrer votre vie.

Mais comment? quel sacrifice alliez-vous lui offrir? quel genre d'apostolat attendait-il de vous? pour quels combats vous avait-il armé?

C'est au secours de la raison, de la raison humaine, que vous étiez appelé. Fénelon ne l'a-t-il pas dit? « Nous man-

quons encore plus sur la terre de raison que de religion. » C'était déjà vrai de son temps, ce l'est bien plus du nôtre. Aujourd'hui, ce qui est en péril, en plus sérieux péril que la foi elle-même, n'est-ce pas la raison? N'est-ce pas contre elle que tout conspire, que tous les piéges sont tendus? On ne fait plus ouvertement la guerre aux dogmes, aux croyances, aux idées religieuses : on s'attaque à l'esprit, à l'instrument de la croyance; à force de lui dire qu'il n'y a ni vrai ni faux, ni bien ni mal, ni juste ni injuste, que oui et non signifient même chose, que le pour et le contre sont de même valeur, on le familiarise avec l'absurde, on l'endort dans cette molle indifférence que l'erreur ne révolte plus, dans cette timidité paresseuse qui laisse passer sans mot dire les plus coupables extravagances. Que les adversaires de la foi continuent ainsi, pièce à pièce, à démolir les bases du sens commun, les éternels principes de la logique naturelle, n'auront-ils pas cause gagnée? ne pourront-ils pas dire que bientôt sur la terre l'idée de Dieu s'effacera, et que l'athéisme aura le dernier mot? Quel est donc le grand service à rendre, le vrai moyen de secourir la foi? n'est-ce pas avant tout de sauver la raison, d'en rétablir les droits, la légitime autorité? n'est-ce pas de prendre corps à corps ceux qui l'égarent et la corrompent, ceux-là surtout qui, s'armant de mystère et de métaphysique, sont d'autant plus à craindre qu'ils se font moins comprendre et semblent plus profonds? Mais, pour faire aux sophistes une guerre profitable, il faut les suivre sur leur terrain, parler leur langue, posséder leurs secrets, connaître leur escrime. Malheur à qui se commettrait avec nos Gorgias et nos Protagoras sans s'être fait d'abord l'élève de Socrate, sans être passé maître en philosophie! Voilà

ce que votre instinct vous avait révélé; voilà comment, par zèle religieux, par dévouement à votre foi, en même temps que vous engagiez à Dieu votre vie, vous résolûtes, pour le servir, de devenir philosophe.

Et, comme il est dans votre nature de ne rien faire à demi, pour vous, devenir philosophe, ce n'était pas professer à huis clos, dans quelque séminaire, sans bruit et sans contradicteurs; c'était soutenir les doctrines qui vous sembleraient vraies au grand jour de la discussion publique, en regard des audacieux systèmes que la science moderne veut imposer au monde. Il fallait donc vous préparer; et d'abord vous rendre plus familières deux langues dont vous n'aviez qu'un usage imparfait, le grec et l'allemand, ces deux clefs de la philosophie. Lire dans le texte Aristote et Platon, s'initier par soi-même, aux patientes recherches, aux subtiles témérités du génie germanique, c'était déjà beaucoup; pour vous, ce n'était pas encore le nécessaire.

Les sciences vous troublaient: vous aviez vu « d'honnêtes gens s'enfoncer dans l'irréligion sous prétexte de mathématiques, de chimie ou d'anatomie » : se trompaient-ils ? entre la foi catholique et l'esprit d'analyse, entre les dogmes et les sciences, y a-t-il contradiction radicale, absolue ? Vous ne le pensiez pas; vous étiez certain du contraire; mais, pour le dire tout haut, avec autorité, ne vous manquait-il pas quelque chose ? A peine saviez-vous un peu d'arithmétique; de sciences naturelles et physiques, pas un mot. Dès lors quelle attitude alliez-vous prendre ? comment juger pertinemment si les savants ont droit d'être incrédules, sans être savant vous-même ? Et d'un autre côté,

comment devenir savant, j'entends savant véritable, non pas en apparence, à la surface ? Ce vernis de science qui fait passer un examen ne pouvait vous suffire. Pour obéir à vos scrupules, vous n'aviez à choisir qu'entre ces deux partis : vous donner pour un temps tout entier aux sciences, être admis à l'école, la pépinière des vrais savants, l'École polytechnique, en suivre tous les cours, y faire un noviciat complet, en sortir honorablement; ou renoncer à la philosophie.

Quand cette alternative s'offrit à vous et vous arrêta court au milieu de votre plan d'études, vous aviez près de vingt ans : la question semblait donc tranchée. Si voisin de la limite d'âge, sans la moindre préparation, comment, en quelques mois, pouviez-vous suivre les deux séries d'études, préambule nécessaire de toute admission, et qui chacune, en général, exige au moins une année ? N'était-ce pas folie seulement d'y penser? Vos parents, vos amis, vous détournaient avec prières d'en courir l'aventure. Ils oubliaient de quelle force est capable l'enthousiasme religieux. Vous étiez convaincu que, si Dieu le voulait, il saurait bien vous faire admettre : rien ne vous ébranla ; vous entrâtes dans la lice et vous fûtes admis.

Ce n'était pas tout : après l'admission, le vrai prodige était la persévérance. Vous aviez fait, pour réussir, plus qu'un effort démesuré, un douloureux sacrifice. Il avait fallu rompre absolument avec les lettres, avec vos goûts, avec les joies de votre vie. Vos auteurs favoris, vos poëtes, vos orateurs, et cette philosophie qui commençait à tant vous plaire, et la musique aussi, jusque-là votre assidue compagne, la musique, dont on sent que vous avez besoin, rien qu'à lire votre prose, tant elle est comme empreinte de

rhythme et de mélodie; et ce premier amour du beau en toutes choses, cette flamme du talent qui s'éveille, ce soleil printanier dont vous sentiez la naissante chaleur, vous aviez bravement, pour vous plonger dans les mathématiques, abandonné, sacrifié tout cela. Prêt à franchir le seuil de cette école où vous aviez conquis le droit d'entrer, lorsqu'il fallut vous dire : « Je vais passer là deux ans, loin de tout ce que j'aime, à ne vivre que de problèmes et de figures géométriques, laissant mourir peut-être, dans ce séjour de l'algèbre, l'étincelle que je crois sentir! » Convenez-en, la force vous manqua, et vous faillîtes reculer; mais cette ferme croyance, qui vous avait frayé la route, vous commanda de tenir bon. Après deux ans d'incroyables tristesses et de travaux persévérants, deux ans dont les amis de la bonne foi scientifique ne vous sauront jamais assez de gré, vous sortiez de l'école, admissible aux services publics, muni de ce savoir qui vous avait coûté si cher, vous sortiez, non pour être ingénieur, artilleur ou marin, mais pour rentrer dans la philosophie en sûreté de conscience.

Et vous n'étiez pas quitte de toutes vos épreuves! Ce sacrifice de vos plaisirs d'esprit, de vos projets d'étude, plus d'une fois encore vous dûtes l'accepter avec soumission et courage. On vous vit, par obéissance, vous enterrer vivant dans le plus humble couvent des Vosges ; subir, dans un petit séminaire, l'énervante fatigue d'un professorat assidu, et bientôt après, le fardeau, la torture de diriger un collége à Paris. Vous auriez pu vous affranchir en acceptant à la Sorbonne une chaire, objet secret de votre ambition : l'esprit de sacrifice ne vous le permit pas, et, pendant six années, vous tint à cette chaîne où languissait votre talent. Mais tant d'ab-

négation devait bientôt n'être plus nécessaire. Vous cherchiez un refuge, un asile de paix, de prière et d'étude, où le soin de votre âme se pût concilier sans effort avec l'honneur de votre esprit : ce rêve allait s'accomplir. Vous alliez voir renaître, sous les auspices et grâce au dévouement du plus modeste et du plus saint des hommes, cette communauté de prêtres séculiers, si justement célèbre au dernier siècle, moins encore par un antagonisme dont, Dieu merci, la trace est effacée, que par les plus durables et les plus vrais services rendus à la jeunesse. Ce beau nom d'*Oratoire* allait prendre une vie nouvelle, et vos travaux, désormais sans obstacles et sous la protection d'un fraternel concours, en allaient continuer et rajeunir l'éclat.

Votre début fut une lutte, non contre un homme, contre une idée. Rien de plus net, de plus démonstratif que vos lettres ou plutôt votre étude *sur la Sophistique contemporaine*. Elle met à néant ces nouveautés, ces prétendues réformes des lois de la raison, qui fatalement mènent à l'athéisme, et non pas à cet athéisme sans masque, sans réticence, se donnant pour ce qu'il est, d'autant moins dangereux qu'il est plus explicite; à cet autre athéisme, équivoque et subtil, qui s'ignore lui-même, et, parce qu'il professe une logique à lui, et donne aux mots un autre sens que le commun des hommes, ose dire qu'il croit en Dieu. Étrange état d'esprit! les athées de ce genre s'indignent de bonne foi et crient à la calomnie dès qu'on les nomme par leur nom!

En combattant ainsi, Monsieur, vous vous teniez parole. Guerre aux sophistes, c'était bien la mission que, dès le premier jour, à votre entrée dans la vie religieuse, vous aviez juré d'accomplir. Mais ce n'est pas assez que de repousser

l'erreur, il faut tenter aussi de remettre en lumière les conditions de la vérité. Tel fut votre dessein dans ce second ouvrage, le plus complet peut-être, le plus solide de vos titres philosophiques, ce traité de la *Connaissance de Dieu*, dont tout à l'heure nous disions quelques mots, et qu'une voix chère à cette compagnie, dans cette enceinte même, a jugé avec une autorité, et en des termes que je voudrais, pour votre honneur, y faire entendre une seconde fois. Ce livre, grave, érudit, je ne veux pas dire complet, vous me démentiriez, ce livre, comme tous vos écrits, est avant tout un hommage sincère aux légitimes droits de la raison, au libre discernement de l'homme dans l'étude de la vérité. L'abbé de Lamennais, lorsqu'il était encore le champion de la foi, ne concevait d'autre remède à notre indifférence, d'autre moyen de nous faire croire en Dieu, que de nous forcer à douter de notre esprit, de nous en démontrer l'impuissance et de courber la raison sous un joug absolu; au rebours de ce scepticisme étroit et anticatholique, vous soutenez que l'intelligence humaine, telle que Dieu l'a créée et par la seule lumière qu'elle reçoit en naissant, est en état de percevoir et de démontrer l'existence d'une cause première intelligente et libre, et toutes les autres grandes vérités qu'on peut appeler les *préambules de la foi*. Est-ce à dire que par ses propres forces la raison puisse monter plus haut, s'élever jusqu'à Dieu lui-même, et supplanter la religion? Vous ne lui permettez pas cet orgueil. Pour vous, la vraie philosophie est celle qui, dans le champ de l'invisible, s'arrête à un premier degré, qui lui est vraiment propre, sans se dissimuler qu'il en existe un autre, et que les vérités où elle ne peut atteindre, les hommes peuvent les voir par une autre lumière

que la sienne, par la lumière d'en haut. Cette lumière qui lui échappe, non-seulement elle l'admet, mais elle l'invoque, elle l'appelle, elle s'en autorise, sachant bien qu'à soi seule elle ne peut embrasser l'immensité des choses, pas plus le monde physiologique où elle ne descend pas, que le monde théologique où elle ne peut monter. A ses yeux, la faute est donc la même et le travers aussi grand, de vouloir, comme les rationalistes, séparer la raison de la lumière surnaturelle, que de l'isoler, comme les idéalistes, de la lumière terrestre et du témoignage des sens.

Cette philosophie, Monsieur, prétendez-vous en être l'inventeur ? n'est-elle pas, au contraire, déjà vieille en ce monde? N'est-ce pas celle dont saint Thomas d'Aquin est l'Aristote, et saint Augustin le Platon ? Préface humaine de l'Évangile, et pendant si longtemps la compagne obligée, l'auxiliaire de la foi catholique, marchant de conserve avec elle, lui préparant, lui gagnant les esprits, jusqu'au jour où, comme emportée par le flot des idées nouvelles, elle disparut de la scène du monde, s'abandonnant et s'effaçant, abdiquant tout pouvoir, toute ambition, toute lutte, pour s'enfermer dans le silence et dans la paix du cloître. C'est là, ainsi tombée, dans cet état d'oubli, que vous l'avez cherchée; vous en avez sondé la valeur intrinsèque sans vous inquiéter des scories scolastiques que ce pur métal a pu produire; vous l'avez comparée à toutes les philosophies antiques et modernes qui ont déjà régné ou qui aspirent à régner en ce monde, et, après l'examen le plus consciencieux, la conviction vous est venue que cette doctrine oubliée, ce spiritualisme chrétien enfoui et méconnu, était peut-être de tous ces systèmes le plus large et le moins incomplet, le plus

conforme au sens commun, le plus soucieux de la dignité et de la liberté humaines, le plus apte à tenir compte de tous les faits moraux et intellectuels, si compliqués et si mystérieux, dont l'esprit de l'homme est le théâtre. Et cette conviction, vous n'avez pas craint de la dire hautement ; et vous avez, avec persévérance, reconstruit l'ancienne renommée, et redressé le piédestal de tous les grands esprits qui, de siècle en siècle, ont professé cette philosophie.

Est-ce là, Monsieur, votre œuvre tout entière ? Ce travail de restauration vous a-t-il détourné de tentatives plus hardies et plus originales ? Non certes ; et même, on vous a cru, parfois, plus téméraire que vous ne le serez jamais. On vous a supposé tellement épris des vérités mathématiques que vous auriez cherché dans un certain calcul une démonstration nouvelle de l'existence de Dieu. Jamais assurément ce ne fut là votre pensée. Vous n'avez pas commis cette confusion presque irrévérencieuse entre des vérités d'ordre si différent. Vous avez seulement remarqué que ce procédé de notre esprit qui, d'un bond et sans degrés intermédiaires, nous conduit à des conséquences tellement supérieures aux prémisses, qu'elles nous seraient inaccessibles si Dieu nous eût créés pour ne suivre jamais que la marche terre à terre du syllogisme ; que l'induction, pour appeler par son nom ce merveilleux procédé, chaque fois qu'on l'applique à la géométrie, et notamment à ce calcul infinitésimal qui depuis Leibnitz a pris force de loi, ne rencontre point d'incrédules, que les savants et tout le monde, à leur exemple, en acceptent comme absolument vraies les données les plus audacieuses ; que dès lors on est sans excuse de ne pas accorder

la même confiance aux données de cette même induction lorsqu'au lieu de l'infini géométrique c'est de l'infini vivant et créateur, c'est-à-dire de Dieu, qu'il s'agit. L'incontestable droit d'attribuer la même certitude aux résultats de deux opérations de notre esprit reconnues identiques, voilà ce qu'avec insistance vous avez démontré, empruntant aux mathématiques, non pas une preuve directe de l'existence de Dieu, mais la confirmation, par voie de similitude, des preuves qui de tout temps en ont été données. Et cette démonstration, vous l'avez rendue vôtre à force de la reproduire en mainte occasion, et plus particulièrement dans ce traité de *Logique* où votre verve courageuse aborde tous les sujets de controverse métaphysique qui se peuvent agiter aujourd'hui.

Je voudrais qu'il me fût possible de vous suivre dans ce dédale dont vous savez les secrets ; j'aimerais à parcourir aussi cet autre ouvrage encore plus attrayant, ce traité de la *Connaissance de l'âme*, où la poésie déborde et malgré vous se substitue parfois à la psychologie, mélange singulier d'exactitude scientifique et de pieuse extase ! — Mais prenons garde, c'est encore de la métaphysique, et le plus bienveillant auditoire a besoin d'être ménagé. — Vous-même, Monsieur, vous semblez m'avertir de ne pas m'attacher trop à la partie abstraite de votre œuvre ; vous n'y êtes pas tout entier. Votre imagination se prête mal aux rigueurs méthodiques de ces sortes d'études. Vous avez fait de la philosophie avec amour sans doute, plus encore par devoir, un peu comme autrefois vous faisiez des mathématiques. Votre dette payée, vous lui avez, avec joie, dit adieu. Il fallait à votre âme une plus vivante nourriture. « Les fléaux qui enve-

« loppent le monde, la vue des souffrances des hommes, et « tant d'âmes percées de douleurs, tout cela, écriviez-vous « il y a quinze ans, tout cela nous inquiète, nous sollicite « continuellement le cœur au milieu de notre travail et « semble nous dire : Que fais-tu ? Pourquoi es-tu prêtre ? « Pourquoi ces subtiles recherches qui n'intéressent pas ceux « qui souffrent, ni surtout ceux qui meurent ? »

Voilà des paroles, Monsieur, où vous êtes bien tout entier! Elles sont le commentaire, le résumé de votre vie. Ce grand effort au profit de la raison, cette guerre à l'erreur si chaudement soutenue, quel en était le but ? Vouliez-vous satisfaire un besoin d'amour-propre ou de curiosité ? Vous étiez tourmenté d'une ambition plus haute, du saint espoir d'éveiller dans les âmes le goût de la lumière divine. Votre but était tout pratique, tout religieux. Aussi, le jour venu, vous avez dit comme Malebranche : « Je ne veux plus m'oc- « cuper que de morale et de religion. » De là cette série d'ouvrages tendres et fraternels qui ont rempli la seconde phase de votre vie d'écrivain ; et ce beau commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu, et ces dialogues si simples et si profonds que vous avez intitulés *Philosophie du Credo*, et vos *Sources* où tant de jeunes âmes se sont saintement abreuvées, et surtout cet intime et délicieux portrait d'un jeune prêtre, d'un ami, mort dans sa fleur, et dont le nom, comme un symbole d'espérance moissonnée trop matin, est sans cesse invoqué même en dehors de la foi catholique et semble aujourd'hui presque un gage de concorde entre les chrétiens.

Si le charme de tels ouvrages ne peut être apprécié que par ceux qui les lisent, l'effet de votre parole peut encore

moins être compris de quiconque ne l'a point entendue. Ce n'est pas dans la chaire proprement dite que vous avez fait vos preuves ; vous n'auriez pu sans imprudence en braver les fatigues ; mais le professorat dans un local restreint, des instructions, des conférences dans de simples chapelles, ont mis au jour un des dons les plus rares que vous ayez reçus, l'art de parler et de convaincre sans effort et comme à demi-voix, ou, pour mieux dire, la plus facile, la plus pénétrante éloquence. Aussi vous attirez les âmes par la douce chaleur de vos convictions et de votre bonté. En vous faisant aimer vous apprenez à croire. Secourable à ceux qui fléchissent sous les épreuves de la vie et qui la trouvent longue, plus secourable encore à ceux qui, près de la quitter, ont la consolation de recevoir, avec vos larmes et vos prières, vos confiantes exhortations !

Ce qui vous soutient, Monsieur, dans votre tâche, c'est une passion, la plus chrétienne des passions, mais chez vous toujours jeune et ardente, l'amour de vos semblables. Vous aimez tant les hommes qu'il vous est impossible de ne pas espérer qu'un jour, sur cette terre, ils seront moins aveugles et moins malheureux, que dis-je ? peut-être même parfaitement heureux. Il est vrai que vous êtes patient, que vous comptez par siècles plutôt que par années, et que, ce souverain bonheur, vous ne le promettez que sous le bénéfice d'une perfection morale qui peut longtemps se faire attendre. Mais vous croyez que, si l'homme le veut, de tels progrès s'accompliront, que les conditions de notre race et du monde qu'elle habite en seront entièrement transformées. N'est-ce pas une utopie, un rêve généreux ? Vous demandez qu'on ne réponde qu'après vous avoir entendu. Un livre est là tout

récemment éclos, à peine mis au jour, le dernier-né de vos enfants, l'objet de vos prédilections, depuis longues années conçu, prémédité par vous ; vous priez qu'avant tout on le lise. Et en effet, rien de plus séduisant que cette *Loi de l'histoire*, ainsi présentée par vous. Vous tracez le tableau des progrès accomplis et vos raisons d'en attendre bien d'autres avec tant de chaleur, d'émotion, d'enthousiasme, que votre conviction devient contagieuse, et que les moins optimistes, séduits par le talent, sont bien près d'adopter la croyance.

Nous avons grand besoin, Monsieur, de cette jeunesse d'esprit, de ces trésors d'espérance que vous nous apportez, pour nous fortifier contre le souvenir de pertes irréparables. C'est ici notre sort de ne prononcer jamais une parole de bienvenue, sans y joindre aussitôt les tristes mots de regrets et d'absence. Regrets toujours pénibles, mais autrement durables et profonds lorsque ceux qui nous quittent ne furent pas seulement nos confrères, lorsqu'ils ont occupé dans l'histoire de leur temps une place considérable et jeté sur la compagnie comme un reflet de leur illustration.

Tel fut, Monsieur, celui dont vous avez à si bon droit recueilli l'héritage. Pour moi c'est une émotion vive, je dois le dire, que de parler de lui à cette place. D'abord, ce qui est déjà quelque chose, je n'ai guère rencontré dans ma vie un homme aussi parfaitement aimable et bienveillant, et les encouragements que ma jeunesse en avait reçus m'ont toujours pénetré d'une reconnaissance que cette mort ne fait que raviver ; mais le nom de M. de Barante me dit encore bien autre chose. Tout ce que les hommes de mon âge, au prix d'efforts, parfois heureux, souvent déçus, ont entrepris de bon, d'utile, de généreux, d'honnête, aussi bien sur le ter-

rain des lettres que dans le champ de la politique, ce nom a la vertu de me le rappeler. Il me transporte dans un temps d'activité féconde où l'horizon semblait s'ouvrir plein de promesses et de lumière, où les esprits n'étouffaient pas dans le doute et la lassitude, où nous espérions tous léguer à nos neveux non pas un âge d'or où ne seraient éclos que des œuvres de bon goût et des actes de bon gouvernement, mais tout au moins quelques principes, les fondements, les premières bases d'un édifice que nos pères croyaient avoir conquis par tant de larmes et de sang!

D'où vient que ce double espoir, ce double rêve, l'honneur des lettres, l'établissement de la vraie liberté, semblent si naturellement s'associer à ce nom? D'autres champions de la même cause ont, à la même époque, brillé d'un éclat plus vif, livré de plus grands combats, et dans les luttes de tribune, et dans le maniement des affaires; d'autres aussi, dans les lettres, se sont élevés à des hauteurs plus grandes, à plus de perfection de style, à plus d'audace et d'originalité: nul n'a mené de front avec autant de constance, de modestie et de succès ces deux missions que lui imposait sa nature, les lettres et les affaires, la vie publique et la vie de l'esprit; nul enfin, ce qui explique encore mieux cette sorte de faveur qui s'attache à son nom, nul, depuis le commencement du siècle, dans les questions de critique littéraire et d'histoire, aussi bien que de droit public et d'administration, n'a fait preuve d'autant d'à-propos; toujours prêt avant tous les autres, prenant le premier la parole et n'en disant pas moins, assez souvent, le dernier mot.

Si l'Académie, par exemple, mettait aujourd'hui au concours un examen critique de notre littérature au XVIIIe siècle,

que pourraient faire les concurrents, à supposer qu'avec sagacité ils missent à profit soixante années d'expérience, recueillant ce que dans l'intervalle les esprits les plus éminents ont pu dire de plus juste sur ces délicates questions? Pourraient-ils faire autre chose que répéter, avec moins de bonheur peut-être et moins de perspicacité, ce qu'en 1806, à vingt-quatre ans, écrivait M. de Barante? On reste confondu à chaque trait de ce tableau : est-ce bien sous le premier Empire, n'est-ce pas hier qu'il a été tracé? De quelles intolérances, de quels préjugés fallait-il s'affranchir pour s'établir ainsi, dès le début du XIXe siècle, juge impartial des écrivains du XVIIIe? Qui les lisait alors sans passion et sans parti pris? Ceux qui leur imputaient les malheurs et les crimes de la révolution n'en parlaient qu'avec invectives, moins en juges qu'en accusateurs; les autres, c'est-à-dire la France presque entière, étaient à leurs genoux, plus dévotement crédules aux doctrines encyclopédistes qu'aucun siècle du moyen âge ne l'a jamais été aux saintes Écritures. Dès lors quelle nouveauté, quelle étrange entreprise que d'oser, à la fois, briser l'idole et ne pas méconnaître ce qu'au fond de ce triste culte, de ces dangereuses idées, il y avait eu de résulats utiles, de nobles intentions, de véritables bienfaits? Si ce n'est pas l'intuition du génie, c'est une rare clairvoyance, une sorte de divination que de lire ainsi dans l'avenir et de devancer de si loin les jugements de la postérité. Il est vrai qu'une femme illustre inaugurait alors, par ses écrits et sa conversation, les voies nouvelles de ce siècle naissant et lui donnait de viriles leçons d'indépendance intellectuelle, à la fois respectueuse et hardie; mais, si les souvenirs de Coppet, ces généreux conseils, ce souffle ins-

pirateur devaient agir puissamment sur le jeune écrivain, on ne peut pas dire que l'influence en fût directe dans son livre, qu'il s'y manifestât la moindre trace d'imitation et que sa nature d'esprit en fût le moins du monde altérée.

J'en dis autant d'une autre de ses œuvres née d'une inspiration d'un genre tout différent. La veuve d'un noble chef, d'un des héros des guerres de la Vendée, s'adresse à lui et lui confie, avec un rare discernement, ses plus intimes impressions, ses vivants souvenirs, le priant d'en composer une image fidèle de ces terribles luttes dont elle fut le témoin courageux ; ce n'est pas à un des siens, c'est à lui, ami des nouvelles idées, à lui, sous-préfet de l'Empire, qu'elle demande de faire comprendre, d'honorer dignement et l'héroïsme vendéen, et la grandeur morale d'une insurrection ; l'œuvre semble impossible ; il s'en charge, et nous donne non-seulement un récit plus attachant, plus dramatique que le plus beau roman, mais un nouvel exemple de cette impartialité naturelle et précoce que nous admirions tout à l'heure. Dans sa sous-préfecture, au cœur de l'ancien Bocage, sur ce sol dévasté, sur ces cendres fumantes, il avait apaisé, pacifié les esprits, ramené la concorde et obtenu l'obéissance; dans ce livre il trouve encore le secret de satisfaire les plus fidèles débris de la cause vaincue, sans déserter ses propres opinions.

Quelques années plus tard l'empire était tombé, et la France, subitenent dotée des libertés les plus réelles qu'elle eût encore connues, et telles que jamais peut-être elle n'en retrouvera, la France, en politique, était alors si difficile à contenter qu'elle se croyait déshéritée du trésor qu'elle avait en sa main et ne songeait qu'à se plaindre; tandis qu'en

matière de goût son infatigable patience s'accommodait docilement au joug des traditions même les plus surannées. Aujourd'hui qu'il en est autrement et que du côté des lettres nous pourrions bien avoir en trop ce qui nous manque encore de l'autre, on a peine à s'imaginer qu'il ait fallu guerroyer pendant près de dix ans pour faire renoncer ce pays à la superstition des règles et des convenances. Rien n'est plus vrai pourtant : ce fut une croisade où les plus grands esprits, où les hommes d'État non moins que les poëtes, s'enrôlèrent à l'envi. Dès les premiers symptômes de cette émancipation nouvelle, M. de Barante était prêt, fidèle à ses habitudes de diligence et d'à-propos; résolu, mais toujours modéré, et, bien qu'à l'avant-garde, songeant à diriger, à contenir le mouvement plutôt qu'à l'accélérer.

C'était aux littératures étrangères qu'avant tout nous devions nous faire initier. Shakspeare venait d'être traduit, M. de Barante se chargea d'interpréter Schiller; puis, laissant là le rôle de traducteur, il ne tarda pas à payer, de son propre fonds, par un exemple original, un plus large tribut à sa cause. Je veux parler de cette heureuse tentative, de cette intelligente nouveauté venue juste à son temps, de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*. Vers cette époque, de 1824 à 1828, une forme nouvelle de la vérité historique se produisait en Europe; elle descendait du Nord, des montagnes d'Écosse, sous l'apparence du roman, et bientôt on peut dire qu'elle était répandue dans l'air et pénétrait partout. Chez nous elle provoqua une éclosion féconde de recherches et de savants travaux, en même temps qu'elle donnait un nouveau charme et un nouveau crédit au naïf

témoignage de nos vieux chroniqueurs et de nos premiers historiens. M. de Barante, aussitôt, conçut l'idée de faire en société avec Froissart et Commines, en s'imprégnant de leur esprit, en s'abstenant de toute réflexion personnelle, de tout raisonnement et de tout plaidoyer, le simple et fidèle tableau, le calque pittoresque de la société française au XIVe et au XVe siècle. Est-ce à dire qu'il n'entendait parler qu'aux yeux, qu'il prétendait ne rien prouver, et qu'il donnait à l'épigraphe dont il avait fait choix un sens purement littéral? Le livre est là qui nous dit le contraire. Rien, à coup sûr, ne plaide mieux en faveur des bienfaits de la civilisation que cette peinture exacte, détaillée, vivante, d'un peuple encore courbé sous l'empire de la force, sans autre protection que des lois impuissantes et des mœurs à demi barbares. C'est donc prouver que raconter ainsi, et, de plus, c'est charmer son lecteur. Aussi quel succès rapide, éclatant! Au bruit de la faveur publique les portes de cette enceinte s'ouvrirent comme d'elles-mêmes devant le nouvel historien. Sa destinée ne se démentait pas : de toute sa génération, de tous ces éminents esprits unis par un même amour de la vraie liberté, c'est à lui qu'allait appartenir l'honneur de franchir le premier le seuil de l'Académie.

Enfin c'est encore lui qui, au plus fort de la tourmente dont ce pays fut assailli, voilà vingt ans, lorsque d'impuissants parodistes nous fatiguaient de leurs apothéoses du comité de salut public et voulaient imposer à la France la reconnaissance et l'amour pour les bienfaits de la Convention, c'est lui qui, en quelques mois, dans sa retraite de Barante, improvisait ces trois volumes où la redoutable assemblée se laisse voir à nu, telle qu'elle était, comme dans

un effrayant miroir. Cette fois il faisait mieux que d'arriver à temps, il faisait acte de courage. Le succès le soutint, il poursuivit son œuvre et nous donna l'*Histoire du Directoire*, travail plus achevé, qui, d'un côté, révèle dans ses moindres misères cette triste époque, cette politique d'expédients et de corruption, et, de l'autre, jette un jour vraiment neuf, une clarté pénétrante sur l'homme extraordinaire qui, en renversant le Directoire, allait rendre sans doute à la France un service, mais un service payé si cher!

Voilà bien des travaux, et j'en pourrais citer tant d'autres! Comment omettre, par exemple, cette remarquable étude sur *les Communes et l'Aristocratie*, ou plutôt, sur l'abus de la centralisation administrative? Ne dirait-on pas qu'elle aussi vient à peine de naître, tant les idées en sont encore nouvelles, bien qu'elle ait tout à l'heure cinquante ans? et cette *Vie de Royer-Collard* qui encadre et enchaîne si bien ces discours admirables et qui en fait comme un cours pratique de théories parlementaires et d'esprit constitutionnel; et ces pages sur *Matthieu Molé*, seule trace qui nous reste d'une œuvre inachevée, d'une histoire que l'auteur s'était promis d'écrire, l'histoire du parlement de Paris; et tant de fragments, d'études, de notices, de biographies, d'écrits de circonstance, réunis en si nombreux volumes; ne semblerait-il pas qu'il y avait là de quoi remplir deux vies comme la sienne, même aussi longues et aussi laborieuses? Eh bien! non, chez M. de Barante tout cela n'est que délassement : c'est le fruit de ses heures de repos, de ses jours de retraite; sa vie active, sa véritable vie, n'est pas là : il aimait tendrement les lettres, mais les lettres ne suffisaient ni à son esprit ni à son âme; il avait besoin d'autre chose : il lui fallait un devoir à

remplir, du bien à faire, une occasion d'agir, non-seulement sur soi-même, en travaillant à son perfectionnement moral, mais sur les autres, par l'amélioration de la destinée commune, par le triomphe des idées de justice et de liberté. Et, chose étrange, ce besoin d'action n'excitait pas en lui la passion du pouvoir. Il n'avait soif que d'être utile, sans aspirer au premier rang. Les agitations, les hasards, la responsabilité d'un ministère ne l'auraient pas séduit, l'auraient troublé peut-être ; sa vocation l'en détourna. Il s'était plu, dans sa jeunesse, aux emplois de la haute administration ; son âge mûr allait trouver, à un degré plus haut, dans les fonctions d'ambassadeur, un exercice encore plus propre à son genre d'activité. Cette intervention indirecte dans les plus grandes affaires, cette participation aux secrets de l'État entremêlée de la vie du monde et du silence du cabinet, c'était une combinaison qui semblait inventée pour lui.

Le seul défaut de cette vie où la conversation, la parole fugitive, joue un rôle si grand, c'est d'échapper à la postérité. Si M. de Barante n'avait été qu'administrateur et diplomate, que nous resterait-il de lui ? Déjà, malgré ses livres, c'est le bien peu connaître que de ne pas l'avoir entendu causer. Dans cette façon d'émettre sa pensée, il avait, j'ose dire, une supériorité rare, plus de trait, de couleur, de mouvement que dans sa parole écrite. Le peu de soin qu'il semblait y prendre, une sorte de négligé, tout au moins apparent, et pas toujours exempt d'une douce malice, prêtaient à ces causeries un agrément extrême. Au lieu de faire parade des mots heureux qui lui venaient en foule, et loin de les mettre en lumière, il semblait plutôt les éteindre dans

une sorte de demi-jour, baissant la voix de préférence presque toujours au bon endroit. Si bien que maintes fois ce n'était qu'après coup, par réflexion, pour ainsi dire, qu'on sentait tout le sel de ce qu'il avait dit.

Si quelque chose peut donner une idée de cette conversation désormais disparue, ce sont peut-être les Mémoires où M. de Barante a raconté sa vie avec une vivacité et une fraîcheur de coloris qui sentent presque l'improvisation. Par malheur, ces Mémoires ne vont guère au-delà de sa trentième année, et ils sont encore inédits. Mais le public en connaît quelques pages charmantes, enchâssées récemment avec un si grand art dans le noble et affectueux hommage qu'un de nos plus éloquents confrères a voulu rendre à son ami. M. de Barante, en effet, a eu cette fortune qu'à peine hors de ce monde, et sa tombe encore entr'ouverte, les amitiés les plus fidèles, les plus illustres et même aussi les plus modestes, se sont hâtées, à qui mieux mieux, de raconter si parfaitement sa vie et de lui rendre si complète justice, qu'aujourd'hui nous n'avons plus ici, pour honorer sa mémoire, qu'à essayer de leur servir d'écho.

Mais de tous ces éloges, le meilleur, j'ose dire, c'est de lui seul qu'il le tiendra, lorsque le temps aura permis que les nombreuses dépêches écrites par lui dans ses deux ambassades soient livrées à la publicité. Même pour l'écrivain, cette révélation ne sera pas sans honneur, car, excepté peut-être dans ses Mémoires, jamais sa plume ne s'est montrée plus souple et plus habile qu'en traçant ces rapides dépêches ; et quant au politique, je ne crains pas d'affirmer que ses meilleurs amis auront eux-mêmes, en le lisant, d'agréables surprises, tant sa discrète modestie aimait à laisser ignorer les

occasions de clairvoyance qu'il avait su le mieux saisir. Savent-ils, par exemple, que plus d'un mois avant l'expédition d'Ancône, lorsque l'armée autrichienne menaçait seulement d'occuper les Romagnes, et que le grand et courageux ministre qui déjà méditait cet acte d'énergie, son éternel honneur, ne se livrait encore qu'à de secrets préparatifs, son parti pris, mais personne n'en ayant confidence, des dépêches arrivèrent de Turin où les raisons qui devaient le mieux l'affermir dans son projet étaient spontanément offertes et discutées, des dépêches qui demandaient que le drapeau de la France flottât bientôt sur l'un des deux rivages des États de l'Église, affirmant que c'était le moyen d'éviter, non d'allumer la guerre, le seul moyen de ne pas perdre toute influence en Italie ? Ce n'est certes pas un mérite vulgaire et un instinct peu clairvoyant que d'avoir si bien deviné, et de s'être ainsi associé, même seulement par un vœu, à cette mémorable entreprise.

Si je n'avais hâte de finir, je demanderais qu'on me permît d'être juste envers tout le monde. L'ambassadeur ne grandira pas seul quand ses dépêches seront connues ; la politique qu'il a suivie, le pouvoir dont il fut l'interprète, recevront aussi quelque honneur de ses révélations. Où voulez-vous connaître mieux la valeur d'un gouvernement que dans ces entretiens secrets, à travers la frontière, entre ses agents et lui ? Vous lisez dans ses intentions, vous voyez ce qu'il commande, vous savez ce qu'il veut, et partant ce qu'il vaut. Qui d'ailleurs mieux que M. de Barante peut ici vous servir de guide ? Il a pour chefs ses amis les plus sûrs ; avec eux il parle à cœur ouvert ; il vous fait pénétrer au fond de leurs pensées. Voyez de quels moyens, vis-à-vis des puis-

sances même les moins amies, l'emploi lui est prescrit! quelle loyauté scrupuleuse! quel respect de la foi jurée! quel ménagement des droits de tous! et quand son regard se tourne vers la France, avec quelle émotion il assiste de loin à ces continuels assauts que ses amis soutiennent! comme il les encourage, tout méconnus qu'ils soient, à persister dans leur noble gageure, à ne vouloir d'autre liberté que la liberté pour tous, à la défendre sans jamais se permettre la plus légère atteinte à la plus stricte légalité! comme il essaye enfin d'ouvrir les yeux à cette Europe, ou tout au moins à ces deux cours près desquelles il est accrédité, malveillantes par aveuglement, et s'obstinant à ne pas voir que c'est leur cause aussi et l'avenir du monde qu'il s'agit de sauver à Paris!

N'insistons pas; il est des justices tardives, mais assurées; et, vous avez raison, Monsieur, il en est même dès ce monde, je n'en veux pour preuve que l'heureux et beau déclin de cette vie que j'essaye de peindre, les vingt dernières années qui la couronnent si noblement!

Que M. de Barante, le jour où fut brisé le trône constitutionnel, ait renoncé, et pour toujours, à la vie des affaires, à cette activité pratique, sa constante prédilection, il n'y a rien là dont je songe à lui faire un mérite, pas plus que je ne lui tiens grand compte d'avoir deux autres fois, dans le cours de sa vie, résigné des fonctions qu'il aimait, pour rester fidèle à sa cause. Chez les âmes d'une certaine trempe, cette façon d'agir, qu'il faudrait remarquer et admirer chez d'autres, est tellement naturelle qu'on semblerait les méconnaître et les classer hors de leur rang, en leur en sachant trop de gré; mais ce qui n'est pas donné à tous ces

cœurs d'élite, même aux plus purs et aux plus généreux, c'est de savoir entrer dans la retraite sans renoncer à l'action; de remplacer la vie qu'ils perdent par une autre vie qu'ils se donnent, non moins active et plus féconde encore. Ce rare secret, M. de Barante l'a connu et en a fait, pour son bonheur, le plus habile usage. L'étude, à la rigueur, le travail, auraient pu suffire; il y joignit la bienfaisance, l'active charité, le don de faire mieux que l'aumône, de se donner soi-même, de s'occuper des autres et d'en prendre souci, de les aimer, pour tout dire en un mot, et de s'en faire aimer. Chrétien de cœur, à mesure qu'il avançait en âge, on peut dire que la foi s'affermissait et grandissait en lui, non la foi qui s'en tient aux dogmes et aux pratiques, la foi qui passe dans les œuvres et qui engendre la vertu.

Aussi, quelque brillantes et désirables que soient les premières phases de sa vie, si j'avais à opter, c'est la dernière que je voudrais choisir. Que de faveurs du ciel, que de bénédictions en échange de quelques biens fragiles! Il n'a connu de la disgrâce que les heureux côtés, le calme et la solitude. Le soin de son honneur ne lui a commandé que de douces épreuves. On ne l'a pas vu, comme l'auguste exilé dont il fut le représentant, chercher sur la terre étrangère un asile, puis un tombeau. Son exil, à lui, son volontaire exil, a été le berceau de ses pères, un pays qu'il aimait, sa chère Auvergne, ses vieux ombrages qu'il avait embellis. Et les soins d'une tendre famille, nombreuse encore, même après d'irréparables coups, l'ont toujours entouré, et la compagne de sa vie, son guide et son émule dans l'art de faire le bien, il a pu, jusqu'à l'heure du départ, la voir, la sentir près de soi! Ce n'est pas encore tout : une autre ré-

compense plus rare et plus inattendue lui était réservée. Lui qui jamais n'avait brigué les faveurs de la foule, qui constamment et vivement avait adopté, défendu ce qu'il y a de moins populaire au monde, les idées modérées, indépendantes, la pure raison, la simple vérité, il avait pendant ces vingt ans de loisir si dignement, si saintement remplis, répandu dans toutes ces contrées, de proche en proche, et comme à son insu, de telles semences de gratitude et de vénération, qu'au jour où il quitta ce monde, ce fut une explosion générale et profonde de la douleur publique, un deuil si vrai et si univerel, que jamais, nulle part, je le dis sans hyperbole, jamais ne s'étaient vues de telles funérailles, et autour d'un cercueil une telle ovation posthume.

S'il était mort ambassadeur, son corps eût reposé peut-être sous de plus magnifiques tentures ; mais cette popularité, la vraie, la bonne, celle de la douleur et des larmes, sa mémoire l'aurait-elle obtenue ? N'est-ce pas là, Monsieur, un consolant symptôme et comme un enseignement pratique des vérités que votre cœur vous révèle et vous ordonne de propager? Le spectacle de ces funérailles autorise vos espérances ; quand on voit rendre de tels hommages non pas à la puissance, mais simplement à la vertu, il est permis de dire aux hommes que, s'ils le voulaient bien, ils pourraient trouver sur la terre un avant-goût de l'éternel bonheur.

DISCOURS

DE M. JULES FAVRE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 23 AVRIL 1868, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. VICTOR COUSIN.

MESSIEURS,

Il y a juste quarante années, non loin de ce palais, dans une enceinte consacrée au plus noble enseignement, se relevait une chaire autour de laquelle accourait en foule une jeunesse enthousiaste, avide d'applaudir celui qui allait y monter. Une grande et légitime popularité l'y avait précédé, bien qu'il touchât à peine à l'âge mûr. Sur son beau front, avec la flamme de la pensée, brillait l'auréole, toujours irrésistible, de la persécution. Sa voix, à la fois harmonieuse et puissante, semblait être la vibration d'un instrument péné-

tré d'un feu intérieur. Ce feu animait aussi son regard profond et ferme, d'où son âme s'échappait en éclairs, quand le souffle de l'éloquence l'agitait. Son geste sobre et contenu, l'onction et la solennité de son débit, la richesse de son langage, l'art merveilleux avec lequel il savait tirer des abstractions les plus hautes d'éblouissantes images, faisaient de lui la personnification vivante de l'initiateur. A ce moment il était plus encore : il était le champion et le vengeur de la vérité, il en ressaisissait d'une main libre le flambeau divin qu'une administration pusillanime avait essayé d'étouffer, et son auditoire enivré le saluait avec une foi respectueuse et naïve comme le défenseur de la dignité humaine, comme le précurseur de la liberté.

Au milieu de cette nombreuse assemblée où les cœurs débordaient de cette joie virile que donne le triomphe d'une cause juste, le moins palpitant d'émotion n'était pas un jeune étudiant fort obscur, très-effrayé de la tâche que la vie allait lui imposer et qui se livrait avec transport à l'entraînement d'une admiration passionnée. Quelles n'eussent pas été son épouvante et son incrédulité, si quelqu'un lui eût prédit qu'un jour il serait appelé à l'honneur insigne de remplacer au sein de votre illustre compagnie celui qui lui apparaissait environné d'un si prodigieux prestige ! Depuis, les temps ont marché, les années accumulées ont poussé l'adolescent vers le déclin de l'âge, et, tandis que, les fécondant par un travail incessant, l'orateur inspiré, le philosophe ingénieux, l'inimitable écrivain ajoutait sans relâche de nouveaux monuments à sa gloire, son futur et trop insuffisant successeur, absorbé par le tumulte des affaires, s'éloignait de plus en plus des sentiers lumineux, où son regard

fasciné avait un instant suivi le maître s'avançant d'un pas assuré vers les régions souveraines de la science pure.

Cependant, quand je m'examine moi-même, j'y trouve avec certitude la trace profonde et permanente de ses leçons. Elles ont communiqué à mon esprit un besoin impérieux de remonter à la raison de tout ce qui le frappe, et d'étudier la nature des choses, sans tenir compte de ce qui est admis. Elles ont fortifié une de ses tendances natives, en lui faisant mieux comprendre, par un éclatant exemple, la puissance décisive qu'une forme incomparable prête aux manifestations de la pensée. Au reste, je devais cette intuition au bienfait de l'éducation classique, si propre à faire naître le goût et le respect du beau. Aux premières lueurs de mon intelligence, j'avais subi l'empire de cette séduction, et, depuis, je n'ai cessé de demeurer sous son charme. Aussi, lorsque, dans mon dénûment absolu des titres académiques, je cherche, à défaut de services rendus, par quelles bonnes dispositions j'ai pu provoquer la faveur inespérée dont j'ai été l'objet, je ne découvre en moi d'autre mérite, et il est bien faible, que celui d'avoir toujours ardemment aimé les lettres et poussé aussi loin qu'il m'était possible le sentiment de leur grandeur. C'est leur attrait qui agitait le matin de ma vie lorsque, dans l'illusion de mes rêves, j'appelais, comme le poëte, le souffle mystérieux qui me soulèverait de terre et répandrait mon nom dans la mémoire des hommes (1). Je sentais qu'elles pouvaient me prêter ces ailes divines. L'idéal est leur em-

---

(1) ..... Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.
GEORG., lib. III, v. 8.

pire. Tantôt elles ravissent avec les accents harmonieux de la poésie, tantôt elles subjuguent par la mâle autorité de la dialectique; ici, cachant la vérité sous le voile ingénieux de la fiction, là, l'imposant aux intelligences, dégagée de toute entrave, elles sont vraiment les souveraines du monde. Elles le gouvernent par le plus légitime des pouvoirs, celui qui ne relève que de la libre raison, celui devant lequel ont toujours tremblé et trembleront toujours les politiques qui ont l'insolente prétention de confisquer la sagesse à leur profit et de substituer leur personnalité à l'opinion de leurs contemporains.

Mais, pour appartenir dignement aux lettres, que de qualités sont nécessaires! Et qui peut se flatter de posséder les dons naturels que leur commerce exige? Ces dons eux-mêmes ne suffisent point encore. Il faut les développer par un travail opiniâtre, par une ténacité supérieure à toutes les épreuves. La réussite n'est qu'à ce prix. Vous le savez mieux que moi, et vous pouvez, par votre exemple et vos succès, l'enseigner à ceux qui vous suivent dans cette difficile et glorieuse carrière, vous qui par votre bienveillance m'avez donné le droit précieux de vous nommer aujourd'hui mes confrères, et que je tiendrai toujours pour mes maîtres. S'il m'était permis de raconter vos efforts, vos veilles, votre dévouement de toutes les heures aux intérêts sacrés dont vous êtes dépositaires, j'étonnerais certainement les esprits superficiels qui considèrent le noble métier des lettres comme une distraction élégante; mais en même temps j'enflammerais d'une sainte ardeur tous les jeunes courages impatients de la lutte, dédaigneux de la fortune sans la gloire, chastes amants des beautés idéales, serviteurs désintéressés du vrai!

Je vois avec orgueil grossir leur vaillante phalange. Ils sont notre espoir et notre force. Ils répondent par leurs aspirations viriles aux détracteurs des temps présents. Qu'ils soient prêts au sacrifice ! qu'ils ne s'effrayent ni de l'injustice ni de l'ingratitude ; qu'ils gardent au milieu de tant de tristes défaillances un cœur ferme et pur, une foi inébranlable à la science, et j'ose leur prédire la seule victoire digne d'eux, celle du droit et de la vérité, dont les triomphes passagers de la force ne détruiront jamais l'immortelle puissance.

Pour moi, je le confesse humblement, en mesurant la grandeur de cette œuvre, je compris que l'entreprendre serait de ma part une inexcusable témérité. Je m'en écartai par respect pour elle et par conscience de mon insuffisance, mais avec un sentiment de regret que le temps n'a pas diminué. Il me semblait, d'ailleurs, qu'en entrant au barreau, je n'abandonnais pas tout à fait le domaine des lettres. Leur culte y a toujours rencontré des disciples fervents. Je n'en puis invoquer de preuve plus éclatante que le témoignage même de votre compagnie, dont la tradition constante a été d'appeler dans son sein quelques membres de notre ordre. Et, en voyant parmi vous les deux illustres et bien-aimés confrères qui le représentent si glorieusement, je sens, qu'en les choisissant, c'est aux lettres que vous avez entendu rendre hommage. Qui les a mieux servies que le maître vénéré dont la longue existence n'a été qu'une succession de triomphes oratoires? A lui seul, peut-être, était réservé le secret d'une langue simple et grande comme son cœur. Son ampleur dérobe aux yeux peu exercés l'art consommé qui la gouverne. Mais, pour celui qui veut se rendre compte de sa puissance, il est certain que les facultés privilégiées dont

l'orateur est doué n'en sont pas l'unique explication. La noblesse du caractère, la fidélité des convictions, le dévouement au malheur, sont le foyer de la généreuse chaleur qu'il répand autour de lui. Mais à qui doit-il cette méthode savante, cet ordre lumineux, ce goût délicat qui font de ses harangues de précieux modèles, si ce n'est au commerce des anciens, à l'étude approfondie de nos grands écrivains, à son amour religieux des lettres qui lui assuraient au milieu de vous une place que l'admiration de la France lui avait décernée, même avant votre suffrage?

Aussi, en venant siéger près de lui, en y trouvant l'homme éminent dont la parole austère semble un écho de Port-Royal, donnant à la logique son éloquence grave et saisissante, je ne puis m'empêcher de faire remonter l'honneur que je reçois à sa source véritable, à ce barreau qui m'est si cher, au sein duquel s'est écoulée ma vie, au milieu de rudes labeurs et de douces affections. Il a été l'école de ma jeunesse, le soutien de mon âge mûr, il sera la dignité des jours qui me restent encore. L'indépendance, le désintéressement, le courage civil, sont ses règles élémentaires. J'ai essayé de n'y être pas tout à fait infidèle, et, sur un autre théâtre, je n'ai eu qu'à m'en souvenir pour faire mon devoir. Je lui ai donné mon cœur. Il m'a rendu d'inestimables amitiés, mes guides indulgents et sûrs. Je serais bien aveugle si je ne les voyais pas me devançant ici et me préparant ce poste que, sans elles, je n'aurais jamais osé espérer; je serais bien ingrat si je ne leur renvoyais pas l'expression publique de ma reconnaissance et de mon inaltérable attachement.

Mais, quelles que soient mes naturelles prédilections, je ne puis contester la distance qui sépare les régions où vit le

barreau de celles où, pendant près de soixante années, a plané le génie de mon illustre prédécesseur. Les aptitudes exceptionnelles de M. Victor Cousin, la vigueur et l'éclat de son esprit, son infatigable ardeur au travail, l'avaient marqué de bonne heure comme l'un des élus de la science. Les trésors de sa riche imagination et la pureté de son goût devaient en faire un orateur et un écrivain de premier ordre. Né à Paris, le 28 novembre 1792, d'un joaillier peu aisé, mais qui, intelligent et républicain zélé, tint à donner à son fils une forte éducation, il fit ses études au lycée Charlemagne et remporta le prix d'honneur au grand concours de 1810. Ce premier succès appela sur lui l'attention de M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, qui lui fit proposer un siége d'auditeur au Conseil d'État. L'offre était brillante et promettait une rapide fortune. Mais le jeune lauréat avait peu de penchant pour l'Empire. Or il n'était pas de ceux qui cachent leur ambition sous le voile du bien public et professent cette commode maxime qu'une fonction est toujours bonne à prendre, parce qu'en l'acceptant on ne sert que le pays. Il estimait, au contraire, que se lier à un pouvoir, en gardant de secrètes réserves, est une transaction indigne d'une âme loyale. En cela, il ne faisait que son devoir. Combien peu en ont la force! et que d'obstacles salutaires arrêteraient les mauvais gouvernements, s'ils ne rencontraient pas les tristes facilités de conscience auxquelles il m'est si précieux d'opposer le noble désintéressement de M. Cousin!

Ce qui donnait, en effet, à sa résolution un mérite particulier, c'est qu'il était pauvre et sans appui. Néanmoins il n'hésita pas à préférer son indépendance à des avantages certains. La science devait largement le récompenser de son

abnégation. Quant à lui, inébranlable dans sa foi, il ne cessa jusqu'à son dernier jour de lui consacrer tous ses efforts, et la mort qui le surprit au terme d'une longue carrière, interrompit seule ce labeur dévoué qui consumait, sans jamais l'épuiser, la dévorante activité de son esprit.

Formé par les leçons de cette École normale dont la France a le droit d'être fière, et qui a toujours été la pépinière d'hommes éminents, la gardienne des libres traditions, il débuta par le rôle modeste de répétiteur dans les lycées de Paris. En 1812, il rentrait à l'École normale comme élève répétiteur. Il y était maître de conférences lorsque M. Royer-Collard le désigna comme son suppléant dans la chaire d'histoire de la philosophie à la Faculté des lettres de Paris. Il débuta à la Sorbonne au mois de décembre 1815.

C'était une lourde tâche pour un jeune homme de vingt-trois ans à peine. Dès sa première leçon, il prouva qu'elle n'était pas au-dessus de ses forces. Je ne veux pas dire qu'il fit oublier l'homme considérable qu'il remplaçait. Cependant je puis affirmer qu'en voulant s'inspirer de lui, il ne tarda pas à se jeter avec éclat dans une route nouvelle. M. Royer-Collard subissait involontairement l'ascendant d'un siècle auquel il appartenait plus que M. Cousin. L'élévation de son caractère et les instincts de son austère probité l'avaient éloigné à la fois des excès de la philosophie sensualiste et du despotisme de l'Empire. Libéral par raison, spiritualiste par sentiment, politique d'une sagacité profonde et d'une mâle éloquence, il semblait, comme à dessein, s'arrêter au terme qu'il s'était à lui-même assigné dans la voie philosophique. La doctrine écossaise, qu'il expliquait, quand il céda sa chaire à M. Cousin, me paraît être la mesure exacte

de ses conceptions métaphysiques. Il part d'une psychologie bien étudiée, emprunte beaucoup à l'école sensualiste, puis s'en sépare quand il arrive à la conclusion, laissant à l'écart plusieurs graves problèmes, devant lesquels l'intelligence humaine ne peut, sans preuves certaines, se résigner à une abdication.

Sans aller beaucoup plus loin comme philosophe, M. Cousin, comme historien de la philosophie et comme critique, a singulièrement dépassé ces limites. Il a fourni aux générations qui le suivent les matériaux d'un édifice resté inachevé entre ses mains, et l'on peut dire de lui qu'il a inondé de clartés souveraines le but qu'il n'a pas touché. Nul, si ce n'est Descartes, dont il est le disciple respectueux, n'a posé d'une main plus ferme les bases d'une rigoureuse méthode; nul n'a mis plus de grandeur et de pompe à lui être infidèle. Dès les premiers pas de son enseignement il est à l'étroit dans les liens du froid expérimentalisme d'Édimbourg. Il l'abandonne pour le père de la philosophie française; affirmant avec lui la certitude de la pensée individuelle, il établit le point de départ indestructible de toute ontologie, allant sans effort de l'être qui a conscience de lui-même au monde extérieur, à la nature; puis, ces faits constatés, remontant à leurs causes, de ces causes à la cause des causes, à l'infini, d'où il redescend avec autant de sûreté jusqu'à l'homme ainsi transformé, agrandi, et retrouvant par l'autorité de la science la démonstration évidente de sa céleste origine.

C'est M. Cousin lui-même qui nous apprend, dans la préface de ses *Premiers Essais de philosophie*, comment il s'écarta de son programme pour concentrer son enseigne-

ment sur le principe du moi spirituel ; il y raporte la critique des différents systèmes que successivement il passe en revue, et, les mesurant tous à son inflexible criterium, il montre, avec une merveilleuse lucidité, les erreurs, dans lesquelles sont tombés les plus grands génies, quand ils se sont écartés de ce phare lumineux dont la conscience humaine est le foyer.

Je regrette que les bornes de ce discours ne me permettent pas d'entrer plus avant dans l'analyse scientifique de ces premières leçons. Ce qui me serait impossible, ce serait de les louer à l'égal de leur mérite. Elles n'ont pas été textuellement recueillies. Nous ne pouvons dès lors sentir le souffle oratoire qui les anima. Telles qu'elles sont, elles nous permettent de juger les qualités éminentes par lesquelles le jeune professeur se révéla comme une de ces rares intelligences qui dominent leur époque et laissent après elles un lumineux sillon.

Grâce à Dieu, nous sommes plus heureux pour les années suivantes qui conduisirent l'enseignement de M. Cousin jusqu'en 1820. Il publie cette partie de son cours sous le titre : *du Vrai, du Beau et du Bien.* Ce livre, qui a obtenu un immense et légitime succès, est celui auquel il a donné le plus de soins et qui reproduit le mieux son système. Il le dit lui-même dans son avant-propos : « Les dix-huit leçons qui com-
« posent le présent volume ont ce trait particulier que, si
« l'histoire de la philosophie en forme le cadre, la philo-
« sophie elle-même y occupe la première place, et qu'au
« lieu d'érudition et de critique, elles présentent une expo-
« sition régulière de la doctrine dès lors arrêtée dans notre
« esprit, qui depuis n'a cessé de présider à nos tra-
« vaux. »

La division qui fait partir l'auteur de la recherche de la vérité, pour le conduire à la morale à travers l'esthétique, est irréprochable. Simple et complète, elle saisit toutes les intelligences et embrasse l'ensemble des connaissances humaines. Après avoir, dans son précédent enseignement, solidement établi comme base fondamentale la certitude du moi réfléchi par la conscience, l'illustre professeur prouve par l'étude et le jeu des facultés de l'âme l'existence de principes généraux et universels. Ces principes n'étant pas en nous-mêmes, il en faut trouver la source hors de nous. Or, en examinant leur nature et la nôtre, on est invinciblement conduit à les rattacher à l'infini, non plus par le sublime intermédiaire des idées de Platon, mais par l'effort propre, par l'essence de notre raison, si bien que cette raison serait inexplicable sans la vérité absolue, et cette vérité absolue elle-même inexplicable sans Dieu dont elle est l'éternel attribut.

Arrivé à ces hauteurs, l'esprit de M. Cousin s'arrête, et, planant à la fois sur l'homme, sur l'univers, sur les essences invisibles, sur tout ce que l'infini pénètre incessamment comme cause créatrice, il croit avoir épuisé son sujet et il n'aborde l'esthétique que pour lui demander la confirmation éclatante de ses démonstrations. Elle ne pouvait lui manquer, car la notion du beau nous est révélée par les besoins impérieux de notre âme. Il n'est ni l'utile, ni l'agréable, ni le convenable ; il nous attire, nous subjugue, nous fascine sans le secours d'aucun intérêt, quelquefois contrairement à notre intérêt même. Sa perception peut nous être transmise par les sens, comme elle peut être purement idéale. Notre raison seule est donc son miroir, non son foyer. Sa notion

est en nous comme celle de la vérité. Son principe nous est supérieur, et, comme notre conscience nous atteste son universalité, il est absolu dans son essence et ne peut venir que de l'être absolu contenant dans son sein tout ce qui est nécessaire et immuable comme lui.

De cet enchaînement de déductions, pour ainsi dire mathématiques, naît tout un ordre de conséquences au développement desquelles M. Cousin sait prêter une incomparable grandeur. L'analyse la plus parfaite, et je ne sens que trop les défectuosités de la mienne, ne pourrait donner une idée, même affaiblie, de la lumineuse ordonnance de son argumentation, de la hauteur de ses vues, de la richesse de ses images. Le beau, n'étant à ses yeux qu'un rayon divin de l'idéal, se confond avec le vrai, et cette double conception nous ravit en Dieu. L'art, représentation finie du beau, ne peut donc jamais, sans être infidèle à sa mission, se séparer de la vérité ni altérer le lien mystérieux qui le rattache à l'infini. Plus élevé que la réalité dont il s'inspire, il poursuit sans relâche, en désespérant toujours de l'atteindre, le type incréé de toute perfection. Il le devine sous le voile de formes changeantes qui le trahissent et le dérobent tour à tour, il en évoque le fantôme dans ses fiévreuses méditations, jusqu'à ce que, se repliant sur l'âme humaine, il trouve dans ses profondeurs le secret de la beauté morale qui engendre, domine et gouverne ici-bas toutes les autres.

C'est ainsi que, par un circuit inévitable, l'observation philosophique nous ramène au point de départ, à nous-mêmes, à notre propre conscience. Le besoin de la justice est en elle aussi net, aussi impérieux que celui du vrai et du beau. De la notion de la justice découle celle du bien et de la morale.

M. Cousin réfute avec une extrême vigueur la doctrine de l'intérêt, et prouve la faiblesse et l'insuffisance de la théorie du sentiment. Et, revenant avec le flambeau de sa méthode sur la route éclairée par lui d'une si vive lumière, il place le principe de la morale en Dieu et dans le rapport nécessaire qui nous unit à lui.

Il faut lire les pages éloquentes que le grand écrivain a consacrées à l'établissement de ces hautes vérités. Je ne crois pas que jamais elles aient rencontré un plus magnifique interprète, et nulle part cependant les beautés de la forme ne diminuent la rigueur du raisonnement. Il contrôle le témoignage de la conscience par celui de l'humanité, et leur conformité lui permet légitimement de donner aux faits particuliers leur caractère général, aux faits généraux leur principe universel. Clef sublime de la voûte éternelle qu'on ne peut supprimer sans ruiner l'édifice tout entier ! Pourquoi en effet l'homme aurait-il reçu le bienfait dangereux de la liberté, s'il n'avait en même temps l'intuition du bien ? et comment, sans cette intuition souveraine, expliquer le désintéressement, le dévouement, l'estime et le mépris, l'admiration et l'indignation ? Pourquoi le jugement universel décerne-t-il le nom de héros à ces êtres privilégiés qui, s'oubliant constamment eux-mêmes, se sont sacrifiés à l'exécution d'un juste dessein, supérieurs à l'exil, aux souffrances, à la mort, et conservant, même après l'abandon de leurs amis, suprême épreuve des grandes âmes, une ineffable et calme sérénité ? Pourquoi, au contraire, au sein de fastueuses délices, enivrés d'encens, courbant sous la loi de leur caprice le front des peuples et le diadème des rois, les tyrans dont le pouvoir est né de la fourberie et de la violence sont-ils impuis-

sants à dominer leur trouble intérieur? et, maîtres du monde, pourquoi sont-ils les esclaves humiliés d'imaginaires et invincibles terreurs? L'immortel annaliste de Rome nous le dit : « Ce spectacle donne à la sagesse sa plus éclatante con- « firmation. Sa cause triomphe par ce contraste (1), » et les déchirements qu'entraînent après elles les faussetés, les passions brutales, les méchantes entreprises, n'auraient pas plus de raison d'être que la noble et confiante quiétude du martyr, sans le principe absolu de la justice qui, de Dieu descendant sur l'humanité, pénètre sa substance immatérielle et lui arrache d'involontaires hommages, dans ses misères comme dans sa grandeur!

De la morale ainsi restituée à sa haute origine et à son rôle salutaire, naît logiquement la doctrine du devoir, du mérite et du démérite, et, par voie d'irrécusable conséquence, celle de l'immortalité de l'âme. Elle protége par une règle identique le droit privé et le droit public, car le respect que l'individu commande pour l'exercice de ses facultés primordiales est la seule base légitime du gouvernement des nations. Ainsi disparaissent les usurpations de la force, qui n'ont d'autre point d'appui que l'ignorance et la corruption. Les sociétés modernes ne peuvent prendre leur essor qu'en s'en affranchissant pour jamais, quel que soit le consentement qu'elles aient semblé prêter. M. Cousin l'enseigne en termes exprès : « L'hu- « manité, dit-il, oublierait sa dignité, elle consentirait à sa « dégradation, elle tendrait les mains à l'esclavage, que la

(1) Neque frustra præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recludantur tyrannorum mentes, posse adspici laniatus et ictus. Quando, ut corpora verberibus, ita sævitia, libidine, malis consultis, animus dilaceretur. Lib. VI, 6.

« tyrannie n'en serait pas plus légitime. La justice éternelle « protesterait contre un contrat qui, fût-il appuyé sur les « désirs réciproques les plus authentiquement exprimés et « convertis en lois solennelles, n'en est pas moins nul et de « nul effet. Comme l'a très-bien dit Bossuet, il n'y a pas de « droit contre le droit, point de contrats, de conventions, « de lois humaines contre la loi des lois, contre la loi na- « turelle. »

J'en conclus qu'en saine morale, le seul gouvernement acceptable est celui qui sort de la liberté et en favorise l'épanouissement. M. Cousin nous l'enseigne encore dans un passage, que je transcris d'autant plus volontiers qu'il est presque textuellement conforme à l'opinion que j'ai développée sur le même sujet, quand il nous était permis de penser en matière de constitution : « C'est, dit-il, une triste et fausse poli- « tique que celle qui met aux prises la société et le gouver- « nement, l'autorité et la liberté, en les faisant venir de deux « sources différentes, en les présentant comme des principes « contraires. J'entends souvent parler du principe de l'au- « torité comme d'un principe à part, indépendant, tirant de « soi-même sa force et sa légitimité. et par conséquent fait « pour dominer. Il n'y a pas d'erreur plus profonde et plus « dangereuse. On croit par là affermir le principe de l'auto- « rité. Loin de là, on lui ôte son plus solide fondement. « L'autorité, c'est-à-dire l'autorité légitime et morale, n'est « autre chose que la justice, et la justice n'est autre chose « que le respect de la liberté. En sorte qu'il n'y a pas deux « principes différents et contraires, mais un seul principe « d'une certitude égale et d'une égale grandeur dans toutes « ses formes et dans toutes ses applications.

« L'autorité, dit-on, vient de Dieu. Sans doute, mais d'où « vient la liberté? C'est à Dieu qu'il faut rapporter tout ce « qu'il y a de plus excellent sur la terre, et rien n'est plus ex- « cellent que la liberté. La raison, qui dans l'homme com- « mande à la liberté, lui commande selon sa nature, et la pre- « mière loi qu'elle lui impose est de se respecter elle-même. »

Ces maximes élémentaires sont de tous les temps. Elles sont toujours utiles à rappeler, surtout lorsqu'elles sont ouvertement méconnues; et c'était, de la part du jeune professeur, un courageux patriotisme, de les faire entendre à la Restauration qui aurait pu y trouver son ancre de salut. Mais les pouvoirs qui ont la folie de se mettre au-dessus de l'opinion s'infatuent d'eux-mêmes, et le silence leur va mieux que la contradiction. Le ministère ordonna la suspension d'un enseignement auquel il n'y avait rien à répondre. M. Cousin descendit dignement de sa chaire en compagnie d'un historien illustre, atteint par la même disgrâce, vengé par la même popularité; et c'est encore à Tacite que j'emprunte, pour la leur appliquer, cette maxime dont les événements n'ont pas tardé à montrer la justesse : « Rien ne « tourne mieux à la dérision que la démence de ceux qui « croient étouffer le siècle qui les suit sous le poids de leur « passagère puissance. Le châtiment qu'ils infligent au génie « fait son autorité, et la rigueur dont ils ont usé en le « frappant n'a d'autre effet que d'assurer leur propre honte « et sa légitime gloire (1). »

(1) Quo magis socordiam eorum irridere libet, qui præsenti potentia credunt exstingui posse etiam sequentis ævi memoriam. Nam contra, punitis ingeniis, gliscit auctoritas. Neque aliud externi reges, aut qui eadem sævitia usi sunt, nisi dedecus sibi, atque illis gloriam peperere. *Ann.*, lib. IV, 35.

Violemment arraché à ses succès, M. Cousin n'éprouva pas une heure de défaillance. Il se donna avec ardeur à l'étude, cette amie fidèle des délaissés. C'est alors que commença à se développer chez lui le goût passionné des livres et de la philologie. La science ne lui suffisait pas. Il y ajoutait la patiente et curieuse investigation des textes, la comparaison des éditions, et il n'épargnait ni dépenses ni fatigues pour conquérir, dans sa pureté originale, la forme de l'auteur qu'il interrogeait.

Dans un de ses voyages en Allemagne, le 14 octobre 1824, il fut inopinément arrêté à Dresde sur une dénonciation de la police prussienne. Mis au secret, malade, il invoqua vainement l'intervention du chargé d'affaires français, qui probablement reçut l'ordre de demeurer sourd à ses plaintes. Il put alors réfléchir à la petitesse des gouvernements qu'une vaine frayeur pousse à de si criminels excès, et, plus libre dans ses fers que ses tristes persécuteurs dans leurs palais, il se consola par le commerce du divin Platon, dont il traduisit le *Banquet*. Interrogé seulement en décembre, il n'obtint qu'en février une mise en liberté provisoire, avec Berlin pour résidence forcée. Il y étudia sérieusement la langue allemande, et se lia avec tous les philosophes éminents aux travaux desquels il a eu le mérite de nous initier. Les portes de sa patrie ne lui furent rouvertes que le 25 avril 1825, sans qu'il eût été admis à repousser légalement l'absurde accusation d'affiliation à une société secrète qui avait troublé l'imagination des ministres de Frédéric-Guillaume.

Cette ère de pénibles épreuves si vaillamment traversée devait bientôt finir. En dépit de la compression qui s'appesantissait sur elle, la France s'agitait dans un vague malaise;

elle appelait de tous ses vœux un régime qui rendît un libre essor à son génie. Quand l'administration de M. de Villèle s'affaissa sous le poids d'une légitime réprobation, les deux illustres professeurs furent rappelés à la Sorbonne d'où les avait bannis une politique inintelligente. Leur retour fut un triomphe. Je ne crois pas que M. Cousin ait pu compter dans sa vie, brillante de si nombreux succès, beaucoup d'heures pareilles à celle où il se trouva en face d'un auditoire amoncelé dans la vaste mais trop étroite salle d'un amphithéâtre fermé depuis huit années, s'ouvrant enfin pour donner passage au flot d'admirateurs enivrés, qui saluaient avec de frénétiques applaudissements le maître aimé, reconquis par la victoire du droit et l'approche de la liberté.

Il était difficile au professeur d'échapper à la contagion de ces impétueuses émotions. Elles expliquent le caractère particulier des treize leçons qui inaugurèrent la reprise de son cours. Son talent oratoire s'y produit dans son merveilleux éclat ; sa langue est souple, abondante, mélodieuse ; sa période savamment agencée se développe avec une majesté simple sans trahir l'art de sa composition. La beauté de l'expression est constamment au niveau de l'élévation de la pensée, et, quand on lit ces magnifiques discours, surtout quand on a eu, comme moi, le bonheur de les entendre, on comprend facilement l'impression immense qu'ils ont causée. Cependant nulle œuvre de M. Cousin n'a provoqué et ne mérite de critiques plus sérieuses. Il le dit lui-même dans l'avant-propos de la publication qu'il en a faite : « Je n'ai pas « besoin d'une grande modestie pour reconnaître que, dans « ce cours tout à fait improvisé, il y a plus d'une proposition « hasardée et des excès de langage que j'aurais bien volon-

« tiers fait disparaître, si la calomnie, en les envenimant, ne « les avait rendus irrévocables. » Je ne saurais pour ma part, sans une flatterie indigne d'une si grande mémoire, ne pas souscrire à ce jugement. Nous ne rencontrons ici ni la méthode ni l'exactitude qui donnent aux précédentes leçons une valeur inestimable et qui vont bientôt se retrouver avec toute leur puissance dans une savante et lumineuse critique du système de Locke. L'auteur y trace le cadre de l'histoire de la philosophie et y cherche un moyen de vérifier la légitimité de son système. Il le résume par sa division du vrai, du juste et du beau venant de Dieu et y reliant l'homme, se produisant d'abord spontanément dans notre âme, s'en dégageant ensuite par la réflexion. Poursuivant son analyse psychologique, il arrive à sa formule célèbre du fini, de l'infini, du rapport du fini et de l'infini. Il la justifie par le témoignage de la conscience, la contrôle par l'histoire, et en fait sortir sa fameuse doctrine des trois époques nécessaires, fatalement successives, s'engendrant et se détruisant les unes les autres. Dans ce développement historique il place quatre systèmes philosophiques également nécessaires, découlant du même principe et reparaissant dans un ordre invariable. Il les reconnaît tous contenant une part d'erreur et une part de vérité. Le rôle de la philosophie moderne est d'écarter l'une pour rétablir l'autre. Elle prend le nom d'éclectisme, et se manifeste en métaphysique par le spiritualisme, en politique par la monarchie constitutionnelle.

Ces distinctions artificielles se sont depuis longtemps évanouies devant la précision de la critique, et, j'ose le dire, devant l'autorité des événements. Je ne puis néanmoins méconnaître la grandeur et le charme qu'elles prêtaient à l'éloquence

de M. Cousin. Peut-être les avait-il imaginées pour éblouir et captiver les jeunes intelligences qui venaient à lui avec une foi naïve. Si tel a été son désir, je puis attester, au moins pour mon humble part, qu'il a été accompli. La commotion que j'ai ressentie au pied de sa chaire s'est prolongée bien au delà ; et quand, aujourd'hui, à quarante ans de distance, je relis ces leçons que je n'avais pas revues depuis, j'y retrouve dans leur fraîcheur virginale, comme les fidèles compagnes de ma vie intellectuelle, les saintes aspirations de ma jeunesse vers la vérité éternelle, l'indépendance de la pensée, la passion de la liberté dont mon cœur reconnaissant renvoie au maître vénéré le mérite et l'honneur.

Cette action salutaire sur les générations qu'il a formées sera la vraie gloire de M. Cousin. Il les a ramenées à la philosophie par des sentiers semés des plus nobles séductions. Peut-être a-t-il trop facilement présenté des classifications comme des systèmes, peut-être s'est-il arrêté trop vite dans la voie où il n'y a d'autre terme que celui de notre faculté de connaître. Mais ce qu'on ne peut lui contester, ce sont ses ardentes et sincères croyances spiritualistes, son amour immense de la patrie, son respect religieux pour les droits de la raison humaine. Son enseignement, comme un fleuve majestueux et fécond, s'échappe sans effort de ces sources vives. Il est une philosophie incomplète et une morale achevée. Il a fait surgir des penseurs éminents qui lui ont rendu un juste hommage en portant plus loin que lui le drapeau philosophique. Il n'a fait pénétrer dans les cœurs que de généreuses inspirations, et si ses élèves sont restés fidèles à ses leçons, il n'en est pas un qui n'ait été un bon citoyen, un homme de bien, prêt à tous les sacrifices

pour l'accomplissement de son devoir et la défense de ce qui est juste.

La Révolution de 1830 lui ouvrit l'accès du pouvoir et l'enleva à sa chaire, au notable détriment de la science. Membre du conseil de l'Université et de la chambre des Pairs, ministre de l'instruction publique dans le cabinet du 1er mars, il ne négligea aucune occasion de servir la cause de la philosophie et de l'enseignement. Il fut l'un des auteurs de la belle loi sur l'instruction primaire, rédigea le rapport à la chambre des Pairs, laissant ainsi un monument qui devait préparer de vifs regrets à ceux qui n'ont pu empêcher la mutilation de son œuvre. Rendu à la vie privée par la chute de la monarchie, M. Cousin se consola facilement de sa retraite en se vouant avec plus d'ardeur que jamais à ses chères études. Ce fut alors que, tout en remaniant avec une patience et un goût admirables ses œuvres précédentes, en les éclairant par des préfaces achevées, il commença à mettre à exécution une entreprise qui avait été l'objet constant de ses méditations et de ses rêves. Le XVIIe siècle l'avait toujours captivé par un attrait que l'âge et la réflexion n'avaient fait que fortifier, et, s'abandonnant sans résistance à cette prédilection, il avait complaisamment tourné toutes les forces de son âme vers les raisons qui pouvaient la justifier. Aussi était-il arrivé à créer à son siècle préféré une prééminence absolue, qui l'entraînait à une indulgence un peu relâchée pour ses côtés faibles. Mais qui de nous serait tenté de s'en plaindre, quand ce sentiment, presque passionné, lui a inspiré les charmantes biographies où il a prodigué toutes les richesses de l'art le plus exquis? Art enchanteur jusque dans ses raffinements, naturel en ses affectations, et témoi-

gnant par sa recherche même la dévotion tendre et sincère dont il est le poétique reflet. Sans doute le philosophe et l'historien s'effacent devant le panégyriste. Nous en sommes bien vite consolés par les grâces inimitables d'un esprit subjugué et par les généreux élans d'un cœur vraiment épris.

D'ailleurs une pensée élevée se dégage de ces créations séduisantes. C'est l'hommage rendu à la dignité, à la souveraineté de l'intelligence humaine. En traçant d'une main à la fois si caressante et si émue les portraits des femmes célèbres qu'il dérobe à l'histoire pour les couronner de l'immortalité littéraire, M. Cousin est resté fidèle à Descartes. C'est leur âme épurée et fortifiée par de nobles études qu'il admire en elles. Il montre la grandeur de ce ressort divin jusque dans leurs erreurs, et c'est légitimement qu'il les propose à la reconnaissance de la postérité, à raison de l'exemple et de l'impulsion qu'elles ont donnés.

En cela, il n'est que juste ; et ses fines louanges renferment une profitable leçon. Si les femmes du XVIIe siècle ont joué un rôle brillant ; si leurs vertus, leur courage, leurs passions ont imprimé à leur époque un caractère singulier d'animation chevaleresque, c'est que, malgré leur apparente frivolité, elles avaient profondément pénétré dans le sérieux de la vie ; c'est qu'avant tout elles avaient demandé au savoir la force qu'il ne refuse jamais à quiconque l'aborde avec résolution. On est étonné et presque humilié aujourd'hui quand on songe à la variété des connaissances familières à ces grandes dames, que le rang et la beauté n'éblouissaient pas, au point de leur faire envisager la distinction et la parure comme le but suprême de l'existence.

Aussi les hommes les plus considérables subissaient leur empire. Disciplinées par leurs scrupules délicats, les lettres dépouillaient leur rudesse primitive; la langue se fixait; l'élégance et l'urbanité s'imposaient; la galanterie s'ennoblissait, et dans ce doux commerce, dont nul attrait décent n'était banni, la science et le cœur, la bravoure et les grâces se partageaient, sans se le disputer, l'influence souveraine qui préparait et dominait l'opinion publique.

Les femmes n'ont point été infidèles à cette mission pendant le cours du siècle suivant, envers lequel M. Cousin ne s'est pas montré suffisamment impartial. Adversaire infatigable du matérialisme qu'il a courageusement combattu, et, je le crois, scientifiquement vaincu, il l'a trop identifié au XVIIIe siècle, qui, malgré d'injustes attaques, restera grand par sa foi à la raison et sa haine du despotisme. Vous avez tous présents à la mémoire les noms des femmes illustres, qui, à côté de généreux écrivains, contribuèrent au merveilleux épanouissement philosophique, d'où sortit le triomphe de la nation régénérée par la liberté. Les convulsions sanglantes qui accompagnèrent cette commotion terrible, et qui par un inexplicable mystère semblent être la condition fatale de toutes les grandes initiations, auraient-elles ajouté à tous nos malheurs, à tous nos malentendus, à toutes nos faiblesses, la perte des traditions que le souvenir de nos glorieuses aïeules nous rappellerait en vain? Commettrions-nous la faute impardonnable de séparer ce que Dieu a indissolublement uni, de sevrer les femmes de la forte nourriture de l'esprit, et de nous priver du secours précieux de leur sagesse, si vigilante, si tendre, si perspicace? Agir ainsi serait inaugurer le règne de la corruption et de la force. Celui de la liberté

doit naître des mœurs, et les mœurs ne seront relevées que lorsque, associée à l'homme par les travaux de l'esprit, l'affranchissement de la pensée et l'amour de la patrie, la femme reprendra dans la société française l'influence légitime que ses nobles qualités lui assurent.

C'est en relisant les pages attachantes que M. Cousin a consacrées à ses illustres héroïnes que se fortifiera en nous ce sentiment salutaire. Nous y trouverons aussi des modèles achevés de style. L'auteur seul était sévère pour elles et y retouchait sans cesse. Il se livrait avec amour à ce travail, ce qui ne l'empêchait pas de revoir minutieusement chacune des éditions de ses différents livres et d'y ajouter des commentaires et des préfaces. Nul n'a poussé plus loin que lui le scrupule d'un écrivain désireux d'atteindre la plus haute perfection. Il y consacrait ses veilles, et quand ses forces diminuaient, son âme soutenait encore son infatigable persévérance. Ce fut au milieu de ces nobles labeurs qu'une mort douce et calme le surprit à Cannes, dans sa soixante-quinzième année. Il n'en vit pas les approches. Mais il y était préparé ; s'il n'eut pas la consolation des adieux suprêmes, il témoigna par ses dernières dispositions sa fidélité touchante aux amitiés qui avaient été le soutien et le charme de sa vie. Il n'oublia pas davantage les intérêts de la science et confirma la fondation d'un prix de 20,000 francs à donner tous les trois ans, par l'Académie des Sciences morales et politiques, à la meilleure composition sur la philosophie ancienne. Enfin il laissait une bibliothèque inestimable, véritable monument élevé par lui à l'histoire de la philosophie et à la littérature du XVIIe siècle. Voulant en faire un secours utile à l'étude, il la légua à l'État avec une rente annuelle de 10,000 francs pour son en-

tretien, et le choix par lequel il désigna celui auquel, pour la première fois, devait être confiée la garde de son cher trésor fut encore le tribut payé à une sainte affection, et en même temps l'hommage bien mérité rendu au savoir, à la modestie, à la dignité du caractère.

Tel fut celui que la France a perdu et dont la place à l'Académie restera vide. Il n'y brillait pas seulement par les qualités connues du public, il vous réservait les grâces familières d'une conversation dont la richesse était inépuisable. Son zèle pour tout ce qui vous touchait ne se lassait jamais, et les travaux par lui entrepris à votre intention prouvaient toute l'étendue des respects qu'il avait voués à la philosophie et à la langue française, dont, avec raison, il ne séparait pas la cause.

J'en atteste son rapport sur la *Nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal,* dont la lecture n'occupa pas moins de cinq de vos séances. Attachant à la pureté des textes une importance capitale, il aurait voulu qu'on n'épargnât aucun effort pour rétablir ceux des auteurs classiques. Il n'avait pas du reste attendu cette occasion pour joindre la pratique au précepte ; il avait consacré ses veilles à éditer Proclus, Abélard et Descartes, et ces publications, fruit d'un immense labeur, ne lui avaient pas coûté moins de 35,000 francs. Quand la science était en jeu, il oubliait tout, hors ses amis, auxquels, malgré quelques rudesses extérieures, il gardait les intimes délicatesses de son cœur. A ceux qui, malgré les révélations de son inimitable talent, mettraient en doute sa profonde sensibilité, il a fait à l'avance une réponse victorieuse dans un écrit plein d'émotion sur le marquis de Santa Rosa. Il y raconte la vie et la fin sublimes de ce martyr de

l'indépendance italienne et les circonstances qui amenèrent entre eux une étroite liaison. A ce récit est mêlée une correspondance qui, montrant ces deux âmes sans voiles, permet de découvrir dans celle de M. Cousin les sentiments les plus tendres et l'affection la plus fidèle.

Parvenu au terme de cette étude qui, je ne le sens que trop, dépassait mes forces, et dans laquelle la pensée de votre bienveillance seule m'a soutenu, quand je me recueille en moi-même pour rechercher quel est le titre le plus solide de gloire de mon illustre prédécesseur, ramené malgré moi aux premières impressions de ma lointaine jeunesse, je vois son beau génie rayonner comme celui du plus puissant des initiateurs philosophiques du XIXe siècle. Il restera aussi l'un de nos plus grands écrivains. Mais, malgré l'éclat d'une telle couronne, je pose plus haut sur son front celle que lui décerne la liberté de penser. Il a mis au service de cette sainte cause toutes les ressources de sa nature privilégiée. Il a dominé les intelligences; le mouvement fécond qu'il leur a communiqué ne fera que s'étendre. Il s'étendra, que dis-je? il s'est déjà étendu bien au-delà des limites auxquelles lui-même a touché.

Mais il faut reconnaître que, placé au premier rang comme historien de la philosophie, comme philosophe il a peut-être exagéré les ménagements. Je fatiguerais votre attention si je vous citais les nombreux passages dans lesquels il a lui-même déclaré qu'il n'allait point jusqu'aux conséquences de ses principes, et que, sur plusieurs points capitaux, il se refusait à conclure. A ses yeux, la philosophie est surtout une science morale, et sa mission est de vivre en paix avec les puissances que les hommes ont coutume de respecter.

Partant de ces maximes, il s'efforce de tout concilier. En histoire, il aboutit à une sorte d'optimisme fataliste qui semble le rendre partisan du succès et de la force. Il ne tient pour grands que les hommes qui ont réussi. Il proclame la nécessité de la guerre et la légitimité de la victoire. En politique, il n'accepte que les gouvernements consentis, et néanmoins il défend l'hérédité du pouvoir qui supprime le consentement. Il néglige complétement le redoutable mais nécessaire examen de la question du mal, et, s'il y touche, c'est pour y échapper par une amnistie indirecte. Enfin, dans tous ses écrits, il enseigne cette idée, pour lui fondamentale, que la philosophie et la religion habitent des domaines essentiellement distincts, qu'elles doivent s'éclairer et se soutenir sans jamais se heurter; celle-ci démontrant ce que la raison conçoit, celle-là découvrant les vérités qui lui échappent. La philosophie se fortifie par son respect pour la religion, la religion s'épure par sa tolérance pour la philosophie, et toutes deux, ainsi unies, quoique indépendantes, concourent à l'amélioration des sociétés humaines.

En parlant de religion, M. Cousin n'entend que le christianisme et même le catholicisme, de même qu'il ne connaît d'autres peuples que ceux dont la racine est dans le monde indo-grec. Se dégageant ainsi d'une difficulté considérable, et supposant que le philosophe ne doit compter qu'avec le christianisme, il revient sans cesse sur la convenance d'un rapprochement de celui-ci avec la philosophie par un système d'égards mutuels.

Je rends hommage au sentiment élevé qui lui a inspiré cette doctrine; mais, quoique ce grand esprit n'ait jamais songé à abdiquer un seul des droits de la philosophie qui sont ceux

de la raison, je crains qu'il ne se soit flatté d'un chimérique espoir en proposant un compromis aujourd'hui repoussé avec tant de hauteur. La conciliation qui doit être poursuivie et réalisée n'est possible que par la liberté. Et ici l'illusion contraire m'apparaît avec un caractère d'autant plus dangereux qu'elle séduit plus facilement les nobles cœurs, et je n'exagère rien en affirmant qu'elle est la cause du malaise profond auquel notre société est en proie. Je vous demande la permission de justifier cette opinion en terminant ce trop long discours. Peu de mots y suffiront. Je sens toute leur difficulté. J'ai cru cependant qu'il était de mon devoir de ne rien taire de ce qui, pour moi, est la vérité. La gravité du sujet et la fermeté de ma conviction me feront, je l'espère, pardonner mon entière franchise.

A mes yeux la philosophie n'est point un expédient moral ou politique. Elle est une science. Elle est la connaissance de ce qui est. Quels que soient son nom et son drapeau, elle part forcément de la raison humaine et se meut dans ses limites. Si la raison était infinie, la philosophie expliquerait tout; comme elle est finie, la philosophie s'arrête aux bords des abîmes où la raison se perd. Mais, en s'y arrêtant, elle se rend compte de l'obstacle. Si elle le franchit sur les ailes de la foi, c'est encore par le secours de la raison seule. M. Cousin le dit fort justement : « Croire, c'est connaître et compren-« dre en quelque degré; ôtez la possibilité de connaître, et « la racine de la foi est enlevée (1). »

La science philosophique est soumise à des lois qui viennent de sa nature propre et dont elle ne peut s'affranchir

(1) Introduction à l'Histoire de la philosophie, p. 98.

sans cesser d'être. La première est de n'admettre que ce que la raison admet. La seconde est d'affirmer résolûment les jugements certains de cette raison, et de n'y souffrir aucune altération.

Malheureusement, depuis que le monde existe, l'accomplissement de ce double précepte, en apparence si naturel et si simple, a été constamment impossible. Par un de ces mystères, devant lesquels notre faible intelligence se confond, les hommes ont jusqu'à présent considéré comme ennemis publics ceux qui ont entrepris de le mettre en pratique. Dominés par l'ignorance et la peur, ils ont versé des flots de sang généreux pour étouffer le flambeau de la raison. Elle a résisté aux échafauds et aux bûchers, et les nobles martyrs qui se sont sacrifiés pour elle trouvent aujourd'hui des apologistes et des vengeurs. C'est au XVIIe siècle que ses imprescriptibles droits ont été scientifiquement proclamés par l'illustre penseur dont notre patrie est justement fière. Ils l'ont été politiquement par les glorieux représentants de la Révolution de 1789, qui n'ont fait que conclure après avoir emprunté leurs prémisses aux beaux génies dont Descartes a été le sublime initiateur.

Depuis cette heure solennelle et féconde, le mouvement philosophique s'est emparé de la société française. Il y a passé des idées dans les faits. Mais il a provoqué des résistances violentes, surtout de la part de l'Europe féodale. Ces résistances ont amené des réactions et des malheurs dont on a cruellement abusé contre lui. Alors a commencé un antagonisme qui dure encore, entre l'esprit du passé, qui veut reconquérir le terrain qu'il a perdu, et l'esprit nouveau, qui le lui dispute pour se jeter en avant.

Les incidents de cette lutte ont rempli les soixante-sept années que le XIXe siècle a déjà données au temps. Nul ne peut savoir s'il achèvera sa carrière en consacrant la victoire décisive de l'un ou de l'autre rival ; mais ce qu'on peut affirmer sans être téméraire, c'est que, malgré de fréquentes mauvaises fortunes, l'esprit nouveau a grandi dans des proportions considérables, et que son succès est désormais infaillible. Dans les rudes combats qu'il lui a fallu livrer, trois puissants auxiliaires lui sont venus en aide. D'abord les sciences naturelles, dont l'essor a été favorisé dans une certaine mesure, et dont les conquêtes ont changé la face du monde ; puis les sciences historiques, quelquefois encouragées, le plus souvent tolérées, quand elles n'ont pas été mises à la gêne, mais qui n'en ont pas moins jeté sur les problèmes sociaux une lumière inattendue. Enfin, par un retour étrange des destinées humaines, plusieurs des nations qui avaient tiré l'épée contre notre révolution et croyaient l'avoir terrassée sont devenues ses champions, vaincues elles-mêmes par les principes qu'elles voulaient anéantir.

Au milieu de ce concours de forces diverses, tendant à un même but, la science philosophique ne pouvait s'abstenir, et ses représentants ont prouvé par leurs travaux obstinés, par leur dévouement courageux et désintéressé, qu'ils comprenaient la grandeur de sa mission. Mais c'est contre leurs généreux efforts que se sont associés d'implacables adversaires, d'autant plus dangereux qu'ils disposaient quelquefois des pouvoirs publics, gouvernaient les mœurs et faisaient les lois. Certaines idées ont été dénoncées et punies comme des crimes. On a persuadé à la société française que, si la discussion est excellente, c'est à la condition de se ren-

fermer dans le programme que lui impose l'autorité, à l'infaillibilité de laquelle il appartient de déterminer les cas réservés. On a cru, par cette tutelle sévère, maintenir à jamais l'esprit philosophique dans les liens salutaires d'un savoir orthodoxe. Or c'est précisément le contraire qui est arrivé, et la nature des choses le commandait. Tacite explique, en termes admirables, comment le silence du despotisme enfante les bruits calomnieux qui trouvent leur excuse, comme leur attrait, dans le danger auquel ils exposent. Quand le souffle du libre examen s'est levé, défendre aux hommes d'y enfler leurs voiles, c'est les pousser à naviguer au hasard et à se briser contre les écueils. Aussi, avec ce beau système, qui prétend tout prévoir, tout ordonner, qui fait sa part à la philosophie et la contraint à baisser les yeux devant ce qu'il lui interdit de regarder, nous avons vu le matérialisme reparaître avec éclat, séduire une partie de nos jeunes générations, et les entraîner vers l'athéisme, qui en est la fatale consécration.

Ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui ont foi en la vertu de la compression morale. Ceux-là seuls s'en effrayent qui doutent de Dieu. Pour ceux qui croient fermement en lui, ce résultat est un enseignement, non un sujet de trouble. Ces funestes erreurs ne sont, à vrai dire, que des protestations contre l'imprudente prétention d'enchaîner la discussion. Elles n'ont d'autre remède que la discussion libre : avec elle elles ne sont plus à craindre. Quelles alarmes puis-je concevoir en face de la négation de l'âme et de Dieu, s'il m'est permis de dire hautement :

« Je suis ma propre lumière. Quand je m'interroge, je sens en moi la faculté de me connaître, et en dehors de moi le monde

extérieur qui n'est pas moi, et au-dessus encore l'infini dont tout émane et dont ma conscience me fournit l'irrécusable notion.

« Il est vrai que cette notion ne me vient pas de mes sens, pas plus que toutes celles qui constituent ma vie morale, c'est-à-dire la meilleure partie de mon être, et, comme je ne doute pas de celle-ci, je ne puis pas davantage douter de celle qui me conduit à Dieu; et, quand je concède que mes sens y sont étrangers, qu'elle est toute intérieure, j'ai tort : j'oublie que ces sens m'en apportent la démonstration éclatante toujours reproduite, toujours nouvelle, et jamais réfutée. Quoi ! nous sommes à chaqne heure les témoins de l'admirable ordonnance de l'univers, la science nous montre des prodiges dans la structure du plus humble vermisseau, comme aussi, élevant nos intelligences jusqu'à des régions inconnues avant ses découvertes, elle nous promène dans les champs de l'espace où, gouvernés par des lois régulières, gravitent, en s'attirant et se contenant les uns les autres, des millions de mondes étincelants de lumière, et, parce que nous n'en comprenons pas l'essence, nous contesterions l'existence d'une volonté supérieure sans laquelle toutes ces merveilles seraient elles-mêmes incompréhensibles ! Elles existent, cependant. Nos sens nous les montrent, notre raison confirme leur témoignage, et par elles il faut nous laisser entraîner par la force de l'évidence jusqu'à Dieu qu'elles proclament, ou nier résolûment cette évidence, et avec elle notre raison, c'est-à-dire nous dégrader de nos propres mains.

« Mais ce Dieu dont mon âme immortelle garde l'ineffaçable image, ce Dieu qui se révèle à ma conscience par ma

raison, c'est un Dieu d'esprit et de vérité. Il m'a fait intelligent et libre, et la première loi qu'il m'impose, c'est le respect de mon intelligence et de ma liberté; je lui suis fidèle en suivant la raison qu'il m'a donnée pour guide, je le méconnais en humiliant cette raison devant des erreurs qu'elle n'accepte point. Mon droit est donc de juger et de choisir. Mon devoir est de repousser ce que ma raison rejette. De là le principe de l'indépendance absolue de la pensée correspondant au principe de l'indépendance absolue de la conscience déjà consacré par la loi civile. La raison humaine en est arrivée au même point que la nation française; instruite par l'expérience et le malheur, elle rompt solennellement avec ses tuteurs officieux; elle a conquis le droit de faire elle-même ses propres affaires. »

Si la philosophie avait la faculté d'appeler sur un terrain ainsi dégagé les matérialistes et les athées, j'ai la conviction profonde qu'elle ne laisserait debout aucune de leurs propositions, et qu'aux applaudissements de l'humanité reconnaissante elle les forcerait à rétablir le spiritualisme et le déisme sur leurs bases éternelles. Mais c'est cette faculté qui lui est précisément refusée. On souffre qu'elle combatte, pourvu qu'elle prenne ses armes dans les arsenaux officiels. En produit-elle qui lui soient propres, on les brise comme révolutionnaires et impies. D'un autre côté, pouvons-nous fermer les yeux sur les condamnations solennelles prononcées contre les libertés humaines, et principalement contre la liberté de penser? Et quand un inflexible dogmatisme foudroie ainsi la philosophie, n'est-il pas dérisoire de demander à celle-ci de la conciliation et des égards?

Je le dis sans détour : les contempteurs de la raison, quelles

que soient la hauteur de leur rang, la droiture de leurs intentions, me paraissent plus dangereux que les théoriciens matérialistes, et ce qui ne m'effraye pas à un moindre degré, c'est l'indifférence des âmes en présence de leurs entreprises. Si la société était entraînée à leur suite par une adhésion instinctive ou réfléchie, je m'en inquiéterais moins. Mais elle n'a pas d'autre mobile que son propre scepticisme. Elle obéit sans se soumettre et laisse passer ce qui la perd, faute de courage suffisant pour aller droit à ce qui la sauverait.

De là ces contradictions malheureusement trop certaines entre les apparences et les réalités, ces lâches complicités de fautes qu'on pourrait empêcher, ce trouble de tant de consciences honnêtes, qui se demandent avec anxiété quel sera le remède d'une si pénible situation.

Descendons tous au fond de nous-mêmes, et nous le trouverons sans difficulté. Ayons le bon sens de secouer les mortelles langueurs de cette mollesse morale qui nous rend indifférents à l'erreur. Sortons enfin du convenu pour aborder résolûment tout ce qui est du domaine de notre raison. Et, après avoir retrempé nos croyances à cette source pure, ayons la sagesse virile de les défendre et de les faire prévaloir. La science philosophique peut être ici notre guide. Elle ne désire pas répondre à des rigueurs par des rigueurs, à des anathèmes par des anathèmes ; elle ne demande que le droit de vivre, c'est-à-dire de penser librement et tout haut. Respectueuse envers les religions, elle ne saurait cependant abdiquer en face de leurs dogmes. La vérité n'a rien à redouter du contrôle de la raison. Du reste, qui ne devine les signes d'une inévitable et salutaire transformation? Le génie de Chateaubriand la pressentait quand il écrivait dans la pré-

face de ses *Études historiques :* « L'âge politique du chris-« tianisme finit, son âge philosophique commence. » En dépit de toutes les résistances, cette révolution bienfaisante s'accomplira. La religion et la philosophie ont leurs sources en Dieu ; elles s'uniront en remontant à lui par la même route, celle de la science et de la liberté.

Souhaitons pour notre chère patrie que cette voie s'ouvre bientôt devant elle. Dans le monde moderne, les nations ne peuvent être puissantes qu'à la condition d'être libres et croyantes. Elles ne peuvent être croyantes qu'à la condition d'éclairer leur foi par la raison dégagée de toute entrave. Cette conviction a été l'âme de ma vie. Je me fais cette illusion, que ma fidélité à combattre pour elle n'a pas été tout à fait étrangère aux motifs qui ont déterminé votre bienveillance. Sachant bien que personnellement je ne puis la mériter, j'en reporte l'insigne honneur au noble drapeau que je suis fier de tenir ici d'une main ferme, et sur les plis glorieux duquel le génie de la France a depuis longtemps confondu ces deux devises :

Liberté philosophique et liberté politique.

RÉPONSE

DE M. DE RÉMUSAT

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. JULES FAVRE.

MONSIEUR,

Non, Monsieur, vous n'êtes point un juge que puisse récuser la mémoire du philosophe illustre que regrette l'Académie. La philosophie est justiciable de la raison qu'elle interprète, et votre esprit s'élève à tout. Est-elle de vous ou de Platon cette phrase : « C'est à réaliser le type idéal du vrai et du beau mis en germe dans son sein que l'orateur doit épuiser tout son être..... La beauté morale exerce sur l'homme un empire bien plus irrésistible que la beauté physique, qui n'est que le reflet et le signe visible de la pre-

mière (1). » A de telles paroles, qui ne regarderait comme une heureuse fortune pour la renommée de M. Cousin que ce soit vous, Monsieur, qui lui rendiez hommage, un hommage qui n'est dicté ni par les souvenirs de l'amitié ni par ceux de l'école? Soyez donc le bienvenu, quand vous nous dites avec l'autorité d'une voix accoutumée à exprimer le sentiment populaire : « Oui, la France a perdu un de ses plus grands esprits. » Quelle louange plus précieuse aux yeux des amis, des disciples, de l'Académie elle-même, que ce jugement du peuple qui seul donne la gloire?

Peut-être un tel témoignage devrait suffire. Il nous dispenserait de parler après vous, si un cher et triste devoir ne nous prescrivait d'y joindre le nôtre, d'épancher devant tous quelques-uns des souvenirs d'une longue confraternité, et de retracer, s'il se peut, une image plus intime de l'homme que nous avons connu, que nous avons aimé, à ceux qui n'ont connu que son nom et aimé que ses écrits.

Il y a plus de la moitié d'un siècle que dans cette enceinte dont la jeunesse de nos écoles, émue et palpitante, couvrait tous les bancs, j'ai vu, à cette même place, M. de Fontanes donner à l'aîné de ces enfants toutes les couronnes que l'Université peut déposer ensemble sur un même front; et nos cris d'enthousiasme saluaient cette grande espérance de notre âge dans le jeune lauréat, *si bien nommé Victor,* répétions-nous en indigènes du pays latin. Toutes les couronnes, ai-je dit?... Il en manquait une. Dans sa composition de vers latins, où il décrivait, d'après Delille, la poésie des ruines, le

(1) *Discours du Bâtonnat*, p. 12.

futur philosophe, cédant à quelque vocation secrète et réparant une omission préméditée, avait, sous les voûtes d'un monastère désert, évoqué *l'ombre d'une Héloïse en pleurs* (1). A ce nom, l'austérité de ses juges prit l'alarme, ils lui comptèrent cette témérité pour une faute... *Ignoscenda quidem!* Ils n'osèrent la pardonner et lui refusèrent le prix de vers latins. Ainsi cette charmante et redoutable Héloïse était destinée, même après six ou sept siècles, à porter malheur aux philosophes.

M. Cousin n'en garda pas rancune à l'Université. Il résolut de lui rendre ce qu'il avait reçu d'elle, en lui consacrant sa vie. Il entra à l'École normale, « cette école, disait ici même M. Royer-Collard, dont l'esprit n'était autre chose que l'esprit de notre âge et le progrès de la société transporté dans les études qu'il agrandit. » Cette institution, qui justifie encore ces paroles, venait alors de naître. Je parle auprès de celui qui des premiers y fit entendre les leçons exquises du savoir et du goût à des élèves de bien peu plus jeunes que lui. Maîtres et disciples étaient animés d'un esprit qui devançait le temps et tranchait singulièrement avec l'étroite discipline intellectuelle du régime impérial. Comme s'ils eussent prévu que tout allait changer pour eux, ces précepteurs de l'avenir s'attachaient à penser ainsi qu'à

---

(1) Le sujet de la composition était la traduction en vers latins d'un morceau de Delille dont on avait à dessein retranché ces vers que je cite de mémoire :

> Là parfois vous croirez sous une voûte sombre
> D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Cousin rétablit ces deux vers dans sa traduction.

étudier librement. Leur ardeur inquiète se portait sur tous les sujets, remuait toutes les idées, cherchait la vérité moins dans l'enseignement qu'ils avaient reçu que dans celui qu'ils donneraient un jour. Rien n'était plus animé et plus intéressant que la vive peinture qu'aimait à nous tracer M. Cousin du docte berceau de ses premiers travaux et de ses premières amitiés. C'est là que, faisant son choix entre les études diverses qui s'offraient à lui, après avoir hésité quelques moments, il se déclara pour la philosophie.

Il faut se rappeler ce que la philosophie était à cette époque. Elle se relevait obscurément d'une longue disgrâce. Contraste étrange ! le XVIIIe siècle, qui se parait de son nom, avait fini par le proscrire. La Convention nationale, lorsqu'elle réalisa une grande pensée en fondant l'Institut, n'y admit pas sous son nom la philosophie. Elle raya du tableau des sciences humaines le mot qu'inventa Pythagore, et crut faire assez de mettre à sa place l'*Analyse des sensations et des idées*. Mais bientôt ce nouveau titre attira tous les coups de la réaction commençante. Il déguisait la philosophie, et il la sauva, en portant tout le poids des défiances du pouvoir. L'Empire la rappela dans l'enseignement sous son vieux nom d'une antiquité rassurante. Cette grande révolutionnaire reparut dans une restauration. C'est alors que sous le même toit, dans la même salle, où un penseur ingénieux enseignait avec autant de mesure que de grâce les doctrines un peu découragées du XVIIIe siècle, un critique puissant et original les attaqua dans leur métaphysique. Il avait suffi à M. Royer-Collard de rencontrer le livre presque inconnu du pauvre pasteur d'un village d'Écosse, pour découvrir un point profondément vulnérable dans la doctrine de Locke,

pour oser la remettre en question tout entière, et avec elle toute la philosophie moderne depuis Descartes.

A ces premières sommations d'une logique inexorable, M. Cousin ne se rendit pas d'abord. Il tenait encore pour son premier maître Laromiguière, ou plutôt il flottait encore ; il agitait, incertain, ces problèmes de la science qui sont aussi les problèmes de la vie, lorsqu'un jour il assista dans un théâtre à un de ces drames populaires où l'innocence est méconnue, soupçonnée, persécutée, où la vertu, avant d'être récompensée, passe par toutes les épreuves de l'injustice et du malheur. En revenant à sa rue Saint-Jacques, l'apprenti professeur méditait sur ces douloureuses luttes entre la destinée et la conscience. Il avait appris de l'antiquité, ce qu'il lisait dans son cœur, que la vertu est indépendante de la fortune, et qu'au milieu des variations des choses de la terre, la morale demeure une immuable vérité. Messieurs, je voudrais bien ne pas faire de métaphysique, mais je dois pourtant vous dire en confidence que la philosophie des sensations est impuissante à établir les vérités nécessaires. Certes, l'image du devoir apparaissait aussi sainte à l'inflexible Locke qu'au facile Leibniz, mais Locke aurait eu de la peine à fonder en droit la loi qu'il se prescrivait à lui-même. M. Cousin, inquiet de mettre d'accord les vérités du cœur et celles de l'esprit, prit enfin parti pour la philosophie des principes nécessaires et se dévoua pour jamais à la religion des idées éternelles. Un mélodrame des Boulevards, me disait-il, pouvait bien y avoir contribué.

Mais, pendant qu'il optait ainsi laborieusement entre Épicure et Platon, les événements du siècle poursuivaient leur

cours, et le bruit formidable en venait retentir jusque dans l'asile des paisibles études. L'empire s'écroulait; celui qui l'avait créé entraînait dans sa perte jusqu'à l'indépendance nationale. Jusques aux premières conquêtes de la Révolution périssaient dans ses mains. Quelle cruelle leçon! quelles douleurs profondes! Ceux qui étaient jeunes alors n'oublieront jamais ces grandes et tristes épreuves où s'est formée leur âme et mûrie leur raison. Ainsi donc, le génie lui-même était incapable de sauver l'ouvrage de la force et de la fortune. La grandeur d'un seul ne laissait rien après elle au pays qui s'était contenté d'en être l'instrument. En renonçant à faire elle-même ses destinées, une nation n'achetait pas son salut par ce sacrifice. Qu'avions-nous gagné à n'être pas un peuple libre?

Surpris, humiliés, consternés, irrités cependant et pleins de ressentiment et de défiance envers les puissances de ce monde, les vaincues comme les victorieuses, nous nous demandions, à l'entrée de la vie, vers quelle lumière nous diriger, et si nous n'étions pas condamnés à rester à jamais le jouet des événements. Jugez de ce que nous dûmes ressentir lorsque, dans les modestes asiles de l'enseignement public, nous vîmes se lever devant nous un jeune homme ardent et grave, solennel et passionné, qui, du haut de la chaire des maîtres, nous dit d'une imposante voix : « Reprenez courage et relevez vos âmes. Rien n'est perdu de ce qui est sacré. Les jeux de la force et de la fortune n'ont point de prise sur la vérité. Au-dessus de la politique et de la guerre, la philosophie vous montre l'idée inaltérable du droit dont la politique et la guerre doivent être les servantes, si elles ne veulent être méprisables. Que tout ce qui a péri vous ramène

à ce qui ne périt pas ; les yeux fixés sur le droit, consacrez-vous à sa cause. Revenez aux doctrines qui, dans la contemplation des vérités nécessaires, retrouvent la divine origine de la raison, et lui rendent ses prérogatives en même temps que ses lois. Ainsi vous reprendrez l'œuvre interrompue de la Révolution française, en épurant, en raffermissant ses principes. *Trop longtemps nous avons voulu être libres avec la morale des esclaves* (1). Il est temps d'inaugurer une philosophie qui soit, comme la nomme Platon, la *Science des hommes libres* (2). »

On se représenterait difficilement aujourd'hui ce qu'étaient de telles leçons pour les générations qui les ont entendues. Par elles, les âmes renaissent à l'espoir, à la confiance, à la fierté. C'est le temps où de jeunes cœurs firent vœu de se consacrer au culte du juste et du vrai, à la défense du droit, et acceptèrent la mission qui devait être celle de toute leur vie. Pour garantir le triomphe du vrai et du juste, il n'y avait qu'un moyen, et, sur les débris de la grandeur et de la gloire, nous vîmes s'élever, comme une image consolatrice, — je dois la nommer par son nom : — la liberté, — la liberté, qui semblait renaître dans les institutions, — la liberté, qui reparaissait triomphante dans le champ des idées.

C'est cette liberté philosophique que M. Cousin défendit et propagea avec fidélité pendant toutes les années de son enseignement. Mais quel était cet enseignement? Ce serait manquer de respect à la philosophie et à la mémoire du phi-

---

(1) Discours d'ouverture du cours de 1815.
(2) *Sophiste*, XXXIX, 253.

losophe que de ne pas rappeler en quelques mots sa doctrine et de paraître ainsi négliger devant vous les leçons qu'il nous a données.

Reid lui avait appris à commencer la philosophie par l'étude exacte et complète des facultés de l'âme. C'était rendre à la science une base expérimentale, car l'expérience interne est aussi certaine et plus directe qu'aucune autre. M. Cousin vit là le principe d'une méthode dont avant nous Descartes avait proclamé l'axiome fondamental, en la donnant pour caractère et pour arme à la philosophie moderne. C'est l'unique avantage que celle-ci peut-être ait sur l'antiquité, qui, si elle n'a pas entièrement ignoré cette méthode, est loin d'en avoir connu les ressources et la fécondité. Mais la description et l'analyse des opérations de notre esprit ne serait, pour ainsi dire, qu'une mécanique abstraite de l'intelligence, si, dans son action régulière et uniforme, nous ne devions découvrir les lois qu'elle observe, les notions qu'elle dégage, les vérités qu'elle suppose. Là commence le grand rôle des idées nécessaires. C'est alors qu'elles nous révèlent et l'essence et les droits de la raison, de cette faculté maîtresse, de cette interprète souveraine des secrets de l'invisible. L'esprit humain, examiné tout entier, nous atteste à la fois sa propre nature et la nature des choses. La pensée est le garant attitré des objets de la pensée, et il se trouve que la dialectique, en paraissant n'agiter que des idées, a découvert et constaté des réalités. L'existence substantielle dont la conscience humaine rend témoignage, c'est précisément le fond de notre être, c'est cette âme, intermédiaire caché entre le monde et Dieu. Divine par son origine, terrestre par les formes qui la limitent, elle puise dans les vérités immor-

telles qu'elle a reçues en dépôt l'espérance de sa propre immortalité. Elle se refuse à croire que le rayon qui l'éclaire lui soit donné pour la consumer tout entière ici-bas.

Tel est le spiritualisme rationnel et religieux tout ensemble auquel l'étude des livres et de lui-même, la dialectique de Platon, l'analyse d'Aristote, la réflexion de Descartes, l'observation de Reid, la critique de Kant, concentrées dans une méthode unique, ont conduit M. Cousin. Par la libre recherche, par l'action de la pensée sur elle-même, il est parvenu à cette foi philosophique qui doit tout et ne coûte rien à la raison, parce qu'elle ne s'en distingue plus.

Mais, en étudiant dans toute leur variété nos facultés et nos idées, il y surprit la source de tous les systèmes qu'elles ont enfantés, et, par la richesse même de nos dons intellectuels, il expliqua les variations de la philosophie. Déjà, grâce à ses études premières, son docte commerce avec l'antiquité l'avait de bonne heure instruit à retirer les écoles qui l'ont illustrée de l'oubli où l'esprit moderne avait tenté de les plonger. A des titres différents, Bacon et Descartes, rejetant avec dédain les traditions du savoir, avaient en quelque sorte encouragé la philosophie à l'ignorance. Le dernier siècle n'avait que trop écouté ces conseils, et, au commencement de celui-ci, il allait devenir ridicule de citer Aristote ou Platon. M. Cousin ne put souffrir que la philosophie rougît plus longtemps de ses maîtres. Les systèmes qui se succèdent avec les années ne sont au fond que l'esprit humain en action. S'il est l'objet principal de la science, on ne le peut bien connaître sans savoir tout ce qu'il a fait, et l'histoire de la philosophie est une partie essentielle de la philosophie. C'est à développer, à justifier cette idée nouvelle que M. Cousin a

consacré ses efforts les plus opiniâtres, ses veilles les plus laborieuses, ses plus éloquentes leçons. Jamais la puissance de son esprit et de sa parole ne se manisfestait avec plus d'éclat qu'alors que, descendant des sublimités nuageuses de la pensée orientale, il parcourait la route qu'ont suivie les arts, la guerre, la civilisation, et traversait l'Ionie pour atteindre cette presqu'île chérie du ciel où s'est allumé le foyer des lumières qui éclairent le monde, cette Grèce bien-aimée qui n'a pas inventé les sciences, mais qui nous les a données toutes en leur prêtant son génie. Lorsque, de Pythagore à Plotin, il avait successivement franchi les plus glorieuses étapes de la pensée, il se jetait vaillamment dans les ténèbres du moyen âge pour y rallumer ces pâles flambeaux trop éclipsés par la distance des siècles. Là, il se plaisait encore à signaler les généreux efforts de l'esprit tour à tour soutenu et contraint par une autorité qui du moins voulait être spirituelle et qui pouvait craindre la raison, mais ne faisait pas profession de la mépriser. Et bientôt avec quel sentiment d'admiration et de gratitude il saluait l'aube de la Renaissance! Il assistait en quelque sorte au réveil de l'esprit humain. Au premier mot de Descartes, il reconnaissait son maître, et, guidé par lui, il allait à Leibniz; il contemplait à leur doublé lumière tout cet empire de l'intelligence dont la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Allemagne sont les principales provinces, et ne s'arrêtait que lorsque, d'école en école, il avait terminé l'importante revue des questions et des solutions plus nombreuses encore que les questions. L'étendue, la sagacité et la souplesse de son génie critique se déployaient librement dans ce labyrinthe où semble s'égarer la pensée humaine. Il saisissait dans la suite presque régulière des doc-

trines les plus diverses une loi de continuité qui se faisait jour à travers des réactions successives et contraires; il se disait qu'il avait découvert la loi des révolutions de la philosophie. Mais de ces révolutions-là, comme de toute autre, il ne pensait pas qu'elles dussent se réduire à de vaines et stériles agitations; le débat devait produire une conclusion. De l'examen comparatif des systèmes dans ce qu'ils avaient de naturel ou de forcé, de plausible ou d'excessif, il fallait dégager l'idée durable, victorieuse de toutes les erreurs, conciliable avec toutes les vérités. Ainsi l'histoire s'éclairait par la critique; la discussion séparait le faux du vrai, que recueillait le jugement de la raison. Tout réunir pour tout examiner et tout distinguer pour choisir, voilà cet éclectisme dont on a tant parlé; et cet éclectisme à son tour le ramenait au spiritualisme motivé de nouveau par l'examen des œuvres de l'esprit humain comme il l'avait été par l'étude de ses facultés.

Si donc l'on demande quels sont les points fondamentaux de la philosophie de M. Cousin, il faut répondre : une méthode générale qu'en langage d'école on appelle méthode psychologique, et qui, appliquée à l'étude de la conscience et vérifiée par l'histoire de la philosophie, conduit à une certaine métaphysique dont les conclusions dernières se réduisent à cette vieille et familière croyance : il y a une âme qui atteste un Dieu.

Il avait déjà rallié autour de l'étendard de la philosophie une armée de disciples zélés et laborieux, il avait formé une école, lorsque les événements vinrent joindre pour lui à une autorité morale une autorité officielle. Appelé par la Révolution de 1830 à prendre part au gouvernement de cette Uni-

versité qu'il a tant aimée, la philosophie devint pour lui presque une affaire d'État. Ce n'est pas une chose simple que d'avoir à administrer la philosophie, c'est-à-dire la plus libre des sciences, celle qu'il a définie lui-même la réflexion dans sa liberté absolue. Il y a là peut-être une sorte de contradiction qu'on ne peut vaincre. Je n'oserais dire que M. Cousin ait résolu l'insoluble et évité l'inévitable; mais il a réussi cependant à réunir deux choses difficilement unies. Il a contenu l'esprit philosophique, sans cesser de l'exciter. Il lui permettait malaisément de sortir de la route qu'il lui avait ouverte, mais il voulait l'y voir marcher à grands pas. Si quelquefois le philosophe a été intimidé par l'homme politique, s'il a veillé d'un œil jaloux sur le maintien littéral du symbole qu'il avait édifié par la discussion même, jamais il n'a laissé s'éteindre le foyer qu'il avait allumé. Toujours, avec une ardeur infatigable, il a suivi, provoqué, animé les travaux de ceux qui pouvaient un jour dépasser les siens. Il a entretenu le mouvement qu'il avait créé, et qui, sortant de nos frontières, s'est étendu sur plus d'un point de l'Europe. De toutes parts, je vois autour de moi ses successeurs et ses émules, qui, tous, adversaires ou continuateurs, reconnaissent tenir de lui la puissance même de se séparer de lui. Ainsi il est de cette élite d'hommes bien rares dont le passage sur la terre laisse une trace dans l'histoire de l'esprit humain.

Mais la philosophie m'a retenu un bien long temps à sa suite, et il m'en reste à peine pour effleurer tant d'autres souvenirs que rappelle à l'Académie le nom de M. Cousin. Je ne le chercherai pas dans la carrière politique où nous nous sommes rencontrés un moment; dans cette assemblée si

respectée qui l'entendit plus d'une fois défendre avec autant de chaleur que d'autorité la philosophie et l'Université contre des ennemis qui ne leur manqueront jamais ; dans le pouvoir où il sut encore les servir habilement toutes deux, où je l'ai vu agiter avec toute l'anxiété du patriotisme et le courage de la conviction les plus redoutables questions du gouvernement. Oserai-je dire qu'un jour, dans les conseils du prince, témoin d'une grave délibération pleine de cruelles incertitudes pour un cœur de citoyen, se rappelant à quelles paisibles études on l'avait arraché pour le faire ministre, il me dit à demi-voix : « Ne trouvez-vous pas que j'aurais mieux fait d'achever mon *Mémoire sur Olympiodore ?* »

Et cependant il aimait la politique. Son esprit rapide en suivait tous les mouvements et ne se reposait pas plus que les événements. Et d'ailleurs quelle est la noble et sérieuse chose que n'ait pas aimée M. Cousin ? sur quel sujet ne s'allumait-il pas ? quand ne cherchait-il pas à nous entraîner dans sa pensée ? Je le répète cependant, à tout il préférait la philosophie. Comme Platon, il aurait pu dire : *La philosophie, mes amours* (1). L'Université venait après elle ; mais il les séparait à peine. La France aussi régnait dans son cœur. Par une affection vraiment filiale, il s'abstenait de la juger ; il l'aurait suivie jusque dans ses caprices. Il s'efforçait de changer avec elle, non pas d'amis, non pas de conduite, mais de points de vue, pour la mieux comprendre. Son impartialité mobile le rendait indulgent, et il ne se sentait pas toujours le courage d'avoir raison contre son pays. C'était encore un éclectisme

(1) *Gorgias*, XXXVII, 482.

que de démêler les causes changeantes des événements, de rechercher pourquoi, comme les systèmes, ils se contredisent en se succédant, et d'aspirer à trouver, en politique aussi bien qu'en philosophie, la vérité dans l'histoire.

Il siérait mal à notre temps de reprocher à M. Cousin un peu d'optimisme historique. C'est, depuis près de quarante ans, le tour qu'a pris l'esprit moderne. L'art de constater et d'expliquer les faits s'est signalé par de tels progrès qu'il occupe une grande place dans la littérature et dans l'opinion. Ce qu'on appelle aujourd'hui la critique tient beaucoup plus de l'observation que du jugement, et, dès que l'on a découvert comment et pourquoi un résultat s'est produit, on le proclame volontiers nécessaire ou du moins naturel, et l'on ajoute aisément, légitime. C'est l'application en grand du conseil de faire de nécessité vertu, et de ne pas tenter de réparer l'irréparable. Peut-être vaudrait-il mieux moins comprendre les choses, afin de moins s'y résigner.

Mais ce n'est pas dans les lettres que cette flexibilité intelligente peut avoir de grands dangers. Les goûts alternatifs auxquels elle nous conduit ne sont qu'une source de variété dans les travaux et les plaisirs de l'esprit. Elle est digne d'envie, cette vivacité d'imagination qui emportait la sérieuse raison de M. Cousin à tant de délassements divers. Qui n'aurait voulu partager son amour curieux pour de précieuses œuvres d'art comme les gravures, pour de nobles produits de l'industrie comme les livres? En ce genre encore, il affectionnait le rare, le beau, l'exquis, il ne trouvait jamais assez d'occasions d'admirer. Ne serait-ce pas cette attrayante faculté d'entraînement à laquelle il céda le jour où, cherchant le véritable Pascal dans ses manuscrits oubliés, il se trouva

par hasard en face de Jacqueline sa sœur, et s'avisa de penser que dans un grand siècle tout était grand, et que les contemporaines de Descartes et de Corneille devaient se ressentir d'un pareil voisinage et mériter au même degré les regards de la postérité? Aussi n'a-t-il pas tenu à M. Cousin que la sœur du grand Condé ne devînt sa rivale de gloire. Ce nom inaugura une suite inattendue d'ouvrages historiques où il porta toute la curiosité de son esprit, toute l'exactitude de son érudition, toute la vivacité de son imagination. Comme il n'aimait rien faiblement, comme la froideur lui était inconnue, il s'exalta en quelque sorte pour la première moitié du XVIIe siècle, au point de faire dater du règne de Louis XIV la décadence. On dut à cette diversion dans ses goûts et dans ses travaux une succession d'écrits qui forme comme une galerie de portraits historiques où le peintre nous a toujours paru plus admirable que les modèles. Le talent de M. Cousin se révéla alors tout entier à ceux mêmes qui, jusque-là, ne le soupçonnaient pas, et qui n'osaient pas même le connaître. En conservant toutes ses éminentes qualités, il les rendit plus accessibles, plus reconnaissables, et comme familières à des lecteurs surpris de l'admirer. Sa renommée gagna un nouveau public. Il crut lui-même avoir acquis comme un talent nouveau. Il nous disait qu'en étudiant le XVIIe siècle, il avait appris à écrire. Mais ne parlait-il pas naturellement ce beau langage qu'il retrouvait chez les contemporains de Pascal? Son style était celui des maîtres, et, en l'assouplissant au genre tempéré de l'histoire biographique, en lui donnant plus de grâce et de simplicité, il ne faisait que prouver une fois de plus que notre siècle n'avait pas produit d'écrivain supérieur à lui.

Et cependant on n'aurait qu'une imparfaite idée de M. Cousin, si l'on ne connaissait que l'écrivain. Il ne suffisait pas de le lire, il fallait l'entendre. Je ne parle pas de ces leçons célèbres où, d'abord, comme recueilli dans une méditation soucieuse, il en sortait pour prononcer d'une voix grave et pénétrante ces paroles qui semblaient inspirées, sachant rendre saisissantes et comme entraînantes les plus subtiles analyses de la dialectique, les plus sévères abstractions de la science, et prêter quelque chose de l'intérêt d'un drame à l'austère histoire de la philosophie; je parle de sa conversation. Combattu entre son imagination et sa raison, il prenait feu sur tous les sujets, et son esprit jetait des flammes. Les questions les plus graves, les plus hautes, revenaient aussi naturellement que les incidents de chaque jour dans ses entretiens les plus ordinaires. Partout, à tous les moments, il était prêt à s'élever des frivolités de la vie commune aux mystères de l'âme et de la destinée. Parfois, en l'écoutant, on lui eût souhaité le cap Sunium, ou ces fraîches eaux de l'Ilissus, où Socrate mouillait ses pieds en parlant à Phèdre de la beauté. Mais vainement le lieu de la scène était-il moins poétique. Dans les allées de nos jardins publics, sur les quais qui bordent ce palais, qui ne l'a entendu des heures entières prodiguer les idées, les expressions, les mouvements qui auraient fait la fortune d'un discours préparé? Au coin de son feu, dans sa chambre d'étudiant, qui ne l'a vu se lever à demi vêtu, et, marchant à grands pas, développer avec une émotion persuasive, avec une verve toujours renaissante, les pensées qui l'agitaient, évoquer en causant tous les maîtres de l'esprit humain, et les opposer l'un à l'autre ou les concilier ensemble, comme s'il eût espéré s'en faire écouter?

Devant un écolier de nos classes de philosophie, il s'animait comme en présence d'Aristote ou de Platon, de Descartes ou de Leibniz. Il s'était fait comme une habitude de l'éloquence, car il ne pouvait guère écrire ou parler sans reproduire les deux caractères de son talent, la grandeur et la passion.

Mes souvenirs m'entraînent, Monsieur, et vous allez croire que je vous oublie. Rassurez-vous, je n'étais pas si loin de vous, car je parlais d'éloquence.

Je ne m'en serais pas beaucoup éloigné, même en ne parlant que de philosophie. Comme l'orateur romain l'a répété tant de fois, vous professez que la philosophie est nécessaire à l'éloquence. Vous voulez que, même au barreau, elle accompagne l'orateur, éclaire son esprit, élève son langage, soutienne sa conviction. Vous l'avez dit souvent aux membres réunis de l'ordre qui vous avait élu pour son chef, vous l'avez répété à ces jeunes stagiaires que vous aimez comme l'espérance. C'est dans les discours prononcés comme en famille, devant des confrères heureux de vous entendre, que l'on apprend le mieux à connaître, et les idées qui vous sont chères, et les sentiments qui vous animent, et ce talent, fruit de la nature et du travail, de l'inspiration et de la volonté, qui vous marquait une place dans cette enceinte. L'amour fervent de votre noble profession, la religion du droit, le dévouement au devoir, la fidélité au travail, le respect de tout ce qui est saint et juste, enfin le culte du beau sous toutes ses formes, sous celles de l'art et même de la poésie, voilà ce que par votre bouche le bâtonnier de cet illustre barreau de Paris a mainte fois recommandé, avec l'autorité de son exemple et de sa parole, à ceux qu'il était digne de guider dans la carrière. La hauteur et la sagesse de vos con-

seils sont soutenues par un style pur, animé, savamment orné d'heureux souvenirs des œuvres antiques, et il suffirait d'avoir lu ces compositions achevées pour reconnaître en vous, Monsieur, que vous savez aimer et louer les lettres comme l'avocat du poëte Archias; et déjà, par là seulement, vous appartenez à l'Académie.

Cependant il ne faut rien taire; ce n'est pas uniquement un excellent goût, un style élégant, ce sont d'autres mérites, et de plus rares, et de plus élevés, qui ont fixé nos suffrages. Ce qui vous a ouvert les portes de l'Académie, Monsieur, c'est le talent de la parole; c'est l'éloquence du barreau, c'est l'éloquence de la tribune.

M. Royer-Collard regrettait ici même de n'y pas retrouver De Serre, Foy, Camille Jordan. Il y cherchait vainement ses émules et ses compagnons d'assemblée. Vous êtes plus heureux, Monsieur, et vous voyez en entrant parmi nous quelle juste part l'Académie a faite dans ses choix à l'art de bien dire, à cet art si beau qu'on oublie trop souvent combien il est utile. Sous combien de formes diverses en effet l'Académie n'a-t-elle pas su le reconnaître et proclamer sa puissance! Tantôt, unissant la gravité à l'élévation, calme ou véhémente à propos, l'éloquence politique s'adresse avec une impérieuse autorité aux esprits les plus rebelles, et, dérobant une habileté profonde sous l'austérité d'une inflexible conviction, dominant les passions qui l'animent comme celles qui lui résistent, elle se fait admirer de ceux qu'elle désole et respecter de ceux qu'elle offense. Tantôt, abondante, aisée, simple et lumineuse, elle sait prêter un intérêt qui captive aux arides détails des affaires les plus compliquées, parcourir sans s'égarer tous les détours des questions les plus vastes,

répandre sur les plus obscures le jour éclatant de l'évidence, semer comme en se jouant sur sa route les vérités brillantes et les mouvements heureux, et, cachant une méthode réfléchie sous les dehors d'une improvisation facile, déployer un art d'autant plus savant qu'il conserve tout le charme de l'abandon et tout l'entraînement du naturel, reproduire enfin cette *grandeur négligée* qu'on admirait dans M. Fox. D'autres fois, l'orateur, armé de tous les dons de l'action, joignant dans son langage la force à la beauté, saura de sa voix puissante commander à la tempête, soumettre une assemblée qui gronde, et l'emporter toute ravie d'enthousiasme dans le torrent d'une conviction passionnée qui brave l'incrédulité et défie la fortune. Ou bien enfin, maître de lui-même, prompt à surprendre le secret de l'auditeur et le faible de l'adversaire, il met au service d'une sincérité persuasive les plus subtils artifices de la discussion, il ébranle les plus décidés, fixe les plus incertains, déconcerte les plus hostiles, et, suivant avec une chaleur contenue, avec une fidélité stoïque, le fil d'acier d'une logique infrangible, il maîtrise la raison par la vérité et montre à la conscience émue le modèle vivant de *l'honnête homme habile à bien dire.* Car tout est du ressort de l'éloquence : élever les esprits, les éclairer, les transporter, les dompter, les confondre, elle peut tout.

Entre des genres et des exemples si divers, vous avez su, Monsieur, vous frayer votre route et donner à votre talent un caractère qui lui est propre. Formé et comme aguerri dans les débats les plus animés et quelquefois les plus violents du barreau, toujours empressé de prêter une voix protectrice aux idées de la démocratie contemporaine, et même à ses passions, vous n'avez jamais consenti à les satisfaire

sans les ennoblir. Votre langage chastement populaire élève sa cause pour la mieux défendre, et dispute à ses adversaires, entre autres priviléges, celui du goût et de la dignité. Pas plus que la violence des procès politiques, la familiarité parfois vulgaire des débats judiciaires n'a altéré la distinction native de votre talent. Chaque jour plus pur et plus châtié, il n'a rien perdu de sa hardiesse et de son abondance. On croyait sentir que vous placiez chaque jour plus haut votre idéal. On s'en est convaincu mieux encore, lorsque, appelé par votre pays dans l'enceinte où se discutent la loi et le gouvernement lui-même, vous avez su mesurer vos efforts à la grandeur de la mission. C'est là, c'est dans cette région plus haute, et pourtant non moins orageuse, que les convictions tout à la fois se tempèrent et se fortifient, que la contradiction oblige l'orateur à s'assurer dans sa raison comme dans son courage, à combiner la chaleur et la prudence, à se montrer tout ensemble habile et vrai. Le plus exercé dans les luttes du barreau apprend dans ces nouveaux combats à mieux choisir ses armes; car il est lui-même en cause; il se sent responsable de l'intérêt public qu'il veut défendre, de l'opinion publique qu'il veut éclairer. Ceux qui l'entendent se piquent peu d'impartialité; ce sont quelquefois des ennemis qu'il aurait à convaincre. Si, à ces dures conditions du débat, vous ajoutez l'importance et la difficulté des questions, quel noble esprit ne se sentirait ému en abordant la tribune, et ne reconnaîtrait qu'il s'agit là d'atteindre le dernier terme de l'art oratoire? Vous l'avez senti, Monsieur, et l'épreuve vous a trouvé digne d'elle. Loin de dépasser vos forces, elle semble vous en avoir donné de nouvelles. Votre talent s'est réglé sur vos devoirs. En conservant toutes ses qualités, il

s'en est rendu de plus en plus maître. En continuant de porter dans l'improvisation, avec une facilité incomparable, une correction infaillible, vous avez su, suivant la question et le moment, économiser les richesses de votre argumentation, choisir entre les raisons les plus élevées et les plus fortes, et peu à peu vous rapprocher davantage de la perfection de l'orateur politique, qui doit s'animer sans sortir du vrai et ne dire que l'utile sous la forme du beau.

Tel est l'éminent mérite qui a ravi les suffrages de l'Académie. En vous les donnant, elle a voulu témoigner une fois de plus le cas qu'elle fait de ce talent oratoire qui, par les exemples qu'il a prodigués depuis cinquante ans, répond victorieusement pour sa part aux sévères critiques si souvent adressées aux lettres contemporaines. Elle n'était pas moins sensible au désir de le venger des attaques d'un dénigrement intéressé qui s'est produit dans ces derniers temps. Ne s'était-il pas trouvé des publicistes pour ériger en maxime de sagesse politique l'aveu naïf de Chrysale :

> Je vis de bonne soupe et non de beau langage?

Et pourtant une nation de Chrysales ferait médiocre figure dans le monde. Molière lui-même a répondu, ce me semble, lorsqu'il fait dialoguer Mercure et Sosie :

> Quel est ton sort, dis-moi ?
> — D'être homme et de parler.

C'est un pauvre esclave qui fait cette réponse. Mais ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il ne risquerait pas d'être longtemps esclave, le peuple dont les citoyens se feraient gloire seulement d'*être hommes et de parler?*

L'Académie n'a pas cessé de croire que l'éloquence de la tribune est à la fois l'arme et la parure d'une société éclairée. De tous les dons du talent, c'est le plus national. Jamais il n'est méconnu qu'à mauvais dessein. Je parlais tout à l'heure des ennemis de la philosophie; elle aussi, dès que les droits d'un peuple sont en péril, elle est suspecte. Aux approches du despotisme, elle est la première menacée, elle est atteinte la première. Après elle et comme elle, les mêmes voix dénoncent l'éloquence, cet art souverain qu'un grand maître dans l'un et l'autre (1) mettait, non sans raison, au-dessus de l'art d'écrire.

Le talent de l'écrivain, en effet, si difficile et si précieux, n'est que l'effort tranquille de l'intelligence solitaire. Le talent oratoire, qui vit au milieu de la foule et se déploie dans le trouble, réclame ensemble toutes les forces de l'âme. C'est de lui surtout qu'on peut dire qu'il est l'homme même; il le veut tout entier. Il exige, il suppose, avec des dons extérieurs qui plaisent ou qui touchent, le sang-froid, le tact, la présence d'esprit, la fermeté, le courage, la promptitude de la décision, la connaissance des hommes, l'art de les deviner et de les conduire : comment ne serait-il pas une grande qualité politique, un moyen pratique de gouvernement? Puisse la France ne cesser jamais de l'honorer et d'y croire! Puisse-t-elle estimer toujours à son prix le noble effort d'atteindre à la vérité par la philosophie et de la propager par l'éloquence! Car l'une soutient la liberté, l'autre la défend. Il semble que ce vœu soit comme la moralité naturelle d'une

(1) Cicéron.

séance où le nom de Cousin et le vôtre, Monsieur, ont été si souvent prononcés. Et (me sera-t-il permis de le dire en finissant ?) celui dont la voix se fait entendre une fois encore ne pouvait espérer un devoir plus heureux qu'un public hommage à rendre aux deux vaillantes gardiennes de la dignité humaine, la philosophie et l'éloquence.

DISCOURS

DE M. AUTRAN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 8 AVRIL 1869, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. PONSARD.

MESSIEURS,

Ne vous étonnez pas si ma première parole, en arrivant au milieu de vous, est une parole de tristesse, et si ma douleur parle avant ma reconnaissance. J'arrive au lendemain d'un des plus grands deuils de la poésie moderne; je pénètre dans le temple au moment où vient d'en sortir ce chantre immortel qui fut l'enchanteur de tout un siècle (1). Et ce n'est pas seulement le prince des poëtes dont mes yeux cherchent la place vide, ce n'est pas seulement l'historien, l'orateur, le citoyen, dont je déplore avec vous la perte; c'est aussi, — pardonnez

(1) M. de Lamartine.

à l'égoïsme des regrets, — c'est le glorieux patron de ma jeunesse, l'illustre ami de ma vie entière. Pourrais-je ne pas me souvenir que ses encouragements m'ouvrirent la carrière; que je lui dus, peut-être, de poursuivre des travaux qui reçoivent aujourd'hui la plus haute des récompenses? Vous comprendrez que j'aie eu à cœur d'honorer cette grande mémoire avant même de rendre hommage à l'éminent écrivain que votre bienveillance m'appelle à remplacer.

Celui-là, Messieurs, ne s'est pas endormi plein de jours; ouvrier laborieux, il était encore à sa tâche, il y était dans toute la brillante maturité de l'âge, dans tout l'éclat d'un talent pur, honnête et vigoureux, quand la mort est venue le surprendre. Elle l'a frappé, on peut le dire, en pleine séve, en pleine gloire; et telle a été la rude épreuve infligée à ce cœur vaillant que désormais, quand on prononce le nom de François Ponsard, l'admiration elle-même ne s'éveille qu'après l'attendrissement. Ainsi procède la destinée : habile à composer la tragédie humaine, elle termine par la souffrance ce qu'elle a commencé par la joie et par l'ovation.

Qui ne se souvient de ces heureux débuts? Jamais poëte ne trouva les abords de la carrière mieux préparés et plus faciles. Jamais le dur sentier qui mène à la gloire ne fut mieux aplani sous les pas d'un nouveau venu. On eût dit qu'une fée bienfaisante avait jeté sur son berceau un des dons les plus précieux de ce monde, cette fortune des poëtes comme des capitaines, le don d'arriver à propos. Quand il apparut, c'était son heure; la foule, ramenée aux anciens modèles par une tragédienne inspirée, commençait à se détacher de la poésie aventureuse et sans frein, du drame turbulent et audacieux. Un idéal qui ressemblait à un regret

reparaissait à l'horizon. On appelait celui qui s'en ferait l'interprète, on l'attendait, on le pressentait. Survenir à ce moment-là, n'est-ce pas toujours, et sur tous les théâtres, le premier gage du succès ?

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je parle avec indifférence du mouvement littéraire qui s'était produit avec tant d'éclat sous la Restauration, et se continua sous le gouvernement de Juillet. Mes premières paroles ont témoigné que je n'oublie pas ce que furent pour nous les maîtres illustres dont l'heureuse témérité ouvrit des voies nouvelles à l'imagination, releva le niveau des esprits, et infusa comme un sang nouveau dans la langue elle-même. Ce n'est pas dans cette enceinte qu'il serait possible de l'oublier : plusieurs d'entre eux sont ici présents; et s'il en est un qui manque sur ces bancs, il est de ceux dont la gloire n'est jamais absente! Méconnaître ce que l'œuvre de ces hommes eut de généreux et de fécond ne serait pas seulement de l'injustice, ce serait de l'ingratitude. Quiconque date de cette époque a reçu d'elle quelques-uns de ses dons; son influence s'est fait sentir à ceux-là même qui la combattaient, et, à défaut d'autres bienfaits, nous lui devrions des souvenirs qui se confondent pour nous avec l'image même de la jeunesse.

C'est particulièrement au théâtre que se portait l'esprit de hardiesse et d'innovation. Secouant de vieilles entraves dont il ne voulait reconnaître ni la légitimité ni l'utilité, il s'inspirait du libre génie de l'Angleterre et de l'Allemagne, il s'inspirait surtout de sa propre audace, et la scène lui dut quelques-unes de ces créations dont la puissante originalité passionne la foule. L'écho répète encore, de temps en temps, les applaudissements de ces soirées qui ressemblaient à des

combats et dont les noms sont restés comme des noms de victoires.

Ces triomphes, cependant, devaient avoir un lendemain. Les marches forcées ne se font pas sans lassitude. Le goût public a ses variations; il regrette souvent ce qu'il a quitté. Il en vint à se demander si cet art superbe et régulier qui fut, pendant deux siècles, l'orgueil et la fête de notre théâtre était vraiment à jamais perdu. Ne devait-on plus le revoir dans sa sévère majesté? Fallait-il compter le fronton de son temple parmi les ruines du passé?

Ce fut vers ce moment qu'un bruit inattendu circula dans Paris : la tragédie n'était point morte, elle n'était qu'endormie. Un jeune homme, un inconnu, un enfant de la province l'avait retrouvée respirant encore dans sa tombe, et Melpomène, grâce à lui, devait reparaître au premier soir dans sa beauté rajeunie. La bonne nouvelle avait pour messager un ami du poëte, un précurseur dévoué qui le devançait à Paris, et qui allait par la ville prophétisant sa gloire.

Ce précurseur, Messieurs, permettez-moi de le nommer devant vous : il s'appelait Charles Reynaud. Poëte lui-même, — moissonné dans sa fleur, — quelques-uns de ses vers sont restés dans la mémoire de cette aimable postérité qui se compose d'un groupe d'amis fidèles. Un jour qu'il se promenait aux bords du Rhône, il avait rencontré Ponsard qui, assis sur la rive du fleuve, se récitait à lui-même une tirade de sa *Lucrèce* à peine achevée. Une de ces brusques sympathies qui sont comme les coups de foudre de l'amitié avait soudain confondu ces jeunes cœurs. Heureux âge que celui où un passant devient subitement un ami à qui on lit sa tragédie! Ponsard avait lu sa pièce, et, peu de jours après, Ch. Reynaud

commençait à Paris sa mission d'enthousiasme et de dévouement. Pendant plus d'une année, il alla présentant partout *Lucrèce*, affirmant ses beautés, lui frayant à tout prix les voies rebelles du théâtre. Cela sortait de l'ordinaire, une ardeur si grande pour la cause d'autrui! Le directeur de l'Odéon, chez qui l'errante *Lucrèce* était enfin recueillie, en vint à soupçonner quelque stratagème, à se demander si cet admirateur si empressé ne serait pas le poëte en personne, s'abritant sous un nom d'emprunt pour dire plus librement ce qu'il pensait de son œuvre. La pièce entrait en répétitions : « Ce pseudonyme de Ponsard, lui dit-il un soir, y tenez-vous toujours beaucoup? »

Le véritable auteur ne pouvait tarder plus longtemps à se montrer. On vit alors arriver de sa province un jeune homme simple et cordial, réservé dans ses paroles, timide dans son maintien, gardant un peu de cette rusticité virgilienne qu'il semblait tenir de son commerce avec les citoyens de l'ancienne Rome. Il n'avait, lui, rien de l'assurance de son précurseur. Telle était, au contraire, sa modestie qu'elle fit douter de son talent. Hélas! disons-le tout bas, la modestie a ses dangers; et c'est par prudence, il faut le croire, que les habiles s'en débarrassent. — Le doute, une fois en chemin, ne s'arrêta plus. Que pouvait être cette tragédie dont quelques-uns faisaient d'avance tant de bruit? Probablement une œuvre mal venue, ébauchée en rhétorique sur les bancs du collége. Car, vous le savez, Messieurs, en ce temps-là tout écolier faisait sa tragédie, qui son *Coriolan*, qui son *Régulus*. Ce titre seul de *Lucrèce* indiquait suffisamment la source.

Les méfiances persistèrent jusqu'au dernier instant. Mais

le jour vint enfin qui devait résoudre la question. Une foule impatiente assiégeait le théâtre de l'Odéon. La toile se leva, les premiers vers furent dits, et, dès lors, aucun doute n'était plus permis. C'était bien une vraie muse qui parlait sur la scène, c'était la voix de la muse antique dont on croyait entendre un écho.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.
Les heures du repos viendront un peu plus tard :
La nuit n'a pas encor fourni son premier quart;
Et je veux achever de filer cette laine,
Avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine.

A cette mélopée, à cette première scène où Lucrèce exprime en si beaux vers les purs sentiments de son cœur, l'auditoire tout entier se sentit gagné. Un double charme agissait sur lui : l'antiquité du sujet et la jeunesse du talent. Il goûtait cette vieille histoire, il aimait cette poésie nouvelle, cette poésie à la fois héroïque et familière qui ne lui rappelait ni la tragédie solennelle et pompeuse du grand siècle, ni la tragédie routinière et sans couleur des poëtes de l'empire. L'inexpérience elle-même ajoutait son attrait à cet heureux poëme. L'inexpérience réussit quelquefois au théâtre mieux que l'habileté. Chez celui qui débute, elle a un air qui ne déplaît pas, on l'appelle candeur, et l'on attend d'autres occasions pour lui donner un nom moins aimable. Un art consommé eût-il trouvé d'ailleurs rien de plus attachant que ce premier acte de *Lucrèce?* Le théâtre a vu rarement une exposition plus belle et plus grande dans sa simplicité. Elle nous transporte au foyer même de la maison romaine, alors

que planait sur elle le rude génie des premiers âges. Voilà bien le gynécée, voilà les dieux protecteurs, voilà l'humble quenouille de la matrone. Quelle noble et touchante figure que celle de cette femme aux yeux baissés, assise au milieu de ses esclaves, et leur donnant l'exemple du travail et des vertus austères! Comme elle est bien la digne épouse du mari absent, du soldat qui est allé combattre pour la grandeur de la cité naissante! Ses fuseaux à la main, chaste et laborieuse, on dirait le lis des champs filant lui-même sa tunique; on pense à la femme forte de Salomon, et l'on respire je ne sais quel parfum de cette religion domestique qui fut la mère du patriotisme romain. A une pareille figure il fallait un pendant digne d'elle; ce sera le personnage de Junius. Sur ces deux têtes repose et se partage tout l'intérêt du drame. A eux deux, Junius et Lucrèce, ils mènent l'action jusqu'à son terme, jusqu'à l'heure où la femme outragée lave l'involontaire souillure dans son propre sang, et où le futur consul, poussant un cri de révolte contre les rois, apparaît comme le génie libérateur de Rome!

L'impression fut profonde. Quiconque assistait à cette première représentation en a gardé le souvenir. Après tant de terribles inventions, tant de furieux coups d'épées, tant de drames tumultueux empruntés aux sombres chroniques du moyen âge, l'auditoire rentrait dans la douce lumière, dans la belle harmonie des œuvres antiques. C'était une impression semblable à celle qu'éprouve le voyageur, quand, au sortir d'un pays montagneux et tourmenté, où ne manquent ni les noirs défilés ni les précipices, il débouche à l'improviste dans une contrée avenante dont les sites réveillent en lui des souvenirs du lieu natal. L'esprit français

n'était plus dépaysé; il retrouvait dans ce bel ouvrage quelques-unes des qualités qui lui sont chères : la clarté, la mesure, la modération, un langage plus ami de la raison que de la fantaisie, de nobles sentiments naturellement exprimés, une pureté de lignes qui ne se sacrifie point à la couleur, enfin de vrais beaux vers, de ces vers pleins de sens et de force qui disent quelque chose dans chaque hémistiche, suivant le mot de Voltaire. — Le succès, dis-je, fut immense; il était bien acquis; et aujourd'hui encore, quand il relit cette tragédie toute littéraire, le lecteur ému comprend et ratifie les applaudissements du premier soir. Le temps a passé sur la pure statue de Lucrèce sans en ternir le marbre; il lui a été donné de vivre un quart de siècle sans tomber de son piédestal; et c'est là, Messieurs, une grande épreuve. Vingt-cinq ans sont un gage, ce sont les arrhes de l'avenir, c'est le matin de la postérité!

Désormais le nom de Ponsard était un nom célèbre; le jour était venu d'écrire sa biographie. Ce fut à qui recueillerait sur sa famille, sur sa jeunesse, sur ses commencements, le plus de ces détails dont l'importance se mesure à la renommée du poëte. François Ponsard était né le 1er juin 1814, à Vienne, en Dauphiné. Fils d'un père avocat, il fut, comme Corneille, son maître, destiné au barreau. Il convient peut-être de remarquer cette circonstance; car, plus tard, un des caractères de son talent sera la gravité, la solidité du raisonnement, et chez lui, comme chez l'immortel Normand, la tirade aura quelquefois un ton de plaidoyer. Rien, du reste, ne fit, dans son enfance, pressentir sa vocation poétique. Cette muse ne fut pas de celles qui balbutient des rimes dès le berceau. Le seul fait digne d'attention, dans ces premières

années de l'enfant, c'est l'intelligente sollicitude dont l'entoure sa mère, douce et modeste femme qui veille sur lui, qui le soutient, l'encourage dans ses études, qui, peut-être, par un miracle de divination maternelle, entrevoit seule son avenir, et pour laquelle l'enfant devenu homme gardera toute sa vie un culte de tendresse et de reconnaissance. On raconte que chaque soir, à la sortie du collége, l'écolier venait repasser ses leçons sous les yeux de cette mère attentive, et que ces répétitions avaient lieu dans une salle à manger, d'ameublement sévère, où se voyait pour tout ornement une vieille gravure représentant la mort de Lucrèce. L'élève grandissant prit goût aux auteurs latins. Il lut de bonne heure Tite-Live et Tacite. Il allait s'asseoir quelquefois, pour les mieux sentir, sur un de ces vieux débris d'architecture romaine qu'on retrouve sur les collines de Vienne. Heures de recueillement et de solitude de la vie de province, vieux livres lus et relus dans quelque coin désert, on ne saura jamais tout ce que vous semez de germes dans un jeune cerveau! La méditation, d'ailleurs, n'absorbait pas toute l'énergie de ce solitaire. Les vieux livres étaient souvent quittés pour le fusil de chasse. On venait de lire Virgile ou Horace, on se sentait pris d'un besoin de campagne, et l'on partait gaiement pour cette chère maison de Mont-Salomon qui s'élève sur la hauteur et domine les grands horizons de la vallée du Rhône. C'est là, ses études finies, et sa toge d'avocat jetée au vent du fleuve, c'est là qu'il passa trois années à écrire *Lucrèce*. C'est de là qu'il partit pour venir assister à son triomphe.

François Ponsard, dès le début, est donc en pleine possession de sa renommée. C'était peu de le proclamer un vrai poëte, l'opinion voulut faire de lui un chef d'école : chef de

l'école du bon sens. Je ne suis pas bien sûr que, chez quelques-uns, ce titre ne couvrît point une intention malicieuse; car le poëte, comme tous ceux qui triomphent, avait déjà ses ennemis, et, dans l'école de la muse qui régnait alors, le bon sens n'était pas en très-bonne odeur. C'était la qualité solide, pour ne pas dire vulgaire, exclusive des dons plus brillants de l'imagination. Les amis, de leur côté, lui décernaient hautement le même titre; les amis oubliaient peut-être que le bon sens, Dieu merci, n'était pas une nouveauté dans les lettres françaises, et que Racine et Boileau, Molière et la Fontaine auraient eu droit de réclamer. Si quelque chose prouve que M. Ponsard n'était pas indigne du titre, c'est qu'il le refusa. Il resta ce qu'il était, un homme simple et sans jactance; porté subitement sur le faîte du temple, il n'y fut pris d'aucun vertige; il jouit modestement de ce succès, aussi dangereux qu'éclatant, qui transformait son nom en drapeau de bataille, et l'élevait, au bruit des fanfares, en tête d'une réaction.

Ici, Messieurs, se pose une question. Ce rôle, donné par la fortune, en avait-il eu le pressentiment et l'ambition? S'était-il dit dans sa retraite: Je relèverai l'autel des vieilles muses, et j'irai brandir ma fronde contre le Goliath romantique? Il est permis de n'en rien croire; il ne faut pas étudier d'un œil bien attentif l'ensemble de son œuvre pour reconnaître que ce système littéraire, dont il devint le coryphée, ne fut jamais exclusivement le sien. Il tenait du romantisme plus qu'on ne l'a cru généralement. N'avait-il pas débuté par écrire une traduction du *Manfred* de lord Byron? Ce n'est pas impunément que l'on s'abreuve à pareille source. Il en garda toujours un arrière-goût à ses lèvres. Ce que la

critique distingue avant tout chez lui, c'est un esprit sagement éclectique. Témoignant en cela de ce bon sens qu'on salue en lui, il emprunte à chaque doctrine ce qu'elle donne de meilleur. Il adore Racine, mais il n'a garde de négliger Shakespeare. Entre les deux puissances rivales, il semble rester indécis. Né au moment d'une révolution poétique, il n'apparaît pas en réactionnaire, il apparaît plutôt en modérateur. Le dirai-je? il joue le rôle d'un de ces Girondins dont il nous a, d'un crayon sympathique, retracé la figure. La liberté sans les excès, telle serait la devise.

Cet esprit d'éclectisme se révèle chez lui dès *Lucrèce*. Ils se payèrent d'une illusion, ceux qui voulurent voir dans cet ouvrage tous les caractères de la tragédie conforme aux lois d'Aristote. A part le rôle de Valère, qui a un faux air de confident; à part le songe récité par Lucrèce, ce terrible songe qui semblait fait pour attacher à certaines tragédies une idée de sommeil, la pièce côtoie d'aussi près que possible le drame romantique. Ce n'est pas un poëte classique (je demande pardon d'exhumer ces mots surannés de classique et de romantique, les sujets ont leurs exigences), ce n'est pas un auteur de la vieille école qui eût osé mettre sur la scène cette figure nouvelle et bizarre de Brutus, citoyen mêlé de bouffon, qui cache ses grands desseins sous le masque de la sottise et s'interrompt à tout propos pour débiter des apologues ou des sentences ambiguës. Un classique n'eût pas davantage rapproché dans tout le tissu de la pièce deux styles qui, depuis les Grecs, étaient restés constamment séparés, le style tragique et le style comique. Par ses familiarités charmantes, la langue de *Lucrèce* s'écarte, en maint endroit, du langage consacré; non loin de certains vers dont la grâce

exquise émane d'André Chénier, d'autres surviennent qui, dans leur franche et verte allure, apportent un souvenir de comédie.

A *Lucrèce*, sujet classique dans un cadre à démi romantique, succède *Agnès de Méranie*, sujet romantique dans un cadre malheureusement trop classique. Ce fut l'erreur du poëte; il oublia qu'une page de notre histoire empruntée aux annales du moyen âge, — et quel tableau plus magnifique! — ne pouvait se développer à l'aise que dans un large cadre. Le drame populaire s'accommode mal des unités. Renfermé dans leur enceinte, il y tourne sur lui-même comme un lion dans sa cage. Que n'eût pas été cet ouvrage, qui abonde, d'ailleurs, en beautés du premier ordre, et auquel toute justice n'a pas été rendue, si le poëte, en l'écrivant, n'eût pas senti peser sur lui sa précoce gloire de chef de l'école du bon sens! L'expérience, du moins, ne fut pas perdue. L'auteur ne devait pas tarder à en recueillir les fruits, le jour où il aurait la pensée de transporter sur la scène la tragique histoire de Charlotte Corday. A ce nom, Messieurs, je m'incline et je salue une des œuvres les plus sévères et les plus fortes du théâtre contemporain.

Cette fois, le poëte marche en toute liberté, il se jette hardiment sur les pas de Shakespeare, il ose même dépasser les licences du maître ; car, dans les drames les plus aventureux du poëte anglais, on distingue toujours un nœud, une intrigue, et à peine en retrouvons-nous quelque trace dans la pièce française. L'auteur s'est contenté de découper l'histoire de son héroïne et d'en présenter les scènes au spectateur dans leur ordre successif et naturel. Ce procédé fait passer sous nos yeux la réalité même ; il amène sans effort

les plus heureux contrastes ; tout se rapproche et se mêle dans ce beau drame, le sourire et les larmes, la grâce et la terreur, le calme du foyer domestique et les fureurs de la rue, l'enthousiasme et la pitié, cette étrange pitié qui se détourne de la victime pour se porter tout entière sur l'assassin. Quelle idylle charmante que la scène où Charlotte rencontre les Girondins égarés dans la campagne ! La tragédie, aux lisières d'un bois, marche un moment dans la rosée avant de marcher dans le sang. Quelle scène puissante que celle où les triumvirs de la Convention viennent, sur le cœur saignant de la patrie, se disputer le pouvoir ! Il fallait, certes, un rare courage, il fallait cette confiance ingénue qui semble ignorer les périls, pour aborder de telles figures, « terribles à rencontrer même dans l'histoire », comme l'a dit l'éminent écrivain que vous allez bientôt entendre. L'auteur eut ce courage, et il écrivit une scène dont le souvenir ne périra pas.

On a raconté que, le soir de la première représentation, un grand poëte, redescendant l'escalier de la Comédie-Française, exprimait tout haut son étonnement. C'était l'auteur de *Rolla*. Avec un hochement de tête qui semblait rétracter d'anciennes épigrammes : « Eh bien ! disait-il, avouons qu'un pareil langage ne s'était plus entendu au théâtre depuis Corneille. » Quelle louange, Messieurs, et de quelle bouche ! Le vers de Corneille, c'est la grande épée des temps héroïques ; il n'est donné qu'à une main robuste de la soulever.

Et ce n'est pas seulement la beauté du vers qu'il convient d'admirer dans le drame de *Charlotte Corday*, c'est aussi, et surtout, l'intelligence d'une époque, le sens intime et profond de la couleur historique. De quelle plume, exacte au-

tant que poétique, sont décrits ces temps et ces hommes! Quand on a feuilleté les mémoires et les journaux de l'époque, quand on a lu ce livre des *Girondins* qui fut écrit sous la dictée d'une muse, quand on a médité sur les annales de la Révolution tracées par ces historiens illustres, enfants du même berceau, que j'appellerais aujourd'hui les gloires de ma Provence, s'il était permis de flatter la petite patrie au préjudice de la grande, on reconnaît que la poésie ne pouvait refléter l'histoire dans un plus fidèle miroir.

Il faut le dire, ce sentiment de la couleur des temps est un des traits qui distinguent le talent de François Ponsard. La critique l'avait remarqué dans *Lucrèce*, dont les Romains sont de vrais Romains de la première période; elle l'avait retrouvé dans *Agnès de Méranie*, simple et loyale esquisse des temps chevaleresques, qui rappelle par moments la grâce de Joinville; elle devait le revoir plus tard dans le drame du *Lion amoureux*, où les mœurs du Directoire seront peintes dans leur triste nudité. L'auteur, dans la seule préface qu'il ait écrite, se rend à lui-même ce témoignage : « Avant de choi-« sir une action, j'ai toujours choisi une époque, et me suis « déterminé à traiter un sujet, plutôt pour tracer la physio-« nomie d'un siècle que pour combiner une intrigue. » Une fois pourtant, une seule fois, ce noble soin de la couleur fut mal récompensé. Ce fut dans la tragédie d'*Ulysse*. Avec cette touchante naïveté de l'artiste qui croit ne rien risquer, pourvu que le beau soit reproduit, l'auteur crut pouvoir transporter au théâtre un des tableaux primitifs de l'*Odyssée*. L'épreuve était hardie : mettre en scène un héros qui revient du siége de Troie, transformé par vingt ans d'absence, une chaste épouse, modèle de fidélité, qui fait et défait

sa toile éternelle, un groupe de prétendants avides, moins épris de sa beauté que de ses métairies, des pâtres gardant un troupeau dont le nom seul eût demandé jadis tant de périphrases, c'était beaucoup tenter auprès du public parisien. Ce public oublia de se dire que Platon appelait Homère le plus dramatique des poëtes, et il courut à des spectacles qui l'éloignaient moins des mœurs contemporaines.

Était-ce un revers? Ce fut plutôt un trait de lumière. Puisque Homère n'est plus de mode, pensa le poëte, abandonnons Homère, passons d'un pôle à l'autre, laissons les héros antiques pour les bourgeois modernes. Or, passer sans préparations de l'île d'Ithaque à la Chaussée-d'Antin, du palais d'Ulysse dans l'étude d'un notaire, des prétendants de Pénélope aux créanciers de Georges, c'était encore, on en conviendra, une transition qui pouvait avoir ses écueils. L'auteur s'en tire à souhait; il retrouve ici cette chance de l'à-propos qu'il semblait tenir de son étoile. Je dis mal, non ce n'est pas l'à-propos, synonyme du hasard, qu'il faut voir en pareille occurrence. C'est plutôt cette clairvoyante sagacité qui fait deviner et saisir l'occasion. Il arrive, cette fois, au moment où la soif de la richesse, où la fièvre de la spéculation se sont emparées de toutes les classes de la société française, quand les idées de devoir et d'honneur semblent passées au rang des vieilles superstitions, et il écrit *l'Honneur et l'Argent*, une comédie qui frappe juste. Peu s'en faut que la grande comédie ne soit retrouvée, l'œuvre difficile entre toutes, celle qui fait de l'étude d'un caractère sa tâche principale, qui remplit tout le tableau d'une figure largement dessinée et n'en réserve que les marges pour les détails de l'action. A défaut de cette rare perle, nous avons du moins

une franche peinture de nos mœurs, une leçon de haute moralité donnée à un temps qui n'en reçoit guère, une satire souvent spirituelle, parfois éloquente, dont la malice tempère la sévérité. Si l'auteur ne pénètre pas tout à fait dans le grand art, il est sur ses confins. Par une rencontre singulière, c'est au bon sens vulgaire qu'il en veut et s'en prend, lui, le poëte du bon sens; il trace du personnage de M. Mercier une plaisante esquisse qui deviendrait aisément, avec quelques coups de pinceau de plus, une vraie figure de la famille de Chrysale. Le parterre rit de bon cœur, quand le vieux Mercier se désole et s'accuse d'avoir si mal choisi son gendre.

L'hypocrite qu'il est nous a tous attrapés.
Il possédait si bien la langue des affaires,
Était si positif, riait tant des chimères,
Traitait la poésie avec tant de mépris,
Que j'ai cru qu'il serait le meilleur des maris.

Avouons-le, ce sont là des traits de verve comique que l'on pouvait ne pas attendre d'un écrivain né dans la tragédie. On voit qu'il s'est souvenu du précepte :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Oui, il suivait le conseil d'Horace; mais, je l'ai dit, Messieurs, il profitait aussi des exemples de Shakespeare. Une preuve en est dans cette belle comédie de *l'Honneur et l'Argent*. Le sujet est à peu près celui de *Timon d'Athènes*. Un homme dans la fortune, entouré d'amis, fêté, adulé; la ruine survient, et ce même homme se voit abandonné de tous. Il est dans la pièce anglaise une admirable scène, d'un sentiment

tout philosophique, celle où Timon, après son désastre, s'adresse à l'amitié de ceux qui furent ses convives assidus, ses flatteurs empressés, et ne reçoit d'eux, pour toute assistance, que d'hypocrites condoléances ou des paroles évasives. Je ne redirai pas avec quel bonheur M. Ponsard a enrichi notre théâtre de cette scène magistrale. On rencontre également, dans ce même *Timon d'Athènes*, un certain philosophe chagrin, du nom d'Apémantus, qui s'en va disant à chacun son fait et exhalant à chaque pas sa sagesse bourrue. Le Rodolphe de M. Ponsard n'est peut-être pas sans parenté avec ce rude censeur. S'il a aussi quelques traits de notre immortel *Misanthrope*, faut-il s'en étonner? « Le *Misanthrope* est à recommencer tous les cinquante ans. » C'est Diderot qui l'a dit.

Mais où M. Ponsard n'a pas eu de modèle, c'est dans le personnage de Lucile. Elle est bien à lui, cette aimable figure, et rien de plus séduisant que cette jeune fille, type de franchise ingénue, de dévouement et de courage. Disons-le à cette occasion, ce fut un privilége du talent de M. Ponsard de savoir peindre la nature féminine sous ses faces les plus diverses et les plus sympathiques. Il connaissait le charme et la puissance de cet *éternel féminin* dont parle Gœthe. Qui voudrait y regarder de près trouverait dans son œuvre toute une galerie de femmes dessinées d'un trait distinct et toujours heureux : les unes naïves et douces, les autres austères et superbes, depuis la citoyenne de Rome jusqu'à la jeune fille de Paris, depuis la princesse du moyen âge jusqu'à la marquise du XVIIIe siècle, depuis Tullie jusqu'à Lydie, depuis Charlotte Corday jusqu'à cette Camille de la comédie de la *Bourse*, qui porte dans sa condition villageoise toutes

les fiertés et toutes les noblesses des âmes bien nées. Ombres charmantes, figures variées, toutes animées d'une étincelle de vie! Quelques-unes d'entre elles ne seraient pas indignes d'être admises dans cette région idéale que le génie a peuplée de ses créations, dans cet élysée de l'art où les filles de Sophocle se mêlent aux filles de Molière, où Dorine rencontre Antigone, où Monime donne la main à Desdémona.

Après *l'Honneur et l'Argent*, après ce succès éclatant qui permettait au poëte de suspendre à son trophée le masque de Thalie auprès du masque de Melpomène, il se fait dans sa vie une lacune et un silence. Les amis s'en inquiètent, ils se demandent les causes de cet apparent oubli de soi-même. La fierté de son âme eut-elle ses jours de défaillance? Eut-il à gourmander ce cœur, ce triste cœur, dont les poëtes ont parfois à se plaindre? Nous n'avons pas à le savoir. Ce que nous dirons seulement, c'est que ce cœur était toujours loyal et bon, c'est que cette âme ne cessa point d'être inoffensive et douce, que ce grave esprit ne sacrifia jamais à de vulgaires intérêts le culte de l'art sérieux, l'austère passion de l'idéal. Éprouvait-il un revers, il ne s'en prenait ni aux acteurs, ni au parterre, ni à la critique; il se remettait au travail avec la persévérance d'un esprit convaincu, que rien ne détourne de sa voie et qui estime l'honneur sauf pourvu qu'il n'ait parlé qu'aux instincts élevés de la foule. Avait-il obtenu un succès, il partait aussitôt, il avait hâte de porter cette joie à sa mère, il courait lui offrir le premier exemplaire de sa pièce imprimée; il revenait à sa chère maison rustique, à son humble Tibur du Mont-Salomon; il se retrouvait heureux

au milieu des habitants de Vienne, le cœur ouvert à chacun, le sourire aux lèvres, familier, généreux, favorable à tous. On raconte les traits de cette bonté charmante. Il apprend un jour qu'une troupe de comédiens nomades est arrivée à Vienne et qu'elle s'apprête à y jouer *Agnès de Méranie*. Aussitôt le voilà qui s'alarme pour la façon peut-être hasardeuse dont son œuvre sera présentée à ses concitoyens. Il sent en même temps que son nom sur l'affiche serait pour ces pauvres artistes une occasion de recette. Que faire? Il court chercher le chef de la troupe : « Si je vous donnais, dit-il, au lieu d'*Agnès de Méranie*, une pièce inédite qui aurait pour le public un attrait de primeur? » On juge si l'offre est acceptée. Ponsard écrit en quelques heures un acte ingénieux et tout de circonstance, qu'il intitule *Molière à Vienne*. La pièce va aux nues, et, quelques jours après, la troupe voyageuse se remet en chemin, bénissant celui qui, en cela semblable à Molière, se montrait secourable aux pauvres comédiens errants.

Tel fut cet homme, tel était ce poëte, que l'esprit de doute et de raillerie n'épargna pourtant ni au début ni à la fin de sa carrière. Que n'a-t-on pas dit pour lui faire expier une gloire dont il n'accablait personne? Quelles ombres n'a-t-on pas voulu voir dans la pure lumière de son talent? Il n'avait, il est vrai, ni l'originalité saisissante, ni la grande invention. Mais est-il bien certain que la muse n'ait plus rien à cueillir dans les sentiers connus? Un penseur qui n'a jamais passé pour abuser des lieux communs, M. Joubert, en a parlé un jour comme s'il les aimait : « Ils sont, a-t-il dit, l'étoffe uni-« forme que, toujours et partout, l'esprit humain a besoin « de mettre en œuvre quand il veut plaire. Il n'y a pas de

« musique plus agréable que les variations des airs connus. » Si le vers de Ponsard n'a pas, non plus, l'éclat surabondant, le luxe d'images auxquels nous ont accoutumés nos maîtres contemporains, n'a-t-il pas, en revanche, toutes les qualités d'une langue sobre et sincère, ferme et nourrie de sens ? La Bruyère a dit un mot qu'il est permis de rappeler aux partisans de la couleur outrée : « Un style grave, sérieux, scru-
« puleux, va fort loin. »

Il a dit encore : « Quand une lecture vous élève l'esprit et
« qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux,
« ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ;
« il est bon et fait de main d'ouvrier. »

On disait alors *ouvrier*, aujourd'hui nous disons *maître!*

Cependant, après des années de silence, on put croire que la veine du poëte était réellement épuisée. Ses propres amis désespéraient de le revoir au théâtre. La muse, disait-on, trop négligée par lui, l'avait décidément abandonné. Non, Messieurs, la muse ne lui avait pas dit un éternel adieu. Elle reparut un jour sous les traits d'une noble et vaillante jeune femme. Elle le prit par la main, elle le réveilla de son sommeil, le conduisit dans la retraite et lui rendit la confiance et l'inspiration. Ce fut au bord de l'Océan, sur la falaise normande, dans une maison qu'ouvrait à Ponsard un écrivain célèbre, dont l'amitié devait lui être hospitalière jusqu'au dernier soupir. Il vécut là, tout un hiver, de solitude et de recueillement. La mer battait le pied de la maison, le vent secouait la fenêtre, les nuages passaient et repassaient, et lui, qui jadis avait traduit *Manfred*, il retrouvait dans ce contact

des éléments, il retrouvait surtout dans les douceurs paisibles du foyer, sa séve et sa verdeur premières.

Malheureusement, la mort, presque en même temps que le bonheur, avait franchi le seuil. Déjà M. Ponsard portait en lui le germe d'un mal irrémédiable. Je passe sur ces images de la souffrance. Je n'en veux tirer qu'une leçon et un exemple. Je ne veux y voir que l'énergie d'une âme qui reste debout sous les défaillances du corps, et qui, suivant une belle expression, chante sur ses ruines. Si l'on nous racontait cette triste histoire de quelque poëte des temps anciens, elle nous serait suspecte d'allégorie; nous n'y verrions qu'une légende faite pour montrer le pouvoir de l'esprit sur la matière. Nous l'avons pourtant vu de nos yeux, ce douloureux spectacle; nous avons vu le poëte exhaler dans un soupir chacun de ses derniers vers, et, par un tragique effort, retarder le dénouement de sa vie pour arriver à celui de son drame. Et, chose qui tient du mystère, cette œuvre ainsi créée, ce drame écrit sous les étreintes de la mort, sera précisément celui où se sentira le mieux la palpitation de la vie, ce sera le *Lion amoureux,* dont les accents feront courir sur la foule un frisson de terreur, de pitié et d'admiration. La passion parle dans cette pièce, l'amour, ce phénomène devenu si rare au théâtre! Qui ne sentirait les larmes lui monter aux yeux, à ce passage où le républicain Humbert, se croyant trahi par la femme qu'il aime, laisse échapper le cri de son désespoir et de sa détresse!

O Dieu! moi qui l'aimais comme l'on n'aime pas!
Trop! mon honneur confus se l'avouait tout bas.
J'ai, de ma conscience étouffant le reproche,
Pour elle supporté l'étonnement de Hoche;

J'ai vu ceux dont je fus le constant compagnon
Se déshabituer de prononcer mon nom;
Haines, cultes, travaux, génie, œuvre immortelle,
Tout enfin, tout avait disparu devant elle.
— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse à présent?
Comment ranimerai-je un zèle agonisant?
Si vous voulez me rendre aux soins de la patrie,
Rendez-moi donc l'ardeur que vous avez tarie,
Rendez-moi mes élans, ma verve, mes courroux,
Et le pouvoir d'aimer autre chose que vous!...

Serait-ce là le cri d'Alceste? Est-il permis de voir dans ces vers pathétiques une involontaire confidence du poëte, une goutte de sang des anciennes blessures? Il mourait en les écrivant, le triomphe le ranima. D'une main toute frémissante de la double fièvre du succès et de l'agonie, il voulut écrire son drame de *Galilée*, et la mort, qui sait être patiente quand elle est sûre de sa proie, lui permit cette fois encore d'achever son œuvre. Il manque, dira-t-on, à ce dernier poëme, plusieurs des conditions de l'art dramatique; il est vrai, ce n'est peut-être pas une tragédie, mais c'est mieux que cela, c'est un pressentiment, c'est une élévation de l'âme vers cet infini peuplé de mondes étincelants, vers ces régions lumineuses que la rêverie humaine n'a jamais cessé d'interroger, et qui, dans les nuits d'insomnie, attireront toujours la pensée des mourants.

Quelques semaines après, François Ponsard n'était plus qu'un nom célèbre dans nos souvenirs et dans nos regrets. Les lettres prenaient le deuil du noble poëte; le théâtre, le pays s'y associaient; sa ville enfin, la cité de Vienne, décernait les honneurs populaires à l'enfant que lui ramenait un pieux cortége d'amis. Elles ont gardé la tradition des funé-

railles civiques, ces villes romaines de la contrée du Rhône. Peu d'années auparavant, la ville de Nîmes suivait d'un deuil public un enfant de son peuple, grand cœur et noble esprit, qui, lui aussi, rappela quelquefois l'accent de Corneille (1).

Et maintenant, Messieurs, quel sera l'avenir de cet art éloquent qui s'était réveillé sous nos yeux, parmi tant d'applaudissements? Faut-il croire que la tragédie s'en est allée dans un étroit cercueil? Pouvons-nous penser que les couronnes déposées sur la tombe de François Ponsard seront les dernières qu'elle aura recueillies? Non, vous gardez une autre espérance. La tragédie, — et quand je parle d'elle j'entends le grand art du théâtre sans distinction de formes, — ne répond pas seulement à cet étrange besoin du cœur humain qui, non content de ses propres douleurs, veut encore qu'on lui donne en spectacle des infortunes imaginaires; elle a de particulières affinités avec le génie même de notre nation. La France a toujours aimé cette muse des grands combats du cœur, qui parle d'honneur et de vertu, de devoir et de sacrifice. Elle aime la tragédie comme elle aime la gloire et l'héroïsme; et si ce sont là des passions qui s'endorment quelquefois chez elle, on sait du moins qu'elle peut toujours compter sur le réveil!

(1) J. Reboul.

RÉPONSE

DE M. CUVILLIER-FLEURY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. AUTRAN.

MONSIEUR,

Au moment où je m'apprête à relever dans vos ouvrages les mérites distingués qui ont appelé sur vous depuis longtemps l'attention, puis les suffrages de l'Académie française, et où je ne voudrais que vous adresser des félicitations, une pensée m'arrête. Vous deviez être reçu au milieu de nous par le Directeur en exercice à l'époque où la mort de M. Ponsard a fait le vide que vous venez remplir. Poëte, et poëte dramatique, vous aviez droit aux éloges publics d'un écrivain que le théâtre et la poésie ont également

illustré ; et après avoir été si finement apprécié dans le discours que nous venons d'entendre, l'auteur d'*Agnès de Méranie* devait être une dernière fois jugé par le tragique éminent qui a rendu *Marie Stuart* à la France. Au lieu du poëte, que son âge a rendu trop défiant de ses forces, vous trouvez un critique ; mais ici, Monsieur, ce n'est pas l'opinion d'un seul qui vous juge ; c'est le sentiment de tous qui vous accueille.

Je vous l'ai dit, Monsieur, vous avez été précédé de loin, parmi nous, par la sympathique estime qu'inspire à vos lecteurs le sérieux et attrayant mérite de vos ouvrages. Les uns remontent à quelques années seulement ; les autres sont très-anciens. Je doute pourtant qu'il y ait ici, en ce moment, un autre témoin que moi de votre premier succès. C'était en 1841. Vous étiez jeune. Un régiment revenait d'Afrique, ramené par son colonel, plus jeune que vous. Ils défilèrent sur le port, musique en tête, les fronts bronzés par le soleil africain, les corps amaigris par les souffrances d'une longue campagne, la contenance ferme, l'allure rapide, entourant leur drapeau déchiré et vainqueur, au milieu des cris de la foule. L'hospitalité marseillaise les retint cinq jours dans la joie et dans les fêtes. Un soir, au théâtre rempli jusqu'aux combles, et entre deux actes, une pièce de vers fut lue sur la scène, à l'honneur des hôtes héroïques de la grande ville, et le public applaudit avec une faveur marquée un de ces vers où le poëte avait ingénieusement rapproché :

Le jeune colonel et le vieux régiment !

Vous vous en souvenez peut-être, Monsieur ; ce poëte, c'était vous.

J'avais toutes sortes de raisons, quant à moi, de garder souvenir de cette scène patriotique. Le mérite de votre poésie n'était ni la seule ni la principale. Vos vers avaient été le travail d'une nuit. Vous aviez alors, vous avez quelque temps gardé cette faculté d'improvisation qui, à Naples comme à Marseille, caractérise les héritiers du génie grec. Vous êtes des Phocéens, dit-on. Le Parnasse était dans la Phocide. Vous auriez voulu y mettre aussi le Luberon, votre montagne favorite, aux flancs pittoresques, couverts de forêts et ruisselant de poésie facile. Comment résister, en effet, à cet entraînement d'un heureux naturel, quand on était né, comme vous, sur ces fortunés rivages, sous ce beau ciel bleu, tout près de cette mer qui jetait son écume, c'est vous qui le dites, jusque sur votre berceau, dans ce pays de la parole vive, instantanée, prompte à l'affirmation et à la réplique, où il semble que les rayons du soleil fassent éclore les fleurs du langage plus nombreuses que celles des jardins, et où la brise qui vient du large vous apporte des vers tout faits? Comment résister? Vous aviez tout ce qui favorise le généreux essor de l'esprit, étant un des rares exemples d'un poëte devenu tel sans avoir été contrarié par son père et raillé par sa famille. Votre père, homme de grand sens, chrétien sérieux, moitié commerçant, moitié marin, avait voyagé comme Ulysse; son expérience vous avait profité. Votre mère était Grecque, vous l'étiez ainsi doublement vous-même. Vos amis, et dans le nombre un capitaine au long cours qui vous récitait « des centaines de vers de l'Énéide » entre deux voyages, complétaient cette influence de la vie intime où votre poétique vocation s'affermissait.

Poëte, vous l'étiez déjà dans ces premières ébauches où

s'essayait votre facile esprit et dont votre goût sévère a fait trop inexorablement justice. Écrire en vers n'est pas toujours une preuve qu'on est poëte. Ne jamais écrire en prose, même quand on écrit beaucoup, est tout au moins une présomption de métromanie qui peut mener loin, en bien ou en mal, pour peu qu'on s'y obstine. Vous avez eu la bonne chance, Monsieur; votre opiniâtreté était de la constance. Votre facilité annonçait une vocation. Ne parlons donc pas de cette *Semaine sainte à Rome* que vous avez soigneusement dérobée à nos recherches, ni de quelques préfaces inévitables. Nous aurions pu croire que vous étiez tout à fait brouillé avec la prose, si la réconciliation ne s'était faite aujourd'hui même, et avec éclat, sous nos yeux.

Quant à la poésie, elle vous possédait depuis votre plus tendre jeunesse. Le sujet de votre premier ouvrage, vous n'aviez pas eu à le chercher; il était venu à vous. Séduction irrésistible! une voisine, une amante ; humeur charmante et fantasque; douces caresses suivies de brusques et soudains retours.... Vous étiez jeune, vous lui passiez tout. Revenant à elle, après une absence de quelques semaines : « Le cœur me bat, écriviez-vous, comme à un amant qui revoit sa bien-aimée. » La bien-aimée, c'était la mer, la belle et poétique Méditerranée, celle dont vous disiez, en comparant le bruit de ses vagues au murmure des vastes forêts :

> Leur voix n'a que des sons, la tienne a des accents!

Celle dont vous demandiez, pendant ce rapide voyage :

> ..... Que fait-elle à cette heure?...
>
> . . . . . .
>
> Ah! sa vague en pleurant appelle mon retour;

Car pour qui maintenant se ferait-elle entendre ?
Quelqu'un sur son rivage est-il pour la comprendre ?
Qui pourrait, après moi, l'aimer de tant d'amour ?

Voilà les vers que vous faisiez, Monsieur, quand vous n'en faisiez encore que de médiocres. Je les cite pour le sentiment qui les inspirait, pour l'originale et innocente émotion qui en relevait la candeur.

L'antique mythologie faisait sortir Vénus, palpitant emblème de la beauté, du sein des flots soulevés par une brise féconde. De la beauté à la poésie il n'y a pas loin ; mais, pour que la poésie soit vraiment belle, l'éclosion soudaine et jaillissante ne suffit pas. Le travail y peut beaucoup plus. « Le génie est fait de patience, » a dit un grand homme, qui s'y connaissait. Vos poétiques marines, dont la première édition remontait à 1835, quand vous aviez vingt-trois ans, furent refaites et réimprimées deux fois, avec des additions et des retouches qui attestent à quel point vous étiez devenu, en restant poëte, un sévère juge de la forme et de vous-même.

Vous aviez, du reste, parfaitement compris qu'à ne vouloir peindre que la mer, vous entrepreniez une œuvre impossible. La mer vous semblait, s'il est permis de le dire, bornée par son immensité même. Elle inspirait et elle défiait votre pinceau. Saint Augustin parle d'un enfant qui essayait de mettre l'Océan à sec en le puisant goutte à goutte dans une coquille ramassée parmi les sables. Une pareille tâche ne vous attirait pas. Vous le saviez bien : le vrai poëme de la mer, c'est le cœur de l'homme quand il en reflète, dans une intime sensation, la mystérieuse et imposante mobilité. Tous les grands hommes ont aimé la mer, mais du rivage, moins pour la peindre, si ce n'est d'un trait rapide, que pour s'en ins-

pirer profondément. Homère lui demandait la poésie, Démosthène l'éloquence, Platon l'essor philosophique du haut de Sunium, Byron l'héroïque dévouement, Bonaparte les lointaines aventures, préludes de sa grande destinée, Lamartine la leçon que l'infini donne au néant :

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface...

J'ai nommé Lamartine, que vous venez de louer si dignement; je le nommerai plus d'une fois encore dans la suite de ce discours. Son nom, plus que jamais gravé dans notre mémoire par un triste et récent souvenir, ne brillait plus depuis quelques années parmi nous que par son absence. Il est devenu plus éclatant que jamais par sa mort. Partant pour l'Orient, Lamartine vous vit à Marseille en 1832 ; il vous remarqua. Votre nom figure dans la poétique introduction de son grand voyage. Les dix années qui s'écoulent ensuite jusqu'à votre pathétique poëme de *Milianah* (1842), passons-les. Vous le voulez. Je ne fais pas la minutieuse analyse de vos ouvrages, j'en recherche l'inspiration et l'esprit; j'en voudrais tirer quelques lueurs qui serviraient à nous faire mieux connaître votre personne. Je sais, par vos meilleurs amis, que, lorsqu'on vous connaît, il n'est pas difficile de vous aimer; je voudrais communiquer cette impression à tout le monde. Vous n'avez jamais aspiré à l'originalité bruyante, quoique de récentes satires des mœurs du jour, publiées par vous dans un recueil périodique, aient montré la

malice de votre plume égale à sa fermeté. Indépendant par le cœur, modeste envers tous, sévère à vous seul, vos aimables qualités vous ont préservé partout des haines littéraires, même chez les jaloux, et des inimitiés politiques, même chez les violents. Votre vie s'écoulait ainsi, paisible et retirée, tandis que votre nom faisait tout seul, dès les premiers temps, le tour de la Provence. On parlait à peine de vous à Paris, avant 1848, que déjà vos écrits étaient partout célèbres, à Marseille, à Aix, à Grenoble, à Lyon, et plus loin encore, dans toute la région du milieu de la France. Un des deux éminents confrères que je vois assis près de vous, poëte comme vous et parmi les meilleurs, l'auteur de *Psyché* et de *Pernette,* m'a souvent dit que vos œuvres étaient fort répandues, au sud de la Loire, entre la Méditerranée et les Alpes, et qu'elles y étaient plus recherchées qu'on ne le croyait à Paris. « On vous savait gré, ajoutait cet excellent juge, de ce que vous pouviez être lu en famille. » La province est si arriérée! Vous auriez pu, tout comme un de vos jeunes compatriotes que cette tentative a récemment illustré, emprunter vos inspirations à la vieille langue provençale. Vous avez mieux aimé parler le français de tout le monde. Montaigne, Fénelon, Massillon, Montesquieu, tous enfants du Midi, avaient fait comme vous et s'en étaient bien trouvés. Français par le langage, vous étiez un disciple d'Athènes et de Rome par la passion de l'antique, discrètement approprié au goût moderne.

C'est Athènes qui vous a inspiré, si ce n'est la principale de vos œuvres poétiques, celle du moins qui a répandu le plus de populaire rayonnement autour de votre nom. *La Fille d'Eschyle* fut votre premier succès à Paris. C'était une œuvre très-bien conçue, que vous appeliez modestement une

« Étude antique », et qui était en réalité une tragédie très-achevée et faite pour durer. Vous aviez atteint du premier coup à la plus grande difficulté de l'art dramatique, la délicatesse dans la force. Votre *Méganire* est touchante. Votre Eschyle, parmi ces angoisses vraiment tragiques de son génie méconnu, est un type de vigueur morale. Quand vint le jour de représenter votre pièce au théâtre de l'Odéon, qui l'avait reçue quelques mois auparavant, la tragédie était dans la rue; c'était le 9 mars 1848. Un trône venait de tomber, entraînant dans sa chute le plus sage des rois. Le peuple était en armes. Un immense désordre régnait dans les esprits. Le malheur d'un vieux poëte, jaloux d'un jeune rival, la piété de sa fille, plus forte que son amour, l'indignité d'un prêtre de Jupiter, associé à la poursuite amoureuse de son fils, audacieux séducteur et lâche soldat, certes, c'était une main habile qui avait rapproché ces incidents, puissamment lié tous ces nœuds et fait sortir de cet ensemble une action si vive et si émouvante. Malgré tout, quand la toile se leva sur cette paisible maison d'Eschyle, qu'entourait un bois sacré, qui n'eût tremblé pour votre œuvre? Les spectateurs n'avaient pu arriver qu'en passant par-dessus les barricades. Le bruit de la place couvrait par instants la voix des acteurs. Votre succès, tout le monde s'en souvient, n'en fut pas moins très-grand. Je crois, Monsieur, que vous étiez comme beaucoup d'entre nous : vous n'aviez pas prévu la Révolution de Février. Mais quand on vit, dans votre drame, Sophocle, un poëte, s'adresser au peuple d'Athènes mutiné, le rallier au bon sens et à la justice, le faire passer, par la puissance de sa parole, de la colère à la pitié et à l'enthousiasme, ces coïncidences, nullement cher-

chées, vivement senties, ne furent pas étrangères au succès de votre talent, qui obtint ce jour-là un de ses plus beaux triomphes. La foule voulut vous voir, elle vous rappela sur la scène, et peu s'en fallut que vous n'eussiez le sort du héros même de votre tragédie que vous nous représentez subissant, après sa victoire, l'accolade des marchands de l'*Agora* et des matelots du Pirée.

Mais, hélas! Monsieur, le désordre général des affaires avait été fatal à l'administration du théâtre qui vous avait adopté. L'orage emporta l'Odéon. Vous gardiez votre pièce. Pendant cette tempête, déchaînée par les passions politiques, vous étiez comme ce poëte portugais que la légende nous représente, au moment d'un naufrage, tenant d'une main son chef-d'œuvre, et nageant de l'autre. Votre œuvre, ainsi préservée, attira bientôt après les regards d'une grande actrice qui voulait la faire monter avec elle sur la scène, toujours glorieuse, du Théâtre-Français. Rachel mourut. *La Fille d'Eschyle* semblait abandonnée ; l'Académie française la recueillit et la couronna.

Le prix décennal qu'avait obtenu, en 1850, un jeune poëte, déjà célèbre, l'auteur de *la Ciguë* et de *Gabrielle*, honneur que vous partagiez avec lui, semblait vous associer à la vogue croissante de son talent, et vous appeler dans la carrière qui l'a illustré. Mais, excepté une belle imitation d'Euripide, qui est presque votre dernier ouvrage, *le Cyclope*, je ne vois pas que vous vous soyez essayé de nouveau dans un genre où votre premier effort avait révélé un maître. Faut-il croire que ce grand éclat d'un succès dramatique avait dérouté votre tranquille esprit? ou que la vie de Paris, dans le tumulte de ses ambitions et de ses joies, vous

attirait moins que cette douce existence qui vous était désormais assurée, dans une retraite doublement aimée, près de Marseille? En vous se retrouvait ce type du poëte, solitaire et indépendant, qu'a voulu peindre, d'un pinceau si charmant, le plus implacable des satiriques de la décadence romaine; — le poëte qu'une bonne conscience, une modestie sereine, l'amour de la campagne prédestinent à ces faveurs de la Muse, toujours jeune, qui ouvre à ses vrais amis les sources du beau éternel.

> ..... *Cupidus silvarum aptusque bibendis*
> *Fontibus Aonidum*.....

Vous l'avez bien montré, dans la suite de vos écrits, entre 1848 et l'heure actuelle, période de votre vie littéraire très-remplie d'œuvres excellentes, soit celles que vous soumettiez à une refonte radicale, soit celles qu'un souffle nouveau vous inspirait. Parmi ces dernières, comment oublier un livre qui fut loué, dans cette enceinte, par l'illustre rapporteur de nos concours annuels et qui vous valut une nouvelle couronne académique? C'était *la Vie rurale*, qui, rapprochée d'une publication précédente, *Laboureurs et Soldats*, et de deux autres recueils qui suivirent dans l'intervalle de quelques années, *les Épîtres rustiques* et *le Poëme des beaux jours*, forment, suivant moi, comme les chants divers et successifs d'une épopée agricole. *Laboureurs et Soldats*, ces deux mots en effet ne résumeraient pas avec une exactitude suffisante l'inspiration de ces différents ouvrages. Les soldats, vous les aviez, par l'imagination, vus combattre, souffrir, mourir dans les redoutes de Milianah, où le général Chan-

garnier, trompant l'ennemi par une héroïque surprise, vint sauver et recueillir leurs débris. Mais le combat vous attriste, la destruction vous désole, la guerre vous décourage. Les camps vous attirent moins que les champs. Aux moissons sanglantes que fauchent les escadrons vainqueurs, emportés dans la plaine, vous préférez, pour les peindre, celles que jaunit, dans l'heureuse vallée, le soleil bienfaisant sous un ciel d'azur. A la dureté de l'homme, meurtrier civilisé et enrégimenté, vous opposez la clémente douceur de la nature, qui a des caresses pour toutes les conditions, des sourires pour tous les âges :

Qu'un vieillard au jardin, pensif, marche ou s'arrête,
La fleur le voit venir sans détourner la tête :
Le rayon du soleil, qu'il cherche pas à pas,
En se posant sur lui ne se refroidit pas;
Et l'oiseau, quand paraît cette tête chenue,
S'il chantait sa chanson d'amour, la continue (1)...

Non que vous appartenez, Monsieur, à l'école descriptive proprement dite, cette école tant raillée du premier empire, que d'ingénieux novateurs ont exagérée de nos jours, en s'en moquant. S'il y a une boîte à couleurs dans votre atelier de poëte, il y a une âme dans votre poésie. Rien de plus moral que ce penchant qui vous porte à appliquer le plus noble des arts, la poésie, au perfectionnement des classes agricoles, à les rattacher au sol qui les a vues naître, à les faire aimer, en les rendant de jour en jour plus dignes d'estime. *Homine nihil miserius aut superbius*, disait Pline. Rien de plus misérable ou de plus orgueilleux que l'homme. Aimez-

(1) *Le Poëme des beaux jours*, p. 124.

le pour sa misère, honorez-le pour sa fierté. S'aimer les uns les autres, si cela ne veut pas dire qu'il faut aimer les faibles, les pauvres, les inférieurs, — paysans, soldats, artisans, ouvriers, — saint Paul n'aurait rien dit. Il est trop facile aux riches et aux heureux du monde de s'aimer entre eux, quoiqu'ils n'en abusent pas. Ce sont les humbles qu'il faut relever. « Ah ! ne méprisez pas le genre humain, écrivait le Père Lacordaire ; le mépris est stérile ! » Et un de ses plus illustres amis, rendant compte un jour à cette place où je suis de quelques actes de vertu populaire que sa noble main couronnait : « Chez les nations chrétiennes, disait-il, les petites vertus préservent des grandes décadences (1) ! »

Vous aviez pris à tâche, Monsieur, d'exprimer dans le meilleur langage et de propager ces idées vraiment évangéliques. Ne faut-il donc parler aux classes laborieuses que dans des livres faits pour elles, en humiliant la langue par la vulgarité familière ou brutale? Le peuple des travailleurs ne peut pas payer les beaux livres, mais il les aime. Allez le voir un jour de représentation gratuite, quand on joue pour lui *Britannicus* ou *Tartufe!* Allez à ces matinées dramatiques dont le but excellent est de faire connaître, sur une scène de mélodrame, notre immortel théâtre du dix-septième siècle à nos artisans et à nos ouvriers. Allez à ces grandes conférences du dimanche, où trois mille auditeurs, dont les trois quarts appartiennent aux classes ouvrières, accourent à la voix de quelques-uns de nos éloquents confrères de l'Institut! Les idées ne montent pas, elles descendent. Elles

(1) Discours de M. le comte de Montalembert sur les prix de vertu (3 juillet 1862).

viennent d'en haut. Si restreint que soit d'abord le public qui les accueille, elles se répandent. Tout écrivain digne de ce nom a charge d'âmes. La poésie, qui, au dire des anciens, avait civilisé le monde, n'est pas dispensée, pour sa part, de l'instruire aujourd'hui. Personne ne l'a mieux compris que vous, Monsieur; et, si je n'étais trop averti par l'heure qui s'avance du peu de temps qui me reste, j'aimerais à marquer, par l'idée morale qui l'a particulièrement inspiré, chacun des ouvrages compris dans cette seconde période de votre vie littéraire que nous étudions. *Laboureurs et Soldats*, c'est la vie réelle, celle de la ferme, celle du bivouac, relevée par le sentiment du devoir, l'instinct de l'honneur, l'amère jouissance du sacrifice. *La Vie rurale*, c'est le développement, toujours opportun, d'un beau vers de Virgile qui est encore vrai, en dépit de tant de moqueries, après dix-huit siècles :

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur (1) !

Ce bonheur, il ne le connaît que lorsque, attiré dans nos villes, la cherté, l'inexorable cherté, lui enlève le surcroît de salaire que l'avide entrepreneur lui paye aux dépens de tous. C'est alors qu'il apprend à sentir la misère sous sa forme la plus hideuse, la misère en face du luxe, au milieu des folles joies d'une grande ville. Dans les *Épîtres rustiques*, c'est le même sujet qui vous inspire, avec une sorte d'amer regret d'avoir été mal compris. Nous sommes en 1861 ; la désertion des campagnes continue. Sur la ferme abandonnée vous his-

(1) *O fortunatos nimium sua si bona norint,*
Agricolas!...

sez le pavillon de détresse. Bientôt une noble indignation vous saisit; votre idylle impuissante se fait satire. Ah! n'exagérons pas. Votre vers n'emprunte rien à la véhémence d'Archiloque ou à l'hyperbole de Juvénal. Votre critique se couronne volontiers de fleurs, comme pour un banquet dans le *triclinium;* elle a le rire sérieux, mais bienveillant; du stylet satirique, elle montre plus volontiers la ciselure élégante que la pointe vengeresse; on a pu dire parfois de vos Églogues, ce que Chamfort disait des bergeries de Florian : « J'y voudrais mettre quelques loups ! » On en trouve dans vos satires. Ils ne sont pas trop méchants; il vaut mieux corriger les gens que les manger; et vous êtes fait pour convertir ceux même de vos lecteurs que vous avez le plus charmés. Et puis, quand vous vous êtes un peu plus fâché que de raison, comme dans l'épître intitulée : *Hélas! hélas!* l'ennui vous prend de ce Paris qui a excité votre bile, vous courez à la gare, vous voilà aux champs! A peine arrivé, vous écrivez à un ami : « Pendant que tu te consumes dans la triste contemplation de tant de misères,

..... Sais-tu ce que je vois?
Belle autant que jamais je vois fleurir la terre;
Je vois briller aux cieux l'azur que rien n'altère;
Ainsi qu'aux plus beaux jours, de tendresse enivré,
L'oiseau chante, et les lis n'ont pas dégénéré... »

On dirait que vous avez emprunté à ces vers le titre de votre dernier recueil, *le Poëme des beaux jours*. Ce qui le caractérise, c'est un accent lyrique plus prononcé que dans aucun de vos précédents ouvrages. Vous élevez jusqu'à son expression la plus idéale la poésie des champs. Vous

épurez, dans une sorte d'extase, les joies viriles de l'agriculteur, ses grossières vertus, ses sensations égoïstes et monotones. Disciple des immortelles *Géorgiques* par la précision du trait, la description fidèle, la sympathie agricole, et d'aussi près qu'un rare talent peut approcher d'un génie unique, vous affectez davantage, dans votre dernier livre, les allures plus modernes de la poésie contemplative, et vous en avez les qualités, si voisines de ses défauts. Il y a là, malgré tout, un progrès dans votre style et comme une aspiration nouvelle de votre esprit. Vous aimez à quitter terre sans perdre des yeux les objets sensibles ; l'idéal n'est pour vous qu'une sorte de seconde vue de la réalité palpable, et vous laissez dans les nuages ceux qui ont intérêt à s'y cacher.

Ai-je bien résumé votre œuvre? Ah! je le voudrais, Monsieur ; j'ai su l'apprécier en la relisant tout entière, et il me semble que, pensant tant de bien de vos vers, j'en ai trop peu parlé. Vous donnez un bon exemple, celui de vous corriger sans cesse et de marquer par un progrès sensible chacun de vos pas. Vous diriez presque comme notre vieux Montaigne : « Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despite... » Vous n'êtes pas de ceux qui, ayant obtenu un grand succès littéraire, l'escomptent (c'est un mot du temps) sans se gêner avec le public contemporain, et avec la postérité encore moins. Me permettrez-vous de le dire ? Je n'avais à vous relever d'aucun oubli, puisque vous êtes à cette place tant désirée où l'Académie, quoi qu'on en dise, aime à rencontrer, précédant les élus de son choix, le suffrage du vrai juge, qui est le public. Pourtant j'étais un peu las de vous entendre appeler,

depuis 1848, l'auteur de *la Fille d'Eschyle*, comme si depuis vingt ans vous n'eussiez rien fait. Nous avons tous ainsi, dans la série de nos travaux littéraires, un de nos ouvrages qui fait plus ou moins oublier les autres, à moins, hélas! qu'on ne les oublie tous. L'éclat d'un succès public et populaire éteint cette douce lumière qui brille modestement, au foyer de quelques-uns, sur une œuvre estimable. Les livres ont leur destin. « Ah ! disait un poëte du dernier siècle, qui avait beaucoup écrit, trop écrit, l'auteur de *la Métromanie*, ne me parlez pas de cette misérable! c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfants. » Les vôtres ont vécu, Monsieur. Ils vivront, et le public, fort rassuré sur leur existence, pourrait me reprocher, si j'insistais davantage, d'avoir voulu leur donner un certificat de vie dont votre talent n'avait pas besoin.

L'éminent écrivain auquel vous succédez avait plus d'un point de rapport avec vous. Il était un poëte, il n'avait jamais écrit qu'en vers. Comme pour vous, Monsieur, tout son bagage de prose était à peu près compris dans son discours de réception à l'Académie, qui fut jugé excellent, même après la brillante et forte réponse qui lui succéda. M. Ponsard n'avait jamais été qu'un poëte, invariablement fidèle à sa passion des beaux vers, comme vous l'avez été toute votre vie.

Comment n'est-on qu'un poëte dans un temps qui est, dit-on, si peu favorable à la poésie? Il y faut sans doute ce que Voltaire appelait « le diable au corps ». Ne vous y trompez pas, il y faut autre chose, un peu d'écho tout autour de soi.

On nous dit tous les jours : « Il n'y a plus de poésie en France. » On nous dirait presque : « Il n'y a plus de poëtes, » le jour même où, dans cette enceinte, c'est l'auteur de la *Fille d'Eschyle* qui remplace l'auteur de *Charlotte Corday*. Ah ! nous manquons à la poésie plus qu'elle ne nous manque. Que de gens se croient très-spirituels en se vantant de ne pas aimer les vers, même les bons ! C'est se vanter d'une infirmité. Quant à la poésie, elle fait son œuvre. Remontez seulement au début de ce siècle. A quelle inspiration sérieuse a-t-elle fait défaut ? Après que la Terreur avait abattu les autels, chassé et persécuté les prêtres, exilé Dieu lui-même, — pour restaurer les idées religieuses il fallait un grand docteur chrétien, un Bossuet peut-être. Un poëte parut. Le *Génie du Christianisme,* les *Martyrs* étaient des poëmes. Quand l'Empire succomba sous le poids de ses fautes, entraînant la France dans sa chute, qui relevait et consolait la patrie ? Un poëte, celui qui nous disait :

J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs !

Des larmes, il en fallait beaucoup... Quand la France monarchique, frappée au cœur par le poignard de Louvel, renaissait à l'espoir quelques mois plus tard :

Versez du sang ! frappez encore !
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux !

Ainsi parlait Lamartine. Quand Napoléon s'éteignait dans le long martyre de Sainte-Hélène, qui le vengeait de son

geôlier? Des poëtes encore, quelques-uns sortis des rangs royalistes, qui, sans pitié pour son ambition, revendiquaient pourtant, au nom du pays, son immortelle gloire qui était la nôtre. Pendant trente ans après sa mort, de 1821 à 1851, et jusqu'à l'heure où l'admiration, au lieu de rester une libre croyance, parut imposée comme un dogme politique, le poëme du premier Empire ne fut pas interrompu, même dans l'histoire, éloquente et vraie, de nos grandes guerres.

Non, la poésie en France n'a jamais manqué, depuis soixante ans, à aucun sentiment, à aucun besoin de notre pays. Le patriotisme a eu sa poésie comme l'industrie, la révolution comme le royalisme, la cabane comme le château, le salon comme l'atelier. Les « enfants du siècle » ont eu leur poëte, « le vieux sergent » de la grande armée a eu le sien. Ceux qui ont fait la chasse aux rois, comme ceux qui ont couru à la « curée » des places, ont trouvé un poëte pour les entraîner ou les flétrir. A. de Vigny a chanté, dans une confession posthume, la perte de ses illusions; Lamartine, les radieuses extases du cœur humain; M. Victor Hugo, son « crépuscule » assombri. Et non-seulement tous les sentiments de l'époque ont eu leurs organes dans cette phalange si mêlée des fils de la Muse, « le plaisant pays de France », comme l'appelait Marie Stuart au moment de le quitter, a eu ses poëtes, passionnés à décrire sa beauté physique, aussi bien les sommets sourcilleux de ses montagnes que ses champs fertiles et ses prairies émaillées de fleurs, les grèves étincelantes de cette mer de Provence, votre première inspiration, comme les plages de l'orageuse Armorique où se plaisait Brizeux. Ainsi le passé a eu sa part de poésie largement faite.

Qui voudrait dire que le présent n'a pas la sienne, quand vous êtes là, Monsieur, entouré de tant d'amis qui vous estiment, noblement envié, hors de cette enceinte, par tant d'émules qui vous honorent? Et si nous devions regarder aussi à l'avenir, à cette Europe si mal faite ou si mal défaite, s'il fallait prévoir les mauvaises chances qui, du dehors, peuvent menacer la paix si chère à la liberté, Alfred de Musset y pensait avant nous. Tout le monde a lu ce défi railleur et hardi qu'il adressait au *Rhin allemand;* je crois même que tout le monde pourrait le chanter : la musique, dit-on, en est déjà faite...

M. Ponsard mérite de figurer au premier rang des poëtes qui ont le mieux traduit les idées de notre temps, sans les outrer, sans s'y asservir. Ce fut une erreur de croire, quand sonna son heure, qu'un chef d'école était venu. Mais on le crut, et comme nous sommes un pays qui aime, quoi qu'on en dise, à être mené, on applaudit à ce jeune maître qui semblait avoir caché une férule sous le manteau de Melpomène et qui débutait traîtreusement dans le drame par une imitation de Tite-Live. M. Ponsard eut cet honneur étrange, n'étant qu'un artiste ingénu qui avait obéi à son instinct, de passer pour un magistrat de l'art qui venait faire la police dans la République des lettres et rétablir l'ordre au Parnasse. Vous avez très-bien marqué la mesure de cette prétendue réaction. L'auteur de *Lucrèce* était surtout un libre esprit, sans prétention et sans pédantisme. Volontiers solitaire, ayant trouvé vers la fin de sa trop courte existence, dans la plus charmante union, ce légitime bonheur à deux où la jeunesse s'épure et où l'âme s'affermit, il avait voulu écrire suivant son goût et penser librement, non régner. Il n'a pas été sans quelque

influence sur les procédés d'art de son temps. Son temps ne l'avait ni appelé ni formé.

Vous avez, à propos de ses débuts, beaucoup parlé des classiques et des romantiques, et moi qui ai vécu au milieu de ces querelles, j'ai souri. Elles sont si loin de nous! Elles étaient, au fond, si innocentes dans leur vivacité! Elles se rattachaient, par un lien si naturel, au mouvement libéral qui emporta les esprits après la chute de l'Empire! Le romantisme était-il une école? J'oserais presque dire aujourd'hui que c'était plus que cela, et qu'il faudrait le ranger parmi « les anciens partis »; c'était le parti de la liberté dans l'art et la littérature, comme le libéralisme l'était dans la presse et le parlement. On en usait, on en abusait. *Hernani* était un noble fils de la Charte. M. Alexandre Dumas, un des combattants de Juillet, n'avait peut-être pas pris le Louvre; il avait pris les trois unités de la vieille tragédie, et les avait mises, sous bonne garde, dans un de ces châteaux du Rhin qu'il a si bien décrits. En sortiront-elles jamais?

Notre temps, même dans cette guerre apparente des œuvres et des systèmes, a été marqué d'une singulière insouciance dans l'ordre des choses littéraires; non qu'il ne les aime, mais il aime tout :

> Sur quelque préférence une estime se fonde,
> Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.

Le siècle est plein de Philintes; facile au vice sans être vicieux, sceptique dans ses idées et dans ses goûts, allant à ce qui l'amuse sans regarder à l'enseigne; — courant de Marion de Lorme réhabilitée à Camille rajeunie, de Dorval à Rachel,

de Roscius à Tabarin; — flatté, il y a trente ans, dans sa sensibilité patriotique et bourgeoise par la comédie moyenne, telle que l'écrivait un charmant esprit; gourmandé aujourd'hui par la comédie satirique, qui semble avoir mis par moments le fouet de Némésis dans la main de Thalie. N'importe, ainsi battue, la société est comme la femme de Sganarelle, elle est contente.

Ceux qui chercheront un jour l'histoire de notre temps dans certaines comédies modernes croiront que cette société était en effet un ramassis de filles perdues, de pères prodigues, d'intrigants subalternes et de coquins enrichis. Mais soyons de bon compte, est-ce vraiment le fond de la société qu'on a voulu peindre? N'est-ce pas le tapage des mauvaises mœurs qui attire ces spirituels inventeurs plus que la profondeur du mal lui-même, sérieusement étudié, qui les provoque? Le vice a plutôt triomphé de ces peintures, dont la répétition uniforme semble le laisser maître du terrain. Vous l'avez dit, Monsieur, en très-bons vers, quand vous avez été réduit à signaler cette inexplicable faiblesse de l'honnête femme, si attentive aux mœurs, aux toilettes, aux prodigalités insolentes de celles qui ne le sont plus ou qui ne l'ont jamais été :

A ces tableaux impurs voile-t-elle ses yeux?
. . . . . .
Fait-elle tout son soin de la sagesse? Non,
Elle n'a qu'un souci : voir de près la Ninon.
Quelle est de ses amants la plus récente liste?
Où loge son coiffeur, lequel vaut un artiste?
De ces menus détails, scabreux à raconter,
Qu'un auteur fasse un livre, elle court l'acheter;
Qu'en drame pathétique il arrange la chose,

Elle y court la première et de larmes l'arrose.
Que dis-je ? autre scandale à tes yeux familiers,
Que Ninon à l'encan mette son mobilier,
Qu'on annonce à grand bruit cette vente, l'épouse
Y court encor, fiévreuse et de tout voir jalouse ;
Et la plus vile aiguière, instrument de mépris,
A ses yeux se transforme en relique sans prix...

Tout cela est-il vrai, Monsieur ? je le crois, puisque vous le dites. Quel contraste ! une société, non pas vertueuse, mais honnête, polie, intelligente, et à côté ce monde d'exception que nous montre le théâtre. Serait-ce que la tâche la plus difficile pour le poëte comique est de trouver l'intérêt et l'émotion où ils sont vraiment (quelques-uns de nos contemporains le prouvent encore chaque jour), dans la forte et naturelle vérité de la vie réelle, éclairée par ce maître supérieur de tous les arts, l'idéal ?

M. Ponsard, docile par le cœur et facilement dominé par ses affections, avait de plus une qualité qui m'a toujours attiré vers ses œuvres et fait aimer sa personne. Vous ne l'avez peut-être pas assez relevée en lui, Monsieur, cette vertu de votre éminent devancier, qui est une des vôtres, et qui est de plus, dans un écrivain, un mérite tout à fait littéraire, la sincérité. La sincérité ! que j'aime ce mot, et quel sujet de dissertation, si on avait le temps ! Marivaux rapporte que, rencontrant un jour un jeune mendiant de bonne mine et fort bien portant : « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de mendier à votre âge ? Pourquoi ne travaillez-vous pas ? — Ah ! Monsieur, répondit le pauvre du ton le plus naturel, je suis si paresseux ! » Marivaux lui donna un louis. Si la sincérité vaut de l'or, même chez un vicieux, à quel prix l'esti-

merez-vous dans une âme honnête? Ponsard, avec toute sorte de raisonnables réserves, était essentiellement l'homme de son inspiration et de sa fantaisie; partout très-vrai, obstiné à son œuvre tant qu'elle dure, esclave de son sujet, mais ne creusant pas éternellement le même sillon, sachant changer de ciel et d'époque, alterner la tragédie et la comédie sans les confondre, sans en faire un mélange trop répugnant ou un plat trop indigeste.

En réalité, son drame est bien à lui. Il ne s'est pas plus absorbé dans ses modèles, quoique leur marque y soit, que Corneille dans les siens. Corneille, il est vrai, les domine de plus haut. Qui ne sent, en le lisant, ce grand souffle qui vient de lui, non de Sénèque ou de Lucain, ses maîtres? Il semble avoir inventé Auguste et Cinna, Sertorius et Nicomède. M. Ponsard, lui aussi, a donné à sa Lucrèce une grâce et une placidité qui semblent moins d'une fille de la louve, au temps de Brutus, que d'une sainte du temps de Dioclétien. Il ne vise pas au grand éclat de ses personnages; il les colore d'une douce lumière. Il ne les fait pas médiocres; il les fait vivre dans une sorte de milieu tempéré. C'est ainsi que dans le royal amant d'Agnès de Méranie il a diminué, peut-être à dessein, l'énergique adversaire d'Innocent III. C'est ainsi qu'il a pu mettre sur la scène les héros de la Terreur, et les rendre possibles pour le spectateur, en les diminuant. Les événements étaient grands, les hommes ne l'étaient pas. Pour les atteindre dans leur grandeur factice, il fallait les rapprocher des sentiments communs de l'humanité, de ses passions avouables. M. Ponsard l'a fait. Il a réduit, pour les adapter aux exigences de la scène, ces proportions non pas grandes, mais hyperboliques, auxquelles il faut les vastes horizons

de l'histoire, ses diversions qui reposent, ses jugements qui vengent, ses contrastes qui consolent. M. Ponsard ne pouvait emprunter ses personnages à M. Michelet ou à M. Louis Blanc, ni même aux deux illustres précurseurs, vos compatriotes, qui ont eu, les premiers, le mérite de rendre vraisemblables ces malfaiteurs stoïques et ces dictateurs-bourreaux. Il les a refaits pour son drame. Robespierre y parle en philosophe et il invoque Socrate; Danton y joue, tout aussitôt après le 31 mai, le rôle d'un modérateur inquiet et impatient. Et Marat! « Dieu, disait un jour Louvet, après l'avoir nommé à la tribune, Dieu! j'ai prononcé son nom!... » Épouvanté, il s'arrêtait. M. Ponsard fait plus que de nommer Marat; il lui prête l'éloquence, il lui prodigue la poésie. C'était l'affaiblir. Ainsi dépouillé de l'affreux prestige de sa vulgarité sanguinaire, Marat disparaît. Tel qu'il était, qui eût osé exposer, sous le feu de la rampe, devant un public français, ce pamphlétaire assassin?

M. Ponsard n'adoucit pas seulement l'histoire révolutionnaire, il l'attendrit. *Le Lion amoureux* est bien son œuvre. Quel charme et quel attrait! Dans la scène du troisième acte entre Humbert et la marquise, quand c'est Corneille qu'il imite, comme il se souvient de Racine! Combien de nuances délicates! que de douceur dans l'énergie et de grâce dans la fierté! Que nous sommes loin de la Terreur!

Dans la comédie de mœurs qui, entre 1850 et 1860, remplit toute la carrière dramatique de M. Ponsard, je veux relever encore ce trait caractéristique de son œuvre entière. Il a touché aux mœurs pour les peindre, non pour les outrer. Il n'est pas un vengeur, mais un moraliste, aussi étranger aux grands éclats de la passion qu'aux bruyantes explosions

de la gaieté. Ses comédies n'en ont pas moins une très-grande valeur, une animation saine, la justesse, la bonne humeur, et, comme vous l'avez si justement remarqué, l'à-propos. Mais, vous le dirai-je, Monsieur? vous m'avez fait peur quand, après avoir rendu une si complète justice à la meilleure comédie de Ponsard, *l'Honneur et l'Argent,* vous l'avez comparée à *Timon d'Athènes*. On peut traduire Shakespeare, non l'imiter. Son originalité l'isole, son génie étrange vous défie. Tout en lui semble confus ou confondu, et tout concourt à l'effet. Il brise en morceaux son drame; il en réunit d'un coup d'aile les fragments épars. Dans ce grand désordre où il se plaît, c'est au cœur qu'il vise. « Il demande à l'homme (je cite quelques lignes d'un orateur illustre qui est parfois un profond critique), non pas : Qu'as-tu fait? — mais : — Comment es-tu fait? D'où est née la part que tu as prise dans les événements où je te rencontre? Que cherchais-tu? Que pouvais-tu? Qui es-tu? Que je te connaisse; je saurai tout ce qui m'importe dans ton histoire (1)... » Tel est Shakespeare. On croit que c'était chez lui parti pris de brouiller les lieux, les temps, les unités, les dates. Son but était d'arriver par tous les chemins au cœur de l'homme, de le saisir vivant et palpitant, et de le peindre en dépit de tout.

M. Ponsard avait lu *Timon d'Athènes*. De ce personnage, à moitié chimérique, il n'avait rien pris que dans sa vraie mesure, avec ses tempéraments ordinaires : Rodolphe, le célibataire philosophe dans *l'Honneur et l'Argent*, c'est un Alceste adouci. George, le riche ruiné, est, avec simplicité et

(1) M. Guizot, *Shakespeare et son temps*, p. 99.

décision, un martyr de l'honneur paternel. Ah ! l'honneur, il faut bien le dire, M. Mercier l'entend autrement que Timon, et quand on vient lui dire que le fiancé de sa fille s'est ruiné par un trait de généreux désintéressement :

> C'est avec ces traits-là que l'on meurt misérable !

s'écrie-t-il. Vivre et mourir pauvre, voilà la honte ! L'honnête M. Mercier a touché du doigt la plaie du siècle.

Est-ce donc que notre temps serait plus menacé qu'aucun autre ne l'a été jamais par ce fléau des nations vieillissantes, la recherche du bien-être à tout prix, l'idolâtrie du luxe sous toutes ses formes ? Le veau d'or est déjà dans la Bible. *Plutus* est le titre d'une des meilleures comédies d'Aristophane. L'*Avare* de Plaute n'est pas d'hier. Entendez-vous, à travers les siècles et au début même du christianisme, cette religion de la sainte pauvreté, entendez-vous ce cri jeté par un païen de bonne foi, un sensualiste indigné :

> *O cives, cives ! quærenda pecunia primum !*
> *Virtus post nummos !...*

De l'argent d'abord, puis de la vertu s'il en reste ! Non, nous n'avons pas inventé la passion de l'or. On remplirait cent volumes des plaintes qu'elle a arrachées aux moralistes de tous les temps, aux fidèles de Jupiter et à ceux du Christ, aux Césars et aux papes, aux croyants et aux philosophes. Mais savez-vous ? Défiez-vous du luxe, quand un air libre, un contrôle vivifiant, la raison publique, n'animent pas et ne règlent pas cet essor de la prospérité générale ! En sommes-nous là ? A Dieu ne plaise que je porte ici, dans cette calme enceinte, sur mon époque et sur mon pays, un juge-

ment si sévère ! Nous sommes sortis des temps difficiles et des défilés périlleux. Une lueur de liberté saine sourit à nos travaux. L'opinion, une reine, dit-on, est en train de rajuster sa couronne sur son front longtemps dépouillé. Confiance donc, ici surtout, Monsieur, où l'étude nous apprend à ne désespérer de rien, et nous soutient quand il faut tout craindre.

Et tenez, quand un pays est bien occupé de ses grandes affaires, il est moins asservi aux petites. « L'argent, disait Mme de Lambert, est un bon serviteur et un mauvais maître. » Faites-le servir au bien sous tous ses formes. Ne lui livrez ni Socrate ni Jésus ! Ne laissons pas dire, dans le pays de l'honneur et de l'esprit, de toutes les noblesses naturelles et héréditaires, que tout est perdu hors l'argent. Ne laissons pas faire sur le marché la cote de nos vertus et de nos vices. Combien ce sourire et cette courbette ? combien ce dévouement ? Combien cette prose et cette poésie ?.....

Des poëtes tels que vous, Monsieur, et tel que l'auteur de *Galilée*, sont bien au-dessus de pareils reproches. Ils en sont au besoin les nobles et courageux organes. Vous n'entrez pas à l'Académie pour rencontrer aucune opposition au sentiment qui a dicté quelques-unes de vos dernières et de vos meilleures épîtres, celles où le spectacle des folies prodigues de notre temps vous a si remarquablement inspiré. M. Ponsard non plus, quand il fut reçu dans cette compagnie, n'avait pas eu à retenir les paroles qu'il lui adressait d'un accent si élevé et si libre. Certes, il ne comptait, lui, dans aucun des partis qui se disputent l'influence politique, en France, depuis cinquante ans. Naturellement libéral, il l'eût été sous Périclès ou sous Auguste, sous Léon X ou Louis XIV,

de la même manière, avec une sorte d'ingénuité forte et incorruptible. Son dernier drame, *Galilée,* dont il est impossible de parler après vous, Monsieur, cette belle étude où la séve du libre esprit abonde, était dédiée à un prince. Rudement traité par la fortune, à laquelle il n'avait jamais vendu son art, tout le monde sait comment le généreux lutteur, héroïquement acharné à cette œuvre suprême, était venu mourir, et de quelle mort ! sous le toit hospitalier d'un admirable ami. Aussi, quand il réclamait il y a douze ans, pour l'Académie française, le droit de penser et de sentir, de recevoir et de propager, dans l'ordre des idées, les impressions extérieures et contemporaines, M. Ponsard n'était pas suspect. « Simple homme de lettres, disait-il, je n'ai à parler que d'un homme de lettres (il succédait à Baour-Lormian). Est-ce à dire que le seul rôle qui convienne à la littérature soit une discrète neutralité en présence des événements ? Est-ce à dire que, dépouillée de conviction, elle doive abdiquer toute influence sur l'esprit public et les affaires du pays ? Ce serait l'amoindrir singulièrement et lui ôter ses plus beaux titres de noblesse.

Dans une longue enfance on la ferait vieillir !

« On la réduirait à n'être plus qu'un amusement frivole, un art matériel comme ceux qu'on abandonnait, dans Rome, aux esclaves et aux affranchis !... »

J'aime à finir, Monsieur, par ces graves paroles du plus modéré des hommes et du plus sincère.

La tribune nous reprochait récemment, dans une assemblée de législateurs, d'être une « académie politique ». La

tribune est une ingrate! Oui, nous choisissons parfois des confrères parmi ses orateurs les plus illustres. Et elle s'en plaint! On a fait de semblables choix sous tous les régimes. La chaire chrétienne nous reproche-t-elle de lui prendre tantôt un éloquent évêque, tantôt un prêtre de l'ordre de l'Oratoire ou de Saint-Dominique? Un prédicateur qui a du génie, un docteur qui a écrit de beaux traités de morale évangélique, fils de l'Église, ne sont-ils plus membres de la grande famille littéraire de leur pays? Est-ce qu'un grand orateur parlementaire n'est qu'un politique? L'illustre Berryer n'était-il qu'une savante mécanique entre les mains d'un parti; Lamartine, un grand orgue d'harmonie dont un pied étranger pressait les pédales retentissantes? Défendons-nous, Monsieur, de la politique passionnée et de la polémique courante. Personne ne vous reprochera, à vous, d'y avoir jamais sacrifié. Laissons vibrer l'instrument sonore qu'anime un esprit libre et que remplit une âme généreuse. Vous avez reçu mission d'ajouter à son charme et à sa puissance. Vous n'avez ici qu'à continuer votre œuvre et à remplir votre destin.

DISCOURS

DE M. BERNARD

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 27 MAI 1869, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. FLOURENS.

MESSIEURS,

En m'appelant à l'honneur de siéger parmi vous, votre indulgence m'inspire un sentiment de reconnaissance d'autant plus vif, que la pensée même de mon insuffisance littéraire ne saurait venir le troubler. C'est l'homme de science que vous avez élu, et vos suffrages bienveillants ont voulu honorer en moi l'Académie à laquelle j'appartiens, et perpétuer cette union des sciences et des lettres que vous n'avez cessé de consacrer par une tradition constante.

On a raison de dire que les lettres sont les sœurs aînées

des sciences. C'est la loi de l'évolution intellectuelle des peuples qui ont toujours produit leurs poëtes et leurs philosophes avant de former leurs savants. Dans ce développement progressif de l'humanité, la poésie, la philosophie et les sciences expriment les trois phases de notre intelligence, passant successivement par le sentiment, la raison et l'expérience ; mais, pour que notre connaissance soit complète, il faut encore qu'une élaboration s'accomplisse en sens inverse et que l'expérience, en remontant des faits à leur cause, vienne, à son tour, éclairer notre esprit, épurer notre sentiment et fortifier notre raison. Tout cela prouve que les lettres, la philosophie et les sciences doivent s'unir et se confondre dans la recherche des mêmes vérités ; car, si, dans le langage des écoles, on sépare, sous le nom de *sciences de l'esprit*, les lettres et la philosophie des sciences proprement dites, qu'on appelle les *sciences de la nature*, ce serait une grave erreur de croire qu'il existe, pour cela, deux ordres de vérités distinctes ou contradictoires, les unes philosophiques ou métaphysiques, les autres scientifiques ou naturelles. Non, il ne peut y avoir au monde qu'une seule et même vérité, et cette vérité entière et absolue que l'homme poursuit avec tant d'ardeur ne sera que le résultat d'une pénétration réciproque et d'un accord définitif de toutes les sciences, soit qu'elles aient leur point de départ en nous, dans l'étude des problèmes de l'esprit humain, soit qu'elles aient pour objet l'interprétation des phénomènes de la nature, qui nous entourent.

Les sciences de l'esprit ont dû se manifester d'abord, et ont été ainsi appelées les premières à régner sur le monde ; mais, aujourd'hui, dans leur gigantesque essor, les sciences

de la nature remontent jusqu'à elles et veulent les pénétrer en les éclairant par l'expérience.

La physiologie, qui explique les phénomènes de la vie, constitue une science en quelque sorte intermédiaire qui prend ses racines dans les sciences physiques de la nature, et élève ses rameaux jusque dans les sciences philosophiques de l'esprit Elle paraît donc naturellement destinée à former le trait d'union entre les deux ordres de sciences, ayant son point d'appui solide dans les premières, et donnant aux dernières le support qui leur est indispensable. Voilà pourquoi les progrès rapides et brillants de la physiologie contemporaine excitent un intérêt général, et appellent de plus en plus l'attention sérieuse des philosophes et de tous ceux qui, comme vous, Messieurs, se tiennent dans les hautes régions de la pensée et de l'esprit. C'est à cette circonstance heureuse que je suis redevable, sans aucun doute, d'avoir été distingué par vous au milieu de mes savants confrères. Vous avez perdu un physiologiste éminent, un académicien célèbre, et vous avez pensé qu'en admettant parmi vous un homme qui s'est voué à la culture de la même science, vous rendriez un hommage plus éclatant à la mémoire de celui que vous regrettez. Mais, si je m'explique ainsi l'honneur insigne que vous m'avez fait, je crains, d'un autre côté, de ne pas répondre à ce que vous attendez de moi; car je sens, peut-être plus qu'un autre, les difficultés de juger et de louer convenablement, devant vous, mon illustre prédécesseur.

M. Flourens (Marie-Jean-Pierre) naquit à Maureilhan, arrondissement de Béziers (Hérault), le 13 avril 1794.

Heureusement doué par l'intelligence et portant au cœur

l'aiguillon de la gloire et de la renommée, la nature le fit naître sous un ciel prédestiné, car l'arrondissement de Béziers a eu la fortune extraordinaire de compter successivement cinq de ses enfants parmi vous ; et comme si une main invisible eût encore voulu tracer de plus près au jeune Flourens le sillon de sa vie, elle plaça son berceau sous le même toit où était né Dortous de Mairan dont il devait, à un siècle de distance, occuper les deux fauteuils académiques, d'abord à l'Académie des sciences, comme secrétaire perpétuel, puis à l'Académie française.

Dès son enfance, M. Flourens s'était fait remarquer par l'énergie de sa volonté ainsi que par les qualités natives de son esprit : une curiosité intellectuelle insatiable, le désir et la recherche de ce qui était beau et distingué, une admiration enthousiaste pour les hommes supérieurs ; tels étaient les traits principaux de ce caractère d'une maturité précoce.

Arrivé à Paris en 1814, une lettre du célèbre botaniste de Candolle, son ancien professeur à l'école de médecine de Montpellier, l'introduisit auprès de Georges Cuvier et le plaça immédiatement au foyer scientifique du temps. Dans ce nouveau milieu, son travail ardent, sa bonne tenue et la convenance parfaite de ses manières attirèrent l'attention sur lui et lui concilièrent de hautes protections. Il fuyait les tumultes du monde frivole qui éloigne de la science ; mais il recherchait partout la société des hommes célèbres, et, dans quelques salons où se réunissaient des femmes éminentes ainsi que de grands savants, il sut trouver une atmosphère qui convenait à son esprit à la fois sérieux et délicat.

En moins de dix ans, M. Flourens fut membre de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire natu-

relle, un des auteurs du *Journal des savants* et secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences. En 1840, sa réputation parvenue à son apogée recevait sa consécration la plus glorieuse; il fut élu membre de l'Académie française. Dès lors son horizon physiologique agrandi rayonna plus particulièrement vers le monde littéraire et vers la philosophie.

M. Flourens a été un auteur fécond, ses publications sont considérables et embrassent une période de près d'un demi-siècle. Nous ne dirons pas toutes ses recherches physiologiques; elles furent nombreuses, et dans ce genre de travaux il se montra physiologiste habile, unissant toujours les ressources d'un esprit ingénieux aux vues larges du généralisateur. Mais, à dater de 1841, il s'élève au-dessus de cette sphère purement physiologique, et entreprend la publication d'une suite de traités qu'il appelle ses ouvrages philosophiques, scientifiques et littéraires.

L'appréciation que M. Flourens a donnée des travaux et des idées d'illustres savants a beaucoup contribué à la popularité qu'il a su conquérir. En traitant des ouvrages de Fontenelle, pour lequel il avait une prédilection marquée, il le considère successivement comme philosophe et comme historien de l'Académie des sciences, et expose à ce propos, d'une manière claire et rapide, les principes de la philosophie expérimentale. Dans ses écrits sur l'*Histoire des travaux de Georges Cuvier*, sur l'*Histoire des travaux et des idées de Buffon*, M. Flourens se fait le vulgarisateur heureux des idées et des travaux de ces deux grands génies qui, comme il le dit, se complètent et se comprennent l'un par l'autre. Dans ses *Éloges académiques*, l'illustre secrétaire perpétuel se montre

toujours soucieux de la dignité et des intérêts de l'Académie, voulant, selon son expression, écrire l'histoire des sciences en écrivant celle des académiciens.

Nous ne chercherons pas à faire connaître M. Flourens par l'analyse de ses ouvrages nombreux et variés; nous nous attacherons de préférence à ses expériences originales sur le système nerveux; elles sont le trait le plus saillant de ses investigations physiologiques et forment en même temps la base de toutes ses études philosophiques.

En 1822, Magendie avait établi, à l'aide d'expériences décisives, la distinction fondamentale des nerfs moteurs et sensitifs de la moelle épinière; c'est à peu près vers la même époque que M. Flourens présenta à l'Académie des sciences ses recherches expérimentales sur le cerveau; elles firent sensation dans le monde savant et valurent à leur jeune auteur un mémorable rapport de l'illustre Cuvier. Gall avait eu le mérite de ramener les qualités morales au même siége, au même organe que les facultés intellectuelles; il avait ramené la folie au même siége que la raison dont elle n'est que le trouble. Mais, à côté de ce trait de génie comme l'appelle M. Flourens, se rencontraient des erreurs graves. Se fondant uniquement sur l'anatomie comparée, Gall pensa que les facultés intellectuelles étaient réparties dans toute la masse cérébrale, et sur cette erreur fut fondé le système des localisations phrénologiques. M. Flourens établit que l'intelligence est au contraire concentrée dans les parties les plus élevées de l'encéphale, et par ses expériences il prouva que l'ablation des hémisphères cérébraux suffit pour faire disparaître toutes les manifestations spontanées de l'instinct et de l'intelligence.

Partant de ces données expérimentales, M. Flourens aborde ensuite ses études de psychologie comparée sur l'instinct et l'intelligence des animaux; il veut, avec raison, que la psychologie embrasse l'ensemble des phénomènes intellectuels dans toute la série animale et non l'intelligence de l'homme exclusivement.

Quel admirable spectacle que cette manifestation de l'intelligence depuis l'apparition de ses premiers vestiges jusqu'à son complet épanouissement, manifestation graduée dans laquelle le physiologiste voit les diverses formes des fonctions nerveuses et cérébrales s'analyser en quelque sorte d'elles-mêmes et se répartir chez les différents animaux suivant le degré de leur organisation! D'abord, au plus bas degré, les manifestations instinctives, obscures et inconscientes; bientôt l'intelligence consciente apparaissant chez les animaux d'un ordre plus élevé; et enfin chez l'homme l'intelligence éclairée par la raison, donnant naissance à l'acte rationnellement libre, acte le plus mystérieux de l'économie animale et peut-être de la nature entière.

Dans tous les temps, les manifestations de l'intelligence ont été regardées comme des phénomènes impénétrables; mais, à mesure que la physiologie avance, elle porte ses vues de plus en plus loin. Aujourd'hui, après avoir localisé, elle veut expliquer. Elle ne se borne plus à déterminer dans les organes le siége précis des fonctions; elle descend dans les éléments mêmes de la matière vivante, en analyse les propriétés et en déduit l'explication des phénomènes de la vie, en y découvrant les conditions de leur manifestation.

Je ne puis avoir la pensée d'entrer ici dans les arides détails

de l'anatomie et de la physiologie du cerveau, cependant je vous demande la permission d'exposer rapidement quelques-uns des faits et quelques-unes des idées qui servent de jalons et de fils conducteurs à la physiologie moderne, dans les méandres encore si obscurs des phénomènes de l'intelligence.

La physiologie établit d'abord clairement que la conscience a son siége exclusivement dans les lobes cérébraux; mais, quant à l'intelligence elle-même, si on la considère d'une manière générale et comme une force qui harmonise les différents actes de la vie, les règle et les approprie à leur but, les expériences physiologiques nous démontrent que cette force n'est point concentrée dans le seul organe cérébral supérieur, et qu'elle réside au contraire, à des degrés divers, dans une foule de centres nerveux inconscients, échelonnés dans tout l'axe cérébro-spinal, et pouvant agir d'une façon indépendante, quoique coordonnés et subordonnés hiérarchiquement les uns aux autres.

En effet, la soustraction des lobes cérébraux chez un animal supérieur fait disparaître la conscience en laissant subsister toutes les fonctions du corps dont on a respecté les centres nerveux coordinateurs. Les fonctions de la circulation, de la respiration, continuent à s'exécuter régulièrement, sans interruption, mais elles cessent dès qu'on enlève le centre propre qui régit chacune d'elles. S'agit-il, par exemple, d'arrêter la respiration, on agira sur le centre respiratoire qui est placé dans la moelle allongée. M. Flourens a circonscrit ce centre avec une scrupuleuse précision et lui a donné le nom de *nœud vital*, parce que sa destruction est suivie de la cessation immédiate des manifestations de la vie dans

les organismes élevés. La digestion, seulement suspendue, n'est point anéantie. L'animal, privé de la conscience et de la perception, n'a plus l'usage de ses sens et a perdu conséquemment la faculté de chercher sa nourriture; mais, si l'on y supplée en poussant la matière alimentaire jusqu'au fond du gosier, la digestion s'effectue parce que l'action des centres nerveux digestifs est restée intacte.

Un animal dépourvu de ses lobes cérébraux n'a plus la faculté de se mouvoir spontanément et volontairement; mais, si l'on substitue à l'influence de sa volonté une autre excitation, on s'assure que les centres nerveux coordinateurs des mouvements de ses membres ont conservé leur intégrité. De cette manière s'explique ce fait, étrange et bien connu, d'une grenouille décapitée qui écarte avec sa patte la pince qui la fait souffrir. On ne saurait admettre que ce mouvement si bien approprié à son but soit un acte volontaire du cerveau; il est évidemment sous la dépendance d'un centre qui, siégeant dans la moelle épinière, peut entrer en fonction, tantôt sous l'influence centrale du sens intime et de la volonté, tantôt sous l'influence d'une sensation extérieure ou périphérique.

Chaque fonction du corps possède ainsi son centre nerveux spécial, véritable cerveau inférieur dont la complexité correspond à celle de la fonction elle-même. Ce sont là les *centres organiques* ou *fonctionnels* qui ne sont point encore tous connus, et dont la physiologie expérimentale accroît chaque jour le nombre. Chez les animaux inférieurs, ces centres inconscients constituent seuls le système nerveux; dans les organismes élevés, ils se forment avant les centres supérieurs, et président à des fonctions organiques impor-

tantes dont la nature, par prudence, suivant l'expression d'un philosophe allemand, n'a pas voulu confier le soin à la volonté.

Au-dessus des centres nerveux fonctionnels inconscients viennent se placer les centres instinctifs proprement dits. Ils sont le siége de facultés également innées dont la manifestation, quoique consciente, est involontaire, irrésistible et tout à fait indépendante de l'expérience acquise. Gall a beaucoup insisté sur les faits de ce genre, et nous pouvons en avoir tous les jours des exemples sous les yeux. Le canard qui a été couvé par une poule, et qui se jette à l'eau, en sortant de sa coquille, nage sans avoir rien appris ni de sa mère ni de l'expérience. La vue seule de l'eau a suffi pour réveiller son instinct. On sait encore l'histoire, rapportée par M. Flourens d'après Fr. Cuvier, d'un jeune castor, isolé au moment de sa naissance et qui, après un certain temps, commença à construire industrieusement sa demeure.

Il y a donc des intelligences innées ; on les désigne sous le nom d'*instincts*. Ces facultés inférieures des centres fonctionnels et des centres instinctifs sont invariables et incapables de perfectionnement; elles sont imprimées d'avance dans une organisation achevée et immuable, et sont apportées toutes faites en naissant, soit comme conditions immédiates de viabilité, soit comme moyens d'adaptation à certains modes d'existence nécessaires pour assurer le maintien et la fixité des espèces.

Mais il en est tout autrement des facultés intellectuelles supérieures ; les lobes cérébraux, qui sont le siége de la conscience, ne terminent leur développement et ne commencent à manifester leurs fonctions qu'après la naissance. Il

devait en être ainsi ; car, si l'organisation cérébrale eût été achevée chez le nouveau-né, l'intelligence supérieure eût été close comme les instincts, tandis qu'elle reste ouverte au contraire à tous les perfectionnements et à toutes les notions nouvelles qui s'acquièrent par l'expérience de la vie. Aussi allons-nous voir, à mesure que les fonctions des sens et du cerveau s'établissent, apparaître, dans ce dernier, des centres nerveux fonctionnels et intellectuels de nouvelle formation réellement acquis par le fait de l'éducation.

Nous désignerons sous le nom de *centres* les masses nerveuses qui servent d'intermédiaire aux points d'arrivée des nerfs de la sensation et aux points de départ des nerfs du mouvement. C'est dans cette substance de soudure, qui s'organise le plus tardivement, que l'exercice de la fonction vient frayer et creuser en quelque sorte les voies de communication des nerfs qui doivent se correspondre physiologiquement.

Le centre nerveux de la parole est le premier que nous voyons se tracer chez l'enfant. Le sens de l'ouïe est son point de départ nécessaire ; si l'organe auditif manque, le centre du langage ne se forme pas, l'enfant né sourd reste muet. Dans l'éducation des organes de la parole, il s'établit donc entre la sensation auditive et le mouvement vocal un véritable circuit nerveux qui relie les deux phénomènes dans un but fonctionnel commun. D'abord la langue balbutie ; c'est par l'habitude seulement, et à l'aide d'un exercice assez longtemps répété, que les mouvements deviennent assurés et que cette communication centrale des nerfs est rendue facile et complète. Toutefois ce n'est qu'avec l'âge que la fonction peut s'imprimer définitivement dans l'organisation : un jeune

enfant qui cesse d'entendre perd peu à peu la faculté de parler qu'il avait acquise et redevient muet, tandis que chez l'homme adulte, placé dans les mêmes conditions, il n'en est plus ainsi, parce que chez lui le centre de la parole est fixé et le développement du cerveau achevé. A ce moment, les fonctions de ce centre acquis sont devenues vraiment involontaires, comme si elles étaient innées; et c'est une chose remarquable que les actes intellectuels que nous manifestons n'atteignent réellement toute la perfection dont ils sont susceptibles que lorsque l'habitude les a imprimés dans notre organisation et les a rendus en quelque sorte indépendants de l'intelligence consciente qui les a formés et de l'attention qui les a dirigés. Chez l'orateur habile, la parole est comme instinctive, et on voit, chez le musicien exercé, les doigts exécuter d'eux-mêmes les morceaux les plus difficiles, sans que l'intelligence, souvent distraite par d'autres pensées, y prenne aucune part.

Parmi tous les centres nerveux acquis, celui de la parole est sans contredit le plus important : en nous permettant de communiquer directement avec les autres hommes, il ouvre à notre esprit les plus vastes horizons, Uu médecin célèbre de l'institution des sourds-muets, Itart, nous a dépeint l'état intellectuel et moral des hommes qu'un mutisme congénital laisserait réduits à leur propre expérience. Non-seulement ils subissent une véritable rétrogadation intellectuelle et morale qui les reporte en quelque sorte aux premiers temps des sociétés; mais leur esprit, fermé en partie aux notions qui nous parviennent par les sens, ne saurait se développer. Leur âme, inaccessible aux idées qui excitent l'imagination et élèvent les pensées, reste souvent muette et silencieuse parce

qu'elle ne comprend pas les délicatesses du sentiment dont la parole elle-même ne parvient pas toujours à rendre toutes les nuances. Le silence est éloquent, a-t-on dit, oui, pour ceux qui savent parler et pour ceux qui, étant initiés à toutes les émotions du cœur, sentent qu'il se passe alors quelque chose en nous que les mots ne peuvent plus exprimer !

Mais ce ne sont pas seulement les mouvements de nos organes extérieurs qui deviennent automatiques ; la formation de nos idées est soumise à la même loi, et, lorsqu'une idée a traversé le cerveau durant un certain temps, elle s'y grave, s'y creuse un centre et devient comme une idée innée.

Ici la physiologie vient donc justifier le sentiment du poëte latin en démontrant que, pendant le jeune âge, le cerveau en voie de développement est, semblable à la cire molle, apte à recevoir toutes les empreintes qu'on lui communique, comme la jeune pousse de l'arbre prend également toutes les directions qu'on lui imprime. Plus tard, alors que l'organisation est plus avaucée, les idées et les habitudes sont, ainsi qu'on le dit, enracinées, et nous ne sommes plus maîtres ni de faire disparaître immédiatement les empreintes anciennes ni d'en former de nouvelles.

L'organisation nerveuse de l'homme se ramène en définitive à quatre ordres de centres : les centres fonctionnels, les premiers formés, tous inconscients et dépourvus de spontanéité ; les centres instinctifs, conscients et doués de manifestations irrésistibles et fatales ; les centres intellectuels, acquis d'une manière volontaire et libre, mais devenant par l'habitude plus ou moins automatiques et involontaires. Enfin, au sommet de toutes ces manifestations, se trouve

l'organe cérébral supérieur du sens intime auquel tout vient aboutir. C'est dans ce centre de l'unité intellectuelle qu'apparaît la conscience, qui, s'éclairant sans cesse aux lumières de l'expérience de la vie, tend à affaiblir, par le développement progressif de la raison et de la volonté, les manifestations aveugles et irrésistibles de l'instinct.

N'oublions pas que c'est aux expériences de M. Flourens que nous devons nos principales connaissances sur le siége de la conscience, et rappelons encore que l'ablation des lobes cérébraux éteint aussitôt ce flambeau de l'intelligence et de la spontanéité; la vie séparée de la conscience peut continuer sans doute, mais alors les centres nerveux inférieurs, plongés dans l'obscurité, ne sont plus capables que d'actes involontaires et purement automatiques.

Maintenant, quelle idée le physiologiste se fera-t-il sur la nature de la conscience?

Il est porté d'abord à la regarder comme l'expression suprême et finale d'un certain ensemble de phénomènes nerveux et intellectuels; car l'intelligence consciente supérieure apparaît toujours la dernière, soit dans le développement de la série animale, soit dans le développement de l'homme. Mais, dans cette évolution, comment concevoir la formation du sens intime et le passage, si gradué qu'il soit, de l'intelligence inconsciente à l'intelligence consciente? Est-ce un développement organique naturel et une intensité croissante des fonctions cérébrales qui fait jaillir l'étincelle de la conscience, restée à l'état latent, jusqu'à ce qu'une organisation assez perfectionnée puisse permettre sa manifestation, et est-ce pour cette raison que nous voyons la conscience se montrer d'autant plus lumi-

neuse, plus active et plus libre qu'elle appartient à un organisme plus élevé, plus complexe, c'est-à-dire qu'elle coexiste avec des appareils intellectuels inconscients plus nombreux et plus variés? En admettant que la science vienne confirmer ces opinions, nous n'en comprendrions pas mieux pour cela, au point de vue physiologique, l'essence de la conscience que nous ne pouvons comprendre, au point de vue chimique, l'essence du feu ou de la flamme. Le physiologiste ne doit donc pas trop s'arrêter, pour le moment, à ces interprétations ; il lui suffit de savoir que les phénomènes de l'intelligence et de la conscience, quelque inconnus qu'ils soient dans leur essence, quelque extraordinaires qu'ils nous apparaissent, exigent pour se manifester des conditions *organiques* ou *anatomiques*, des conditions *physiques* et *chimiques* qui sont accessibles à ses investigations, et c'est dans ces limites exactes qu'il circonscrit son domaine.

Partout, en effet, nous constatons une corrélation rigoureuse entre l'intensité des phénomènes physiques et chimiques et l'activité des phénomènes de la vie; c'est pourquoi il nous est possible, en agissant sur les premiers, de modifier les seconds et de les régler à notre gré. De même que les autres phénomènes vitaux, les manifestations intellectuelles sont troublées, affaiblies, éteintes ou ranimées par de simples modifications survenues dans les propriétés physiques ou chimiques du sang : il suffit de vicier ce liquide nourricier en y introduisant des anesthésiques ou certaines substances toxiques pour faire aussitôt naître le délire ou disparaître la conscience. La pensée libre, pour se manifester, exige la réunion harmonique dans le cerveau de toutes ces conditions organiques, physiques et chimiques. Comment comprendre, en

effet, la folie qui supprime la liberté, si on ne l'envisageait comme un trouble survenu dans ces conditions?

La tendance de la physiologie moderne est donc bien caractérisée; elle veut expliquer les phénomènes intellectuels au même titre que tous les autres phénomènes de la vie, et, si elle reconnaît avec raison qu'il y a des lacunes plus considérables dans nos connaissances, relativement aux mécanismes fonctionnels de l'intelligence, elle n'admet pas pour cela que ces mécanismes soient par leur nature ni plus ni moins inaccessibles à notre investigation que ceux de tous les autres actes vitaux.

Là, comme partout, les propriétés matérielles des tissus constituent les moyens nécessaires à l'expression des phénomènes vitaux; mais, nulle part, ces propriétés ne peuvent nous donner la raison première de l'arrangement fonctionnel des appareils. La fibre du muscle ne nous explique, par la propriété qu'elle possède de se raccourcir, que le phénomène de la contraction musculaire; mais cette propriété de la contractilité, qui est toujours la même, ne nous apprend pas pourquoi il existe des appareils moteurs différents, construits les uns pour produire la voix, les autres pour effectuer la respiration, etc.; et, dès lors, ne trouverait-on pas absurde de dire que les fibres musculaires de la langue et celles du larynx ont la propriété de parler ou de chanter, et celle du diaphragme la propriété de respirer? Il en est de même pour les fibres et cellules cérébrales; elles ont des propriétés générales d'innervation et de conductibilité, mais on ne saurait leur attribuer pour cela la propriété de sentir, de penser ou de vouloir.

Il faut donc bien se garder de confondre les propriétés de

la matière avec les fonctions qu'elles accomplissent. Les propriétés de la matière n'expliquent que les phénomènes spéciaux qui en dérivent directement. Dans les œuvres de la nature et dans celles de l'homme, les propriétés matérielles ne restent point isolées, elles sont groupées dans des organes et dans des appareils qui les coordonnent dans un but final de fonction.

En un mot, il y a dans toutes les fonctions du corps vivant, sans exception, un côté idéal et un côté matériel. Le côté idéal de la fonction se rattache par sa forme à l'unité du plan de création ou de construction de l'organisme, tandis que son côté matériel répond, par son mécanisme, aux propriétés de la matière vivante. Les types des formations organiques ou fonctionnelles des êtres vivants sont développés et construits sous l'influence de forces qui leur sont spéciales; les propriétés de la matière organisée se rangent toutes, au contraire, sous l'empire des lois générales de la physique et de la chimie; elles sont soumises aux mêmes conditions d'activité que les propriétés de la matière minérale avec lesquelles elles sont en relations nécessaires et probablement équivalentes.

Les manifestations de l'intelligence ne constituent pas une exception aux autres fonctions de la vie; il n'y a aucune contradiction entre les sciences physiologiques et métaphysiques; seulement elles abordent le même problème de l'homme intellectuel par des côtés opposés. Les sciences physiologiques rattachent l'étude des facultés intellectuelles aux conditions organiques et physiques qui les expriment, tandis que les sciences métaphysiques négligent ces relations pour ne considérer les manifestations de l'âme que dans la marche

progressive de l'humanité ou dans les aspirations éternelles de notre sentiment.

Nous croyons donc pouvoir conclure qu'il n'y a réellement pas de ligne de séparation à établir entre la physiologie et la psychologie.

La physiologie, comme nous l'avons dit en commençant, remonte naturellement vers les sciences philosophiques, et elle sert de point d'appui immédiat à la psychologie. Elle est appelée en outre à concourir au bien-être physique de l'homme en devenant la base scientifique de l'hygiène et de la médecine ; dans cette direction, la physiologie expérimentale se constitue rapidement et prend sa place parmi les sciences définies. Partout, aujourd'hui, les gouvernements aident cette jeune science de la vie dans ses moyens de développement, et elle reçoit, en même temps, de toutes parts, des encouragements et des marques éclatantes d'intérêt de la part des souverains.

Les travaux de M. Flourens viennent nous montrer aussi la physiologie dans ses rapports avec la médecine. En étudiant le rôle du périoste dans la formation des os, il a ouvert une voie que la chirurgie moderne a développée par d'importantes recherches et fécondée par d'heureuses applications. En 1861, l'Académie des sciences, voulant donner une impulsion décisive à la question de la régénération des os par le périoste, qui intéresse toute la chirurgie et plus particulièrement encore la chirurgie militaire, proposa sur ce sujet un grand prix de 10,000 francs qui fut porté à 20,000 francs par la libéralité de l'Empereur.

Il y a vingt-deux ans, la découverte de l'anesthésie par l'éther nous arriva du nouveau monde et se propagea rapide-

ment en Europe. M. Flourens constata le premier les effets plus actifs du chloroforme, qui fut bientôt substitué à l'éther. Il a ainsi attaché son nom à cette importante découverte dont il a contribué à répandre les bienfaits.

Dans son ouvrage si populaire sur la longévité humaine, M. Flourens a cru pouvoir encore s'appuyer sur la physiologie pour promettre à l'homme un siècle de vie normale.

Aux qualités du savant, M. Flourens joignait les qualités de l'écrivain. Par ce côté encore il a rendu service à la physiologie, il a inspiré le goût de cette science et l'a fait aimer d'un public qui, sans lui peut-être, ne l'eût jamais connue. Il a popularisé ainsi la physiologie sans s'abaisser et l'a rendue accessible à tous par le charme du style. Sans devancer le jugement que portera tout à l'heure, sur le mérite littéraire de M. Flourens, l'une des voix les plus dignes et les plus compétentes, qu'il me soit permis de dire que l'éloquence du savant, c'est la clarté; la vérité scientifique dans sa beauté nue est toujours plus lumineuse, que parée des ornements dont notre imagination tenterait de la revêtir.

A la fois savant, écrivain, professeur et doublement académicien, M. Flourens eut une vie des mieux remplie. Il devint un des physiologistes les plus renommés et les plus populaires de son temps; il dut moins encore cet éclat à son ascendant sur la jeunesse qu'à son talent d'écrivain et à la diffusion de ses travaux parmi les gens du monde. Il se consacrait entièrement à ses devoirs d'académicien et de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il était chez lui comme dans une retraite. Absorbé par ses recherches et emporté par ses idées, il s'identifiait avec les grands hommes dont il traçait l'histoire scientifique; il habitait au Muséum

d'histoire naturelle l'appartement de Buffon et s'y inspirait du souvenir de son génie.

M. Flourens parcourut une heureuse carrière, sans éprouver les luttes pénibles ni les déceptions amères qui trop souvent aigrissent et découragent l'âme. Une volonté ferme, orientée dans ses desseins par un caractère droit, un esprit élevé, secondée par une heureuse habileté et soutenue par un grand travail, le fit arriver à la renommée qu'il avait rêvée dès sa jeunesse. Il jouissait des honneurs en remplissant les devoirs de ses nombreuses fonctions ; mais au foyer domestique il retrouvait le calme et le repos si nécessaires au savant qui travaille. Sa compagne si dévouée, si digne de le comprendre et de l'apprécier, s'était identifiée à sa vie intellectuelle qu'elle agrandissait en lui dissimulant les soucis mêmes de l'existence. Il en était pénétré quand il répétait : « J'ai le cerveau trop occupé, il faut me faire vivre, » mais il ne goûta les douceurs de la vie intime que lorsqu'il devait bientôt les quitter. Quand la maladie l'eut forcé à une retraite complète, il disait avec quelque amertume : « Que n'ai-je plus tôt pensé à jouir de la vie de famille au lieu de la sacrifier pour d'autres qui déjà ne pensent plus à moi ! » M. Flourens fut affecté d'une paralysie qui s'empara successivement des organes de son corps ; il avait parfaitement conscience de son état, et, dès que le mal ne lui permit plus d'être maître de sa parole et de ses idées, il cessa de paraître dans les académies. Il suivait les progrès du mal sans que sa sérénité d'esprit en fût atteinte ; il s'éteignit graduellement et mourut à Montgeron, près Paris, le 6 décembre 1867.

M. Flourens fut un physiologiste expérimentateur ; mais

son nom se place aussi parmi ceux des savants qui ont abordé les généralités scientifiques.

Quelles sont les limites des sciences, de quelle nature sont les rapports qui les unissent? Ces questions restent en quelque sorte toujours présentes, et elles ont été de tout temps l'objet des méditations des esprits éminents.

On ne saurait fixer le nombre des sciences parce qu'elles sont le résultat du morcellement successif des connaissances humaines, par notre esprit borné, en une foule de problèmes séparés. Néanmoins on a distingué deux ordres de sciences : les unes partant de l'esprit pour descendre dans les phénomènes de la nature, les autres partant de l'observation de la nature pour remonter à l'esprit. Leur point de départ est différent, mais le but est le même : la recherche et la découverte de la vérité. Ce sont les ténèbres de notre ignorance qui nous font supposer des limites entre ces deux ordres de sciences.

Dans l'étude des sciences, notre raison se débat entre le sentiment naturel qui nous emporte à la recherche des causes premières et l'expérience qui nous enchaîne à l'observation des causes secondes. Toutefois les luttes de ces systèmes exclusifs sont inutiles, car, dans le domaine de la vérité, chaque chose doit avoir nécessairement son rôle, sa place et sa mesure.

Notre premier sentiment a pu nous faire croire qu'il nous était possible de construire le monde *à priori*, et que la connaissance des phénomènes naturels, en quelque sorte infuse en nous, s'en dégagerait par la seule force de l'esprit et du raisonnement. C'est ainsi qu'une École philosophique célèbre en Allemagne, au commencement de ce siècle, est

arrivée à dire que la nature n'étant que le résultat de la pensée d'une intelligence créatrice, d'où nous émanons nous-mêmes, nous pouvions, sans le secours de l'expérience, et par notre propre activité intellectuelle, retrouver les pensées du créateur. C'est là une illusion. Nous ne pourrions pas même concevoir ainsi les inventions humaines, et, s'il nous a été donné de connaître les lois de la nature, ce n'est qu'à la condition de les déduire par expérience de l'examen direct des phénomènes, et non des seules conceptions spéculatives de notre esprit.

La méthode expérimentale ne se préoccupe pas de la cause première des phénomènes qui échappe à ses procédés d'investigations; c'est pourquoi elle n'admet pas qu'aucun système scientifique vienne lui imposer à ce sujet son ignorance, et elle veut que chacun reste libre dans sa manière d'ignorer et de sentir. C'est donc seulement aux causes secondes qu'elle s'adresse, parce qu'elle peut parvenir à en découvrir et à en déterminer les lois, et celles-ci, n'étant que les moyens d'action ou de manifestation de la cause première, sont aussi immuables qu'elle, et constituent les lois inviolables de la nature et les bases inébranlables de la science.

Mais nos recherches n'ont point atteint les bornes de l'esprit humain; limitées par les connaissances actuelles, elles ont au-dessus d'elles l'immense région de l'inconnu qu'elles ne peuvent supprimer sans nuire à l'avancement même de la science.

Le connu et l'inconnu, tels sont les deux pôles scientifiques nécessaires. Le connu nous appartient et se dépose dans l'expérience des siècles. L'inconnu seul nous agite et

nous tourmente, et c'est lui qui excite sans cesse nos aspirations à la recherche des vérités nouvelles dont notre sentiment a l'intuition certaine, mais dont notre raison, aidée de l'expérience, veut trouver la formule scientifique.

Ce serait donc une erreur de croire que le savant qui suit les préceptes de la méthode expérimentale doive repousser toute conception *à priori* et imposer silence à son sentiment pour ne plus consulter que les résultats bruts de l'expérience. Non, les lois physiologiques qui règlent les manifestations de l'intelligence humaine ne lui permettent pas de procéder autrement qu'en passant toujours et successivement par le sentiment, la raison et l'expérience; seulement, instruit par de longues déceptions et convaincu de l'inutilité des efforts de l'esprit réduit à lui-même, il donne à l'expérience une influence prépondérante et il cherche à se prémunir contre l'impatience de connaître qui nous pousse sans cesse vers l'erreur. Il marche avec calme et sans précipitation à la recherche de la vérité; c'est la raison ou le raisonnement qui lui sert toujours de guide, mais il l'arrête, le retient et le dompte à chaque pas par l'expérience; son sentiment obéit encore, même à son insu, au besoin inné qui nous fait irrésistiblement remonter à l'origine des choses, mais ses regards restent tournés vers la nature, parce que notre idée ne devient précise et lumineuse qu'en retournant du monde extérieur au foyer de la connaissance qui est en nous, de même que le rayon de lumière ne peut nous éclairer qu'en se réfléchissant sur les objets qui nous entourent.

RÉPONSE

DE M. PATIN

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. BERNARD.

MONSIEUR,

En vous donnant pour successeur à M. Flourens, nous avons assuré à la mémoire de notre savant confrère un avantage qui vous manquera aujourd'hui, celui d'être apprécié avec compétence et autorité. Mais à l'insuffisance nécessaire de mes paroles suppléera de reste ce qui parle plus haut que toutes les louanges, même les plus autorisées, ce qui vient de se faire entendre avec éclat, ce qu'exprimait, il y a quelques jours, une glorieuse faveur de la puissance souveraine, la haute et générale estime que vous ont méritée votre dé-

vouement entier, constant, infatigable, à l'avancement de la science physiologique et aux progrès correspondants de la science médicale ; votre singulière habileté à interroger la nature et à surprendre ses secrets ; la lumière nouvelle dont vous avez éclairé les plus obscurs peut-être des phénomènes naturels, ceux qui pourtant semblent si fort à notre portée, car ils se produisent en nous, les phénomènes de la vie.

Il vient un moment où les grandes découvertes scientifiques, franchissant l'enceinte de ces sanctuaires savants dans lesquels elles s'élaborent, dans lesquels elles se discutent, se jugent et s'enseignent, arrivent à la connaissance du monde ; où par le mystère même qui les voile encore à demi, elles sollicitent sa curiosité et captivent son intérêt ; où elles prennent place parmi les objets préférés de ses préoccupations intellectuelles ; où, par là, lui apparaît avec plus de clarté le rapport intime qui rapproche, qui unit, dans leurs manifestations de l'ordre le plus élevé, les sciences et les lettres. Ce moment était arrivé pour vous, Monsieur, quand l'Académie française, prenant à la fois conseil et de ses traditions et du sentiment public, a rouvert pour vous la liste, malheureusement close par des pertes bien regrettables, de ces illustres membres de l'Académie des sciences, que de tout temps elle a été jalouse de s'associer par une sorte de consécration littéraire.

A des écrits dans lesquels vous aviez suivi, comme au jour le jour, le progrès de vos découvertes et la marche de votre enseignement, vous avez fait succéder un livre de destination moins spéciale et, dans sa généralité, d'un abord plus facile, qui a puissamment contribué à attirer sur vos travaux, déjà placés en leur rang par leurs juges naturels, l'attention et la

faveur du public. Votre belle *Introduction à l'étude expérimentale de la médecine* lui a ouvert, pour ainsi dire, votre laboratoire et l'a fait assister à quelques-unes des plus curieuses, des plus frappantes de vos expériences, si ingénieusement imaginées et conduites, d'un regard si attentif et si pénétrant, avec une si rigoureuse précision, vers des résultats certains, fondement légitime d'une théorie. En même temps lui étaient expliqués par vous-même, avec l'autorité que vous donnaient une pratique personnelle des plus suivies et des plus heureuses, comme aussi la longue et profonde étude de vos procédés d'investigation, les principes de la méthode expérimentale considérée dans son application et aux sciences en général et, plus particulièrement, à la physiologie et à la médecine. Il apprenait de vous, dans une exposition où tout n'était pas nouveau et ne pouvait pas l'être, mais où les redites mêmes étaient marquées d'un caractère d'originalité, il apprenait de vous en quoi diffèrent et de quelle manière concourent ces deux instruments de découverte qu'on désigne par les mots, trop souvent confondus, d'observation et d'expérience; comment un fait que montre, à qui sait le voir, l'observation, suggère, dans une intelligence douée d'invention scientifique, une explication anticipée, que contrôle ensuite l'expérience, soumettant le phénomène à des épreuves décisives qui permettent de déterminer avec certitude dans quelles conditions il peut ou ne peut pas se produire; avec quel sage esprit de doute et, par suite, quelle liberté de jugement il faut procéder à de telles opérations, afin d'échapper au danger, trop rarement appréhendé et évité, de n'en apercevoir les résultats qu'au travers d'une idée préconçue, et dénaturés par ce milieu trompeur; qu'ainsi

instituée, ainsi conduite, l'expérience n'arrive sans doute, succès modeste, qu'à faire connaître la cause prochaine des choses et non pas leur principe; mais que, d'autre part, au moyen de cette connaissance qui, toute bornée qu'elle est, nous permet de reproduire à volonté, de modifier, de diriger selon nos vues particulières les phénomènes, l'homme se soumet, s'asservit la nature, dispose en maître de ses forces, les accommode à son usage et devient, je répète une expression spirituelle que Fontenelle se fût applaudi de rencontrer, et devient comme le *contre-maître de la création.*

Cette action féconde de la méthode expérimentale doit-elle se renfermer exclusivement dans le domaine de la matière brute, et ces conquêtes auxquelles elle a conduit et conduit sans cesse la physique et la chimie, lui est-il interdit de les assurer à la physiologie? Vous ne le pensez pas, Monsieur, malgré des assertions contraires d'un ordre très-considérable, et vous avez acquis le droit de ne le point penser. Dans la partie la plus spécialement physiologique de votre ouvrage, qui en est en même temps la partie la plus étendue et la plus neuve, vous avez établi victorieusement, à ce qu'il semble, que l'expérience, telle que vous la définissez, a prise sur la matière vivante elle-même; que, dans les corps vivants, bien que leur extrême complexité les rende des plus difficiles à étudier, elle peut, quoi qu'on en ait dit, isoler les divers appareils de l'organisme, et, par les épreuves auxquelles elles les soumet, déterminer les conditions de leur fonctionnement régulier; que ce travail, activement et efficacement poursuivi de nos jours, prépare, pour une époque encore bien éloignée sans doute, l'avénenent d'une

médecine nouvelle, non plus seulement empirique et conjecturale, mais sévèrement scientifique.

Je résume, Monsieur, comme je le puis, bien imparfaitement et bien sèchement, un livre qui par la richesse des développements, par l'abondance et la nouveauté des vues, par la chaleur éloquente de la conviction, a vivement intéressé, en dehors du cercle des savants, de nombreux lecteurs, et rendu presque populaire, avec la physiologie elle-même, son habile et heureux promoteur.

Vous avez dû, Monsieur, on ne saurait s'en plaindre et l'on doit plutôt s'en applaudir, vous prêter à seconder la favorable disposition, le mouvement empressé des esprits. De là, dans les plus graves et les plus accréditées de nos *Revues*, dans ces réunions publiques également consacrées à l'active propagation des idées, utiles autant qu'agréables intermédiaires entre la science et la curiosité du monde, d'officieuses communications où, avec un art d'exposition dont vous avez tout à l'heure donné une nouvelle preuve, vous vous êtes employé à mettre à la portée de tous et, pour ainsi dire, en circulation, les nouveautés introduites par vous dans le trésor de nos connaissances.

Les fictions dont s'amuse l'imagination sont quelquefois moins merveilleuses que les réalités de la science. Vous l'avez remarqué, Monsieur, en 1864, dans un article (1) bien propre à justifier cette pensée. Il s'agissait d'une préparation toxique appelée *curare*, qu'emploient les sauvages de l'Amérique du Sud pour empoisonner leurs flèches, et dont vous

(1) *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1861, p. 164.

avez fait, dans l'intérêt de l'humanité et au grand profit de la science, un sujet d'expériences physiologiques. Vous retraciez, par des images d'une vérité descriptive saisissante, les effets apparents du poison, assez semblables, dans leur succession rapide, à l'invasion subite et paisible du sommeil. Et puis, péripétie imprévue d'un effet tragique, vous avertissiez que ce calme était mensonger et cachait une torture des plus cruelles. En effet, vous l'aviez constaté, le *curare* ne s'attaquant dans le corps soumis à son action qu'aux nerfs moteurs, et laissant intacts les nerfs de la sensibilité, l'être sentant conservait la conscience douloureuse de l'envahissement graduel qui supprimait successivement en lui tous les mouvements jusqu'au dernier, le mouvement respiratoire. Au *mécanisme de la mort* vous opposiez en finissant, concluant votre drame physiologique par un dénouement heureux, le *mécanisme du retour à la vie*. Dans ce corps que la vie allait quitter, la respiration, artificiellement ramenée, permettait au sang de reprendre son cours et d'entraîner hors de l'économie le terrible poison que d'adroites ligatures, alternativement appliquées et enlevées ou modérément serrées, ne laissaient passer qu'en doses désormais innocentes. Vous ne pouviez, Monsieur, par un plus frappant exemple, initier le public à la connaissance d'une des plus intéressantes pratiques de votre méthode d'expérimentation. Ce n'a pu être non plus sans un sentiment de surprise voisin de l'admiration qu'il a appris le rôle inattendu qu'y jouent les poisons, ces redoutables agents de destruction, apprivoisés en quelque sorte par votre art, rendus inoffensifs, peut-être bientôt secourables, et transformés en instruments d'analyse scientifique.

Une autre fois, en 1865, devant l'auditoire mondain que reçoivent le soir les murs de la grave Sorbonne, traitant *de la physiologie du cœur et de ses rapports avec le cerveau* (1), vous avez ajouté à l'attrait d'un tel sujet, traité par vous, celui d'une piquante application de la physiologie à la littérature. Comment le cœur, qui n'est pour l'anatomiste et le physiologiste que l'organe central de la circulation du sang, a-t-il pu devenir légitimement, dans le langage, même le plus usuel, et cela en tout temps, en tous lieux, ce qu'il n'appartient d'être qu'au cerveau, c'est-à-dire le siége de nos affections morales? Vous l'avez fait comprendre par une attachante exposition des relations mutuelles, de l'action réciproque, qui font concourir les deux organes à l'expression du sentiment. Le sentiment, vous l'avez montré, a son retentissement soudain, d'abord dans le cœur, au moyen des nerfs moteurs qui du cerveau s'y rendent, et puis dans le cerveau lui-même, sous l'influence du sang que le cœur, dont le rhythme régulier a été troublé, lui envoie, avec des alternatives de ralentissement et d'accélération, de rareté et d'abondance, aussitôt accusées au dehors par la pâleur et la coloration du visage. Une part doit donc être attribuée au cœur, sinon dans la production, du moins dans les manifestations des passions qui nous émeuvent; ces manières de parler, pour ainsi dire instinctives, qui l'y font intervenir, ne sont nullement contredites par la physiologie, bien au contraire; et l'art, vous l'y invitez, peut, sur la foi de la science, en user en toute sécurité. Souhaitons seulement qu'il n'a-

(1) Voyez *Revue des Cours publics*, 1865; *Revue des Deux-Mondes*, mars 1865, p. 236.

buse point, par trop de prétention scientifique, de vos explications. Nous n'avons déjà que trop de penchant à substituer à la peinture naïve de la passion, non-seulement son analyse psychologique, mais l'interprétation, quelquefois bien minutieuse et bien subtile, que semblent en donner les traits, l'expression changeante du visage, les attitudes du corps.

L'Exposition universelle des produits de l'industrie a eu récemment pour conséquence une exhibition d'un autre genre ; ces *Rapports* où, sur l'invitation du gouvernement, nos divers progrès intellectuels en ce siècle, et particulièrement dans ses vingt-cinq dernières années, ont dû être exposés par les hommes qui semblaient le plus naturellement appelés à en devenir les historiens et les représentants officiels. A ce double titre, Monsieur, il vous appartenait de faire au public européen les honneurs de la physiologie française, d'une science à laquelle les idées nouvelles de Lavoisier et de Laplace sur l'identité des phénomènes physiques et chimiques dans les corps bruts et dans les êtres vivants, l'introduction de l'anatomie générale des tissus par Bichat, celle de l'investigation expérimentale par votre maître Magendie, ont donné une impulsion puissante, bientôt propagée avec fécondité à l'étranger. Quels ont été pendant le quart de siècle qui vient de s'écouler, pour les divers phénomènes de la vie, les problèmes qu'elle s'est posés, la méthode qu'elle y a appliquée, les solutions auxquelles elle est parvenue, celles qu'il lui reste à chercher, vous le dites, Monsieur, faisant à chacun, dans l'œuvre commune, sa juste part, et n'indiquant qu'avec réserve la vôtre, qui n'est pas la moindre, en quelques pages précises et substantielles, pleines de faits et d'idées où nul détail important n'échappe à votre analyse, et qui

sont en même temps aussi synthétiques que le comporte l'état présent des connaissances.

L'homme est-il compris tout entier dans cette science de la vie qui vous doit, plus qu'à tout autre, sa constitution définitive, son rapide avancement, et dont les ouvrages que je viens de passer en revue font si bien connaître le but et les procédés, la marche et les progrès? Vous ne le prétendez pas, Monsieur; et, tout à l'heure encore, quand dans un langage dont on a été justement frappé, vous assigniez à la physiologie une situation intermédiaire entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, vous reconnaissiez implicitement qu'il se passe en nous quelque chose, qu'il y a quelque chose hors de la nature sensible, que n'ont point encore atteint les déterminations de la méthode expérimentale, et dont il est loisible de poursuivre la connaissance par d'autres voies. Si, dans l'ordre spécial de recherches auquel vous vous êtes voué, pour préserver l'intégrité de votre jugement de toute préoccupation décevante, vous vous maintenez dans une indépendance absolue à l'égard de la philosophie et des systèmes entre lesquels elle se partage, vous êtes loin de vous associer à l'intolérante proscription qui voudrait l'exclure, comme convaincue d'impuissance et d'inutilité, de la liberté de penser. Vous la laissez libre dans son domaine, comme vous demandez qu'on laisse la physiologie libre dans le sien. Vous exprimez même l'espoir que, parties de points si divers, l'une des faits observés dans le monde extérieur, l'autre de ceux qui se découvrent à la conscience, la physiologie et la philosophie pourront un jour se rencontrer, se reposer, car, vous aimez à le proclamer, la vérité est une, dans des conclusions communes. Tel est aussi l'espoir de quelques-

uns de nos principaux philosophes qui, animés pour vous de la vive sympathie que vous leur témoignez et que justifie de leur part le caractère éminemment philosophique de vos doctrines, ont cru y apercevoir, en les soumettant à l'examen sérieux qu'elles appellent, des traces de métaphysique : soit dans ce qui semble attester avec évidence la spontanéité de l'esprit, dans cette *idée à priori*, point de départ nécessaire, dites-vous, répétez-vous souvent, de l'expérience, sorte de pressentiment qui révèle par avance au génie scientifique les lois, par lui cherchées, de la nature ; soit dans ce qui ne peut se comprendre que comme l'effet d'une intelligence créatrice, dans cette *idée organique* que vous montrez préexistant, présidant à l'assemblage, au concert des rouages de la machine humaine, et en confondant les actions diverses dans une harmonique unité.

Mais ce sont là des considérations que je risquerais d'affaiblir, de compromettre en y insistant ; j'aime mieux rentrer dans le rôle qui me convient en remarquant qu'à l'essor philosophique de votre pensée a répondu, comme il était naturel, l'élévation de votre style. C'est, par exemple, une page véritablement éloquente que celle où vous célébrez, avec l'accent d'une gratitude personnelle, l'action puissante et féconde de la philosophie sur le mouvement des sciences ; où vous dépeignez les nobles et sévères joies, bien connues de vous, que donnent au savant la conquête et la poursuite même de la vérité. Nos auditeurs me sauront gré de vous rendre, pour quelques instants, la parole, en la citant :

« ..... Comme expérimentateur, j'évite les systèmes philo-
« sophiques, mais je ne saurais pour cela repousser cet esprit
« philosophique qui, sans appartenir à aucun système, doit

« régner non-seulement sur toutes les sciences, mais sur « toutes les connaissances humaines..... Au point de vue « scientifique, la philosophie représente l'aspiration éter- « nelle de la raison humaine vers la connaissance de l'incon- « nu. Dès lors les philosophes se tiennent toujours dans les « questions en controverse et dans les régions élevées, limites « supérieures des sciences. Par là ils communiquent à la « pensée scientifique un mouvement qui la vivifie et l'enno- « blit; ils fortifient l'esprit en le développant par une gym- « nastique intellectuelle générale, en même temps qu'ils le « reportent sans cesse vers la solution inépuisable des grands « problèmes; ils entretiennent ainsi une sorte de soif de « l'inconnu et le feu sacré de la recherche qui ne doivent « jamais s'éteindre chez un savant.

« En effet, le désir ardent de la connaissance est l'unique « mobile qui attire et soutient l'investigateur dans ses efforts; « et c'est précisément cette connaissance qu'il saisit réelle- « ment, et qui fuit cependant toujours devant lui, qui de- « vient à la fois son seul tourment et son seul bonheur. « Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit « ignorer les joies de la découverte qui sont certainement « les plus vives que l'esprit de l'homme puisse jamais res- « sentir. Mais, par un caprice de notre nature, cette joie de « la découverte tant cherchée et tant espérée s'évanouit dès « qu'elle est trouvée. Ce n'est qu'un éclair dont la lueur « nous a découvert d'autres horizons vers lesquels notre « curiosité inassouvie se porte encore avec plus d'ar- « deur (1)..... »

---

(1) *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 387.

Ces belles paroles, où vous vous êtes involontairement peint vous-même, me ramènent naturellement au souvenir de votre prédécesseur, à qui elles peuvent aussi s'appliquer. Comme vous, il a été touché de la passion que vous avez si bien décrite, et il l'a satisfaite dans le même ordre de recherches, mais avec un moins entier dévouement. Son ardeur s'est partagée, presque dès ses débuts, entre la science et les lettres; les lettres, comme l'entendait Fontenelle lorsqu'il disait dans la préface de son *Histoire de l'Académie des sciences :* « Ce n'est guère que dans ce siècle-ci que l'on peut compter le renouvellement des mathématiques et de la physique. M. Descartes et d'autres grands hommes y ont travaillé avec tant de succès que, dans ces genres de littérature, tout a changé de face. »

L'illustration scientifique et littéraire de M. Flourens datait de loin. De bonne heure, les remarquables mémoires où le jeune physiologiste révélait, dans un style si net, si clair, si précis, d'une élégance si appropriée, les plus secrets mystères de notre organisme, l'avaient désigné à l'Académie des sciences, empressée de se l'associer, comme digne de devenir un jour l'un de ses interprètes officiels. De bonne heure aussi, en applaudissant chaque année, avec le public, ces *Éloges historiques* dans lesquels le nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences montrait discrètement un savoir si varié, faisait preuve d'un jugement si libre et si sûr, d'un art de composition et de style si délicat, l'Académie française lui avait destiné une de ces places qu'avaient occupées dans son sein, qu'avaient honorées d'âge en âge Mairan, Buffon, d'Alembert, Maupertuis, la Condamine, Condorcet, Bailly, Vicq d'Azir, Laplace, Fourier, Georges Cuvier. Il y

a siégé pendant un quart de siècle, et son nom, avec celui de Biot, que nous avons possédé plus tard, et pour trop peu de temps, s'ajoute honorablement à la liste de ces glorieux ancêtres académiques dont, en ce moment, vous recueillez légitimement l'héritage.

Les *Éloges historiques* forment, depuis Fontenelle qui l'a en quelque sorte inauguré, un genre de littérature que des succès continus et divers nous ont rendu propre, un genre plein d'attrait, mais aussi plein de difficultés. Suivre à la fois, dans un discours de dimension restreinte, le mouvement général de la science ou de l'art, et les travaux individuels d'un savant, d'un philosophe, d'un publiciste, d'un historien, d'un poëte, d'un artiste; mêler, dans une juste mesure, l'intérêt piquant de la biographie et l'intérêt plus austère de l'exposition critique; concilier la bienveillance de la louange et l'impartiale sévérité de l'appréciation; répondre à l'attente sérieuse des juges spéciaux, sans décourager l'attention moins grave d'un auditoire mondain auquel il faut plaire pour garder le droit de l'instruire ; c'est là une tâche véritablement difficile, mais qui, chez nous, a toujours offert et ne paraît pas devoir cesser d'offrir à la variété des esprits et des talents une favorable matière. Il n'est que juste de compter parmi ceux qui s'y sont le plus heureusement exercés M. Flourens, dont la parole, depuis 1833, s'est fait entendre annuellement, sans désavantage, avec l'accent qui lui était propre, dans la tribune académique de Cuvier.

Il s'est montré encore un digne historien des savants dans des ouvrages dont le sujet intéressait à la fois l'Académie des sciences et l'Académie française, et qui, par de rares mérites de solidité et d'élégance, pouvaient être avoués éga-

lement de toutes deux. Dans ces ouvrages de médiocre étendue, mais non de médiocre valeur, M. Flourens s'appliquait à exposer les méthodes et les idées, à analyser les travaux, à expliquer le génie de trois hommes, objet constant de sa préoccupation, qu'il admirait, qu'il étudiait, auxquels il demandait son inspiration, dont, selon l'expression du poëte latin, il suivait de loin, sans servilité, dont il adorait les traces, Fontenelle, Buffon, et, plus près de lui, — il avait été son disciple, et, dans l'enseignement, son collaborateur, il se félicitait sans cesse, il se faisait gloire d'avoir vécu près de lui, — Georges Cuvier. Par ces hommages dignement rendus à des gloires quelquefois mal comprises ou même injustement contestées, M. Flourens, en s'honorant lui-même, a bien mérité des lettres françaises.

Elles lui doivent une particulière reconnaissance pour avoir mis en lumière, dans les charmants écrits de Fontenelle, ce qu'ils recélaient sous leurs grâces, parfois un peu étudiées, de connaissances variées et précises, de vues fines et justes, de libre et saine philosophie; dans l'œuvre de Buffon, au lieu de brillantes, mais vaines hypothèses, des idées de génie, comme les appelait Cuvier, en avance sur les découvertes de la science plus d'une fois annoncées et suscitées par elles; au lieu de la pompe déclamatoire dont on fait faussement son caractère habituel, d'après certains morceaux d'éclat trop exclusivement reproduits dans nos recueils de littérature, cette grandeur, cette sévérité d'ordonnance, cette ampleur, cette richesse de développements, cette progression de mouvement, cette propriété énergique et cette dignité soutenue de langage, tous ces mérites supérieurs de composition et de style dont il avait donné de si magni-

fiques exemples avant d'en exposer, devant l'Académie française, la théorie.

L'art d'écrire a toujours occupé, et très-sérieusement, M. Flourens ; il l'étudiait chez les maîtres, et dans les moments dont lui permettaient de disposer ses fonctions académiques de double nature, le double enseignement qui lui était confié, la poursuite persévérante de ses recherches propres, il s'y exerçait avec une ardeur, une application attestées par de constants progrès. Il ne lui demandait au reste, en savant touché avant tout des intérêts de la science, que ce qui pouvait en faciliter, en hâter l'utile diffusion, ces simples mais non vulgaires mérites d'ordre, de clarté, de justesse, de précision, qui la rendent accessible : ajoutons un peu de ce *superflu, chose si nécessaire,* qu'on appelle l'élégance ; car la science, en se proposant d'instruire les hommes, et pour les instruire plus sûrement, n'est pas et ne peut pas être complétement désintéressée du soin de leur plaire.

Elle a plu, et beaucoup, je dois le redire après vous, dans ceux des ouvrages de M. Flourens, nombreux autant que divers et souvent réimprimés, qu'il a publiés dans la seconde moitié de sa vie, dans le temps où le disputaient désormais aux sciences de la nature les sciences de l'esprit. Il y a traité, et pour tout le monde, je ne puis, en ce qui me concerne, que lui en rendre grâce, de quelques parties des sciences naturelles, de quelques points de leur histoire, de certaines questions particulièrement, qui relèvent de la zoologie, de la physiologie et tout ensemble de la psychologie. Ce sont les écrits d'un philosophe non moins que d'un savant, je dirais encore volontiers d'un littérateur non moins que d'un

philosophe. L'ordonnance en est simple et claire, les proportions justes, les formes d'exposition et de discussion nettes et vives, le style toujours pur, toujours élégant, d'un tour ingénieux et sans aucune aridité technique. Des citations choisies avec goût, encadrées avec art, commentées avec délicatesse, y font utilement et agréablement intervenir les savants, les philosophes, dont l'autorité est invoquée, les opinions ou adoptées ou contestées; ils n'y paraissent guère, sans qu'un crayon sobre et sûr les marque au passage de traits caractéristiques. Ils forment, par exemple, une bien intéressante galerie dans l'excellent volume où est de nouveau débattue et, ce semble, définitivement résolue la question si longtemps controversée *de l'instinct et de l'intelligence des animaux*. Auprès de Descartes et de Condillac, de Buffon et de Réaumur, je ne rappelle que les plus grands, les plus illustres, y a sa place même un poëte, un grand poëte, philosophe à ses heures, l'avocat naturel des êtres qu'il a si bien fait penser et parler, la Fontaine. Un nom cher à l'auteur y revient surtout fréquemment, mais à un nouveau titre ; il désigne cette fois l'assidu, le perspicace, le spirituel observateur des mœurs des animaux, qui n'a voulu pour son tombeau que cette modeste et touchante épitaphe : *Frédéric Cuvier, frère de Georges Cuvier.*

Dans celui des ouvrages de M. Flourens qu'on a le plus lu peut-être, parce qu'il flatte un de nos sentiments les plus universels, en reculant scientifiquement, vous venez de dire de quelle manière, les limites des divers âges et le terme de la vie, la physiologie aboutit, non plus à la psychologie, mais à la morale, à la morale pratique. C'est surtout en moraliste qu'y parle M. Flourens. Le fonds de vie considé-

rable qui, selon ses calculs, nous a été départi, il n'en promet la jouissance qu'à l'homme qui, échappant aux causes accidentelles de destruction, saura l'administrer avec sagesse. Ce livre est plein d'utiles conseils, donnés en termes persuasifs et dont l'auteur avait le premier fait son profit, hélas! bien vainement. Qui ne l'eût cru appelé par la régularité de ses habitudes, l'exercice constant et modéré de ses heureuses facultés, par le calme d'une âme dont les passions dominantes étaient visiblement l'amour de la science et des lettres, l'ambition confiante et sans mécomptes de la paisible gloire qu'elles procurent, qui ne l'eût cru, dis-je, appelé à attester longtemps par son propre exemple la vérité de sa séduisante théorie ?

Je ne dois pas oublier, dans ce rapide rappel des titres littéraires de M. Flourens, les nombreux et excellents articles dont, pendant de longues années, sa zélée collaboration a enrichi le *Journal des Savants*. Ils ne sont point travaillés avec moins de soin que ses autres écrits; ils ne leur sont point inférieurs, et, c'est en faire assez l'éloge, ils en ont quelquefois fourni les éléments. Par eux s'est terminée sa laborieuse carrière, que l'atteinte, l'invasion inattendue d'un mal cruel, ont prématurément interrompue. Je crois l'entendre encore nous lire péniblement, d'une voix qu'enchaînait déjà l'engourdissement progressif de ses organes, ces pages dernières où s'attestait encore et semblait en même temps rendre témoignage à ses convictions spiritualistes l'activité indépendante de sa pensée.

Un vide sensible s'est fait par sa mort dans l'Académie française, où la rectitude de son esprit, la douce fermeté de sa parole, ses manières aimables et conciliantes lui avaient

acquis, en toute discussion, en toute délibération, une juste et facile autorité. Les tristes années qu'il a passées loin de nous, dans l'isolement auquel le condamnait la maladie, et sous la tutelle vigilante de la tendresse domestique, ne nous avaient point accoutumés à son absence, et, quand nous avons achevé de nous séparer de lui, sa perte a été pour nous, comme pour l'Institut tout entier et pour le public, le sujet de regrets aussi vifs qu'ils seront durables. Vous les adoucirez toutefois, Monsieur, nous en avons la confiance, par tout ce que nous promettent d'honorable et utile concours, de sûr et agréable commerce, la solidité et la distinction de votre savoir, l'élévation de vos idées, les qualités si dignes d'estime et d'affection, si unanimement appréciées, de votre caractère.

DISCOURS

DE M. DE CHAMPAGNY

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 10 MARS 1870, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. BERRYER.

MESSIEURS,

Vous m'avez fait un grand honneur et vous m'imposez un grand devoir. En m'admettant au milieu de vous, après une carrière purement littéraire, vous avez voulu sans doute encourager ceux auxquels ont manqué les brillants succès et les excitations de la vie publique, ceux dont le seul titre est le goût des lettres et l'amour persévérant de l'étude. Mais, en même temps, vous m'avez appelé à rendre un solennel hommage à la mémoire d'un des hommes de notre siècle dont la

vie publique a été la plus active et la plus éclatante, comme la plus honorée et la plus belle. Est-ce à moi, depuis longues années confiné dans un coin de l'histoire ancienne, de vous redire une existence qui a été mêlée aux plus grandes choses de notre temps? Est-ce à moi de vous parler de ces vicissitudes de la vie nationale dont je n'ai été que le spectateur obscur, quoique non pas certes indifférent? C'est un succès qui m'honore doublement, mais qui éveille doublement en moi le sentiment de mon impuissance, que d'être choisi par vous et choisi pour succéder à M. Berryer.

Mais quoi! pour parler des événements de notre siècle, faut-il en avoir été acteur, et ne suffit-il pas d'en avoir été le témoin? Dans cinquante ou soixante ans, les dissentiments politiques d'aujourd'hui seront oubliés, ou du moins ils auront changé de nom. On lira l'histoire de nos révolutions avec un désintéressement qui ne semble pas pouvoir nous appartenir. Entre les acteurs du drame d'aujourd'hui et ces spectateurs qui le contempleront à distance, il n'y aura de commun que les grandes idées de morale et de justice qui gouvernent éternellement les consciences droites. Mais aussi, lorsqu'en lisant ces annales d'un temps écoulé, on trouvera une satisfaction donnée à ces grandes idées, un noble cœur appuyé par une haute intelligence qui aura su les aimer et les pratiquer, on applaudira comme si l'on était contemporain. Ce point de vue de l'histoire désintéressée, telle qu'on la fera dans l'avenir, ne pouvons-nous pas dès aujourd'hui nous y placer, nous surtout que la vie politique n'a pas marqués de son empreinte, nous qui avons pris part aux espérances et aux inquiétudes plutôt qu'aux ambitions de notre siècle? Cette impartialité de l'avenir est-elle impossible pour

nous? En parlant de M. Berryer, pourquoi ne dirais-je pas ce que diront un jour mes petits-neveux?

D'ailleurs, si une vie a été concordante avec elle-même et dirigée d'un bout à l'autre par un même sentiment d'honneur et de justice, si une carrière politique s'est appuyée sur une pensée et une force morale, si jamais l'homme, l'honnête homme, l'homme de cœur a été étroitement uni à l'homme public, cet accord, cette union s'est vue dans la personne de M. Berryer.

Quelle a été la pensée dominante de cette vie? C'est, je ne crains pas de le dire, l'estime et l'amour de la liberté. La liberté! entendons-nous; sous ce nom si décevant, l'esprit de l'homme a mis tant de pensées diverses! Il ne s'agit pas ici d'une théorie de gouvernement, ni d'une thèse quelconque sur la souveraineté, ni de la chimère d'une indépendance sans limite. Cette métaphysique politique était bien loin de l'esprit de M. Berryer. La liberté pour lui n'était autre chose que la justice. C'était le droit de chacun de vivre sous une loi connue, non sous une volonté arbitraire, de ne concéder, en fait de pouvoir sur lui-même, que la part nécessaire à la conservation de la paix sociale. C'était la liberté civile, la liberté de l'homme plus encore que la liberté politique, la liberté du citoyen; ou plutôt la liberté du citoyen n'était pour lui que la gardienne et la protectrice de la liberté de l'homme. C'était la liberté telle que la vieille Europe a encore peine à la comprendre, la liberté positive, pratique, quotidienne; la liberté régulière qui s'arrête devant les limites de la loi; la liberté équitable qui concède à autrui le droit qu'elle revendique pour elle-même; cette liberté toute simple et toute vraie qui n'est autre chose que l'équité

naturelle agrandie et fortifiée par la justice chrétienne. Telle fut la pensée fondamentale de la vie de M. Berryer.

Il était né en 1790, à ce moment où notre nation, éprise d'une liberté trop absolue pour être durable, cheminait rapidement d'une monarchie qu'on avait appelée despotique à une république qui devait être bien plus despotique que la monarchie. Il eut pour père un avocat déjà célèbre, et qui par bien des qualités annonçait son fils. Plus d'un magistrat se rappelle aujourd'hui encore avoir entendu Berryer père plaidant à près de quatre-vingts ans, avec une voix merveilleusement sonore, des gestes pleins de noblesse et de longs cheveux blancs tombant sur ses épaules selon la mode de l'ancien barreau. Si la gloire est quelque chose, c'est surtout la gloire d'un père pour un fils ou la gloire d'un fils pour un père ; et je connais peu d'expressions plus touchantes de ce triomphe paternel que le simple mot inscrit un jour par le père, depuis longtemps célèbre, sur la première page d'un livre qu'il donnait en présent à son fils déjà illustre : *Gloria patris.*

Quand, après la tempête de 93, une éducation fut possible, et qu'au-dessus de ce gouffre où toute civilisation avait failli périr, quelques rares établissements d'instruction apparurent, M. Berryer reçut chez les oratoriens de Juilly les leçons les meilleures qu'il fût possible alors de rencontrer. Il y trouva les traditions d'une communauté depuis longtemps illustre ; il les trouva épurées et ramenées à leur primitive vertu par l'orage qui avait si rudement balayé la poussière du saint lieu. Il y trouva aussi une grande tradition littéraire, une intelligence des classiques de l'antiquité et des classiques de notre pays, qui saisit vivement son

esprit et lui imprima une marque indélébile. Il y trouva enfin une foi religieuse qui se grava dans son âme en caractères plus ineffaçables encore ; qui à la sortie de ses études le portait par un élan juvénile vers le sanctuaire ; qui subsista au fond de son cœur à travers les orages de la politique et de la vie, et qu'il put y retrouver lorsque, dans ses dernières années, il sentit le besoin de se recueillir devant Dieu.

Pendant ces jours passés par M. Berryer sous l'abri des antiques murailles et des ombrages verdoyants de Juilly, tout avait changé en France : ce monde du dehors que son enfance avait pu voir dans les agitations stériles du Directoire, son adolescence allait le retrouver brillant du soleil de Marengo. Il avait vu (et tout le monde se rappelle avec quelle noble familiarité il retraçait ce souvenir devant les assemblées politiques), il avait vu le premier consul dans tout l'éclat d'une gloire dont la France n'avait alors qu'à se réjouir, il l'avait vu aux portes du collége de Juilly s'honorer lui-même en honorant les dignes religieux qui formaient là des hommes de bien pour l'avenir du pays. L'éclat de cette gloire avait pu éveiller l'ambition du jeune Berryer : et cependant, lorsqu'il s'agit pour lui de choisir une carrière, après que son père eût fait valoir devant lui les avantages des fonctions diverses où ses talents pouvaient se déployer : « Non, mon père, dit-il, je veux être indépendant, je serai ce que vous êtes, je serai avocat. » Il embrassa cette profession à la fois indépendante et réglée, la dépositaire, n'en fût-il pas d'autre au monde, de cet esprit de liberté pratique et légale dont nous parlions tout à l'heure. Il en est, Messieurs, du barreau comme de votre compagnie ; c'est une de ces rares institutions des anciens jours qui ont surnagé

après l'orage ou plutôt qui ont revécu après avoir été brisées, et qui savent associer leur vieille tradition d'indépendance avec le sentiment des libertés nouvelles. Le barreau était digne d'accueillir M. Berryer. Il offrait à sa haute intelligence le noble exercice des luttes oratoires; à sa dignité d'homme libre, une profession qui n'est rien que par la liberté; à sa conscience, la justice pour but; à son ardeur pour le bien, l'exemple d'une fidélité courageuse qui ne s'était pas démentie pendant les plus mauvais jours et que jamais proscrit n'avait implorée en vain; à son cœur enfin une fraternité cordiale, sincère, profonde entre ces hommes appelés à lutter sans cesse l'un contre l'autre, une fraternité qui, particulièrement chère à M. Berryer, n'a manqué ni à son lit de mort ni à ses funérailles. Vous savez la devise qu'il s'était donnée : *Forum et jus.* Le barreau et le droit! la liberté et la loi! la place publique et la justice! le grand jour pour les débats et, par suite, l'équité dans les jugements! De quelque manière qu'on la traduise, elle contient la vie publique de M. Berryer tout entière.

Et cependant, si j'en crois des souvenirs que votre gravité ne dédaignera pas, le droit, la justice, la gloire future du barreau n'absorbaient pas exclusivement la pensée du jeune étudiant ou du jeune avocat. Il n'échappait pas à la légèreté de son âge, et le plaisir, les spectacles, la muse familière de Désaugiers ou de quelque autre faisait un peu tort au Code de procédure. Il était un certain soir au Vaudeville devant deux hommes graves, âgés, dont le nom ne lui était pas inconnu, et dont il entendait la conversation pendant l'entr'acte; c'étaient deux avocats vénérés au barreau et qui causaient de l'avenir de leur ordre : « Le barreau s'en va, disaient-ils, il n'y a per-

sonne pour nous succéder. Berryer (Berryer père) commence à vieillir, et ce n'est pas son fils qui le remplacera. Le fils ne s'occupe que de vaudevilles et de chansons. » M. Berryer entendit, ne dit mot, quitta aussitôt le spectacle, retourna au Code civil, et à partir de ce jour le théâtre et les chansons ne figurèrent plus dans la vie du jeune légiste que comme une récréation passagère. Un mot dit par un homme qui ne savait pas être entendu avait frappé sur ce cœur, et en avait fait jaillir une étincelle de conscience et de respect pour le nom paternel. Ce mot prononcé dans une stalle du Vaudeville donnait à la France son grand orateur.

Vers le même temps se décidait, et d'une manière presque aussi soudaine, la voie politique dans laquelle devait marcher M. Berryer. Son père ne semble pas l'y avoir poussé. Comme tous les hommes de bien, c'était avec un sentiment d'épouvante et d'indignation qu'il avait traversé le régime ignominieux de la terreur ; et il ne devait raconter qu'avec reconnaissance l'apparition de ce soldat de génie qui avait mis fin au règne de la violence, rapproché les partis, rétabli les autels, pacifié la France. A cette gloire, la vraie gloire de Napoléon, s'ajoutait l'éclat toujours croissant de ses armes, cette gloire militaire qui coûte si cher aux peuples et qui les séduit tant. La jeunesse est peuple et le peuple est toujours jeune; l'adolescent à l'imagination ardente qui comptait parmi les belles visions de son enfance l'apparition à Juilly du vainqueur de Marengo ne pouvait être insensible à l'éclat de cette gloire.

Oui, sans doute, mais des idées nouvelles avaient germé dans sa conscience. Un ancien membre de l'Assemblée constituante, chargé de son instruction juridique, lui avait fait

lire les actes de cette mémorable assemblée qui eut l'enthousiasme, je ne dirai pas le vrai discernement, de la liberté. Et en même temps, il voyait son père combattre par la parole, autant qu'alors la parole pouvait combattre, en faveur du maire d'Anvers, victime d'une des iniquités les plus notoires qui aient signalé les dernières années de l'Empire. Cet esprit de liberté et de justice que Dieu avait mis si profondément en lui, se souleva; il continua d'admirer, mais il ne fut pas en lui d'aimer; comme il le disait plus tard dans une de nos assemblées, « le despotisme lui gâta la gloire. »

Et vers le même temps il apprenait de son père (car, chose étrange! il ne le sut qu'âgé de plus de vingt ans), il apprenait de son père et de l'Almanach royal de 1792 qu'il y avait encore des Bourbons. Et le désir naissait dans son esprit qu'un pouvoir ancien mais renouvelé, un pouvoir consacré par l'histoire et soutenu par la liberté, un pouvoir pacifique, paternel, équitable succédât à ce pouvoir né de la veille qui faisait acheter la gloire par le sacrifice de tant de liberté.

La Restauration était bien peu probable encore lorsque déjà il l'appelait de ses vœux. Elle n'était pas accomplie que dans les rues de Rennes il arborait la cocarde blanche, était obligé de fuir et trouvait un refuge à Nantes, cette ville qui, dix-huit ans plus tard, devait le voir en face d'un semblable péril. Et, lorsque enfin celui qui avait tant usé de l'épée eut succombé sous l'épée, M. Berryer salua le pouvoir nouveau comme un pouvoir qui, loin d'apporter les douleurs de l'invasion, venait au contraire les guérir, qui n'était pas imposé par l'étranger, mais qui s'imposait à l'étranger. Sa voie politique fut dès lors tracée pour ja-

mais. Sa famille n'était pas de celles que d'anciens et vénérables souvenirs, que des affections aussi fortes que des convictions rattachaient à la descendance de Henri IV. Non, sa conviction politique lui fut toute personnelle, elle fut toute de son siècle, toute de patriotisme et de liberté. Qui ne se rappelle ce discours, merveilleux de noblesse, de simplicité et d'épanchement, où devant l'Assemblée législative il faisait la confession de sa vie politique et racontait l'éclosion de sentiments qui depuis n'avaient fait que se fortifier? « Quand j'ai vu tomber, disait-il, un grand empire, mais qui ne reposait que sur la tête d'un homme, j'ai senti qu'une monarchie devait reposer sur un principe; j'ai été royaliste, royaliste national; passez-moi le mot, ne riez pas, disait-il comme en suppliant; vous blesseriez le plus vrai, le plus profond, le plus sincère de tous les sentiments. J'ai été royaliste parce que j'étais patriote, très-bon patriote (1). »

Ne riez pas! Certes personne ne songeait à rire et personne n'y songe en face de cette conviction si franche, si persévérante, si désintéressée. Ce que M. Berryer avait commencé d'être en 1812, il l'était encore en 1868. Il était royaliste au mépris des suggestions de l'intérêt; car son patrimoine, rudement atteint par le contre-coup de la Restauration, devait l'être encore par l'abandon plus ou moins complet du barreau que lui imposa plus tard la vie parlementaire sans qu'il aimât moins pour cela et la Restauration et la vie parlementaire. Il était et restait royaliste au mépris de toute espérance ambitieuse, renonçant à toutes les faveurs du pouvoir en un

(1) Discours sur la révision de la Constitution du 16 juillet 1851.

siècle où les faveurs du pouvoir excitent tant de désirs. Dans quelques rangs que nous aient jetés les souffles divers de la fortune politique, c'est pour nous un grand sujet d'admiration et de respect qu'une semblable fidélité à soi-même continuée pendant cinquante-six ans et jusque sur le lit de mort.

Et, comme pour prouver combien était franche et libre cette adhésion du jeune volontaire de 1815, lorsque la Restauration se laissa entraîner à ces déplorables représailles que les gouvernements se croient permises et qui leur sont mortelles, Berryer, âgé de vingt-cinq ans, siégea à côté de son père pour la défense du maréchal Ney; il fit acquitter Cambronne, obtint du roi la grâce du général Debelle : rendant ainsi à la Restauration un genre de services que les gouvernements ne demandent à personne et ne reçoivent que rarement de leurs amis. Aussi, quelque ardent ami qu'il pût être, ses paroles éveillèrent des mécontentements, et il fut traduit devant le conseil de son ordre pour avoir, lui si hautement royaliste, « professé des doctrines propres à blesser le principe de la légitimité (1). » C'est ainsi que débutait l'homme qui devait, en 1840, défendre devant la cour des pairs celui qui était alors le prince Louis-Napoléon; en 1848, réclamer contre la proscription des princes d'Orléans; en 1852, revendiquer leurs biens : l'homme qui s'est opposé à toutes les représailles et n'a jamais su voir des ennemis dans les vaincus.

Sous la Restauration et pendant bien des années, M. Ber-

---

(1) *Moniteur*, 27 mai 1816.

ryer ne fut qu'avocat. Son âge lui fermait les portes de la chambre; son indépendance l'éloignait de rien solliciter, même du pouvoir qu'il aimait le plus. D'une autre façon encore il témoigna de cette indépendance lorsqu'il défendit un illustre accusé, l'abbé de Lamennais, à qui, malgré la liberté des cultes proclamée par Louis XVIII, on reprochait de ne pas être de la religion de Louis XIV. Les princes auxquels il n'avait jamais rien demandé savaient cependant qu'ils pouvaient compter sur lui, et le comte d'Artois gémissait de ne point le voir encore au parlement. « Oh! ces quarante ans, je les guettais, » lui dit Charles X, lorsque ces quarante ans furent enfin venus. Ils ne vinrent qu'en la dernière et fatale année de la Restauration!

M. Berryer arriva donc sur la scène politique au moment où elle allait être renouvelée par le torrent des révolutions. Ce fut en parlant de liberté qu'il se présenta aux électeurs de la Haute-Loire, et ce fut la dynastie auteur de la Charte qu'il recommanda à leur vénération : « Pour nous Français, leur dit-il, être libres, c'est obéir à nos rois. » Grâce à cette élection, il put prendre sa part dans la lutte suprême entre le pouvoir parlementaire et la race de Louis XIV; tardif défenseur d'une cause qui aurait eu besoin plus encore de sagesse dans les conseils que d'éloquence au sein des assemblées. Une majorité hostile à ses convictions fut ébranlée par cette parole, que dès ce jour on appela une puissance.

Ce qui suivit nous est connu, et nous pouvons nous hâter à travers ces événements que nous ne saurions oublier, quoique le souvenir ait pu s'en affaiblir pour les générations nouvelles. M. Berryer était loin de Paris lorsque furent publiées les ordonnances de juillet 1830; il ne les connut qu'à

Augerville en tombant dans les bras de son frère. Lui qui avait les enthousiasmes, non les illusions, des amis exagérés de la royauté, pâlit en lisant le *Moniteur* : « O mon Dieu, quelle faute! » s'écria-t-il. Et peu après, seul avec son frère, épanchant les inquiétudes et les agitations de son cœur, il éleva vers Dieu une éloquente prière pour cette France dont le péril le touchait comme l'eût touché l'agonie d'une mère.

Pendant qu'il priait ainsi, la Révolution s'accomplissait, et un débat de moins de huit jours rompait cette chaîne de l'hérédité qui avait subsisté pendant huit siècles. La première pensée de M. Berryer fut de refuser le serment et de se retirer de la vie parlementaire ; mais il en délibéra avec ses amis politiques et l'avis commun fut de demeurer. Tout en protestant devant la chambre que « la force ne détruit pas le droit », il se soumit à prêter serment.

Alors commença pour lui une situation éclatante, mais difficile, et qui pendant trente-huit ans ne devait guère varier ; il demeura au milieu des assemblées et il y demeura à peu près isolé, lié par sa conviction à un passé dont on s'éloignait de plus en plus ; ne pouvant guère en espérer le retour ; ne faisant autre chose devant le pays que de lui rappeler par sa seule présence la voie d'où il était sorti : protestation vivante dont le pays, ce semble, aurait pu se fatiguer et que tout au contraire il admira.

Ce n'est pas qu'au premier moment, la passion ne se soit soulevée contre lui et que ses adversaires lui aient dès l'abord rendu toute justice. Nous avons vu (il faut comprendre ici quelle effervescence de passions défiantes bouillonne toujours au lendemain d'une révolution), nous avons vu traiter de conspirateur l'homme qui était par-dessus tout

l'homme de la publicité et des voies légales ; on a accusé de participation à la guerre civile l'homme qui avait quitté sa demeure et s'était aventuré au milieu des pays agités par la lutte, uniquement pour détourner s'il se pouvait la guerre civile ; triste erreur après laquelle M. Berryer et ses adversaires d'alors ont dû se retrouver bien étonnés d'avoir été, lui accusé, eux accusateurs.

Mais heureusement l'erreur ne fut pas longue. M. Berryer, arrêté, exposé un moment à la fureur populaire, sauvé par le courage du gendarme qui le conduisait, comparut enfin devant la cour d'assises de Blois, et en face de la justice de son pays, lui le constant ami de la justice, entendit de toutes les bouches, et avant tout de la bouche du ministère public, une sentence d'absolution qui était un triomphe.

Ce qui se passait devant les tribunaux se passa aussi dans les assemblées. Il y avait tant de loyauté dans l'accent de sa voix, tant de cœur dans son éloquence, que, quelles que fussent les colères, et par moment elles étaient ardentes, elles ne pouvaient durer longtemps. La majorité sentit que pour son propre honneur elle devait respecter et conserver au milieu d'elle un tel opposant. Non-seulement les assemblées l'ont écouté ; mais, sincères et indépendantes comme lui, elles l'ont suivi plus d'une fois, même dans des questions qui touchaient de bien près leurs affections politiques. Est-il besoin de vous rappeler l'affaire de l'indemnité américaine où M. Berryer, cet ami de la Restauration, se trouva un moment le défenseur des actes de l'Empire? Est-il besoin de vous rappeler une autre loi inspirée par un sentiment exagéré du péril public, et qui, pour une défaillance momentanée de la justice légale, modifiait tout l'ordre de la justice? L'homme de la loi,

l'homme du droit et de la liberté se retrouva là, et la mesure qui aurait agrandi le cercle des juridictions exceptionnelles fut rejetée par les amis mêmes du pouvoir qui la proposait. Disons-le à l'honneur des chambres où il a siégé, jamais homme n'a occupé une aussi grande place dans une assemblée dont il contredisait tous les sentiments. Cette place était grande parce que, seul avec un petit nombre de collègues, il représentait dans la chambre tout un parti, et un parti digne de respect. Mais aussi sa place était grande parce que son âme et son intelligence étaient grandes. Les esprits élevés et les nobles cœurs aiment à être contredits de cette façon.

Je me trompe, il n'était pas sur tous les points en contradiction avec son auditoire ; entre lui et ses collègues il y avait un sentiment commun et un sentiment que M. Berryer exprimait avec une énergie et une franchise je dirais volontiers candide. Son patriotisme n'avait rien de vague ni de banal; il aimait la France, non comme une abstraction, mais comme une personne vivante. Sa politique était avant tout une politique française. Quels que fussent ses engagements dans les questions intérieures, dans les questions du dehors il n'était que Français. Comme l'a dit un de ses plus illustres adversaires qu'il ne m'est pas permis de nommer ici : « Quoiqu'il vécût en homme de parti, il sentait en patriote ; il ne fut étranger à aucun des instincts, à aucune des émotions, à aucune des aspirations de son pays. » L'homme d'État qui parlait ainsi le savait bien; c'est à lui que M. Berryer, constant désapprobateur de sa politique, avait dit du haut de la tribune, au lendemain d'un grand acte de politique nationale : « Vous avez bien fait. »

Et même dans la politique intérieure y avait-il chez M. Berryer une autre pensée que celle de l'intérêt du pays? — Non; pour lui les Bourbons n'étaient que le moyen, le bonheur de la France était le but. A ce propos, m'est-il permis de vous retracer une scène qui nous transporte en plein moyen âge?

Il y a fête dans un somptueux manoir de la vieille Angleterre. Au milieu des fleurs, des flambeaux, de la vaisselle d'or et d'argent sont assis de nombreux convives, dont le plus honoré est un prince exilé que des amis partis de sa terre natale sont venus saluer dans son exil. Le noble châtelain, dont le nom rappelle glorieusement les luttes de deux peuples qui ont enfin appris à s'estimer, le noble châtelain se lève, et, soulevant un hanap d'or artistement ciselé, porte la santé de l'exilé, qu'il ne craint pas d'appeler roi. Les acclamations vont jusqu'aux larmes, et parmi ceux qui élèvent la voix, un homme surtout, un de ces hauts bourgeois plus honorés que bien des grands seigneurs, se fait remarquer par l'éloquence de ses vœux. Le repas terminé, on se lève, et le prince attendri emmène à part l'homme qui vient de parler avec tant de chaleur; il s'approche de lui pour l'embrasser: « Oh ! comme vous m'aimez! » lui dit-il. L'autre se recule avec respect : « Non, Monseigneur, je ne vous aime pas! ce n'est pas vous que j'aime, c'est mon pays, et je ne souhaite votre grandeur que parce qu'elle doit faire le salut et la liberté de mon pays. »

Ainsi s'écoula pour M. Berryer la période du gouvernement parlementaire de 1830 à 1848. Le temps me manquerait pour énumérer ses chefs-d'œuvre oratoires; sans les oublier, nous sommes réduits à les confondre. Bien qu'il eût abandonné le barreau pour la tribune, de temps en temps

le barreau le ressaisissait. De grandes causes, des causes dignes de sa sympathie et qui s'imposaient à lui comme des devoirs, l'arrachaient au palais Bourbon pour le conduire aux assises de Paris, où il défendait dans la personne de M. de Chateaubriand le génie littéraire et la loyauté politique; à la cour des pairs, où il défendait le plus grand nom des temps modernes avec une telle autorité et une telle hardiesse, que le *Moniteur* effarouché n'osa pas l'entendre. J'en omets bien d'autres; mais, tandis que les titres d'honneur se multiplient, les années s'écoulent et les révolutions se préparent.

M. Berryer n'était pas sans prévoir la révolution qui s'approchait; dans son discours sur la réforme électorale en 1847: « C'est, disait-il, l'histoire du genre humain dans tous les siècles; les sommités s'effacent et disparaissent..... la bourgeoisie domine aujourd'hui, mais elle est d'autant plus pressée par les classes inférieures, qui montent à leur tour et qui montent avec l'intelligence, chez lesquelles se développe chaque jour le sentiment de leur droit de concourir à la chose publique. Croyez-moi, c'est un avertissement sérieux que je vous donne (1). »

En parlant ainsi, il lui arrivait, ce qui est rare chez les hommes politiques, de voir au-delà du monde où la politique s'agite, et de penser du haut de la tribune à ceux pour qui cette tribune est non-seulement inaccessible, mais presque inconnue. Une telle prévoyance, si elle eût été celle de tous, aurait-elle détourné l'orage? il est permis d'en douter.

---

(1) 26 mars 1847.

Nous sommes, pour notre malheur, le pays de l'imprévu. Cette liberté selon le droit, cette liberté patiente, qui sait ce qu'elle veut et ne fait que ce qu'elle veut, nous la comprenions peu en 1848; la comprenons-nous même aujourd'hui? Trop souvent le goût de réformes que nous ne voulons qu'à demi, et que nous ne définissons pas du tout, nous a menés à des révolutions dont nous ne voulions pas. Le flot populaire, qui avait brisé un trône en 1830, en brisa un autre en 1848, sans même s'être demandé comment il le remplacerait.

M. Berryer, qui avait eu le mérite de prévoir cette révolution, n'eut pas le regret d'y avoir coopéré. La veille de la manifestation projetée, une réunion des députés de l'opposition fut convoquée pour savoir s'il fallait en donner le signal ou en écarter la pensée. Parmi ceux qui se trouvaient là, M. Berryer était au nombre des adversaires les plus décidés du pouvoir. Mais les moyens révolutionnaires ne lui convenaient pas: il avait assez de confiance dans la puissance de l'opinion pour ne pas vouloir mettre la violence à sa place; il estimait trop la tribune pour appeler le secours de la rue. Sous l'influence de sa parole, grand nombre de ses collègues éloignèrent toute pensée de manifestation violente. Mais la manifestation se préparait ailleurs, ou plutôt elle se préparait partout et toute seule. A certaines crises de notre histoire, les faits sont plus révolutionnaires que les volontés.

A ce moment, le rôle de M. Berryer fut changé. Des hommes, des idées, des passions nouvelles surgissaient, que, trop enfermés dans le cercle de la vie parlementaire, les esprits politiques avaient à peine soupçonnés. On avait de nouveaux adversaires, mais, par suite, de nouveaux amis. La loyauté des caractères mutuellement appréciée, le patrio-

tisme sincère de part et d'autre, étaient déjà un lien entre M. Berryer et les hommes qu'il avait le plus vivement combattus. Un autre lien fut ce jour-là le péril de la société, attaquée par des passions d'autant plus violentes qu'elles étaient nées de la veille; l'ordre social menacé dans ses fondements éternels comme un château-fort bâti sur un écueil de l'océan, qui pour la première fois sentirait s'ébranler sous les coups de la mer non pas seulement ses murs, mais le rocher même qui leur sert de base. Ainsi qu'il arrive souvent, on se connut mieux et l'on s'estima plus que jamais au jour du danger. — Et de plus, d'autres hommes, qui venaient d'un tout autre point de l'horizon, mais qui avaient trouvé de grands enseignements au spectacle de cette révolution, « arrivée trop tôt, dit M. Berryer, de l'aveu même de ceux qui la désiraient »; d'autres hommes se joignirent à cette armée de la défense sociale; et je ne puis m'empêcher de rappeler ce qu'il disait de l'un d'eux : « Il est de nos amis, il est des miens, je suis de son parti.....; je ne sais pas aller chercher dans un homme de cœur qui exprime les sentiments qui m'ont animé toute ma vie, s'il est républicain de la veille ou républicain du lendemain; je sais qu'avec ces sentiments il sauvera la France, et c'est pour cela que je lui ai tendu la main (1). »

Mais la question devait être tranchée ailleurs qu'au pied de la tribune. Dans l'Assemblée constituante de 1848, qui restera une des plus illustres de notre pays, il se forma dès le premier jour une majorité forte, nombreuse, invariablement

(1) Discours, 2 août 1848.

attachée à ces principes d'ordre social qui sont aussi nécessaires, s'ils ne le sont davantage, aux républiques qu'aux monarchies. Et lorsqu'une telle assemblée était à la tête du pays, l'armée française et le patriotisme français ne devaient pas manquer de vaillantes épées pour opposer à la force qui veut détruire la force qui maintient. Mais M. Berryer comprit qu'au soldat de la vie parlementaire incombait un autre devoir. Il savait que le désordre des finances, suite des révolutions, est aussi un grand agent de révolutions. Il ne fallait pas que la France, sauvegardée sur le champ de bataille, périt par la banqueroute. Avec la sagacité pour ainsi dire universelle de son esprit, il veilla sur la richesse publique si menacée et contribua à sauver le patrimoine de la France en même temps que la France était sauvée par l'épée des citoyens et des soldats.

Cependant cette situation de péril et de combat ne pouvait longtemps durer. Républicains par nos idées, nous sommes monarchiques par nos traditions. Nous brisons les rois et nous ne savons pas nous passer des rois. Nous ne respectons pas l'hérédité dans le passé; mais nous aimons à la fonder pour l'avenir. Quand nous faisons un consul, ce consul est déjà à moitié empereur.

Il s'est donc produit au milieu de ce siècle ce qui s'était produit au commencement. Je ne compare certes pas la république de 92, qui se fit l'ennemie des honnêtes gens, à la république de 1848, qui voulait être la république des honnêtes gens ; mais il était dit que l'une et l'autre devaient, sous l'influence d'une grande gloire et d'un grand nom, par une transition assez courte, arriver à n'être que le voile et le voile bientôt déchiré de la monarchie. Avec la vénération de moins,

nous sommes toujours le peuple de Louis XIV, quoique la Fronde plus redoutable s'appelle aujourd'hui la Révolution.

M. Berryer le sentait bien, et voyait une monarchie venir sur les pas de la république. Il ne lui était permis d'en accepter qu'une. Mais il lui était permis de souhaiter un appel solennel au pays afin qu'il se prononçât ou pour la royauté antique, ou pour une royauté nouvelle, ou pour la prolongation de cette forme semi-républicaine sous laquelle on vivait. C'est alors qu'il fit entendre ce discours sur la révision de la constitution, ce discours où dans une digression admirable, après avoir raconté l'histoire de la France, il racontait sa propre histoire, où, après avoir accepté la république comme un *intérim* de la vie nationale, il demandait que la nation rentrât dans sa voie ; mais où en même temps il déclarait ne rien vouloir attendre de la force, vouloir abolir la forme républicaine, non la briser, et redoutait comme le plus grand de tous les malheurs l'acte par lequel le pays eût pourvu inconstitutionnellement à son salut. La majorité de l'assemblée, la majorité du pays eût voté avec lui ; mais à cette heure, par suite d'une de ces précautions constitutionnelles, que l'on croit prudentes et qui sont souvent funestes, la majorité ne suffisait pas. M. Berryer avait prévu cette issue de la délibération, et en finissant il suppliait ses amis « d'accepter la défaite s'ils étaient vaincus et de demeurer dans l'ordre légal pour des temps qui allaient être bien difficiles (1). » On sait comment, ainsi qu'aux jours d'Alexandre, l'épée a tranché le nœud gordien de la constitution de 1848.

---

(1) 16 juillet 1851.

Ici, Messieurs, nous arrivons à l'histoire d'hier. Est-il nécessaire de vous la raconter? Est-il nécessaire de redire, ce que d'avance on eût prédit, que M. Berryer serait une fois de plus d'accord avec lui-même? Homme de la vie parlementaire, pouvait-il ne pas protester? Partisan de la monarchie antique, pouvait-il ne pas reprendre, en face d'une monarchie nouvelle, l'attitude à laquelle l'avait condamné la monarchie de 1830? La république avait été pour lui comme un temps d'arrêt entre deux royautés, pendant lequel les partisans des monarchies diverses unis par le péril public pouvaient porter ensemble le drapeau de l'ordre social, sur lequel aucun nom propre n'était écrit. « La république, » disait alors un grand esprit politique, « la république est ce qui nous divise le moins; » mais lorsque le drapeau porta un nom, quelque grand qu'il fût, on se divisa davantage, et M. Berryer dut se retirer dans sa vieille mais toujours loyale opposition. D'autres aiment à suivre dans ses phases diverses la destinée de leur patrie et à ne pas être plus constants, je ne dirai pas que la fortune, mais que la nation. Ils se disent (je ne le leur contesterai pas) que la politique n'est pas une religion, qu'elle repose sur des institutions variables non sur des vérités absolues, qu'elle est faite d'événements non de principes, que ces événements puisent leur légitimité ou dans la volonté du peuple qui les accepte ou, en tout cas, dans la volonté de Dieu qui les permet. Il n'en était pas ainsi pour M. Berryer; s'il ne faisait pas de la politique une religion, il en faisait quelque chose d'approchant : c'était pour lui le culte invariable, fidèle, persévérant, malgré tous les échecs, de l'idée une fois conçue comme la meilleure. C'était la constance envers soi-même, non par orgueil (per-

sonne ne fut plus éloigné de l'orgueil que M. Berryer), non par une confiance exclusive en son propre jugement, mais parce qu'il avait cru une fois et ne trouvait pas de raison pour ne plus croire.

Dans une autre sphère et dans une sphère encore plus élevée, M. Berryer sut se mettre d'accord avec lui-même, et ne cessa pas de croire ce qu'il avait cru dans sa jeunesse. Sa foi religieuse ne varia pas plus que sa conviction politique ; le disciple des Pères de l'Oratoire resta fidèle aux sérieux enseignements qui avaient formé son adolescence, de même que l'homme public resta fidèle aux premières inspirations politiques qui avaient éclairé sa jeunesse. Il avait témoigné de cette foi dans son éloquente défense de l'abbé de Lamennais en 1826 ; il en avait témoigné plus hautement encore lorsqu'en 1845 il avait défendu dans la personne des jésuites la liberté religieuse. M'est-il interdit de me souvenir que j'étais alors, certes à son insu, l'humble soldat de l'armée qui soutenait derrière lui cette grande cause, et que j'avais dans cette armée un ami qui ne me permet de rien dire ici puisqu'il m'écoute, et un chef plus jeune que nous tous, que mes regards affligés cherchent dans cette enceinte et que j'ai avec vous le regret de ne pas y voir? Nous combattions ce jour-là (puisque j'ai eu le bonheur d'associer mon nom obscur à tous ces noms), nous combattions, nous aussi, pour le droit et pour la vraie liberté, et pour la plus sainte des libertés, celle de la conscience dans ce qu'elle a de plus sacré, de l'association dans ce qu'elle a de plus intime, de la famille dans ce qu'elle a de plus cher. M. Berryer disait le matin du jour auquel je fais allusion : « La cause est perdue, et cependant elle sera gagnée. » Les années qui ont suivi n'ont pas

démenti cette parole : j'aime à le dire à l'honneur de celui d'entre vous qui ouvrit le combat ce jour-là, à l'honneur de l'illustre mort dont je vous parle, à l'honneur de l'illustre absent qui bientôt, je l'espère, sera rendu à notre commune amitié.

Cependant, durant plusieurs années, la conviction politique de M. Berryer, active comme elle l'était, avait laissé dans sa vie moins de place à sa foi religieuse, et lui, si conséquent en toutes choses, ne l'était pas alors avec la croyance qui est le fondement de toutes les autres. Mais un temps de repos lui fut ménagé, et l'interruption de sa vie politique le livra plus que jamais à une sainte et glorieuse amitié. Il avait connu et aimé dans la magistrature celui qui devait être plus tard le P. de Ravignan, et lui demander son discours du 3 mai 1845. Devenu à son tour et d'une autre façon le client de cet illustre religieux, il put lui écrire en 1857 : « Ma raison et ma conscience sont satisfaites. » Certes, il s'agissait ce jour-là d'une raison assez haute et d'une conscience assez droite. Mis ainsi en parfait équilibre et d'accord en tout avec lui-même, ayant réalisé dans sa vie toutes les convictions de son âme, M. Berryer pouvait se reposer dans sa noble vieillesse et attendre, avec confiance et avec patience en même temps, le terme d'une des existences les plus complètes que notre siècle ait vues.

A ce repos intérieur que donne à l'homme de bien, au citoyen, au chrétien, la conscience du devoir accompli, s'ajouta, pendant les dernières années de la vie de M. Berryer, une auréole toujours grandissante de gloire humaine, et de la meilleure, parce qu'elle couronnait, non le succès d'un jour, mais le génie et la vertu éprouvés pendant un demi-

siècle, parce qu'elle était l'hommage, non d'un parti, mais de tous les cœurs. Si l'estime des hommes est jamais précieuse, c'est alors que, sans être séduite par la jeunesse du talent ni par l'entraînement des circonstances, après avoir vu s'écouler une longue vie elle la résume, la juge et la couronne une dernière fois. Cet ornement de la vieillesse n'a pas manqué à M. Berryer. La vieillesse d'ailleurs n'était pas pour lui la décadence; le barreau s'était remis en possession de lui, et d'éloquents plaidoyers signalèrent encore cette dernière phase de sa carrière. C'est à cette époque qu'il eut la joie de servir de sa parole ses frères d'armes d'un autre temps : celui que nous rappelions tout à l'heure, et un autre que j'aurais dû nommer en même temps, soldat des mêmes combats, mais avec un titre plus sacré et une dignité plus haute encore. Je regrette aujourd'hui son appui qui ne m'a jamais manqué, mais je ne m'afflige pas de son absence : c'est au nom d'un trop beau et trop solennel devoir que Rome nous l'a enlevé.

Le barreau avait repris M. Berryer à la tribune, et vous, Messieurs, vous veniez à votre tour le disputer au barreau. Il vous appartenait à un double titre, puisque l'éloquence judiciaire a toujours eu sa place parmi vous, et que l'éloquence politique a bien le droit d'y réclamer la sienne. Vous vous rappelez avec quelle modestie et quel candide embarras il vous disait à propos du discours qu'il devait prononcer à cette place : « Je ne sais ni lire ni écrire. » Il vous a prouvé cependant qu'il savait l'un et l'autre. Vous étiez pour lui une de ces traditions du passé qui lui étaient précieuses et une des gloires de cette France qu'il aimait tant; et l'on m'a raconté que, lorsque la vie parlementaire est revenue le disputer à l'Académie et au barreau, il n'en

était pas moins autant que possible assidu à vos séances, et ce n'était pas le jeudi qu'il était le plus exact au Palais-Bourbon.

Un dernier et bien légitime honneur l'attendait encore. Le barreau l'avait mis à sa tête et bientôt se fit une gloire de célébrer son cinquantième anniversaire. Ce fut l'un de vous, Messieurs, qui eut ce jour-là l'honneur de saluer « ce vétéran du droit et de la défense » ; il saluait en M. Berryer ces principes d'éternelle justice au nom desquels se réunissaient à cette heure des hommes appartenant aux partis politiques les plus divers et venus des points de la France les plus éloignés. Je ne dis pas assez en parlant de la France, car cet hommage se répéta même au-delà de la Manche ; et dans le pays de la liberté légale, des voix fortes, avec leur langage simple, droit et énergique, appelèrent et accueillirent l'homme qui avait été plus qu'aucun autre, de ce côté-ci du détroit, l'homme de la liberté légale. M. Berryer recevait ces hommages avec une joie pure et un attendrissement profond, bien plutôt aimant et satisfait que fier et triomphant. C'étaient pour lui des frères qu'il embrassait plutôt que des disciples dont il recevait l'hommage; et vous vous rappelez qu'à ce banquet de Paris, prévoyant le trouble de son émotion, il avait écrit d'avance quelques lignes de remercîments ; mais ses yeux ne purent pas les lire, il fallut qu'il laissât s'échapper au hasard les paroles que son cœur lui dictait et que ses larmes lui permettaient à peine de prononcer.

La vie politique dans laquelle il rentra en 1863 lui préparait encore une bien douce et bien noble émotion. Pour une âme comme celle de M. Berryer, c'est toujours un bonheur que

de se trouver d'accord avec ceux qu'on a combattus et que peut-être on combattra encore. Il eut ce bonheur dans l'enceinte même des assemblées législatives où il avait eu à lutter tant de fois contre tant d'adversaires différents. Entre les hommes de bien, il y a toujours des points sur lesquels, divisés d'ailleurs, ils ont la joie de se réunir : avec quelques-uns des hommes qui étaient séparés de lui, M. Berryer avait en commun l'amour de la liberté, avec d'autres les sentiments et les sollicitudes du chrétien. Il y eut un jour qui ne s'effacera jamais de nos souvenirs, ni, je l'espère, du souvenir des hommes d'État; un jour où, au nom du second empire, mieux inspiré que le premier, une garantie solennelle fut donnée à la France et à l'Europe contre les passions révolutionnaires qui tenaient assiégée dans son dernier refuge la liberté de conscience de deux cents millions d'hommes. Comme Français, comme catholique, comme ami de la civilisation et de la liberté, M. Berryer ne pouvait accueillir qu'avec bonheur cette déclaration, et il le fit avec la confiance, la franchise, la chaleur sans laquelle il n'eût pas été M. Berryer, Il oublia ce jour-là que ceux qui parlaient étaient des adversaires et que le pouvoir qui s'honorait ainsi était un pouvoir qu'il avait toujours combattu. Il ne vit qu'une grande cause noblement et sincèrement embrassée, une cause qui plus que toute autre était la sienne; il ne vit que le bonheur de trouver, lui si Français, si juste, si chrétien, une assemblée française tout entière d'accord pour la cause de la justice et du christianisme, et il salua sans que rien troublât sa joie les paroles « solennelles et ineffaçables », comme il les appela, que le souverain venait de prononcer par la bouche de son mi-

nistre (1). Noble langage et qu'ont récemment confirmé les paroles d'un autre ministre, désigné par l'opinion publique au choix du souverain! Un pas de plus fait par notre politique dans les voies de la liberté véritable ne pouvait que cimenter de tels engagements.

Messieurs, j'ai raconté M. Berryer, mais je n'ai pu le peindre, je n'ai pu dire ce qu'était son intelligence, ce qu'était son âme. Son âme! car, avant tout, M. Berryer était une âme, une âme droite, ouverte, sensible, généreuse. Ces facultés si admirables, cette parole si animée, cette voix si retentissante, ce geste si noble et cette physionomie si belle n'étaient que les serviteurs d'une volonté droite et d'un cœur ardent pour le bien. C'est avec justice qu'on a mis sur sa tombe cette parole célèbre : *Pectus est quod disertos facit.* On se sert parfois de ce mot : *artiste en parole;* nul orateur n'était moins artiste que M. Berryer. A ce propos j'entendais raconter un petit fait de la vie ordinaire, mais qui aide à comprendre ce qu'était ce talent tout spontané, cette parole forcée de se taire quand le cœur se taisait.

Un jour, à la campagne, il lisait Molière devant quelques amis avec cette admiration ardente qu'il avait pour les classiques de notre langue. L'idée vint d'en jouer quelques scènes; deux jeunes femmes, certes bien étrangères au théâtre, lui demandèrent de leur donner la réplique. Son rôle fut vite appris, il savait Molière par cœur ; depuis longues années il était accoutumé à la parole publique : et cependant, lorsqu'il s'agit de dire un rôle devant un auditoire

(1) Séance du 5 décembre 1856.

peu effrayant, les deux jeunes débutantes furent moins intimidées que lui. Incapable d'accentuer la pensée d'autrui, il ne pouvait être qu'un mauvais comédien.

Cette timidité et cet embarras se retrouvaient, pour lui, même au pied de la tribune, tant que l'émotion qui les avait causés ne les avait pas vaincus. « Je ne monte pas ces huit marches sans avoir la fièvre, » disait-il. Il les montait comme malgré lui, hésitant, agité, se tenant parfois le cœur à deux mains pour l'empêcher de battre. Sa parole au début était lente, quelquefois un peu pénible et confuse. Mais, lorsque l'âme avait pris le dessus, lorsqu'il s'était raffermi dans la volonté de dire le vrai et d'amener le bien; lorsque, dans les questions d'affaires qu'il traitait avec une lucidité si admirable et un jugement si sûr, il s'était senti en pleine possession de la pensée qu'il voulait faire prévaloir; lorsque, dans les questions qui remuaient son cœur, son émotion était montée au point où elle ne le troublait plus, mais le conduisait; son éloquence, sans être combinée dans son esprit, se faisait toute seule sur ses lèvres et exerçait sur son auditoire une action irrésistible. Puis, au bout d'une heure, parfois au bout de quelques minutes, il redescendait haletant, épuisé, essuyant la sueur de son front. Il payait ainsi l'émotion de la tribune, sans laquelle, disait-il, « nul ne sera jamais grand orateur ».

Cependant, si fortement entraînée que fût sa parole, elle avait besoin d'être soutenue par le sentiment de ce qui se passait dans son auditoire; il écoutait ses auditeurs comme ceux-ci l'écoutaient, et il leur rendait l'émotion qu'eux-mêmes lui avaient transmise. C'est pour cela qu'à des collègues de la chambre, l'entourant après un discours de félicitations

auxquelles il aimait à se dérober : « J'apporte, disait-il, mon idée et ma conviction ; mais, mon discours, c'est vous qui le faites. » En face du jury, cette communication avec son auditoire avait chez lui quelque chose de plus formel et de plus délibéré. Avant de parler il cherchait, parmi les jurés placés en face de lui, un visage particulièrement intelligent et expressif, et cette physionomie était pour lui un type sur lequel il lisait comme en abrégé les impressions de ceux qui l'écoutaient, et d'après lequel il modérait, redoublait, détournait, arrêtait le mouvement de sa parole. Le plaidoyer devenait ainsi comme un dialogue où le visage de l'un répondait à la parole de l'autre, de même que, dans les chambres, les murmures, les approbations, le silence et les mille nuances du silence répondaient aux accents de sa voix. Il y eut, me dit-on, quelques jurés qui, placés sous ce puissant regard et sans cesse poursuivis par lui, remués ainsi par une double éloquence, se troublèrent presque jusqu'à la défaillance.

Ce qui nous reste de ses discours parlementaires garde l'empreinte de cette spontanéité de son éloquence. Le sténographe, qu'on a appelé l'ennemi de l'orateur, ne nous a conservé de ces harangues où le geste et le visage parlaient autant que la voix qu'une faible esquisse et comme une ombre refroidie. Trop indifférent à sa propre renommée, M. Berryer ne prenait pas la peine de remettre son langage écrit au niveau de son langage parlé et de remédier avec la plume à l'inévitable insuffisance de la sténographie : ce n'est pas lui qui eût refait la *Milonienne* et, dans l'intérêt de sa gloire, changé après coup une harangue manquée en un chef-d'œuvre. Nous lui eussions voulu plus d'amour-propre, et cepen-

dant cette cendre garde encore sa chaleur; il y a des moments où, en lisant M. Berryer dans le *Moniteur*, on ne le lit pas seulement, on l'entend. On rencontre de ces choses qui ne peuvent avoir été que parlées et n'auraient pu être ni pensées à l'avance ni écrites après coup. — Ainsi ce mot : « Tu m'en es témoin (16 juillet 1851) ! » adressé à un collègue, ami de son enfance, familiarité impardonnable si elle eût été préméditée, et qui ne fut pas seulement pardonnée, mais applaudie, parce qu'elle sortait du cœur, parce que c'était un de ces moments où l'orateur n'appartient plus à lui-même et où, comme put le dire M. Berryer, « il n'y a plus de préparation. » — Ainsi cet autre mot : « Il n'y a pas d'âme plus généreuse que la mienne, » après lequel, confus, il demandait pardon de son « arrogance », et la chambre applaudissait encore; sa parole avait été au-delà de sa pensée, non pas au-delà du sentiment public. Nul orateur peut-être n'a parlé plus souvent de lui-même que M. Berryer, et n'a, en parlant de lui-même, trouvé un plus complet et plus habituel assentiment. On savait que cet égoïsme de langage n'était rien moins que l'égoïsme du cœur, c'était au contraire la plénitude du cœur; il parlait de lui parce qu'il se sentait identifié avec la vérité qu'il défendait; sa conviction, c'était lui-même.

Et cette même âme que je vous montre à la tribune parce que la tribune nous l'a fait voir à tous, sa famille, ses amis, ses confrères, les pauvres, disons mieux ses pauvres, l'ont vue ailleurs. Il y avait des heures matinales où cette porte bien connue de la rue Neuve-des-Petits-Champs, encore fermée aux hommes de loi et aux hommes d'État, s'ouvrait aux malheureux. Je ne parle pas ici de ses pauvres d'Augerville;

grâce à lui, il n'y avait plus de pauvres à Augerville. Il n'était pas de ceux qui croient que l'aumône dégrade; elle ne dégrade pas plus celui qui la reçoit que celui qui la donne. Mais, quand il le pouvait, et pour ne pas paraître faire tout le bien qu'il faisait, il dissimulait l'aumône sous une apparence de salaire. Ces travailleurs de sa charité n'étaient pas tous bien actifs, et lui-même, avec une bonhomie indulgente, racontait en riant de tout son cœur qu'il avait trouvé dans son parc un de ces ouvriers profondément endormi : « Et que fais-tu là, fainéant? » lui avait dit M. Berryer. — « Ce que je fais là! » avait répondu l'ouvrier sans se troubler; « mais je gagne les trente sous de M. Berryer! »

Honorons cette âme, et en même temps remercions Dieu de lui avoir donné pour la servir une intelligence si haute, d'avoir mis de tels dons à côté de tels mérites. Les facultés que la Providence nous a départies, voilà la part de Dieu dans notre vie; l'usage bon ou mauvais que nous faisons de nos facultés, voilà notre part. Chez M. Berryer, la part de Dieu était belle; le trésor qu'il avait été chargé de faire fructifier était d'une richesse merveilleuse. Sa mémoire (et ne peut-on pas dire que la mémoire est la moitié du génie?), sa mémoire, de l'aveu de tous, était admirable. J'ai dit un mot de la promptitude et de la lucidité de son jugement; son imagination si vive, son cœur si passionné ne l'empêchaient pas de discerner le vrai dans les questions les plus compliquées et les plus arides, à travers ces labyrinthes de chiffres où l'esprit se perd si souvent. Ceux qui ont vécu de la vie du barreau ou de la vie parlementaire savent combien, sans avoir reçu l'éducation de l'ingénieur ni celle du financier, M. Ber-

ryer était lumineux dans ces questions, combien il les étudiait et combien il y avait d'autorité.

Ce qui touche de plus près aux sentiments et aux idées qui nous réunissent, c'est cette faculté à laquelle je cherche un nom, sans trouver dans notre langue un mot assez général pour répondre à ma pensée; cette aptitude qui est une sous des formes différentes : la sensibilité des organes, eût-on dit autrefois dans le langage d'une philosophie qui rabaissait tout. J'aime mieux dire « la poésie », en donnant à ce mot le sens le plus étendu qui peut lui être donné. Oui, M. Berryer était poëte sans avoir, que je sache, jamais rimé en sa vie ; mais, si par le poëte on entend l'homme qui en toutes choses a le sentiment du beau, qui s'émeut de tous les grands spectacles et de toutes les nobles pensées, qui repousse instinctivement tout ce qui est bas, M. Berryer était poëte. Il avait, je ne dirai pas seulement le goût des arts, mais l'émotion que donnent les arts; un illustre peintre, son parent, Delacroix, hôte habituel d'Augerville, y trouvait avec une amitié fidèle une intelligence qui savait le comprendre. La musique, qui a tant de mystères même pour les connaisseurs et tant de charmes même pour les ignorants, avait pour lui un attrait, et exerçait sur lui une action singulière. Sans aucune instruction technique, de longs morceaux, des œuvres entières restaient dans sa mémoire; et dans un salon où une main d'artiste touchait le piano, on le voyait recueilli, absorbé, ne se lassant pas d'entendre et pleurant. Dans une circonstance grave, la musique lui rendit un service qui ne peut s'expliquer que par l'extrême vivacité de ses impressions et l'affinité de son âme avec tout ce qui est harmonie. Il avait dû plaider pour M. de Chateaubriand ap-

pelé devant la cour d'assises; mais, peu avant le jour fixé, l'illustre accusé s'était décidé à ne pas comparaître et M. Berryer ne songeait plus à sa plaidoirie. La veille de ce jour, à cinq heures du soir, M. de Chateaubriand change d'avis et réclame pour le lendemain l'assistance de M. Berryer. La pensée de l'avocat était bien loin de là, le plaidoyer qu'il n'avait pu qu'entrevoir ne s'était pas dessiné dans son esprit, le temps était bien court et l'inspiration faisait défaut. M. Berryer, troublé, inquiet, n'eut recours ni aux livres, ni au travail, ni à la réflexion; mais, hors d'état de travailler et pour remettre un peu de calme dans son intelligence, il alla entendre *Otello*. Bien plus qu'il ne l'espérait sans doute, le charme opéra, l'harmonie des sons amena avec elle l'harmonie des pensées; le plaidoyer se fit dans l'esprit de M. Berryer et ce plaidoyer fut admirable. Son ami Rossini se trouva être l'inspirateur d'une des plus belles harangues politiques dont le barreau ait gardé le souvenir.

Si M. Berryer savait ainsi comprendre et admirer les œuvres des artistes humains, à plus forte raison était-il ému par les œuvres de l'Artiste suprême, dont les plus illustres génies d'ici-bas ne sont que de pâles copistes. Pour lui, chrétien et comme je le disais poëte, l'œuvre de Dieu passait bien avant celle de Raphaël et celle de Mozart. Je sais bien qu'Augerville, son Augerville, n'était pas seulement pour lui un beau lieu, un tableau destiné à ses yeux plus qu'à son cœur; c'était aussi le rendez-vous de ses amitiés, le lieu où il se retrouvait libre, dégagé, joyeux, jeune, enfant même, on peut le dire, avec ceux qu'il aimait. Mais bien souvent aussi il s'y trouvait seul, « ne causant, comme

il l'écrivait, qu'avec les bourgeons qui vont s'ouvrir et les oiseaux qui font leurs nids, » et, pour me servir encore de ses expressions, au milieu de « ces joies de la nature qui donnent de la jeunesse aux vieux cœurs. »

Il m'est tombé entre les mains un précieux témoignage de son goût pour les beautés de la nature et de son amour pour les belles œuvres littéraires. Une main amie a pu recueillir et garder l'exemplaire des *Géorgiques* de Virgile qui avait appartenu à M. Berryer et sur lequel des coups de crayon avaient marqué les passages qui lui plaisaient le plus. Ces muettes indications m'ont révélé bien des choses sur les sentiments et les goûts de celui qui les avait tracées. Quelquefois ses préférences, ses jugements, ses craintes politiques s'y font reconnaître; mais surtout on y sent son amour de la campagne, heureux de trouver là son expression et de se reconnaître comme en un miroir dans la poésie de Virgile. Par exemple lorsque le poëte dit :

> Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
> Flumina amem silvasque inglorius !.....

Et ailleurs :

> At latis otia fundis,
> Speluncæ vivique lacus et frigida Tempe,
> Mugitusque boum mollesque sub arbore somni
> Non absunt....

M. Berryer souligne, et il écrit *Augerville*. Et moi, à mon tour, quand j'ai visité son Augerville, lorsque, dans cette vallée que les érudits du pays auraient voulu appeler du nom de Tempé, j'ai vu les arbres qu'il avait plantés, les rosiers qu'il taillait de ses mains, les eaux vives le long desquelles il

se promenait, les magnifiques rochers entre lesquels il avait tracé des sentiers et dans le creux desquels il avait construit un rustique oratoire, lorsque j'ai entendu ses bœufs mugir et que je me suis assis au pied des arbres sous lesquels il se reposait, ces souvenirs virgiliens me sont revenus, et, reprenant le livre avec une pieuse curiosité, j'ai eu une joie singulière à étudier là Berryer expliqué par Virgile.

En cela, M. Berryer était peu de notre siècle. Notre siècle est froid pour les beautés de la nature et l'antiquité classique a perdu pour lui de son charme. M. Berryer, en effet, était du XIXe siècle par quelques-unes de ses idées plutôt que par ses goûts. J'estime volontiers l'homme qui n'est pas de son temps ; au moins, il est lui-même. Il ne faut être l'esclave de personne; encore moins faut-il être l'esclave de tout le monde. S'il me fallait caractériser M. Berryer par un mot, je dirais que c'est un Français du XVIIe siècle initié aux idées de liberté du XIXe. Un Français par le cœur, je l'ai dit assez, un Français par la nature de son esprit, et, pour emprunter ce mot à un citoyen des États-Unis qui avait connu M. Berryer et qui était digne de le juger, « le plus complétement Français de tous les Français (1). » Mais, prenons-y garde, M. Berryer n'est pas le Français du XVIIIe siècle chez qui l'ironie et le scepticisme gâtent parfois les plus nobles et les plus généreuses qualités. C'est le Français du XVIIe siècle, sincère, sérieux, auquel ni le respect ni l'admiration ne pèse. Nul homme peut-être à la tribune n'a fait moins que lui usage de l'ironie; il pouvait être familier, il pouvait être

(1) The most thoroughly French of all Frenchmen. *Remembrances of Berryer*, by John Bigelow (ancien ministre des États-Unis en France). New-York, 1869.

ardent, acerbe même, il pouvait aller jusqu'à la colère; mais, comme son maître Bossuet, il fut toujours sérieux, écrasant son adversaire, mais ne le raillant pas. De là cette noblesse constante de son attitude, échappant d'autant plus à la raillerie qu'il ne la pratiquait ni ne la redoutait. Il aimait en toute chose la clarté lumineuse du goût classique; en poésie, il allait jusqu'à M. de Lamartine, mais non au delà; et puisque je vous ai rappelé ici un de vos deuils, notre deuil à tous, le nom d'un homme que Dieu avait traité comme M. Berryer, qu'il avait fait si complet et qui a eu des jours si glorieux; laissez-moi vous dire que M. Berryer, plus de cinquante ans après le collége, passait quelques minutes de son loisir à traduire une des *Méditations poétiques* en vers latins. Dans sa demeure d'Augerville, où pendant tant d'années, comme il le disait, il avait tout fait pour se préparer une retraite, demeure jadis féodale, depuis longtemps revêtue de l'habit du XVIIe siècle, il y avait quelque chose de la magnificence calme, digne, sobre du temps de Louis XIV; il y avait des portraits et des souvenirs d'Henri IV, de Louis XIV, du grand Condé, puis des portraits et des souvenirs des Bourbons de nos jours; rien qui rappelât la régence ou le règne de Louis XV.

Je m'arrête, Messieurs, et je sens le besoin de vous demander pardon de tant de détails. Veuillez vous rappeler que mes études personnelles m'ont trop souvent fait envisager les plus tristes côtés de la nature humaine; je rencontre aujourd'hui, grâce à l'indulgence de votre choix, une face toute différente de l'humanité, et j'ai peine à me rassasier du bonheur d'admirer.

Tel fut donc M. Berryer et tel il était encore en 1868,

approchant de sa quatre-vingtième année, sans s'être jamais démenti et sans avoir jamais eu besoin de se démentir. Cette dernière année le revit encore à la tribune revendiquant l'honneur et l'indépendance de la justice, sa vieille et constante affection. Cette même année le revit au barreau, défenseur devant les juges français de cette république américaine, dont il avait été trente ans auparavant l'adversaire dans les assemblées, et plaidant noblement la cause du peuple qui a vaincu l'esclavage. A l'assemblée et au barreau, il couronnait dignement sa vie. Sa carrière était complète, il avait scellé toutes ses convictions du sceau de cinquante ans de fidélité. Que lui restait-il à faire, que de mourir comme il avait vécu ?

Cette mort, nous la connaissons. Quand il eut interrogé ses médecins et eut compris plus qu'on ne lui répondait, sa pensée fut d'abord de donner encore une satisfaction aux sentiments politiques qui lui étaient si chers, mais qu'il ne voulait pas mêler aux méditations de ses derniers jours. Il se fit conduire ou par choix ou par hasard sur la place Louis XV : « O ma sœur, dit-il à la religieuse qui l'accompagnait, tous mes rêves sont finis; si vous saviez pourtant comme j'avais fait de beaux rêves ! » Et, rentrant chez lui les yeux mouillés de larmes, il écrivait cette lettre que vous avez tous lue : dernières paroles d'un mourant, devant lesquelles tous, quels que soient nos engagements et nos opinions, nous devons nous incliner; car elle a été écrite, à l'heure où personne ne ment, par un homme qui n'a jamais su mentir. A partir de ce moment, la politique de ce monde sembla effacée de sa pensée; il n'ouvrit plus même un journal; les regrets, les idées, les espérances de la vie publique ne repa-

rurent pas une seule fois, même dans les rêves de son délire. Par cette lettre d'adieu, il s'était séparé de ce monde, même dans ce qu'il a de plus noble et de plus grand ; il allait à une autre grandeur et à une autre patrie.

Deux choses seulement devaient l'occuper encore, parce que ces deux choses traversent la tombe : la foi et l'amitié, toutes deux chez lui si fortes et si douces. Après avoir reçu la dernière assistance et la dernière consolation de l'Église, à cette heure où l'homme semble n'avoir plus qu'à souffrir et à attendre la mort, il voulut partir pour les lieux qu'il aimait tant. Augerville était aussi un ami, et d'autres amis devaient l'y accompagner. Ceux qui restaient se pressaient autour de lui, pleurant, répétant leurs adieux, serrant sa main une dernière fois et aimant à croire que ce n'était pas la dernière; tant il avait retrouvé de vie pour partir! Il put gagner Augerville et goûter une fois de plus la joie de l'enfant qui se retrouve sous le toit paternel : « Je suis content, disait-il, je vais mourir ici. Vous êtes tous autour de moi; la mort peut venir, je ne la crains pas. » La mort vint en effet, douce envers lui comme il l'était envers elle. En face de ce soleil par lequel il aimait à être visité, à côté de la chambre où était morte la compagne de sa vie et que depuis longtemps il avait transformée en oratoire, ayant ainsi auprès de lui son Dieu et ses amis, aimant et aimé, priant et entendant prier, il termina ou plutôt il alla continuer ailleurs une des plus nobles existences qu'aient vues notre siècle et notre pays.

Ses funérailles resteront immortelles; mais j'éprouve une sorte de remords en pensant que je suis venu ici vous parler de M. Berryer après que tant d'autres, sous l'éloquente im-

pression de la mort, en ont parlé ce jour-là. Les funérailles de M. Berryer ont été l'image de sa vie. Sa foi de chrétien avait été par lui si noblement écrite sur les murs mêmes de l'église qui allait le recevoir qu'une bouche éloquente put se dispenser de rien ajouter. Sa fidélité politique eut pour interprètes deux d'entre vous, Messieurs : l'un, digne héritier d'un des plus grands noms de notre pays ; l'autre, depuis longtemps uni dans la vie parlementaire à celui qu'on pleurait. Son amour pour les lettres fut rappelé en votre nom commun par la même voix qui, digne des plus hauts sujets et sachant descendre aux plus petits, veut bien m'accueillir au milieu de vous. Son zèle pour la défense des proscrits eut là pour témoins un fils du maréchal Ney et un ami de la maison d'Orléans. Le barreau, qui avait été pour lui comme une seconde famille, était venu, non-seulement de Paris, mais de toute la France, non-seulement de la France, mais de la Belgique et de l'Angleterre, témoigner de la fidélité avec laquelle avait été gardée cette noble devise *Forum et jus*. Des députations d'ouvriers rappelèrent son zèle pour les intérêts des classes populaires, grâce auquel une liberté nouvelle a été conquise pour l'homme qui travaille. Et enfin les larmes du village attestèrent la moins éclatante, mais la plus touchante de ses vertus, la charité. J'aurais dû me taire, Messieurs ; je viens trop tard à la suite de tels témoignages. Que dire après des voix aussi illustres, que dire surtout à côté d'aussi vivants souvenirs ?

Au moins n'ai-je pas la crainte, forcé de rappeler ici des dissentiments qui nous ont divisés et nous divisent encore, d'avoir réveillé aucune amertume. Entre hommes de bien et hommes amis de leur pays, le dissentiment n'est jamais qu'à

la surface, et au fond des cœurs reste toujours, avec l'estime mutuelle, le commun amour de la patrie qu'on a tous également voulu servir. M. Berryer le savait bien ; jamais homme n'a passé par tant d'orages et n'a conservé moins de haine. Nul n'a été plus vif dans le débat, nul après le débat n'a gardé moins longtemps sa colère : « Rappelez-vous, disait-il à un de ses amis politiques et de ses confrères de l'Académie, bien digne d'entendre un tel conseil, rappelez-vous cette première règle de la vie publique : N'avoir jamais une rancune ni un sentiment personnel. » Il avait été fidèle à cette maxime, et ceux qui luttaient contre lui y ont été fidèles. Il a été treize ans au milieu de vous, rapproché des hommes qu'il avait le plus combattus à la tribune ; les uns, qui dans leur glorieuse retraite ne portent plus le fardeau des affaires publiques, mais n'ont renoncé ni aux sollicitudes du patriote, ni aux lumineuses méditations du penseur ; les autres, demeurés dans la lice et dont la vieillesse se montre plus puissante et plus jeune que la jeunesse de leurs rivaux. Tous, en se combattant, n'ont appris qu'à se mieux connaître et à s'honorer davantage. En rapprochant ainsi les hommes qui se sont illustrés dans les rangs les plus opposés de la politique, l'Académie travaille pour sa propre gloire, mais aussi pour le bien de la France. Elle lui donne un grand exemple, elle lui enseigne comment est possible et combien est nécessaire cette union de toutes les intelligences et de tous les nobles cœurs. Ce qui se passe dans cette enceinte ne se verra-t-il pas ailleurs ? Ne voyons-nous pas, dès à présent, dans les sphères les plus hautes de la politique, des hommes sortis des rangs les plus divers, mais unis par la loyauté de leurs sentiments et leur commun amour de la liberté, aider

la puissance souveraine dans ce développement des franchises nationales qui ne sera pas seulement le couronnement, mais la consolidation de l'édifice?

Qu'il en soit partout de même! Que les hommes éclairés et les hommes de bien, n'abjurant pas, mais subordonnant les idées qui les divisent, s'attachent surtout aux sentiments qui les unissent! Que les périls de notre époque menacée par tant de passions effrénées et de folles théories soient pour eux un avertissement, et puisse leur alliance donner une force inébranlable à la paix, à la justice, à la liberté! C'est là, Messieurs, le vœu que je forme; c'est l'œuvre que vous accomplissez.

RÉPONSE

DE M. SILVESTRE DE SACY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. DE CHAMPAGNY,

MONSIEUR,

L'Académie ne s'est pas trompée en vous choisissant pour succéder à M. Berryer. Quel autre aurait mieux peint que vous la vie de votre illustre prédécesseur ? Ne fallait-il pas la fidélité de votre plume d'historien, jointe à la juste émotion de votre cœur, pour ranimer, sous nos yeux, comme vous venez de le faire, le défenseur toujours prêt du droit et de la justice devant les tribunaux, l'orateur éloquent d'une grande cause politique à la tribune, l'homme aimable et bon dans cette retraite d'Augerville où M. Berryer a voulu mourir après y avoir passé les jours les meilleurs de sa vie, le chré-

tien demeuré fidèle à sa croyance, au milieu même des illusions de la jeunesse et du plaisir, et y puisant à la fin cette pieuse et ferme résignation qui est le seul courage vrai devant la mort?

Heureuse la mémoire de M. Berryer d'avoir reçu ce solennel hommage d'une bouche aussi impartiale que la vôtre, Monsieur! N'ayant été ni l'ami ni l'adversaire de M. Berryer dans nos trop longues luttes, on ne vous soupçonnera pas d'avoir voulu, en exagérant son éloge, glorifier tout un parti dans un homme, ou vous montrer vous-même supérieur aux rancunes de la politique. Si quelqu'un pouvait essayer de se placer, dès à présent, au point de vue de la postérité, chose bien difficile! c'était vous. Il est permis de croire qu'en devançant son jugement, vous l'aurez préparé, et que le Berryer des temps à venir sera celui dont vous nous avez retracé l'image sous ces traits heureux et choisis qui fixent la ressemblance, et lui donnent quelque chose de plus vrai, on le dirait du moins, que la vérité même.

Je n'ai pas eu le même bonheur que vous, Monsieur. Mon obscurité, bien plus grande que la vôtre, ne m'a pas préservé des orages, ou du moins, des émotions de la politique. Dès ma première jeunesse, les journaux qui offraient un champ libre à ma passion d'écrire et de défendre la cause que je croyais la meilleure, se sont emparés de ma vie, et plus d'une fois, à mon humble place de journaliste, j'ai ressenti jusqu'au fond du cœur les coups que M. Berryer adressait à des têtes plus hautes que la mienne. Mais si vous avez sur moi l'avantage d'une constante impartialité, j'en ai un sur vous qui n'est pas médiocre : j'ai vu M. Berryer, je l'ai entendu bien souvent, lui-même, en personne, sur le double théâtre où

tant de victoires, et des défaites aussi glorieuses que des victoires, ont illustré son éloquence, au barreau et à la tribune. Je défie qui n'a pas vu M. Berryer enfanter, pour ainsi dire, un discours sous l'inspiration du moment, qui n'a pas eu les oreilles charmées de sa voix, les yeux fascinés par ses gestes, l'âme troublée par l'accent de ses paroles, de se rendre compte, à la simple lecture d'une sténographie morte, des prodigieux effets oratoires dont nous avons été les témoins. On n'imagine pas ce que devenait une phrase, un mot, un cri dans la bouche de M. Berryer!

Me pardonnera-t-on de placer ici un souvenir tout personnel? J'assistais pour la première fois, et bien jeune encore, à une plaidoirie de M. Berryer. Il s'en fallait de plusieurs années qu'il n'eût atteint l'âge qui devait lui ouvrir la tribune; mais déjà l'honneur qu'il avait eu de partager la défense du maréchal Ney avec M. Dupin, et d'arracher, tout royaliste qu'il était, le général Cambronne à une justice réactionnaire; l'originalité et la distinction de son talent, d'éclatants succès dans un grand nombre de causes civiles et criminelles, lui donnaient parmi les avocats le rang d'un orateur de premier ordre. Ce jour-là, c'était pour un vieux royaliste, M. Michaud, attaqué sourdement par un ministère royaliste, celui de M. de Villèle, dans sa position de rédacteur en chef du plus ancien et du plus fervent des journaux royalistes, *la Quotidienne*, que devait plaider l'avocat royaliste par excellence, M. Berryer. En attendant le jugement du fond, on disputait à M. Michaud jusqu'au droit de conserver provisoirement ses fonctions de rédacteur en chef. Une foule immense, de tous les partis, de tous les âges, se pressait autour de l'avocat et devant les banquettes vénérées

de la cour royale ayant à sa tête le magistrat en qui elle semblait se personnifier tout entière, M. Séguier. Quel spectacle et quelle attente! Au moment où je vous parle, Monsieur, le temps s'efface, mes souvenirs raniment toute cette scène; je vois M. Berryer, sa noble tête, ses yeux pleins de feu; je l'entends, après avoir rappelé tout ce qu'avait souffert pendant la révolution M. Michaud emprisonné, proscrit, menacé de mort pour la cause royaliste, s'écrier, Dieu sait de quel accent, ou plutôt de quelle âme : *Et personne alors ne lui disputait le provisoire!* Pensez, Monsieur, si nous applaudissions!

Est-ce en moi cette illusion naturelle qui nous fait toujours prendre pour le temps le plus beau celui où nous étions le plus jeunes? Mais comme il me semble qu'alors le soleil avait plus d'éclat, le printemps plus de grâce et de fraîcheur; il me semble aussi que partout, dans les salons, dans le monde des arts et des lettres, au théâtre, au barreau, et jusque dans la chaire chrétienne, se faisait sentir une vie, un entrain, une chaleur que je cherche et que je ne retrouve pas. Je parle du barreau. Que de noms se pressent dans ma mémoire à côté de celui de M. Berryer! Dupin aîné, Philippe Dupin, Barthe, Delangle, Mauguin, Hennequin et mille autres! Je ne veux nommer que ceux qui ne sont plus. Les procès politiques avaient la vogue alors. Le public accourait aux audiences solennelles, remplissait la cour d'assises, encombrait la police correctionnelle. Il était dit que tous les partis auraient leur tour devant les tribunaux. Le parti libéral y comparaissait dans la personne de Béranger, de Paul-Louis Courier, de Benjamin Constant. O temps d'innocence et de candeur! Ce que l'on qualifiait d'excès

alors, ce que la justice condamnait rigoureusement, effleurerait à peine maintenant notre sensibilité endurcie. Dans cette moisson de prévenus auxquels la noblesse et le clergé fournissaient leur contingent, M. Berryer avait pour sa part l'abbé de Lamennais, M. de Chateaubriand. Il devait en avoir bien d'autres lorsque tant de révolutions l'eurent refoulé, lui, l'homme d'un principe immuable, dans une opposition permanente où il était sûr de rencontrer, tôt ou tard, comme vaincus et comme clients, ceux qu'il avait le plus attaqués comme adversaires et comme vainqueurs. Rôle d'avocat et d'homme de parti, si l'on veut, mais que M. Berryer remplissait avec un zèle et un talent que l'âge même n'a pas refroidis; et plût à Dieu que dans ce siècle où les passions politiques ont si souvent fait couler un sang généreux, il se fût toujours trouvé un Berryer pour faire prévaloir l'humanité devant la justice et conserver à la patrie tant d'hommes capables de l'honorer par leurs talents et leurs vertus dans les jours de tranquillité, de la sauver par leur courage dans les jours de péril!

C'était encore une cause, une grande cause, que M. Berryer devait défendre à la tribune avec un courage qui n'a jamais faibli, une éloquence qui ne s'est jamais lassée, du jour où l'âge lui eût enfin ouvert les portes de nos assemblées politiques jusqu'à celui où il a quitté ce monde. Je me garderai bien de refaire après vous, Monsieur, le tableau de la vie politique et parlementaire de M. Berryer. Que pourrais-je y ajouter que quelques réserves peut-être? et je me les reprocherais dans un jour surtout comme celui-ci. Je craindrais que le grand orateur ne soulevât la pierre de son tombeau pour me demander de quel droit je réveille des discussions

éteintes, et j'impute à sa mémoire ce qu'il ne faut imputer qu'aux événements mêmes qu'il avait tout fait pour prévenir! Ne me dirait-il pas que, sans le défi jeté à toutes ses convictions par la révolution de juillet, sans la plaie inguérissable faite à son cœur par la chute du trône légitime, la royauté, la liberté, l'honneur national n'auraient pas eu, pour les défendre, de bouche plus éloquente que la sienne, d'ami plus sage pour les concilier? Ah! qu'il est triste de vivre dans un siècle d'instabilité! M. Berryer se doutait-il, lorsqu'en 1830 il entrait dans cette chambre si longtemps fermée à son impatience royaliste et qu'il y prononçait contre la fameuse adresse des deux cent vingt et un un discours qui le plaça du premier coup parmi les puissants de la parole, qu'il n'en prononcerait pas d'autre sous le règne de Charles X, et que ce discours serait comme l'oraison funèbre de cette restauration qu'il aimait tant?

Avec la royauté légitime, la seule du moins dont M. Berryer pût reconnaître la légitimité, tombaient toutes les espérances et ce qu'il a lui-même appelé tous les rêves de sa vie. Une noble fatalité l'enchaînait à l'opposition. Lié d'esprit et de cœur à un principe absolu qu'il avait embrassé dès sa jeunesse comme l'unique asile de l'ordre et de la liberté, la logique et la passion ne voulaient-elles pas qu'il ne vît dans le triomphe d'un autre principe qu'anarchie et que désordre, et qu'il combattît même, avec toute l'ardeur d'un croyant, ceux dont les efforts courageux tentaient d'en faire sortir autre chose? Voilà comment l'homme de la monarchie a pu quelquefois, sans se démentir et par une conséquence même de sa fidélité, parler et voter avec les partis les moins monarchiques. Position délicate, et dont M. Berryer seul

était capable de surmonter les difficultés. Quand on parcourt tout ce qu'il a laissé de discours dans nos annales parlementaires pendant une si longue carrière, on peut quelquefois le trouver passionné jusqu'à l'injustice; il est impossible de ne pas admirer son courage, sa persévérance, et la prodigieuse variété des formes sous lesquelles il ramène son auditoire et revient lui-même à une conclusion qui ne varie pas. Politique étrangère et politique intérieure, questions de finances, d'administration et de législation civile, tout lui est propre, tout semble lui être familier, tout devient entre ses mains une arme de combat. Son isolement même fait sa force et l'investit d'une sorte d'inviolabilité : il est roi à la tribune par le droit de la défaite et du malheur, comme il l'est par son éloquence. Quelles luttes! et avec quels hommes M. Berryer n'a-t-il pas eu à se mesurer, de la monarchie de 1830 à la république de 1848, et de celle-ci jusqu'à l'avant-dernière session du Corps législatif! La postérité seule assignera à chacun le rang qu'il doit avoir. Tout ce que je sais, c'est que M. Berryer n'aurait pas été si grand s'il n'avait pas eu affaire à des adversaires aussi grands que lui.

De toutes les choses qui peuvent combler les désirs d'un noble cœur, qu'a-t-il donc manqué à M. Berryer, si ce n'est le pouvoir, et faut-il l'en plaindre? N'est-ce pas plutôt son honneur? L'avouerai-je cependant, Monsieur? Je suis de ceux qui le regrettent : je le regrette pour la France, qui n'a pas trop, dans les jours difficiles qu'elle traverse depuis si longtemps, de tout ce que la Providence fait naître dans son sein d'âmes capables de porter le poids du gouvernement; je le regrette pour M. Berryer, dont le caractère et le talent n'auraient pu que grandir encore dans la grandeur des

devoirs qui lui auraient été imposés. On l'a bien vu en 1848 ! A cette époque où le péril public ralliait les honnêtes gens de tous les partis et appelait tous les bons citoyens sur la brèche, M. Berryer se surpassa lui-même. Quel auxiliaire l'autorité, toujours plus ou moins menacée chez nous, n'aurait-elle pas trouvé en lui! L'accuserait-on aujourd'hui d'avoir été un ambitieux? Puéril reproche! Qu'y a-t-il de plus légitime dans les gouvernements libres que l'ambition du pouvoir, ne fût-ce que comme contre-poids nécessaire à l'ambition de la popularité? N'oserait-on le louer de son désintéressement? Et pourquoi donc? Ne voyons-nous pas, assis modestement parmi nous, un homme qui a eu pendant des années le pouvoir entre les mains, qui l'a exercé avec éclat, et dont les plus désintéressés auront toujours bien de la peine à égaler le désintéressement?

Peut-être, il est vrai, M. Berryer n'aurait-il pas eu des funérailles aussi populaires; tous les partis ne seraient pas venus déposer leurs hommages sur sa tombe ; cela ne s'est jamais vu pour un ministre, pas même pour un ministre ayant depuis longtemps cessé de l'être. Peut-être, dans un jour de délire, une foule aveugle l'eût-elle poursuivi de ses cris injurieux ; mais qu'importe? On n'en a pas moins un nom immortel dans l'histoire, et la renommée de M. Berryer n'eût pas souffert d'être placée dans l'avenir à côté de celle de tant d'hommes d'État illustres, des de Witt, par exemple, dont la vie ne serait pas si glorieuse sans l'injustice populaire qui en a consacré la fin!

Comme moi, sans doute, Monsieur, vous avez souvent entendu faire une dernière question. De sa gloire même d'orateur, de cette gloire si chèrement payée et si no-

blement acquise par toute une vie de dévouement et de travail, que restera-t-il à M. Berryer? Soyons justes : que reste-t-il à Mirabeau de la sienne? Son nom est dans toutes les bouches; il l'a gravé sur le roc inébranlable de la révolution française. Relit-on ses discours comme on relit les oraisons funèbres et les sermons de Bossuet? De tant d'orateurs qui ont brillé dans cette Athènes et dans cette Rome, où l'on ne connaissait que deux moyens de s'élever au-dessus de la foule, la guerre et la parole, combien y en a-t-il dont il nous soit parvenu autre chose que les noms? Eux, cependant, le temps ne leur manquait pas pour choisir leurs mots, et composer leurs périodes selon toutes les règles de l'art. Demandez donc à l'orateur moderne, au milieu des occupations qui le pressent, de s'attacher à ces minutieuses études de style! Et sans le style, pas d'avenir! Je soupçonne que Démosthène et Cicéron eux-mêmes, s'ils n'avaient eu qu'une heure pour corriger le soir leurs improvisations du matin, ne nous auraient pas laissé ces fameuses oraisons qui seront le type éternel de l'éloquence politique et judiciaire.

Immortaliser ses œuvres, c'est le comble de la gloire. Immortaliser son nom, c'est encore une gloire immense. Dès à présent, celle-ci est acquise à M. Berryer. Dans l'histoire de la tribune française, son nom figurera à jamais parmi les plus grands.

Vous avez peint l'homme, Monsieur. Un mot sur l'académicien pour compléter le portrait. M. Berryer aurait pu s'autoriser de son âge, de ses occupations, de sa renommée même pour négliger un peu les modestes séances de l'Académie. S'il n'y était pas toujours, il y était souvent, il paraissait y être avec plaisir, et apportait au milieu de nous, avec une

grâce et une cordialité charmantes, un esprit fin, un goût juste et sûr. Ce grand orateur, qui disait de lui-même avec une bonhomie qui aurait désarmé la critique, quand cela eût été aussi vrai que cela était faux, qu'il ne savait ni lire ni écrire, n'était étranger à aucune des délicatesses de la langue ; il en distinguait toutes les nuances, en sentait toutes les difficultés, et aidait les plus habiles à en résoudre les problèmes. L'aimable simplicité de ses manières allait au cœur. Si l'on ne voulait pas aimer M. Berryer, il fallait ne le pas voir. Dès qu'on l'avait vu, on l'aimait. Vous-même, Monsieur, qui ne l'avez guère connu que sur ouï-dire, le charme ne vous a-t-il pas gagné en étudiant sa mémoire? Vous avez causé avec ceux qui l'aimaient et vous l'avez aimé. Homme d'un parti exclusif, M. Berryer a eu des adversaires dans tous les partis qui n'étaient pas le sien ; des ennemis, jamais! Ce mot ne suffirait-il pas à son éloge?

Vous aussi, Monsieur, permettez-moi de vous le dire en face, vous êtes un homme de parti. Vos œuvres portent toutes l'empreinte profonde du parti dont vous êtes; mais, plus heureux que M. Berryer, votre parti est celui d'une légitimité contre laquelle aucune révolution ne prévaudra jamais, la légitimité de la foi chrétienne! Oui, Monsieur, vous êtes chrétien toujours, partout, avant tout. C'est votre honneur, votre mérite, et le trait caractéristique qui frappe d'abord quand on lit tout ce qui est sorti de votre plume.

N'est-ce pas cette pieuse tendance de votre esprit qui vous a fait choisir depuis tant d'années, pour le sujet de vos études, l'histoire de l'empire romain, depuis César et Auguste jusqu'à Constantin? Là, en effet, à côté du monde antique qui s'affaisse et s'écroule presque également sous les

bons et sous les mauvais empereurs, vous rencontriez le christianisme qui s'élève et se propage avec une rapidité inouïe. D'une part, rien n'arrêtera la décadence, ni le génie militaire et les exploits d'un Trajan, ni l'habileté diplomatique d'un Adrien, ni les douces vertus et la haute sagesse d'un Antonin et d'un Marc-Aurèle. La proie est déjà prête pour les barbares. Rome est promise à ces hommes du Nord qui s'avancent pour la dévorer. De l'autre, rien ne ralentira le progrès. Aucune persécution, aucune violence, n'empêchera le christianisme de s'étendre et de multiplier ses conquêtes. Il se propagera dans la paix par le prosélytisme d'une libre prédication, et plus encore par la sainte contagion de ses vertus et de ses mœurs; dans la persécution par le sang de ses martyrs et par l'héroïque fermeté de leur exemple. Les barbares eux-mêmes deviendront sa proie. Que d'abaissement et que de gloire! Quels abîmes de corruption et de vices! Quels prodiges de pureté et de vertu! Que de ruines, et, sur ces ruines, quelle majestuense restauration d'un empire qui ne finira pas! Tout autre sujet aurait-il pu tenter davantage votre talent et répondre mieux aux aspirations de votre cœur?

Quatre parties composent aujourd'hui ce grand ouvrage, et ont fait l'objet de quatre publications successives. Vos Césars ont paru d'abord. C'est l'histoire de la dynastie césarienne proprement dite, ou des six Césars dont le premier fut le vainqueur de Pharsale, et le dernier, Néron. Auguste affermit l'empire par quarante années d'un gouvernement habile et modéré. Tibère inaugure une politique de barbarie que ses successeurs n'imiteront que trop. Sous le règne de celui-ci, le grand sacrifice s'accomplit sur

le Calvaire; sous Néron, saint Pierre et saint Paul souffrent le martyre à Rome, et les deux histoires commencent à suivre leur marche parallèle.

Est venue ensuite, dans l'ordre de vos publications comme dans celui des événements, l'histoire de cette guerre fameuse qui eut pour résultat politique l'élévation de la famille Flavienne à l'empire avec Vespasien et Titus, et pour résultat religieux un accomplissement tellement littéral des prédictions évangéliques par la destruction du temple et de la ville de Jérusalem que les faits simplement racontés semblent n'être qu'un commentaire vivant de la prophétie. Vos deux volumes, intitulés *Rome et la Judée*, ne sont que le développement ingénieux de cette pensée. L'Académie les a couronnés dans ses concours; n'était-ce pas déjà vous appeler à la place où nous sommes heureux de vous voir aujourd'hui?

La même récompense a été décernée à votre tableau du siècle appelé le siècle des Antonins. Age heureux! Moment de repos bien court accordé au monde entre ce Domitien, le frère indigne de Titus, et ce Commode, le fils plus indigne encore de Marc-Aurèle! Le christianisme continue sa marche; sa douce influence pénètre de plus en plus dans les lois et dans les mœurs. On sent quelque chose qui rafraîchit l'âme en lisant vos Antonins, Monsieur, et comme une gracieuse rosée après une journée brûlante.

Trois derniers volumes, tout récemment publiés, conduisent votre ouvrage jusqu'à l'avénement de Constantin et le couronnent par le triomphe du christianisme, sorti tout sanglant encore de la dernière et de la plus violente des persécutions, celle de Dèce et de Dioclétien.

Le drame finit là. Il est aisé de voir, par la date même à laquelle vous vous arrêtez, où en est pour vous tout l'intérêt, et qu'au milieu de ses longues péripéties, une pensée unique a dominé votre esprit, la pensée chrétienne.

Est-ce une critique que je vous adresse, Monsieur? Non, encore une fois, c'est un éloge. Beaucoup d'autres mérites, je le sais, recommandent votre ouvrage : une haute intelligence des faits et des hommes, des caractères dessinés d'une main ferme et sûre, un récit qui attache, même après Tacite et Suétone. A l'exposition des faits d'une époque vous joignez toujours des considérations pleines d'intérêt sur les mœurs publiques et privées, sur la marche des lettres, des arts, de la législation et de la philosophie. Rien de ce qui constitue les ressorts et la vie d'un État, commerce, agriculture, organisation financière, militaire, administrative, n'échappe à votre attention et à vos recherches. Mais tout cela, c'est votre livre, ce n'est pas vous. C'est le résultat laborieux de vos études, ce n'est pas votre inspiration. Votre âme est ailleurs; elle est dans cet attrait qui vous ramène, presque malgré vous, vers ces chrétiens bafoués, honnis, persécutés, mais plus grands et plus forts que ceux qui les honnissent et qui les persécutent. C'est une passion chez vous, soit! Passion heureuse dans pareil sujet, car vous lui avez dû les deux qualités qu'on demande, avant tout, à l'historien, l'exactitude et la couleur.

Voulût-on, en effet, se borner au premier de ces deux mérites, l'exactitude et la fidélité, serait-il permis aujourd'hui de renvoyer aux annales ecclésiastiques les détails d'un fait aussi grand que celui de l'établissement du christianisme? Nous ne sommes plus au temps où Gibbon, écrivant

aussi l'histoire des empereurs romains, prenait dédaigneusement son microscope d'incrédule pour apercevoir les premières traces d'une petite secte appelée l'Église chrétienne, et en expliquait les rapides progrès par des causes avec lesquelles on n'expliquerait pas la moindre des révolutions ordinaires. Nous entendons l'histoire d'une manière plus large ; nous y portons un esprit plus éclairé et plus libre. Nous ne mesurons pas l'importance des événements à leur grosseur apparente. Ce qui se passait obscurément dans les catacombes, et que nous révèlent tous les jours les progrès de l'archéologie chrétienne, nous intéresse plus, et avec raison, que ces éternelles émeutes de soldats transportant à prix d'or un lambeau de pourpre des épaules d'un César sur celles d'un autre César. Nous détournons volontiers nos regards de tous ces temples qu'élevait la politique impériale et auxquels il manquait un vrai Dieu pour les habiter, de vrais croyants pour les remplir, tandis que nous les arrêtons curieusement sur cette humble basilique chrétienne qui n'ose sortir pour la première fois de terre qu'en se cachant dans un faubourg, mais qui sous ces pauvres apparences annonce déjà au monde la future métropole de la foi universelle !

Ne cherchât-on, au contraire, que l'art, le mouvement, l'intérêt, qui ne sait que le drame historique, comme tous les drames, ne vit que de variétés, d'oppositions, de contrastes ? La variété, où l'auriez-vous trouvée, Monsieur, dans ces lugubres scènes toujours les mêmes, que la plume de Tacite se fatigue à retracer, et que l'on pourrait appeler le martyrologe païen ? Le martyrologe chrétien vous en offrait d'autres, d'une couleur bien différente, des prodiges d'obéissance sans bassesse, de courage sans arrogance, des morts pleines

de confiance et d'allégresse, à côté de ces morts stoïciennes souvent volontaires, toujours intrépides, mais sombres et sans espoir. Toute la sagesse païenne vous aurait-elle fourni pour placer en regard de ces vies, souillées de tous les vices et de tous les crimes, des tableaux d'innocence et de pureté pareils à ceux que vous avez pu prendre au hasard dans la vie des saints? L'âme se repose avec délice sur ces adorables légendes. Elles sont vraies dans leur esprit, quand elles ne le seraient pas toujours dans leurs détails. On ne les aurait pas inventées si l'on n'avait pas vu quelque chose de semblable. Encore ne fait-on des romans historiques qu'avec l'histoire!

A son tour, combien le spectacle des mœurs et des habitudes païennes, même chez les plus modérés et les plus sages, ne fait-il pas ressortir tout ce que ces chrétiens, si méprisés, apportaient au monde de vertus nouvelles et de régénération sociale! Le calcul serait long des vices réformés, des scandales prévenus, des douleurs épargnées aux faibles, des existences même sauvées par ces institutions chrétiennes dont nous jouissons sans y penser. Qui ne sait, pour n'en citer qu'un exemple, le peu de prix que les lois attachaient à la vie d'un enfant nouveau-né chez les nations païennes les plus policées, et le prix immense que lui donne chez nous le christianisme par l'institution du baptême? Observance surannée pourtant, s'il fallait en croire quelques-uns de nos fiers penseurs, cérémonie ridicule dont il est temps que la raison fasse justice! Ce sont les femmes qui tiennent encore à cette vieille superstition. Ah! c'est qu'à défaut même des motifs qu'elles puisent dans leur foi, un sentiment de compassion les avertirait tout seul que le baptême, qui sauve l'âme de ces chères et frêles créatures, protége aussi leur vie

dans bien des cas contre les tentations du désordre ou de la misère, avant le baptême, par la nécessité religieuse de le recevoir, après le baptême, par je ne sais quelle empreinte divine qu'il laisse sur ceux qui l'ont reçu. J'en appelle à toutes les mères! Qu'elles nous disent ce qu'elles ressentent de joie sur leur lit de douleur quand on leur rapporte leur enfant baptisé! Ce n'est plus seulement le doux fardeau qu'elles ont porté pendant neuf mois dans leur sein, c'est quelque chose de sacré: l'enfant de l'homme est devenu l'enfant de Dieu! Bien peu de cœurs, grâce au ciel, même parmi les plus dépravés, échappent encore à ce que l'on appelle une superstition, et que nous appelons une noble et sainte croyance. Supprimez, avec le baptême, le temps qu'il donne à la réflexion, le scrupule qu'il oppose aux premières suggestions de l'égoïsme ou de la débauche, et bientôt peut-être on sera aussi barbare à Paris qu'on l'était à Rome ou à Sparte.

Le temps est-il loin de nous où l'on a pu voir ce que deviendrait notre civilisation si jamais l'orgueil l'aveuglait assez pour qu'elle osât renier le principe qui la rend, seul, impérissable? Les mêmes mains qui fermaient les églises dressaient l'échafaud, et, pendant que le plus saint des sacrifices ne se célébrait plus que dans de nouvelles catacombes, une idole impure, pire que toutes les idoles païennes, promenait pompeusement son infamie dans nos rues, à la honte de la raison qu'elle était censée représenter, et d'un siècle qui avait quelque droit de se dire le plus éclairé des siècles! Quand nous lisons dans Tacite ou dans Suétone les scènes sanglantes dont Rome était tous les jours le théâtre sous le règne d'un Tibère ou d'un Néron, un doute se présente naturellement à

l'esprit : Est-ce bien vrai ? Des hommes élevés à l'école des lettres et de la philosophie ont-ils pu vivre tranquillement sous un pareil régime, accepter une pareille tyrannie ? Peut-on croire que le fils d'Agrippine et de ce Germanicus tant aimé des Romains, privé d'aliments dans sa prison, ait été réduit, pour prolonger son agonie de quelques heures, à dévorer la laine de son matelas, ou que le bourreau, avant d'étrangler la fille de Séjan, une enfant qui ne savait pas même ce qu'on lui voulait, se soit mis en règle avec la loi qui lui défendait d'exercer son ministère de mort sur une vierge? Vous en doutez? Souvenez-vous du Dauphin au Temple! Le fils de Louis XVI n'a pas été mieux traité que la fille de Séjan ou que le fils de Germanicus, et le cordonnier Simon en aurait remontré au bourreau de Tibère!

Ne soyons pas trop fiers. Rien de plus trompeur que les dehors de la civilisation! Rome n'a jamais été plus civilisée qu'aux jours de sa décadence. Nous jouissons de tous les monuments des arts? La Rome d'Adrien en avait de plus beaux. Nous avons des poëtes et des orateurs? Rome vieillie en regorgeait. Les élégances de la vie ne sont pas plus connues et plus recherchées à Paris qu'elles ne l'étaient à Rome à la veille de l'invasion des barbares. Notre humanité même est un fruit du christianisme qui tomberait avec l'arbre qui le porte. C'est une réflexion que le sujet de votre livre vous a souvent donné l'occasion de faire, Monsieur, et qu'il est impossible de ne pas faire avec vous.

Sur un autre point bien différent et tout historique, j'ose n'être pas de votre avis. Le christianisme aurait-il sauvé l'Empire, si l'Empire se fût fait chrétien cent ans plus tôt? Vous semblez le croire. J'incline, au contraire, à

penser qu'en adoptant le christianisme avant l'époque, l'Empire l'eût entraîné dans sa décadence. Trois siècles de persécution n'étaient pas trop pour laisser à la jeune plante le temps de croître et de se fortifier dans son isolement. Le triomphe prématuré des chrétiens eût été leur perte. Ils se seraient bien vite confondus dans la foule et ne lui auraient donné leur foi qu'en prenant ses mœurs. N'avez-vous pas remarqué vous-même, Monsieur, que lorsque la persécution se ralluma sous Dèce et sous Dioclétien, une paix assez longue avait presque éteint le courage du martyre dans l'Église? Les apostasies furent nombreuses ; la ferveur ne renaquit que sous la hache.

Comment d'ailleurs le christianisme, par l'effet seul de son influence morale, aurait-il arrêté la dépopulation des campagnes, rétabli l'ordre dans les finances, fait refleurir le commerce et l'industrie, rendu un peu de liberté aux provinces, rallumé l'esprit militaire dans les légions? Les causes de la décadence remontaient trop haut. La république les avait transmises à l'empire, et l'on s'étonne moins des récits de Tacite quand on a bien lu ceux de Tite-Live. Qu'étaient donc les Césars, sinon les successeurs très-naturels de ces proconsuls et de ces dictateurs qui n'avaient conquis le monde qu'en le remplissant de sang et de carnage? Les barbaries d'un Caligula ou d'un Néron pouvaient-elles surprendre beaucoup un peuple qui se souvenait encore, non-seulement des proscriptions de Marius, de Sylla et d'Octave, mais des cinq mille citoyens assommés à coups de bâton dans la lutte du sénat contre les Gracques? N'avait-on pas vu sous cette république du dernier siècle, que le bon Montaigne nous représente comme la chose publique la plus

florissante du monde, un Clodius courir les rues à la tête d'une troupe de bandits stipendiés, pillant, brûlant, tuant tout ce qu'il rencontrait; un Saturninus se faire assiéger dans le Capitole et y périr sous les tuiles qu'on arrachait du toit pour l'en accabler? A chaque élection de magistrats, le sang n'inondait-il pas le forum, à moins que les candidats ne s'entendissent entre eux pour acheter ce qu'ils voulaient bien ne pas se disputer les armes à la main? Que faisaient les prétoriens en vendant l'empire, sinon ce qu'avait fait tant de fois le peuple en vendant le consulat? Le germe de la décadence, on le trouverait peut-être jusque dans les temps qui passent pour les plus beaux et les plus purs de Rome. Que pouvait le christianisme à toutes ces vieilles causes de destruction et de ruine? Il aurait fallu faire rebrousser les siècles et changer toute l'histoire; le christianisme le pouvait-il?

Ce ne sont pas même les grands hommes qui ont manqué à la Rome impériale. Trajan, Pertinax, Aurélien, pouvaient, sans rougir, placer leurs images à côté de celles des Camille et des Scipion. Une sagesse plus douce et plus haute que la sagesse tant vantée des deux Caton échauffait le cœur et réglait l'âme de Marc-Aurèle. Vous le dirai-je, Monsieur? Dans les éloges que vous ne refusez pas à ces grands hommes, on désirerait quelquefois que votre cœur n'eût pas l'air de regretter ce que votre justice leur accorde. Le christianisme a fait assez de bien au monde pour qu'il ne soit pas nécessaire de grossir sa part de la part d'autrui, et de ramasser, pour lui en faire honneur, tout ce qui est clémence, bonté, justice dans les lois et dans les actes de ces Antonins, une des plus pures gloires de l'humanité. On peut laisser aussi, je crois,

le stoïcien Sénèque au paganisme. Je lui envierais bien davantage Platon. Il est au moins fort douteux que Sénèque ait eu des rapports avec saint Paul, et l'orgueilleux auteur des lettres à Lucilius aurait, en tout cas, bien mal profité des humbles leçons de l'apôtre de la grâce.

Vous me pardonnerez ces petites critiques, Monsieur, et vous n'y verrez, j'en suis sûr, qu'une preuve de plus du soin et de l'intérêt avec lesquels on lit des ouvrages aussi graves et aussi importants que les vôtres. Fussiez-vous coupable de quelques fautes bien légères, le public vous a absous. Des éditions répétées attestent le bon accueil qu'on a fait à votre travail. Vous l'amènerez aisément à la perfection dans une édition définitive, et vos *Études sur l'empire romain*, supérieures pour le fond et pour la forme à tous les livres du même genre qui les ont précédées, les remplaceront entre les mains de tout le monde.

Parmi vos titres académiques, je me reprocherais d'autant plus d'oublier le volume où vous avez esquissé d'une plume si touchante le tableau de la charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église, qu'il est un de ceux que l'Académie française a couronnés. Grâce à Dieu, de toutes les vertus antiques, c'est à cette céleste charité que nous sommes restés le plus fidèles, et peut-être, en ce moment même, sous ces toilettes élégantes, plus d'une âme charitable attend-elle la fin de la séance pour aller porter ses consolations et ses secours à un pauvre malade dans un hôpital, ou à quelque famille indigente dans le misérable grenier qu'elle habite.

Comment encore passer sous silence un petit écrit de circonstance qui vous honore à un double titre? La date de sa publication rehausse son mérite, et les événements semblent

lui avoir donné quelque chose de prophétique. Il a paru dans ces années d'agitation et de sombre inquiétude qui suivirent la Révolution de 1848 ; il est intitulé : *Un examen de conscience.* Tout le monde se frappait la poitrine alors ; on eût dit qu'une voix du ciel nous eût fait entendre la terrible sentence : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Ninive avait été bien près de l'être, en effet, dans les sanglantes journées de juin, et les plus humbles confessions ne coûtaient à personne. Les honnêtes gens se tendaient la main sans distinction de parti. Toutes les divisions étaient oubliées pour défendre en commun les trois grands intérêts sociaux : la religion, la famille, la propriété. Pouviez-vous, Monsieur, ne pas apporter votre concours à cette ligue vraiment sainte ? Deux libertés éveillaient surtout votre sollicitude et vous paraissaient en péril : la liberté religieuse, parce que la religion est le premier frein que toute anarchie veut briser, l'obstacle le plus gênant que rencontrent les rêveurs fanatiques d'une refonte sociale ; et la liberté personnelle, qu'on oublie trop souvent en France quand on veut fonder la liberté générale, comme si tout le monde pouvait être libre à titre de citoyen lorsque personne ne l'est à titre de particulier.

Votre livre, Monsieur, a repris de l'à-propos ; il est aussi bon à lire aujourd'hui qu'il y a vingt ans, et la réflexion qu'il suggère terminera naturellement ce discours.

Loin de moi la pensée d'assimiler les temps et les circonstances ! Il ne s'agit pas d'étouffer l'anarchie presque triomphante, il s'agit de l'empêcher de renaître. La liberté est rentrée dans nos institutions ; elle y est rentrée sous les auspices du plus généreux des princes. La main puissante qui

avait mis un frein à la tempête dans une heure de suprême péril, trace maintenant au vaisseau le sillon qu'il doit suivre pour arriver à ce port, entrevu tant de fois déjà depuis quatre-vingts ans et toujours manqué, d'une liberté régulière et sage. Le moment est critique et décisif. Ah! si ce jour pouvait être celui d'une réconciliation entre tous les esprits sensés, tous les cœurs droits, nous aurions enfin fondé quelque chose, et 1870 tiendrait ce que 1789 a promis! C'est le vœu que vous exprimiez tout à l'heure, Monsieur, et auquel je m'associe de toutes les puissances de mon âme! Les honnêtes gens ont toujours été les plus nombreux en France et les plus forts. L'union seule leur a manqué, et pourrait leur manquer encore. Après tant d'expériences et de si douloureuses épreuves, n'est-il pas temps de sacrifier ce qui nous divise, et qui est si peu de chose, à ce qui doit nous réunir et qui est tout? Qu'importe sous quel drapeau la France soit libre et heureuse, pourvu qu'elle le soit? Ne sommes-nous pas les enfants de la même patrie? Notre bonheur à tous n'est-il pas compris dans le sien, notre repos dans son repos, notre gloire dans sa gloire? Qu'un patriotisme plus large se substitue à l'étroit patriotisme des partis, au lieu d'un présent toujours précaire, la France aura un avenir, et nous, que l'âge approche déjà du terme de notre carrière, nous pourrons du moins nous dire en quittant ce monde : Nos peines n'ont pas été perdues, nos enfants jouiront du repos que nous n'avons pas eu!

DISCOURS

DE M. D'HAUSSONVILLE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 31 MARS 1870, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. VIENNET.

MESSIEURS,

Si je n'avais, suivant vos sages traditions, sollicité par écrit l'honneur de m'asseoir dans cette enceinte, je serais presque tenté d'affirmer que mon plus grand étonnement, c'est de m'y voir. Combien de fois n'ai-je pas, en effet, reculé devant la pensée de m'offrir à vos suffrages! Aujourd'hui même, après les avoir si heureusement obtenus, j'éprouve encore, veuillez m'en croire, presque autant de crainte que de joie. En comblant des vœux qu'à peine j'osais former, vous m'avez imposé, du même coup, une redoutable obligation,

celle de me féliciter publiquement de votre choix, et de le justifier en vous remerciant. Comment y réussir? Je n'ai point reçu, hélas! le don charmant de bien dire, et le secours des fortes études a manqué à ma première jeunesse. Mais qui peut échapper tout à fait aux influences de son temps? Ma bonne étoile m'a fait débuter dans la vie à l'heure brillante où, rentrée en possession d'elle-même, la France saluait avec enthousiasme, sous le ministère de M. de Martignac, l'alliance féconde de la politique et de la littérature. Inaugurée avec la liberté, cette alliance a duré autant qu'elle; et ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il est besoin de rappeler quelles voix éloquentes l'ont, pendant longues années, représentée, soit dans les chaires de nos facultés, soit dans les colonnes de nos journaux, soit à la tribune de nos assemblées publiques. Je ne saurais, quant à moi, oublier ce que je dois aux maîtres qui ont instruit et charmé mon heureuse génération. Ils ne nous ont pas seulement appris, par l'excellence de leurs œuvres, à ne goûter que le vrai, à n'admirer que le beau. Grâces leur soient aussi rendues pour nous avoir montré, par leur exemple, à ne respecter que le droit, à n'aimer que la justice, à préférer à tout l'indépendance!

C'est l'éternel honneur des lettres françaises de s'être constamment inspirées des sentiments généreux qui forment le patrimoine commun de toutes les classes de notre société. Avant d'avoir figuré dans les cahiers des trois ordres, les principes de 89 ont été proclamés par les grands écrivains du XVIIIe siècle. Montesquieu, Voltaire et Rousseau ont, les premiers, servi de leur plume les idées que Mirabeau a défendues plus tard par sa parole, et pour lesquelles Barnave

a péri sur l'échafaud. Chez nous, la liberté naissante a compté autant de précurseurs littéraires que de martyrs politiques. Les noms se pressent sur mes lèvres quand je songe à la phalange de ces nobles esprits qui, sous tous les régimes, se sont intrépidement obstinés à revendiquer pour notre pays le droit de disposer de lui-même. Leur race ne s'est pas, Dieu soit loué, éteinte de nos jours. Elle a survécu au premier empire; et le monde entier a été frappé de l'éclat jeté sur la Restauration et sur le gouvernement de Juillet par les hommes éminents qui n'ont jamais cessé de mettre les plus belles facultés au service de la meilleure des causes.

Peut-être l'âge m'a-t-il, à mon insu, rendu partial pour le passé; mais je ne puis, je l'avoue, me rappeler sans émotion avec quelle joie patriotique les jeunes intelligences de mon temps ont vu l'inauguration de la liberté servir chez nous de signal à la renaissance des lettres, et le développement de nos franchises nationales marcher de pair avec l'expansion de toutes les facultés de l'esprit humain. Quel temps, en effet, Messieurs, celui où, sept fois élu par ses concitoyens, M. Royer-Collard employait l'autorité de sa parole grave et pénétrante à réconcilier le chef d'une dynastie antique avec les nécessités de notre société moderne, tandis que le jeune héritier de sa chaire, M. Cousin, inconnu la veille, célèbre dès le lendemain, protestait au nom des principes élevés du spiritualisme contre les doctrines du dernier siècle! La philosophie n'était point seule à rencontrer de pareilles bonnes fortunes. La littérature et l'histoire n'avaient rien à lui envier. Pour les esprits délicats, quelle source de jouissances dans les étincelantes improvisations que prodiguait à la Sor-

bonne l'ingénieux inventeur de la critique moderne, le maître des élégances, l'arbitre de toutes les réputations littéraires, qui n'a pas cessé de prêter à vos concours académiques l'attrait toujours nouveau de sa parole séduisante, et dont le public ne se lasse point de ratifier, chaque année, les équitables et fins jugements! Du haut d'une chaire voisine, un rival de succès et de gloire ouvrait, à la même époque, l'ère des grands travaux historiques, en racontant l'origine, la formation, les progrès de notre unité territoriale, et retraçait, avec la curiosité de l'érudit et les inquiétudes déjà visibles du politique, les traditions et les instincts de la nation qu'il devait plus tard gouverner comme ministre.

Cette éloquence de l'enseignement, portée si haut à ses débuts, n'a pas été le seul fruit de la liberté. Elle a du même coup créé un genre nouveau de littérature, dont l'éclat ne s'est plus éteint. Je veux parler du journalisme. N'a-t-on pas vu se former alors un groupe de brillants publicistes, prompts à dépenser chaque matin avec prodigalité les fécondes ressources de leur plume alerte et vigoureuse? A toutes les époques vous vous êtes plu, Messieurs, à ouvrir largement vos rangs aux honnêtes gens, habiles dans l'art de bien écrire, qui ont été, pour ainsi dire, les porte-drapeau des partis les plus opposés. Il y en a eu de bien illustres; et je les aperçois, en ce moment, presque tous devant moi. Oublieux des dissidences passées, ils sont surtout sensibles au plaisir de se retrouver fraternellement confondus dans votre paisible enceinte; et ce n'est pas un faible honneur pour moi de pouvoir, grâce à votre choix, m'aller tout à l'heure asseoir à côté d'eux. On dirait même que le hasard a deviné mes plus secrets désirs, lorsqu'il a désigné, pour me

recevoir, un compagnon des anciens jours, avec lequel j'ai eu le bonheur de marcher continuellement d'accord, et qui m'a, de longue date, habitué à son indulgente bienveillance.

Les gouvernements absolus se complaisent seuls, dans leurs plus mauvais jours, à dédaigner le concours des écrivains jaloux de maintenir l'indépendance de leur pensée. Dès qu'ils reviennent à de meilleurs errements, le gage le plus sûr qu'ils donnent à l'opinion, n'est-ce pas l'empressement qu'ils mettent à rechercher aussitôt l'appui des hommes de lettres, ces dispensateurs naturels de toutes les renommées? Nos deux premières monarchies parlementaires ont obéi sans effort à cet instinct généreux. Elles n'ont, ni l'une ni l'autre, hésité à faire appel aux grandes illustrations littéraires de leur époque. Elles n'ont pas eu seulement le bon goût de leur donner part à nos affaires intérieures; elles ont eu la fierté de vouloir s'en parer au dehors, comme du plus glorieux ornement pour la patrie, et ces choix rencontraient l'assentiment public. C'est ainsi que, dans ma courte carrière diplomatique, il m'a été donné de débuter, à Rome, sous les auspices de l'immortel auteur du *Génie du christianisme,* de servir, à Turin, sous les ordres de l'aimable historien des *Ducs de Bourgogne,* et de vivre, à Londres, dans l'intimité du spirituel écrivain auquel nous devons la vive peinture des troubles de la Fronde. C'est ainsi que, plus d'une fois, je me suis trouvé à l'étranger l'agent accrédité de deux grands ministres, que j'ai souvent entendu accuser d'insatiable ambition, et qui, au lendemain du jour où la tribune leur était fermée, se sont, pour toute réponse, contentés de reprendre la suite à peine interrompue de leurs beaux travaux historiques.

Ne me défendez pas, Messieurs, le plaisir d'évoquer de tels souvenirs, et ne me refusez pas l'avantage d'appeler au secours de ma propre insuffisance les hommes éminents qui ont encouragé mes premiers efforts. Ma véritable vocation eût été de les toujours servir, en simple soldat, dans les obscures mêlées de la politique. Triomphants ou vaincus, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils pouvaient compter sur moi, car leur drapeau était le mien. Quand ce drapeau a été abattu, lorsqu'il n'a plus été possible de le relever, ni même de le défendre, après un premier moment de stupeur passé hors de France, j'ai eu, je ne sais comment, la hardiesse de vouloir imiter, moi aussi, et de bien loin, l'exemple qui m'était donné de si haut. J'ai senti le besoin d'alléger, par quelque occupation suivie, le poids de ma douleur publique. Quoique insuffisamment préparé, l'histoire m'a tenté. L'histoire, n'est-ce pas encore la politique, mais la politique apaisée et vue, pour ainsi dire, à distance? Aborder les vastes tableaux eût été au-dessus de ma faiblesse. J'ai cherché de plus modestes sujets vers lesquels je me sentais sollicité par de naturelles prédilections. Peut-être les exigences de la science historique moderne s'accommodent-elles des vues de détail jetées sur un horizon volontairement restreint; et le public ne me paraît pas en vouloir beaucoup aux auteurs qui se laissent guider, dans le choix de leur sujet, par de lointaines affinités d'origine, de souvenir et de goût. N'avons-nous pas, en effet, vu, de nos jours, le chef même de l'État retracer, avec un développement nouveau, fruit de patientes et amoureuses recherches, la vie du premier des Césars; tandis que l'un des descendants de la plus noble famille souveraine de l'Europe nous racontait,

en véritable héritier de leurs héroïques qualités, les hauts faits des princes de la maison de Condé? Tant il est vrai que le culte des lettres convient à toutes les situations, et que, suivant les fortunes diverses, l'étude possède le don incomparable d'ajouter un surcroît d'agrément à la prospérité ou de servir de consolation dans l'exil.

Personne, Messieurs, n'a plus que mon prédécesseur profité des heureuses distractions que l'amour assidu des lettres peut apporter aux amertumes de la politique. M. Viennet a été, vous le savez, député et pair de France. On l'aurait toutefois choqué de son vivant, on risquerait, peut-être, d'offenser sa mémoire, si l'on ne se pressait d'ajouter que le titre auquel il tenait le plus était celui de poëte et d'auteur dramatique. Ambitieux de gloire, M. Viennet attachait moins de prix aux dignités qu'aux honneurs. Si la révolution de février eut la male chance d'encourir tout d'abord sa mauvaise humeur, ce fut principalement, ainsi qu'il le disait lui-même, parce qu'elle l'avait indûment privé de l'éloge posthume qu'il avait droit d'attendre de ses collègues de la chambre des pairs. Cependant il songeait surtout à ce que dirait de lui un jour, dans cette enceinte, son successeur inconnu, et, s'adressant d'avance à lui, il s'écriait dans une épître familière :

Parlez fort peu de moi, mais beaucoup de mes vers.

Vos suffrages m'ont confié, Messieurs, le soin de remplir le vœu formé par l'aimable vieillard dont vous regrettez la perte; et nulle tâche ne saurait m'être plus douce. Permettez-moi seulement de compter sur votre bienveillance, lors-

qu'au risque de désobéir à M. Viennet, je me prépare à vous parler beaucoup de lui, en me gardant toutefois d'oublier ses vers.

M. Viennet est né à Béziers, le 18 novembre 1777; mais sa famille n'était pas originaire du Languedoc. Volontiers il racontait avoir trouvé, dans les papiers de son père, un extrait des archives latines du sénat de Chambéry, qui rattachait directement à la noble maison des *Benenati*, de Milan, la branche des Biennet, établie, dès le neuvième siècle, en Savoie. Transportés, avec une légère altération de la première lettre de leur nom, dans la comté de Bourgogne, les *Benenati*, de Milan, seraient, plus tard, devenus les Viennet, de Champagnole. Quoi qu'il en soit de cette origine, il est certain que quatre officiers, du nom de Viennet, servaient avec honneur, avant la Révolution, dans l'armée royale de France, et tous ensemble ils se trouvèrent à la journée de Rosbach. Le plus jeune d'entre eux, licencié à la paix de 1763 et marié à Béziers, a donné le jour à votre ancien confrère. L'exploitation d'un petit domaine rural composait toute la fortune du père de M. Viennet, qui ne tarda point, d'ailleurs, à se voir à la tête d'une nombreuse postérité. C'était alors l'usage d'élever de bonne heure ses enfants pour occuper, dans l'avenir, certaines places déjà dévolues à quelques proches parents, et qui, dans ces modestes intérieurs, étaient ordinairement considérées comme une sorte de patrimoine inaliénable. Or le père de M. Viennet avait, à Paris, un frère devenu curé de l'une des plus riches paroisses de la capitale. Tel était, suivant toute probabilité, le paisible héritage que, sous l'ancien régime, le jeune Viennet aurait été appelé à recueillir. La perspective d'une position qui le tire-

rait hors de sa province était loin de lui déplaire. Peu s'en est donc fallu que le futur grand maître du rite écossais ne devînt curé de Saint-Méry. De terribles événements, qui ont bouleversé d'autres existences que la sienne, en décidèrent autrement. Ce n'était point la soutane, mais l'uniforme, que devait endosser M. Viennet.

Pareil changement de vocation était presque de tradition dans la famille, et le père de M. Viennet aurait eu mauvaise grâce à s'en étonner, car lui-même avait donné cet exemple à son fils. Chartreux à dix-huit ans, chanoine à vingt ans, lieutenant de dragons à vingt-deux ans, la Révolution l'avait fait se jeter avec ardeur dans la politique. Il ne semble pas, d'ailleurs, que cette carrière agitée ait rien ôté à la droiture ni à la fermeté de caractère de l'ancien combattant de Rosbach. Devenu membre de la Convention et du comité de la guerre, il ne voulut jamais reconnaître à ses collègues ni s'attribuer à lui-même le droit de condamner Louis XVI. Plus d'une fois j'ai entendu M. Viennet raconter avec orgueil une anecdote dont son père était le héros, et qui démontre à quel point la formidable assemblée, qui inspirait tant d'effroi, était elle-même courbée sous le joug de la terreur. La veille du jugement, les députés de l'Hérault s'étaient, au nombre de neuf, réunis chez M. Viennet. Tous ensemble, ils s'engagèrent par serment à voter contre la mort. Cependant des billets menaçants avaient été remis, durant la nuit, à chacun des membres de la réunion; ils étaient ainsi conçus : « Si tu ne fais pas mourir le tyran, tu périras toi-même. » A la séance du lendemain, quatre des collègues de M. Viennet, appelés à voter avant lui, avaient déjà violé leur serment. « Pareilles menaces n'arrêtent que les âmes pusil-

lanimes, » dit M. Viennet en leur montrant son billet tout ouvert, et, montant à la tribune, il vota résolûment contre la mort. Chose remarquable! son exemple entraîna les quatre autres députés de l'Hérault, car le courage aussi peut être contagieux.

Pendant que M. Viennet père suivait à Paris les séances du comité de la guerre, son fils continuait ses études dans un collége de Béziers, autrefois dirigé par les jésuites, et qui avait gardé quelques-uns de ses anciens professeurs. A Béziers comme dans le reste de la France, les écoliers étaient fort épris des idées régnantes. Ils jouaient volontiers à la république, comme ils auraient joué aux barres. Dans la ferveur de son zèle, le jeune élève des jésuites institua même, parmi ses condisciples, un club dont il était président et une compagnie de garde nationale qui le reconnut pour capitaine. Ses devoirs de président de club et de capitaine de la garde nationale ne suffisaient pas toutefois à l'activité du jeune Viennet. Il ne se fut pas plutôt rendu maître des règles de la prosodie latine, qu'il se mit à composer des vers français. Les vers ont été sa première et sa dernière passion. A dix-huit ans, l'ambition de la gloire le possédait déjà tout entier. Il voulait, suivant ses propres expressions, la conquérir à la fois et par la plume et par l'épée. C'est pourquoi, bien ou mal inspiré, il prit alors deux graves déterminations. Il résolut de se faire poëte et d'entrer dans l'artillerie de marine.

La première campagne maritime de M. Viennet ne devait pas être heureuse. Envoyé à Brest, puis à Lorient, il était en train d'étudier les principes de la pyrotechnie et de tourner quelques vers galants aux dames de la ville,

lorsqu'il fut, le 21 avril 1797, embarqué sur le vaisseau l'*Hercule*. Ce bâtiment n'eut pas plutôt gagné le large, qu'il se vit donner la chasse par deux croiseurs anglais. Grâce à l'obscurité de la nuit, le plus fort des deux vaisseaux ennemis parvenait à décharger à bout portant, contre les flancs de l'*Hercule*, tous les canons de ses trois formidables batteries. Avant d'avoir pu tirer un seul coup, les pièces françaises étaient déjà hors de service. Mais, à défaut d'expérience, l'héroïsme n'a jamais manqué aux marins de la République, et l'on continua de se battre corps à corps, à coups de sabre et de pique. Le feu était à bord. « Sais-tu nager, citoyen? » demanda le second de l'*Hercule* à M. Viennet. — « Non.— Eh bien! tant mieux pour toi, tu seras plus vite noyé! » Il s'agissait, en effet, d'être noyé, de sauter en l'air ou de se rendre. A minuit, l'équipage de l'*Hercule*, réduit de plus de moitié, devenait prisonnier des Anglais. M. Viennet, seul survivant de tous les officiers d'artillerie, se ressouvint alors que, dansant la veille avec une jeune dame de Lorient, à laquelle il débitait je ne sais quelle folie, sa gracieuse compagne lui avait répondu également en riant : « Qui sait? demain, à pareille heure, peut-être ne serez-vous pas aussi gai. »

M. Viennet n'a pas gardé un agréable souvenir des sept mois qu'il a passés sur les pontons de Plymouth. Plus que jamais il lui fallut s'adonner au culte secourable des Muses. Pour passer le temps, il devint même acteur. Sur le théâtre qu'il réussit à monter à bord de sa prison maritime, les pièces composées par le jeune lieutenant d'artillerie alternaient avec les tragédies et les vaudevilles du temps. Les rôles féminins étaient remplis par les aspirants ou par les mousses. Cette belle gaieté française ne laissait pas que de surprendre

un peu la gravité britannique ; mais elle était assez du goût des dames de Plymouth, qui plus d'une fois sollicitèrent la faveur d'assister à ces représentations d'un répertoire à coup sûr fort nouveau pour elles. Ces jours-là, au dire de ses camarades, M. Viennet, toujours chargé, par préférence, des rôles de héros et d'amoureux, soignait particulièrement son jeu, et les applaudissements ne lui faisaient pas défaut.

Si grand que fût son succès, M. Viennet n'en éprouva pas moins une vive joie lorsqu'il fut, au mois de novembre suivant, relâché sur parole. Complimenté, à Paris, sur sa belle conduite pendant le combat de l'*Hercule*, il ne fit que traverser la capitale pour aller, à Béziers, retrouver sa famille. A Béziers, la vie, moins monotone qu'à bord des pontons anglais, était pourtant fort calme. S'il s'était engagé d'honneur à ne point porter les armes contre la Grande-Bretagne, M. Viennet, grâce à Dieu, n'avait promis ni aux Anglais ni à personne de renoncer à la poésie. Il se mit alors à composer la tragédie des *Incas*, devenue plus tard la tragédie des *Péruviens*, et qui, reçue au Théâtre-Français le 31 décembre 1839, n'y a cependant jamais été jouée. A la même époque, car sa muse allait vite, il acheva aussi une autre pièce, en cinq actes, intitulée *Hippodamie*. Dans *Hippodamie*, M. Viennet, qui a toujours aimé la mythologie, prenait les Pélopides à leur origine. Le public n'était pas alors fatigué de cette race. Vingt ans après, les temps étaient plus durs. Il eût été trop périlleux de vouloir intéresser un parterre français aux aventures de la fille d'OEnomaüs, et l'auteur, non sans quelque regret, je le pense, se décida à livrer aux flammes la malheureuse *Hippodamie*.

Cependant, les officiers de l'*Hercule* ayant tous été définitivement échangés contre des prisonniers anglais, un ordre venu de Paris interrompit les travaux dramatiques de M. Viennet et l'envoya derechef à Lorient. Il avait déjà rejoint son ancienne garnison lorsqu'on y mit aux voix le consulat à vie. Un registre à double colonne était destiné à recevoir, par oui ou par non, les votes des militaires. Jamais, à aucune époque de sa vie, lorsque ses convictions étaient fermement arrêtées, M. Viennet n'a redouté l'isolement. Son vote négatif devait, cette fois, frapper d'autant plus l'attention de ses chefs, qu'il s'étalait fièrement au sommet d'une page demeurée toute blanche. « Je m'en doutais, » s'écria M. Decrès, alors ministre de la marine, et qui déjà, comme préfet maritime à Lorient, s'était plaint de l'insubordination politique du jeune lieutenant d'artillerie. Un moment même il songea à l'envoyer commander un fort à Cayenne. Le second consul Cambacérès sauva heureusement de cette disgrâce le fils de son ancien collègue. Mais l'éveil était donné. Lorsqu'il fut question de voter pour ou contre l'établissement de l'Empire, M. Viennet reçut, le jour où s'ouvrait le scrutin, la mission d'aller s'enquérir sur les côtes de la Bretagne de ce qu'était devenu un certain vaisseau français, *le Vétéran*, sur le sort duquel le ministre de la marine avait tout à coup été pris des plus vives inquiétudes. Ce bâtiment s'était, depuis un mois, mis à l'abri des croisières anglaises en se réfugiant dans un petit port de la Bretagne, où n'étaient jamais entrés que des caboteurs. Interrogées par l'envoyé de M. Decrès, les autorités locales lui firent aisément comprendre par leur surprise qu'on n'avait, en réalité, songé qu'à paralyser son vote. A son retour, les registres étaient, en effet, repartis pour la capi-

tale ; et ce fut ainsi, qu'à son très-grand regret, M. Viennet fut empêché de voter contre le premier empire. Suivant sa coutume, il s'en consola en fondant à Lorient une sorte d'académie littéraire, et en écrivant presque immédiatement une comédie, *le Désœuvré*.

Les changements de garnison étaient peu fréquents dans l'artillerie de marine, les expéditions rares et le service pas trop exigeant. Successivement envoyé à la Spezzia et à Toulon, M. Viennet, fidèle à ses goûts de jeunesse, trouva toujours moyen d'occuper poétiquement ses loisirs. Cependant, en Italie comme dans le Var, il avait, en versifiant, les yeux incessamment tournés vers la capitale. Lorsqu'il obtint enfin, au commencement de 1812, la faveur de s'y rendre, il apportait avec lui dans sa valise de voyage une quinzaine d'épîtres, deux tragédies, *Alexandre* et *Clovis*, et les quatre premiers chants d'un poëme héroïque intitulé *Francus*.

Plusieurs de ces épîtres avaient déjà été imprimées. Quelques-unes avaient même remporté des prix aux Jeux floraux. Dans ce nombre il y en avait deux directement adressées à Napoléon sur la bataille d'Austerlitz et sur les embellissements de Paris, car M. Viennet n'avait pas tenu rigueur au chef de l'Empire. Il arrivait dans la capitale l'imagination toute remplie des projets les plus ambitieux. Ce n'était pas un avancement en grade qu'il souhaitait. Il savait M. Decrès trop mal disposé pour lui. Trois choses autrement importantes lui tenaient à cœur. Il voulait faire lire ses épîtres par l'Empereur, faire recevoir *Clovis* au Théâtre-Français et présenter les quatre chants de *Francus* au concours des prix décennaux. Une circonstance particulière donnait toutefois un peu d'inquiétude à M. Viennet : outre les deux

épîtres adressées à Napoléon, il y en avait encore une troisième, jadis imprimée à Lorient, mais sans nom d'auteur. Cette épître se moquait de certains courtisans qui avaient imaginé d'aller chercher en Norwége une origine royale au sang des Bonaparte. Le poëte, apostrophant le nouvel Empereur, avait été jusqu'à oser lui dire :

J'estime tes aïeux, mais j'aime mieux te voir
Être grand par toi-même, et ne leur rien devoir.
La France, en t'élevant au trône de ses maîtres,
A compté tes hauts faits, et non pas tes ancêtres.

Comment l'épître avait-elle été prise par l'Empereur? En connaissait-il l'auteur? Si elle avait déplu, adieu tous les beaux plans d'avenir! Sur ce point M. Viennet devait être assez vite rassuré. Apercevant un jour la terrible épître sur le bureau de l'un de ses compatriotes, M. de Beausset, secrétaire du cabinet de Napoléon, il en pâlit d'abord d'effroi. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre par M. de Beausset que l'Empereur avait été si satisfait de cette pièce de vers qu'il l'avait fait imprimer et distribuer afin de couper court au ridicule dont il avait craint d'être un instant couvert par la sotte invention de quelques maladroits flatteurs! Aussi content maintenant qu'il était inquiet tout à l'heure, M. Viennet demanda à son ami s'il savait quel était l'auteur de cette épître. « Non, pas plus que l'Empereur. — C'est moi. — Vous? vraiment? eh bien, j'en suis fâché, mais vous avez manqué votre fortune. — Pourquoi? est-ce que je ne suis pas encore là? — Il n'est plus temps, mon cher; l'épître a fait son effet, et l'Empereur n'a plus besoin de vous. »

L'Empereur allait bientôt avoir besoin de tout le monde, des militaires surtout, poëtes ou non. Il s'agissait de réparer les désastres de la retraite de Moscou, et les régiments d'artillerie de marine venaient d'être distraits de leurs garnisons ordinaires pour prendre part à la prochaine campagne d'Allemagne. Notre lieutenant avait même gagné à ce changement son épaulette de capitaine. Mais cela ne lui importait qu'assez médiocrement. Qu'allait-il advenir de la tragédie de *Clovis* sur laquelle il avait reporté toutes ses espérances? Comment s'y prendre pour lui ménager la faveur des sociétaires du Théâtre-Français? Un décret récemment dicté à Moscou par l'Empereur venait d'attribuer exclusivement aux acteurs de cette troupe justement célèbre le droit de prononcer sur le sort des pièces qui leur étaient soumises. Vers la fin de mars 1812, *Clovis* comparut devant le redoutable aréopage. Le premier acte est assez goûté, le deuxième plaît mieux encore. Au troisième, ses juges annoncent à M. Viennet qu'il sera reçu par acclamation. Mais voici qu'au quatrième acte, les fronts se rembrunissent. A la fin du cinquième, le silence est général; et, quand on passe au vote par bulletins, il se trouve que *Clovis* est simplement reçu à correction.

M. Viennet, comme tout auteur aurait fait en pareille circonstance, passa une fort mauvaise nuit. Cependant une idée nouvelle le frappe à son réveil. Deux actes nouveaux s'arrangent dans sa tête. Il en écrit d'un jet les cinquante premiers vers. Il se précipite chez Talma, chez Lafon ; il leur explique son plan, il leur récite ses vers. Ces messieurs s'en disent très-satisfaits. Cependant le mois d'avril est arrivé, et avec

lui l'ordre de partir immédiatement. Que faire? M. Viennet court au ministère de la guerre. Le duc de Feltre ne recevait pas souvent des officiers sollicitant des prolongations de congé uniquement pour achever les derniers actes d'une tragédie. En homme du monde, il accueillit de bonne grâce la demande de M. Viennet. Il l'autorisa même à rester à Paris jusqu'au jour du départ de l'Empereur. De la part d'un ministre, alors si occupé, le procédé était obligeant. M. Viennet n'en abusa point : en cinq jours il avait terminé ses deux actes, et *Clovis* était reçu à l'unanimité.

J'ai insisté, Messieurs, sur cet épisode littéraire de la vie de M. Viennet, parce qu'il a tenu une grande place dans ses souvenirs, et qu'il en a toujours parlé comme de son premier triomphe. Je n'en ai point toutefois fini, vous allez le voir, avec la tragédie de *Clovis*, soigneusement transcrite sur un petit calepin que, pour plus de sûreté, M. Viennet eut soin d'emporter cousu dans la doublure de son uniforme. Le poëte ainsi lesté, il restait au capitaine d'artillerie à se dépêcher beaucoup, afin de retrouver son régiment, déjà en pleine marche vers les champs de bataille de l'Allemagne. La joie, dit-on, redouble le courage, et M. Viennet avait hâte, comme il l'avait promis au duc de Feltre, d'arriver avant les premiers coups de feu. Il ne m'appartient pas de suivre votre ancien confrère ni à Lutzen, où il combattit vaillamment, ni à Bautzen, où il fut décoré de la main de l'Empereur. Mais je rentrerai dans mon sujet en racontant ici, à la satisfaction des amateurs de pièces de théâtre, comment il est parfois utile, même à la guerre, d'avoir fait une tragédie en cinq actes. Dans la désastreuse journée de Leipzig, où nos malheureux corps d'armée se cherchèrent inutilement sans pou-

voir se rallier, M. Viennet reçut une balle en pleine poitrine. Elle l'aurait infailliblement tué, si, par bonheur, elle n'eût frappé juste au milieu du calepin qu'il portait sous son uniforme. J'ai tenu entre mes mains le précieux manuscrit. L'empreinte de la balle est fortement marquée sur sa couverture un peu épaisse; elle y a produit une sorte de bosselure qu'on peut suivre aisément de feuille en feuille. Représenté plus tard au Théâtre-Français, *Clovis* y obtint un succès véritable ; et c'est ainsi qu'à tous ses mérites classiques cette pièce a joint celui d'avoir sauvé la vie à son auteur.

Ou j'ai mal esquissé les traits principaux du caractère de M. Viennet, ou vous avez déjà deviné, Messieurs, avec quels sentiments il accueillit la Restauration. L'Empire n'avait obtenu de lui qu'une adhésion tardive. Jamais il n'avait cru à l'établissement durable en France d'un régime purement militaire et despotique. Son choix ne fut pas un instant douteux, et lui-même nous en a donné les motifs. « La gloire était sortie avec Napoléon par une porte, et, la liberté rentrant par l'autre avec les Bourbons, je me ralliai franchement à l'auteur d'une charte qui consacrait les grands principes de la Révolution (1). »

On sait qu'à leur premier retour les princes de la famille royale prirent soin d'admettre dans leur maison militaire quelques-uns des officiers qui avaient servi sous la République et sous l'Empire. Attaché à l'état-major du général Montelegier, qui remplissait lui-même les fonctions d'aide de camp auprès du duc de Berry, M. Viennet profita de sa rési-

(1) Préface des Œuvres de M. Viennet. — Édition de 1827.

dence à Paris pour reprendre ses travaux dramatiques. Une telle situation lui convenait parfaitement ; l'agrément en était relevé par les attachantes qualités du prince dont il n'a jamais cessé de vanter le caractère, quoiqu'il ait eu plus tard le chagrin d'encourir sa disgrâce. Jamais, en effet, les instances de son général ne purent, au mois de mars 1815, décider l'ancien décoré de Bautzen à quitter la France. Demeuré à Paris, il ne se contenta pas de voter contre les actes additionnels, il voulut, comme à son ordinaire, appuyer son vote d'une brochure. Dans sa brochure, tirée à plusieurs éditions, M. Viennet n'hésita pas à proclamer que la charte de Louis XVIII valait cent fois les constitutions de l'Empire et que le retour de l'exilé de l'île d'Elbe était un malheur public. Le croirait-on ? quand Louis XVIII rentra pour la seconde fois en France, ses ministres oublièrent absolument la courageuse brochure. L'aide de camp de M. de Montelegier n'avait pas suivi son général à Gand : voilà ce dont ils se souvenaient, et M. Viennet fut, en conséquence, réduit à la demi-solde. Une ordonnance royale le replaçait, pour comble de disgrâce, dans son ancien corps de l'artillerie de marine, et son traitement ne devait plus lui être désormais payé qu'à Toulon. « Au nom du ciel, ne m'envoyez pas à Toulon, » dit tout bas M. Viennet à quelques amis qu'il avait gardés dans les bureaux du ministère de la marine. « Si je pars, ma carrière littéraire est brisée et *Clovis* est perdu ; oubliez-moi, ne me payez point ma demi-solde, afin que je puisse au moins demeurer à Paris. » Et, non sans peine, il obtint cette faveur singulière.

Vivre dans la capitale sans ressources d'aucune sorte,

sans rien changer à ses relations de société, en préservant de toute atteinte la dignité de sa vie, l'épreuve était difficile. M. Viennet s'en tira à force de volonté énergique et de simplicité méritoire. Toujours secourables, les lettres lui vinrent encore en aide, non plus seulement pour le distraire, mais aussi pour lui procurer d'honorables et modestes moyens d'existence. Il se mit à écrire dans les journaux ; il ouvrit des conférences littéraires à l'Athénée. Les épîtres qu'à cette époque il adressa à l'empereur Alexandre, pour protester contre l'occupation du territoire français, et au roi Louis XVIII, pour le féliciter de l'ordonnance du 5 septembre, ne tardèrent pas à créer à M. Viennet une réputation de bon aloi dans les rangs du parti libéral. Comme il arrive trop souvent, ce fut, d'ailleurs, ses adversaires politiques qui, en le persécutant assez puérilement, se chargèrent de lui donner la popularité.

M. Viennet avait l'habitude d'écrire régulièrement à ses amis du département de l'Hérault. Or, à Béziers, quelques sombres esprits qui rêvaient volontiers de complots anarchiques avaient imaginé de dénoncer cette inoffensive correspondance comme servant de noyau à la plus noire conspiration. Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, M. Viennet vit donc fondre chez lui, précédés par le maire du petit village d'Issy qu'il habitait alors, une escouade de gendarmes chargés de fouiller toute sa maison et d'inspecter tous ses papiers. Permettez, Messieurs, que, pour votre plus grand agrément, je cède ici la parole à M. Viennet. C'est lui-même qui vous racontera, en vers, bien entendu, sa plaisante aventure et la harangue qu'à demi réveillé il s'empressa d'adresser à ses visiteurs inattendus :

« Pour moi, si mon esprit a jamais conspiré,
C'est contre le public et bien contre mon gré,
Car le diable est en moi; quand sa verve s'allume,
Mon seul tort, j'en conviens, est de tenir la plume;
Et ces cartons qu'ici vous allez inspecter
Sont encombrés de vers qu'il m'a voulu dicter. »
A ces mots, déroulant mes œuvres poétiques,
J'expose à leurs regards deux poëmes épiques,
Vingt plans de tragédie, et quinze actes complets,
Épîtres, opéras, dithyrambes, couplets,
D'innombrables fragments, caprices de ma veine,
Enfin tous les trésors d'un enfant d'Hippocrène,
Et neuf ou dix écus restant du mois dernier,
Qui roulaient au hasard sur un tas de papier.
A ce terrible aspect, le maire et son escorte
Reculent d'épouvante et regagnent la porte.
Je m'oppose à leur fuite, et veux, bon gré mal gré,
Que ce fatras de vers soit par eux déchiffré.
« Votre devoir, Messieurs, vous oblige à les lire.
C'est une occasion qu'un poëte désire;
Je l'ai fort rarement, je la tiens aux cheveux,
Il me faut des lecteurs et j'en prends où je peux. »

En somme, l'accusation n'était pas fort sérieuse, M. Viennet n'était pas trop fâché, le préfet de police, M. Anglès, n'était pas un fonctionnaire bien vindicatif, et M. Decazes était assurément un ministre très-libéral. On fit donc quelques excuses au poëte si injustement troublé dans son sommeil, et tout finit par les jolis vers que je viens de vous lire, pleins, si je ne me trompe, d'une saveur véritablement gauloise.

Depuis ce jour, votre ancien confrère ne laissa plus désormais échapper une seule occasion d'offrir au public des morceaux de poésie épique ou familière. Qui ne se souvient de son épître aux mules de don Miguel et de son

poëme sur la prise de Parga qu'il eut la satisfaction de voir traduire dans la langue même de Pindare? Mais les affaires de son pays avaient principalement le don d'inspirer sa muse. Sous le ministère de M. de Villèle, son opposition prit une allure beaucoup plus vive. Cependant il s'interdit toujours avec soin d'attaquer la dynastie. « Si l'on a conspiré sous la Restauration, » disait-il plus tard assez fièrement, « je n'en ai jamais rien su et l'on m'a fait l'honneur de ne m'en point parler. » Mis à la retraite pour avoir, dans son épître aux chiffonniers, attaqué le projet de loi de 1827 sur la presse, M. Viennet n'en témoigna pas grande surprise. « C'est fort bien, » dit-il au ministre de la guerre, M. de Clermont-Tonnerre ; « vous êtes dans votre droit ; mais sachez que dans un an je vous demanderai compte de cette destitution du haut de la tribune ! » L'année suivante, en effet, M. Viennet était nommé député de l'Hérault.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je suive M. Viennet à la Chambre des députés, où sa place se trouvait naturellement marquée au centre gauche. Aussi bien, s'il attaqua souvent le ministère de M. de Polignac, ce fut moins par ses discours que par ses vers. Son épître à Charles X devança de quelques jours seulement l'adresse des 221. Il n'avait pas d'ailleurs souhaité la révolution de Juillet. Elle lui inspira d'abord plus de craintes que d'espérances. La liberté ne lui paraissait plus en péril. Ce fut l'ordre qui lui sembla compromis, et avec lui la forme monarchique qui en était, à ses yeux, la plus heureuse personnification. Devenu conservateur, M. Viennet garda en toute occasion ses façons d'agir vives et primesautières. S'il soutenait les ministres, c'était sans prendre leur mot d'ordre ; et

plus d'une fois il lui arriva de les effrayer par les services qu'il entendait leur rendre. « Il fallait que mon caractère fît des siennes, » a-t-il écrit quelque part, « et que je rompisse en visière à la République menaçante. Je voyais là l'erreur, le désordre, la licence, et je partis de la main. Qu'en advint-il? Ce qu'il advient à tout homme qui se met en avant. Je fus roué de coups, et ceux pour qui je les avais reçus me dirent : C'est bien fait, de quoi te mêlais-tu (1) ? »

N'en déplaise à M. Viennet, la bataille en elle-même ne lui répugnait point. En politique comme en littérature, son goût le portait à rompre des lances. Si, dans les conflits où le jetait cette ardeur guerroyante, il a parfois eu le malheur de s'attirer quelques blessures, il ne s'est point refusé le plaisir de les rendre largement à ses adversaires de tous les temps, je veux dire les républicains et les romantiques. Les romantiques, quel mot m'est échappé ! Jamais, il vous en souvient, M. Viennet ne l'a prononcé sans colère dans cette enceinte toute retentissante encore du bruyant éclat de ses imprécations. Un peu de mémoire et quelque imagination sont toutefois nécessaires pour se représenter aujourd'hui les enthousiasmes étranges et les fureurs non moins extraordinaires des deux écoles qui agitaient, il y a maintenant quarante ans, le monde de la littérature. C'était le temps où de fougueux novateurs auraient rougi d'admirer les divins chefs-d'œuvre de notre théâtre national, tandis qu'avec une semblable injustice leurs contradicteurs obstinés se croyaient par honneur engagés à traiter de folies les har-

(1) M. Viennet. Préface de ses Œuvres complètes. —Édition de 1865.

diesses introduites sur la scène par les poëtes dramatiques de l'Angleterre et de l'Allemagne. Comment M. Viennet n'aurait-il pas tenu pour les pures traditions classiques, et contre les doctrines envahissantes des modernes barbares? Toutes ses plus chères habitudes allaient être dérangées ; l'affaire était sienne, et votre ancien confrère combattit en faveur de l'Olympe et de ses habitants menacés, comme on combat pour ses dieux et pour ses propres foyers. Mais il ne suffisait pas de se défendre, il fallait attaquer à son tour. Le plus fort de la bataille se livrait alors sur la scène du Théâtre-Français : M. Viennet brûlait de s'y produire par quelque action d'éclat. Afin de balancer le succès de *Marion Delorme* et d'*Hernani*, il offrit successivement aux comédiens ordinaires du roi *Alexandre*, *Achille*, *Sigismond de Bourgogne*, *Placidie* et les *Péruviens*. Est-il besoin de constater que, dans ces pièces irréprochables, la règle des trois unités était scrupuleusement observée? Ce n'est pas M. Viennet qui aurait fait la plus petite concession au goût dominant et aux modes régnantes. Il ne se gênait point pour blâmer tout haut son ami M. Soumet d'avoir, par faiblesse, introduit dans le drame biblique de *Saül* des hardiesses de composition et de style qu'il tenait pour grandement suspectes. S'il faut tout dire, nous doutons même qu'en son âme et conscience il ait sincèrement pardonné à l'aimable auteur de *Marie Stuart* et du *Cid d'Andalousie*, d'avoir habilement marié, avec autant de succès que de goût, les agréments des deux genres. Pour son compte, il ne transigerait jamais. En vain les triomphateurs du jour le sommaient-ils de mettre bas les armes. Accablé sous le nombre, mais fidèle à son drapeau, M. Viennet était également résolu à ne pas mourir et à ne

point se rendre. Pour toute réponse il composa *Arbogaste*.

Lorsqu'*Arbogaste* fut joué sur la scène française, vers la fin de l'année 1841, M. Viennet avait quitté les bancs de la chambre des députés. Il faisait depuis deux ans partie de la chambre des pairs. Les hommes d'opinions avancées lui en voulaient encore beaucoup de sa récente élévation. Dans le camp littéraire, les frénétiques champions de l'école nouvelle n'avaient point, tant s'en faut, oublié les nombreuses épigrammes qu'il avait décochées contre les poëtes de leur choix. Pour triompher de tous ses adversaires réunis, M. Viennet ne pouvait compter qu'à demi sur le concours de ses alliés naturels, les sociétaires du Théâtre-Français, car il était justement en procès avec eux. C'était de guerre lasse et par suite d'une sentence judiciaire qu'ils allaient représenter *Arbogaste*. Au jour décisif, quelques heures avant le lever du rideau, une lettre anonyme invitait M. Viennet à retirer sa pièce ; et de complaisants donneurs d'avis lui annonçaient en même temps qu'une affreuse cabale était montée contre *Arbogaste*. Intrépide comme son héros, l'auteur préféra courir les chances du combat, et comme son héros il en sortit vaincu. « J'étais fou de douleur, » s'est écrié M. Viennet dans la spirituelle préface qu'il a, vingt ans plus tard, mise en tête de sa tragédie tombée... « Je n'osais me montrer. J'envoyai ma démission de président de la commission dramatique. Mes amis prétendent que je voulais me démettre aussi de la pairie et de l'Académie. Je ne m'en souviens plus, mais c'est possible (1). »

« Renoncer à la pairie et, qui mieux est, à l'Institut pour ac-

(1) Préface d'*Arbogaste*. Édition de 1859.

compagner dans sa retraite forcée l'ombre d'*Arbogaste*, ce serait trop dommage, » lui représenta, dès cette époque, un fin critique qui siége maintenant au milieu de vous. Tout blessé qu'il était de sa chute, M. Viennet, déférant à ce sage conseil, ne donna pas d'autre suite à sa boutade. Il se tint seulement pour quelque temps à l'écart de l'arène littéraire. Peu d'années après, c'était la Révolution de 1848 qui se chargeait de mettre brusquement fin à la carrière politique de mon prédécesseur. Pour lui fut-ce un malheur? En vérité, je ne saurais le dire. Sur cette terre généreuse de France, il n'y a telle chose pour retrouver la faveur du public que d'encourir les disgrâces de la fortune. L'heure était arrivée où les républicains, devenus maîtres de nos destinées, allaient avoir à subir à leur tour les railleries de celui qu'autrefois ils avaient si peu épargné. La revanche de M. Viennet était légitime, elle ne fut point cruelle. Les armes qu'il employa contre les vainqueurs de février étaient acérées, mais légères. Coup sur coup il publia, en 1849, deux épîtres qu'il aurait pu tout aussi bien appeler des satires, et qu'il adressa l'une *à tout le monde*, l'autre *aux mânes de Boissy d'Anglas*. Bientôt suivit un recueil de fables nouvelles. Par le choix des sujets, par la vivacité du ton, par la moralité des récits, ces fables de M. Viennet tenaient aussi beaucoup de la satire. A les appeler de leur vrai nom, c'étaient des apologues épigrammatiques, dont les malices un peu cherchées étaient loin de rappeler la bonhomie de la Fontaine. Bonhomme, M. Viennet l'était, sans doute, dans la vie intime; comme auteur, il n'aspirait pas du tout à mériter cet éloge. On l'avait abreuvé de moqueries; eh bien, il prendrait sa revanche, et l'on verrait de quel côté se rangeraient les rieurs.

Vous avez assisté, Messieurs, à ces défis jetés par M. Viennet à d'anciens adversaires. Pour vous quel agrément, pour l'auditoire qui remplissait cette enceinte quelle fête, lorsque, de la place même que j'occupe en ce moment, et sur la fin d'une séance des cinq Académies, se dressait l'alerte vieillard ! quel redoublement d'attention, lorsque, tirant de sa poche, avec un air narquois, un tout petit morceau de papier, M. Viennet se mettait à vous réciter, de sa voix vibrante et d'un geste rapide, quelques-unes de ces pièces de vers dont il se plaisait à vous offrir la primeur! Vos applaudissements précédaient de bien peu ceux de la salle entière. Il les recevait avec une joie visible, et c'est ainsi qu'en retour du plaisir qu'il vous causait à vous-mêmes, vous lui avez procuré, Messieurs, ses dernières et ses plus vives jouissances. Parmi tant de journées de triomphe, s'il en est une qui vous l'ait montré plus vert d'allures que jamais, plus radieux de visage, et comme environné de l'auréole d'un éternel printemps, ce fut celle où, plein de bonne grâce et d'enjouement, il vint ici vous lire l'épître à ses quatre-vingts ans. Vous savez si le succès fut complet; mais la bienveillance n'en fit pas seule les frais. L'équité avait sa part dans les hommages flatteurs, quoique à son gré un peu tardifs, alors rendus, non pas seulement au poëte aimable, mais aussi et surtout au parfait galant homme.

A partir de cet instant, grâce au bénéfice de ses quatre-vingts années si allègrement portées et si gracieusement célébrées, M. Viennet a senti tomber doucement autour de lui le fracas des vaines querelles d'autrefois. Votre ancien confrère a été plus touché qu'il ne l'a peut-être laissé voir de cette

disposition nouvelle du public à son égard. Il a même tenu à lui en témoigner sa reconnaissance, et voici comment : un jour (c'est lui-même qui nous le raconte), il était en train de relire les sept ou huit pièces jadis données au théâtre, un nombre égal de tragédies, dont il s'était gardé le secret, trois comédies inédites, une histoire de la papauté, et j'allais omettre les vingt-six chants de son poëme héroïcomique de Philippe-Auguste, lorsque tout à coup une idée le frappa : « La grande nation française réclamait encore son *Énéide*. » Ce serait à lui qu'elle la devrait, et le moyen était enfin trouvé de s'acquitter envers ses contemporains! Par bonheur, M. Viennet avait déjà écrit les quatre premiers chants du poëme de *Francus*, qu'il avait, s'il vous en souvient, destiné à remporter sous l'Empire l'un des grands prix décennaux. Si fidèle qu'elle fût, sa mémoire n'avait pas retenu les vers qui lui avaient servi à célébrer, en 1812, les exploits du vaillant fils d'Hector et de la belle Andromaque, si heureusement échappé des rivages troyens pour venir fonder en Gaule la nationalité française et humilier dans son île la perfide Albion. M. Viennet court chercher le vieux manuscrit, relégué depuis quarante ans au fond de ses tiroirs, et, sans perdre de temps, il se met à se débiter à lui-même à haute voix l'œuvre oubliée de sa jeunesse. Plus il avance, plus son plaisir va croissant; il monte bientôt jusqu'à l'enthousiasme, et la lecture ne s'achève pas sans que l'auteur ne se jure à lui-même de reprendre sa bonne plume et de ne plus la déposer qu'il n'ait mené jusqu'au bout la grande épopée nationale que son pays attend de lui. « Les six derniers chants ont coulé de source. J'ai oublié mon âge, et le 3 février de cette année 1863, » ajoute l'auteur de la

Franciade, « j'en ai écrit le dernier vers avec une joie d'enfant (1). »

La joie de M. Viennet dut redoubler lorsque, à son grand étonnement, il vit ce poëme, de tout point conforme aux plus saines traditions classiques, gracieusement introduit auprès des lecteurs de notre temps par un brillant critique qui jusqu'alors avait de préférence patronné une littérature bien différente. On eût dit que la presse entière s'était donné le mot pour faire, cette fois, bon accueil à la dernière œuvre d'un poëte qu'elle avait naguère poursuivi de ses implacables railleries. Quel romantique endurci se serait, en effet, senti le courage de troubler dans ses pieuses dévotions le respectable vieillard dignement occupé à parer encore, sur la fin de ses jours, les autels des dieux qui avaient jadis reçu ses premiers vœux? Ainsi tout souriait à M. Viennet. Au lieu des soucis que, d'ordinaire, l'âge apporte avec lui, votre ancien confrère a recueilli, sur le tard, une sorte de regain de popularité, dont il a joui avec délices. Ce fut alors qu'encouragé par le succès, et tout près de sa quatre-vingt-dixième année, il se mit à préparer avec ardeur une édition complète de ses œuvres. Le travail était considérable; mais rien ne lui coûtait quand il s'agissait d'amasser pour la postérité les matériaux de sa gloire. Il n'était pas, d'ailleurs, dans les habitudes de M. Viennet de remanier beaucoup ses vers; il trouvait plus agréable et plus facile d'en composer de nouveaux; et la mort le surprit, comme il l'avait prédit et souhaité lui-même, entre deux hémistiches.

---

(1) Préface de *Francus*, édition de 1863.

A la considérer dans son ensemble, cette vie, que j'ai essayé de vous raconter, ne fut point, tant s'en faut, une vie malheureuse. Né à la veille des plus formidables catastrophes, M. Viennet a été incessamment mêlé, par nécessité, je le veux, mais aussi par goût, à toutes les agitations politiques de son siècle. Il n'a jamais hésité à prendre un peu plus peut-être que sa part dans les controverses littéraires de son temps. Les préfaces qu'il a mises en tête de ses œuvres sont remplies des plaintes qu'il n'a cessé d'exhaler contre la dureté du sort et contre l'injustice de ses contemporains. Mais admirez le bonheur! De tous ces adversaires, par lui maintes fois provoqués, dont il a publiquement parlé, tantôt avec colère, tantôt avec tristesse, le plus souvent avec moquerie, mais toujours, ne l'oublions pas, avec une naturelle bonne grâce, il a été donné à M. Viennet de n'en plus rencontrer un seul devant lui aux jours de sa vieillesse; et ce grand batailleur est mort, non-seulement entouré de l'estime publique, mais en pleine possession de la faveur universelle.

Quoi de plus naturel, d'ailleurs, et comment ses anciens adversaires de tous les camps lui auraient-ils refusé leur sympathie? En littérature, qu'est devenue la belliqueuse ardeur dépensée, il y a quarante ans, dans des luttes aussi ardentes qu'opiniâtres? Où sont aujourd'hui les deux armées qui, naguère rangées en bataille, se défiaient de la parole et du geste? Elles n'ont pas seulement déposé leurs armes, elles ont confondu leurs rangs; on pourrait presque dire qu'elles ont échangé leurs drapeaux. Devenue froide à son tour, la foule des spectateurs a cessé de regarder beaucoup à la couleur des bannières arborées dans l'arène par les jouteurs qui se disputent la gloire de ses

applaudissements. Elle ne leur demande plus qu'une chose, de savoir l'intéresser et lui plaire. Qu'ils y parviennent par l'observation des règles anciennes ou par l'emploi de procédés nouveaux, cela lui importe assez peu. Il m'en coûterait de penser, avec de chagrins esprits, que notre race un peu changeante a définitivement perdu l'amour du beau. Peut-être faudrait-il seulement convenir que, sortie des anciennes voies, elle est présentement en quête d'aventures, et va cherchant un peu partout cet idéal que chaque génération poursuit à sa manière sans jamais l'atteindre complétement. Après nous être épris de quelques nouveautés, dont l'éclat nous avait d'abord séduits, nous nous en sommes tout aussi promptement dégoûtés. Aux frivoles enthousiasmes, aux dénigrements de parti pris, a succédé l'habitude de mettre en littérature les questions de genre à leur véritable place, c'est-à-dire au second rang. Il était naturel que M. Viennet profitât de cette sage impartialité.

Le mouvement, d'origine à peu près semblable, qui s'opère dans les régions politiques, ne sera pas, si je ne m'abuse, moins favorable à la mémoire de votre ancien confrère. En politique aussi, la France s'est remise en quête de l'idéal, et son idéal, c'est encore, ce sera toujours la liberté! Trop souvent nous nous sommes attachés, pour la poursuivre, aux apparences plus qu'aux réalités. Trop souvent nous avons eu le tort de nous enflammer pour des questions de forme alors que le fond seul importait. L'heure semble pourtant arrivée où nos fréquents déboires vont nous servir enfin à quelque chose. Instruits par une laborieuse expérience, nous avons appris à nos dépens que les mœurs valent plus pour un peuple que ses institutions, et qu'une nation rede-

vient la véritable maîtresse de son sort quand elle a pris la ferme résolution de gérer elle-même ses propres affaires. Pour les honnêtes gens de tous les partis, naguère divisés par de tristes malentendus, quelle douceur de se sentir, sans sacrifice d'aucune sorte, réunis aujourd'hui dans une commune et patriotique pensée! Cette joie, M. Viennet l'a connue. Il a entendu, de son vivant, ses vieux adversaires politiques rendre à son noble caractère la même justice que d'anciens dissidents littéraires avaient déjà rendue à son aimable esprit; et ce fut justice, Messieurs, car personne plus que votre ancien confrère n'a religieusement gardé, pendant le cours d'une bien longue carrière, le culte de son pays, des belles-lettres et de la liberté.

RÉPONSE

DE M. SAINT-MARC-GIRARDIN.

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. D'HAUSSONVILLE.

Oui, Monsieur, votre excellent prédécesseur a eu raison de vivre longtemps et d'attendre que sa renommée, obscurcie un instant dans l'agitation des luttes littéraires, reparût par l'effet de ses propres mérites et justifiât la confiance qu'il n'avait jamais perdue lui-même.

> O mes quatre-vingts ans...

disait-il dans cette charmante épître que vous avez si bien louée,

> O mes quatre-vingts ans, je vous avais prévus;
> Mais je ne vous dis pas : Soyez les bienvenus !

Et pourquoi ne l'aurait-il pas dit? quelles années pouvaient être mieux venues à notre cher et respecté confrère que celles qui lui apportaient tantôt l'aveu d'un critique repentant qui louait la piquante vivacité des épîtres de M. Viennet, tantôt le regret d'un adversaire politique qui rendait hommage à la fermeté de ses convictions et à la noblesse de son caractère? Quel plaisir d'assister aux résipiscences de son temps, soit en littérature, soit en politique, surtout quand elles se font en notre faveur! Quelle satisfaction de bon aloi d'avoir donné à ses critiques et à ses adversaires le temps de désavouer leurs erreurs et de réparer leurs torts! M. Viennet les aidait dans cette bonne œuvre par la jeunesse et l'entrain de son esprit, par sa verve abondante et variée, par tant de vers marqués au bon coin, pleins de malice sans méchanceté, dont tous les sentiments avaient l'élévation de l'honnête homme, du bon citoyen, jamais celle du rêveur. M. Viennet ne cherchait point le succès auprès des coteries; il le trouvait toujours auprès du public. Aussi, comme il aimait le public de nos séances de l'Institut! comme il en était aimé! Lorsque l'Institut demandait à l'Académie française de faire une lecture pour notre séance annuelle des cinq Académies, nous interrogions nos poëtes et nous leur demandions des vers; personne n'avait rien à lire; nous allions d'un poëte à l'autre sans rien trouver. Je voyais cependant M. Viennet qui, après s'être excusé comme les autres, attendait à sa place, d'un air malicieux, la défaillance générale; et alors, heureux d'être toujours prêt, sans s'être empressé, il nous disait qu'il essayerait de faire quelque chose; il avait même peut-être commencé une fable ou une épître qu'il tâcherait de finir. Il nous apportait cette fable ou cette épître, et chaque

fois il obtenait un de ces succès vifs et charmants dont personne n'avait douté d'avance dans l'Académie : je dis personne, parce que je n'excepte pas l'auteur.

Les succès de M. Viennet ont eu plusieurs phases : ils ont été grands et faciles dans sa jeunesse ; ils ont été contestés pendant la première partie de son âge mûr ; ils ont couronné sans interruption sa longue et féconde vieillesse. Ce qui les explique, ce sont les rapports naturels qui existaient entre M. Viennet et l'esprit français. L'esprit français au XIXe siècle a acquis ou plutôt a montré des qualités d'imagination poétique qu'il avait un peu oublié de cultiver au XVIIIe. Mais ces qualités brillantes et de nouvelle date n'ont pas détruit les qualités propres à la poésie française du XVIIIe siècle : la grâce, la finesse, la moquerie sans emportement, l'élévation dans la clarté, une philosophie douce et tout humaine, le bon goût sans raffinement, le bon sens hors de la banalité, la sagesse du monde sans calcul d'ambition ou de fortune, l'amour de l'humanité libre et égale, voilà les qualités que l'esprit français du XVIIIe siècle avait montrées de préférence. L'imagination française, émue et échauffée par les grands et terribles spectacles de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, réservait à notre temps une poésie plus ardente, plus élevée, plus méditative, qui était restée cachée jusque-là au fond de notre nature. Personne n'avait senti plus vivement que M. Viennet les contre-coups électriques de la liberté et de la guerre ; mais c'était comme citoyen qu'il les avait ressentis plutôt que comme poëte. Le public, qui n'est pas tenu de faire entre les diverses qualités de la poésie toutes les distinctions de la critique, aimait les qualités du

XVIIIe siècle, quoique anciennes, et celles du XIXe, quoique nouvelles. Il donna pendant quelque temps son admiration presque exclusive au génie nouveau, afin de bien l'acclimater; puis il revint, sans croire ni vouloir changer, à son vieil attachement pour les qualités d'autrefois; et comme il en retrouvait la tradition et l'amour dans M. Viennet, il l'accueillit de nouveau avec une faveur qu'il lui conserva jusqu'à la fin, témoignant par là qu'il était vraiment un public français, c'est-à-dire qu'il n'oubliait pas ce qu'il semblait quitter, qu'il n'abjurait pas ce qu'il ne pratiquait point, et qu'en fait de goûts littéraires comme d'institutions politiques, il avait des retours qu'il fallait savoir attendre et des revendications qu'il était habile de devancer.

M. Viennet n'aimait pas la politique. Combien ne l'avons-nous pas entendu, en prose et en vers, maudire le jour où il était entré dans la carrière politique!

> Il fut un jour néfaste,

disait-il,

> où de ma solitude
> Le vœu de mon pays vint troubler les douceurs
> Et m'asseoir sur le banc de nos législateurs.
>
> (*Épître à mes quatre-vingts ans.*)

Heureux temps, Monsieur, et qu'avait vu, ce semble, M. Viennet, où c'étaient les électeurs qui venaient chercher les députés! Il fut donc député; et c'est alors que commencèrent ses chagrins et ses tribulations: chagrins de bon citoyen qui, voyant de plus près la lutte des passions et des intérêts, se désespère et s'irrite, sans songer qu'en politique il faut sou-

vent prendre son parti des tracas et des inquiétudes de chaque jour, afin d'éviter le mal qui dure, ou se résigner au mal qui dure, afin d'éviter les tracas et les inquiétudes de chaque jour : chagrins aussi de franc-diseur qui n'a jamais su ni taire ni adoucir la vérité. Or, la vérité que nous voyons le mieux, c'est la vérité des défauts de notre prochain. C'est cette vérité-là que M. Viennet, au milieu de ses prochains députés et ministres, poëtes et critiques, se sentait poussé à dire par je ne sais quelle sincérité instinctive. Voulant prendre leur revanche, les blessés de M. Viennet virent bientôt de quel côté il le fallait frapper.

> A me calomnier leur ligue toujours prête
> Des torts du député punissait le poëte.
>
> (*Épître à Mme de Montaran.*)

Oui, voilà le grief que M. Viennet ne pardonnait pas à la politique. Elle lui avait fait perdre quelques-uns des succès qu'il aimait le mieux, quoiqu'il les aimât tous, les succès du théâtre.

Je me suis souvent demandé pourquoi, ayant cette passion pour la poésie tragique, M. Viennet n'a pas réussi aussi bien dans la tragédie que dans la comédie et surtout dans la satire, dans l'épître et dans la fable. Ce qui fait l'originalité et le charme du talent de M. Viennet, c'est que partout l'homme se montre dans le poëte, l'homme avec ses rares qualités d'âme, de cœur et d'esprit. Malheureusement, dans ses tragédies, il aime ses héros plus que lui-même; il a tort. Qu'il nous permette de l'aimer plus que ses héros! Ses héros tragiques, je les connais presque tous avant qu'il me les montre. Ce que je cherche dans ses tragédies et

ce que je ne trouve pas assez, c'est lui-même, c'est sa verve entraînante, c'est l'ardeur naturelle de ses sentiments, c'est la vérité de ses émotions. On lui reprochait de ne pas aimer la nouveauté ; il était lui-même, par son caractère et par son esprit, une des plus sincères originalités de notre littérature; seulement il semblait l'ignorer, et ses adversaires se plaisaient à l'ignorer d'après lui. C'est le public qui par ses applaudissements renouvelés pendant plus de trente ans lui a appris et a appris à ses adversaires ce qu'il y avait dans ses vers de nouveauté vive et piquante, d'inspiration franche et naturelle, qui ne devait rien aux conventions des écoles ou des coteries. Laissez donc de côté, lui dirais-je volontiers, mon cher et vénéré confrère, laissez vos Sicambres et vos Mérovingiens, vos Achille et vos Alexandre; ils vous cachent à nos yeux, et c'est vous surtout que nous cherchons.

J'ai dit, Monsieur, combien M. Viennet maudissait la politique ; mais entendons-nous : il était sur ce point comme nous sommes tous. La politique qu'il maudissait, c'était celle de ses adversaires : c'est celle-là qu'il poursuivait de ses sarcasmes dans ses épîtres, dans ses satires, dans ses fables surtout ; car cet homme qui détestait la politique l'a mise partout dans ses fables, c'est-à-dire dans le genre de poésie qui la comporte le moins. La politique, en effet, a pour théâtre le monde des affaires et des intérêts, ou le monde des principes et des idées. Qu'est-ce qu'elle peut avoir à faire dans la fable, qui a pour théâtre le monde des animaux ? Heureument que la Fontaine nous a appris que ce sont les hommes et non les animaux qu'il faut chercher dans la fable, les hommes avec leurs vices et leurs travers. Fort médiocre

naturaliste, mais très-clairvoyant moraliste, la Fontaine a fait de ses fables comme il le dit lui-même :

Une ample comédie à cent actes divers,

mais une comédie humaine. M. Viennet a suivi l'exemple du maître. Les héros de ses fables sont aussi des hommes, et des hommes de notre temps, de notre monde, pris par M. Viennet à côté de lui, sur les bancs de la chambre des députés ou de la chambre des pairs, que sais-je? sur les bancs de l'Académie, de telle sorte qu'en relisant récemment le recueil complet de ses fables et rencontrant tant de portraits de connaissance, je me disais de temps en temps avec inquiétude : « Le mien va venir. » Heureusement que ç'a toujours été celui du voisin.

Autre témoignage de l'étroit accord de la personne de M. Viennet avec ses ouvrages. Il racontait beaucoup et fort bien. Que de piquantes anecdotes, que de charmants récits ma mémoire me rappelle au moment où je parle de lui! Dans la conversation, il avait à un haut degré le talent du conteur, si fort prisé au XVIIIe siècle. Seulement, dans tous ses contes il avait son rôle et il ne prenait pas le plus mauvais. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il sentait, tout ce qui l'irritait ou l'affligeait; nos travers, nos ridicules, notre instabilité de sentiments et d'idées, nos enthousiasmes qui ne créent rien et nos oublis qui, non plus, n'abolissent rien, tout cela qui était le monde de M. Viennet et le nôtre, était pour lui dans la conversation le sujet de contes amusants et caustiques, et dans ses ouvrages le sujet de fables ou de satires; le récit et la satire, la prose et les vers se confirmant l'un l'autre. Grandeurs d'hier qui vous

plaignez de n'être plus rien aujourd'hui, que de récits à votre occasion dans les entretiens de ce spectateur malicieux de quinze révolutions, et comme tous ces récits sont résumés d'une manière charmante dans la fable des *Deux Almanachs*, celui de l'année présente, toujours consulté, et celui de l'année dernière, désormais négligé !

Ainsi tout change et passe en ce monde fragile ;
N'être plus de son temps, c'est comme n'être pas.
. . . . . .
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amants trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs !

Et ne croyez pas qu'il exceptât personne de ses gronderies. Il aimait beaucoup le roi Louis-Philippe. Il y a cependant deux ou trois fables, avant 1848, dans lesquelles le roi Louis-Philippe a pu, s'il y a mis de la bonne volonté, se reconnaître lui-même. Voici, au surplus, à ce propos, une anecdote que M. Viennet m'avait contée et qui prouve que tout était pour lui une occasion de poésie.

En 1837, au mois d'août, quelque temps avant une réélection générale de la Chambre des députés, M. Viennet était allé à Neuilly rendre ses devoirs au roi. « — Vous partez pour Béziers ? lui dit le roi. — Oui, sire. — Serez-vous réélu ? — J'ai répondu que non ; sa gracieuse majesté (c'est le mot dont M. Viennet se servait dans son récit) a pris cela comme la chose la plus simple du monde... J'ai commencé à voir que mes allures de grondeur universel m'avaient, pour ainsi dire, brouillé avec tout le monde politique, et que les

ministres passés, présents et futurs ne seraient pas fâchés d'être débarrassés de moi. »

Vous attendez peut-être, Monsieur, quelques mots de reproche ou de dépit? Il y en a un en effet, et c'est là que M. Viennet éclate tout entier. Voici le mot : « Ce sera le sujet d'une épître que j'adresserai à mon ami M. Bouilly ; » et c'est en effet à propos de cette épître à M. Bouilly dont je lui faisais compliment que M. Viennet me raconta sa conversation avec le roi.

Heureux homme qui, pour tempérer les boutades de son esprit, avait une belle âme et un bon cœur ! Il pouvait oublier la majesté du roi régnant ; il n'a jamais oublié celle du roi exilé.

Heureux homme encore par un autre côté, et digne aussi par là de nous servir d'exemple ! Il n'y avait pas d'échec de fortune ou de vanité dont le travail ne le consolât. Le roi prenait-il trop aisément son parti de la non-réélection de M. Viennet, il faisait son épître à M. Bouilly. Avait-il quelque querelle de tribune ou de théâtre, c'était le travail encore qui venait calmer ses ressentiments. « L'isolement de mon cabinet, voilà, dit-il quelque part, ma panacée universelle. C'est là, sous le feu d'une presse qui voulait me noyer dans le fiel, c'est là qu'après *Arbogaste*, je composai sept nouvelles pièces de théâtre, des épîtres, des fables, et tout cela sans l'espérance d'un succès, d'une publication possible, en présence d'une réprobation anticipée, d'un dénigrement opiniâtre (1). »

Il y a plaisir et honneur, Monsieur, à retracer avec vous

---

(1) *Dictionnaire de la conversation.*

l'image d'une si noble vie, d'une si simple et si généreuse honnêteté. M. Viennet n'a été exempté d'aucun des tracas de notre monde disputeur, et il ne s'est pas non plus refusé l'usage de ses défauts. Il n'a eu pour soutenir la lutte aucune des forces que donne le pouvoir ou la fortune. Il n'a eu que deux appuis qu'il a trouvés en lui-même, et que nous pouvons tous, grâce à Dieu, trouver en nous-mêmes, que nous soyons grands ou petits, puissants ou faibles, célèbres ou obscurs ; deux appuis que j'ai hâte d'appeler de leurs noms les plus simples, la bonne conscience et l'amour du travail. Avec cela on vit heureux, quoique parfois tracassé par le sort ; on meurt honoré et chéri par ses anciens adversaires qui s'étonnent et qui regrettent de l'avoir été ; on a droit enfin de dire en beaux vers, aux applaudissements du public :

Qu'on ne m'accuse point de brigues, de cabales,
De ces chutes de rois à mon pays fatales !
Non, je n'ai rien détruit et n'ai rien exploité ;
Mon nom dans un complot ne fut jamais compté;
On chercherait en vain dans ma longue existence
Un acte que n'ait point dicté ma conscience,
Et dans les trois métiers que m'imposa le sort (1)
J'ai connu les regrets, mais jamais le remords (2) !

Monsieur, un grand deuil qui n'a pas été seulement le deuil de votre famille, mais un vrai deuil public, vous a empêché de venir prendre place parmi nous aussi tôt que vous le vouliez. Ce deuil n'a été ressenti nulle part plus vivement que dans l'Académie; nulle part la mort inattendue,

(1) Soldat, poëte, député.
(2) *Épître à mes quatre-vingts ans.*

sinon prématurée, de M. le duc de Broglie n'a excité de plus grands et de plus sincères regrets. Il y avait, selon l'âge et la carrière différente de chacun de nous, des degrés différents dans les sentiments que nous avions pour lui; il n'y avait pas de différence dans l'attachement et dans le respect qu'il nous inspirait. Il était pour nous la plus belle personnification morale des institutions libérales que nous avons aimées, le vivant idéal du citoyen, du ministre et de l'orateur dans un gouvernement libre, tout cela vérifié par trente années de gloire parlementaire et couronné par vingt années de retraite paisible et fière. Cette retraite a eu une dernière joie. M. le duc de Broglie a vu se lever le jour qu'il attendait, et il a emporté avec lui une espérance dont j'ai retrouvé la touchante expression dans les généreuses pensées qui terminent votre discours.

Je ne veux parler, Monsieur, que de vos ouvrages qui ont depuis vingt ans attiré sur vous l'attention et l'espoir de l'Académie. Je ne dirai rien de votre vie commencée dans la carrière diplomatique, continuée dans les chambres et qui devait être une vie toute politique. Les révolutions ne l'ont pas voulu. Qu'avez-vous fait alors après le premier moment de stupeur, comme vous le disiez tout à l'heure, et de stupeur sans engourdissement, je dois le dire? A ceux qui vous le demandaient alors, vous avez répondu comme beaucoup de nos amis : « Nous attendons. » Cette attente n'était point un défi; c'était un rendez-vous de conciliation et qui a réussi, ce qui nous dispense d'épiloguer sur le temps qu'on a mis à s'y rendre. Si les uns ont été plus tardifs que les autres, c'est que sans doute ils avaient plus de chemin à faire.

Ce temps d'attente dont vous n'aviez certes pas retranché l'espérance, vous l'avez rempli par l'étude et le travail. Vous aviez publié en 1850 une *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français de* 1830 *à* 1848. Tout le monde y avait déjà remarqué les heureuses qualités de votre talent pour écrire l'histoire; la narration claire, facile, élégante qui vous est propre, le soin que vous avez d'avoir tout lu, afin de tout savoir, avec l'art de ne dire que ce qu'il faut pour mettre en lumière la vérité et la justice.

Avant de relire votre ouvrage, je croyais que, pour éviter la monotonie d'être toujours de votre avis, je pourrais reprocher à votre livre de manquer d'unité, de passer à chaque chapitre d'une question et d'un pays à un autre; je comptais même, pour excuser ma critique, m'en prendre à votre sujet et à son inévitable diversité. Je me trompais. C'est dans le sujet même de votre livre que s'est rencontrée l'unité que vous ne cherchiez pas. Partout, quelle que soit la diversité des questions et des événements, les négociations que vous racontez marchent au même but. Ce but est le maintien de la paix libérale, sans abaissement dans le présent, sans danger dans l'avenir. Cette paix libérale est de nos jours le but de tous les peuples européens, à mesure que leurs institutions deviennent plus libres; ils respectent plus scrupuleusement leur indépendance réciproque, à mesure qu'ils pratiquent mieux leur liberté intérieure; j'aurais donc mauvaise grâce, malgré la bonne envie que j'ai de vous contredire un peu, j'aurais mauvaise grâce, avouons-le, à reprocher à votre livre de manquer d'unité, quand ce livre est par la force même des choses l'exposé d'un système persévérant, et que ce système, c'est-à-dire la paix garan-

tie par la liberté, devient chaque jour davantage le but commun de la civilisation européenne.

L'histoire de la réunion de la Lorraine à la France était un grand sujet historique, divers aussi dans ses parties, mais ayant aussi cette unité intérieure que vous savez si bien discerner et si bien montrer. Ce sujet avait pour vous toute sorte d'attraits. La première condition pour bien écrire l'histoire, c'est que l'histoire et l'historien se conviennent et qu'ils s'aiment, pour ainsi dire, l'un l'autre. Vous en étiez là avec la Lorraine. Lorrain et d'ancienne famille lorraine, vous aviez naturellement la tradition du vieux patriotisme lorrain, et vous n'étiez pas homme à blâmer l'héroïque attachement que vos pères avaient pour leur indépendance; braves gens qui ne savaient pas que les lois de la philosophie de l'histoire avaient décidé de toute éternité que Nancy devait être le chef-lieu d'un département français. Vous ne croyez pas, Monsieur, à ces prétendus arrêts de la providence qui se prononcent sur les champs de bataille. Ce ne sont là pour vous que des événements fort humains et fort terrestres que les contemporains ont le droit de combattre et que l'histoire a le droit de juger, en repoussant loin d'elle, comme un outrage, l'ignoble devoir d'être toujours du parti des vainqueurs. Non, les Lorrains qui ont lutté courageusement contre Louis XIII et contre Louis XIV n'ont point manqué de respect à la providence, puisque la providence délibérait encore. Vous avez aimé à faire revivre dans vos récits ces généreux dévouements, et vous avez bien fait. Votre livre a pour sujet la glorification de deux grands et bons souvenirs: l'indépendance nationale de la Lorraine dans le passé et son heureuse association avec la France au XVIIIe siècle.

Honorer les temps et les sentiments anciens, sans les regretter, et célébrer l'unité patriotique de la France, sans porter atteinte au respect de nos vieilles diversités nationales, voilà, Monsieur, l'inspiration et voilà l'œuvre et l'honneur de votre livre.

Fidèle aux vieux souvenirs de l'histoire de la Lorraine, vous n'avez pas dû oublier le plus aventureux et le plus singulier des héros de cette histoire, le duc Charles IV. Ç'a été, si j'ose ainsi parler, l'épisode romanesque de votre livre, et vous l'avez raconté avec beaucoup de charme et d'entrain, sans que vous ayez jamais négligé de suivre la marche de l'histoire à travers le roman. Charles IV eut le malheur de comprendre de très-bonne heure qu'il avait en ce monde un rôle impossible ou bien difficile à jouer, celui de prince d'un État qui ne pouvait pas durer. Comme c'était la fortune qui lui avait donné ce mauvais rôle, il prit lestement son parti d'ajouter aux aventures que lui faisait sa destinée toutes celles que lui conseillait son humeur fantasque; de là le bizarre mélange des traits divers de son caractère, à la fois sceptique et romanesque, sérieux et bouffon, que traversent tour à tour la gaieté et la tristesse. Condottière intrépide, sans foi ni loi, qui, n'ayant plus qu'une armée pour toute principauté, la loue ordinairement à deux partis à la fois, aux Frondeurs et aux Mazarins, et s'arrange pour ne l'engager dans aucun combat : avec cela, très-brave soldat et bon général, qu'aucun péril n'effraye, qu'aucune aventure n'étonne, qu'aucune promesse n'oblige pas plus en politique qu'en amour; qui s'est marié plusieurs fois et presque en même temps, sans que cela l'ait empêché de trouver dans celles qu'il épousait une fidélité qu'il ne leur rendait

pas, mais qu'il avait le don d'inspirer; personnage curieux qui conserva jusqu'à la fin les qualités aimables de l'homme du monde, ayant depuis longtemps renoncé aux qualités de prince; devenu presque insensible aux vicissitudes du sort, à force de les avoir toutes ressenties; détaché bien avant son peuple du soin de sa dynastie et détestant son neveu le grand Charles V, le vainqueur des Turcs et le libérateur de Vienne; comprenant sans doute le reproche que le sérieux du jeune prince faisait à sa frivolité sceptique, et se débarrassant du reproche en pensant que le neveu avec son sérieux ne perdrait ni plus ni moins la Lorraine que l'oncle avec son insouciance.

A côté de ce portrait que l'histoire vous a prêté pour égayer votre récit, personne n'a mieux que vous démêlé et expliqué les changements qui arrivent, avec l'aide du temps, dans la condition des peuples, et qui font qu'un pays cède peu à peu à l'ascendant d'un autre pays et s'y associe sans se désavouer : accord admirable, qui s'accomplit par le travail invisible et quotidien des idées, des sentiments, mille fois plus efficace que le labeur brutal des combats. Cette vérité ne se découvre nulle part avec plus de force et de clarté que dans l'histoire de la réunion de la Lorraine à la France. Tant que la France a voulu soumettre la Lorraine par la guerre, la réunion ne s'est pas faite, et Louis XIV a été forcé, au traité de Riswick, de restituer la province qu'il croyait avoir conquise, comme pour proclamer en quelque sorte, par la voix d'un conquérant, l'impuissance de la force guerrière à faire toute seule la réunion d'un peuple à un autre.

Ici, Monsieur, permettez-moi de faire une réflexion histo-

rique. C'est, selon moi, une erreur fort impertinente de dire que la France a conquis la Bourgogne, la Bretagne, la Lorraine. Il y avait au moyen âge plusieurs Frances diverses, et ces Frances étaient très-françaises, sans dépendre de Paris. Elles parlaient un très-bon français, témoin Froissard et Comines; elles avaient le cœur français, témoin Jeanne d'Arc, *la bonne Lorraine*, comme dit notre vieux poëte Villon. Cette vitalité française s'est interrompue dans cette guerre quasi civile que Richelieu et Louis XIV ont suscitée entre la France et la Lorraine, pendant 75 ans; mais elle s'est ranimée et a refleuri, pour ainsi dire, pendant la paix du XVIIIe siècle. A mesure que l'esprit français prenait en France un plus libre essor dans les lettres, dans la philosophie politique, dans les sciences, il se répandait plus aisément aussi en Lorraine, sans rencontrer la barrière des vieilles haines. Voilà, Monsieur, les œuvres de la paix, celles qu'elle oppose avec orgueil aux œuvres de la guerre. Et s'il fallait enfin un dernier témoignage de l'heureux esprit de conquête de la paix, ce que la puissance de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV n'avait pas pu faire par l'épée de Condé et de Turenne, le plus insouciant de nos rois, Louis XV, et le plus timide de nos ministres, le cardinal Fleury, l'ont fait sans efforts et presque sans habileté. Tant la paix avait rendu la Lorraine à son vieil instinct national! Le jour où le mariage de son dernier duc força la Lorraine de choisir entre la France et l'Allemagne, elle quitta, étonnée plutôt qu'attristée, la dynastie qui la quittait. Elle ne devint pas française, elle le redevint, et elle n'eut, pour oublier une querelle de trois quarts de siècle, qu'à se ressouvenir de sept cents ans de confraternité.

Cette union aidée par tant de vieux souvenirs, troublée un instant par les passions ambitieuses des princes, s'est trouvée consolidée en 89 par l'avénement de la nouvelle société française. Vous avez eu raison, Monsieur, de montrer combien la liberté avait été efficace pour créer cette unité nationale, qui fait notre force et notre gloire. Je sais bien qu'on nous a beaucoup dit et qu'on nous dira peut-être encore que nous devons notre unité nationale à la puissance de notre administration centrale, à nos intendants d'autrefois, à nos préfets d'aujourd'hui, au génie militaire et politique du premier des Napoléons. Je ne veux me brouiller avec aucun grand souvenir ; mais il est un plus grand souvenir que tous ceux-là, qu'il m'est impossible d'oublier quand on parle des causes de l'unité française ; c'est le souvenir de cette glorieuse communauté de grandeurs et de malheurs, de succès et de revers, de bonne et de mauvaise fortune, que la France a traversée depuis 89. Aussi, quand parfois à l'étranger j'entends demander d'où vient l'unité de la France, et que les uns l'attribuent à sa géographie, d'autres à son bulletin des lois, je réponds sans hésiter que notre unité vient de notre histoire du XIXe siècle. Espérances et désespoirs des révolutions, enivrement de la gloire des conquêtes, amertumes de la défaite et de l'invasion, chutes de dynasties et de gouvernements tombant les uns sur les autres, libertés perdues et recouvrées, que n'avons-nous pas supporté ? Mais nous avons tout supporté ensemble. Qui donc d'entre nous, dans nos aventures nationales, s'est séparé de ses frères pour jouir ou pour souffrir ? qui donc a tenté de se faire une joie ou une douleur à part ? Qui donc s'est souvenu de sa province ou de sa ville pour

lui souhaiter un sort distinct de celui de la France? Voilà à travers quelles épreuves et avec quels sentiments s'est fondée et affermie notre unité nationale. Elle est née de l'histoire de notre siècle; elle est née du patriotisme de la France moderne. Mais, croyons-le bien, Monsieur, et avec qui suis-je plus à mon aise pour m'en féliciter qu'avec l'historien de la réunion de la Lorraine? dans le patriotisme de la France moderne, il y a les patriotismes de nos vieilles provinces françaises qui sont venus s'y fondre comme dans une fournaise puissante, et nos tempêtes civiles et guerrières n'ont fait que hâter la fusion de ces métaux généreux apportés de tous côtés. Comme dans l'incendie de Corinthe, l'airain est sorti du feu plus brillant et plus indestructible que jamais.

J'arrive, Monsieur, à celui de vos ouvrages qui est, comme vous le dites dans votre préface, « le fruit de longues et consciencieuses recherches ». Par l'importance du sujet, par la gravité et la nouveauté des révélations, par l'émotion qu'excite le récit, la publication de ce livre a été un des événements de notre temps. Je parle de l'*Histoire de l'Église romaine et du premier empire de* 1800 *à* 1814.

En lisant votre ouvrage, la première question qu'on se fait est de se demander comment tant de faits graves, tant de scènes douloureuses, une persécution si longue et si obstinée, ont pu rester ignorés du public contemporain. Ce n'est point ici un homme obscur qui est enlevé à sa famille et à ses travaux; c'est le pape qui est enlevé de Rome, qui est relégué et enfermé dans une petite ville des bords de la mer; c'est l'élu et le représentant du monde catholique qui disparaît tout à coup; et autour du vide qui se fait inopinément, tout le monde se

tait ; la surprise n'excite pas la curiosité ; l'affliction ne crée pas la plainte, et la voix qui retentissait naguère dans toutes les églises de la catholicité n'a plus un seul écho qui puisse ou veuille l'entendre. Comment a pu se faire un pareil silence, qui s'était si bien établi qu'il a duré même après la chute de celui qui l'ordonnait, et qu'il a fallu que la mort brisât tour à tour les sceaux imposés sur les lèvres des ministres de ce silence pour le rompre enfin et y substituer la vérité et la justice de l'histoire ?

Ce silence qui enveloppait l'administration et le gouvernement du premier empire, ce silence qui nous étonne, quoique nous en ayons passé tout près, se faisait à l'aide de deux choses, un grand prestige dans l'empereur et une censure très-vigilante dans l'administration. Soyons justes, Monsieur, on ne fait taire les hommes qu'à la condition de les occuper, et la première condition pour les empêcher de dire ce qu'on veut cacher est de leur donner beaucoup à dire sur ce qu'on veut montrer. L'empereur Napoléon Ier, tant qu'il fut heureux, avait au suprême degré la qualité de donner beaucoup à dire sur ce qu'il voulait montrer. Avec le bruit de sa gloire il faisait aisément le silence sur sa politique. La censure et la police faisaient le reste. Le malheur, c'est qu'à mesure que la fortune abandonnait Napoléon, le prestige cessant, la censure et la police ne suffisaient plus à leur emploi. Comme il fallait non plus seulement se taire sur quelques points, mais sur toutes choses, le silence devenait pour le pays une souffrance qui aggravait toutes les autres. Chose singulière : de toutes les choses que le public ignorait, la lutte du pape et de l'empereur était celle qu'il ignorait le plus et qu'il a ignorée le plus longtemps. L'action

se passait entre peu de personnes, point de confidents que les acteurs qui avaient intérêt à se taire. Surtout la curiosité publique était ailleurs. Elle n'était ni à Savone ni à Fontainebleau; elle était sur les champs de bataille où se décidait la destinée de la France.

Ce sera votre mérite et votre honneur, Monsieur, d'avoir ouvert à tous les yeux ce coin obscur de l'histoire de l'empire. Alors s'est montré à nous un grand et curieux spectacle ou plutôt un grand et curieux contraste, plus dramatique qu'aucun de ceux que peut inventer l'imagination des poëtes. D'un côté, toutes les grandeurs militaires, toutes les forces administratives, tout l'éclat des états-majors victorieux, toute l'activité et toute l'habileté des conseillers d'État et des directeurs généraux, et tout cela personnifié dans le génie le plus capable de faire marcher tous ces pouvoirs divers au but marqué par son impérieuse volonté. Quelle puissance, et, pour en témoigner les effets, quelles œuvres accomplies presque en un instant ! Au dehors, l'Europe vaincue; au dedans, la révolution terrassée et domptée; la France enfin ravie de la paix intérieure qu'elle avait retrouvée, éblouie de la gloire qu'on lui donnait et n'en calculant pas encore le prix, entraînée surtout par le goût naturel qu'elle a d'admirer les grandeurs dans leur nouveauté et de s'y asservir avec la fortune. De l'autre côté, et pour résister, s'il le fallait, à ce prodigieux ascendant, qu'y avait-il?

Vous racontez dans votre premier volume qu'en 1800, notre ministre à Rome, allant retrouver le pape, le premier consul lui dit : « N'oubliez pas de traiter le pape comme s'il avait une armée de deux cent mille hommes à

ses ordres. » Le mot fut rapporté au pape, qui se mit à sourire, étonné sans doute que son pouvoir fût pesé dans cette balance tout à fait terrestre. Ainsi, pour apprécier leurs forces réciproques, les deux antagonistes futurs, avant même qu'ils prévissent la lutte, n'avaient ni la même mesure, ni la même langue; mais ce que nous devons surtout remarquer, c'est que si le pape eût eu cette armée de deux cent mille hommes que Napoléon lui attribuait poliment, il eût été perdu dans la lutte, il eût été vaincu comme l'Europe. Ce qui l'a sauvé, c'est de n'avoir point les armes qu'avait son adversaire et d'en avoir d'autres que son adversaire ne connaissait même pas. Il a retrouvé l'égalité par la différence absolue des forces. Il avait en effet la force qui ne compte ni dans l'inventaire des arsenaux ni dans l'effectif des corps d'armée; il avait la force de la conscience individuelle, et c'est par là qu'il a été invincible, sans avoir eu besoin d'être infaillible.

Qu'est-ce qui a causé le rapprochement entre les deux puissances qui se partagent l'humanité, la force matérielle et la force morale, rapprochement qui fut d'abord une alliance et devint bientôt une rupture? C'est la force matérielle qui a demandé une consécration à la force morale; singulier aveu que Napoléon, par le couronnement, faisait à la force morale, s'il croyait ne pas l'avoir; plus singulier encore, s'il croyait la recevoir. Quoi qu'il en soit, c'est l'empereur qui a appelé le pape à Paris; c'est la force matérielle qui, dans son orgueil imprévoyant, s'est suscité à elle-même cette apparition de sa rivale, et qui, sans le savoir, a mêlé aux pompes de sa grandeur la première vision d'un des écueils où cette grandeur devait échouer.

Qu'elle était douce et bienveillante, cette force morale, qui alors se croyait aimée, quoiqu'elle se sentît déjà un peu subjuguée! Une subordination encore volontaire et libre ne répugnait pas au pontife; il croyait que la religion devait beaucoup à Napoléon. Les dignitaires du clergé répétaient sans cesse que c'était Napoléon qui avait relevé les autels, que c'était sur un signe de sa volonté souveraine que la France s'était du jour au lendemain retrouvée catholique. Triste et dangereuse erreur que Pie VII apprit plus tard à reconnaître, quand à Savone, repoussant les conseils de ceux qui lui disaient que tout le clergé de France était pour l'empereur contre le pape, il comprit, par l'intuition de la foi et du malheur, que le clergé français, qui avait traversé sans défaillir les épreuves de la révolution, ne pouvait pas être tombé tout entier dans la servilité des cours. Des voix généreuses, qui parvenaient jusqu'à lui à travers les murs de sa prison, l'avertissaient qu'il y avait çà et là dans le pays des résistances n'ayant, comme la sienne, d'autre force que la conscience individuelle. Eh bien, avant le concordat, c'était aussi l'effort des consciences individuelles, c'était le zèle persévérant des prêtres persécutés, c'était la piété de nos curés de campagne venant à travers tant de périls retrouver leurs vieilles églises et leurs vieux paroissiens, c'étaient les sentiments de tant de Français à qui le malheur avait rappris l'émotion religieuse, c'était enfin l'instinct du pays, c'était le mouvement des âmes qui avait relevé les autels et non pas la volonté du premier consul. La France ne s'était pas retrouvée catholique par l'effet d'une consigne militaire; elle l'était parce qu'elle voulait l'être, laissant à chacun la consciencieuse liberté des refus. Il n'y eut que la cour de l'empereur

à qui il fut ordonné de prendre part au catholicisme du couronnement.

Je ne fais que répéter, Monsieur, ce que vous avez si bien dit en restituant à la France de nos pères le mérite d'avoir restauré les autels qui plaisaient à leurs souvenirs ou à leurs espérances. Ç'aurait été, avouons-le, mal inaugurer un siècle de tolérance religieuse que de passer de l'incrédulité à la piété par l'ordre d'un maître qui ne faisait lui-même que de la politique, en nous faisant faire de la religion. Les flatteurs ecclésiastiques de Napoléon ne nous montrent derrière le concordat que l'unique et hautaine figure de l'empereur. Grâces vous soient rendues d'avoir replacé derrière le concordat la figure de la France, et d'avoir substitué à la volonté du prince qui décrète un *credo* l'émotion nationale d'un peuple qui reprend sa foi et ne la prescrit à personne!

Vous nous avertissez dans votre introduction que, si votre livre soulève quelques questions qui touchent aux rapports de l'Église et de l'État, vous n'avez pas songé un instant à les traiter *ex professo;* vous avez voulu seulement raconter l'histoire de la lutte engagée entre le despotisme qui veut partout faire sa volonté et la conscience qui veut faire son devoir; l'un qui dit : Je le veux! et qui croit que tout doit céder à ce mot; l'autre qui dit : Je ne puis pas! et qui n'ayant peur, ni de la mort, ni de la souffrance, ni de la captivité, sait qu'avec ce mot, quoique prononcé par le plus faible des vieillards, elle vaincra le plus redouté des conquérants; et elle a vaincu en effet, vaincu par la patience et par la résignation. Qui l'aurait dit quand le pape en 1809 était enlevé de Rome et conduit en France comme un coupable, qui l'aurait dit en 1812, quand malade et pres-

que mourant il était transporté de Savone à Fontainebleau pour être de plus près sous la main de son terrible antagoniste, qui aurait dit qu'il viendrait un jour où il rentrerait à Rome et où il monterait à pas lents, avec le visage radieux d'un saint délivré de ses chaînes, l'escalier de Saint-Pierre, toujours humble quoique triomphant, et ne s'enorgueillissant pas d'un triomphe qui n'étonnait pas sa foi? De quels traits vifs et naturels vous avez su peindre une de ces grandes journées de consolation et de justice qui traversent de temps en temps l'histoire! Rien n'est donné à la fausse émotion; aucun esprit de parti; aucune déclamation. On sent seulement l'effet que produit sur les âmes élevées le spectacle des choses humaines, c'est-à-dire la vraie et grave pitié que l'histoire enseigne aux hommes d'avoir les uns pour les autres. Mais laissez-moi surtout admirer la belle et touchante inspiration que vous avez eue pour achever votre peinture.

Arrivé au terme de votre récit et en face du sort final que les événements ont fait aux deux acteurs du grand drame que nous venez de raconter, vous ne songez pas à faire entre eux un de ces parallèles qui plaisent aux écoles. Vous contemplez un instant les dernières scènes du spectacle qui nous est donné: à Rome, le retour triomphant de Pie VII et les larmes de joie que versent en se retrouvant le peuple et le pontife romain; à Fontainebleau, les adieux que Napoléon forcé d'abdiquer fait à ses vieux soldats et les larmes que répandent ces fidèles compagnons de l'adversité. Est-ce pour opposer cruellement le triomphe à la chute, et les larmes de joie qui coulent à Rome aux pleurs douloureux de Fontainebleau? Ah! laissons à la fortune et à ceux qui la suivent

la satisfaction de ces terribles expiations. Le miséricordieux prisonnier de Savone n'a rien ressenti de ces mauvaises joies, lui qui ne se souvient de sa captivité que pour prier en 1817 le prince régent d'Angleterre d'adoucir la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. Vous n'avez rapproché un instant Rome et Fontainebleau que pour tirer de ce rapprochement une leçon vraiment grande et vraiment humaine. Oui, les révolutions de la fortune peuvent avoir leur grandeur parce qu'elles ont aussi leur justice. C'est par là que nous sommes tentés parfois de les glorifier ; mais l'impassibilité du destin qui prononce ces redoutables arrêts me les gâte, même quand ils sont justes. Partout où éclatent les révolutions, éclatent aussi les émotions humaines, les bonnes comme les mauvaises. C'est donc le devoir de l'historien de suivre l'homme à travers le tumulte des choses, de découvrir et de montrer les bons sentiments de l'âme humaine, ceux qui l'honorent et qui l'élèvent, de nous apprendre que c'est de ce côté qu'est la grandeur de l'histoire, parce que c'est de ce côté aussi qu'est la grandeur de l'humanité. Les catastrophes que racontent les annales des peuples ne sont pour ainsi dire que l'accomplissement des lois de la nature universelle, tant que nous n'y mêlons pas notre âme, et les choses n'ont de prix que par les larmes qu'elles tirent de l'homme :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

La chute d'un conquérant, quelque grande qu'elle soit, n'est qu'une des mille et une aventures de ce monde. Mais, à Fontainebleau, les larmes de douleur de ces vieux soldats séparés de leur glorieux général, à Rome, les pleurs de joie du vieux prêtre rendu à son Église, voilà où est vraiment

l'histoire humaine ; voilà où l'histoire a son spiritualisme; et c'est ce spiritualisme que je vous remercie d'avoir recherché et d'avoir montré dans l'émotion des vieux grenadiers de la garde impériale. Vous avez replacé ainsi la chute du conquérant dans un cadre de douleurs généreuses et désintéressées qui le défend contre les duretés de la fortune.

J'avais à cœur, Monsieur, de vous féliciter, au nom de l'Académie, de votre fidélité aux grandes lois morales de l'histoire, à celles qu'ont suivies les maîtres de l'antiquité et que suivent les maîtres de nos jours : avant tout, l'amour de la vérité, l'horreur du mensonge, le dédain des arrêts de la fortune et le respect de la conscience humaine.

DISCOURS

DE M. BARBIER

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 17 MAI 1870, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. EMPIS.

MESSIEURS,

Il m'est bien doux d'entrer en cette enceinte, mais il m'est triste de ne pouvoir y prendre place sous les auspices et les regards de l'homme considérable qui, depuis tant d'années, présidait à vos fêtes et à vos travaux. C'est un devoir pour moi d'unir mes regrets aux vôtres, et un besoin aussi de mon esprit de vous dire combien j'admirais en votre vénéré secrétaire perpétuel, M. Villemain, l'orateur disert qui avait toutes les grâces de la parole et l'écrivain consommé

qui possédait toutes les élégances du style. Je laisse à une voix plus autorisée que la mienne le soin de vous en exprimer davantage, et je rentre dans le rôle glorieux mais difficile que vous m'avez fait, celui de récipiendaire à l'Académie française.

L'œuvre d'un de vos plus illustres confrères, que la politique tient malheureusement éloigné de vous, renferme une pièce de vers puissante et originale qui se nomme *le Satyre*. L'auteur y raconte que le grand Hercule prit plaisir un jour à mener Pan dans l'Olympe. Cette fantaisie mythologique m'a paru avoir quelque analogie avec ma situation actuelle. En effet, tant d'hommes de génie ont brillé sous la voûte de ce temple, tant d'esprits supérieurs, tant de maîtres en l'art d'écrire et de bien dire y font encore résonner leur voix, que l'on peut sans trop d'exagération flatteuse reconnaître en ces lieux une sorte d'Olympe de la littérature française. Quant à moi, tout en étant fort loin d'appartenir à la race de l'agile coureur des champs et des bois, il serait facile de me trouver un trait de ressemblance avec cet enfant de la nature : ce serait la façon dont j'ai souvent rendu mes idées, je veux dire la crudité et la liberté de langage que les anciens attribuaient à son génie rustique, et que les poëtes satiriques, mes pareils, semblent avoir possédées de tout temps. Enfin mon introduction parmi vous, si elle n'est pas le fait d'un dieu terrible, est au moins celui d'une grâce affectueuse, la bienveillance. Oui, Messieurs, c'est votre bienveillance qui m'a ouvert les portes de ce sanctuaire et qui a laissé les rudes

accents de ma muse pédestre se mêler au chœur de vos voix harmonieuses et élevées. Recevez-en mes remercîments et permettez-moi, avant de siéger à vos côtés, de vous faire entendre quelques paroles sortant peut-être encore du ton académique, mais scrupuleusement méditées, au sujet de l'homme de mérite que vous avez perdu et que vos généreux suffrages m'ont appelé à remplacer.

La nation française, a dit un écrivain anglais, Addison, est la nation comique par excellence. Cela ne veut pas dire en la bouche de cet illustre étranger qu'elle soit ridicule et plaisante, cela signifie que nulle autre nation n'est plus qu'elle, à cause de son extrême sociabilité, de son tempérament naturellement gai et de son vif esprit d'observation, propre à goûter et à cultiver le genre de littérature que l'on nomme *comédie*. Ajoutez à cette disposition d'esprit et de caractère une forte tendance à la démocratie, forme de gouvernement réputée favorable au développement de cette sorte de composition, et vous ne trouverez pas sans fondement, peut-être, la remarque du philosophe anglais. Molière, quoiqu'il ait eu pour prédécesseur le grand Corneille, est en réalité le premier génie de notre théâtre. Dans l'histoire littéraire du monde moderne, il partage avec Shakspeare la gloire d'avoir le mieux représenté la figure de l'homme social; Shakspeare l'a peinte sous l'aspect de la douleur, Molière du côté risible. Ce goût inné du peuple français pour la société nous paraît donc expliquer assez bien son amour constant des plaisirs de la scène et même la préférence donnée par lui à l'action dramatique sur des genres de poésie qui lui sont *essentiellement* supérieurs, comme, par exemple, le poëme lyrique ou épique. Aristote disait il y a longtemps :

« Le drame est inférieur à l'épopée parce qu'il a trop besoin de moyens matériels pour remuer les âmes. » Ne lui faut-il pas, en effet, la décoration, le costume et le geste ? Quoi qu'il en soit et quelques bonnes raisons que l'on puisse donner pour ou contre cette thèse, le fait est que l'amour du pays à l'égard des représentations théâtrales, depuis des siècles, depuis le jour où, suivant Boileau :

> De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
> En public, à Paris, se montra la première,

ne s'est point démenti, et que peu de littératures offrent ainsi que la nôtre, en ce champ spécial de l'art, une moisson plus riche et plus variée d'œuvres excellentes. Après les admirables ouvrages du dix-septième siècle, les compositions charmantes et spirituellement mordantes du dix-huitième ; et, enfin, depuis la révolution jusqu'à nos jours, cette quantité prodigieuse de pièces comiques et tragiques qui se sont succédé sur nos diverses scènes, comme les flots aux flots, et au-dessus desquelles planent, étoiles glorieuses, avec beaucoup d'autres noms célèbres qu'il serait trop long d'énumérer, les noms contemporains de Scribe, Casimir Delavigne, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Alfred de Vigny, George Sand et Ponsard ; veine féconde qui est loin de s'appauvrir et qui continue à donner de brillants produits sous la main d'hommes éminents que je suis heureux de saluer, ici, en confrère, et sous l'effort d'écrivains plus jeunes qui font leurs preuves au dehors et viendront, je l'espère, recevoir un jour des suffrages de l'Académie la récompense due à leurs remarquables travaux. C'est dans la

vaillante milice des dramaturges de notre époque que M. Empis eut le bonheur de prendre place, il y a quarante ans. Comment y vint-il? par quelle vocation y fut-il poussé, et comment s'y comporta-t-il? voilà, Messieurs, ce que je me propose de vous dire.

Né à Paris, le 29 mars 1795, au déclin des orages de la révolution, de parents appartenant à la bourgeoisie et livrés aux affaires, Adolphe-Dominique-Florent-Joseph Simonis, qui avait ajouté au nom paternel celui d'Empis, se trouva obligé, au sortir de ses classes, par suite d'un grand revers de fortune et pour n'être point à charge à sa famille, de remplir des fonctions lucratives. Le gouvernement de la Restauration lui offrit l'occasion de se placer convenablement, et il entra comme employé dans les bureaux de la liste civile du roi Louis XVIII. Ardent travailleur, esprit net et judicieux, il ne tarda pas à se faire remarquer et à quitter les humbles rangs de sa fonction pour monter aux grades supérieurs. Cependant l'amour des lettres, qui s'était fait sentir en lui dès le collége, ne fut pas étouffé par son application aux affaires. Depuis longtemps les administrations sont le refuge bienfaisant des littérateurs peu fortunés. Elles remplacent de nos jours la protection des cours et des grands seigneurs d'autrefois. La direction de M. Français de Nantes est restée, à ce sujet, célèbre dans nos annales littéraires. Ses bureaux étaient l'asile le plus peuplé des beaux esprits d'alors, et je crois même qu'un des vôtres, Messieurs, le chevalier de Parny, y poétisait à ses heures et à son aise. Ce fut donc à l'administration des biens de la couronne des feux rois Louis XVIII et Charles X, et sans nuire le moins du monde à son travail quotidien, que M. Empis donna l'essor à ses

facultés inventives et à son goût pour le théâtre. Ses premiers ouvrages furent le fruit de la collaboration, cette amitié de l'esprit qui précède et suit souvent celle du cœur. Il en sortit d'abord des livrets d'opéras composés en société avec MM. Mennechet et Cournol, livrets habilement construits et non dépourvus de sentiment poétique, celui de Sapho, par exemple, livrets qui eurent l'honneur de fournir des thèmes à la musique de plus d'un maître célèbre, entre autres à celle de notre fin et grand mélodiste Hérold. Puis vint le bon, l'aimable Picard, qui rajeunit son vieux sang comique à la chaleur d'imagination du jeune homme et lui fit conquérir ses premiers succès véritables ; puis le brillant Mazères, qui l'aida à remporter de nouveaux triomphes et à établir définitivement sa réputation d'auteur dramatique sur le terrain de la haute comédie. Enfin, dégagé des liens charmants, mais un peu gênants parfois, de la collaboration, il produisit seul un certain nombre d'ouvrages importants qui donnèrent la mesure réelle de son talent et accusèrent nettement les tendances de son esprit. On reconnut, en général, dans ses drames et comédies une aspiration à la peinture des caractères, un vif sentiment de la situation dramatique, de la logique, de l'observation, un style naturel et un fonds de haute moralité. Ces mérites, joints au succès de vogue de plusieurs de ses pièces, fixèrent sur lui l'attention de l'Académie, et il obtint en 1847 la possession du fauteuil de M. de Jouy.

L'honneur qui lui était fait redoubla son amour pour les lettres sérieuses. Quittant le champ des mœurs contemporaines, il chercha dans l'histoire moderne des sujets en rapport avec les penchants de son esprit et les allures de son

imagination. Ce fut l'histoire d'Angleterre qui l'attira particulièrement. Déjà il y avait touché par son drame de *Bothwel*, essai de tragédie en prose, souvenir lointain du président Hénault et de Walter Scott, où il montrait Marie Stuart plus entraînée que coupable et se débattant vainement dans sa solitude royale sous l'œil fascinateur et la serre brûlante de l'épervier d'Écosse; ouvrage classique de forme, faible de couleur, froid de style, mais dont la date est cependant notable, 1824, date qui coïncide avec la période qui vit éclore les belles scènes historiques de M. Vitet, le théâtre chaudement pittoresque de Clara Gazul, le *Henri III* de M. Dumas et l'*Hernani* de M. Hugo. Il revint à cette histoire, mais cette fois avec le profit du grand mouvement romantique français et une pratique intelligente des œuvres du prince des tragiques bretons. De ce renouvellement d'esprit naquit le drame qu'il nomma *les Six Femmes de Henri VIII*. A notre avis, c'est là sa production littéraire la plus forte et la plus remarquable, non point sous le rapport scénique, car les proportions en sont trop vastes et sans intérêt spécial et attendrissant, mais comme étude de caractères, comme fouille de l'âme humaine et comme ouvrage écrit d'un style plus vivant, plus coloré et plus élevé que celui de ses autres compositions.

Shakspeare, à vrai dire, peut revendiquer une bonne part de l'idée de ce travail. L'œuvre de M. Empis est le drame de *Henri VIII* du sublime poëte, mais élargi et enserrant dans les fils sanglants de sa trame toutes les victimes des sensualités hypocrites du cruel Tudor. L'action, quoique étendue, en est peu variée. Les mobiles de l'acquiescement des jeunes femmes aux ardeurs du prince sont pour la plupart à peu près

semblables : un dépit amoureux, une rivalité de charmes, avant tout la vanité de voir briller une couronne sur leur tête, puis l'ambition des grands seigneurs, leurs parents, les poussant au trône pour augmenter par elles leurs honneurs, leurs richesses et la prépondérance de leurs partis religieux. Quant au monarque, son moyen de conquête se réduit à l'irrésistible volonté du maître et son moyen de rupture à la répudiation ou l'appel au bourreau, moyens aussi brutaux qu'uniformes.

Néanmoins l'analyse du caractère de ces malheureuses princesses et la peinture des odieuses menées de leurs entours sont si habilement faites que l'intérêt ne cesse pas de s'attacher à leurs personnes, et, bien que l'on soit certain du triste sort qui les attend, on suit avec une curiosité tout anxieuse les péripéties de leur élévation et de leur chute. Shakspeare avait laissé très-prudemment dans l'ombre la figure de Henri VIII, en indiquant cependant la main du roi comme le ressort caché de toutes les noirceurs et lâchetés de son drame. M. Empis, qui avait moins de dangers à courir, l'a mise entièrement à découvert. Cette figure de théologien couronné, étudiée avec soin, dénote de la part du peintre une connaissance approfondie de l'histoire du temps et du caractère extrêmement bizarre de cet Hérode-Falstaff, qui fut moins le promoteur libéral et convaincu d'une réforme religieuse que l'atroce instrument du fait cupide et ambitieux de la rupture du clergé anglais avec l'Église romaine.

Sauf quelques erreurs de mœurs locales, quelques touches fausses sentant le vaudeville et la caricature, on trouve dans ce large drame un tableau souvent vrai et frappant des excès de l'autorité royale et du mal qu'ils causent à la vie et à la fortune des peuples quand ils peuvent impunément s'exercer

pour l'assouvissement d'un caprice des sens ou la réalisation d'une folle conception de l'esprit. On y voit plus encore, on y voit la volonté trop absolue d'un seul infecter de sa gangrène les institutions religieuses et politiques d'un pays, et les chefs de l'Église et ceux du parlement se prêter avec servilité aux monstrueuses entreprises du prince et de ses courtisans. De là tant de bûchers et d'échafauds, tant de confiscations et de proscriptions, tant d'actes affreux déshonorant à jamais cette phase de l'histoire d'Angleterre; de là ce mot symboliquement juste, le dernier du drame, que l'auteur fait jaillir des lèvres d'un bourgeois de Londres regardant le cadavre du prince : Quelle puanteur!

M. Empis s'est réellement distingué dans cette œuvre, et il n'était pas donné à tout le monde de la creuser aussi profondément; mais cette œuvre pleine d'intrigues, de trahisons et de meurtres est douloureusement triste. En général, soit qu'elle porte l'habit parisien du dix-neuvième siècle, soit qu'elle s'agite sous le masque anglais du seizième, la comédie de M. Empis tourne facilement au drame, et l'éminent confrère qui va me répondre a eu raison de dire, en parlant sur la tombe de mon prédécesseur, que sous l'impression de son divertissement *cette comédie laissait toujours quelque chose d'amer*. M. Empis était un honnête homme, un père de famille excellent, un administrateur sévère. Dans la famille comme dans le service de l'État, il aimait et voulait l'observation du devoir; aussi portait-il le sentiment moral jusqu'en ses moindres conceptions dramatiques. Il cherchait toujours un but utile à un travail de ce genre; il ne concevait pas que l'on eût la possibilité de parler à quinze cents ou deux mille personnes et qu'on ne les entretînt que de puérilités et de fantaisies

sans portée sérieuse et instructive. En cela il était un peu de l'avis de la Bruyère, et, comme on le voit, adversaire déclaré de la doctrine de l'art pour l'art. Peut-être allait-il trop loin : mais telle était sa théorie, et lui-même il prêchait d'exemple en donnant à toutes ses pièces un caractère marqué de leçon et d'enseignement. Dans *une Liaison*, comédie où il entrevoit déjà le demi-monde, il montre les conséquences terribles de sa fréquentation pour l'âme faible qui s'y livre. Dans *l'Agiotage* et avant M. Ponsard, quoique avec moins de hauteur, il signale le naufrage de l'honneur sur les flots mouvants du monde de la Bourse. Avec *l'Héritière* il flétrit les coureurs de dot qui n'ont ni argent ni conscience. Avec *Julie* il décrit les difficultés sociales de l'état de séparation et conclut l'amour dans le mariage et l'union dans la famille. Avec *un Jeune Ménage* et surtout avec *la Mère et la Fille*, sa meilleure comédie et l'une des mieux faites du théâtre contemporain, il va droit à l'adultère, et d'une plume décente et habile à la fois qui sauve ce qu'il y a de risqué dans la donnée de cette dernière pièce, il retrace fort pathétiquement et les ardeurs funestes d'une passion illégitime et les angoisses imméritées de ceux qui en souffrent. Enfin *Lambert Simnel*, *Lord Novart* et *un Changement de ministère* lui fournissent l'occasion de stigmatiser les mauvais moyens de l'ambition, les jeux de marionnettes, l'emploi des influences féminines, les achats de consciences, les fausses promesses et les voltes-faces soudaines et intéressées des hommes d'État sans principes. Toujours le but honnête, partout la note morale, mais aussi l'accent triste et amer. C'est que l'auteur, sans s'être mêlé jamais des choses de la politique, les avait cependant étudiées; c'est qu'à titre d'homme

d'affaires et d'homme du monde, il avait pratiqué ses semblables et n'avait retiré de son contact avec eux que des sujets d'observation pénible. Comment, avec une telle moisson de faits et sous de pareilles impressions, aurait-il pu traduire gaiement les divers mouvements de la vie contemporaine? Au reste, ce sentiment de mélancolique tristesse n'appartenait pas à lui seul. Il était déjà, de son temps, assez partagé pour que sa pensée ait dû mettre à la bouche d'un de ses personnages ces mots caractéristiques : *Aujourd'hui dans les comédies on pleure beaucoup ; c'est l'usage*.

Messieurs, l'observation de M. Empis n'est probablement qu'un trait de satire lancé à quelques-uns de ses confrères trop larmoyants, peut-être une sorte d'excuse de sa propre manière de composer; ne serait-elle pas la marque d'une situation nouvelle de l'art dramatique? J'y ai réfléchi et me suis demandé par quelle évolution la muse comique de la France en était venue à resserrer ses lèvres et à n'en plus laisser partir, au moins aussi souvent et aussi abondamment, le rire franc, jovial et sans âcreté qui plaisait tant à nos pères.

Molière a créé trois sortes de compositions théâtrales fort distinctes : la haute comédie qui confine au drame et presque à la tragédie, celle de *Don Juan*, du *Tartuffe* et du *Misanthrope;* la comédie moyenne, celle des *Femmes savantes* et du *Bourgeois gentilhomme*, et enfin la comédie du dernier degré, celle de *M. de Pourceaugnac* et des *Fourberies de Scapin*. Eh bien, de ces trois sortes de comédies, à considérer le théâtre depuis vingt ans, il y en a une qui devient de plus en plus rare : c'est la comédie moyenne, celle du rire fin et civilisé. Restent la comédie bouffonne, et encore sans le

grand sens du maître, et la comédie sérieuse qui la plupart du temps se perd dans le drame. En résumé, nous tendons à n'avoir que deux sortes de représentations théâtrales : la charge folle, échevelée, dénigrante, et le drame romanesque, social ou ardemment sensuel.

Quant à la partie la plus charmante, selon nous, des œuvres du grand poëte, la comédie moyenne, *ménandresque*, s'il m'est permis de la qualifier ainsi, il n'en faut guère parler, non plus que de la tragédie idéale qui depuis la mort de Talma et de mademoiselle Rachel ne semble être qu'un fantôme qui fait de vains efforts pour ne point disparaître du monde des vivants.

D'où vient cette perte, d'où vient ce changement? Ne serait-ce pas que les conditions de la société ont changé elles-mêmes? Longtemps le théâtre fut un plaisir aristocratique, celui d'un petit nombre de gens distingués, instruits, polis de mœurs et de langage. Aujourd'hui il est le plaisir des foules, des illettrés, des enrichis, des étrangers même, grâce aux puissants moyens de locomotion fournis par la science, tous gens très-divers de nature, de mœurs et d'éducation, qui viennent au théâtre plus pour s'y distraire de leurs soucis, de leurs affaires et de leurs voyages, que pour s'y amuser délicatement et y exercer leur pensée. A ces personnes d'un goût généralement peu fin il faut la plaisanterie graveleuse, les tableaux licencieux ou l'émotion des situations les plus scabreuses de la vie, les pantalonnades des tréteaux de la foire ou les effets de la cour d'assises. Tels sont les nouveaux amateurs de théâtre, et telles sont les préférences que les directeurs de spectacle sont obligés, à tout prix, de satisfaire.

Puis les sujets risibles ont diminué de nombre; ce qui s'en trouve provient plus de l'excentricité des individus que des travers et des ridicules des classes. A mesure que la société se nivelle et prend les formes démocratiques, le souverain porte avec lui partout le respect de sa personne. Les valets, qui sont électeurs et éligibles à l'assemblée des députés de la nation, ne sont plus des êtres bâtonnables; les médecins, les avocats, les magistrats et les militaires, des grotesques dont on fasse impunément danser la robe ou l'uniforme, et enfin les maris, des niais et des imbéciles dont on puisse rire et se moquer sans scrupule.

Ici l'élément féminin, qui forme la moitié de l'assistance au théâtre, s'impose et force la main aux auteurs. L'amour est et sera toujours le grand attrait des femmes dans les jeux de la scène. Mais, pour nos contemporaines, il n'est plus l'élégant badinage et la coquetterie raffinée des héroïnes de Marivaux : il est l'entraînement naturel des cœurs. Après la Révolution française et Jean-Jacques Rousseau, on conçoit que les femmes du peuple et de la bourgeoisie, qui viennent s'asseoir au théâtre de pair avec le petit nombre de patriciennes qui nous restent, ne puissent que difficilement se récréer aux subtilités amoureuses et au jeu de raquette spirituel des Aramintes et des Sylvias. Il leur faut un aliment plus simple, plus général, plus saisissable : la passion.

Diderot, Sedaine et Beaumarchais avaient bien pressenti ce nouveau besoin de la société. Ils avaient, les deux premiers, en abaissant leurs regards sur les mœurs de la bourgeoisie, le dernier, en ouvrant la veine impure, commencé à lui donner satisfaction par des drames où la gaieté s'effaçait devant les émotions du cœur. Le *Père de famille,* le *Philosophe*

sans le savoir et la *Mère coupable*, ouvrages qui sonnent l'attaque des questions sociales, ne contiennent que des sentiments graves ou passionnés, des paroles sérieuses ou touchantes.

De nos jours, le mouvement s'est tellement accentué en ce sens que les habiles producteurs de la scène actuelle ne nous représentent, depuis un assez long temps, que l'histoire des tourments de l'amour, soit l'amour en dehors des lois de la société, celui des courtisanes, soit l'amour aux prises avec le devoir conjugal, celui des femmes honnêtes. C'est ce dernier qui est le plus souvent mis en scène, et, nous devons l'avouer, il est de beaucoup le plus intéressant.

En effet, l'égalité étant inscrite dans nos lois et très-avant dans nos mœurs, ce n'est plus la noblesse du sang, ce n'est pas la richesse même qui contrarie réellement la liberté des cœurs, mais le lien du mariage. Or le spectacle de la passion bondissant sous les barreaux de la cage hyménéenne est certes un tableau extrêmement saisissant à offrir à des gens qui y sont enfermés ou qui peuvent l'être, et ce spectacle n'est pas, de sa nature, fort risible. Loin de là, lorsqu'il apparaît dépourvu de voiles et dans toute sa réalité, il imprime aux esprits une sorte d'attraction vertigineuse que nous ne trouvons pas sans danger pour leur sens moral. Au temps de Corneille et de Racine, il y avait un moyen d'atténuer les effets d'un semblable spectacle : c'était la foi religieuse, le sentiment chrétien, dont la mention et le rappel maintenaient la balance entre les forces de la nature et celles de la raison, et ne laissaient point les cœurs se retirer de la vue du combat des passions sans un retour sur eux-mêmes et un apaisement salutaire.

Mais de nos jours il y a tant d'efforts tentés pour effacer des cerveaux la notion de Dieu lui-même, celle du Dieu libre et personnel, que, sur le terrain glissant de la séduction, il ne restera bientôt plus d'autre frein aux âmes amoureuses, en dehors des prescriptions du code, que la crainte du pistolet de l'amant jaloux ou celle de l'épée du mari outragé, et, encore une fois, pour les auteurs de pièces à passion, ce ne sont pas là des ressorts dramatiques de la plus folle gaieté.

Que faut-il conclure de ces considérations ? c'est que la vie actuelle devient de plus en plus sérieuse et que le théâtre, son miroir, s'assombrit comme elle ; c'est que l'amour vrai, l'inclination des cœurs sans calcul et préoccupation de fortune, celui qui doit produire le mariage dans la société nouvelle, ne peut plus être traité légèrement ; car, au sein d'un État libre et sous l'empire du droit commun, tout citoyen travaillant de la tête ou des bras aspire au mariage comme à la régularité paisible de la vie, au but réel de l'existence et à la récompense légitime de son labeur quotidien, la jouissance des pures joies de la famille. De là, difficulté de plus en plus grande d'amuser le public avec les infortunes d'un Amphitryon et d'un Sganarelle ; de là impossibilité de lui envoyer, même de la bouche d'un Molière, des mots semblables à ceux qui terminent la pièce de Georges Dandin : *Avec une aussi méchante femme que la mienne, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau*, mots terribles, cris de détresse peut-être du grand auteur lui-même, qui font oublier les prétentions les plus vaines et les plus ridicules et ouvrent les cœurs à la pitié.

Est-ce à dire, Messieurs, que le rire ne doive plus trouver

place au théâtre, et qu'il doive même être banni des lèvres du peuple le plus aimable et le plus naturellement gai de la terre? Non, Messieurs ; la sottise est éternelle, et il sera toujours impossible de ne s'en point moquer.

Si les sujets comiques se restreignent, il y en aura toujours assez pour défrayer amplement la verve et la malice gauloises. De nouveaux travers, de nouveaux ridicules surgiront des nouvelles mœurs, gardez-vous d'en douter; les anciens pourront même reparaître sous des costumes nouveaux, car, ainsi que l'a dit un poëte d'un grand bon sens et d'un haut sentiment, qui eût été des vôtres, certainement, s'il eût vécu davantage, le créateur de l'idylle vraie en France, Auguste Brizeux :

L'homme, le même au fond, seulement se transforme.

Il y aura donc toujours des prétentions exagérées, des esprits sortant de la mesure, des caractères faux, des têtes creuses, des cœurs vides, et tout ce monde outrecuidant et falot fournira dans les mille et une situations de la vie une perpétuelle matière aux traits mordants de la muse comique. Seulement le rire s'arrêtera devant les faits de sentiment et respectera les choses respectables. Il tendra aussi de plus en plus à se confiner dans son domaine et à moins se mêler aux cris et aux pleurs du drame. L'art suprême n'est point le mélange des genres, mais leur séparation. Le rire aujourd'hui est noyé dans les grossièretés de la farce : il a les lèvres pleines de mauvais termes, il parle argot. Il faut qu'il remonte dans une sphère plus saine et qu'il retrouve la langue de ses pères véritables, Molière, Regnard, La Fontaine, Le

Sage, Beaumarchais, Voltaire, Courier, langue éminemment française, claire, précise, légère, facile à prendre tous les tons, à reproduire toutes les nuances et même à se teindre des vives couleurs de la fantaisie d'un Musset. Avec elle il pourra recomposer cette comédie moyenne, tempérée, charmante, pleine de finesse et d'analyse, de bonhomie et d'expérience, prise au cœur des mœurs régulières, et que nous regrettons de voir disparaître de nos goûts et de nos habitudes.

De son côté le drame, poursuivant ses études sévères, continuera d'interpréter les grands actes de l'histoire ou les événements douloureux de la vie privée; mais il le fera avec l'intuition pénétrante d'un Shakspeare ou le sentiment vrai d'un Sedaine, il le fera surtout en revêtant ses conceptions du riche manteau de la poésie, et, quand nous prononçons ce dernier mot, nous n'entendons point seulement par là un langage sonore et rhythmé, mais les forces de l'imagination et les accents de la sensibilité, qualités merveilleuses, qui tiennent un écrivain au-dessus des réalités de la vie et font de ses tableaux, non des photographies du monde princier, bourgeois ou populaire, mais des œuvres naturelles et idéales à la fois, où l'humanité se reflète profondément sans rien perdre de ses consolantes et divines grandeurs. Alors on pleurera beaucoup au drame et l'on rira beaucoup à la comédie, et l'on se retirera de ces jeux divers de la pensée en n'emportant à son foyer ni souillure à l'esprit ni mauvais rêve au cœur. C'est ainsi, sans doute, que le théâtre était compris par un grand poëte américain que nous eûmes l'honneur de connaître à son dernier voyage à Paris, M. Longfellow. Cet illustre étranger avait suivi avec un vif intérêt les

représentations de la Comédie-Française. Charmé du jeu des acteurs et des pièces qu'il y avait vues, c'étaient quelques-unes des plus belles de l'ancien répertoire et quelques-unes des plus agréables du nouveau, il nous dit : « *J'envie beaucoup pour l'Amérique ce plaisir intellectuel dont on ne rougit pas.* » Cette parole nous parut résumer d'une façon heureuse, à l'égard de la question du théâtre, ce qui vibre au fond de l'âme de tous les gens honnêtes et sensés, et nous nous plaisons à la répéter ici. Oui, ce plaisir collectif de l'esprit sans regrets et sans remords nous semble être un des plus nobles et des plus dignes passe-temps d'une nation véritablement civilisée, et nous ne désespérons pas que notre pays n'arrive de plus en plus à le connaître.

La société française est en voie de transformation. Soumise en masse aux bienfaits de l'instruction, elle est appelée en masse aux jouissances du livre et du théâtre. Peu éclairées encore, ses dernières classes n'en sont, en tout genre de plaisir intellectuel, qu'aux émotions produites par la peinture des réalités de la vie, aux spectacles et aux livres où le fait tient plus de place que l'analyse, où la passion l'emporte sur le sentiment. Mais cette société confuse, mêlée et très-mobile, se formera. Elle prendra son assiette et sa physionomie, et, comme il est dans la nature des choses que l'esprit humain ne soit jamais stationnaire, si elle ne tombe point en dissolution, elle se polira et s'élèvera. Alors pourrait peut-être se revoir un magnifique ensemble de compositions dramatiques qui, par le goût, l'esprit, le naturel et le haut sentiment, s'approchant encore une fois de la beauté antique, constituerait véritablement le théâtre de la démocratie française. Alors se renouvellerait pour un plus

grand nombre d'auditeurs, et avec les idées de la France de 89, le plaisir de la société privilégiée du XVIIe siècle, plaisir qui serait sain, vivifiant et moralisateur, sans prétention directe à l'être. Est-ce là un rêve, une utopie que notre cerveau enfante dans le désir du bien?. Nous ne savons trop; toutefois nous faisons partie d'une nation si intelligente, si pleine de séve, malgré ses vicissitudes et ses bouleversements, qu'il nous est bien permis d'augurer cet avenir. Ne sommes-nous pas le peuple à qui plus qu'à tout autre, en parlant de ses gloires littéraires, artistiques et scientifiques, on peut appliquer, à bon droit, le vers du poëte romain :

. . . . . *Uno avulso non deficit alter.*

Un grand esprit de moins, un autre le remplace.

Messieurs, je m'aperçois que, dans cette assemblée si remarquable par le sentiment des convenances et celui de la mesure, je me suis laissé aller un peu trop à ma pensée aventureuse. Je crains même que l'esprit de satire ne s'y soit trop montré et ne m'ait entraîné hors du sujet que je devais traiter spécialement, l'éloge de mon prédécesseur. J'y reviens, et naturellement, en vous rappelant que M. Empis ne s'est point borné à avoir comme auteur dramatique de nobles tendances et de hautes aspirations, mais qu'il a rendu aussi des services importants à l'art de la scène en qualité d'administrateur de notre premier théâtre. A peine eut-il en main le sceptre de la direction qu'il voulut que la maison de Molière fût réellement la sienne, celle de ses grands émules et de ses brillants disciples. Il voulut que les anciens auteurs partageassent avec les jeunes l'honneur de divertir les générations

contemporaines. Il fit donc remonter splendidement et scrupuleusement les pièces du vieux répertoire et les fit marcher de pair avec celles du nouveau. Cette heureuse inspiration fut-elle vaine et sans profit? Assurément non. Par la représentation souvent renouvelée des chefs-d'œuvre de la scène française et par l'étude plus serrée du texte des maîtres, elle dut, d'un côté, faire réfléchir plus d'un écrivain au début sur les justes conditions de son art, et, d'un autre côté, contribuer à élever les acteurs à cette perfection d'interprétation, pour la comédie surtout, qui fait l'admiration des connaisseurs de toute la France et même de l'Europe; ce qui est certain, c'est que sous la direction de M. Empis la prospérité financière du Théâtre-Français fut loin de déchoir. M. Empis n'eut point que les talents d'un administrateur intelligent et habile; il fut encore un fidèle gardien des droits de l'acteur, un rigide observateur des règlements du théâtre. A ce sujet, je pourrais m'écrier avec Horace : *Incedo per ignes*, je marche sur des charbons, car j'aborde le terrain de la confidence. Mais pourquoi me tairais-je? un homme public qui a fait une chose honorable dans l'exercice de ses fonctions a droit à en être récompensé par la voix de ses concitoyens; je veux parler de la manière dont M. Empis s'éloigna du Théâtre-Français. Ayant eu quelques difficultés avec un ministre puissant relativement aux prétentions d'une actrice au titre de sociétaire, prétentions qu'il ne jugeait point fondées, une secrète pression fut exercée sur lui; il lui fut dit *qu'on verrait avec plaisir qu'il donnât sa démission.* M. Empis, qui pensait en son âme et conscience avoir fait son devoir, *répondit qu'il n'avait point de démission à donner, et que, dans le cas où l'on ne voudrait plus de ses services, c'était une destitution qu'il fallait lui in-*

fliger ; et il attendit avec dignité, lui écrivain sans fortune, père de famille sans patrimoine, ce qui, hélas! ne se fit pas attendre longtemps, sa révocation. Il cessa donc d'administrer la Comédie-Française, au grand regret des sociétaires, car il était de ces hommes rares qui savent administrer et se faire aimer ; un peu aussi sans doute au regret du gouvernement, puisque ce dernier lui accorda, en compensation de la perte de ses fonctions, la place d'inspecteur général des bibliothèques.

Le fait, Messieurs, que je me suis permis de rapporter n'est pas certes des plus extraordinaires. Il n'est pas à la hauteur de l'acte valeureux, déjà cité ici, de votre ancien confrère M. Dupaty, qui, en qualité de capitaine de la garde nationale et à l'époque de la mémorable défense de Paris, ramenait dans nos rangs une batterie d'artillerie prise par les Russes ; ni de celui de M. Viennet combattant corps à corps les Anglais sur le vaisseau *l'Hercule*, comme on vous le racontait si bien dernièrement ; non, l'action de M. Empis n'est pas si héroïque, mais elle n'en est pas moins recommandable pour la mémoire de celui qui en fut l'auteur. Le sentiment du devoir ne fléchissant pas en l'âme d'un subordonné devant le désir d'un supérieur tout-puissant est quelque chose de trop honorable pour qu'il soit passé sous silence. Dans un pays comme le nôtre, où le courage guerrier est presque à tous naturel, où le courage civil est moins commun, le courage fonctionnaire, si je puis m'exprimer ainsi, plus rare encore, mérite que l'on s'y arrête et qu'on y applaudisse. La presse de l'époque approuva, du reste, unanimement la conduite de M. Empis. S'il fut obligé d'abandonner un poste qu'il aimait, sa retraite ne fut pas sans consolation. Indépendamment de

l'estime publique, l'amour des lettres y suivit ses pas. Outre l'emploi de ses journées partagées entre ses nouvelles fonctions et ses devoirs académiques, il se préparait à donner un pendant à son roman dialogué des *Six Femmes d'Henri VIII;* il amassait de nombreux matériaux pour la composition d'une histoire dramatique du règne d'Édouard VI. Ses lectures faites, son plan tracé, il allait commencer à l'écrire lorsque, dans une visite à son aimable et poétique confrère M. Lebrun, il fut frappé du premier coup de la terrible maladie qui devait l'emporter à un âge encore éloigné de l'extrême vieillesse. De ce moment il lui fallut renoncer à toute occupation sérieuse et surtout à sa participation aux travaux de l'Académie. Il ne pouvait plus se rendre à ses séances. Ce fut une perte pour vous, Messieurs, car, au dire de plus d'un de ses confrères, il était un utile et judicieux appréciateur des œuvres d'imagination soumises à votre sanction : très-susceptible et même inquiet pour tout ce qui touchait à l'honneur et à la dignité de l'homme, ayant le sang vif et facilement à la tête, il n'en était pas moins d'une aménité charmante de langage et de manières. Il aimait à rendre service, et l'on cite de lui plusieurs traits de générosité à l'égard d'anciens amis dont il avait eu à se plaindre. En un mot, il était ce que les Anglais appellent un véritable gentleman et ce que nous nommons, en bon français, un galant homme. Grâce aux tendres soins de la femme distinguée par les sentiments du cœur et le mérite d'artiste à qui de bonne heure et d'inclination il avait uni sa destinée; grâce au savoir et à l'esprit de prudence d'un fils éminent dans l'art médical, il prolongea ses jours plusieurs années encore après la première atteinte de sa maladie. Enfin, au mois de novembre 1868, dans son habitation de Bellevue,

près des siens, il s'éteignit doucement, et l'on put presque dire avec bonheur, car le pauvre père ne vit pas mourir son enfant, une jeune femme adorée, qui, frappée soudainement d'un mal sans remède, expira quelques heures après lui.

Telles sont, Messieurs, et la vie et l'œuvre de M. Empis : bien que ses nombreux ouvrages et ses hauts emplois ne lui eussent point acquis la richesse, il sut mener fort honorablement son existence jusqu'à ses derniers jours. Il fut récompensé de son habileté laborieuse au théâtre et dans l'administration tant par les distinctions honorifiques des divers gouvernements qu'il servit que par les suffrages infiniment précieux que lui accorda l'Académie française. Votre compagnie, Messieurs, en lui ouvrant ses rangs lui permit de figurer à jamais aux fastes de son histoire. Que pouvait désirer de plus un honnête homme de talent dans les lettres?

Assurément l'art du style et de la composition offre l'exemple de destins plus magnifiques. Il est des esprits qui n'ont pas besoin de la sanction d'un corps de lettrés, si considérables qu'ils soient, pour frapper les regards et la mémoire des hommes. Doués par la nature de facultés extraordinaires et possesseurs des flammes les plus vives de l'intelligence, ils éclatent malgré les obstacles du sort, l'injustice ou l'aveuglement des contemporains, et volent à travers les âges composer cette *Académie de la postérité* qui vivra autant que l'humanité elle-même et dans laquelle brillent d'un éclat suprême et inéffaçable les génies créateurs de tous les ordres et de toutes les langues. Cependant, au-dessous de cette assemblée auguste, presque céleste, il est heureux qu'au sein d'une des nations marchant au premier rang du monde civilisé, il y ait, Mes-

sieurs, une société comme la vôtre, qui, se recrutant sans cesse parmi les écrivains et les orateurs que l'opinion élevée du pays lui désigne, forme en quelque sorte un parlement littéraire où viennent se ranger avec leur diversité de nature et d'étude tous les sincères amis du beau. Là réside une force éclairée, impartiale, qui veille à la grandeur intellectuelle de la France, non en réglementant le goût et en assujettissant l'imagination à des formes conventionnelles, mais en encourageant par des applaudissements et des couronnes tous les efforts de l'esprit tentés dans le sens du vrai et dans celui du génie national. Là est une citadelle de la pensée que les vents tumultueux de la politique ont pu ébranler quelquefois, mais n'ont pas pu détruire, tant ses fondements sont enracinés pour ainsi dire aux mœurs et au caractère du pays; citadelle où l'on entre par le consentement seul des esprits et non par le bon plaisir du pouvoir, et où la parole s'exerce sur toutes les questions qui intéressent l'art et l'humanité avec d'autant plus d'indépendance véritable qu'elle retentit dans une région plus haute et plus sereine. Quelle que soit l'opinion des hommes et même leur critique au sujet d'une telle institution, elle n'en restera pas moins un titre de gloire pour son fondateur, le fameux cardinal. Elle aura pu souvent et avec raison sortir des voies trop exclusives tracées par l'illustre ministre; néanmoins elle aura constamment rempli son vœu le plus cher, celui d'affirmer à la face du monde la splendeur spirituelle du génie de la France. Elle ne cessera donc point d'avoir sa place et son importance au milieu d'un peuple essentiellement littéraire comme le nôtre, et elle continuera surtout d'y être un noble but et un vif excitant aux grandes œuvres pour sa vaillante jeunesse; — la jeunesse,

cette intrépide chercheuse, que l'on peut blâmer quelquefois, mais que l'on aime toujours; la jeunesse, que l'on affectionne d'autant plus que l'âge vous en éloigne; la jeunesse, enfin, que nos regards ne peuvent suivre sans attendrissement, dans sa course, car nous savons qu'elle recèle en soi les germes puissants de l'avenir, et que, peu distante encore de la source divine, elle porte héroïquement en son cœur le feu sacré de la vie, l'amour du beau, du juste et de la liberté.

RÉPONSE

DE M. SILVESTRE DE SACY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. BARBIER.

MONSIEUR,

Permettez-moi de suspendre un moment la réponse que je vous dois. Comment mes premières paroles ne seraient-elles pas l'expression du deuil que nous avons tous dans le cœur? Puis-je voir à côté de moi ce fauteuil vide sans que tous mes souvenirs y replacent celui qui l'a occupé avec tant d'éclat pendant près de quarante années, qui l'occupait encore il y a si peu de jours, notre confrère, notre maître, notre ami, le représentant et l'honneur de l'Académie française? C'en est fait, nos yeux ne le verront plus! l'Académie a perdu une de ses

gloires les plus brillantes dans la personne de son secrétaire perpétuel : M. Villemain a cessé de vivre!

Ainsi cette voix, si connue et si aimée du public, ne se fera plus entendre dans cette enceinte! M. Villemain ne sera plus l'interprète éloquent et fidèle des décisions de l'Académie! Son suffrage personnel, toujours marqué par quelques traits heureux, n'ajoutera plus aux couronnes qu'il distribuait en notre nom une valeur et un lustre qui en doublaient le prix! Et nous, dans nos séances particulières, en vain chercherons-nous longtemps encore M. Villemain ; nous ne jouirons plus de son esprit si juste et si fin, de sa vaste littérature, de l'intérêt et du charme qu'il savait répandre sur les discussions les plus arides!

Ne semble-t-il pas qu'en frappant l'Académie au cœur, cette perte nouvelle ravive le sentiment de toutes les autres et les rassemble, pour ainsi dire, sous nos yeux? Nous avons vu disparaître en peu de mois l'élégant traducteur de Lucrèce, M. de Pongerville; Sainte-Beuve dans toute la force de son talent de critique; le duc de Broglie, un des plus nobles caractères, une des plus pures illustrations de notre époque; M. de Montalembert, auquel une infirmité cruelle n'avait rien ôté de cette vie de l'esprit et du cœur qui semblait surabonder en lui! L'année dernière, c'était M. Viennet, M. Berryer, M. Empis que la mort nous enlevait presque à la fois! Nous ne pouvons plus faire un pas sans nous heurter contre un cercueil. Il faut marcher pourtant, serrer les rangs, combler les vides, et continuer sa route en voyant tomber à côté de soi ceux avec qui on avait commencé et l'on espérait finir sa carrière. Dure loi, mais sans laquelle la vie fléchirait devant la mort et lui céde-

rait l'empire de ce monde ! L'Académie ne peut pas périr. Plus ses pertes sont nombreuses, plus il importe qu'elle se hâte de les réparer. Ses obligations se multiplient sous les coups mêmes qui la frappent et ne lui permettent pas de donner à la manifestation de ses deuils tout le loisir qu'elle voudrait. Hier, nous accompagnions M. Villemain à sa dernière demeure; aujourd'hui nous avons une séance publique. Le temps nous presse. L'Académie doit un dernier hommage à la mémoire des confrères qu'elle a perdus, le jour où un nouveau membre vient s'asseoir à leur place ; elle se doit à elle-même de justifier ses choix par l'exposition des titres de ceux qu'elle appelle dans son sein, et de prouver qu'au milieu même de ses préoccupations les plus douloureuses, aucun mérite, aucun talent n'échappe à son attention et à sa justice.

C'est ce double devoir que j'ai à remplir en ce moment envers notre regrettable confrère, M. Empis, et envers vous, Monsieur, qui lui succédez.

La première moitié de cette tâche, vous vous en êtes déjà trop bien acquitté pour qu'il me reste beaucoup à faire. Poëte, et poëte satirique, qui pouvait être meilleur juge que vous des œuvres et du talent dramatiques de M. Empis ? La parenté est ancienne entre la poésie et le théâtre ; la satire et la comédie sont sœurs. On l'a bien vu, il n'y a qu'un moment, à vos considérations générales sur l'avenir de notre muse comique et aux brillantes destinées que vous lui promettez encore. Le ciel vous entende, et puisse notre démocratie française avoir son Molière comme la vieille France de Louis XIV a eu le sien ! L'art, vous le savez, n'a rien de plus fin et de plus délicat que cette

comédie à laquelle vous avez donné le nom de comédie moyenne. Serait-il bien possible qu'elle refleurît un jour chez nous pour le plaisir des masses, comme vous semblez l'espérer, et que l'exquise politesse de son langage et de ses mœurs trouvât jusque dans nos bourgs et dans nos villages des esprits capables de l'apprécier? Tout serait dit alors; la civilisation aurait consommé son œuvre; la décentralisation serait un fait accompli, et nous aurions autant d'Athènes que de communes en France.

En attendant que ce jour arrive, et ce ne sera pas demain, aux conditions mêmes qu'y met votre prophétique prudence, le mieux, je pense, est de nous contenter, même à Paris, de la comédie telle que la faisait M. Empis et que la font encore tant de brillants esprits. Ce n'est plus la comédie aristocratique, j'en conviens, et ce n'est pas encore votre comédie démocratique; ne pourrait-on pas la caractériser d'un mot en 'appelant la comédie bourgeoise? Mais, mon Dieu! de quoi vais-je me mêler, et est-ce bien à moi de parler du théâtre? je l'ai si peu fréquenté! Faut-il l'avouer à ma confusion et à mon grand regret? Je crois, Dieu me pardonne, n'avoir jamais vu jouer aucune des pièces de M. Empis, quoique beaucoup d'entre elles aient été représentées souvent et avec éclat. La lecture seule me les a fait connaître. Rude épreuve pour un auteur dramatique! terrible tête-à-tête dans lequel personne ne plaide pour lui que lui seul! Pas d'acteur qui relève par son jeu la médiocrité du style quand le style est médiocre et faiblit, pas de bouche aimable pour donner aux scènes les plus invraisemblables la chaleur et la vérité de la passion! Tout est perdu si le lecteur, s'oubliant lui-même, ne joue pas, sans y penser, tous les rôles,

et qu'une voix intérieure, plus juste et plus flexible que toutes les voix de théâtre, ne fasse pas retentir aux oreilles de son âme tantôt les accents de la colère ou du repentir, tantôt ceux de la tendresse ou de l'ironie. Il est vrai qu'une fois gagné le lecteur ne marchande plus avec l'auteur qui l'attendrit ou qui le fait rire. Rien ne lui coûte. Il se travestit en Scapin, il se drape en héros ; il est Alceste avec Célimène, ou Xipharès avec Monime, sans avoir besoin d'une Mars ou d'une Rachel. Quand on s'appelle Corneille, Molière ou Racine, peut-être gagne-t-on à n'avoir pour interprète que soi-même auprès d'un lecteur intelligent et ému. Les autres y perdent plus ou moins ; quelques-uns, si ce n'est le plus grand nombre, y perdent tout, dit-on.

J'offenserais la mémoire de M. Empis, et je manquerais aux souvenirs de franchise et de modestie qu'il nous a laissés, si j'osais le nommer à côté des grands noms que je viens de citer. Je ne veux dire qu'une chose, et je puis la dire sans ombre de flatterie ou de complaisance : ayant lu le théâtre de M. Empis une première fois avec le plus vif plaisir, je l'ai lu une seconde fois par devoir, et, à ma propre surprise, l'intérêt et le plaisir, bien loin de diminuer, se sont accrus à cette seconde lecture. La nouveauté de moins, j'ai retrouvé aux mêmes passages la même émotion. Plus attentif aux détails de la composition, mille choses m'ont frappé que l'entraînement d'une première lecture m'avait dérobées : l'habile entrelacement des scènes, l'art avec lequel sont ménagés des contrastes qui semblent résulter naturellement de la différence des âges, des positions et des caractères, le mérite et l'agrément d'une intrigue qui se noue et se dénoue en quelque sorte d'elle-même, le tour clair, facile et naturel du style.

Pas de jargon, de faux esprit, de déclamation prétentieuse et à contre-temps ; l'expression répond avec justesse à la passion ou au caractère qu'elle doit peindre. L'énergique concision peut manquer quelquefois à M. Empis; le bon goût et la simplicité ne lui manquent jamais. Les traits spirituels et piquants abondent sans que la main de l'auteur se fasse sentir. M. Empis ne les cherche pas, on dirait qu'il les rencontre, ou plutôt qu'ils naissent tout faits sur les lèvres du personnage auquel ils échappent. Vous souvenez-vous du mot qui termine la jolie pièce intitulée *la Dame et la Demoiselle*, lorsque la vieille intrigante de province, madame de Saintine, qui s'est transportée tout exprès à Paris pour empêcher encore une fois la pauvre Pauline de passer d'un trop long célibat au mariage, voyant tous les efforts de son malin bavardage échouer contre le bon sens et l'expérience d'un amoureux parisien, s'écrie avec un dépit si comique : « En province elle ne serait jamais mariée! » Je n'y étais pas, mais je suis sûr que le mot a été dit. Regnard lui-même n'aurait pas désavoué un trait si fin et si vrai. Il y en a beaucoup de pareils dans les pièces de M. Empis.

N'est-ce pas ce qui l'a autorisé à leur donner le titre de comédie qu'une critique rigoureuse pourrait peut-être leur contester quelquefois ? Dieu me garde de faire la théorie d'un art que je connais si peu ! N'y a-t-il pas lieu pourtant de distinguer au théâtre deux genres qui se touchent sans se confondre : l'un où l'événement n'est que la toile sur laquelle se déroule la peinture des mœurs et des ridicules, et qui est proprement ce que l'on appelle comédie ; l'autre où l'intérêt principal porte sur l'événement et qui mériterait mieux le nom de drame ? Les pièces de M. Empis, les meilleures

même, appartiennent, si je ne me trompe, à cette seconde classe : ce sont avant tout des leçons tirées des événements de la vie. Rien ne se prêtait mieux que cette sorte de comédie-drame, d'un genre inférieur peut-être sous le rapport de l'art, aux sentiments moraux qui remplissaient le cœur de M. Empis, et à l'effet qu'il voulait produire. On peint les caractères, on ne les change pas. On se moque des ridicules ; tout le monde en rit, et personne ne s'en corrige. Notre propre caractère nous convient toujours ; ce sont les autres qui en souffrent. Le ridicule qu'on nous montre dans le plus fidèle miroir est celui du voisin, jamais le nôtre. Croit-on qu'il y ait eu dans le monde un Tartuffe ou un Harpagon de moins depuis Molière? L'événement, au contraire, est impitoyable, et, s'il frappait toujours aussi juste qu'il frappe fort, la morale serait toute faite ici-bas ; les prédicateurs et les moralistes pourraient prendre d'éternelles vacances. Heureux l'auteur dramatique qu'inspire l'amour de la justice ! S'il le veut, l'événement devient sous sa main ce qu'il devrait toujours être, l'infaillible châtiment du crime, de la faute ou de l'erreur, la récompense méritée d'une bonne, d'une prudente, d'une sage conduite.

Jamais les droits de cette seconde providence, qui n'est, à vrai dire, qu'une providence de théâtre, n'ont été mieux placés qu'entre les mains de M. Empis. Le mal n'a pas beau jeu avec lui : la punition suit la faute d'un pas agile. Peu s'en faut qu'à force de rigueur, il ne tourne l'intérêt et la pitié sur le coupable, surtout quand le coupable est une femme que la passion a égarée un moment, que le remords déchire, et qui succombe à la fois sous les reproches de sa conscience et sous les malheurs qu'elle a semés autour d'elle !

J'en suis fâché, mais à la fin de la pièce intitulée *la Mère et la Fille*, je suis pour la femme malgré sa faute; le mari qui l'outrage me paraît plus odieux qu'elle. Le public a été d'un autre avis. C'est un terrible moraliste, au théâtre, que le public! De toutes les pièces de M. Empis, *la Mère et la Fille* est celle qui a obtenu le plus brillant et le plus durable succès.

Une part du mérite et de l'honneur dans cette pièce et dans plusieurs autres revient, je le sais, au collaborateur habituel de M. Empis, le spirituel M. Mazère. Ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs de fonctionnaire et de père de famille, comment M. Empis aurait-il pu suffire seul à de si nombreuses productions dramatiques? Dans le même mois de la même année, à trois jours de distance, *la Mère et la Fille* était représentée au Théâtre-Français, *la Dame et la Demoiselle* à l'Odéon. Et toujours M. Mazère avec M. Empis! Grand embarras pour la critique, si elle veut être juste. A qui cette jolie scène, ce mot piquant? A qui la première idée et le plan de la pièce? Faites au moins vos parts vous-mêmes, Messieurs, et ne nous laissez pas dans cette cruelle incertitude! En homme de conscience, j'ai cherché des différences entre les pièces qui sont de M. Empis tout seul, *l'Héritière*, par exemple, et *le Jeune Ménage*, et celles qu'il a faites en collaboration soit avec le bon Picard, soit avec M. Mazère; je n'en ai trouvé aucune. Même esprit, même style, même tendance morale. Heureusement M. Empis n'a pas eu de collaborateur dans celui de ses ouvrages que je place comme vous, Monsieur, au premier rang parmi ses titres littéraires, et qu'il a appelé : *les Six Femmes de Henri VIII, scènes historiques*.

Six femmes, c'est beaucoup, même pour un roi d'Angle-

terre! Je suis toujours obligé de les compter sur mes doigts : Catherine d'Aragon, Anne de Bolein, Jeanne Seymour, Anne de Clèves, Catherine Howard, Catherine Parr, qui eut le bonheur ou l'habileté de survivre à son terrible époux ; les voilà bien toutes les six. Deux périrent sous la hache du bourreau, Anne de Bolein et Catherine Howard ; Jeanne Seymour mourut fort à propos en mettant au jour le prince qui fut depuis Édouard VI ; Anne de Clèves fut assez adroite pour renoncer à temps à son titre de reine et l'échanger contre celui de sœur du roi. Seule Catherine d'Aragon, sûre de ses droits d'épouse et de reine, les soutint noblement, et il fallut que tout un royaume changeât de religion pour qu'une inique sentence prononçât la nullité de son mariage.

Henri VIII est un type national. Ce n'est pas le tyran romain ou français, un Néron ou un Louis XI ; c'est le tyran anglais, mettant toujours avec scrupule la forme de son côté. Bien des traits de son caractère se retrouvent dans quelques-uns des rois ses prédécesseurs, et il y a du Henri VIII jusque dans Cromwell. Aussi ce roi, que l'histoire nous peint sous de si noires couleurs, l'Angleterre l'a-t-elle supporté, qui sait? aimé peut-être! Sa race est montée sur le trône après lui, la sanglante Marie, la despotique Élisabeth, tandis que les Stuarts ont été chassés ; ils n'étaient pas assez nationaux, et c'est ce qu'un peuple ne pardonne jamais.

Une critique sévère demanderait à M. Empis quel nom il faut donner à son ouvrage. Est-ce un drame? La représentation en est impossible. Un roman? L'histoire y est suivie de trop près, et les romans ne s'écrivent pas en dialogues. Une histoire? Trop de détails romanesques et de pure invention

s'y mêlent à l'exactitude des événements. L'histoire est plus sobre et plus grave. Dans ce bref et admirable récit de la mort d'Agrippine et de sa dernière entrevue avec Néron, Tacite ne fait pas dialoguer la mère avec le fils parricide; il n'invente rien, il peint tout. Visiblement Shakespeare est le modèle que s'est proposé M. Empis, modèle dangereux! Les défauts de Shakespeare sont à tout le monde, son génie n'est qu'à lui. Ces réserves faites, il faut convenir qu'on ne quitte pas aisément le livre de M. Empis une fois qu'on l'a ouvert. Il est vivant par la vérité du coloris. On croit être dans cette cour où tout le monde tremble et où tout le monde intrigue; parmi ces femmes qui rivalisent d'ambition et de coquetterie et briguent une couronne, sans ignorer comment un jour elle pourra tomber de leur tête; auprès de ce roi ingénieux et subtil dans sa barbarie même, ayant toujours un argument de théologie ou de droit au service de ses passions et de ses caprices sanguinaires, un vrai roi cependant par quelques côtés de son âme, un politique, un Anglais jaloux de la grandeur de sa nation. Quelque chose de l'intérêt qu'inspire l'ouvrage de M. Empis est dû, sans doute, au sujet lui-même; l'histoire n'en offre pas de plus curieux par l'originalité des caractères, de plus fécond en péripéties tragiques et touchantes; la comédie même y a sa part. M. Empis n'a pas été au-dessous de son sujet dans l'exécution, et ce livre, de quelque nom qu'on l'appelle, roman, histoire ou drame, a couronné dignement la vie de son auteur.

Bientôt, en effet, M. Empis ne devait plus exister que pour sa famille et pour lui-même. L'Académie, qu'il aimait et où il était aimé, ne devait plus le revoir. Sans éteindre le feu de son âme, un mal cruel allait paralyser ses forces et enchaîner

pendant plusieurs années sur son fauteuil celui qu'une ardeur naturelle semblait rendre si peu propre à ce triste et monotone genre de vie. M. Empis ne le supporta pas seulement avec courage, mais avec gaieté, heureux jusqu'à la fin par la sérénité de son âme, heureux par les tendres soins d'une femme, d'un fils, d'une famille qu'il adorait et dont il était adoré. Hélas! il était assis à ce bureau, il m'encourageait de ses regards et de ses applaudissements le jour où, tout ému, je vins prendre dans l'Académie une place que j'étais moi-même étonné d'y avoir; le feu de ses yeux, la vivacité de ses mouvements, lui donnaient comme une seconde jeunesse, et, quoique un peu moins âgé que lui, combien étais-je loin de croire alors que ce serait moi qui serais appelé à lui dire le dernier adieu sur sa tombe, et à recevoir son successeur!

L'Académie désirait un poëte, et c'est vous, Monsieur, qu'elle a choisi pour remplacer M. Empis. Un mot suffirait pour justifier son choix; vous êtes l'auteur des *Iambes*, cela dit tout. Par une fortune singulière, le titre de la première et de la plus brillante de vos productions poétiques est devenu, pour ainsi dire, votre nom personnel. Bien des gens ne connaissent pas M. Barbier; l'auteur des *Iambes* est connu de tout le monde. Ainsi les noms de nos vieux maréchaux s'effacent et disparaissent sous le nom que la victoire leur a donné.

Quarante ans se sont écoulés depuis le jour où parut la première de vos satires politiques, votre fameuse *Curée*. C'était au lendemain de la révolution de Juillet, à cette heure si triste où le butin se partage et éveille tant de convoitises. Au spectacle de toutes ces mains tendues, et que la poudre n'avait pas noircies pour la plupart, votre indignation

juvénile éclata en des vers si passionnés et si beaux qu'on les sait encore par cœur. Le soleil de juillet lui-même n'avait pas été plus brûlant. Plein de cet enthousiasme qu'inspire le premier jour d'une révolution à ceux qui n'en ont encore vu qu'une, votre cœur naïf, à côté de l'avidité des solliciteurs qui le révoltait, n'apercevait que patriotisme et que dévouement dans la foule. Vous étiez le Tyrtée de la révolution de 1830, comme André Chénier l'avait été de la révolution de 1789, et, comme lui aussi, bien des déceptions vous attendaient, moins cruelles que les siennes pourtant, grâce au ciel! Vous avez pu chanter les vôtres tout à votre aise et ajouter bien des Iambes à votre premier cri d'enthousiasme et de colère; André Chénier n'a eu le temps de consigner les siennes que dans ce peu de vers immortels, mais inachevés, qu'il écrivait presque au pied de l'échafaud.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, du premier coup vous aviez créé un genre, ce qu'on peut appeler la satire populaire ou démocratique, et avec le genre la langue que ce genre demande, une langue vraiment neuve, non par l'invention de mots nouveaux et étranges, mais par l'emploi vigoureux et hardi des mots de l'usage vulgaire. A mesure que montait le flot des passions qu'une révolution, même la plus juste, soulève toujours, et que décroissaient vos illusions; aux cris des émeutes, au bruit du tambour battant le rappel; au spectacle plus affligeant encore de la licence des mœurs au théâtre, dans les bals publics, du débordement des doctrines et des idées les plus faites pour corrompre et abattre le cœur de ce peuple qui vous avait paru si grand, la colère bouillonnait dans votre âme de citoyen et de poëte; les *Iambes* se succédaient avec une rapidité inouïe, sous des

titres quelquefois bizarres, qui enflammaient encore la curiosité publique : la *Curée,* l'*Idole,* la *Popularité*, *Melpomène*, *Terpsichore,* le *Lion, Desperatio*, et bien d'autres. Les années 1830 et 1831 en virent éclore le plus grand nombre. Il faut vous rendre justice : vous ne faisiez grâce à aucun scandale, pas plus aux scandales de la rue qu'à ceux des salons et des antichambres; vous n'épargniez personne, et moins que personne ce peuple que vous aviez d'abord presque divinisé. Votre muse vengeresse portait courageusement sa lyre jusque sur ces rivages empestés dont la seule vue aurait fait fuir une muse plus délicate. Ce qué chante la vôtre, elle le peint; il ne faut pas vous lire si l'on veut ignorer jusqu'où le génie du mal et l'emportement des passions peuvent faire descendre la pauvre humanité, malgré le signe de Dieu empreint sur son front.

On vous a lu pourtant. Le succès a été immense. On vous a si bien lu, et vos vers sont entrés si profondément dans les mémoires, qu'aujourd'hui encore une bonne partie du public en est demeurée à vos *Iambes*, et vous considère, ou peu s'en faut, comme un homme mort depuis bien des années pour la poésie. Il y a si longtemps qu'il n'a rien fait entendions-nous dire au moment de votre nomination. Tant de vers, qui attestent la souplesse de votre talent, sont restés comme non avenus pour ces obstinés et exclusifs admirateurs de vos *Iambes*. Ils admettraient plutôt, je crois, l'existence d'un autre M. Barbier, poëte d'un ordre moins élevé, mais plus gracieux et plus pur, auquel nous devrions les *Silves*, par exemple, ces fantaisies charmantes de votre veine poétique, nées du caprice de chaque jour et de l'inspiration fortuite des bois et des champs, de l'aspect d'un

nuage qui vole dans le ciel, de l'éclat subit d'un rayon de soleil qui réjouit les fleurs ou va se briser contre l'ombrage d'un grand arbre; les *Chants civils et religieux*, défense rhythmée et souvent éloquente de tout ce qui a droit au respect dans la société, la religion, la propriété, le mariage, la vieillesse, dont la cause est la nôtre aujourd'hui et sera demain celle des imprudents qui la méprisent en nous; ces *Satires* nouvelles, dont le badinage ingénieux s'éloigne, il est vrai, beaucoup de la rude et presque sauvage allure de l'auteur des *Iambes;* les *Rimes légères*, enfin, une de vos plus agréables publications, qui vous montrent sous la figure un peu inattendue d'un aimable et sensible épicurien.

Encore pourrait-on pardonner à ces entêtés de ne vous avoir pas reconnu dans votre traduction en vers du *Jules César* de Shakespeare; les chaînes de la traduction sont trop lourdes à traîner pour un talent aussi spontané que le vôtre; ou dans les trois nouvelles que vous avez fait paraître sous le titre de trois passions, le *Jeu*, l'*Amour* et l'*Idée*. L'amour et le jeu sont aussi vieux que le monde. L'idée est une passion de notre temps. C'est une forme nouvelle du fanatisme et de l'orgueil, l'idole à laquelle on élève des autels dans son cœur. Je n'aime pas votre Marcel, le héros de l'*Idée*. Il se sacrifie, il est vrai, à son idée, qui n'est qu'une idée politique et socialiste; mais se sacrifier à son idée, qu'est-ce donc, sinon se sacrifier à soi-même? Il se fait tuer pour son idée, mais il tue aussi les autres. Ce n'était pas à son idée, mais à son devoir, que se sacrifiait le chevalier d'Assas; et le meurtrier de César, Brutus lui-même, que vous condamnez avec tant de raison dans l'excellente préface de votre

traduction de Shakespeare, en immolant le grand homme qu'il aimait, n'en faisait pas le sacrifice à son idée; il obéissait ou il croyait obéir aux dures lois de sa patrie malgré son cœur.

Deux poëmes cependant, publiés peu de temps après vos *Iambes, il Pianto* et *Lazare*, ont bravé avec succès cette terrible concurrence. L'un et l'autre sont le fruit de vos voyages. Vous êtes bien un vrai poëte, Monsieur; tout ce qui frappe vos yeux, tout ce qui fait naître une pensée dans votre esprit, un sentiment dans votre cœur, prend aussitôt la forme poétique sous votre plume. *Il Pianto*, ou le gémissement, est un touchant appel à l'opinion en faveur de cette Italie si belle par son climat et par son soleil, si grande dans l'histoire des arts par ses Raphaël et ses Michel-Ange, si malheureuse, quand vous l'avez vue, sous le joug de l'étranger qui l'opprimait. Il est brisé aujourd'hui, ce joug! Que cette glorieuse phalange d'artistes, dont vous invoquiez le souvenir, se lève et salue de ses acclamations le libérateur! Ou, si la pierre de leur tombeau est trop lourde, la reconnaissance de l'histoire acquittera leur dette; l'affranchissement de l'Italie suffirait seul à illustrer un règne!

Le tableau de la misère anglaise est le sujet de votre second poëme. Votre muse n'a pas craint d'en affronter les plus révoltants détails. Bien aveugle, cette fois, qui n'aurait pas reconnu l'auteur des *Iambes* dans ces vers forgés sous un marteau brûlant. La *Lyre d'airain*, le *Gin*, le *Minotaure*, peuvent se placer hardiment à côté de la *Curée*, de l'*Idole* et de vos plus belles pièces. C'est la même vigueur, la même soif d'impitoyable vérité dans la peinture. Le spectacle de la

misère anglaise, en affligeant vos yeux et votre cœur, ne vous a pourtant pas fait méconnaître la grandeur de l'Angleterre. Tant de douleurs et de souffrances ne vous ont pas caché les causes qui élèvent cette nation à un si haut rang dans le monde, cet indomptable esprit de travail, ce bon sens, cette patience qui la caractérisent, ce patriotisme que rien ne décourage et ne rebute. Puissent les peuples qui essayeront de lui prendre ses institutions, lui prendre aussi ses mœurs, avancer comme elle d'un pas modéré, mais sûr, vers le progrès, et ne jamais compromettre la liberté acquise dans le fol espoir d'en acquérir un peu plus vite une un peu plus grande!

Monsieur, le caractère d'un véritable écrivain, et surtout d'un poëte, se peint toujours dans ses ouvrages. Deux choses m'ont frappé dans vos *Iambes :* votre franchise, vous n'hésitez jamais à corriger par de nouveaux vers ceux que l'emportement de la plume a pu vous arracher quelquefois, et dont l'expression dépasse la mesure de vos sentiments; votre indépendance, vos opinions et vos erreurs même sont les vôtres, jamais celles de la mode ou d'un parti, quel qu'il soit. Franchise et indépendance, deux qualités rares! Vos poésies m'en fourniraient de nombreux exemples. Quel dommage qu'il ne soit pas facile de lire tout haut, devant une assemblée comme celle-ci, une suite un peu longue de ces vers qu'on lit avec entraînement tout bas, même malgré soi! *Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond*, avez-vous dit dans le prologue de vos *Iambes*. La forme, qui ne le sait? fait passer bien des choses. Le fond aurait-il le même privilége? Essayons, un peu de courage.

La liberté, écriviez-vous dans votre première satire, la *Curée :*

> ..... la liberté n'est pas une comtesse
> Du noble faubourg Saint-Germain,
> Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
> Qui met du blanc et du carmin ;
> C'est une forte femme.....

Ah ! me voici obligé de m'arrêter tout court ; je saute au dernier vers :

> . . . . . Et qui veut qu'on l'embrasse
> Avec des bras rouges de sang.

Cette liberté-là n'est pas la mienne, Monsieur ! Elle n'est pas la vôtre non plus. Par une confusion assez naturelle alors, vous aviez révolution dans l'esprit ; votre plume a écrit liberté. Aussi avez-vous senti le besoin de protester vous-même contre le sens qu'on aurait pu donner à vos paroles. Il suffit, pour le voir, de tourner quelques pages et de lire dans la *Popularité* ces vers, aussi beaux que les premiers, et plus conformes à la générosité de votre âme, dans lesquels vous vous élevez avec une si noble indignation contre une nouvelle race de courtisans, les flatteurs du peuple. N'est-ce pas pitié, vous écriez-vous éloquemment,

> D'entendre autour de lui mille bouches mielleuses
> Souillant le nom de citoyen,
> Lui dire que le sang orne des mains calleuses
> Et que le rouge lui va bien ;
> Que l'inflexible loi n'est que son vain caprice,
> Que la justice est dans ses bras,
> Sans craindre qu'en ses mains l'arme de la justice
> Ne soit l'arme des scélérats !

Nous voilà d'accord, Monsieur !

Citons maintenant un exemple de votre indépendance, et ce sera tout. Il vous a plu un jour, c'était en 1831, d'accabler de vos malédictions le plus grand nom des temps modernes, un nom que chantait la bouche des poëtes les plus populaires, et sous lequel l'opposition la plus avancée elle-même s'abritait souvent, le nom de Napoléon. L'*Idole* est peut-être la plus entraînante de vos satires ; nulle part vous n'avez déployé plus de verve poétique ; on dirait que les vers jaillissent de votre âme comme un flot de lave ardente. Eh bien, Monsieur, cette justice que votre cœur de poëte aurait pu ne pas refuser au prisonnier de Sainte-Hélène, quand votre cœur de citoyen aurait cru ne rien devoir au vainqueur de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram, je vous la rendrai ! Vous étiez injuste et cruel, à mon avis, dans vos invectives passionnées ; mais vous étiez indépendant et courageux en professant avec tant de hauteur une opinion qui blessait alors, vous ne l'ignoriez pas, le sentiment national dans sa fibre la plus sensible. La France pardonne beaucoup à la gloire, elle pardonne tout au malheur. La noble cavale, pour vous emprunter votre poétique comparaison, voyant à terre celui qui l'avait conduite à tant de victoires, baissait tristement la tête, et, ne se souvenant plus de ses sueurs et de son sang prodigués, elle laissait couler de ses yeux, sur le héros vaincu, ces grandes larmes que l'âme de Virgile a si bien vues et si bien peintes :

..... *Guttisque humectat grandibus ora.*

Croyez-moi, tous les poëtes du monde s'y mettraient qu'ils

ne dégoûteraient pas l'humanité de la gloire, ce bien, le seul des biens de ce monde, dont le partage soit égal entre tous les enfants de la même patrie. Au fond de sa chaumière, le cœur du plus pauvre de nos paysans bat aussi fort, plus fort peut-être, à la nouvelle d'une victoire qui honore les armes françaises, que le cœur du riche dans son hôtel. L'humeur des poëtes est trop capricieuse, d'ailleurs. De la même plume dont il outrage le vainqueur de Darius, Boileau célèbre triomphalement les conquêtes de Louis XIV, et vous-même, Monsieur, en 1840, dans ce drame satirique auquel vous avez donné le titre un peu étrange de *Pot de vin*, n'invitiez-vous pas la France à sacrifier tous ses intérêts matériels, commerce, richesse, industrie, pour aller planter son drapeau libérateur en Italie, en Espagne et jusqu'en Pologne? Toutes les guerres de l'Empire à la fois ne vous faisaient plus peur, même avec Napoléon de moins pour commander nos soldats!

Touchez là, Monsieur; nous n'aurons pas d'autre querelle. L'amour des lettres porte dans le cœur un esprit de concorde et d'union. D'autres, parmi nos confrères, auraient bien mieux fait ressortir que moi votre talent de poëte, dans son caractère et dans ses nuances; nul ne le sent plus vivement. Vous êtes de la race des Juvénal, des Gilbert, et proche parent de celui dont j'ai déjà prononcé le nom immortalisé par le talent et le malheur, André Chénier. On n'emportera pas vos *Iambes* à la campagne comme on emporte un Horace, un Boileau, un Lamartine; on ne s'en fera pas une lecture familière, une consolation dans les jours de peine, un plaisir de plus dans les jours de bonheur. On les lira pour se fortifier l'âme et s'affermir dans le bien par

l'horreur du mal. Il ne faut pas beaucoup de livres de ce genre : il en faut quelques-uns ; le vôtre était nécessaire à l'époque où vous l'avez publié. Il y a longtemps, Monsieur, qu'il m'avait inspiré pour vous la plus sincère et la plus haute estime. Dans les rapports qu'a établis entre nous notre nouvelle confraternité, à l'estime s'est jointe l'affection la plus vraie, et ce jour où j'ai le plaisir et l'honneur de vous recevoir restera certainement dans ma mémoire comme un des plus aimables et des meilleurs de ma vie.

II

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

1866 — 1870

DEUXIÈME PARTIE.

DISCOURS

DE M. DUFAURE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

20 décembre 1866.

Messieurs,

L'homme de bien dont le souvenir tient une si grande place dans les séances annuelles de l'Académie française, M. de Montyon, réunissait en sa personne les deux genres de mérite auxquels aujourd'hui nous rendons hommage. Il avait le goût de son époque pour la culture des lettres. L'Académie l'a compté au nombre de ses lauréats, et il a laissé des ouvrages estimés. Comme beaucoup d'écrivains de son temps, il s'est occupé des améliorations que réclamait l'état social de la France; mais il a porté dans cette étude des connaissances et une sagesse pratique qui manquaient à la plupart d'entre eux. Avant d'être appelé au conseil du roi,

il avait eu l'intendance de trois de nos anciennes provinces. Administrateur à la manière de Turgot, plus attentif aux besoins des populations qui lui étaient confiées qu'aux intrigues de cour dont sa fortune pouvait dépendre, ses écrits sont animés du même esprit que ses actes.

Aux bienfaits d'une sage administration, il ajoutait les charités abondantes que sa fortune privée lui permettait de faire. A Paris, il continua ses libéralités avec le plaisir nouveau pour lui de pouvoir en cacher l'auteur. Entraîné plus tard dans l'émigration par des amitiés et non par des passions politiques, il y conserva sa fortune à peu près intacte; il y eut ces deux grandes consolations de l'exil : le goût des nobles études, et la satisfaction de soulager l'infortune. Il secourait avec une égale ardeur ceux qui avaient laissé la France par crainte ou par haine de la république, et les soldats de la république que le sort des armes jetait prisonniers en Angleterre. Ses anciens administrés de France recevaient même, de temps en temps, des marques d'un bienfaisant intérêt que le temps ni l'éloignement n'avaient pu affaiblir.

Lorsqu'on le voit, quelques années avant la révolution, caché sous le voile de l'anonyme, par contraste avec les générosités fastueuses de son temps, fonder des prix pour l'encouragement des sciences, des arts, des études médicales, des œuvres littéraires utiles à la société, enfin de la plus douce des vertus, la bienfaisance; lorsqu'on le retrouve, trente-cinq ans plus tard, après son retour de l'émigration, confirmant et développant ces libéralités par ses dispositions testamentaires, qui ne sent et n'admire l'unité de cette grande existence vouée au culte du beau et du bien, et se

perpétuant par les encouragements qu'il leur a laissés ? L'Académie française tient à honneur d'avoir été choisie pour réaliser de si généreuses résolutions. Elle se pénètre des intentions de M. de Montyon pour distribuer ses bienfaits. La vertu qu'il a voulu honorer est la charité sous toutes ses formes, le dévouement actif et désintéressé de l'homme à son semblable. Il n'a mis qu'une limite à notre choix : son prix annuel est fondé en faveur du Français pauvre qui aura fait l'action la plus vertueuse.

Que l'on ne voie pas dans cette désignation, comme on l'a fait quelquefois, un souvenir de la guerre que le dix-huitième siècle avait déclarée aux inégalités sociales. Ce serait mal interpréter une pensée délicate et juste. On lit, en tête du testament de M. de Montyon, ces paroles touchantes : « Je « demande pardon à Dieu de n'avoir pas rempli exactement « mes devoirs religieux ; je demande pardon aux hommes « de ne leur avoir pas fait tout le bien que je pouvais, et « par conséquent que je devais leur faire. »

Vous entendez : le devoir pour cet homme de bien était la conséquence naturelle du pouvoir. A ses yeux, fortune oblige. Il ne pouvait, vous le comprenez, demander des honneurs publics pour ceux qui rempliraient cette obligation si douce et si simple même quand ils sauraient éviter les reproches que lui adressait à lui-même son exigeante charité. Dès 1783, M. de Montyon avait soumis à cette condition la libéralité anonyme qu'il mettait à la disposition de l'Académie, et, deux ans plus tard, un lauréat choisi par l'Académie se conformait de lui-même avec la plus humble abnégation aux intentions de son bienfaiteur inconnu.

Au mois d'août 1785, le prix fut accordé au sieur Poul-

tier, huissier priseur à Paris. Il l'avait mérité en refusant le bénéfice d'un testament qui lui attribuait une succession opulente. Il écrivit au secrétaire perpétuel qu'il était trop récompensé de ce qu'il avait fait par l'approbation éclatante que lui avait donnée l'Académie ; mais il demandait la permission d'attribuer l'importance pécuniaire de son prix à un pauvre concierge de sa connaissance, qui, dans une situation moins aisée et avec un désintéressement beaucoup plus méritoire, venait de tenir une conduite exactement semblable.

Ce genre de désintéressement est, à ce qu'il paraît, moins fréquent aujourd'hui qu'il ne l'était autrefois ; mais la vertu trouve à se signaler par d'autres sacrifices qui supposent la même abnégation et un sentiment plus vif encore de la fraternité humaine ; les demandes adressées à l'Académie nous en fournissent de nombreux exemples.

Que ces exemples sont touchants, et que les vertus du pauvre semblent bien mériter cette distinction que leur accorde le généreux donateur ! Pour lui la vie présente est dure et l'avenir est incertain ; la maladie, le chômage, peuvent survenir ; on serait excusable de ne songer qu'à soi, d'épargner pour ses vieux jours, pour assurer du pain à ses enfants ; et cependant on donne, on prodigue son temps, ses ressources, sans souci du lendemain. Que ce pain a été difficile à gagner ! que ce travail de tout un jour qui doit recommencer demain a été rude ! que le sommeil serait doux qui nous apporterait en même temps le repos et l'oubli de notre misère ! Et cependant on lutte contre le sommeil, on prolonge son travail dans la nuit, on partage le pain que l'on a gagné pour secourir un plus malheureux que soi ! Si M. de Montyon a voulu surtout frapper et ins-

truire la société en mettant sous ses yeux de grands et sublimes exemples, convenons qu'il ne pouvait être mieux inspiré.

Ainsi nous ne cherchons pas les belles actions, les excellentes vertus que nous allons faire connaître dans ces familles opulentes et respectées, providence de nos campagnes lorsqu'elles y résident, et qui ne souffrent pas autour d'elles un nouveau-né sans langes ni berceau, un enfant sans instruction, un bras valide sans travail, un malade sans secours, un mourant sans consolation ni prières. Nous ne vous citons même pas, vous qui, d'une vertu plus rare parce qu'elle demande plus d'efforts, vous consacrez dans nos grandes villes au soulagement des plus lamentables misères. Nous vous connaissons bien en dépit des soins que vous prenez pour vous dérober à tous les regards ; on vous voit errer dans les rues les plus isolées, aborder les logements les plus infects, distribuer les secours de toute nature que réclament un père de famille épuisé par le travail, sa femme en couches, ses enfants nus et sans pain ; prodiguer les plus délicates consolations, les conseils et les encouragements. Nous savons enfin dans quelles associations multiples, malgré de folles méfiances, vous cherchez un remède à l'insuffisance de vos sacrifices personnels. Mais nous savons aussi que, si l'on voulait louer votre zèle charitable, vous diriez comme M. de Montyon : Ai-je fait tout ce que je puis, et, par conséquent, tout ce que je dois ?

C'est donc ailleurs, dans les chaumières mêmes des campagnes ou dans les ménages les plus modestes des villes, que l'Académie cherche et distingue les vertus qu'elle est heureuse de proclamer.

Nous offrons, cette année, des médailles de cinq cents francs à quinze personnes dont les noms et les demeures figureront dans le livret spécial que l'Académie fait distribuer. Ce sont d'humbles ouvrières vivant de leur travail, des domestiques réduites à leurs gages et trouvant le secret d'être généreuses ; des infirmes soignant des infirmes, et, s'il s'en trouve une ou deux à qui la fortune ait souri un jour, leur aisance n'a été que temporaire ; à force de bonnes œuvres, elles sont devenues pauvres elles-mêmes, et leur charité ne s'est pas lassée.

Chez toutes (car nous devons l'avouer modestement, ces quinze médailles ont été méritées par des femmes), chez toutes vous remarquez une vertu simple, sans prétentions, sans effort apparent, persévérant malgré des obstacles nombreux et quelquefois des ingratitudes désolantes. Les unes sont entraînées par la passion du bien dégagée de toute autre excitation ; chez d'autres, au goût du bien vient se joindre la tendresse des sentiments de famille ; enfin la vertu du plus grand nombre est une reconnaissance profonde et dévouée pour des maîtres qu'elles ont servis et que le malheur a frappés. Il ne faut donc pas être injuste envers notre temps ; lorsqu'on veut parler d'un serviteur fidèle on l'appelle communément un serviteur d'autrefois ; et l'on y paraît autorisé par tant de traits d'un dévouement courageux qui ont éclaté au milieu de nos calamités publiques. Cependant l'Académie ne peut oublier que dans ses concours annuels, depuis quarante-sept ans, la vertu le plus souvent couronnée a été la fidélité des domestiques pour leurs maîtres. Ne serait-ce pas que cette vertu tient à des causes intimes et profondes qui sont de tous les temps, et qu'ainsi les changements sur-

venus dans nos relations sociales ont pu altérer le prestige dont était entourée la supériorité du maître et relever la condition du serviteur sans nuire aux sentiments généreux ou fidèles qui peuvent attacher l'un à l'autre?

L'Académie n'admet pas sans peine des distinctions entre des mérites dont la source est la même et qui ont peut-être demandé un effort égal. Cependant les circonstances au milieu desquelles ils ont paru peuvent quelquefois leur attirer une estime particulière; c'est le motif qui nous fait accorder trois médailles de 1,000 fr. à Pauline-Marie Benezai, domestique à La Rochelle; à Joseph-François-Jacques Boudène, capitaine en retraite, demeurant à Fayet (Aveyron), et à Pierre Maneville, sous-officier au 47e de ligne.

Pauline Benezai est entrée, il y a maintenant cinquante ans, au service d'une dame Jagueneau dont le mari était marchand de bois à La Rochelle. Ce M. Jagueneau était un homme plus hardi que prudent en affaires, entreprenant sans mesure, et qui soumit sa famille à toutes les souffrances d'une gêne qu'il cherchait à dissimuler, pour arriver plus tard à une ruine complète. Pauline eut de bonne heure les confidences de sa maîtresse; elle renonça à tous ses gages; elle a servi quarante-huit ans sans en recevoir. Son service n'en fut que plus actif et plus opiniâtre. Après la ruine de son maître et sa mort qui suivit de près, tout ce qu'il possédait fut vendu au profit des créanciers, et la veuve resta seule, sans ressources, sans famille, sans asile, et bientôt accablée d'infirmités. Pauline l'a placée dans une petite chambre où elle la nourrit, la soigne, la console, aidée sans doute par le vif intérêt que portent à la maîtresse et à la domestique les premières autorités et les plus honorables habitants

de La Rochelle, qui se sont réunis pour nous faire connaître cette belle association de souffrances et de dévouement qui s'est fondée sous leurs yeux.

MM. Boudène et Maneville, auxquels nous attribuons des médailles de même valeur, sont, le premier un ancien militaire retiré du service depuis une vingtaine d'années, le second un jeune homme qui s'est engagé il y a six ans comme remplaçant par voie administrative. M. Boudène, soldat dès 1813, a fait les campagnes de France, d'Espagne, de Belgique, a terminé sa carrière militaire en Algérie en 1847. Il est revenu habiter la petite commune de Fayet, où il était né. Parti sans instruction et sans aucune ressource, il est revenu l'esprit formé par trente-quatre ans de services et avec une retraite laborieusement acquise de 1,360 fr. Son premier soin a été de payer les dettes que son père et son frère lui avaient laissées pour tout héritage. Ce devoir d'honneur rempli, il a songé aux parents éloignés et nombreux qu'il retrouvait dans l'Aveyron, tous aussi gênés qu'il l'avait été lui-même autrefois. Il leur donne de l'argent, il leur fait des pensions. Il en reçoit régulièrement quelques-uns à sa table; il habille les uns; il offre un logement aux autres. Il n'est pas de forme d'assistance qu'il n'invente pour eux. Au lieu de se lasser en s'exerçant, sa charité s'anime et s'étend. Il avait laissé à Constantine un arrière-petit-neveu avec quatre enfants en bas âge; l'un d'eux tombe malade, le climat d'Afrique lui est dangereux; M. Boudène le fait revenir en France à ses frais, consulte les meilleurs médecins, le conduit deux ans aux bains de mer et lui rend la santé. Mais le père lui-même meurt laissant une veuve, cinq enfants, point de ressources. Ils partent, ils arrivent à Fayet. Les voilà

installés chez le grand-oncle comme chez eux ; pour lui, il jouit de cette bonne fortune, de cette famille inattendue que la Providence lui amène ; il habille les enfants, les envoie à l'école, remplit envers eux les devoirs du père le plus dévoué.

Tout cela ne peut se faire sans de grands sacrifices ; il conserve l'équilibre de son modeste budget par un moyen rarement employé. Malgré son âge avancé, il réduit à leur plus sévère limite ses dépenses personnelles. Il se prive de toutes choses ; il lit un peu moins le journal, et même ses concitoyens nous affirment qu'il vient de sacrifier sa pipe, depuis trente ans sa compagne fidèle.

Maneville est trop jeune pour avoir été sous les ordres et à l'école du capitaine Boudène ; mais il se signale déjà par les mêmes vertus. Après une jeunesse exemplaire que nous raconte le maire de la commune de Saint-Martin-la-Lande (Aude), où il est né, il s'engagea en 1860 pour payer les dettes sous le poids desquelles succombaient ses parents ; une partie de sa prime de remplacement reçut cette honnête destination. Le surplus fut mis à la caisse d'épargne pour fournir, en son absence, aux besoins de ses parents, et bientôt, hélas ! de sa mère seule, car la mort de son père suivit de près son départ. Nous ne parlons pas de sa conduite militaire ; son colonel atteste que Maneville a été cité comme modèle dans toutes les compagnies où il a servi. Mais il ajoute avec une légitime fierté qu'il a, grâce au ciel, sous ce rapport beaucoup d'imitateurs dans l'armée française. Ce qui nous regarde, ce sont les sentiments du fils qui continuent à vivre sous l'habit du soldat. En entrant au service, il y a six ans, il s'est imposé la loi de faire sur sa modeste

solde toutes les économies qui lui seraient possibles pour en faire profiter sa mère. Il lui envoyait d'abord régulièrement 1 fr. par mois; devenu caporal, il a porté son envoi mensuel à 2 fr. 50 c.; nommé sergent, il l'a élevé à 4 fr. Ainsi de temps en temps sa bonne conduite reçoit à la fois deux récompenses : il est honoré d'une distinction de ses chefs et sa vieille mère voit augmenter son aisance. C'est probablement de la même manière qu'elle apprendra l'hommage que l'Académie rend aujourd'hui à son enfant.

La fidélité infatigable d'une domestique pour sa vieille maîtresse, le généreux dévouement d'un vieux militaire pour sa nombreuse famille, d'un jeune sergent pour sa mère, nobles vertus que l'Académie devait saluer de ses suffrages ! et cependant nous allons donner de plus hautes récompenses à des actes inspirés seulement par le goût irrésistible de bien faire et par une sorte de passion pour voler au secours de toute créature souffrante.

Au milieu des montagnes de la Côte-d'Or, dans la petite commune de Val-de-Suzon, demeure Mlle Anne Démorey; née le 25 septembre 1835, elle vient d'achever sa trente-et-unième année. Je m'empresse de vous dire son âge, car, en entendant raconter ce qu'elle a fait, vous croiriez qu'elle a atteint la vieillesse la plus avancée.

Sa famille avait tenu dans le pays un rang honorable; mais elle avait été frappée par de grands revers de fortune, et l'on ne conservait plus dans cette maison que le souvenir amer de l'aisance qui avait disparu. Mme Démorey était morte deux mois après avoir donné le jour à sa fille. Abattu par son double malheur, M. Démorey avait perdu courage et était devenu incapable de lutter contre la détresse, ni

de préparer l'avenir de l'enfant dont il restait le seul soutien.

La jeune fille fut placée au couvent de la Visitation à Dijon ; elle y fut élevée avec soin et amour.

Ses sentiments de piété l'auraient portée à prendre le voile ; mais une piété plus haute, et, nous en sommes assuré, les conseils des bonnes sœurs qui la guidaient, l'engagèrent à rejoindre son père et à faire ses efforts pour le retirer de l'affaissement moral où il était tombé.

Elle rentre donc à quinze ans dans la maison paternelle. En la revoyant près de lui avec toutes les grâces de la jeunesse et toutes les ressources d'une intelligence déjà remarquable, son père comprend qu'il a encore quelques raisons de se rattacher à la vie. Il ramasse les modestes débris de son ancienne opulence ; il paye ses dettes ; il administre ses biens ; il trouve de l'attrait au travail et il redevient un homme ; mais il tombe malade. Malgré les soins de sa fille, après une longue et douloureuse maladie, il succombe en la bénissant d'avoir réveillé en lui le sentiment du devoir et de l'avoir réconcilié avec lui-même.

Toutes les vertus sont sœurs, Messieurs ; la piétié filiale la plus active n'a pas nui chez Mlle Démorey au développement de la charité la plus expansive.

La Providence l'a placée dans une petite commune dont la population est composée en grande partie de bûcherons qui vivent, au jour le jour, d'un travail très-peu productif. Vienne un accident, une infirmité, la vieillesse, des secours étrangers sont indispensables, et la commune est trop pauvre pour en offrir. Mlle Démorey s'est donné la mission de ne laisser personne autour d'elle succomber à la misère

ou au chagrin. Elle connaît les besoins de chaque famille. Elle a une sorte d'approvisionnement de tout ce qui peut leur être nécessaire, ses secours arrivent toujours avant le dénûment absolu qui les menace; elle n'est pas riche elle-même, mais elle se prive pour pouvoir donner. Elle vit plus pauvrement que les plus pauvres; elle voyage à pied, et l'économie qu'elle fait sur une voiture est au profit des indigents qu'elle va voir. Elle met de côté une part de son repas, et la meilleure, pour quelque protégée que le hasard lui amène. On l'a vue même se dépouiller de quelques-uns de ses vêtements et s'exposer au froid le plus rigoureux pour en garantir une malheureuse couverte de haillons.

Son temps, ses conseils, ses soins personnels, sont encore le plus précieux trésor dont sa charité puisse disposer, et elle les prodigue sans réserve, même, dit-on, sans prudence, car sa santé en est fort altérée. Apprend-elle qu'une personne de son voisinage est tombée malade, elle est au chevet de son lit. Le médecin vient à sa demande, c'est elle qui exécute les ordonnances, qui fait les remèdes, qui panse les plaies. — Mais, dans cette chaumière désolée, tout est en grand désordre; oh! attendez; il y a de la ressource avec cette infirmière. Elle met tout en ordre; elle prépare le repas pour le mari qui va revenir du travail; elle prend soin même du bétail; il n'y a pas une manière de rendre service qui soit au-dessus de ses forces ou de son courage.

Les personnes de tous rangs et de toutes professions qui nous ont fait connaître Mlle Démorey ne se bornent pas à ces traits généraux de son caractère; on nous cite des faits sans nombre qui la peindraient encore mieux si nous avions le temps de les raconter. Rien ne l'arrête, ni les épidémies

les plus meurtrières, ni les maladies les plus rebutantes, ni la résistance opiniâtre que rencontrent ses conseils, ni l'ingratitude ou les emportements des pauvres créatures auxquelles elle s'attache. « La vertu, dit Fénelon, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. »

Nous venons d'honorer, en Mlle Démorey, la femme par excellence, délicate nature, âme tendre, modèle achevé de douceur, de patience, de persévérance ; je dois vous parler maintenant d'un homme intrépide, en lutte permanente avec de terribles périls, et sacrifiant avec une simplicité héroïque le soin naturel de sa conservation à l'ardente passion de secourir ses semblables.

S'il vous arrive de parcourir nos côtes, sur la Manche et et sur l'Océan, dans la vaste étendue qui sépare Dunkerque de Bayonne, vous trouvez, soit à l'embouchure des fleuves, soit aux points où la mer a brisé les falaises, est entrée dans les terres et s'est ainsi rendue accessible à l'homme, un certain nombre de petits ports dont la population presque entière est composée de marins. Il faut avoir vécu parmi eux pour se faire une idée des exemples d'abnégation, de courage, de dévouement fraternel que l'on peut y rencontrer. A peine ces belles et nombreuses familles conservent-elles quelques relations avec le monde qui les environne ; leurs pensées sont tournées d'un autre côté. Une voile qui paraît, un nuage qui se forme à l'horizon, le vent qui se lève, la lame qui gronde : voilà ce qui les occupe ; là sont leurs craintes ou leurs espérances. Ce sont des maris, des enfants, des amis, dont on attend avec anxiété le retour. Leur âme naïve sincline pieusement devant la puissance irrésistible qui doit combler ou tromper leurs vœux. Nulle

part vous ne trouverez au même degré l'admirable union d'une intrépidité énergique contre le danger et d'une soumission absolue à la volonté supérieure qui rend, quand il lui plaît, toute cette intrépidité inutile.

C'est à l'un de ces hommes d'élite que l'Académie décerne cette année la première de ses récompenses.

Au surplus, par une rencontre assez singulière, son nom ne vous est pas inconnu. Il y a vingt-cinq ans, un de nos éminents confrères de l'Académie des sciences, poussé par le désir de faire des découvertes parmi les variétés les moins connues du règne animal, allait visiter sur le littoral normand les petites îles qui portent le nom d'archipel Chausey. Sa frêle embarcation se glissait, au milieu des chenaux les plus étroits, entre des récifs qui n'étaient pas sans danger, et, aussitôt que la mer se retirait, il s'élançait sur le sable ou sur les rochers pour y saisir les insectes qu'elle y avait laissés. « Mais, dit le spirituel voyageur, j'aurais été fort « embarrassé pour explorer les points extrêmes de l'archi- « pel, si je n'avais trouvé parmi les marins de Blainville un « patron qui se chargea d'être mon gondolier. C'était un « bien digne homme que maître Hyacinthe Forcel. Avec lui « je pouvais parcourir sans crainte les lagunes de ma Ve- « nise de rochers. D'une haute taille et d'une force athlé- « tique, il joignait à ces avantages, si précieux dans sa pro- « fession, une intelligence rare et un courage à toute « épreuve; toujours prêt à exposer sa vie pour sauver celle « des autres, il avait arraché à une mort certaine une « vingtaine de personnes, sans jamais réclamer les récom- « penses que l'État accorde en pareil cas; mais enfin, un de « ces actes s'étant passé sous les yeux du commissaire de la

« marine, ce brave marin reçut la médaille qu'il méritait à « tant de titres. »

Maître Hyacinthe, c'est ainsi que M. de Quatrefages le nomme dans la suite de son récit, trahi d'abord par ce commissaire de marine qui lui fait donner la médaille, ensuite par M. de Quatrefages qui l'associe à la gloire de ses travaux, a été dénoncé à l'Académie française par la reconnaissance de ses concitoyens ; depuis 1841, en effet, cette généreuse activité ne s'est pas un instant démentie ; les témoins les plus irrécusables du petit port de Blainville et de la ville de Coutances nous racontent les luttes heureuses qu'il a engagées contre la mer pour lui disputer ses victimes. C'est un pauvre enfant que Forcel retire des flots ; l'enfant a perdu connaissance ; Forcel le frictionne, le roule sur le sable, le couvre de son corps, le réchauffe et lui rend la vie. En 1852, un patron de barque et ses deux matelots sont jetés sur les brisants au nord de Blainville ; pour les sauver il faut s'exposer au même péril sans grande chance de réussir ; Forcel n'hésite pas cependant, et il a le bonheur de les ramener au rivage. En 1857, sept hommes, venus de loin pour récolter des varechs sur les roches de Chausey, en ont fait un immense radeau qu'ils dirigent vers la côte ; une bourrasque survient, le frêle radeau est poussé à trois milles au large, la mort de ceux qui le montent est certaine ; Forcel le voit, s'élance sur sa bonne barque avec deux de ses camarades, et sauve les sept malheureux qui ne comptaient plus sur aucun secours humain.

Ce courageux marin, vous n'en serez pas étonné, Messieurs, est en même temps le meilleur des hommes. Il s'est marié un peu tard avec une femme qui avait un garçon d'un

premier mariage. Maître Hyacinthe est devenu pour cet enfant le père le plus tendre, et n'a cru pouvoir faire mieux que de le préparer au rude et noble état dans lequel il a lui-même passé sa vie ; mais à quelles épreuves il le soumet ! En 1863, son fils ayant treize ans, ils revenaient du phare de Sénequet ; la brume était si épaisse qu'on se voyait à peine de l'avant à l'arrière du bateau. Forcel se dirige, un peu au hasard, vers l'entrée de la baie, et a le bonheur de franchir la passe ; tout à coup, au milieu du bruit des vagues qui déferlaient sur les brisants, on entend des cris de désespoir ; une barque, on le devine, vient de se perdre. Malgré les efforts tentés pour le retenir, Forcel repart avec son fils. Il se dirige, à force de rames et de voiles, à travers les rochers, vers les voix qu'il entend. Il approche de la barque qui a sombré. Deux hommes et une femme, battus par des vagues furieuses, les bras passés autour de leur mât, y attendaient la mort. Il les appelle ; mais aucun d'eux n'ose lâcher le mât auquel il s'est attaché, pour aller jusqu'à lui, de peur d'être, dans le passage, emporté par une lame ou broyé entre les deux barques. Le vieux marin s'irrite de cet obstacle nouveau. Il saute à bord du bateau qui va s'engloutir ; il prend et rapporte dans le sien un des malheureux ; il fait trois fois, avec le même succès, ce court et périlleux trajet, et rentre à Blainville, épuisé, mais heureux de sa victoire.

Cette fois, un cri d'admiration parti des côtes de la Manche le trahit encore, et le gouvernement y répondit en envoyant à Forcel une médaille de première classe.

Quel homme il eût fait de cet enfant ! Combien eût été forte une âme exercée par de telles épreuves ! Mais les espé-

rances que Forcel fondait sur lui devaient être cruellement déçues. Le 6 août de l'année dernière, pendant que son fils se baignait dans le havre de Blainville, Forcel entend tout à coup des cris de détresse. Il regarde et ne le voit plus. Il jette son habit et plonge trois fois ; il ne trouve pas son enfant. Il suppose qu'une vague l'a emporté. Il s'éloigne du bord avec sa barque ; il replonge et le trouve ; mais la mer, cette fois, a pris sa revanche ; le vieux marin ne ramène plus qu'un cadavre. Une sympathie profonde pour son malheur vint se joindre à l'admiration qu'il inspirait depuis longtemps. Ces deux sentiments respirent dans le mémoire que l'Académie a reçu ; elle les a partagés, et elle accorde à Hyacinthe Forcel un prix de 3,000 fr.

FONDATION SOURIAU.

M. de Montyon a trouvé depuis longtemps des imitateurs qui ont voulu attacher leurs noms à quelques-unes des récompenses que l'Institut décerne aux hommes de lettres et aux savants. Cette année, pour la première fois, l'Académie est chargée de distribuer un nouveau prix de vertu. L'homme respectable qui lui a donné cette mission s'appelait Jacques-Antoine Souriau. Il était le sixième enfant d'un cabaretier d'Étampes. Ses parents, dans un état de dénûment presque complet, n'avaient pu lui faire donner aucune instruction. Entré à l'âge de douze ans chez un horloger de sa ville na-

tale, il y resta assez longtemps, d'une conduite irréprochable, mais d'une habileté médiocre. Néanmoins il chercha et obtint une place chez un horloger de Paris. Il y fit peu de progrès dans son art, mais s'attacha, avec une énergie singulière, à faire son éducation intellectuelle et morale. Un fonds d'horlogerie, à peu près sans valeur, étant devenu vacant, il l'acheta au moyen d'une somme de 6,000 fr., que lui fournirent un ami et deux de ses sœurs. Par sa bonne conduite, le choix intelligent de ses ouvriers et l'administration prudente et loyale de ses affaires, M. Souriau a trouvé la fortune dans ce commerce. Son horlogerie, établie maintenant rue de la Paix, est devenue l'une des premières de la capitale. Quant à lui, après l'avoir cédée, il s'est retiré à Versailles. Il a passé dans cette ville le reste de ses jours, membre d'un cercle où se réunissaient bon nombre d'hommes éclairés qui venaient, comme lui, s'y reposer des fatigues de leurs anciennes professions et mettre en commun leur expérience de la vie. M. Souriau était surtout attentif au développement des institutions charitables qui, depuis les guerres du premier empire, ont été fondées parmi nous. Il était un admirateur déclaré de l'œuvre de M. Montyon, et lisait chaque année, avec le plus vif intérêt, vos rapports sur les prix de vertu. Aussi les neveux et nièces qu'il a institués ses légataires uniuversels n'ont-ils été ni surpris ni affligés d'apprendre qu'il laissait à l'Académie, par son testament, une somme de 25,000 fr., dont la rente devrait être employée, chaque année, à donner un prix de vertu dans le genre, dit-il, des prix fondés par M. de Montyon.

L'Académie accepte avec empressement ce nouveau mandat. Elle dispose de la rente qu'a produite le legs de M. Sou-

riau en faveur de Jeanne-Marguerite Hamel, institutrice de la petite commune de Sideville, département de la Manche, qui depuis trente-neuf ans a déployé les mêmes vertus que l'Académie honorait l'année dernière dans l'institutrice de la commune voisine de Beaumont-la-Hague, et dont la plume élégante et animée de M. Sainte-Beuve vous a fait un récit que vous n'avez point oublié. Rapprochement heureux pour l'arrondissement de Cherbourg, où se sont écoulées ces deux belles existences! Témoignage éélatant de la contagion du bon exemple!

Nous comptons, Messieurs, sur cette influence salutaire des bons exemples lorsque nous donnons la publicité la plus étendue aux simples récits de si grandes actions. Ils enseignent que dans toute position sociale, quelque humble qu'elle soit, on peut être un membre utile de la grande famille humaine; qu'il n'y a pas de malheureux qui ne puisse, à un jour donné, avoir l'honneur et la consolation de secourir un plus malheureux que soi. Et pour ceux dont l'infortune consiste à avoir épuisé toutes les jouissances du monde et à se décourager de la vie, peut-être, en nous lisant, seront-ils tentés de s'élever à la hauteur morale de nos modestes héroïnes, mettant comme elles tout ce qui leur reste d'intelligence et de fortune au profit de la charité. J'ose leur promettre que le bien qu'ils feront sera plus salutaire encore pour le bienfaiteur que pour l'obligé.

DISCOURS

DE M. LE COMTE DE FALLOUX

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

29 août 1867.

Messieurs,

Passer de l'éloquence à la vertu, ce n'est pas déchoir. Prendre la parole après M. Villemain est assurément un honneur redoutable ; mais parler de belles actions à côté des nobles pensées est chose naturelle. C'est cette alliance même qu'a comprise et qu'a voulu consacrer M. de Montyon. C'est par là que son généreux testament, qui fait loi pour l'Académie, a conquis aussi une grande place dans l'estime publique et donne lieu, d'année en année, à un concours étendu et sérieux.

Quelquefois cependant on s'est étonné que la mission de décerner des prix de vertu ait été confiée à une compagnie

littéraire. Beaucoup d'apologies ont répondu à beaucoup de critiques, et les apologies paraissent avoir triomphé. Arrivant trop tard pour prendre part au débat, je me bornerai donc à expliquer en peu de mots comment, à mon sens, l'opinion a définitivement sanctionné la pensée aussi intelligente que magnifique de l'illustre bienfaiteur.

Constatons d'abord que l'Académie n'a point à couronner les grandes vertus sociales. L'armée, l'administration, l'industrie, le clergé, dans leur ensemble, échappent à notre juridiction. La vertu militaire, la vertu civile, la vertu chrétienne, ces trois éléments fondamentaux de toute société florissante, ont leur cadre régulier, leur hiérarchie et leurs travaux au sein même de la nation. L'accomplissement de tous les grands devoirs publics reçoit le nom de vertu, et il a bien le droit de le porter. La gloire récompense une armée dans un seul jour, et quelquefois dans un seul homme ; mais ce jour et cet homme ne naîtraient point s'il n'y avait, de longue main préparée, une foule de soldats oubliés de l'histoire, qui ont tout immolé d'avance à cette journée impatiemment attendue, à ce général héroïquement obéi. Une armée, c'est l'élite d'un peuple qui répond : Voici mon sang, à qui lui dit : Voici le devoir. Un homme d'État, un administrateur, se fait un grand nom quand il réussit dans une grande œuvre ; mais que de collaborateurs inconnus ont mis leur intelligence, leur assiduité, leur santé dans ce nom qui ne les résume qu'en les absorbant ! Le fabricant qui invente ou qui perfectionne, l'industriel qui vient sous l'œil des souverains recevoir une récompense et des applaudissements justement mérités, ne pourrait pas plus se passer du dévouement de l'obscur ouvrier que l'ouvrier lui-même ne

pourrait, dans une aveugle et fatale jalousie, se substituer à l'inventeur ou au capitaliste ; et cette innombrable milice du sacerdoce chrétien, le prêtre qui enseigne et prie dans le sanctuaire, la sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui veille et s'épuise dans les hôpitaux, les apôtres de nos missions lointaines, ces exilés volontaires à la recherche du martyre, tous ceux-là, ouvriers, prêtres et soldats, ce sont les premiers et les vrais représentants de la vertu dans un grand peuple. Les uns gravent leur souvenir dans l'histoire ou dans la reconnaissance populaire, les autres inscrivent leur blason dans le ciel : aucun d'eux ne nous a été légué par M. de Montyon.

Sa pensée, tout élevée qu'elle ait été, ne vise point à cette hauteur. Elle ne pouvait avoir en vue que les traits de dévouement isolés et spontanés. Pourtant on ne lui rendrait pas pleine justice si on la croyait dépourvue d'une véritable utilité sociale. Cette pensée, c'était d'inviter une fois par an les lettres et les vertus à renouveler, sous les auspices d'une publicité solennelle, leur antique et féconde union.

Cette union, Messieurs, a été ingénieusement consacrée par M. de Montyon, mais elle n'a pas été inventée par lui ; elle est contemporaine du génie humain. Honneur à qui lui rend hommage, malheur à qui la nie ou qui la brise ! Les grandes pensées et les grandes actions viennent de la même source, se produisent aux mêmes conditions : il est donc assez simple qu'elles aient même tribunal, même récompense et même renommée. Les grandes actions comme les grandes pensées viennent du cœur, c'est-à-dire d'une conviction profonde s'emparant de toutes nos forces, dominant tous nos mouvements, faisant tout converger vers un même but,

subordonnant toutes les satisfactions secondaires à une passion principale, le plus souvent unique et absolue. C'est ainsi que se font tous les poëmes d'ici-bas, ceux de la fiction et ceux de la réalité. Tout ce qui divise le cœur affaiblit l'inspiration, et par conséquent diminue le rôle et la destinée de l'homme ; le doute n'est pas plus une Muse qu'une vertu ; le doute, quand il n'est pas une méthode, un préliminaire scientifique, n'est le plus souvent qu'une impuissance de l'esprit qui n'ose ou ne sait pas conclure, une défaillance de la volonté qui recule devant la persévérance ou le sacrifice. Ceux-là seuls sont grands parmi les artistes, parmi les poëtes et même parmi les politiques, qui savent se vouer et se dévouer.

La publicité de nos récompenses, présentée souvent comme une violence faite à la modestie, compagne inséparable de la vertu, ne mérite pas non plus, je le crois, les reproches qu'on lui adresse.

Oui, la vertu doit être modeste et pour ainsi dire ignorante d'elle-même, mais une société doit être fière de la vertu. L'humilité, qui sied bien à une personne vertueuse, deviendrait une coupable indifférence et de l'ingratitude dans une société si, sous prétexte de pudeur, elle craignait de signaler ce qui est beau et bienfaisant. Il faut au contraire proclamer le bien aussi souvent et aussi publiquement qu'on le peut : d'abord pour l'honorer, ensuite pour le propager. Ceux qui obtiennent vos récompenses ne les ont jamais sollicitées ; ils ne les ont pas même désirées ; voilà, Messieurs, la part de l'humilité. Mais vous à qui l'on signale ces actions longtemps ignorées, et qui croyaient l'être toujours, votre rôle est de les disputer à l'obscurité, de les attirer au grand

jour et de leur donner tout l'éclat dont vous pouvez disposer.

Nos vices d'ailleurs sont-ils eux-mêmes assez discrets pour imposer tant de réserve à nos vertus? Ni les provocations ni les amnisties ne manquent à nos mauvais penchants ; pourquoi nos bons instincts ne rencontreraient-ils pas aussi quelquefois faveur et encouragement? Tout exemple est un aiguillon pour le bien ou pour le mal, toute situation a charge d'âme : ne craignons donc pas de placer très en vue les modèles, d'élever très-haut le but proposé à tous, dussent quelques-uns ne pas l'atteindre. A l'oisif qui s'ennuie ou qui s'amuse trop, au riche qui prend naïvement le luxe pour un attribut de la distinction, au puissant qui ne connaît pas les limites ou les devoirs de la puissance, montrons ces vaillantes existences qui suffiraient à elles seules pour révéler l'immortelle et radieuse essence de l'âme humaine.

La première sur cette liste est Agathe Mahais, fruitière à Angers, et vous avez porté à deux mille cinq cents francs le prix que vous lui décernez.

Agathe Mahais manifeste dès la première jeunesse son penchant à la charité. Elle l'exerce d'abord envers sa famille ; orpheline à dix ans, elle s'occupe de ses jeunes sœurs; à vingt-huit ans elle adopte cinq enfants de son frère, simple maçon, qui venait de perdre sa femme, les élève et les entoure de soins jusqu'au moment où elle les voit en état de gagner honorablement leur vie. Des mariages avantageux se présentaient pour elle, mais aucun ne parvint à la séduire ; la vue des souffrances humaines attirait plus puissamment son cœur, et ce fut bientôt la charité qui l'envahit et l'occupa sans partage. Elle ne cessa plus de recueillir dans sa petite de-

meure, de nourrir, de vêtir des enfants, de jeunes filles qu'elle voulait retirer de la corruption. Durant tout le cours de sa vie, Agathe Mahais n'oublia jamais qu'une seule misère, ce fut la sienne.

Sa maison devint ainsi un hospice dans la véritable acception de ce mot ; et pourtant elle n'a jamais demandé ni à la bourse d'autrui qui se serait volontiers ouverte pour elle, ni au bureau officiel de bienfaisance, aucun secours ou subvention ; elle ne demande rien qu'à son propre travail, et elle met dans ses privations non sa fierté mais sa jouissance. En été, elle se lève à deux heures ; en hiver elle veille une partie de la nuit, de façon que son commerce ni son travail ne souffrent jamais des soins prodigués à ses hôtes. Quelques-uns l'aident, tantôt en gardant sa petite boutique durant son absence, tantôt en lui portant des légumes et des fruits ; mais d'autres la payent d'ingratitude : il en est qui lui dérobent le peu d'argent qu'elle gardait dans son tiroir pour leur propre entretien. Elle ne s'en plaint ni ne s'en irrite, prend quelques précautions de plus et pas une peine de moins. En 1852, elle avait recueilli jusqu'à sept pauvres à la fois, parmi lesquels était un jeune homme mourant d'une maladie de langueur et dont elle console la lente agonie avec toute la sollicitude d'une mère.

Bientôt ce sont les devoirs d'une fille qu'elle remplit durant plusieurs années près d'une pauvre femme octogénaire qui s'éteignit dans ses bras en la comblant de bénédictions. Tant de bonnes œuvres à domicile n'épuisent point encore son zèle. A chaque instant on la réclame, et elle court dans les quartiers les plus éloignés : ici elle porte le déjeuner à un enfant en apprentissage, là des remèdes à un malade, plus

loin des secours et du linge à une pauvre femme en couche, à tous des paroles affectueuses, des encouragements et de divines espérances. Telle a été, Messieurs, telle est encore la vie d'Agathe Mahais qui, quoique arrivée déjà à un âge avancé, n'a pas songé à une seule épargne. Je ne puis même vous promettre que la somme qu'elle devra à la générosité de M. de Montyon et à votre choix la mettra désormais à l'abri des plus dures privations. Ceux qui lui ont annoncé la récompense que vous lui destiniez l'ont trouvée surprise, reconnaissante, mais point émue : *Deux mille cinq cents francs,* a-t-elle dit, *c'est une bien grosse somme pour moi qui n'ai jamais rien possédé.* Puis, comme en contemplation d'œuvres nouvelles : *Voilà de l'argent qui fera plaisir à bien du monde*, ajouta-t-elle, sans se douter de la beauté de ce mot. Je ne puis donc vous garantir, Messieurs, que vous aurez adouci les vieux jours de cette admirable femme, mais je vous garantis sur sa parole que vous aurez multiplié bien des consolations et bien des soulagements autour d'elle.

Deux seconds prix de deux mille francs chacun appartiennent à Léonie Silie et à Clotilde Bocquillon.

Nommée très-jeune institutrice dans la commune de Fléchin, département du Pas-de-Calais, Léonie Silie commença par l'accomplissement exemplaire des devoirs de sa profession ; son dévouement pour ses jeunes élèves excita bientôt l'attention : on s'aperçut qu'elle ne leur donnait pas seulement l'enseignement, mais qu'elle partageait tantôt ses vêtements, tantôt son frugal repas avec les enfants les plus pauvres. En même temps, elle organise une réunion du dimanche pour les jeunes filles dont elle conserve la confiance

au sortir de l'école, réunion qui se termine par une collecte pour les malades.

Au mois de novembre 1859, le feu consume une maison voisine. Mlle Silie recueille les incendiés, à qui elle donne asile pendant tout l'hiver, et elle prodigue ses soins à l'un d'eux durant une maladie de trois mois. Seule dans toute la commune, Mlle Silie ne se souvient pas que cette famille si généreusement recueillie s'était signalée par une persévérante hostilité contre elle, et avait mis des entraves à sa nomination. Peu à peu, elle devient l'auxiliaire habituel du médecin près des malades, du curé près des pauvres. A toute heure du jour, de la nuit, on invoque son secours, et jamais personne ne rencontre de l'indifférence ou un refus. Avec elle cependant il y a quelquefois des privilégiés ; ce sont ceux que dans une petite ville on appelle des ennemis, et qui ne sont habituellement que des jaloux. Un autre habitant de Fléchin qui s'était rangé parmi les rares adversaires de Mlle Silie semble bientôt atteint d'une maladie mortelle, c'est celui-là surtout qu'elle ambitionne de soigner ; mais comment dissiper ses préventions et s'approcher de ce lit de douleur? Elle se fait rendre compte des goûts du pauvre malade, elle lui envoie de loin les petites satisfactions qu'il désire ; il en est informé malgré elle ; il en est touché, il veut lui exprimer du moins un affectueux regret pour le passé. Mlle Silie ne lui répond qu'en parlant de l'avenir, du seul avenir qui mérite ce nom. Elle avait vaincu ses préjugés envers elle, elle triomphe aussi de préjugés plus graves, et lorsque les yeux du malade se ferment, ils avaient entrevu la lumière, dont la charité est le plus pur reflet.

En 1865, la fièvre typhoïde compliquée d'un mal de gorge épidémique éclata dans la commune de Fléchin. Mlle Silie va de l'école au chevet des malades, revient du chevet des malades à l'école, épuise ses forces sans sacrifier aucun devoir, et quand cette première épidémie s'évanouit et que le repos va lui être rendu, c'est le choléra qui succède à la fièvre typhoïde. Le premier atteint est un ouvrier robuste âgé de quarante ans; sa mère vole à son secours; elle est frappée à côté de lui; tous deux succombent en quelques heures. L'épouvante s'empare de la population. Beaucoup s'éloignent en hâte. Déjà dans une commune de sept cents âmes on compte soixante malades et quinze morts. Qui donc va tenir tête au fléau, se multiplier, se dévouer sans relâche? « C'est encore notre admirable institutrice, » vous écrivent les habitants de Fléchin; elle porte et elle applique les remèdes, elle ensevelit les morts et leur rend les suprêmes devoirs. Près de chacun, elle trouve le moyen d'être toujours la première et la dernière, et quand le sous-préfet de Saint-Omer arrive au secours de la commune, accompagné d'un médecin et de sœurs de charité, pour seconder les efforts du maire, c'est Mlle Silie qui les reçoit, qui les conduit à toutes les demeures, qui leur indique toutes les souffrances. Tant que sévit le mal, on lui dit vainement : Soignez-vous, reposez-vous. Quand le fléau a disparu et lorsque la mort a cessé de planer sur le pays, elle croit devoir accepter durant les vacances la cordiale hospitalité d'une famille qui demeure à cinq lieues de Fléchin; mais à peine goûte-t-elle les premières douceurs d'une affectueuse réunion, qu'arrive une fatale nouvelle ; le choléra a reparu inopinément parmi ceux qu'elle vient de quitter. On veut la retenir au nom de

la raison, de la prudence ; vain langage ! Elle ne le comprend ni ne l'écoute, elle retourne précipitamment sur ses pas ; elle se reproche son absence ; elle reprend comme sa véritable place son poste au milieu du péril. Enfin l'épidémie a bien réellement disparu ; mais l'inquiétude et presque le remords demeure dans l'âme de Mlle Silie, car il en est toujours ainsi avec ces héroïnes de la charité ; ce n'est qu'en allant bien au-delà du devoir, que de telles natures se sentent d'accord avec elles-mêmes. Pour elles, l'idéal n'est pas dans l'imagination, mais dans la conscience, et lorsque nous admirons les actes accomplis, elles s'étonnent de notre admiration et ne fixent leurs regards que sur de nouveaux sacrifices.

Clotilde Bocquillon n'avait que seize ans lorsque ses parents vieux, infirmes et bientôt frappés de paralysie, tombèrent à sa charge. Son frère aîné, épileptique, réclamait plus de secours qu'il n'en pouvait offrir ; et ses sœurs idiotes, quelquefois furieuses, voulaient maltraiter tantôt leurs parents, tantôt leur sœur. Sans doute Clotilde avait tous les instincts de la charité ; elle cherchait, elle aimait les malades et les pauvres ; mais ce qui a surtout rempli sa vie, c'est cette longue et infatigable lutte contre la plus terrible des infirmités humaines, la privation de toute raison. Que de consolations, que d'encouragements l'homme ne puise-t-il pas dans un regard ami, dans un sourire, dans un serrement de main ! Mais consacrer une existence entière à qui ne s'en aperçoit pas, ne jamais entendre une parole d'affection ou de reconnaissance, donner pour donner, aimer pour aimer, puiser dans son seul cœur son courage, sa persévérance, sa récompense, quel héroïsme d'abnégation ! Si l'on nous de-

mandait quel est en ce monde le dévouement le plus méritoire, ne répondrions-nous pas volontiers : le dévouement qu'ignorera toujours celui qui en est l'objet? Eh bien, Messieurs, c'est le dévouement de Clotilde Bocquillon ; et voilà pourquoi vous lui accordez un de vos premiers prix, quoique nous ayons pour règle de considérer comme le simple accomplissement d'un devoir naturel tout ce qui se renferme dans le cercle de la famille.

Trois médailles de mille francs chacune sont offertes à Rosalie Foissac, à Aglaé Delon et à Marie Duchesne.

Fille d'un chapelier de Saint-Affrique et l'aînée de quinze enfants, Rosalie Foissac est entrée dès l'âge de treize ans au service d'une maison riche; mais bientôt le chef de cette famille perd une place lucrative ; des spéculations malheureuses achèvent sa ruine, et la jeune servante passe la nuit à coudre des gants afin de procurer, moyennant un léger salaire si péniblement gagné, du pain à ses anciens maîtres. Cependant elle apprend que son père et sa mère fléchissent sous le poids de l'entretien et de l'éducation de quatorze enfants. Elle revient près d'eux, elle les soulage dans leurs travaux et dans leurs soins. Grâce à son habile activité, une certaine aisance rentre dans sa famille, elle en profite aussitôt pour appeler près d'elle deux petites nièces orphelines ; mais elle ne se contente pas de préserver les siens des souffrances de la misère et des souffrances plus poignantes encore de l'inconduite, elle trouve moyen d'étendre sa charité au dehors de sa maison. Une malheureuse jeune fille dévorée par un mal hideux est reléguée sur la paille d'une écurie ; Rosalie Foissac la visite, panse ses plaies, les guérit et lui rend une condition honorable. Un ancien tailleur de la ville

a rebuté la commisération publique; par ses violences il s'est fait expulser de l'hospice de Saint-Affrique; Rosalie brave ses injures, triomphe de ses emportements, l'amène au repentir, à la résignation, et lui ferme les yeux après avoir du moins guéri son âme. Enfin, son père et sa mère, presque octogénaires, ne peuvent plus garder leur modeste chapellerie. Rosalie redouble de tendresse et de dévouement pour leur vieillesse, et leur permet à peine de s'apercevoir de leurs infirmités croissantes. Aussi, Messieurs, décernez-vous votre première médaille de mille francs à cette vie de labeurs et d'abnégation, qui n'a pas cessé de rayonner au loin, par l'action et par l'exemple, enseignant à tous l'inépuisable fécondité de ce christianisme qui se venge de tant d'attaques par tant de bienfaits, et dans lequel toutes les vertus s'alimentent réciproquement, l'amour de la famille conduisant à l'amour de l'humanité, l'amour de l'humanité réchauffant et développant encore l'esprit de famille.

Mlle Aglaé Delon habite la ville de Nemours, département de Seine-et-Marne. Dans des conditions d'origine plus favorables que Rosalie Foissac, elle a été cependant réduite par des malheurs domestiques à un revenu presque insuffisant pour son propre entretien, mais elle a compté pour rien les dures privations personnelles. Elle se plaît à rechercher les enfants orphelins ou abandonnés, elle les nourrit, elle les loge, elle les instruit jusqu'à ce qu'elle les ait mis en état de pourvoir à leur propre existence. La ville de Nemours est témoin depuis plus de vingt ans de ce zèle inépuisable et de ces adoptions qu'envierait l'amour maternel lui-même. C'est une sorte d'acclamation unanime et deux fois renouvelée qui a dicté votre choix.

Marie Duchesne n'a jamais quitté son humble village de Bonnœuvre près de Saint-Mars-Lajaille, en Bretagne. Née dans la pauvreté, destinée à être secourue plutôt qu'à secourir, Marie Duchesne n'aurait jamais été signalée à l'attention publique, si son curé, frappé à la fois des qualités de son cœur et des dons de son intelligence, ne lui avait dit un jour : « Je suis vieux, je suffis à peine aux devoirs de mon ministère, les enfants de ma paroisse languissent dans l'ignorance, notre budget est trop pauvre pour fonder des écoles, dévouez-vous et devenez institutrice. » Lorsqu'on lui tenait ce langage, en l'année 1842, l'excellente fille avait vingt-huit ans; elle savait à peine lire, elle ne savait nullement écrire, et n'avait jamais entendu parler d'arithmétique. Elle avait donc à apprendre tout ce qu'on voulait qu'elle enseignât. Le désir de son vénérable curé lui parut un ordre de la Providence; Marie Duchesne se mit à l'œuvre, travailla comme on travaillerait sous l'empire d'une ardente ambition, et, en moins de deux ans, au mois de septembre 1844, elle se présentait à l'examen, recevait le brevet d'institutrice, méritait plus tard deux médailles pour les succès de son école, et aujourd'hui l'inspecteur d'académie joint une chaleureuse recommandation à celle des plus hautes autorités du département de la Loire-Inférieure. Une telle vocation, en de si touchantes circonstances, mériterait presque à elle seule une de vos médailles, mais vous êtes bien sûrs que Marie Duchesne ne s'en est pas tenue là. En effet, ses élèves les plus pauvres sont ses enfants adoptifs, les vieillards infirmes de la paroisse sont ses amis préférés; ses récréations ne se composent que des œuvres d'une sœur de charité; ses promenades mêmes ont toujours un but : soit la

découverte des plantes médicinales, soit une excursion dans la forêt voisine, celle du marquis de Rochequairie, pour l'approvisionnement de tous les foyers pauvres ; son repos même, plus utile que la fatigue de beaucoup de gens, est encore une récolte et une aumône.

L'exemple de M. de Montyon ne contribue pas seulement à encourager et à seconder les bonnes œuvres, il suscite aussi des fondateurs. Un respectable habitant de Versailles, M. Souriau, a mis par son testament l'Académie en mesure d'ajouter une nouvelle médaille de mille francs à ses prix annuels. Nous décernons cette année le prix Souriau à Anastasie Gaudin.

Je me retrouve encore ici en face de compatriotes. J'ai eu l'honneur de connaître personnellement ceux dont je reçois la douce mission de vous entretenir. J'ose donc espérer que vous me pardonnerez si j'en parle comme un témoin, et même comme un ami.

Lorsque le voyageur le plus indifférent à nos révolutions parcourt les rives de la Loire limitrophes de l'Anjou et de la Bretagne, tout l'invite à s'arrêter dans la petite ville de Saint-Florent-le-Vieil : la beauté du paysage, la grandeur des souvenirs historiques, la majesté pathétique d'un monument, chef-d'œuvre du sculpteur David. Ce monument, dû à un ciseau républicain, est destiné cependant à honorer la tombe, à perpétuer la mémoire d'un des généraux de la Vendée. C'est que Bonchamps était un de ces caractères que respectent et qu'admirent tous les hommes animés eux-mêmes de convictions sincères ; c'est que, mourant, il a poussé un de ces cris qui retentissent dans la postérité, — que n'a-t-il retenti naguère au-delà de l'Atlantique ! —

« Grâce aux prisonniers, Bonchamps l'ordonne, » et cette dernière parole du héros est la seule inscription de sa tombe.

Tout près de l'église de Saint-Florent, qui renferme cet illustre tombeau, vivait et mourut un soldat qui avait suivi Bonchamps dans vingt-deux combats, qui l'avait soutenu dans ses bras mortellement blessé, et qui, s'élançant après avoir reçu son dernier soupir, avait porté au dehors l'ordre sublime de son général, et l'avait fait entendre partout avec ce même sentiment d'ardeur généreuse qui l'avait inspiré. En 1815, la Restauration avait donné à M. Lebrun une charge d'huissier peu lucrative dans cette contrée, et une pension de 300 francs sur le ministère de la guerre. Quelque modique que fût cette petite rente, Lebrun ne l'avait point sollicitée, il fut même étonné de recevoir une pension un peu supérieure à celle de plusieurs autres capitaines de paroisse. Un de ses camarades avait été oublié ; Lebrun écrivit aussitôt au ministre de la guerre, le priant avec instance de lui retrancher cent francs et de les reporter sur la tête de son ancien compagnon beaucoup plus âgé que lui. Le ministre s'y refusa. M. Lebrun ne murmura point, mais prit aussitôt le parti de les donner lui-même, et les versait chaque année avec une joyeuse exactitude. En 1830, la gêne de la famille Lebrun fut cruellement aggravée : M. Lebrun n'avait pas prêté serment au nouveau pouvoir. Il s'était privé ainsi du même coup de sa charge d'huissier, de sa pension, et, ce qui lui fut peut-être le plus pénible, du bonheur d'assister son vieux compagnon d'armes. Il se trouvait dès lors presque dénué de toutes ressources, chargé de l'éducation de onze enfants. Il avait pour unique servante Anastasie Gaudin.

Elle ne voulut point se séparer de cette noble détresse, et, lorsqu'au bout de quelques années M. Lebrun eut encore la douleur de perdre sa pieuse et courageuse femme, Anastasie Gaudin se consacra plus entièrement que jamais à toute sa famille. Chacun des nombreux enfants a reçu de cette brave fille tous les soins de la tendresse maternelle, et chacun commença dès lors à l'honorer et à l'aimer comme sa propre mère. Puis, quand les années s'appesantirent sur la tête de M. Lebrun, elle redoubla de dévouement, de vigilance, et souvent se refusait à toucher ses modestes gages, toujours fixés à soixante francs, comme ils l'avaient été au premier jour de son entrée dans la maison. A mesure que les enfants de M. Lebrun avaient grandi, ils avaient pourvu à leur propre existence, tous d'une façon très-honorable, mais modeste. Plusieurs offrirent à leur père de le recevoir dans leur ménage à Angers ou à Nantes, mais il fallait s'éloigner du tombeau de Bonchamps, près duquel il allait s'agenouiller soir et matin ; il fallait perdre de vue cette maison de pêcheur sur les bords de la Loire où il avait recueilli le dernier vœu de son général. M. Lebrun préféra demeurer à Saint-Florent en redoublant de privations toujours partagées et toujours adoucies par la sollicitude d'Anastasie Gaudin. A son insu même, elle faisait entrer dans l'humble ménage le fruit de ses travaux personnels. Un jour M. Lebrun avait exprimé le très-vif regret de ne pouvoir garder quelques mois près de lui un de ses petits-enfants, qui était son filleul. Anastasie Gaudin lui persuada que la dépense quotidienne n'en serait point augmentée, et qu'il pouvait en toute sûreté s'accorder cette jouissance paternelle. C'est qu'à cette époque elle était pro-

priétaire d'une centaine de francs amassés en filant assidûment, durant de longs hivers, avec cette adresse particulière aux femmes de l'Ouest, et qui figure déjà dans l'histoire de la Bretagne pour la rançon de du Guesclin. Anastasie Gaudin réservait cette petite somme pour le cas de quelque maladie imprévue de son maître ; la santé florissante de M. Lebrun la rassurant, elle consacra à la joie ce que la souffrance n'avait pas réclamé. Les économies de la pauvre servante donnèrent quatre ou cinq mois de bonheur au vieil aïeul, qui répétait sans cesse à ses amis : « Anastasie est une ménagère si habile que j'ai pu garder mon petit-fils tout ce temps, sans que ma pauvre bourse s'en soit aperçue ; son industrie fait vraiment des tours de force. » Le bon vieillard ne se trompait que d'un mot ; ce n'était pas l'industrie qui avait fait le miracle, c'était l'affection.

Ainsi vécut M. Lebrun durant de longues années, également inébranlable dans sa foi politique et dans une modération bienveillante. Il savait honorer tout ce qui conservait un caractère honorable ; il fut honoré lui-même durant toute sa carrière par les hommes les plus distingués de tous les partis. Personne non plus ne sépara de cette estime la pauvre servante que vous couronnez aujourd'hui. A ses moments de repos et pour toute distraction, elle filait au coin d'une cheminée, la plupart du temps sans feu, tandis que son maître, assis sur une chaise de paille dans l'embrasure d'une fenêtre au niveau de la rue, lisait quelque livre de piété, ou, en évitant de se nommer lui-même, causait avec ses amis des anciennes campagnes de la Vendée, et personne ne pouvait contempler sans émotion ce tableau du dévouement veillant en silence sur la fidélité.

M. Lebrun avait atteint sa quatre-vingt-neuvième année, et Anastasie Gaudin se flattait de le conserver encore de longs jours, car Dieu permet, grâce lui en soit rendue, qu'au milieu des plus poignantes inquiétudes, de douces illusions se mêlent toujours à la triste prévoyance, et le cœur de l'homme espère plus longtemps que sa raison. Cependant, le 12 février 1866, au moment où, avant le jour, il se levait pour aller, comme à l'ordinaire, commencer sa journée dans l'église de Saint-Florent, il fut saisi d'un soudain évanouissement et s'éteignit sans agonie en quelques heures. Il mourut entouré de la vénération de tous ceux qui avaient été témoins de son courage toujours calme, de sa résignation toujours douce, de sa sérénité toujours égale, quelle que fût la carrière ou l'opinion sur laquelle il eût à s'exprimer. Une telle mémoire ne pouvait manquer de protéger l'humble servante près de l'Académie, qui donne elle-même un utile exemple de cette haute impartialité, également éloignée de la passion politique exaltant outre mesure ce qui la flatte et des préjugés mesquins dénigrant ce qui ne flatte pas la victoire ou la fortune du moment.

Les médailles de cinq cents francs nous ramènent à M. de Montyon. Nous pouvons cette année en distribuer quinze. L'énumération complète en serait trop longue ; le choix entre elles serait trop difficile. J'emprunterai donc au livret publié par l'Académie quelques noms seulement, et pour ainsi dire au hasard.

Pierre Teulé d'abord, artilleur de la garde en garnison à Versailles. J'ai hâte de le nommer, car on pourrait croire que les hommes sont exclus de ce noble concours. En 1855, durant l'expédition de Crimée, le duc de Noailles parlant à

cette place demandait, aux applaudissements unanimes d'un public ému, que le prix de vertu militaire fût décerné à notre armée ; le même prix au besoin lui appartiendrait encore, et nous avons souvent pour gage des qualités du champ de bataille les qualités, plus difficiles peut-être, de la garnison. Teulé, soldat depuis vingt ans, sert dans la garde, et réside par conséquent dans les villes où le plaisir est le plus attrayant et le plus facile. Cependant il lui a refusé sa jeunesse, son temps et son argent. Il n'a qu'une pensée, soulager de loin ses parents forcément délaissés. Il leur consacre non-seulement sa paye, mais le modique salaire qu'il continue à gagner au régiment comme ouvrier tailleur. Dès qu'il a amassé dix francs, le brave canonnier les transforme en bon sur la poste et les envoie joyeusement au pays natal. Ces bons sur la poste sont relevés depuis quatorze ans et attestés par son colonel. Il nous est chaleureusement aussi recommandé par notre confrère de l'Académie des sciences morales, M. Bersot, bon connaisseur en sacrifices, et nous sommes heureux de récompenser une fois de plus l'amour filial, si naturel compagnon de l'amour du drapeau.

Marie Gabory, de Saint-Quentin-en-Mauges, va jusqu'à se dépouiller de ses vêtements pour réchauffer ou pour vêtir ceux qu'elle croit encore plus pauvres qu'elle.

Marie Viala, à force de sollicitude, arrache ses parents à la mendicité, et répond à ceux qui s'inquiètent de l'épuisement de ses forces : « *Ne craignez rien, Dieu ne m'a pas faite pour moi seulement, et il saura bien me soutenir.* »

Jean Vagosch, pauvre charpentier d'Hilbesheim, adopte d'autres ouvriers dénués et invalides.

Jeanne Lescop, qui, dans la commune de Saint-Adrien près de Guingand, a transformé depuis quarante-sept ans son humble demeure en école, prodigue, en outre, aux plus petits enfants les soins minutieux d'une salle d'asile.

Augustine Laseince se constitue le guide et le soutien d'un aveugle, à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine.

Marie Lerosier, d'Isigny (Calvados), est l'émule d'Anastasie Gaudin dans la fidélité domestique.

Maintenant, Messieurs, ma tâche ou plutôt la vôtre est accomplie. Vous avez recherché, vous avez pesé avec une scrupuleuse attention les actes qui font honneur à notre pays ; puisse désormais cette bienfaisante mission grandir et se développer encore ! Vous venez de couronner des individus ; Dieu veuille que vous ayez bientôt à couronner des peuples ! Vous venez de proclamer les noms de quelques-uns de nos concitoyens qui ont bien mérité de la France, en assistant leurs semblables ; puissiez-vous un jour signaler à la reconnaissance du monde les princes ou les nations qui auront le mieux mérité de l'humanité ! Une distribution de prix n'est plus aujourd'hui la fête du jeune âge seulement ; elle devient l'ambition de l'âge mûr, et la récompense des monarques aussi bien que celle des citoyens. De jour en jour les nations s'accoutument davantage à se visiter, à s'étudier, à se pénétrer les unes les autres. Il n'est plus de concours aujourd'hui qui n'aspire à devenir universel ; puisse donc la vertu profiter aussi de ce progrès, et entrer dans cette ardente émulation ! Puissent bientôt, d'un pôle à l'autre, les sentiments généreux se traduire en institutions indépendantes et durables, dominer l'égoïsme des intérêts et l'antagonisme des partis ! Puissent les masses participer à la plus

grande somme de bien-être possible, sans perdre les saines habitudes, ni le goût du foyer domestique ! Puisse la dignité de toutes les classes s'élever par la dignité de toutes les consciences ! enfin l'autorité et la liberté se réconcilier sous les auspices du respect, de ce respect qui meurt quelquefois faute d'aliments plutôt que faute de vitalité ! Partout aujourd'hui les hommages et les promesses sont prodigués à la paix, mais les actes se dirigent toujours vers la guerre, et les sanglants défis ne paraissent point toucher à leur déclin. Souhaitons que, d'année en année, les hostilités séculaires, les luttes nationales, se transforment en rivalités plus dignes de notre siècle, plus conformes aux leçons de l'expérience. Le monde, soyez-en sûrs, ne manquerait, dans cette arène nouvelle, ni de concurrents ni de juges ; car, il faut le dire à l'éloge de l'homme, si le succès l'éblouit, si l'audace l'entraîne, si la fortune le subjugue, la vraie grandeur seule l'émeut, l'exalte et l'attache. Faites passer devant lui le despotisme victorieux, la violence heureuse, le triomphe injuste ; il contemplera ce cortége, il s'inclinera peut-être, mais son âme restera froide et sa bouche muette. Faites apparaître la justice, l'honneur, la clémence, la pitié ; alors les cris jailliront du cœur, les applaudissements ne s'évanouiront pas dans l'air comme un vain bruit, et les actions dignes de mémoire naîtront de ces heures d'enthousiasme. Si ce vœu n'était point une utopie, l'Orient cimenterait alors avec l'Occident une alliance qui changerait la face du globe ; le Céleste Empire raserait sa vieille enceinte de murailles pour ouvrir un vaste horizon à la science vraie et à la civilisation sincère ; l'islamisme, qui jusqu'à ce jour ne nous a

emprunté qu'un habit, emporterait des bords de la Seine, de la Tamise et du Danube, le salut de la Grèce et l'émancipation des chrétiens; en Europe, les oppresseurs tendraient affectueusement la main aux opprimés, et ne souffriraient plus ni murmures étouffés, ni larmes secrètes; la race la plus forte nommerait la plus faible ma sœur, et les conquérants ne se borneraient pas à respecter les moulins; l'Amérique ne se contenterait pas d'abolir l'esclavage, elle en effacerait les derniers vestiges dans les mœurs aussi bien que dans les lois. Mais qui peut en ce moment jeter son regard vers l'Amérique sans l'y arrêter? Tout à l'heure la poésie en deuil va saluer l'image de Lincoln. Ce qu'elle ajoutera un jour, c'est que des clameurs qui paraissaient irrésistibles demandèrent au vainqueur l'immolation du vaincu; c'est que le successeur de Lincoln aima mieux compromettre une popularité que de souiller une cause, et que la tête de Jefferson Davis fut sauvée. Voilà la vraie grandeur; voilà ce que doivent méditer le succès qui n'a pas toujours le droit de s'appeler la victoire, et le patriotisme qui ne veut pas être confondu avec la vengeance; voilà ce que l'histoire et sa philosophie doivent revendiquer sans cesse, afin que le sentiment de la responsabilité devienne de plus en plus présent à la conscience publique, afin que la puissance et la force se sentent de plus en plus contenues par les freins invisibles et sacrés de l'ordre moral. Les Académies ne comptent pas parmi les corps politiques, mais elles ont voix consultative dans la sphère des sentiments et des idées. Qui voudrait les taxer de témérité, quand elles poussent l'esprit public dans une voie où, depuis plusieurs

siècles, elles n'ont cessé d'exercer une noble initiative? Puissent-elles contribuer encore aux progrès qu'il ne leur appartient pas de décréter! Puissions-nous voir bientôt le prix international de la vertu annoncé par le *Moniteur* des deux mondes! Qu'il soit fondé par la paix, décerné par la liberté, et que ce soit la France qui l'obtienne!

DISCOURS

DE M. LE COMTE DE CARNÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

20 août 1868.

Messieurs,

Lorsque l'Académie vient faire connaître à la France de nobles œuvres accomplies dans une profonde obscurité, ce n'est pas dans la pensée de les rémunérer par les récompenses qu'elle leur décerne. On n'applique pas au dévouement le système des primes, et personne ici n'a jamais tenté de faire de l'intérêt le principe générateur du devoir. Vainement quelques docteurs sans disciples se sont-ils efforcés de confondre ce que nos plus invincibles instincts commandent de séparer : pour les esprits les plus dévoyés, la vertu est demeurée ce qu'elle fut dans tous les temps, l'effort généreux de l'âme hu-

maine pour établir hors d'elle-même son centre de gravité, sous l'attraction de forces plus puissantes et d'espérances plus radieuses. Les lauréats sur lesquels nos choix s'arrêtent ne soupçonnent pas à l'heure où ils les méritent l'existence de ces couronnes tressées si loin d'eux ; ils ignorent, pour la plupart, les investigations dont leur conduite est l'objet, et qu'ils ne pourraient provoquer sans en perdre tout le fruit. C'est, en effet, une de nos traditions les plus constantes d'exclure du concours au prix Montyon quiconque aurait tenté une démarche personnelle pour s'y faire admettre.

Précédé d'une enquête administrative, ce concours ne laisse à la responsabilité directe de l'Académie que le classement à opérer d'après les documents qui lui sont fournis entre des actes fort divers par leur nature, mais présentant tous un caractère commun, l'immolation de soi-même. Lorsque cette compagnie vient accomplir les intentions d'un donateur généreux, sa tâche consiste donc à placer un moment sous le regard des hommes quelques existences écoulées jusqu'alors sous le seul regard de Dieu. Le caractère social d'une pareille mission ne pourrait être contesté que s'il était mal compris. Qu'un pays étudie le bilan de ses ressources pécuniaires, il a raison, car ses finances sont le patrimoine de tous et ne sauraient être conservées sans le plus vigilant contrôle; qu'il présente à l'Europe l'état de ses forces militaires, il fait bien, puisqu'on est respecté dans la mesure de sa puissance. Mais ce pays agit mieux encore s'il arrête quelquefois sa pensée sur ces richesses morales, trésor ignoré dont la découverte fortifie la nation aux heures de défaillance, en lui maintenant avec l'estime d'elle-même sa ferme confiance dans l'avenir.

La statistique des actes de dévouement et la recherche des formes sous lesquelles ils se produisent sont importantes à plus d'un titre. L'étude des dossiers adressés à l'Académie de toutes les parties de l'Empire suffit par exemple pour constater que ces œuvres d'abnégation journalière, dans l'inépuisable variété de leurs applications aux besoins des classes souffrantes, sont inspirées par la même foi, excitées par la même espérance, et que dans la langue du peuple généreux qui les accomplit, elles continuent de s'appeler, comme elles l'ont fait durant dix-huit siècles, des œuvres de charité. Les drames auxquels donnent lieu ces modestes dévouements sont dénués pour la plupart d'originalité et de couleur pittoresque. Le clocher d'un village marque le centre de l'horizon qu'ils embrassent; ils se jouent dans une chaumière ou le galetas d'un faubourg; ils se passent quelquefois entre les murs dénudés d'une école ou d'un ouvroir; les plus émouvantes de ces scènes domestiques se déroulent à des foyers qui ont connu des jours prospères, et sur lesquels la ruine s'est abattue sans les faire déserter par la fidélité obstinée de quelques vieux serviteurs.

Refaire périodiquement le même récit avec les mêmes éléments serait une tâche peu souhaitable, si une préoccupation littéraire était possible en pareille occasion. Le tableau de nos vertus pâlit à côté de celui de nos vices, car le spectacle de devoirs sévèrement accomplis est moins piquant que le récit de faiblesses devenues le thème d'apologies complaisantes et l'aliment habituel d'une curiosité blasée. A côté de cette presse dont l'ardeur s'allume au foyer de nos passions les plus élevées, une autre presse s'est développée comme une plante parasite sur le tronc qu'elle épuise: elle s'efforce de guérir

la France de la fièvre politique par la recette trop sûre du scepticisme, et voudrait l'hébéter et la corrompre afin de se préparer des lecteurs. Des spéculateurs en scandales, asservis aux besoins de leur triste industrie, prennent, pour étaler aux regards du pays les plaies qu'il faudrait lui cacher, autant de soin que nous en pouvons consacrer à mettre au grand jour les vertus qui l'honorent. L'Académie est heureuse, grâce à l'occasion fournie par une prévoyante sollicitude, de proclamer l'indissoluble accord du beau littéraire avec le beau moral en opposant une fois chaque année à d'énervantes peintures le tableau vivant d'une nation saine et forte; elle se complaît à introduire solennellement le chœur des humbles dans cette enceinte, théâtre de triomphes dont le caractère habituel n'est pas l'humilité. Il est bon que ces modestes vainqueurs la traversent avant de rentrer dans l'obscurité à laquelle ils échappent pour un jour, en y laissant avec le parfum de leurs vertus cette utile leçon que les plus belles victoires sont celles qu'on remporte sans y aspirer.

Quelle surprise n'aurait pas éprouvée durant les longues humiliations de sa vie l'ancienne esclave à laquelle est aujourd'hui dévolu le premier prix Montyon, s'il lui avait été révélé qu'un jour viendrait où des actes qu'elle croyait à la fois très-naturels et très-cachés seraient exposés devant cet auditoire et lui mériteraient une récompense à laquelle elle ne se savait aucun titre! L'Académie s'est félicitée sans doute d'avoir pu donner par cette désignation un nouveau témoignage d'intérêt à la cause de l'émancipation qu'elle a si longtemps servie; mais, lorsqu'elle a fixé son choix sur la négresse Nymphe, elle s'est déterminée par des motifs qu'il suffira

d'exposer pour constater qu'en la couronnant nous avons rempli un devoir de stricte justice.

On voit depuis bien des années se promener à Toulon, sur les quais du Mourillon, un vieillard derrière lequel marche dans une attitude respectueusement attentive une femme à l'aspect sauvage, dont les vêtements en lambeaux contrastent avec la propreté recherchée de son maître. Ancien colon de la Guadeloupe, celui-ci a connu en d'autres temps toutes les jouissances qu'apporte une grande fortune; mais sa ruine, que préparèrent des circonstances malheureuses, fut achevée par le tremblement de terre qui renversa la Pointe-à-Pitre. Fixé en France, M. Peillon put, grâce à des secours reçus de sa famille, vivre durant plusieurs années sans éprouver de trop pénibles privations; mais ces secours, qui ne tardèrent pas à devenir plus rares, cessèrent à l'époque où son grand âge les aurait rendus plus nécessaires. Dans l'abandon où s'achevait sa vie, un seul bien demeurait au malheureux octogénaire, le dévouement d'une négresse dont il s'était fait suivre, dévouement sans bornes, qui, pour être parfaitement libre depuis qu'elle avait touché la terre de France, n'en était devenu que plus ardent. Suppléer par ses efforts aux subsides des Antilles qui n'arrivaient plus, cacher à M. Peillon l'origine des petites sommes qu'elle se procurait par ses rudes labeurs, en attribuant aux amis d'Amérique le rôle souvent prêté aux oncles de ce pays, telle fut la constante étude de l'infatigable servante. Par quelles ressources pourvoyait-elle aux besoins de son maître, et comment parvenait-elle à le tromper pour ménager sa délicatesse? C'était là le secret dont elle se croyait maîtresse. Elle l'a gardé longtemps, en effet, et ce n'est pas sans peine qu'il a été découvert par

les chefs éminents de la marine sous le patronage desquels Nymphe s'est trouvée présentée aux suffrages de l'Académie française. Ce secret, le voici :

Pour cette femme, malgré les infirmités inséparables d'un âge fort avancé, la nuit est presque sans repos, car elle la consacre à gagner le pain du jour. Entre ces petites industries ignorées, ressource précaire des malheureux qui les exercent, il en est une qui a fixé, après d'autres tentatives moins heureuses, les préférences de la *vieille Dada,* surnom habituel donné à la négresse par les enfants du Mourillon. Tandis que M. Peillon repose, sa discrète nourricière se dirige, d'un pas furtif, vers le rivage afin d'y pêcher des oursins qu'elle court vendre au marché avant le réveil de son maître. Lorsqu'au souffle de la tempête la lame déferle avec force et la couvre d'écume, la négresse est heureuse, car la pêche sera probablement abondante, et quelque petite douceur viendra surprendre le vieillard à son lever. Mais si les premiers rayons du jour caressent les vagues endormies, cette fête de la terre et du ciel ne réjouit pas le cœur de l'Africaine, car plus la mer est belle moins la pêche est bonne, et, quand les oursins manquent, un déficit au budget quotidien la contraint d'implorer la pitié de quelques bonnes âmes. Celles-ci n'ont jamais refusé la digne servante, mais pour prix de leurs aumônes elles ont réclamé des confidences ; puis, au tort de la curiosité est venu se joindre celui de l'indiscrétion, et c'est ainsi que Nymphe, dont l'accoutrement étrange provoqua si longtemps les railleries de l'*âge sans pitié*, s'est trouvée dénoncée tout à coup, par une coalition de curieux et d'indisdrets, à l'admiration de la France. L'Académie a la confiance que le sentiment public ratifiera le choix qu'elle a fait de la

servante de M. Peillon pour lui décerner un prix de trois mille francs.

A côté de cette vertu cachée que toute une ville coudoya vingt ans avant de l'entrevoir, l'Académie en a distingué une autre d'un caractère très-différent, puisque l'acte qu'elle récompense, instantané comme le sont presque toujours les résolutions magnanimes, a été accompli en face de toute une population pour laquelle il fut un grand exemple en même temps qu'une sérieuse leçon.

Dans le courant de l'été dernier, une des tranquilles vallées qui séparent la France de l'Espagne entendit retentir une fusillade sur les pics qui la dominent. Trois militaires engagés dans une tentative avortée d'insurrection, vivement poursuivis par les troupes espagnoles, passèrent notre frontière et pénétrèrent dans la petite ville d'Arreau, portant au front le signe de la défaite et de la proscription. Deux de ces hommes étaient blessés, l'autre ressentait les premières atteintes d'une fièvre typhoïde qui l'a conduit aux portes du tombeau. Exténués de fatigue et couverts de sang, sombres d'aspect et presque farouches, ils implorèrent une hospitalité qui leur fut partout refusée, la crainte comprimant la pitié jusque dans les cœurs les plus honnêtes. La nuit approchait et la mort peut-être avec elle, lorsque Raymonde Olive, une humble ménagère déjà connue dans toute la contrée par son ardente charité, s'approcha des trois malheureux tombés de lassitude au coin d'une borne, les conduisit dans sa demeure et les installa dans sa chambre en se faisant leur garde-malade. Un médecin visita leurs blessures; il les déclara graves, mais curables, au moyen d'un traitement difficile, dont les prescriptions repoussantes furent appliquées par

Raymonde Olive avec une minutieuse exactitude. Se consacrant à cette œuvre pieuse avec une sollicitude qui fit parfois oublier aux deux blessés ce qui s'oublie le moins en ce monde, la famille et la patrie absentes, elle veillait en même temps au chevet de leur compagnon d'infortune, dont l'état fut plusieurs jours considéré comme sans espoir, et auquel elle dut faire administrer les derniers sacrements de l'Église. Le zèle éclairé déployé durant deux mois par cette généreuse fille dans l'accomplissement d'une tâche qui dépassait la mesure de ses forces comme celle de ses ressources, est attesté dans l'enquête ouverte sur ces faits par le juge de paix du canton d'Arreau, d'après les instructions de M. le sous-préfet de Bagnères. Dans le cours de cette enquête ont comparu avec les trois réfugiés espagnols un grand nombre de notables unanimes pour déclarer que ces étrangers sont probablement redevables de la vie aux soins de Raymonde Olive. Aucun secours n'est venu soutenir la pauvre ouvrière dans l'entreprise à laquelle elle s'est vouée avec une audace qui défie la prudence et en triomphe presque toujours; aucune subvention de l'État ne lui a été attribuée, parce que la solde réglementaire accordée aux réfugiés par le gouvernement français à la suite de l'échauffourée d'Aragon n'était payable qu'au dépôt formé à Bagnères, où ces trois malheureux n'auraient pu se rendre sans courir le risque évident de succomber en chemin. Si l'application rigoureuse des prescriptions administratives peut sembler regrettable en une telle circonstance, elle a eu l'avantage de laisser à Raymonde Olive tout le mérite de sa belle action, et l'Académie s'est empressée de s'y associer en lui accordant un prix de 2,000 francs.

A ces deux prix elle a joint six médailles de 1,000 francs

pour des actes très-divers par leur nature, mais auxquels elle a cru pouvoir attribuer la même valeur morale. La première médaille, portant le nom de son fondateur, M. Souriau, a été accordée à Jean Prévôt, surveillant de la navigation à Libourne, premier lauréat du concours de 1843, dont notre regretté confrère, M. Flourens, fit connaître au pays les actes héroïques. A cette époque, le nombre des sauvetages accomplis par Prévôt montait à vingt-sept. Il résulte d'un mémoire signé par les autorités de la circonscription maritime que ce chiffre s'élève aujourd'hui à soixante-trois. Avoir en vingt-cinq ans arraché, au péril de sa vie, trente-six personnes à la mort, de tels services peuvent être placés en regard des plus glorieux et paraissent appeler la même récompense. Les faits constatés dans ces documents sembleraient invraisemblables s'ils n'étaient établis par des attestations authentiques. Toutefois, les nombreux actes de dévouement qui honorent le nom de Jean Prévôt n'ont pu dérober ce vieux marin à l'application d'une mesure générale, et l'intrépide sauveteur, accablé d'infirmités, a perdu, depuis l'année dernière, avec les fonctions de surveillant de la navigation, le traitement qui l'aidait à vivre. C'est afin de lui donner une compensation nécessaire à sa vieillesse que l'Académie, dérogeant à ses usages, a résolu de le couronner une seconde fois.

A côté du vieil athlète dont le nom reparaît dans nos concours après un quart de siècle, vient se placer une fille qui, jeune encore, s'est dévouée à une maternité d'adoption dont elle a su porter la charge avec une douce fermeté. Marie Trémolet, domiciliée à Buzeins (Aveyron), avait pour amie une voisine, mère de cinq enfants. Celle-ci mourut laissant un mari dissipateur qui ne tarda pas à dévorer le faible patri-

moine dont il avait la garde. Émue de compassion pour ces malheureux en bas âge demeurés sans aucun soutien, Marie Trémolet a voulu remplacer auprès d'eux l'amie dont elle avait reçu le dernier soupir, et qu'elle avait peut-être, à l'heure suprême, consolée par une dernière espérance. Ce dévouement l'a conduite à repousser diverses propositions de mariage faites dans des conditions avantageuses, puis à quitter sa résidence pour s'établir dans une autre commune afin d'y rencontrer pour ces enfants des moyens d'instruction plus faciles. Par les soins assidus de Marie Trémolet ces orphelins sont pourvus aujourd'hui d'un état qui leur assure une existence honnête. C'est donc avec justice qu'ils rendent à celle dont le cœur a su trouver ces inspirations que la nature semblait avoir réservées aux mères, un hommage auquel se sont spontanément associés un grand nombre de témoins, tous d'accord pour attester l'intelligence de la jeune fille dans cette œuvre de persévérante tendresse.

Une pensée non moins généreuse a inspiré Mlle Guenin, qui a consacré quarante ans à la fondation d'écoles de filles dans le département de la Haute-Marne. A l'aide de ces stimulants dont les nobles âmes ont le secret, elle est parvenue à créer pour le sexe dont le concours fera surtout fructifier l'instruction primaire dans nos campagnes, une douzaine d'écoles libres; et ces établissements, installés par ses soins, se sont, pour la plupart, transformés en écoles municipales, que continue d'animer l'excellent esprit de leur fondatrice. Mlle Guenin ne pouvait manquer de fixer le choix de l'Académie, toujours empressée de témoigner sa sympathie pour un intérêt populaire d'un ordre aussi élevé.

Elle a placé au même rang dans son estime et dans ses ré-

compenses trois servantes d'un grand cœur, dont la fidélité a grandi au milieu des plus cruelles épreuves, sans jamais rester au-dessous d'elles. Marie Planchat, attachée au service d'un établissement métallurgique à Clichy-la-Garenne, a longtemps partagé les souffrances qu'entraîna pour son maître l'imprudente application de nouveaux procédés scientifiques à l'industrie qu'il se croyait appelé à transformer. Après avoir épuisé ses forces pour assister celui-ci dans la partie la plus pénible de ses travaux, elle en a dépensé le reste en allégeant, par un labeur sans relâche, pour la famille de cet homme déçu dans toutes ses espérances, les angoisses de la misère, partage trop fréquent des inventeurs placés dans l'alternative des grands succès et des grands revers. Une autre servante, Anne Théron, de Nancy, âgée de soixante-dix-sept ans, est depuis sa jeunesse au service d'une famille dont le chef, pourvu d'un emploi administratif, laissa en mourant cinq enfants dans un état voisin de l'indigence. Continuer à les servir sans recevoir de gages ne fut pas pour Anne Théron un sacrifice, car son cœur leur appartenait bien plus encore dans le malheur que dans la prospérité. Mais bientôt la mort de la mère de famille vint imposer à la noble servante un devoir plus difficile : elle dut, à l'aide de quelques ressources personnelles, pourvoir, à peu près seule, à l'éducation du plus jeune orphelin ; et c'est pour cette tâche heureusement accomplie que le choix de l'Académie s'est arrêté sur elle. Des motifs à peu près semblables ont fait attribuer une médaille de 1,000 francs à Marie-Anne Fabié, de Montpellier, placée chez une personne tombée d'une situation élevée dans le dénûment le plus complet. Anne Fabié a fait plus que de rester au foyer commun après la catastrophe ; elle

s'est senti la force de le quitter pour entrer au service d'étrangers, afin de s'assurer des ressources dont la destination est connue de tous à Montpellier. C'est ainsi qu'au moyen d'un salaire péniblement gagné elle a pu, depuis cinq ans, pourvoir seule aux besoins de la personne pour laquelle elle s'est imposé la plus poignante des douleurs, celle de s'en séparer. On lit donc avec plus d'émotion que de surprise ces mots sortis du cœur dans une lettre écrite par la maîtresse si justement reconnaissante d'Anne Fabié : « C'est à elle seule et à ce miracle d'abnégation continue que je dois de vivre encore, malgré les épreuves qui ont brisé mes forces, mais dont j'aurais tort de trop me plaindre, puisqu'en me les imposant, la Providence a placé, pour m'assister, un tel ange sur mon chemin. »

L'Académie attache un prix tout particulier, et l'on ne saurait s'en étonner, à honorer les dévouements de cette nature. Les révéler, en les couronnant, c'est protester contre l'une des misères de notre temps, l'esprit de la domesticité au sein de quelques grandes villes. Après la chute des sociétés antiques et la destruction de l'esclavage, qui en était la base, le christianisme avait agrandi le cercle de la famille en proclamant l'égalité naturelle des êtres rachetés au même prix et réunis au pied du même autel. Cette communauté d'origine et d'avenir, comblant l'abîme ouvert entre les hommes par les accidents de la naissance et de la fortune, imprimait à la différence de leurs conditions le caractère d'un fait transitoire, sans influence sur la fixation de leurs destinées définitives. D'autres idées ont engendré d'autres mœurs, et celles-ci conduisent à poser un problème dont il est difficile de méconnaître la gravité. Dans le contrat de louage intervenu

entre des parties condamnées à vivre ensemble en n'ayant à mettre en commun que leurs impatiences mutuelles, quel lien moral les rattachera désormais l'une à l'autre, quel baume guérira les blessures, inévitables résultats d'un contact quotidien? A mesure que se relâche l'association formée par l'analogie des habitudes et la longue durée des services, les domestiques devenus étrangers à la famille, quoique résidant sous son toit, se transforment, aux yeux du maître, en témoins importuns et en auxiliaires fâcheux quoique indispensables. Après les machines à coudre on souhaiterait volontiers des machines à servir, car celles-ci seraient à la fois et plus dociles et plus discrètes. Si de pareils sentiments peuvent être soupçonnés par ceux qui les provoquent, et si l'égalité des droits politiques rend plus pénible encore la dépendance personnelle, faut-il beaucoup s'étonner que les maîtres apparaissent trop souvent aux yeux des serviteurs comme de purs et simples capitalistes, avec lesquels il est naturel de traiter d'après les rapports ordinaires entre l'offre et la demande?

Les sciences économiques auront à résoudre cette difficulté avec beaucoup d'autres. En attendant, l'Académie se complaît à constater combien la religion du foyer conserve encore de croyants et de martyrs; elle est heureuse de montrer par d'éclatants témoignages, recueillis dans la plupart de nos départements, quelle puissance exercent en France, malgré de très-périlleuses excitations, les saines traditions de la société domestique qui, pour prix de quelques ennuis, assurent aux familles où les serviteurs vieillisent à côté de leurs maîtres la douce compensation d'attachements éprouvés.

De longs services gratuits rendus avec une admirable abnégation, et des soins persévérants prodigués aux pauvres,

ont appelé notre attention sur six respectables filles auxquelles ont été décernées des médailles de seconde classe, de la valeur de 500 francs. Je me bornerai à citer ici leurs noms, ce que n'attend pas même leur modestie : Miette Versanne, à Bergerac ; Véronique Hilaire, à Blois ; Marie Sauvagnat, à Paris ; Marie Couet, à la Flèche ; Germaine Prieur, à Samoreau (Seine-et-Marne); Catherine Bideau, à Marans (Charente-Inférieure). Des médailles de la même valeur ont été attribuées pour une pratique assidue de la charité sous ses formes les plus délicates à Mme Giret, à Lacapelle (Aisne); à Mlle Célina-Augustine Delattre, à Verlinghem (Nord); à Marie-Louise-Séraphine Pogam, infirmière à l'hôpital de Nantes; à Célestine Voisinot, à Argenteuil (Yonne); à Marie-Yvonne Le Page, à Saint-Brieuc; à Joséphine Liberté, à Caumont (Ariége); et à madame Pattier, à Grazay (Mayenne). Enfin, une dernière médaille de 500 francs a été décernée à Jean-Baptiste Audon, marinier à Avignon, qui, sur les bords dangereux du Rhône, promet un digne émule à Jean Prévôt.

On peut regretter que le pays ne soit pas en mesure d'étudier, avec l'attention que les membres de cette compagnie ont le devoir d'y apporter, les documents réunis depuis 1821 pour ces concours annuels, Les vivantes réalités qu'il rencontrerait devant lui feraient voir, avec une évidence que ne saurait obscurcir aucun sophisme, quelles idées ont la puissance de dilater le cœur de l'homme, et à quelles eaux se rafraîchissent encore nos vieilles sociétés, lors même que le grand nombre boit au courant de ces eaux salutaires sans en connaître la source. Une autre conclusion pourrait ressortir de cette étude : tant d'actes de vertu accomplis avec un si joyeux courage par les plus petits et les plus pauvres met-

traient hors de doute cette vérité trop méconnue, que, nonobstant les chances diverses de la vie, l'égalité existe sur la terre dans le bonheur comme dans le devoir, et qu'aucune condition n'a reçu le privilége des seules jouissances véritables. Sous quelque forme qu'il se produise, l'oubli de soi-même procure à quiconque s'en trouve capable l'intuition instantanée de cette beauté morale qui nous apporte et la plus puissante des forces et le plus vif des plaisirs. Il en est du soleil de l'âme comme du soleil qui nous éclaire : sa lumière luit pour tous. L'indigent luttant contre la faim, l'ouvrier succombant sous le poids de son travail, le prisonnier auquel sont mesurés l'air et l'espace, se réchauffent, en dépit du sort, aux rayons de cet astre sacré quand leur cœur est assez haut pour en recevoir et en concentrer les flammes. Ni la richesse ni la grande culture de l'esprit ne sont nécessaires à l'épanouissement de la fleur qui parfume notre vie mortelle, et nul n'est déshérité du droit d'en respirer les fortifiants aromes. Ni le vrai, ni le beau, ni le bien, ne sont, grâce au ciel, le domaine réservé du petit nombre; et de tout lieu, si humble qu'il soit, on peut s'élever, par un élan généreux, sur les hauteurs où perce l'azur des horizons sans fin. Une noble jeune fille dont l'Académie a couronné les œuvres, et dont avec autant de justice elle aurait pu couronner les vertus, a montré, par un éclatant exemple, que la poésie est moins l'expression des choses à travers lesquelles elle se reflète que la respiration naturelle d'une grande âme. Le *Journal d'Eugénie de Guérin* constate ce qu'une existence écoulée dans un milieu modeste, sans autres incidents que ceux de la vie usuelle, peut recéler de hautes aspirations et laisser en s'éteignant de traces lumineuses. A la voix de celle

qui les évoque, les personnes les plus vulgaires s'y transforment, pour ainsi dire, en venant prendre leur place dans l'ordre universel, et se couronner sous sa main d'une sorte d'auréole.

On dirait qu'une transfiguration semblable s'opère chez tous les êtres voués à la pratique assidue du bien, en quelque condition qu'ils se rencontrent. Ils brillent dans l'ombre comme la lampe d'un sanctuaire, et s'élèvent au-dessus de l'humanité dans la mesure où ils la servent. Si leur visage garde la trace des passions vaincues et des douleurs surmontées, il porte plus visible encore l'empreinte de la sérénité qui suit la victoire. Lorsqu'on a goûté la douceur de l'immolation volontaire, la *joie des larmes* dont parle le poëte est surpassée par la joie de la privation acceptée et choisie. Les satisfactions que l'homme se refuse ne sont pas celles qui profitent le moins à son bonheur, car tout le secret du grand art d'être heureux consiste à restreindre le champ de nos désirs pour élargir celui de nos devoirs, de manière à nous occuper toujours des autres plus que de nous-mêmes.

Si cette pensée se dégageait naturellement des faits qui viennent de passer sous nos yeux ; si nous l'emportions tous comme un souvenir de la fête où l'intelligence couronne la vertu en s'inclinant devant elle, la fondation de M. de Montyon aurait eu certainement la plus heureuse fortune. Ce n'est rien hasarder que de la lui garantir aujourd'hui. L'idée qui l'inspira, d'abord incertaine et confuse, s'est précisée par les formes diverses sous lesquelles elle s'est produite, et plus encore peut-être par les vives controverses qu'elle a provoquées. A l'imputation d'appliquer aux choses de la conscience les procédés d'encouragement en usage pour l'élève du

bétail et l'extension des cultures fourragères, l'Académie a répondu par l'établissement d'une solennité, très-nouvelle sans doute, mais à laquelle les sympathies du pays et son émotion toujours croissante ont bien assigné son véritable caractère. Elle a cherché dans l'ombre des lauréats, non pour les récompenser, mais afin de les donner en exemple; à ce pays auquel ne manque aucune distraction et que fatiguent tant de spectacles, elle a présenté, avec l'autorité qui s'attache à l'indépendance de ses jugements, le tableau le plus propre à l'honorer lui-même et à le rassurer en présence des obscurités de l'avenir.

DISCOURS

DE M. PRÉVOST-PARADOL

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

9 décembre 1869.

MESSIEURS,

Le premier mouvement de celui d'entre nous qui a le grand honneur de vous présenter le rapport annuel sur ce prix de vertu que nous devons à une inspiration généreuse de M. de Montyon, est de sentir quelque embarras et même quelque confusion au moment de remplir cette noble tâche. On se demande involontairement quel titre on peut avoir à juger la vertu et s'il ne faudrait pas s'être montré soi-même capable de quelques-unes de ces belles actions avant de prétendre à les récompenser. Joindre le modèle au précepte,

telle est la loi glorieuse de l'Institut pour tous les autres genres de récompenses qu'il lui appartient de décerner; et quand cette Académie en particulier couronne quelque heureuse production du génie littéraire, on reconnaît d'autant plus volontiers sa compétence qu'on voit siéger sur ses bancs nombre d'hommes qui ont honoré les lettres françaises par leurs écrits avant de les encourager par leurs suffrages, et qui ont acquis, en donnant des exemples, le droit de rendre des jugements.

S'il en était de même de la vertu, si la compétence à la juger ne s'acquiérait que par la pratique, la tâche d'apprécier les actions vertueuses ne serait-elle pas dévolue à ceux-là même qui les ont accomplies? ne serait-il pas nécessaire de les réunir pour choisir parmi eux leurs juges et pour décider les uns sur les autres, comme on le fait depuis quelque temps pour le concours annuel des arts du dessin? Quelle assemblée, Messieurs, que celle de ces serviteurs des infirmes et des pauvres, et combien cette réunion, dominée par l'unique désir de soulager les hommes, ressemblerait peu à celles où l'on se dispute le droit de les conduire! Si l'on rapproche par l'imagination ces gens de bien qui vivent épars et s'ignorant les uns les autres, si l'on se représente ces bienfaiteurs patients et obscurs tenant en main l'humble attribut de leur saint ministère, le livre usé où l'enfant du pauvre apprend à lire, le morceau de pain que l'indigent porte à l'affamé, si l'on contemple ces visages qui expriment le plus souvent une innocente simplicité et la fatigue d'un constant labeur, mais qui sont éclairés et ennoblis par l'habitude des pensées généreuses, si l'on ressent enfin la chaleur de cette flamme divine de la charité qui se dégagerait, pour ainsi dire, de toutes ces

belles âmes, foyers vivants dans lesquels elle ne cesse pas de luire, comment ne pas reconnaître qu'une telle assemblée serait la plus noble que la terre ait jamais vue et la plus capable de faire honneur au genre humain ?

Mais cette assemblée imaginaire serait plus incompétente que nous, Messieurs, pour juger de sa propre vertu, sans qu'il soit même nécessaire d'ajouter qu'elle ne voudrait certainement pas entendre parler de récompenses. La vertu ne peut être appréciée avec justice par des cœurs auxquels elle est si naturelle, tandis qu'elle se montre dans tout son éclat à ceux qui de près la contemplent. C'est par une connaissance plus générale de la nature humaine, c'est par la familiarité que la culture des lettres et la pratique de la vie nous donnent avec les penchants les plus forts et les plus constants du cœur de l'homme, qu'on devient de plus en plus capable de discerner la beauté d'une action et d'en mesurer toute la grandeur. L'instinct naturel qui nous fait juger du bien et du mal existe et se fait jour chez les plus humbles de nos semblables; mais cet instinct se fortifie et s'aiguise dans un esprit sain, à mesure que cet esprit s'éclaire et qu'il pénètre plus avant dans l'ordre universel. Ce n'est donc pas une mauvaise condition, pour avoir le sens droit en ces matières, que d'être, selon le beau vers de notre ancêtre Boileau, qui parlait cette fois modestement de lui-même :

Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Je ne veux pas faire entendre que la vertu n'ait pas de représentant parmi nous, bien au contraire; mais à coup sûr elle ne compte dans cette enceinte que des admirateurs et des

amis, et c'est surtout parce qu'on la respecte et qu'on l'aime qu'on se sent capable de la juger.

En effet, Messieurs, on ressent d'autant plus d'admiration pour la vertu qu'on la regarde de plus haut et qu'on se rend mieux compte de son rôle en ce monde. Montesquieu a dit que la vertu était le ressort des républiques ; il aurait pu dire d'une manière plus générale qu'elle est le soutien des sociétés humaines, quelle que soit leur façon de se gouverner. On sait comment les atomes du monde physique sont animés d'un mouvement centrifuge qui tend à les disperser dans l'espace tandis qu'au contraire l'attraction les retient et les enchaîne. C'est à peu près l'image des sociétés humaines sans cesse combattues entre la vertu, qui en est le lien véritable, et l'égoïsme, qui tend à les réduire en poussière. Tout sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général, tout effort d'abnégation personnelle, toute action, en un mot, que notre conscience déclare digne d'être donnée en exemple à nos semblables, est pour ainsi dire une parcelle de cette somme de vertu qui est indispensable au maintien de l'ordre social, qui contribue à la durée et à la solidité du contrat tacite sur lequel cet ordre repose, de telle sorte que quiconque a bien agi a travaillé pour sa part à l'affermissement de ce magnifique ouvrage. Aussi n'est-ce pas seulement l'impression de la beauté morale, mais encore un mouvement instinctif de gratitude pour le service rendu à la société tout entière, qui nous porte à honorer les grandes actions et les nobles sacrifices. Quand, par exemple, un homme de guerre, sur le point d'atteindre enfin les grandes choses auxquelles l'avait destiné la nature et vers lesquelles le poussait le sentiment public, s'arrête pour rester fidèle à ses croyances, laisse cueillir à d'autres

les lauriers qui étaient sous sa main et fait stoïquement passer l'honneur avant la gloire ; quand un éloquent évêque, qui a défendu fermement son Église contre les puissances de ce monde, se dévoue dans cette Église même à la cause trop menacée de la raison, de la liberté morale et de la justice, et sacrifie, sans hésiter, à ce devoir pénible, le repos de sa vieillesse, ne sentons-nous pas, Messieurs, que l'admiration ne nous acquitte pas suffisamment envers de tels hommes, qu'ils ont droit, en outre, à notre reconnaissance pour le secours qu'ils apportent à la conscience humaine, et que nous sommes, dans le sens le plus élevé du mot, leurs obligés?

Mais ce n'est pas à ces formes éclatantes et un peu fières de la vertu que sont destinées les récompenses de M. de Montyon ; ce genre élevé de vertu tient de trop près à nos luttes, soulève trop de tempêtes et est en même temps entouré de trop de prestige pour avoir rien à démêler avec ces modestes couronnes. Elles sont surtout offertes au dévouement courageux de celui qui hasarde sa vie pour le salut de ses semblables, et plus encore à cette forme douce, patiente et bienfaisante de la vertu qui s'appelle la bonté. La bonté, Messieurs, quand on la considère de près, n'est rien moins que le privilége le plus particulier de notre nature et le trait qui peut-être nous distingue le plus profondément du reste de l'univers. Nous ne sommes plus au temps où les animaux passaient pour des machines ingénieuses, et nous savons tous que plusieurs d'entre eux ont en commun avec nous à divers degrés l'intelligence, le courage et quelques lueurs de cet attachement maternel qui est nécessaire à la perpétuité de l'espèce. Mais, au milieu de toutes les grandeurs du monde physique, des éclatantes beautés qui le décorent, de ses vastes mouve-

ments soumis à des lois inflexibles, au milieu de cet âpre combat pour la vie, auquel tout ce qui existe est condamné, vous chercherez en vain la bonté : elle n'habite que le cœur de l'homme.

Seul entre toutes les créatures, l'homme connaît une autre émotion que celle de sa propre souffrance ; le contre-coup de la douleur d'autrui l'atteint, et, en portant secours à qui souffre, il sent qu'il se soulage lui-même. Bien plus, il sent qu'il s'élève; il découvre qu'il y a de ce côté dans son âme une sorte de chemin ouvert vers une région supérieure à celle où s'agite tout ce qui l'entoure et où le reste de son être le tient lui-même attaché. Enfin il ne peut se résoudre à se croire le seul être bon dans l'univers et à regarder son cœur comme l'unique sanctuaire où la bonté réside. Il cherche donc à entrevoir, au-delà des rigueurs du monde visible, la souveraine bonté unie à la pleine puissance, et c'est là qu'il met son espoir ou plutôt son recours contre la dureté de la nature et contre les froissements de la vie. Quand les mœurs s'adoucissent, quand l'homme s'améliore, la bonté est le trait qui le frappe et l'attire le plus dans sa conception de la personne divine. Un poëte ancien a dit que la crainte avait enfanté les dieux; soit, si pourtant c'est le culte de la peur qui a élevé les premiers autels, c'est le culte de la bonté qui les conserve.

On remarquera, cette année comme les autres, que les belles actions auxquelles nous accordons les récompenses léguées par M. de Montyon sont principalement l'œuvre des pauvres et l'œuvre des femmes, et que ce sont des noms de femmes et des noms de pauvres qui s'ajoutent sans cesse à ce livre d'or de la charité. La raison en est bien simple,

Messieurs : c'est que la bonté est plus fréquente chez les femmes et plus méritoire chez les pauvres. La charité du pauvre envers le pauvre a quelque chose de plus élevé que celle du riche, non-seulement parce qu'elle coûte davantage à celui qui la fait, puisqu'elle entame le nécessaire au lieu de s'arrêter au superflu, mais encore parce que, le plus souvent, le pauvre n'a rien à donner que lui-même, et que c'est lui-même qu'il donne au prochain quand il accroît pour le prochain son travail et sa peine, quand il élève un enfant, quand il veille un malade, quand il recueille un vieillard. Le bienfait du riche est loin d'être sans mérite, alors surtout que ce bienfait vient de la générosité de son cœur, que ce n'est pas un devoir froidement accepté, qu'on n'y voit pas seulement une des charges de la richesse, et comme une précaution à prendre pour être en règle à l'égard des hommes et à l'égard de Dieu. Mais, si méritoire que soit la charité du riche (et nous en connaissons tous qui sont dignes de tous les éloges), elle ne peut nous émouvoir au même degré que la charité allant jusqu'au dévouement entre les pauvres. Nous avons tous lu quelques récits immortels où sont décrits les désastres d'une déroute ou d'une retraite, comme la retraite des Dix mille, par exemple, ou comme cette retraite de Russie dont le témoin éloquent et respecté siége encore parmi nous ; quelle admiration, mêlée d'attendrissement, nous saisit le cœur, quand, au milieu de ce débordement de l'égoïsme humain que l'extrême péril surexcite, on voit par instants la divine charité se faire jour et quelques-uns de ces infortunés s'élever, par une généreuse pitié pour autrui, jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes ! Messieurs, c'est un spectacle semblable et non moins touchant

que nous offre la vie de tous les jours, quand la main du pauvre s'étend vers le pauvre. L'existence de l'indigent est une déroute perpétuelle; il combat au jour le jour, assiégé de besoins et dévoré d'inquiétudes; les pauvres sont les vaincus et les blessés de la bataille de la vie; on ne peut trop les honorer ni les seconder quand on les voit se secourir les uns les autres.

Dans cette œuvre de dévouement, les femmes sont toujours les premières; elles ne veulent pas sans doute qu'on oublie qu'elles ne sont pas nées seulement pour augmenter ici-bas le charme des heures heureuses, mais encore et surtout pour alléger notre fardeau dans les jours d'épreuve. Elles nous sont supérieures en ce point que l'impression que leur laisse la vue de la souffrance est à la fois plus vive que la nôtre et plus durable, et par conséquent plus féconde en bonnes actions. On a dit avec plus d'esprit que de vérité, en faisant allusion aux désordres que les passions produisent dans le monde, que dans toute affaire où le mobile d'un méfait ne se découvre pas tout d'abord, il faut se demander où est la femme. Messieurs, mieux instruits que bien d'autres par l'expérience de ces concours, nous avons pleinement le droit de retourner ici cette injuste parole: c'est lorsque nous remarquons une persévérance laborieuse dans le bienfait, une patience invincible, un art ingénieux à tirer beaucoup de peu ou même quelque chose de rien, une noble témérité à s'engager dans le bien en comptant sur le secours d'en haut, cette délicatesse enfin et cette douceur légère que la main de l'homme ne saurait imiter, c'est alors que la question proverbiale: « Où est la femme? » nous vient aux lèvres, non plus avec le sens moqueur que le vulgaire lui donne, mais avec une émo-

tion profonde et avec une admiration respectueuse pour ce trésor infini de charité que recèle le cœur des femmes.

Cette année, sur vingt-huit récompenses qu'accorde l'Académie sur les fondations Montyon, Souriau et Lasne, nous rencontrons seulement le nom de deux hommes : l'un, Pierre Lapeyre, qui reçoit une médaille pour avoir donné les soins les plus constants et les plus dévoués pendant plus de vingt ans à des sœurs infirmes ; l'autre, Pierre Guary, facteur rural à Martel (Lot), pour un acte de courage vraiment digne d'admiration. Pierre Guary, faisant un matin sa tournée habituelle, rencontre un ouvrier qui courait vers la ville et allait chercher du secours pour un homme tombé dans un four à chaux. On était à trois kilomètres de la ville et nulle assistance ne pouvait venir à temps. Guary s'approche de cette fournaise, dont sortait une fumée suffocante. Il saisit une échelle, descend et remonte, tenant dans ses bras un malheureux qui respirait encore. Mais, après quelques échelons franchis, il perd connaissance et retombe avec son fardeau. Les secours arrivent alors, on retire un cadavre et un vivant qui ressemblait à un cadavre. C'était Guary privé de sentiment, brûlé et mutilé, mais qui, grâce à Dieu, survit à sa belle action et en reçoit aujourd'hui la récompense. L'Académie a décerné à Pierre Guary un prix de 2,000 francs.

Nous entrons maintenant dans l'ordre des vertus paisibles qui exigent, au lieu d'un mouvement d'héroïsme, un perpétuel effort, et le nom de Mlle Euphrasie Coursault, lingère à Ligueil (Indre-et-Loire), tient à bon droit le premier rang sur cette liste d'honneur. Mlle Coursault a d'abord recueilli deux vieillards pauvres ; puis, cédant sans doute à la douceur de bien faire comme à une tentation irrésistible, elle agrandit

cet asile malgré plus d'une critique et plus d'un reproche, et y appela d'autres malheureux qu'elle soutint de son labeur. Ceux-là même qui blâmaient son imprudence ne tardèrent pas à lui amener d'autres infortunés à secourir, et son active charité s'agrandit avec sa tâche. Un négociant chez qui elle avait mis une somme en dépôt fit de mauvaises affaires et l'argent fut perdu. « Ce sont les pauvres qui le perdent, » dit Mlle Coursault, et, la mère de ce négociant se trouvant sans ressources, Mlle Coursault la prit chez elle et l'ajouta à ses pensionnaires. Ce n'est pas tout, Messieurs : l'ardeur du bien qui consume cette belle âme ne se trouve jamais satisfaite, et, en dehors même de son œuvre, Mlle Coursault est toujours là si le médecin du pays a besoin d'aide pour quelque opération importante ou pour quelques soins délicats à donner. L'Académie veut honorer cette belle et utile existence en contribuant par un prix de deux mille francs à la charitable entreprise de Mlle Coursault.

Il y a, Messieurs, dans les belles actions de ce genre qui vous sont soumises, une sorte de monotonie glorieuse qui n'enlève rien à leur mérite, mais qui rendrait difficile de vous en faire le complet récit. On peut trouver, si l'on veut, des différences de degrés, mais non pas des différences de nature dans le dévouement de ces nobles femmes auxquelles l'Académie adresse aujourd'hui ses encouragements et ses récompenses. Il s'agit toujours de belles âmes qui recherchent les misères de la vie avec cette même ardeur qu'on porte ordinairement à la poursuite du plaisir, et qui semblent ne respirer à l'aise que dans la compagnie de la pauvreté, des souffrances et de la mort. On peut cependant diviser, pour ainsi dire, en deux corps cette sainte troupe de la charité, et

mettre à la suite de Mlle Coursault celles qui se dévouent au service des pauvres et des infirmes en leur donnant asile ou en leur portant une perpétuelle assistance, tandis qu'on pourrait donner Mlle Madeleine Breteau pour chef et pour patronne dans ce concours à ces serviteurs dévoués qui deviennent souvent les derniers amis et les seuls soutiens de toute une famille.

Nous nommerons donc d'abord, comme des émules de Mlle Coursault, Joséphine Bouttier, sœur de charité, disent les autorités du pays, sous des habits laïques; Jacqueline Perret, institutrice, qui consacre encore à soixante-huit ans tous les produits d'une école libre à la bienfaisance; Anne Lansalot, qui recueille des malades, des orphelins, des idiots; Jeanne Lanaut, toujours charitable et admirable, surtout en temps d'épidémie; Marie Laurent, Éléonore Voyer, Joséphine Hellandais, Louise Palmier, citées pour les mêmes vertus; Rose Lachèvre, veuve Annès, garde-malade qui choisit pour ses soins les plus pauvres et qui recueille des orphelins; Anne Lesprit, qui travaille jour et nuit pour une famille sans ressource; Antoinette Audibert, institutrice dans la Haute-Marne, garde-malade volontaire des pauvres, providence de tout un pays qui signale son infatigable charité; Honorée Pouvreau, qui, dans la Loire-Inférieure, est entourée de la même gratitude. Quant à Rose Varaud, Ernestine Massicard, Rose Tison et Louise Paillard, que la fondation Marie Lasne nous a permis de récompenser, c'est principalement la piété filiale, éprouvée par l'adversité, qui les a recommandées à nos suffrages. Le dernier de ces noms, celui de Louise Paillard, éveille un touchant intérêt; c'est une jeune fille, une ouvrière de Boulogne-sur-Seine, d'une santé délicate, qui

s'est épuisée à soutenir par son travail, non-seulement son père et sa mère infirmes, mais ses neveux et ses nièces, et qui a mis sa vie en péril par l'excès de ce généreux labeur.

Nous disions tout à l'heure que Mlle Coursault est, dans ce concours, comme le chef des volontaires de la charité, en quête d'infortunes à secourir, tandis que Madeleine Breteau y est le modèle et comme le guide des bons serviteurs. Madeleine Breteau, de Lavaré (Sarthe), a soixante-dix ans et a servi pendant cinquante ans des cultivateurs qui ont perdu leur ancienne aisance. Elle a élevé leurs cinq enfants par son travail; aujourd'hui elle soigne ses anciens maîtres devenus infirmes et gagne leur vie par le labeur le plus pénible. Avec ce goût pour l'économie qui s'allie parfois avec l'extrême indigence, Madeleine Breteau avait réussi à mettre de côté un petit pécule; elle l'a sacrifié sans hésiter pour racheter du service militaire le dernier enfant de la maison. Le livret qui est imprimé tous les ans à la suite de ces rapports contient le détail des actions que l'Académie couronne; je puis donc me borner ici à vous dire les noms de celles qui, comme Madeleine Breteau, ont trouvé un noble plaisir à servir l'infortune: Angélique Masson, Marguerite Veber, Jeanne Bouvier, Françoise Le Charpentier, Élisabeth Delmas, Babette Loemel, Marie Bourgoin, Adèle Linart. Ainsi se perpétue parmi nous, grâce au dévouement de quelques cœurs d'élite, la trace de cette ancienne alliance du maître et du serviteur que les mœurs modernes rendent si difficile et si rare, et qui contribuait pourtant à la douceur aussi bien qu'à la sûreté du foyer domestique.

Nous voici parvenu au terme de notre tâche; il faut dire adieu à tant de vertus touchantes, il faut nous détourner,

non sans regret, de ce tranquille et consolant spectacle qui a un instant reposé nos yeux. Nous allons tous rentrer dans le tourbillon de cette grande ville ; nous allons être ressaisis au seuil même de cette enceinte par le courant rapide de ses affaires et de ses plaisirs. L'image de tant de charité aux prises avec tant de souffrances va faire place dans notre esprit à des soucis plus pressants et à des images plus vives ; les noms modestes qui viennent de recevoir notre hommage vont s'effacer bientôt de notre souvenir devant des noms plus glorieux, ou plutôt plus sonores ; mais emportons du moins de ce commerce trop court avec ces âmes bienfaisantes et pures quelque doute sur le mérite de nos occupations ordinaires et sur la valeur réelle des choses que nous avons l'habitude d'admirer ou de poursuivre, en un mot une idée plus modeste de nous-mêmes et une vue plus exacte de ce qui constitue la vraie grandeur et la vraie beauté dans les actions humaines.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

PAR M. LEGOUVÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

23 novembre 1871.

Messieurs,

J'ai souvent entendu des hommes braves blâmer nos discours sur les prix de vertu ; leur raison est que la vertu n'a besoin ni de prix ni de discours. Ces rigoristes seront satisfaits cette année, du moins à demi, car, s'il y a des lauréats, il n'y aura pas de rapporteur, attendu qu'il nous manque les pièces du rapport. Les grandes catastrophes frappent parfois jusqu'aux plus humbles objets. Notre

modeste dossier est une des victimes de la guerre. Emporté à la hâte sous le coup de l'invasion, fuyant devant l'ennemi comme tant d'autres proscrits, il a enfin été déposé et laissé dans un château qu'on croyait à l'abri du danger. Mais, vous le savez, les papiers laissés dans les châteaux n'ont pas eu de bonheur cette année; — l'armée prussienne a pris les nôtres comme elle en a pris tant d'autres, — mais je doute qu'elle les publie, ils nous font trop d'honneur, et je me console de leur perte en pensant au déplaisir que nos ennemis auront eu à les lire. Ils y auront vu qu'il reste encore des vertus simples, des dévouements naïfs dans cette France qu'ils calomnient après l'avoir écrasée, sans s'apercevoir qu'en essayant de nous déshonorer, c'est leur victoire qu'ils déshonorent.

Plus agitée encore, et plus triste a été la destinée des rapporteurs choisis pour ces rapports. Le premier fut notre cher et regretté confrère, M. Prévost-Paradol, qui nous a donné, dans sa courte vie, tant d'éloquentes leçons de dignité morale, d'amour de la liberté, et dont la sombre fin nous offre encore un plus utile enseignement. Que la jeunesse, qui l'a tant aimé, apprenne de lui qu'il ne faut jamais ni désespérer de sa cause quand elle est juste, ni désespérer de la vie quand on y a un grand devoir à remplir. Que ne serait pas aujourd'hui M. Prévost-Paradol s'il avait su attendre et vivre!

Notre second rapporteur fut un orateur chrétien, plein de savoir et de courage, qui a poursuivi toute sa vie l'accord de la foi et de la raison, du catholicisme et de la liberté, qui a soutenu hardiment les droits de la science et de la conscience contre la doctrine despotique de l'In-

faillibilité, et de qui enfin on a pu dire comme du grand Arnauld :

> Défenseur de l'Église, a dans l'Église même
> Souffert plus d'un affront et plus d'un anathème.

Certes, personne n'était plus propre à parler de la vertu que le révérend père Gratry ; mais il y a quelques semaines, une maladie cruelle l'arracha à son travail commencé, l'éloigna de l'Académie, de Paris, et nous força à chercher un troisième rapporteur.

Ce troisième rapporteur fut M. de Champagny. Déjà il se mettait à l'œuvre, quand une douleur de famille le contraignit, lui aussi, à quitter Paris précipitamment ; et voilà comment j'ai été saisi à l'improviste, il y a quelques jours, par l'honneur de présider cette séance, comment je me présente devant vous sans une note, sans un fait, sans un commencement de récit, et réduit à vous lire pour tout rapport... quoi ? Une addition !

Jean-Baptiste Laurent, 3,000 fr.
Marie-Barbe Lefur, 2,000 fr.

3 et 2 font 5.

Six médailles de 1,000 chacune.

6 et 5 font 11.

Douze médailles de 500 fr.

6 et 11 font 17. Total : 17,000 fr.

On dit que rien n'est si éloquent que les chiffres. Je doute

pourtant que cette page d'arithmétique vous paraisse répondre suffisamment à l'objet de notre séance.

Heureusement, si les dossiers de 1870 sont perdus, il nous en reste d'autres plus riches, plus émouvants, et indestructibles, car ce n'est pas sur une feuille de papier qu'ils sont écrits, c'est dans tous nos cœurs. Qui de nous n'a pas songé, avec une émotion profonde, à tout ce qui s'est dépensé en France, depuis quatorze mois, de dévouement, de charité, de générosité, de courage! Combien les armées de Bourbaki, de Chanzy, de Faidherbe, dans leurs sanglantes marches à travers les neiges, ont-elles semé sur leur passage, d'actions héroïques et de morts sublimes! De combien de vertus ignorées ont été témoins nos villes envahies et nos campagnes dévastées! Chaque jour, quelque récit particulier vient nous en apporter un nouveau et touchant témoignage; de façon que notre chère France, si humiliée depuis un an aux yeux des hommes, n'a peut-être jamais été plus grande aux yeux de Dieu, et que nous, ses humbles panégyristes, nous n'avons jamais eu de plus nobles exemples à vous proposer, de noms plus éclatants à proclamer devant vous, car nos lauréats s'appellent Châteaudun, Saint-Quentin, Toul, Bitche, Belfort, Strasbourg, Coulmiers et Paris!

J'ai nommé Paris; son premier siége restera dans notre histoire comme une date d'honneur. Cette population si ardente, si fiévreuse, devint tout-à-coup douce, patiente, résignée. Pendant cinq mois de privations et de dangers, pas une plainte! Pendant cinq mois de demi-impunité, pas une attaque nocturne, pas un vol à main armée! La cour d'assises n'a pas ouvert ses portes, et la police correctionnelle aurait presque pu fermer les siennes. Enfin, et c'est là le vrai titre

de gloire du siége, pendant ces cinq mois il y eut une lutte incessante entre la misère et la pitié où la pitié a toujours eu le dessus!

Jusque-là, Paris avait montré souvent bien des qualités charmantes ; pendant le siége il montra des vertus. Tous, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, artistes et artisans, furent comme saisis par la sublime fièvre de la charité! Les théâtres étaient des hôtels-Dieu. Le foyer de la Comédie-Française se changea en ambulance. Les femmes riches ouvraient leurs hôtels aux malades, et s'y faisaient infirmières. Celles qui n'avaient pas d'argent à elles, donnaient... l'argent des autres, c'est-à-dire quêtaient, soignaient, travaillaient. En vérité, il y eut des jours où Paris ressemblait à un chapitre de l'Évangile.

C'est au nom de ces vertus que j'ose vous adresser un dernier mot. Dans le mois d'octobre 1870, quand l'artillerie prussienne menaçait nos monuments de ses obus, un cri d'indignation partit de cette enceinte, et l'Institut de France en appela à toutes les nations civilisées, de la destruction de nos richesses artistiques. Eh bien! il y a quelque chose de plus précieux pour une grande cité que ses édifices, ses musées et ses bibliothèques : c'est son rang de capitale; les uns ne sont que sa parure, l'autre est son honneur. Qu'il soit donc permis à l'Institut, qui a protesté contre le bombardement de Paris, de protester contre sa décapitation ; qu'il fasse appel non plus aux académies de l'Europe, mais aux villes de France, nos sœurs! qu'il leur dise qu'amoindrir Paris, c'est réjouir la Prusse, c'est s'associer à son œuvre de jalousie et de haine. Qu'il rappelle à nos provinces ce temps d'union, ce temps du siége, où leurs fils ont si généreuse-

ment mêlé leur sang au sang des enfants de Paris, et où Paris a offert une hospitalité si fraternelle à leurs fils! Qu'il leur répète bien haut que, dans nos horribles désastres, nous ne pouvons nous sauver que par la concorde! Et qu'il les adjure, enfin, d'oublier tout, griefs, ressentiments, rivalités, pour ne penser qu'à une seule chose, le relèvement de la patrie : car c'est d'elle qu'il s'agit, et la France ne redeviendra la France que quand Paris redeviendra Paris.

III

RAPPORTS

DES

SECRÉTAIRES PERPÉTUELS

1866 — 1870

DEUXIÈME PARTIE.

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1866.

MESSIEURS,

L'Académie a publié, depuis quelques mois, les noms des ouvrages auxquels s'adressent cette année les prix et les médailles de ses nombreux concours ; mais elle n'a pas donné les motifs de ses choix. Elle n'a pas loué par ses analyses ce qu'elle couronne devant l'opinion éclairée. Son jugement, dût-il paraître aujourd'hui tardif, et l'expression en fût-elle affaiblie sous la plume du rapporteur, trop longtemps éloigné de cette enceinte et privé d'un tel auditoire, une obligation nous reste, et une justice est à rendre aux travaux qu'a préférés l'Académie.

Cette année, comme les précédentes, les ouvrages utiles aux mœurs, cette seconde fondation de M. de Montyon, se présentaient sous des formes variées, histoire, philosophie, poésie, érudition critique. Dès le premier examen, une étude analogue au goût de notre temps a fixé l'attention. Il s'agissait de la Gaule et de Rome, de Cicéron et de ses amis, de César et de l'Empire. On sait quelle faveur avait obtenue, dans le siècle dernier, ce sujet, traité par l'Anglais Middleton et reproduit dans notre langue par le pathétique abbé Prévost.

Les changements du monde, les instabilités politiques de l'Europe n'ont pas, on peut le croire, affaibli cet intérêt ; et le savoir exact, l'érudition piquante, la diction facile et pure, le bon sens impartial et libre d'un jeune écrivain en ont renouvelé le caractère original. C'est après avoir approfondi dans un *Cours* public la correspondance de Cicéron, que M. Gaston Boissier a résumé la vie publique et privée du grand citoyen, du philosophe et de l'immortel orateur. De là son étude sur *la Société romaine au temps de César*.

On a pu regretter qu'un tel travail sur de tels souvenirs se soit formé de fragments successifs publiés dans les *Revues*. On a pu s'étonner que l'habile et nouvel historien ait été souvent moins admirateur de Cicéron que Fénelon, Racine et Voltaire. Mais que de nobles sentiments, que de pensées ingénieuses, que de curieux détails ont compensé ce reste d'éblouissement pour le génie de César ! et, en même temps, quelle peinture vraie de la vie romaine dans les grands et dans le peuple, au Sénat et au Forum, dans ces amis de Cicéron, noble élite du patriciat romain, jurisconsultes, généraux, orateurs, depuis l'éloquent Sulpicius jusqu'au hardi

et spirituel Célius! Jamais plus d'éminents esprits ne se pressèrent autour d'un homme de génie, dont la vie fut utile et grande et la mort héroïque.

L'Académie attribue à cette œuvre de véracité historique et de goût littéraire un prix de 2,500 francs, et elle attend de l'auteur de nouvelles vues sur l'image vraie et le sentiment de l'antiquité romaine.

Dans un ordre bien différent, un essai de poésies écrit avec âme, une vie de travail, de simplicité domestique et d'émotions pures, retracée par un jeune écrivain, a partagé nos suffrages. On le sait, les formes et les occasions du talent n'ont pas de limites. Quelques poésies sous ce titre : *Pages intimes*, de pieux devoirs simplement décrits, un encouragement donné par la tendresse, suffisent au talent du poëte, et lui inspirent des vers naturels qu'on n'oublie pas. C'est à ce titre que M. Eugène Manuel reçoit un prix égal au premier, dans ce Concours qui nous offrira cependant une œuvre poétique fortement travaillée, inégale, mais puissante, même par ses défauts.

L'érudition critique portée sur un grand sujet, les lettres mêlées à l'histoire, et l'inspiration religieuse ranimant l'éloquence, et suscitant des pontifes à la place des rhéteurs, c'est là, sans doute, un noble sujet ; c'est celui qu'a traité M. Eugène Fialon : *Étude historique et littéraire sur saint Basile*, suivie de l'*Hexaméron*. De récents exemples rendaient la tâche difficile. On sait comment est dépeint et senti le génie épiscopal de saint Basile dans un livre savant et populaire de nos jours : *l'Église et l'Empire*. Le nouvel écrivain obéit à la même pensée ; et il complète ses récits par des traductions heureuses et des rapprochements empruntés à l'anti-

quité philosophique. Ainsi se touchent l'art et l'érudition ; et la vraie littérature se nourrit de ce mélange.

A ce titre, l'Académie devait arrêter ses suffrages sur l'œuvre longtemps méditée d'un homme de talent, auquel étaient échappés çà et là des vers heureux. Aujourd'hui, sous le titre : *la Divine Odyssée*, M. Pécontal a entrepris un poëme de forme encyclopédique. Se supposant à lui-même une révélation mystérieuse, il parcourt, sous la garde d'un génie céleste, le monde ancien et nouveau de l'Europe et de l'Orient; il y retrouve surtout l'inspiration religieuse et son action sur les âmes. Par là il rencontre les grands côtés de l'existence humaine, sans avoir besoin de détails épisodiques et d'inventions romanesques. Si le poëte avait toujours réussi dans ce qu'il ose, si l'art égalait toujours en lui l'ambition de la pensée, sa place serait grande même en dehors de ce concours; et nous aimons à signaler ici l'estime dont il est digne.

Dans cette œuvre, une grande variété de souvenirs, une étude passionnée des poëtes et des voyageurs, attache le lecteur ; et nulle part le génie de Camoëns n'a été mieux compris et mieux célébré.

Près de ce savant poëme, l'Académie désigne volontiers des ouvrages de philosophie, des recherches d'histoire, des récits anecdotiques. Un livre sous ce titre : *De la Science et de la Nature*, par M. Magy, a frappé les esprits par l'élévation morale, le sentiment de l'antiquité et l'intérêt spiritualiste. Les résumés d'un brillant enseignement historique à Nancy signalaient également le nom d'un professeur, M. Paul Lacroix; et des travaux du même ordre, mais d'un tour plus libre, appelaient l'attention sur les entretiens im-

provisés de M. Zeller. L'antiquité et le moyen âge sont parcourus par l'auteur avec une science piquante et des vues hardies, mais souvent impartiales. On peut douter que, sur la fin de l'Empire et devant l'invasion des Lombards, l'autorité croissante et la juridiction de l'Église fussent une oppression plutôt qu'une sauvegarde. L'Église lutta contre la force et défendit les faibles; M. Zeller a reconnu lui-même cette vérité dans le tableau qu'il trace du pontificat de Grégoire le Grand au VIe siècle, de sa résistance à l'invason barbare et des secours qu'il reçoit de l'Orient et prodigue à l'Italie.

L'Académie ne classe pas entre eux ces divers ouvrages; elle en signale le mérite par des médailles du même ordre.

L'histoire de notre siècle, ce drame souvent si tragique, ne devait pas moins inspirer nos écrivains. Quels souvenirs que ceux de Marie-Antoinette et d'autres femmes, martyres aussi! Un talent expressif, une âme généreuse, n'a pas craint de joindre au nom de la Reine ceux de Mme Roland et de Charlotte Corday, comme pour mettre de niveau dans le deuil des âmes tout ce qui fut excès d'héroïsme et de souffrance. Elle y réunit aussi, avec le nom d'une autre femme, Mme de Montagu, les plus beaux exemples de la vertu dévouée et de l'inépuisable bienfaisance. L'Académie couronne, dans cette étude de Mme Lenormant, le noble emploi de l'imagination émue par la pitié. Puis, elle revient à des travaux de science se rapportant à l'histoire de la société et des mœurs, et elle désigne pour une médaille le livre de M. Charles Daremberg : *la Médecine, histoire et doctrine*, méditation instructive d'un savant, d'un moraliste et d'un peintre ingénieux du monde.

On sait la place réservée dans nos concours à l'histoire de France : une préférence justifiée en a fait notre plus riche couronne et l'a rendue longtemps permanente ; mais ce privilége est rare. L'Académie regrette de ne pouvoir le prolonger en faveur de la forte et curieuse étude de M. Auguste Trognon sur toute l'histoire de France. Elle a goûté les recherches critiques, les teintes originales, les récits et les vues de cet historien, dans ses premiers volumes. Elle ne croit pas la suite, à partir du moyen âge, et dans le XVIe siècle, aussi évidemment supérieure. On hésite à contredire un talent si digne d'estime ; on rend hommage à sa haute sagacité et à quelques parties de son nouveau travail : mais on ne croit pas qu'il l'ait assez fortifié, en l'achevant, et qu'il en ait assez complété l'ensemble, pour obtenir de nouveau le grand Prix fondé par le baron Gobert pour le morceau le plus éloquent sur l'histoire de France.

Ce prix, qui semble si difficilement applicable à une histoire entière de notre pays, ne peut-il pas plutôt encourager quelqu'un des grands récits qui la composent? A ce titre, s'offraient à nous quelques-uns des meilleurs volumes sur l'histoire du siècle présent. Science exacte des faits, justice envers les hommes, impartialité dans les vues, passion vraie dans les peintures, sentiment profond des besoins de la France, étude des intérêts et des idées de l'Europe : que de devoirs imposés à l'historien! Une seule partie de cette vaste carrière a concentré le travail que couronne aujourd'hui l'Académie. De la révolution de 1789, M. de Viel-Castel n'a décrit que la dernière époque et la fin apparente ; mais, là même, il retrouvait le contre-coup des événements antérieurs, les grandeurs et les débris d'un passé tout récent, les

passions et les hommes qui avaient occupé le monde depuis un demi-siècle, la reprise de ces passions, le retour de ces hommes. L'honneur de l'historien est d'avoir été judicieux et calme dans ce chaos de souvenirs ; toujours ami de la modération, toujours fidèle aux intérêts durables du pays, sans ardeur de faux zèle et sans complaisance pour la force. Son mérite, exercé par l'étude des affaires dans un assidu travail, sans responsabilité inquiétante, est d'avoir bien connu les intérêts et les mouvements de l'Europe; son avantage, d'avoir joint au savoir attentif le coup d'œil rapide, l'intelligence affable qui obtient la confiance ou la supplée, pénètre les caractères et devine ce qu'elle ne sait pas.

C'est avec de tels secours, dont les principaux sont en lui-même, que M. de Viel-Castel venait d'achever huit volumes de l'*Histoire de la Restauration*. Écrit comme il a été composé, avec vérité, d'un style naturel, attachant, cet ouvrage, sans être achevé, a fixé le choix de l'Académie. Elle est certaine que sur un sujet si contentieux par lui-même, débattu par des témoins si opposés, envenimé parfois de passions si vives, et surchargé de tant de paradoxes, l'œuvre de M. de Viel-Castel demeurera toujours estimée et justifiera le prix qu'elle obtient aujourd'hui.

Le second prix est attribué de nouveau à l'écrit vraiment historique de M. Lavallée : *les Frontières naturelles de la France*. La tradition historique y est fidèlement retracée; la conséquence en est inévitable. Sur le point principal, cette frontière admirablement suppléée par Vauban sera complétée à son temps, précisément parce qu'elle n'est pas nécessaire à l'inviolabilité de la France. Sur d'autres points, le complément déjà repris n'a pas besoin d'être étendu dès à pré-

sent, pour être assuré à l'avenir ; et c'est avec raison que le nouvel historien, ingénieur et géographe, promet à la France cette future et naturelle conquête de la paix.

A ces travaux, d'un intérêt à la fois savant et politique, se joignaient d'autres études surtout littéraires, qu'avait encouragées l'Académie. La forme du prix Bordin en est l'occasion, et un bon ouvrage en devient l'objet mérité ; l'Académie ne pouvait mieux choisir que le travail de M. Dantier, sur *les Monastères bénédictins d'Italie*. Elle y trouvait, avec l'intérêt des récits, de précieux débris d'antiquité, de curieuses peintures du moyen âge, et un sentiment élevé de la solitude et de la vie religieuse. L'auteur lui-même de cette étude, le voyageur érudit, disciple des bénédictins, était un témoin dramatique du dévouement à la science, des fatigues qu'elle coûte et des efforts qu'elle impose. Une santé gravement altérée, des nerfs et une vue malade, le désignaient à notre intérêt affectueux et au prix que l'Académie lui décerne.

D'autres sujets d'études proposés par elle ont rencontré des mains habiles. Gardienne zélée de notre langue, et attentive à ne pas séparer l'érudition et le goût, l'Académie avait demandé et récompensé des recherches techniques sur Corneille et sur Molière. La langue familière et le génie original de Mme de Sévigné n'offraient pas une moins curieuse étude. Deux ouvrages surtout ont paru répondre à cette attente, l'un par la fine exactitude des résumés, la précision du vocabulaire, et l'ingénieuse variété des citations. Cet ouvrage, inscrit sous le n° 1, a pour épigraphe : *Votre manière d'écrire libre et aisée me plaît : c'est le style d'une femme de qualité qui soutient le caractère des matières enjouées et égaye celui des sérieuses* (Lettres de Bussy). C'est le dernier travail de

M. Sommer, homme de savoir et de talent, qu'une mort prématurée enlève douloureusement aux lettres qu'il honorait. L'Académie lui a décerné la plus forte part du prix proposé.

Un autre travail moins étendu, par M. Marion, professeur au lycée de Montpellier, porte cette épigraphe : *Esprit juste, fin et hardi, qui éclate et sème partout ses éblouissantes saillies* (Victor Cousin, *Société française au XVIIe siècle*). C'est moins un lexique qu'une étude de logique et de grammaire; mais, à ce titre, l'Académie lui atribue, sur le prix, une médaille de 1,500 francs, sans renouveler une récompense pour laquelle deux autres mémoires encore étaient présentés.

Le prix triennal fondé par M. Halphen reçoit sa destination en s'appliquant aux études de curiosité piquante et aux recherches anecdotiques de M. Édouard Fournier sur notre théâtre.

Un autre prix, fondé par M. de Maillé-Latour-Landry pour l'encouragement des lettres et des arts, honorera cette année un jeune poëte, dont le talent tour à tour original et négligé a paru mériter une distinction. L'Académie désigne à ce titre un volume de poésies par M. Albert Mérat, dont elle espère retrouver ailleurs le nom et couronner de nouveau le succès.

Un autre souvenir, souvent rappelé dans ces Concours, reçoit un dernier hommage; c'est celui de M. Géruzez, littérateur ingénieux, professeur savant et écouté, appelé par ses travaux aux plus honorables promotions littéraires. La fondation léguée par feu M. Lambert laisse aujourd'hui à l'Académie le droit de reporter sur Mme Géruzez un souvenir

et comme une dernière médaille qui appartient au nom si regretté dont elle s'honore.

A part cette succession si diverse de travaux spontanés, d'ouvrages accueillis ou provoqués, de titres littéraires attestés ou espérés, l'Académie avait à considérer ce qui la rappelle à ses premiers et anciens *Prix*, les questions d'art et de goût, les études de langue, les essais de biographie qu'elle proposait jadis, et dont ses recueils se sont accrus. Cette fois, au lieu d'un des grands noms du génie français, d'un Descartes ou d'un Corneille, d'un Molière ou d'un Racine, elle avait indiqué seulement un esprit rare, un type de l'ancienne cour et du monde, un mélange du galant homme et du libre penseur, du politique et du sceptique; elle avait désigné un favori du grand Condé, un disgracié de Louis XIV, un hardi contradicteur de la diplomatie du temps, un attentif et spirituel témoin de la cour d'Angleterre, un piquant interprète de l'antiquité romaine. Elle avait choisi la vie et les écrits de Saint-Évremond.

Elle ne regrette pas ce choix, qui lui a donné plusieurs essais nouveaux sur divers points rendus curieux par quelques détails, et même par quelques longueurs, et un discours de forme élégante et rapide, où l'homme explique l'écrivain, où le spectacle du temps, bien décrit, fait concevoir l'expérience de l'historien, et où l'indépendance de la pensée double l'originalité du talent.

L'attention s'est partagée, et le prix a été quelque temps débattu entre le discours n° 11, portant pour épigraphe : *Je pense sur toutes sortes de sujets, je ne médite sur aucun;* et le discours n° 13 : *Non vultus, non color unus.*

Le premier est un mémoire étendu, tour à tour anecdo-

tique, érudit et paradoxal. Le second est un discours précis et fin, abrégeant ce que l'auteur sait bien, mêlant des tons divers, et préludant à l'esprit du XVIIIe siècle, sans cesser d'être monarchique et conservateur. On peut blâmer quelques assertions des deux auteurs ; on s'étonne que l'un d'eux ait accusé de jalousie le silence de Montesquieu sur l'ouvrage de Saint-Évremond relatif aux Romains ; on est choqué aussi de voir, même dans un panégyrique, l'esprit de Saint-Évremond préféré au génie de Montaigne, et son scepticisme célébré : mais les deux ouvrages n'en sont pas moins d'un ordre élevé. L'Académie couronne dans le premier M. Gidel, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte ; et elle décerne l'autre moitié du prix au talent, à la justesse heureuse, à la forme oratoire, à la vivacité piquante de M. Gilbert, déjà distingué par elle, et de mieux en mieux préparé pour d'autres succès.

Un mémoire développé sous le n° 2, avec cette épigraphe :

J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans mollesse,
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin,

a mérité l'*accessit* par des qualités heureuses qui le rapprochent du mémoire nommé d'abord. Et enfin, une mention à part désigne à l'estime des hommes de goût le n° 7, dont l'épigraphe rappelle Pétrone et Tacite.

Telles sont les études, les essais de goût et d'émulation que l'Académie s'honore d'encourager. C'est ainsi qu'elle propose au talent d'attirer l'estime publique, et qu'elle mêle parfois de paisibles travaux à de grands souvenirs. L'exemple s'en rencontre aujourd'hui. On sait à quels événements

le monde vient d'assister, pendant plusieurs années : la guerre civile sur le plus vaste théâtre ; un grand peuple divisé en nations qui se combattent, la liberté démocratique répudiant l'esclavage, et voulant régner par le droit rigoureux et le travail libre ; puis le fanatisme politique s'armant du crime individuel pour lutter contre le progrès moral, pour maintenir le monopole de l'homme sur l'homme et l'oppression dans la liberté apparente.

Un homme d'État, sorti du rang le plus humble, un ouvrier devenu premier magistrat d'un empire, un grand citoyen poursuivant une grande idée, a été la victime sanglante de l'intérêt égoïste enrichi par l'oppression et la voulant sans terme. Lincoln est mort assassiné, au milieu de la victoire du droit et de la liberté. Qu'un hommage public lui soit décerné par la pensée de l'Europe, que son nom soit grandi par la mémoire de son sacrifice, que la liberté, que la dignité humaine dans le nouveau monde soient continuées et protégées par l'horreur du crime isolé qui a voulu les frapper dans leur noble défenseur !

A ce titre, l'Académie propose pour sujet d'un prix de poésie à décerner en 1867 : *la Mort du président Lincoln*, et elle espère que, parmi tant d'œuvres de science et d'art qui seront attirées en France, l'inspiration ne manquera pas pour une pensée de charité sociale et de grandeur humaine.

Une autre étude historique et philosophique sera réservée pour le *prix d'éloquence*. Ce prix ne saurait être ramené toujours à une admiration uniforme et traditionnelle. Il ne doit pas méconnaître non plus ce que les difficultés du temps et les erreurs du talent peuvent mettre d'obstacles à

la vérité. Parmi nos écrivains célèbres, J.-J. Rousseau s'est trompé souvent; mais il a beaucoup osé et beaucoup fait pour la morale, la justice, et même pour le sentiment religieux. Il a été philosophe, avec de graves erreurs, et grand écrivain, avec de dangereuses illusions. En se trompant sur l'excès du droit populaire, il en a rendu la modération plus nécessaire. Ses livres doivent être interrogés, discutés, éclaircis, et non pas exclusivement adoptés. L'admiration qu'il mérite doit être tempérée par les défiances qu'il inspire. C'est dans ce point de vue que l'Académie propose à l'esprit de recherche et de moralité un *Discours sur J.-J. Rousseau.* C'est un hommage au génie, sans doute; mais ce qu'elle demande à un tel travail, ce sont des motifs de plus offerts à la raison et à l'équité sociale; c'est une réfutation dernière des erreurs dont Diderot et d'Holbach imprégnaient le XVIIIe siècle; c'est une réaction contre le matérialisme affirmatif ou sceptique; ce sont de nouveaux encouragements à la culture religieuse de l'âme, au sentiment du droit et à l'adoration enthousiaste de la suprême Intelligence.

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1867.

MESSIEURS,

Après ces merveilles des arts réunissant, au milieu d'une capitale agrandie, tant de spectacles et de tels spectateurs, l'intérêt de quelques études littéraires n'est-il pas trop modeste et trop paisible? Une voix d'Académie n'est-elle pas trop faible pour le *Forum* de l'Europe et de l'Amérique? Une étude de critique ne semble-t-elle pas se perdre, à côté de ces concours cosmopolites? Le sentiment personnel peut le croire et le dire; mais une réflexion plus haute nous assure que tout se tient dans le domaine de la pensée. Tout ce qui élève l'intelligence profite à l'art d'écrire; et cet

art, quand il est l'instrument de la vérité, en accroît aussi la puissance.

Que l'enseignement ne cesse de ramener les esprits à la tradition des grands modèles, à cette source d'imitation inspirante et de nouveauté! Que les grands écrivains de notre langue, à toutes les époques, nous soient toujours présents, défendus par notre admiration! Que la France accueille et juge le génie étranger, en gardant la forme et l'action populaire de son génie national! Ces maximes chères à l'Académie répondent toujours à l'opinion, et ne peuvent lui faire défaut, ni la contredire.

Nos concours de cette année même en donnent une preuve. Des livres très-divers étaient en présence, mémoires et peintures de mœurs, étude littéraire de l'antiquité, étude savante sur Bossuet, traités de philosophie dogmatique, récits modernes, histoire érudite, journal d'éducation. Le mérite de chaque ouvrage était réel et fortement distinct. Un d'eux semblait à part; ce n'était pas le livre d'un auteur, mais la confidence intime de quelques âmes généreuses : *Récit d'une sœur, souvenirs de famille*, recueillis par Mme Augustus Craven, née Laferonnays. Ce n'était pas un roman; c'étaient des personnes vivantes, des affections et des douleurs trop véritablement ressenties, l'histoire d'une noble union, souhaitée, durant l'exil à Rome, par deux âmes de croyances différentes et de même pureté, union suivie d'un deuil inconsolable et d'une tendresse de parentés et d'alliances qui survit à tout. C'était un zèle religieux sans bornes, comme la charité qui s'en inspire. C'était enfin une éloquence qui semble, avec des nuances diverses, le don naturel et comme l'accent familier de quelques caractères choisis, depuis le

père brisé d'âge et de douleur, jusqu'à la jeune épouse, depuis les frères martyrs du même honneur et du même dévouement, jusqu'aux amis qui leur étaient unis de cœur et de talent.

Une seule main avait rassemblé ces précieux témoignages, y suppléait souvent par des récits, et en égalait l'expression. Mais ce n'était pas une œuvre d'art; c'était mieux, c'était un testament du passé qui sera lu dans l'avenir.

L'Académie couronne ces sentiments vrais et ce langage touchant. Elle désigne cet ouvrage le premier. Elle n'en accroît pas la récompense. Elle décerne au nom inscrit sur le recueil une médaille de 2,000 francs, comme la recevra toute œuvre distinguée dans ce concours.

En face de ces souvenirs, devant cet idéal d'honneur et de bonté pris sur le fait dans les épreuves de la vie, on aime à retrouver, loin de l'éclat du monde, l'œuvre perfectionnée de l'étude, l'érudition et la philosophie de la retraite. C'est l'intérêt qui s'attache au livre *de la Morale de Plutarque*, par M. Gréard, inspecteur de l'Académie de Paris.

Louer Plutarque, après Montaigne, après Rousseau, serait superflu; mais écrire une vie de Plutarque, à l'appui de ses doctrines, rechercher dans ses ouvrages la part de ses études et celle de son temps, le montrer peintre du passé et touché de la lumière d'un monde nouveau, le suivre dans ses vertus de famille et dans son sentiment de l'humanité, dans sa pensée de contemplateur et dans ses devoirs de magistrat, c'était œuvre curieuse et neuve encore.

L'auteur commence par effacer ce qu'il nomme la légende de Plutarque, l'idée que ce Grec avait été précepteur de Trajan, puis élevé au consulat sous l'empire de son ancien disci-

ple, et enfin proconsul de l'Illyrie et de la Grèce. A ces fables du moyen âge et de la renaissance, il substitue l'image de la vie réelle et le rôle possible du génie sous la conquête romaine. Dans la Grèce soumise, il cherche celui qui sera l'historien des anciens grands hommes. Il le montre étudiant, voyageur, en Égypte, en Italie, à Rome, où il tint école, puis revenant à Chéronée pour y vivre, y travailler longtemps, et y mourir sous le ciel, sinon sous la liberté, de son antique patrie.

La biographie de Plutarque est surtout dès lors une étude savante et fine de ses écrits et des mœurs de son temps. La famille, la cité, le municipe dans la province romaine, le culte public et le culte local, au sein du polythéisme, offrent autant de traits expressifs pour le récit que de témoignages sur l'heureux naturel de l'historien, sur sa bonté de cœur qui est toute une philosophie, sur ses vertus, non pas héroïques, mais pratiques. A ce titre, le nouveau peintre de Plutarque en est un juge plus vrai que Rousseau ; il le rapproche davantage des devoirs ordinaires et le montre inspirateur du bien, sous toutes les formes, par le bon sens, comme par l'imagination et par la fierté d'âme. Il en fait le conseiller de justice et de vérité, dont Henri IV disait : « Il m'a été comme ma conscience ; » et, toutefois, il le signale comme n'ayant pas atteint à cette charité qui, de son temps, se levait sur le monde. Cela même rend le portrait plus fidèle. C'est l'Antiquité qui respire encore dans Plutarque. Mais elle a besoin d'une loi nouvelle, dont lui-même a déjà l'instinct, et à laquelle il supplée par la droiture du cœur et par la douceur du génie des lettres.

Ainsi conçue, cette analyse des pensées d'un païen spiri-

tualiste, d'un adversaire d'Épicure, d'un savant disciple de Platon, est pour notre siècle une lecture hautement morale. Écrite avec goût, et non sans éloquence, elle abonde en leçons ingénieuses. Elle corrige le faste de Sénèque par une doctrine sévère aussi, mais plus simple. Elle persuade au lieu de déclamer. Elle jette des traits de lumière sur ce monde romain dont nous sommes si loin, et sur ce monde nouveau qui en est sorti. Cette étude de philosophie est un excellent morceau d'histoire. L'Académie décerne à l'auteur une médaille semblable à la précédente.

Un autre sujet d'étude critique s'imposait à notre choix; c'est le livre : *Bossuet orateur*, par M. Gandar, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. Hâtons-nous de le dire, ce premier titre pourrait tromper l'attente et promettre une étude complète sur le plus grand des orateurs dans l'éloquence religieuse. Telle n'est pas la pensée de cette œuvre. Ce que cherche surtout l'habile critique, ce sont les sermons de la jeunesse de Bossuet, ce sont les essais, les efforts de sa parole, c'est l'éducation de son génie, de ce génie précoce d'abord jusqu'à paraître mondain, puis lentement formé par l'austérité du travail et de la règle, admiré, mais inégal, pendant ses années de prédication à Metz, avant son avénement à la plus haute éloquence, dans les stations de Paris et du Louvre.

A Metz, Bossuet, parmi ses vastes lectures, était occupé surtout de Tertullien, de saint Cyprien, de cette grande décadence romaine, que l'imagination d'Afrique et la parole d'Augustin ont mêlée de tant d'éclat.

C'est plus tard, c'est pendant les leçons données au fils de Louis XIV, qu'il étudie profondément la langue de l'art et

de la poésie, d'Homère à saint Jean Chrysostome, et qu'il devient un Père grec, selon l'expression d'alors, et certes le plus éloquent de tous, en même temps que philosophe et historien admirable.

Mais, avant une telle maturité, combien est instructive la préparation de ce génie, l'action de son apostolat, le concours de sa parole méditée et de sa parole soudaine, dans les sermons, dans les panégyriques! Cette création de la pensée de Bossuet est suivie, d'après ses discours et fragments publiés, et d'après des restes de manuscrits. On y voit le génie avec une première empreinte d'affectation ou de rudesse, chargé parfois d'une expression scolastique ou surannée, puis éclatant par des traits nouveaux et, de bonne heure, rencontrant le sublime.

Bientôt, avec l'étendue des devoirs et la gravité constante de la vie, s'accroîtra pour Bossuet lui-même la grandeur originale et pure. Connu dès la première jeunesse par Vincent de Paul, dirigé par lui vers le sacerdoce, assidu près de lui, en revenant à Paris, sa parole devient plus haute et plus simple, à mesure qu'il prêche à Saint-Lazare. En se faisant l'avocat des pauvres, il reprend la grande œuvre de l'Évangile au moment où il est attiré vers la Cour; et c'est à l'hôpital général qu'il prononce le panégyrique de saint Paul, sous une inspiration de charité que soutiennent l'enthousiasme et la perfection du discours.

A la leçon pathétique de l'exemple, à la puissance active de la vertu et de ses œuvres, venaient se joindre, pour élever encore l'orateur, l'émulation croissante de la pensée, et la rivalité des éloquences voisines. La parole religieuse de Bossuet n'a-t-elle dû rien recevoir de la parole polémique qui

éclatait près de lui? Bossuet avait lu les *Provinciales* naissantes et les admirait. A-t-il connu les *Pensées?* et Pascal a-t-il entendu l'orateur dont le génie eût étonné le sien?

De là, pour le critique, une savante recherche, un parallèle animé qui fait d'autant mieux comprendre ces deux incomparables esprits, et la grandeur croissante de l'un, près des ruines sublimes de l'autre.

De là aussi d'autres vues historiques qui rapprochent Bossuet de Louis XIV et honorent à la fois le Roi et son éloquent admirateur. Bossuet était sincère dans tout ce qu'il a écrit sur la puissance et pour la gloire de Louis XIV. Une sorte de liberté se mêle à son respect; et, dans sa bouche, la parole évangélique ne manque ni d'avertissement contre l'orgueil et les plaisirs, ni d'appel infatigable à la justice pour tous, et au secours illimité pour le malheur.

En recherchant les premières paroles de Bossuet dans la chaire chrétienne, en les admirant d'abord, malgré des fautes sur lesquelles prévaut le génie, et en suivant le progrès de ce génie dans le progrès moral de l'homme et du pontife, l'auteur a fait une œuvre de talent et de bon exemple; il a montré ce que l'unité de la vie, la force de la conviction et l'ardeur du travail avaient ajouté dans une âme aux dons les plus extraordinaires de l'éloquence naturelle. L'Académie décerne sa médaille à cette étude littéraire.

Un autre ouvrage sorti de l'enseignement public a paru mériter distinction; c'est un traité de métaphysique, sous ce titre : « *Théodicée*. Études sur Dieu, la Création et la Providence, par Amédée de Margerie, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy.

Des questions si hautes ont besoin de réponses assurées.

Ce n'est donc pas l'innovation ou le paradoxe qu'on peut attendre ici; ce n'est pas non plus l'observation scientifique détournée à l'appui de quelque négation hardie, ou de quelque doute opiniâtre. Non, c'est un résumé de la doctrine du passé, des opinions de grands esprits sur de grands problèmes. Maintenant, ce que l'auteur repousse avec de telles autorités, il le discute. Sa réponse est modérée dans les termes; elle admet la liberté de l'étude et le droit à l'erreur, sauf à en montrer le sophisme et le danger; elle réduit à l'athéisme ce qui supprime Dieu ou le rend inutile : elle prouve l'existence de Dieu par sa nécessité et par l'existence humaine, par le spectacle du monde et par l'intuition de l'âme, par le travail de la pensée, et par l'excès où elle a pu s'égarer, quand elle affirmait l'identité de l'être et du néant, C'est dans ce chaos, résumé par Hégel, que l'auteur de la *Théodicée* rejette toutes les formes de *panthéisme*, toutes les théories tentées en dehors d'une suprême intelligence. En cela, sans doute son langage est ancien, mais comme la vérité. Descartes, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, ont assez réfuté les objections qu'il combat de nouveau. Il cite parfois leurs paroles, dont la lumière toujours égale semble plus rayonnante devant de plus épaisses ténèbres. L'antiquité philosophique, dans ses vues de la vérité, ne vient pas moins en aide au nouvel écrivain; c'est un témoignage qu'il emprunte d'Alexandrie, comme d'Athènes. Dans la liberté des opinions modernes, son zèle pour la tradition religieuse ne le rend pas moins attentif à ce qu'il nomme la croyance des *spiritualistes* séparés. Il leur sait gré des vérités qu'ils maintiennent, et il considère devant eux l'ordre de la Providence dans l'origine comme dans la durée du monde.

Que ces questions si hautes, que ces idées d'infini, d'éternité, de vérité absolue, accablent parfois l'esprit, elles n'en sont pas moins une préoccupation tutélaire. L'avancement des sciences expérimentales, la domination sur la matière, n'a que plus besoin du progrès purement intellectuel; la grande philosophie de la nature est celle qui s'occupe de l'homme tout entier. C'est armé d'une telle espérance que l'auteur poursuit son étude de la création et de la vie; c'est ainsi que sa métaphysique invoque toujours le progrès moral de l'homme, et que la perfectibilité, dont il ne décourage pas, lui paraît le gage anticipé d'un avenir immortel. Par là cet ouvrage peut instruire la jeunesse et l'âge mûr; par là il méritait une distinction dans ces concours, où le talent est accueilli pour le bien qu'il fait et la part de vérité qu'il proclame.

Un autre interprète de l'enseignement est honoré de même récompense pour un livre, non pas plus grave par le sujet, mais de forme plus sévère : *la Liberté dans l'ordre intellectuel et moral*, études de droit naturel, par Émile Beaussire, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers.

Le caractère de ce livre est, avec beaucoup de sagacité, une sorte de candeur légale, un esprit de liberté régulière et méthodique. L'auteur voit dans la société l'État et l'individu, les rapports d'équité, d'intérêt et de service public qui les rapprochent; il considère la famille, les droits qui la régissent, la renouvellent et la défendent, puis les principes, les garanties que l'ensemble des familles doit trouver devant l'État et dans la société. Ces garanties, il les résume par la liberté d'enseignement, la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté d'association. Chacune de ces libertés est

décrite dans des limites précises. Très-favorable à l'extension de l'enseignement, comme aux droits de la conscience, il n'est besoin de dire que l'auteur ne l'est pas moins à la publicité légale de la presse; il la conseille et la réclame, sous la forme du droit commun, par l'action du jury. C'est à des principes d'ordre durable et d'équité qu'il appuie cette adoption. L'accent sincère et inoffensif du publiciste laisse à son opinion toute sa force, et donne un bon exemple du droit qu'il défend.

Sur d'autres points, et sur les plus graves, la science du jurisconsule est abordée par l'auteur avec une précision qui n'appartient pas à notre examen, et qui suppose d'autres débats et d'autres appréciateurs.

Ce qu'il importait de marquer, c'est le sentiment moral, la modération intelligente, le respect du droit, partout compris et recommandé dans l'ordre politique. On peut ne pas toujours suivre l'auteur, mais partout on l'estime, partout on le reconnaît attentif et sincère, instruit des théories comme des faits, et les retraçant avec une impartiale clarté.

Un livre utile et qui fait penser: *la Liberté dans l'ordre intellectuel et moral*, avait sa place dans ce concours, et reçoit une médaille méritée.

La littérature sous l'aspect de l'histoire moderne et dans les recherches d'antiquité réclamait aussi nos suffrages. Elle y présentait un livre intéressant, spirituel, mêlé de grands souvenirs, tragique par l'événement principal, varié comme un prélude du changement de l'Europe; c'est l'ouvrage : « *Gustave III et la Cour de France*, suivi d'une étude sur Marie-Antoinette et Louis XVI apocryphes, par

Geffroy, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. »

Ce livre n'est pas seulement un élégant récit. Sur beaucoup de points, il est une nouveauté. L'auteur a visité dans le Nord les plus précieuses archives d'État et de famille. A Upsal, il a recueilli bien des traces de l'illusion du temps, dans les lettres des femmes les plus spirituelles de la cour de France. Dans ce travail, la pièce authentique sera souvent un des charmes du récit. C'est ainsi qu'est retracée l'influence de l'esprit français en Suède et sur l'éducation de Gustave III. Le voyage de ce prince à Paris, avant son règne, complète une influence qui se montre diversement, d'abord par un effort croissant de pouvoir, et, dans la suite, par des réformes libérales applaudies en France et à Versailles : de là de nouvelles pensées communes entre les deux pays, mais souvent, une grande instabilité dans les deux politiques. Sans force pour défendre ou persuader Louis XVI, Gustave III se réunit à la coalition contre la France, et meurt par le crime d'un fanatique. Mais durant quelques années, depuis la paix de 1784 jusqu'à 1789 et à la Révolution, quel travail des esprits! quelles espérances pour le bonheur du monde! quelle splendeur de civilisation, et, à côté de certaines thaumaturgies du Nord, quel goût de la science!

Une étude où ces tableaux sont saisis au passage, où la vérité est souvent prévue, mérite faveur. Si parfois l'auteur a contesté ce que d'autres publient, c'est le droit de toute recherche sur l'histoire anecdotique et secrète ; c'est l'exemple qu'a donné d'Israeli dans ses libres découvertes d'histoire d'Angleterre. C'est ainsi qu'il a fait mieux connaître Henriette et Charles Ier. Ici de précieux témoins sont

entendus : la reine et Mme de Staël. C'est dire assez quelles images vivantes du temps animent cette avant-scène et ce premier acte de la Révolution française. Une médaille est décernée à ce récit.

L'histoire peut émouvoir et plaire ; c'est à l'érudition d'en éclairer quelques problèmes. Ce que le génie antique a dépeint, souvent la science moderne l'explique. Après Tacite, Rome est encore étudiée dans Mommsen ; cela même est le droit du temps et de l'esprit nouveau. Un ancien élève de l'École normale, professeur du lycée de Versailles, écrit l'histoire des chevaliers romains, comme une des causes de la grandeur de Rome. L'auteur, M. Belot, suit cette institution depuis les premiers temps jusqu'aux jours des Gracques. Il montre ses rapports avec l'organisation des tribus et avec l'accroissement de la ville et des campagnes. Dans cette société romaine, où la légion était définie une ville armée, les diverses armes devaient former comme autant de forces de l'ordre civil. De là des centuries équestres établies par les rois, appuyant le sénat, et ayant un droit de prérogative sur les assemblées du peuple. L'auteur refait par époques cette histoire des chevaliers romains : celle des centuries issues de patriciens et recevant des chevaux de l'État ; celle des centuries payant le cens équestre et privilégiées par le vote comme par le rang à la guerre. Par l'antagonisme entre le peuple de la ville et le peuple des campagnes grandit l'ordre équestre, d'abord instrument, puis adversaire modéré du patriciat. Près de cette puissance intermédiaire, le renouvellement de Rome par le peuple de ses campagnes, la démocratie croissante et se ralliant sous un même nom, triomphèrent d'Annibal, dans la seconde guerre punique.

Là s'arrête, pour le fait dominant, un récit qui doit se continuer plus d'un siècle après l'ère chrétienne. Mais nous n'avons pas même indiqué les changements de législation et tant d'incidents politiques qui remplissent ce premier volume. L'Académie décerne sa médaille à cette étude d'un habile critique, qui n'est pas moins habile narrateur, et elle attend la suite de son savant ouvrage.

Un recueil tantôt élémentaire, tantôt mêlé de recherches très-diverses, voyages, fragments scientifiques, extraits d'ouvrages, leçons pratiques de la vie, était présenté sous le titre de *Magasin d'éducation et de récréation*, et associait à un mouvement d'esprits éclairés les fantaisies du talent. MM. Macé, Stahl et Verne en étaient cités comme les principaux rédacteurs. L'Académie reconnaît dans ce travail une forme souvent heureuse de l'activité intellectuelle du temps. Elle attache au nom de l'éditeur commun de l'ouvrage une médaille comme la précédente, et elle croit en cela ne pas changer la pensée des prix qu'elle décerne.

En dehors de ces prix, l'Académie avait à délibérer sur la fondation Gobert. L'ouvrage couronné l'an dernier, l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Viel-Castel, s'était accru et conservait les mérites d'étude approfondie et de véracité ; de grands événements auxquels se mêlait l'Europe étaient racontés avec autant d'impartialité que de science diplomatique. Les congrès de Laybach et de Troppau étaient aussi bien jugés que vivement reproduits. Nulle publication récente sur notre ancienne histoire n'a paru, pour l'importance, supérieure à cette étude historique ; et l'Académie a jugé que l'ouvrage non terminé, toujours instructif, faisant bien con-

naître les partis et les hommes d'État, devait garder encore le premier prix.

Le second prix, placé par la récompense assez loin du premier, est attribué depuis deux ans à un court et excellent écrit : *les Frontières de la France*, par M. Lavallée. Cet écrit ne s'oubliera pas. La vérité qu'il démontre est acquise et incontestée ; l'attention publique peut se porter sur d'autres études d'histoire de France plus lointaines.

Dans le nombre des ouvrages adressés à l'Académie, elle devait remarquer un livre à la fois d'érudition et de récit, de recherches sur les libertés féodales et municipales, et d'histoire héroïque : c'est une *Histoire de saint Louis*, par M. Félix Faure. Le mérite de ce livre est d'être à la fois critique et poétique, de montrer les grandes qualités du souverain, sa défense de l'État devant l'Église, en même temps que ses entreprises religieuses et guerrières. Près des récits naïfs et inimitables de Joinville, cette vie de saint Louis sera lue ; et elle fera parfois admirer une sagesse égale à la grandeur d'âme. L'Académie décerne à cet ouvrage de M. Félix Faure la seconde place du concours.

Par la fondation Bordin, un prix est offert chaque année pour l'encouragement de la haute littérature.

La philosophie, la critique érudite avec éloquence, la tradition oratoire ou poétique, y ont prétendu. Cette fois, il y avait à juger entre quelques-uns de ces mérites. L'histoire littéraire de notre seizième siècle était habilement traitée et rajeunie sur quelques points. Le génie étranger était étudié dans des œuvres de notre siècle. L'influence des systèmes sur la poésie était jugée d'après de grands exemples, et les libres théories de l'art paraissaient à côté des libres opinions. Un

livre dans cet ordre d'idées a prévalu par l'intérêt et l'agrément; c'est le volume de M. Caro, sous ce titre : la *Philosophie de Gœthe*. On a su gré à l'auteur de sa tolérance poétique pour des erreurs qu'il a combattues; on a lu avec curiosité son histoire de l'esprit de Gœthe, cette préparation à la poésie par le spinozisme, puis cette étude scientifique née du matérialisme et le modifiant par l'observation. Dans la réalité, panthéiste ou non, Gœthe était surtout poëte plus alexandrin qu'homérique, mais poëte pour son temps et pour le nôtre. C'est ainsi que l'habile critique français repousse l'erreur systématique, sans méconnaître le talent original. Des idées du philosophe il voit sortir un art complexe et nouveau qu'il n'absout pas, mais qu'il admire dans le *Prométhée*, dans le *Faust*, dans le second *Faust*, dans l'abus même de l'érudition et de l'allégorie. Brillant travail d'analyse et de goût, cette étude de la *Philosophie de Gœthe*, au profit non du paradoxe, mais de l'imagination, ces vues ingénieuses sur l'éclat des types suscités par une pensée même incomplète de la Nature, tout cela forme une œuvre de critique éloquente. Un parallèle de Gœthe avec le grand poëte Lucrèce résume la leçon et le tableau. L'Académie décerne le prix à cet ouvrage de sage doctrine et de forte littérature.

Un prix est institué par la fondation Lambert pour un homme de lettres méritant une marque d'intérêt public. L'Académie décerne la plus grande part de ce prix à M. Édouard d'Anglemont, auteur de poésies estimées; elle a, sur la valeur du prix, aidé d'une rémunération de six cents francs un ancien ouvrier d'imprimerie, M. Barrillot, très-malheureux après des essais de talent littéraire.

De ce mélange de titres si divers nous devons passer à une épreuve provoquée par nos concours. Il nous reste à montrer un des efforts de la pensée poétique, excitée aujourdhui sous tant de formes. L'Académie ne crée pas le talent, mais parfois elle l'avertit quand elle lui donne à proclamer un noble sentiment.

Déshonorer le crime, quel que soit son prétexte ou son fanatisme, est la première loi de l'homme. L'indignation qui suivit le meurtre du président Lincoln n'a pas empêché une atroce vengeance de l'anarchie contre un autre pouvoir. Cette indignation n'en devait pas moins être publiée dans le monde. Bien des voix ont redit l'anathème proposé ; mais l'œuvre d'art n'a pas répondu à tout ce que sentait la conscience publique.

Beaucoup de pièces de vers adressées à l'Académie ont paru faibles. L'Académie ne voudrait pas juger avec un mélange de blâme l'expression de sentiments qu'elle honore; mais, ce qu'il fallait chercher surtout, c'était la simplicité unie à la force dans l'horreur de l'attentat politique, c'était la peinture rapide et vraie de ce peuple américain, affligé d'une si grande douleur par la perte du chef qui, même au prix de la guerre, venait de raffermir l'union. C'était la malédiction jetée toujours la même sur le même attentat, et l'inviolabilité du pouvoir devenant la garantie même de tous.

Une pièce inscrite sous le numéro 66, avec cette épigraphe : *Dignum et justum est, æquum et salutare*, a obtenu le prix. L'auteur est M. Édouard Grenier, nommé, dans une année précédente, pour un recueil de poésies. Le sentiment public jugera ses vers sur un sujet plus grave,

auquel il a mêlé le touchant éloge des vertus de Lincoln.

Le prix triennal, pour l'encouragement de la littérature et des travaux historiques, fondé par M. Thiers avec le don du grand Prix que lui avait voté l'Institut, sera décerné pour la première fois en 1868. L'Académie le décernera, dans sa séance annuelle, à l'*ouvrage d'histoire*, publié dans les trois ans, qu'elle jugera le plus digne de cette distinction.

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1868.

MESSIEURS,

Le nombre accru sans cesse des ouvrages adressés à ces concours, leurs mérites, très-divers de forme et d'influence, rendent, chaque jour, plus laborieux l'impartial jugement qui nous est demandé. Il ne suffit pas, tantôt de s'abstenir de questions trop spéciales et réservées à la science, tantôt de ne pas chercher les questions populaires, quand elles sembleraient trop polémiques. Sur le terrain de la philosophie et de l'histoire, partout se rencontrent de difficiles problèmes; le secours viendra de la fidélité à mainteuir le caractère de ces prix, à honorer, avant tout, la vérité bien

étudiée et l'art bien conçu, la vérité dans les idées et dans le langage.

C'est ainsi que, parmi tant de recherches, de résumés et d'essais, dont le nombre ne permet pas l'analyse, notre choix, sans être dominé par une œuvre éminente, a dû se fixer sur différents écrits d'intérêt élevé, d'enseignement salutaire et de saine littérature.

L'Académie nomme d'abord les travaux, dont elle rapproche les titres. L'un est un livre de savoir et de goût, une peinture de la vie et de l'art dans le moyen âge, un fragment d'histoire et une biographie, sous une forte étude et une sincère émotion, Pétrarque, par M. Mézières, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

En conservant à la pensée de Pétrarque le platonisme qui en est le drame et la poésie, l'historien y joint les débris du passé et les illusions du temps, Rome et Rienzi. Il suit le réveil du génie et l'imitation renaissante de l'antiquité; il aime et décrit le caractère moral de celui dont il sent l'inspiration poétique.

Son portrait de Pétrarque est une exhortation à la pureté d'âme, comme au plus parfait idéal. La variété des récits, les caractères mis en scène, les exemples de courage, de bonté, de vertu, d'amitié, la passion des lettres, le zèle de la patrie italienne, intéressent partout le lecteur que soutient le talent de l'écrivain.

Près de ce livre auquel est décerné un prix de 2,000 francs, se place, pour un prix semblable, un travail hautement instructif dans sa brièveté : *les Grandes Époques de la France*, par MM. Hubault, professeur d'histoire au lycée Louis le Grand, et Marguerin, directeur de l'École muni-

cipale Turgot. C'est un exercice de mémoire intelligente, de raison et de sentiment national, offert aux jeunes esprits. C'est l'histoire enseignée sous ses meilleurs noms, le pays montré par ses monuments, l'homme vu dans les grands hommes, et la nation signalée par quelques traits distinctifs de sa race. Sous cette forme, le travail a paru bien ordonné et vivement écrit, rappelant les souvenirs partis de rangs divers et, près de la gloire et de la puissance de quelques hommes, attestant la part des institutions, des croyances, et le progrès ou les révolutions des mœurs publiques.

L'étude d'un tel livre est une leçon vivante. Elle instruit de bonne heure à s'honorer de sa patrie; elle donne l'émulation de la bien servir. Elle la regarde, à travers les âges, grandissant par la durée et se retrouvant plus forte, après des malheurs et même après des fautes.

Une distinction du même ordre est attribuée à la traduction de saint Jean Chrysostome, par M. l'abbé Bareille. En choisissant, dans ce savant travail inachevé, le volume des *Homélies* sur la sédition et l'amnistie d'Antioche, l'Académie croit justement honorer l'étude d'une grande tradition d'éloquence et d'humanité.

Un autre grand nom et les recherches qu'il excite attiraient aussi nos suffrages. C'est l'*Histoire de Descartes avant* 1637, et l'analyse du *Discours sur la méthode*, par M. Millet, professeur de philosophie au lycée impérial de Montferrand.

Cette éducation du génie par la science mathématique et par les voyages, cet esprit de découverte accru par la solitude et la méditation, c'était là sans doute un exemple à reproduire et à démontrer pour notre temps. Le labeur de Descartes n'était pas moins instructif que ses créations. Par

là, le nouveau biographe atteint aux racines de la philosophie cartésienne. Dans le géomètre inventeur, dans le physicien, il trouve le spiritualiste sublime ; et l'esprit d'observation ne lui paraît nulle part plus nécessaire et plus applicable que dans l'étude des vérités immatérielles.

La foi en Dieu est, pour lui, la preuve de la raison humaine. Il n'est besoin de dire combien ce spiritualisme primordial redevenu avec Descartes le principe même de l'observation, et, pour ainsi dire, l'œil de la pensée abstraite, peut agir sur les doctrines de nos jours. Cela même recommandait l'ouvrage à notre choix pour un prix, comme les précédents.

Récompense égale pour des *Essais sur le droit public et privé de la république d'Athènes*, par Georges Perrot, ancien élève de l'École française d'Athènes. Ce n'est pas une étude complète, mais c'est une œuvre de talent. Le droit civil athénien n'est pas encore traité ; mais l'originalité du génie athénien est d'abord saisie. Ce merveilleux emploi de la pensée dans quelques milliers d'hommes libres donnant de si grands modèles, dans la guerre, la politique, l'éloquence, les arts, cette douceur du peuple athénien, cet ascendant de Périclès, ces orateurs ministres du peuple et ministres parfois assez durables, cet Aréopage respecté d'une telle démocratie, ce sont des traits à recueillir pour l'histoire du monde. Bien des contradictions et des fautes s'y mêlent, et le nouvel historien ne les épargne point. Il explique, il décrit, il admire bien Athènes ; il ne la propose ni ne l'espère en exemple.

Après de telles études, on peut placer, même dans des récits fort simples, les souvenirs d'une autre époque. La

charité a eu ses grandeurs, comme la liberté démocratique. Montrer ce qu'elle fut au XVIIe siècle, à côté des pompes de la cour, c'est le livre : *Madame de Beauharnais de Miramion*, par M. Alfred Bonneau.

Ce livre, qui offre le début d'un roman, fait d'une jeune femme, veuve et mère, un appui et un modèle de la vie monastique, une bienfaitrice des hôpitaux, une fondatrice d'œuvres partout secourables, un ministre de bienfaisance publique, pendant les malheurs d'un grand règne et dans une longue vie. On ne peut résumer tant de sacrifices au devoir, tant de vertus pratiques et d'inventions charitables ; mais il faut admirer, dans l'éclat d'un siècle, ce génie de la bonté qui inspirait une femme et lui donnait tant de puissance. Une médaille de 1,500 francs est attribuée à l'auteur de cette biographie que lira le public.

D'autres études, qui touchent aux mêmes influences, dictaient à M. Alfred Nettement ce qu'il appelle *Seconde Éducation des filles*, et ramenaient sous ses yeux bien des images du XVIIe siècle et du siècle suivant : le caractère polémique du talent n'en diminue pas l'intérêt, et on remarquera dans cet écrit une critique habile de Rousseau et d'heureux souvenirs de Saint-Cyr, à toutes les époques. Une médaille comme la précédente est offerte à l'auteur.

Une autre est réservée à la biographie de Bernard Palissy, de l'ouvrier inventeur qui parvint à la fabrication de l'émail. Cette vie de bon exemple, cette vie de travail et de souffrances trouvant, à force d'épreuves, une matière nouvelle, et la faisant servir à des œuvres d'un art plus parfait, cette puissance de découverte qui dans le fourneau du pauvre artisan lui fit surprendre quelques vérités premières de la

géologie, comme son esprit inculte, en s'exprimant, rencontrait l'éloquence, rien n'était meilleur à raconter, près de la statue qu'une ville de France élève à la mémoire de Palissy.

Persécuté dans les troubles religieux, sauvé par son art, praticien de la science dans des conférences populaires à Paris, puis mort à la Bastille, son nom représente une forme de génie à part dans le savant XVIe siècle. Peintre vrai, malgré quelques longueurs, son historien, M. Audiat, professeur au même lieu, recevra notre médaille littéraire près de la statue de Palissy.

Une égale distinction s'attache aux vers heureux et naturels de M. André Theuriet, sous le titre : *Chemin des bois, poésies et poëmes*. L'auteur, encore nouveau dans les lettres, a trouvé, pour les souvenirs de la forêt et de la vie rustique, pour le travail du bûcheron et du laboureur, cette force de sentiment qui donne à la pureté du langage l'expression et le charme.

L'Académie cette fois vient de désigner beaucoup d'ouvrages comme utiles aux mœurs. Elle ne nomme pas cependant tous ceux qu'elle avait distingués. C'est un regret fréquent pour elle.

Dans le précédent concours, un écrit de M. de Poncins, les *Cahiers de* 89, original par les recherches, élevé par les vues, avait inspiré la plus sérieuse estime, sans obtenir de prix littéraire. Cette année, il n'appartient plus à l'examen. Mais il reste dans le souvenir, comme un écho de la pensée publique. C'est devant cette pensée que notre étude va se reporter sur les prix spéciaux d'histoire, que nous avons à juger, et d'abord sur le grand Prix fondé par le baron Gobert,

et déjà décerné deux fois à l'*Histoire de la Restauration*, publiée par M. de Viel-Castel.

A part la condition imposée en faveur du morceau d'histoire de France le plus éloquent, l'Académie croyait toujours ne pouvoir admettre qu'un travail supérieur en quelque partie, instructif en toutes. Après avoir satisfait à ce devoir par le choix réitéré du savant et complet travail de M. de Viel-Castel sur les événements, la politique et la diplomatie d'une époque encore récente, elle conçoit le retour vers des temps plus éloignés, vers une série d'annales françaises déjà tentée plusieurs fois, dans notre siècle mobile.

C'est à ce titre qu'elle a reçu l'*Histoire de France*, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. Dareste, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, correspondant de l'Institut.

Plus court, et moins hardi de conjectures que l'ouvrage de Sismondi, ce livre ne saurait être toutefois que trop imparfaitement apprécié par notre rapport. Comment résumer en quelques lignes une grande étude et l'expérience d'un long enseignement? Comment discerner assez la part de la nouveauté vraie dans le récit, et celle de la tradition reproduite? Formant six volumes, des origines barbares ou romaines jusqu'à la fin de Louis XV, l'ouvrage est encore un abrégé, mais plein de faits mémorables et de souvenirs choisis. Les temps les plus anciens revivent, et le récit se développe, en avançant vers la lumière. Attentif aux mœurs, aux coutumes, à la vie du moyen âge, l'auteur n'en fait pas de peintures outrées, et son admiration reste attachée aux vraies grandeurs.

Exact et impartial, il instruit par ses récits, sans étonner

par ses opinions : il fait, dans chaque époque, ressortir quelques événements, dominer quelques hommes. Sans parti pris de blâmer ou de louer, il dit en général les fautes des princes, des grands, des corporations, des chefs et du peuple; mais partout il saisit et met au grand jour ce qu'il rencontre de courageux efforts et de nobles sentiments. Ses récits du règne de Louis XIV intéressent, après ceux de grands témoins et de grands maîtres, et nous font pénétrer dans les principes de durée, les forces acquises et aussi les périls et les chances d'erreur que laissait une telle époque. Le jugement de l'historien sur le long règne de Louis XV, rempli de faits curieux touchant l'état de la France, le travail des esprits et le besoin universel de réformes, n'est pas moins piquant par les détails que fortement instructif; et il plairait au lecteur, même sans les épigrammes empruntées au roi de Prusse Frédéric II.

Extrait de toute part, avec précision et sagacité, composé, en général, selon la science critique et le sentiment français, écrit avec naturel dans un style parfois un peu moderne, animé dans le récit des transactions politiques et des guerres, fidèle aux meilleures notions de paix, de liberté légale et de progrès populaire, ce livre, parvenu à l'avant-scène des temps nouveaux de Louis XVI, obtient aujourd'hui le Prix fondé par un généreux citoyen, à l'honneur du nom français, au profit de la vérité sur le passé, et des bons conseils pour l'avenir.

Le second prix demeure attaché à l'ouvrage de M. Félix Faure, à l'*Histoire de saint Louis*, de ce roi qui réunit sur sa mémoire les admirations de Bossuet et de Voltaire, de ce saint qui fut un héroïque chevalier, et qui a mérité, de nos

jours, d'être étudié, comme législateur, pour des institutions supérieures à son temps et dignes de ses vertus.

L'histoire dans ses formes diverses, l'histoire érudite ou pittoresque, philosophique ou polémique, reste un attribut et une préoccupation de notre temps. Nous devons la retrouver dans toutes nos épreuves littéraires. Ainsi la fondation *Bordin*, pour l'encouragement de la haute littérature, fait sortir du concours une palme historique. Le choix s'est arrêté sur un récit important par l'étendue des recherches, les noms, les témoignages et la pensée actuelle : *Henri de Valois et la Pologne en* 1572, par le marquis de Noailles.

L'ouvrage a trois volumes, dont le dernier formé de pièces officielles et de fragments d'archives. L'auteur s'est inspiré de la langue nationale, comme de l'aspect du pays. Le début est d'un haut intérêt par les choses qui touchent à la France, par les souvenirs tragiques de Coligny, de sa confiance aux promesses de la cour, et de ses efforts pour servir la politique dont s'armèrent plus tard Henri IV et Richelieu.

L'ambition étrangère conseillée à Henri de Valois par Coligny ne cessa pas, après le crime de la Saint-Barthélemy : et le prince y vit alors un refuge, autant qu'un trône. Mais tandis que le pouvoir ailleurs se concentrait, il était en Pologne plus isolé, plus combattu. Le pays s'était agrandi par des guerres contre l'ordre Teutonique et l'Empire. Il avait, sous les Jagellons, lutté contre la Moscovie, contre les Turcs et les Tartares. Il avait occupé la Lithuanie et d'autres provinces. Mais par là même s'augmentaient les dangers d'un pouvoir instable et divisé.

Cette difficulté se fait sentir dans l'ordonnance même de l'ouvrage. L'auteur interrompt la candidature de Henri de

Valois, pour raconter la formation précédente de la Pologne. Il en décrit les institutions, les troubles, les conquêtes. Puis, après ces épisodes, il aborde l'élection et le nouveau règne, dont il touche aussitôt le terme. L'historien sans doute a voulu éviter l'inconvénient de paraître composer deux ouvrages à la fois, ou d'attacher une trop longue préface à un règne trop court. Mais cette condition du sujet en était inséparable. La nouveauté des faits, les descriptions heureuses, la vivacité des sentiments et du récit, corrigent ou dominent cet ensemble inégal. L'ouvrage est la vie entière d'une race. L'historien la cherche et la décrit dans le passé : il en affirme la durée, en racontant ses fautes et ses disgrâces qui n'ont pu la détruire. Il en réclame les droits, dans l'ordre humain, au nom même des maux qu'elle a soufferts et peut souffrir encore. L'Académie décerne à cette étude éloquente, sans déclamation, le prix proposé.

Près de l'histoire généreuse, qui n'est parfois qu'une plainte méconnue, gardons une place à l'histoire politique. Là aussi se retrouvent Rome et la Pologne, et d'autres souvenirs glorieux liés à la France.

Le prix fondé par M. Thiers avec la couronne littéraire, dont il n'acceptait que le titre honorifique, méritait une destination comme celle qu'il rencontre aujourd'hui. Ce prix va récompenser un talent jeune encore et déjà mûr. Il honore un récit impartial autant que sagace et noble dans son patriotisme. Il est décerné au volume ayant pour titre : *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV*, par Marius Topin.

Que ce livre ajoute à la renommée diplomatique du cardinal de Polignac, cela même est fondé. Mais, ce qu'on ne

peut assez louer, c'est l'étude qu'on y trouve du grand sens de Louis XIV, même après les fautes d'une longue prospérité; c'est la justice rendue à la dignité de sa vieillesse, comme à la France d'alors et à son gouvernement, à Torcy comme à Villars, aux négociateurs de la paix d'Utrecht comme au vainqueur de Denain.

L'ambassade de Polignac à Varsovie, ses conseils au roi Sobieski, ses projets d'alliance pour la Pologne, sa présence durant l'interrègne, son appui à la candidature d'un prince français qui ne veut pas de la couronne, ce n'est là qu'un épisode bien raconté de la vie du grand diplomate. C'est plus tard que, dans l'affaiblissement de la France et devant les périls suscités pour elle par l'avénement d'un prince français en Espagne, il est envoyé à Gertruydenberg, où domine la politique d'ennemis qui ne veulent pas même, avec tout avantage pour eux, souffrir la France en paix. Mais cette fédération de haines est ébranlée par un dissentiment que favorise la liberté politique. Le nouvel historien, non moins habile au détail des affaires que peintre expressif des événements, suit partout le mouvement des esprits. On voit le tory libre penseur, Bolingbroke, détachant l'Angleterre de la grande alliance. Sa rivalité d'homme d'État devant le général cher au parti contraire, et ses vues sur l'équilibre de l'Europe, lui font craindre la durée de la guerre et même du succès. Devenu ministre de la reine Anne, il est par son éloquence le conseiller irrésistible des idées de paix. Il en rend le vœu populaire. Il en fait arriver la pensée et les commencements au monarque intrépide sur le trône de France, et il en prépare le théâtre et les incidents favorables dans Utrecht. Ainsi, par le retour des événements, par la

nécessité d'une France puissante en Europe, la paix était promise et assurée, même avant la victoire de Denain qui n'en fut que la parure. Par la fermeté que garda et les sages renonciations qu'admit Louis XIV, la paix sortait des conférences d'Utrecht, avec des résultats longtemps décisifs pour l'équilibre européen. Ce traité si favorable à la richesse d'une autre nation était une limite pour la France, mais une limite glorieuse qui laissait à son territoire d'anciennes conquêtes que le traité de Rastadt vint affermir encore.

L'Académie décerne à cette étude savante, précise et animée d'esprit français, le prix fondé par M. Thiers, historien et orateur politique.

D'autres prix étaient confiés à l'impartialité de nos suffrages. Le prix de la fondation Lambert, pour le talent digne d'une marque d'intérêt public, est accordé à Mme Blanchecotte, auteur de l'écrit : *les Impressions d'une femme.*

L'auteur d'un volume de vers, *les Chants de l'âme*, Mlle Adolphine Bonnet, jeune personne élevée dans la retraite, loin de Paris, est désignée pour le prix Maillié-Latour-Landry, après la lecture inattendue et vraiment poétique de quelques-uns de ses chants religieux.

Pour les concours des années prochaines, l'Académie n'indique pas un sujet de *prix de poésie :* elle donnera le prix aux deux cents vers qui rendraient le plus heureusement, à ses yeux, quelque pensée digne de notre temps.

Pour le *prix d'éloquence* à décerner dans deux ans, elle ne s'éloigne pas des traditions sur l'étude de la langue et du génie français. Elle propose l'éloge historique de Sully, considéré comme homme public et comme écrivain.

Aujourd'hui, elle doit faire connaître son jugement des

discours sur J.-J. Rousseau, ce philosophe, ce novateur, ce grand artiste, ce génie et cet homme à part dans le XVIIIe siècle. Trente ouvrages étaient présentés, souvent excessifs ou faibles. Mais n'insistons pas sur des torts de paradoxe et d'inexpérience. Il suffit de dire que le nom proposé a inspiré quelques études mêlées d'éclat et un discours excellent pour l'équité, la justesse des vues et le talent d'écrire; c'est le discours inscrit n° 19, avec cette épigraphe de Rousseau lui-même : « Je ne voyais personne penser comme moi. » L'auteur est M. Gidel, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte.

Il ne nous appartient pas d'esquisser de nouveau ce qu'il a vivement senti, l'admiration véridique pour la force originale de l'esprit, la justice sévère pour des erreurs et des vices devenus des sophismes dangereux, et plus tard des remords éloquents. C'est ainsi que l'auteur explique et dépeint la double action de Rousseau sur son temps, sa lutte pour la liberté d'opinion et à l'appui de la réforme morale, sa recherche de popularité dans le monde et ses attaques à la société mondaine, ses hardiesses de penseur et ses retours au sentiment religieux.

Des considérations assez élevées et quelques tableaux bien tracés se remarquent dans deux discours que l'Académie désigne pour mentions à titre égal, le n° 6, portant pour épigraphe la pensée de Sénèque : « Qu'il n'y a pas de grand génie sans quelque mélange de folie, » et le n° 24, dont l'épigraphe demande « justice et pitié pour le génie de Rousseau ». L'auteur de ce discours est M. Compayré, professeur de philosophie au lycée impérial de Pau. Le génie est surtout décrit et jugé dans le discours de M. Gidel, dans l'œuvre

qui, d'un succès tardif de palme académique, ramenant Rousseau vers son enfance inégale, ses égarements de jeunesse, sa vie d'aventures et de travail, le suit dans ses changements d'existence et d'ardeur, passe du discours sur l'*Origine de l'inégalité* parmi les hommes à la lettre *sur les Spectacles*, pour arriver aux leçons et aux images de la *Nouvelle-Héloïse*, à la pensée systématique et aux vérités naturelles d'*Émile*, puis au joug du *Contrat social*. Que d'efforts, que de méditations, que d'accidents d'éloquence à recueillir et à définir dans cette vie de contradicteur opiniâtre et persécuté, d'ennemi redoutable à Voltaire lui-même, d'émule de Montesquieu, et de réfugié consolé par Malesherbes !

Et maintenant que l'ancien prestige est passé, que l'illusion du XVIIIe siècle n'est plus, quelles analyses à faire, quels motifs à donner des séductions de l'orateur sans patrie, qui, par le tribunat de la parole française, flattait, réprimandait et dominait ce siècle ! Quels avis, quelles lumières à recevoir des vérités et des erreurs de ce puissant esprit, de sa logique si savante et des exemples variés de sa passion et de son art ! On ne pourra, tout à l'heure, entendre ici qu'une part trop courte de cette brillante étude ; mais le sentiment public, se plaisant à l'écouter, en sera l'épreuve et la récompense.

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1869.

MESSIEURS,

L'émulation littéraire ne faiblit pas en France devant les retours d'activité sociale. Toutes les ambitions de l'âme se touchent et s'appellent l'une l'autre; et nous ne sommes pas étonnés qu'au milieu du travail des esprits, nos concours attirent de fréquentes études et d'heureux efforts. Chaque année s'accroît cette candidature morale, cette méditation sur le vrai et sur le bien, encouragées par l'œuvre d'un sage. Nous ne pouvons ici même résumer toutes les formes qu'elle a prises, toutes les intentions généreuses qu'elle essaye. Sur tant d'ouvrages présentés nous ne nommerons pas tout ce

qui nous a paru digne d'estime, et parfois nous abrégerons même l'éloge le plus mérité. La vérité philosophique, la beauté morale dans les lettres, le devoir dans la vie, ces inépuisables sujets de l'art d'écrire, vont nous offrir encore quelques exemples précieux à désigner; c'est un premier hommage au souvenir de M. de Montyon.

A ce titre, notre attention s'est arrêtée sur une expression savante des études contemporaines, sur une étude de haute critique, liée à la recherche de vérités premières et d'antiques inspirations du génie. Un livre a été remarqué sous ce titre : *le Sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle.* Il y avait à chercher là, dans les origines de la société grecque, l'inspiration poétique et le sentiment du courage et du patriotisme, aidant au génie. Ainsi l'histoire de l'art se mêlait à celle de la vie publique, et la poésie avait grandi par la religion. Cette théorie sans doute n'est pas sans objection, tout n'était pas idéal dans les fêtes de la Grèce, et les mystères orphiques n'épuraient pas les Dionysiaques. Mais une part de gravité religieuse se mêla d'elle-même au travail de la pensée et de la voix; elle inspira le chant des vers, elle dicta les hymnes de triomphes et de douleurs, elle fit le dithyrambe. Ainsi, à côté du chariot de Thespis, le drame grec naquit d'antiques souvenirs et fut entretenu de terreurs et d'héroïsmes, par des songes et des apparitions. En rechercher la trace dans la tragédie grecque, c'est nous montrer la destinée du peuple athénien; la défaite des Perses n'a pas moins pour cause que pour monument le génie d'Eschyle; Sophocle avait été amiral athénien, comme il était poëte sublime d'Athènes; Euripide attendrissait les âmes du peuple par cette pitié qui est la leçon de la philosophie; Solon met-

tait en vers les vertus morales ; et l'art devenait ainsi l'instinct même et la règle de la vie.

Nous ne pouvons que rappeler ici avec quel choix d'exemples, quelle sagacité, quelle élévation, l'historien du sentiment religieux dans la Grèce a tracé cette théorie. Parfois il paraît trop affirmer; mais il plaît par le talent, les souvenirs ingénieux, les allusions, les récits : l'ouvrage est une savante et généreuse lecture. Un prix de 2,500 francs est décerné à l'auteur, M. Jules Girard, maître de conférences à l'École normale supérieure.

Dans un rang égal, à des titres tout différents, l'Académie a désigné un livre d'utilité pratique, un recueil de contes, de simples anecdotes, de récits d'enfants : *la Morale familière*, par M. Stahl. C'est une lecture préparée pour de jeunes esprits qu'elle veut rendre attentifs et sensés, laborieux et bons. Ce n'est pas seulement une exhortation au bien, c'est l'esprit de l'enfant, l'esprit du jeune homme qu'il s'agit de régler par l'idée toujours présente du travail et du devoir, la justice et les sentiments honorables. Le livre de *la Morale familière*, c'est la morale en action dans la famille, dans l'étude, dans la société de tout âge. En faisant du travail le but et la dignité de l'être intelligent, l'auteur en fait une force qui le dirige et l'améliore sans cesse. L'éducation de l'esprit se fait en même temps que celle du cœur. La jeunesse est avertie des défauts de caractère, des erreurs, des négligences, comme elle est formée aux lois de famille, de respect et de reconnaissance. Les sentiments affectueux surtout sont mêlés à la conscience du devoir, et le jeune homme est incessamment affermi dans cette double pensée. Tel est pour nous le mérite de l'ouvrage; il est mieux qu'un sage conseil

et qu'une attachante lecture, il fortifie la voix du père de famille, il rend ses conseils toujours présents, il donne la force d'y répondre. Ce livre salutaire, ces leçons de bon sens, de droiture, de franchise et d'honneur, sont accueillis et honorés du même prix qu'une œuvre élevée de philosophie et de goût; c'est encore la critique servant au progrès moral de l'âme, et le savoir transformant et ennoblissant les esprits qu'il éclaire.

Une étude moins variée, attentive et sévère dans la forme, vient ensuite. *La Philosophie du devoir*, par M. Ferraz, est une tradition des nobles pensées que le titre rappelle. Elle est fondée sur la certitude et le besoin de la vérité; elle ne croit pas à la morale indépendante, mais elle sent et démontre une loi nécessaire. L'esprit de cette loi, étudié dans Platon, dans Cicéron, dans Marc-Aurèle, l'auteur l'a retrouvé, l'a médité de nouveau dans les monuments chrétiens de la société grecque et romaine, puis dans l'action et le travail du monde moderne et le progrès de l'humanité. Il s'est éclairé partout, de saint Augustin à Descartes, à Leibnitz, aux grandes leçons et aux grands exemples de génie et de vertu. L'Académie décerne à cette lecture fortifiante pour l'âme, à cette revue d'études et de souvenirs, au profit de la morale, un prix de 2,000 francs, comme à d'autres ouvrages dont elle aime les recherches savantes et l'accent généreux.

Près de ce livre, elle place l'hommage, la défense, le complet témoignage consacrés à Galilée, par un digne et sincère élève de la vérité, M. Théodore-Henri Martin, déjà désigné par nos prix. Son mérite est ici tout à la fois dans la sagacité et dans la rigueur du vrai. Préparé par la science à com-

prendre la pensée d'un génie créateur, il a suivi les épreuves de ce génie avec une invariable équité; il a défendu la liberté dans la science, sans accuser la religion dans l'Église. A côté du zèle persécuteur il a montré l'esprit éclairé, dans un pontife ami des sciences et parfois impuissant à les défendre. Puis il a retracé dans la vie de Galilée cet apostolat de la science, entravé sans être intimidé; cette victoire du génie, saisie d'abord et gardée toujours. Les deux procès de Galilée ne sont pas oubliés; il restera grand par le caractère autant que par le génie, pour avoir été fidèle à la conviction que lui donnait la science. Et la justice rendue maintenant à la modération du pontife attestera, dans l'historien, le courage aussi de la vérité, devant la prévention des souvenirs. Un nom illustre, M. Biot, avait précédé M. H. Martin dans une défense du pape Urbain VIII : que le nouveau défenseur soit honoré de même aujourd'hui pour son respect de la vérité devant tous.

Le sentiment du vrai dans l'histoire désignait à l'Académie quelques autres études de ce concours. C'est ainsi qu'elle a remarqué un *Manuel de l'histoire ancienne de l'Orient* qui rappelle le nom d'un érudit illustre. Chercher la vérité dans les inscriptions et dans les ruines, ramener à des souvenirs antiques les récits ornés par le génie des Grecs ou par des conjectures modernes, c'était un travail à faire dans l'état présent des connaissances. Commencer par Israël, rechercher encore l'Égypte, la Perse, l'Assyrie, y réunir des traces d'antiquités découvertes par la sagacité moderne, c'était un digne travail à préparer sur les premiers âges de l'humanité. Sous ce rapport, le *Manuel de l'Histoire ancienne de l'Orient*, malgré l'expression moderne trop souvent mêlée

aux peintures antiques, est un livre instructif et vrai ; l'enseignement doit l'accueillir. L'Académie décerne à ce travail de M. François Lenormant, sous-bibliothécaire de l'Institut, un prix de 2,000 francs.

Près de l'érudition doit se placer, dans cet ordre d'écrits, même la leçon morale mêlée d'imagination. A ce titre, un livre : *Scènes d'histoire et de famille*, par Mme de Witt, née Guizot, avait frappé beaucoup de lecteurs. Ce n'était pas un mélange du roman et de l'histoire, mais une vive peinture des vérités de la vie à certaines époques et sous de fortes croyances. De là devaient naître de touchantes images, d'éloquentes leçons, du XVIe au XVIIIe siècle ; ce n'est pas une forme du roman historique, c'est un surcroît de vérité dans l'histoire. La France du XVIe siècle est mieux comprise par l'étude des écrits et du zèle de Mme Duplessis de Mornay ; et sa vie de famille, ses soins, l'éloquence de son deuil, complètent une image du temps. Le zèle religieux de Mme de Witt fait partie de cette vérité ; il ne ranime pas des haines, mais il honore des vertus ; et il fait mieux sentir ce que, dans le siècle suivant, la dissidence d'un culte persécuté trouvera de résignation et de force dans l'excès même du malheur. D'autres récits du même recueil, en s'attachant à quelques noms, raniment des souvenirs trop oubliés du siècle même qu'ils devaient illustrer. La gloire momentanée des Français dans l'Inde au XVIIIe siècle, leur bailli de Suffren, leur gouverneur Dupleix, le savoir oriental et la diplomatie de Mme Dupleix dans les troubles de l'Inde, sa fille, et le vaillant officier qui donnait à celle-ci le nom, fameux alors, de Bussy, ce sont là des traits d'histoire à part des événements et du succès : ce sont des caractères qui méritaient de revivre dans un langage

expressif et naturel. Le même sentiment de patrie et de religion fait rechercher par l'auteur l'action de la France dans le Canada, et là encore le souvenir est instructif et mémorable sans la durée de l'entreprise.

Un travail moins savant, moins élevé, a été encore choisi par l'Académie comme utile dans sa forme populaire. Ce sont pour les petits propriétaires, les ouvriers, les laboureurs, d'excellents conseils, sous le titre de *Veillées de maître Patrigeon*. C'est l'étude de la règle, l'emploi du travail et le profit de l'expérience, dans une société laborieuse et inégale. L'auteur, Mme Carraud, fait aimer l'esprit de paix, de justice et d'humanité ; elle aspire au soulagement du malheur par les efforts mêmes qui affermissent la société ; elle a la passion du mieux.

A ces livres de saine raison et d'expérience, à ces leçons sagement populaires, l'Académie a voulu joindre une œuvre d'art et d'élévation morale, une étude poétique animée surtout par l'âme, un drame chrétien : *Sainte Cécile*, par M. le comte Anatole de Ségur. C'est le martyre de celle dont les traits ont été divinisés par le pinceau de Raphaël. Ce qui distingue cette œuvre, c'est surtout, avec l'expression de la persécution païenne, la pure simplicité du langage, le naturel, la vérité de l'accent. L'Académie décerne à ce poëme une médaille comme les précédentes, mais elle y voit une œuvre à part dans l'heureux talent de l'auteur.

D'autres études, d'autres efforts poétiques sur la religion, étaient présentés. Plusieurs chants consacrés au nom de *Velléda* offraient, avec un mélange d'incorrections et de négligences, des traits heureux d'imagination et de style. Il n'a point paru cependant que cette étude trop inégale dût être

réservée pour ce concours ; et, si elle était présentée de nouveau, il faudrait que ce fût après le scrupule d'un nouveau travail, dont le talent de l'auteur est digne.

Aujourd'hui nous ajoutons à ces prix d'utilité morale un de ces ouvrages de haute littérature, que voulait susciter un généreux fondateur, M. Bordin.

L'Académie désigne, à ce titre, une œuvre savante, ingénieuse, parfois systématique, mais animée d'élégance et de goût, l'ouvrage : *du Spiritualisme et de l'Idéal dans la poésie des Grecs*, par M. Chassang, maître de conférences à l'École normale supérieure. Elle n'y trouve pas une étude également éminente sur tous les points ; mais elle y sent une vue rapide de l'imagination grecque. Nulle part le poëte Pindare n'a été mieux compris et mieux loué.

L'attention publique est appelée maintenant sur le grand prix d'histoire nationale fondé par le baron Gobert et une première fois décerné à l'*Histoire de France*, par M. Dareste, doyen de la Faculté des lettres de Lyon et correspondant de l'Institut. Son ouvrage, en 6 volumes, des premiers temps de la Gaule jusqu'au règne de Louis XV, est un abrégé impartial et savant, une étude exacte et rapide dans sa précision, une œuvre sans paradoxes et sans déclamation, attachante par la grandeur du sujet, la variété des tableaux et l'intérêt de quelques vérités prédominantes.

Il n'a point paru qu'on puisse encore opposer à ce travail une œuvre nouvelle, ou plus développée, ou supérieure par des qualités originales.

L'ouvrage de M. Dareste, dans le jugement de l'Académie, reçoit de nouveau le prix de savoir, de justesse historique et de talent judicieux, qu'il a si bien mérité, et il reste un exem-

ple de l'estime durable assurée par de tels titres ainsi reconnus.

Le second prix de la fondation Gobert, la médaille attribuée depuis quelques années au même travail, est seul transféré. C'est un événement de notre époque habilement raconté qui obtient cet honneur. La conquête de l'Algérie, écrite sur documents officiels et privés, méritait l'attention : c'était une guerre d'humanité et de progrès social ; c'était une œuvre de patriotisme et de prévoyance. La date de l'événement disparaît dans sa grandeur, l'événement lui-même reste une conséquence de l'histoire nationale.

La France du XVIIe siècle avait foudroyé Alger sans détruire la piraterie, sans interdire l'esclavage, dont Vincent de Paul sauvait quelques victimes, en se livrant lui-même à la servitude. La France du XIXe siècle a pris Alger, supprimé la piraterie, occupé un vaste pays qu'elle civilise. Sa conquête a été pour elle un champ de manœuvre, où se fortifiaient ses soldats, où s'exerçaient encore ses généraux ; et elle en est revenue plus puissante, pour des épreuves soudaines et des guerres inopinées. A ce titre, et par ces motifs toujours présents, l'expédition, l'assaut et la première bataille d'Alger, puis l'occupation des territoires aussitôt commencée, demeuraient mémorables. Toute cette part de récits fortement retracés, ce prélude de l'agrandissement français sur la côte d'Afrique, cette annonce d'une succession assurée à l'ancien génie romain contre la barbarie, ne peut qu'intéresser vivement les lecteurs français. Le narrateur est mieux qu'impartial, pour la gloire des armes dont il salue le triomphe ; il en montre la force et la durée, et il honore dignement une entreprise dont il reconnaît le résultat comme précieux à la France et respecté par l'Europe.

C'est à ce titre que le second prix de la fondation Gobert est décerné à l'ouvrage sur la *Conquête de l'Algérie*, par M. Alfred Nettement.

Le nom de l'auteur, tout récemment frappé d'une mort prématurée, restera protégé par la sincérité de son caractère et de ses travaux. Fidèle à un premier dévouement dont il était fier, il fut également fidèle à l'intérêt français en lui reconnaissant des titres de gloire dans l'Algérie. Son livre, accueilli par le lecteur impartial, attachera de nouveaux regrets à sa mémoire.

Un autre concours d'études historiques est provoqué par le retour triennal de la fondation Halphen, pour l'ouvrage jugé à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique et le plus digne au point de vue moral.

Un livre : *les Mariages espagnols sous le règne du roi Henri IV*, par M. Perrens, a frappé l'attention des juges habiles, et mérité le suffrage public comme celui de l'Académie.

D'intéressants récits sur la situation des Pays-Bas, des Provinces-Unies, du grand-duché de Savoie, de Montferrat, de Mantoue; sur l'action politique de l'Espagne et sur celle de la France; sur l'influence diplomatique de la cour de Rome, ses efforts pour rompre ou renouveler des négociations importantes; quelques-uns même de ses actes diplomatiques sont habilement analysés, et le caractère de ses ministres soigneusement décrit. C'est ainsi que, pendant un demi-siècle, les unions de famille entre l'Espagne, l'Italie, la France, puis d'importantes combinaisons liées à ces intérêts, deviennent une question capitale, un sujet de guerre et de paix.

La prévoyance, la modération, la sagacité de Henri IV, se montrent souvent dans ces épreuves, comme les passions de son temps, et les souvenirs ou les espérances que gardait la guerre civile.

Dans cette histoire toute politique, nourrie d'idées comme de faits, beaucoup de notions précieuses se rencontrent aussi sur la forme, les traditions, les entreprises de la monarchie espagnole. Cette grande étude de l'histoire et des documents nationaux, en même temps qu'elle a partout éclairci les faits et leurs conséquences, et constaté des détails inconnus, a mis en dehors de nobles caractères et de hautes vérités politiques. La phrase d'un de nos historiens sur Marie de Médicis ne semble pas démentie, et cette reine reste frappée du malheur de n'avoir paru ni assez surprise ni assez affligée de la mort de Henri IV. Toute la peinture de la France alors offre également un des plus attachants et des plus tragiques tableaux que l'on puisse retracer. L'Académie décerne à ce savant travail, à cet habile résumé, le prix de la fondation Halphen.

De ces récits historiques, de ces recherches, l'attention de l'Académie était appelée vers une fondation d'encouragement pour les lettres, le prix Lambert, pour un talent jugé digne d'une marque d'intérêt public.

C'est une œuvre de théâtre, en vers parfois négligés, *le Passant*, par M. Coppée, qui a mérité ce succès, pour quelques signes d'un art heureux. L'auteur désigné atteste par cet exemple l'appui que l'intérêt public peut donner à tout espoir de talent.

L'Académie doit souhaiter surtout que ses prix servent à exciter de sérieux travaux, des recherches neuves de critique et d'histoire, des récits expressifs, des œuvres d'art élégantes

et naturelles. Mais, par là même, elle ne rejettera pas sur une première vue tout essai d'imagination littéraire. Elle ne prescrira pas toujours des sujets à traiter; elle attendra le choix de l'auteur. C'est la marche qu'elle a suivie cette année même pour le prix de poésie. Elle n'a proposé ni une vérité morale, ni un grand souvenir. Beaucoup de pièces de vers lui sont parvenues, sous des titres fort divers, sans que cette liberté se soit rencontrée souvent heureuse. La force de l'expression manquait à la témérité des idées, et l'expression quelquefois était tout ensemble incorrecte et timide.

Une œuvre cependant a été remarquée, de bonne heure, par le caractère de la tradition hébraïque, dont elle porte l'empreinte. C'est la pièce sous le titre : *Séméia*, avec l'épigraphe : *Sola sub nocte.....*

La pièce est moins un hymne à la sainteté du culte consacré, qu'elle n'est un souvenir de la croyance judaïque, promettant la naissance d'un fils de Dieu pour prix des saintes prières d'une vierge d'Israël. La foi à cette espérance dans plusieurs sectes de Judée, le choix religieux et la prière fervente de celle qui se dévoue, la pensée qui consume sa vie et la laisse elle-même pour offrande en hommage à la divinité, telles sont les émotions que le poëte a recueillies et dont il retrace l'illusion. Sa croyance est dans sa prière, et sa ferveur rend présent le miracle espéré.

Tel est l'ordre de sentiments et de pensées dont l'expression peut inspirer un religieux intérêt. Nulle subtilité d'analyse ne doit ici se mêler à la candeur du poëte. Qu'une voix émue redise fidèlement ses vers; qu'elle nous reporte aux souvenirs du ciel et de la poésie d'Orient! Qu'elle nous fasse entendre ce que les veilles de l'espérance humaine deman-

daient à la puissance divine! Une telle imploration poétique peut être écoutée de notre temps. Une voix amie de la vérité et souvent approuvée du public trouvera sans peine l'accent qu'elle demande.

L'auteur du poëme, *Séméia*, est M. Édouard Grenier, déjà connu par des vers qu'il dépasse aujourd'hui.

M. Legouvé va lire le poëme dont l'accent de sa voix fera d'autant mieux apprécier le sentiment et le langage.

De nouveaux prix sont encore proposés, non pas à l'imagination poétique, mais aux recherches d'histoire et aux méditations que doit encourager le mouvement actuel du monde.

Sur la disposition testamentaire laissée par M. Thérouanne pour fondations de prix à d'importants travaux d'histoire, l'Académie aura désormais à décerner, dans les limites du décret qui en autorise l'acceptation, le prix que représente annuellement une inscription de 4,000 francs.

Dès l'année prochaine, ce prix pourra être attribué à un travail d'histoire : récits, études savantes, exposition impartiale et neuve, analyse philosophique et vraie, qui auraient été publiés dans l'année précédente et jusqu'au 1er mars 1870. Le même prix sera proposé pour chacune des années suivantes, et pourra s'attacher à des travaux d'histoire de la forme la plus variée, sous des conditions absolues de science, de talent et de vérité.

L'Académie ne peut que souhaiter l'occasion fréquente d'apprécier et d'honorer de tels travaux sur toutes les parties de l'histoire et du monde.

RAPPORT

DE M. PATIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1870.

(Lu dans la séance publique annuelle du jeudi 23 novembre 1871.)

MESSIEURS,

Je ne puis, sans un sentiment pénible, auquel s'associeront certainement mes auditeurs, me reporter à ces commencements de l'année 1870, où se préparaient, paisiblement, dans les réunions particulières de l'Académie, les décisions qu'aujourd'hui seulement (ce long silence ne s'explique que trop bien) elle peut rendre publiques.

La paix, alors, la paix, dont le terme était si peu prévu, bien que si prochain, exerçait sur le mouvement des lettres sa favorable influence ; nous en trouvions un heureux témoignage dans le nombre et le mérite croissant des productions

de toutes sortes soumises à notre appréciation ; et, pour nous aider, nous guider, dans la tâche, souvent difficile, de les classer, de les juger, pour expliquer au public, avec autorité et intérêt, les motifs de nos préférences, pour mêler, dans la mesure convenable, à de justes éloges, les sages réserves, les utiles conseils, et recommander, sans servilité superstitieuse, le respect des grandes lois de l'art, nous possédions encore ce maître de la critique contemporaine, d'un savoir si varié, d'un goût si libre et si sûr, d'une parole si vive, si spirituelle, si hardie, si neuve quelquefois dans sa pure élégance, qui a été, pendant trente-cinq ans, l'interprète officiel de l'Académie, et qui, à cette place d'où je vous parle, et où vos regards le cherchent involontairement, sans l'y retrouver, n'a cessé d'exercer, avec un assentiment, un applaudissement général, une sorte de magistrature littéraire.

Ce rôle considérable (il peut nous être accordé d'en parler ainsi dans cette enceinte), M. Villemain l'a soutenu jusqu'aux derniers moments de sa vie, avec une courageuse persévérance. Succombant sous le poids de l'âge, de la maladie, de la tristesse, il s'occupait encore avec zèle de nos concours. Quelques-uns des ouvrages dont je devrai vous entretenir ont passé par ses mains défaillantes, et fixé le regard, toujours curieux et pénétrant, de son esprit. Il a par là sa part dans le rapport que vous allez entendre, et interviendra, pour ainsi dire, une dernière fois dans ces solennités académiques, que sa voix n'animera plus, mais auxquelles son souvenir ne saurait jamais demeurer étranger.

C'est par ce qui regarde l'histoire qu'il convient peut-être de commencer la proclamation annuelle des nombreuses récompenses qu'est chargée de décerner l'Académie. Nul

genre, en ce siècle, ne s'est renouvelé plus heureusement, ne s'est produit sous des formes plus variées, ne s'est prêté à des applications plus diverses, n'a acquis plus d'importance, n'a mérité plus de faveur. Par une conséquence naturelle, il n'en est point que l'Académie, grâce à de généreux amis des lettres, soit plus à même de récompenser dignement : elle a, chaque année, à décerner, avec le double prix Gobert, le prix Thérouanne ; et, dans le prochain concours, elle pourra en outre disposer, pour la seconde fois, du prix de destination analogue, institué par un de nos plus illustres confrères et qui porte son nom : nom doublement inspirateur ! On peut prévoir un temps, où le fondateur lui-même offrira aux concurrents, non-seulement, comme aujourd'hui, d'excellents modèles dans ses œuvres, mais, dans les actes de sa vie si généreusement, si constamment dévouée et secourable à son pays, un grand et noble sujet.

Dès le mois d'avril de l'année 1870, l'Académie, statuant sur le grand prix Gobert, se décidait à le transférer de l'ouvrage auquel il avait été justement attribué deux ans de suite, la très-estimable *Histoire de France* de M. Dareste, à l'*Histoire de la Terreur* de M. Mortimer-Ternaux. Un grand intérêt moral recommandait à son choix cette nouvelle production historique, d'une irrécusable véracité, où des documents originaux, officiels, curieusement rassemblés, exactement reproduits, habilement liés par un récit dont ils forment comme la trame, font apparaître, dans sa hideuse, son affreuse réalité, un régime trop souvent paré de fausses couleurs par la complaisance intéressée des passions démagogiques. L'Académie n'a certes pas changé d'opinion, depuis qu'a tant ajouté à l'utilité, à l'opportunité d'un tel ouvrage,

après l'impudence des apologistes, des panégyristes même, la monstrueuse émulation des imitateurs.

Un intérêt de nature bien différente s'attache aux souvenirs glorieux qu'a rappelés avec sympathie, exactitude et talent, dans son *Histoire de la conquête de l'Algérie,* M. Alfred Nettement. L'Académie, qui, en 1869, avait décerné à cette histoire le second prix de la fondation Gobert, a cru devoir, en 1870, le lui maintenir, couronnant ainsi de nouveau, non sans tristesse, avec un bon livre, une carrière littéraire, prématurément interrompue par la mort, et digne d'être longtemps honorée.

Par une conformité douloureuse, le grand prix lui-même n'est plus aujourd'hui qu'une couronne déposée sur une tombe. Il y a quelques jours à peine qu'a été enlevé à la politique, aux lettres, à l'Institut, l'homme distingué que nous en avions jugé digne.

La première application des dispositions généreuses de feu M. Thérouanne en faveur des travaux historiques a appelé l'attention de l'Académie sur deux ouvrages surtout, l'un et l'autre de grande valeur, et entre lesquels il lui a paru juste de partager le nouveau prix : l'*Homme au masque de fer*, par M. Marius Topin; l'*Histoire de Savoie*, par M. Victor de Saint-Genis.

Abordant à son tour un problème qu'on a si souvent et si vainement essayé de résoudre, M. Topin est arrivé, par une habile discussion de toutes les hypothèses, à une solution qui offre, sinon une entière évidence, du moins un frappant caractère de vraisemblance, et paraît devoir être définitive. L'ouvrage, quoi qu'on en doive penser, est un modèle d'investigation critique. En outre, dans cette revue, singulièrement

variée, d'événements et de personnages, qui était la condition heureuse de son sujet, l'auteur, par des mérites qu'un précédent concours avait déjà révélés à l'Académie et signalés à ses récompenses, par une habileté remarquable à mettre en relief les traits principaux, artistement rapprochés, d'une situation ou d'un caractère, par la précision de sa pensée, et la fermeté élégante de son style, a témoigné de nouveau de la parenté de son talent avec une des grandes écoles historiques de notre âge.

L'histoire de la Savoie, de ce pays si longtemps, si diversement mêlé à nos grandes querelles avec les puissances européennes, et qui, tour à tour italien et français, fait enfin corps avec la France, une telle histoire est comme une province de notre histoire nationale. M. de Saint-Genis, en la retraçant, depuis les plus lointaines origines auxquelles elle puisse remonter, jusqu'à son dénoûment, semble avoir été inspiré par un double patriotisme. Il n'a rien négligé pour qu'après tant d'essais analogues dont il rappelle lui-même le souvenir, son œuvre ne manquât pas de nouveauté. Il y est parvenu par une recherche, une étude, très-patiente, très-intelligente, des documents originaux. Il porte du reste avec aisance, sans en être alourdi, sa riche érudition locale. Son exposition est facile, vive, rapide, trop rapide même en certains endroits : ce qui en fait le principal caractère, c'est une grande liberté de jugement, comme d'expression, et, même dans les saillies, où elle s'emporte quelquefois, la constante honnêteté d'un esprit sagement libéral. Bien des événements y sont racontés ou résumés, bien des personnages décrits et appréciés; mais, ce qui y tient le plus de place, c'est le peuple de Savoie lui-

même, dont l'historien s'applique à bien faire connaître, d'époque en époque, les mœurs, les sentiments, les aspirations, les progrès dans la vie sociale : il ne néglige pas surtout des affinités avec la France, par lesquelles a été préparée de loin, à travers toutes les vicissitudes de la politique et de la guerre, une réunion qu'on peut croire durable, car le libre consentement des peuples l'a consacrée, et elle ne procède pas d'un abus de la victoire, du prétendu droit de la conquête.

A une autre sorte d'histoire, à l'histoire littéraire et à cette critique supérieure qu'on n'en peut séparer, appartiennent deux autres ouvrages auxquels, par un nouveau partage, l'Académie a cru juste d'attribuer en commun le prix proposé par la fondation de M. Bordin à une œuvre de haute littérature. Ils répondent tout à fait à ce programme et honorent notre enseignement public, qui compte leurs auteurs au nombre de ses professeurs les plus justement estimés ; l'un, M. Martha, dans la Faculté des lettres de Paris ; l'autre, M. Heinrich, dans la Faculté des lettres de Lyon.

L'ouvrage de M. Martha est une étude sur *le poëme de Lucrèce*, considéré au triple point de vue de la *morale*, de la *religion*, de la *science*, et où les considérations, les appréciations littéraires, que n'annonce point le titre, ne laissent pas d'avoir leur place, une place importante. Déjà, dans un autre livre, couronné en 1865 par l'Académie française, *les Moralistes sous l'empire romain, philosophes et poëtes*, M. Martha avait considéré en historien, en moraliste, et aussi en littérateur d'un goût délicat et sûr, deux autres poëtes latins, Juvénal et Perse. Dans leurs vers, dont il fai-

sait sentir à propos les énergiques et hasardeuses beautés, il avait recherché avec une sagacité pénétrante ce qu'ils nous apprennent sur la société romaine au temps de l'Empire, sur les mœurs et les sentiments de ses diverses classes, et, chez quelques-uns de ses plus nobles représentants, sur l'action puissante du stoïcisme. On comprend comment il a été conduit à entreprendre un travail du même genre sur l'épicurien Lucrèce, sur le poëte en qui a trouvé une si haute expression la doctrine qui a partagé à Rome, avec le stoïcisme, le gouvernement des esprits.

Nous sommes plus à même qu'à d'autres époques de porter un jugement équitable sur Lucrèce, non-seulement comme poëte (l'excellence poétique de son œuvre, longtemps méconnue, ou imparfaitement comprise par nos critiques, est désormais hors de toute contestation), mais encore comme philosophe. Ce n'est pas que ne se renouvellent quelquefois, à l'égard de systèmes dont la réfutation et l'apologie pouvaient sembler épuisées, les anathèmes du XVIIe siècle et les adhésions, non moins passionnées, du XVIIIe. On est plus généralement porté à voir dans l'épicurisme un fait d'un autre âge, appartenant à l'histoire de la philosophie, à celle des sociétés antiques, qu'il s'agit simplement, pour nous autres modernes, de comprendre et d'expliquer; et, tout en condamnant comme il convient, les erreurs que Lucrèce a trop docilement acceptées d'Épicure, à lui tenir compte, aussi bien qu'à son maître, de ce qui, dans l'état religieux et moral du monde grec et du monde romain, a pu les y induire, de la sincérité, de l'intention honnête avec lesquelles leur ardent prosélytisme les a professées, enfin de ce qu'ils y ont mêlé d'enseigne-

ments salutaires, conformes aux leçons de philosophies meilleures, et dont la vie humaine peut encore faire son profit.

C'est dans ces raisonnables et indulgentes dispositions que M. Martha a abordé le nouveau sujet qui s'offrait à lui, sujet bien intéressant, mais aussi bien délicat; car, pour sauvegarder les grands principes de la religion et de la morale, il obligeait à des réserves, qui, quelque expresses, quelque multipliées qu'elles fussent (et elles sont telles dans ce livre), couraient le risque, dans le conflit des spiritualistes et des matérialistes, de paraître aux uns insuffisantes, et aux autres importunes. Je ne voudrais pas répondre qu'il ait été donné à M. Martha d'échapper à ce double danger. Mais, s'il en était autrement, ce serait peut-être un témoignage de la sage mesure qu'il a su garder.

A la justesse des vues répond la délicatesse du langage dans ce livre bien pensé, bien écrit, où s'exprime, avec vérité, le génie philosophique et poétique de Lucrèce. Depuis une traduction célèbre dont l'auteur, vivement regretté de l'Académie, doit être honoré par elle dans une prochaine séance, Lucrèce n'avait pas reçu chez nous de plus digne hommage.

Auprès de cet excellent livre s'est placée l'*Histoire de la littérature allemande* de M. Heinrich, par des mérites de savoir, d'ordonnance, d'exposition, dignes de grande estime. La mesure est aussi un des traits caractéristiques de l'auteur. Il résiste à la séduction de ces systèmes absolus qui font trop prévaloir, dans l'histoire littéraire, sur le libre développement du génie individuel, l'action de causes extérieures, une sorte de fatalité. Toutes ces productions étran-

gères, qu'il doit passer en revue, il les apprécie à leur juste valeur, sans parti pris pour ou contre des manières de penser, de sentir, des habitudes de goût et de composition qui ne sont point les nôtres, sans préventions françaises et sans engouement germanique, n'apportant à sa tâche de rapporteur, et même, quoiqu'il s'en défende, de juge, qu'impartialité et bienveillance. Ce livre est bien par son esprit, comme par sa date, de ces années si voisines de nous, dont il nous semble cependant que nous sépare un immense intervalle. C'est un des meilleurs assurément, qu'ait produits le mouvement qui nous portait alors vers les choses de l'Allemagne, vers sa philosophie, sa science, sa littérature, avec une curiosité attentive, une généreuse émulation, des sentiments d'estime et de sympathie, payés, hélas! au moment même (nous l'ignorions et ne devions pas tarder à en être cruellement avertis), payés, dans le monde même des lettres et de l'enseignement, d'un bien étrange retour, par d'insolents mépris, par de la haine. Ne regrettons pas, cependant, des dispositions bienveillantes, qui, pour n'avoir point obtenu de réciprocité, n'en honorent pas moins notre caractère national, et ont valu à notre littérature, autrefois le beau livre de Mme de Staël, et, après plus d'un demi-siècle, l'utile et intéressant complément que vient d'y ajouter M. Heinrich.

J'arrive à un autre ordre de récompenses, instituées, dans les dernières années du XVIIIe siècle, par un sage magistrat, vertueusement, généreusement préoccupé du progrès moral de la société. Le prix proposé par M. de Montyon à l'*ouvrage le plus utile aux mœurs* était d'abord unique et devait se donner annuellement à un ouvrage dont

les mœurs privées ou publiques fussent l'objet spécial. Mais il était bien difficile de rencontrer chaque année un ouvrage qui répondît aux conditions du programme, non-seulement par l'intention morale, mais par le talent et le succès, sans quoi on n'eût pu le dire véritablement *utile aux mœurs*. Cette difficulté, plus d'une fois constatée, fit que la récompense changea insensiblement de nature et que, grâce à la munificence du fondateur, elle s'étendit à un nombre indéterminé d'écrits, de matières, de formes diverses, et, le plus souvent, sans autre utilité morale que celle qui résulte, en toute composition, des mérites sérieux, graves, élevés, de la pensée. De là, naturellement, un nombre de concurrents qui s'accroît chaque année et était arrivé, en 1870, à un chiffre bien considérable. De là, aussi, pour l'Académie, la convenance et presque la nécessité de dépasser quelque peu le nombre de récompenses auquel elle s'est prescrit à elle-même de se borner. Car, même en retranchant d'une liste de cent quatorze ouvrages, non-seulement ceux dont la valeur littéraire pouvait paraître insuffisante, mais ceux où étaient traités avec talent des sujets par trop étrangers à l'objet du concours, et, quant à d'autres acceptables de tout point, mais dont les auteurs, comme M. Henri Martin, M. Waddington, M. Gidel, avaient figuré déjà plus d'une fois parmi nos lauréats, quant à ceux-là, en se bornant à un simple rappel de ces honorables distinctions, il en restait assez, et l'on doit s'en applaudir, d'un mérite distingué, pour que les choix de l'Académie fussent encore bien difficiles, et qu'elle ne pût les arrêter et les limiter sans regret.

C'est toutefois sans hésitation qu'elle a placé au premier rang, avec attribution d'un prix de 2,500 francs, un livre

des plus intéressants comme des plus attachants, *Élisabeth Seton, et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis*, par Mme de Barberey ; un autre livre de haute critique philosophique et religieuse, *Sénèque et saint Paul, étude sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre,* par M. Charles Aubertin, maître de conférences à l'École normale supérieure.

Il n'est pas de nom plus respecté en Amérique, et qui mérite plus le respect universel, que celui de la vertueuse et sainte femme dont Mme de Barberey s'est chargée de nous faire connaître l'histoire. Née en 1774, à New-York, d'un savant médecin, Richard Bayley, unie en 1794 à William-Magee Seton, d'une noble famille écossaise, autrefois attachée à la fortune des Stuarts, d'abord protestante, d'une ardente piété, puis, après un douloureux voyage en Italie, où elle conduisait, pour lui faire respirer un air plus doux, son mari mourant, attirée au catholicisme par un secret penchant pour un culte dont les formes enchantent son imagination, et que professent sous ses yeux, avec une piété passionnée, de chers amis ; mal accueillie, persécutée même, par suite de sa conversion, à son retour dans un pays qui n'était pas encore celui de la tolérance ; réduite, par des revers de fortune et l'abandon de ses proches, à accepter pour vivre la direction d'une école de petits enfants ; faisant insensiblement, par les inspirations de son ingénieuse et active charité, de l'humble école une institution religieuse importante bientôt affiliée aux sœurs de charité de Saint-Vincent de Paul, et que propagent des fondations de même sorte dans tous les États de l'Union : tels sont les traits principaux d'une biographie qui, s'ouvrant par des scènes de la guerre de

l'indépendance, et ayant pour dénoûment le développement de l'Église catholique en Amérique, atteint à l'intérêt d'une histoire. Dans ce cadre, auprès d'illustres missionnaires français, la gloire de notre épiscopat un peu plus tard, auprès des Dubourg, des Chévérus, brillent d'un doux et touchant éclat les vertus vraiment évangéliques et le caractère singulièrement aimable d'Élisabeth Seton. C'est une sainte, c'est aussi une femme dont le cœur reste accessible aux affections humaines, aux sentiments les plus tendres de la fille, de la sœur, de l'épouse, de la mère. Affligée sans relâche des pertes domestiques les plus sensibles, l'accent pathétique de sa douleur perce à travers l'expression de sa résignation chrétienne. Le récit, qu'interrompent fréquemment d'éloquents passages de ses lettres, du journal de sa vie, est lui-même d'un ton ému, bien approprié à un tel sujet, et qui a rappelé à l'Académie ce qu'elle couronnait naguère, avertie par l'attendrissement public, le *Récit d'une sœur*, de Mme Craven.

Moins passionnée, moins émouvante, mais elle-même d'un puissant intérêt moral, est une œuvre de genre analogue, que l'Académie n'a pas cru pouvoir préférer à celle de Mme de Barberey, mais dont elle a souhaité qu'il fût au moins tenu compte dans ce rapport.

Un de ses anciens lauréats, l'historien de *la Sœur Rosalie, fille de charité*, M. le vicomte de Melun, y a rendu un digne hommage aux vertus chrétiennes d'une Française, Juliette de Colbert, devenue en 1807, par son mariage avec un noble piémontais, *la marquise de Barol*. On n'y voit pas, sans admiration, ce qui peut offrir un si salutaire exemple, comment cette femme, qui brillait dans le commerce du monde

par ses grâces, son esprit, a su mêler à sa vie mondaine l'exercice personnel de la plus active, de la plus intelligente, et quelquefois de la plus courageuse charité; comment elle a fait de sa grande fortune, par des fondations sans nombre, administrées avec une constante sollicitude et un esprit de prévoyance qui en a assuré la durée, comme le patrimoine de toutes les misères.

Dans l'ouvrage, de tout autre nature, qui, au jugement de l'Académie, a dû partager le premier prix de la fondation Montyon, il est traité, comme l'indique le titre, des rapports de Sénèque avec saint Paul; rapports complétement ignorés des trois premiers siècles de l'Église, dont il n'est question qu'au IVe, dans quelques paroles de saint Jérôme et de saint Augustin, au sujet d'une correspondance alors publiée, et bien évide mment apocryphe, du philosophe et de l'apôtre; rapports regardés comme indubitables pendant toute la durée du moyen âge, mis au rang des légendes par les critiques les plus autorisés du XVIe siècle, continuant cependant à être admis par des écrivains graves, comme, par exemple, Joseph de Maistre, parce que cette rencontre, ce rapprochement inattendu entre la sagesse païenne et le christianisme a quelque chose de séduisant pour une imagination pieuse. Leur opinion a trouvé un dernier défenseur, en 1853, dans M. Fleury, dont l'Académie a couronné l'ouvrage en 1854, non sans témoigner, par l'organe de son secrétaire perpétuel, qu'elle ne s'associait pas à la conclusion, qu'elle témoignait seulement de son estime et de son intérêt pour les savantes et ingénieuses recherches qui y avaient conduit l'auteur. D'une thèse fort approuvée, dans laquelle, en 1857, M. Aubertin avait victorieusement combattu M. Fleury, il a

fait, remaniant, étendant son œuvre, un livre où le sujet est considéré sous un point de vue plus général et plus élevé. On y suit parallèlement l'histoire de l'apostolat de saint Paul, de la propagation du christianisme, et, en même temps, retrouvée, par un docte et habile travail de restauration, une autre histoire, à peu près inconnue jusqu'ici. C'est celle d'une philosophie morale pratique, dont les enseignements, analogues à notre prédication, conduisent de Cicéron à Sénèque, et font arriver la société païenne à des idées assez voisines du christianisme, pour qu'on ait pu imaginer de faire de Sénèque, simple disciple, simple interprète du stoïcisme, quelquefois du platonisme, un chrétien. Dans une seconde partie sont rapprochées, comparées, les doctrines de Sénèque et de saint Paul, en métaphysique, en théologie, en morale. Les ressemblances, plus ou moins apparentes, y sont soigneusement marquées, comme aussi les différences essentielles. La morale antique, telle que l'avait faite le progrès naturel de la raison humaine, les enseignements plus hauts, plus efficaces, qu'y a ajoutés la révélation, voilà ce que met en relief savamment, élégamment, éloquemment même quelquefois, ce livre dont l'Académie ne pouvait méconnaître les droits évidents à un prix d'utilité morale de l'ordre le plus élevé.

A la philosophie proprement dite appartiennent quatre ouvrages tous fort dignes de récompense, mais entre lesquels cependant l'Académie devait choisir :

Descartes considéré comme physiologiste et comme médecin, par le Dr Bertrand de Saint-Germain ;

Les Sciences et la philosophie. Essais de critique philoso-

phique et religieuse, par M. Henri Martin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes;

Dieu et la conscience, par M. Charles Waddington, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis, correspondant de l'Institut;

L'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence, par M. Henri Jolly, professeur de philosophie au lycée de Douai.

Le premier de ces ouvrages, celui de M. Bertrand de Saint-Germain, est un exposé clair et élégant de l'état des sciences avant Descartes, de l'influence exercée par lui sur leurs progrès, plus particulièrement de ses idées en physiologie et, par suite, en médecine. Le caractère spiritualiste de cette physiologie, si mêlée de psychologie, y est mis partout dans une utile évidence. Par là l'ouvrage relève de la philosophie en même temps que de la science. Celle-ci toutefois y domine trop pour que l'Académie, dont il avait longtemps fixé l'attention et l'intérêt, pût l'admettre sur sa liste définitive autrement que comme très-digne d'un éloge public.

Les deux ouvrages suivants, de MM. Henri Martin et Waddington, se rapportaient plus directement, les titres seuls l'indiquent, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, à l'objet du concours. Ils avaient, par des mérites que j'aimerais à développer si l'étendue de ce rapport, déjà bien long, me le permettait, des droits évidents à l'adoption empressée de l'Académie. Elle a pensé cependant que, leurs auteurs ayant déjà figuré plus d'une fois, et l'un d'eux même l'année précédente, parmi les lauréats du concours d'utilité morale, un

rappel de ces succès multipliés, qu'un nouveau succès aurait pu suivre, serait, dans l'occasion présente, une récompense convenable et qu'une place pourrait être ainsi faite dans notre liste à un nom nouveau.

Elle y a donc inscrit, pour un prix, M. Jolly, qui dans un sujet, en apparence épuisé par Frédéric Cuvier, par Flourens, l'instinct chez l'animal, l'instinct chez l'homme, la distinction de l'instinct et de l'intelligence, analysant avec une grande sagacité les éléments psychologiques du problème, s'aidant en même temps des secours que pouvaient lui prêter les sciences naturelles, la zoologie, la physiologie, a produit une œuvre philosophique vraiment remarquable par la justesse, la solidité générale des conclusions, l'agréable variété des développements, l'élégance et le bon goût du style.

L'histoire doit avoir sa place auprès de la philosophie dans un concours tel que celui-ci, surtout lorsqu'elle est écrite dans une intention toute morale. La remarquable œuvre historique que M. Alphonse Feillet a publiée sous ce titre : *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, y était naturellement appelée. Arrivée à sa quatrième édition, elle s'y présentait avec la recommandation de ce succès continu et des éloges dont elle a été honorée, dès l'origine, dans l'Académie des sciences morales et politiques. L'étendue et l'habileté de recherches consciencieusement opérées dans les documents originaux, la vérité et la vivacité des tableaux, l'heureux contraste que forme avec les calamités qu'ils retracent l'intervention secourable de saint Vincent de Paul, ministre, en quelque sorte, de la charité dans des temps malheureux, ces

mérites distingués la désignaient des premières au choix de l'Académie.

Des ouvrages voisins de l'histoire, des études sur la constitution, la condition agricole, économique, morale de certaines classes de la société française ont aussi occupé, avec intérêt, l'Académie. Dans le nombre elle a choisi celui qui lui paraissait offrir un ensemble d'études plus complètes, plus approfondies, d'une portée plus générale : *l'Agriculture et les sciences rurales dans le pays toulousain depuis le milieu du XVIIIe siècle*, par M. Théron de Montaugé. Les titres inscrits à la suite du nom de l'auteur, en tête de son livre, garantissaient l'exactitude des nombreux détails agronomiques qu'il contient, et pouvaient, à cet égard, rassurer notre incompétence. Mais il y a dans cet ouvrage, de grande étendue, quelque chose qu'il nous appartenait davantage d'apprécier et qui nous a paru de grande valeur. C'est, dans le riche développement d'un sujet qui semblait n'offrir qu'un intérêt tout local, la peinture très-étudiée, non pas seulement d'une de nos anciennes provinces, de quelques-uns de nos départements, mais, par extension, de la France elle-même sous l'ancien régime et dans le siècle présent, de la France agricole particulièrement, et aussi de la société française en général. Quelques chapitres, c'est en faire un grand éloge, peuvent s'ajouter, comme un curieux et utile complément, à la dernière œuvre d'Alexis de Tocqueville : *l'Ancien Régime et la Révolution*.

A cet ouvrage et à ceux qu'il nous a paru devoir représenter dans les résultats définitifs du concours, se lie, par une certaine communauté de sujet, un livre très-piquant, dont notre grande colonie africaine a fourni le sujet, et on pour-

rait presque dire l'auteur : *la Vie arabe et la Société musulmane,* par le général Daumas, ancien directeur des affaires arabes en Algérie, ancien directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre.

Des observations toutes personnelles sur un état social bien différent du nôtre et que la conquête y a juxtaposé donnent à cet ouvrage un caractère d'originalité avec lequel s'accorde la vive et spirituelle allure du style. L'auteur en avait lui-même le sentiment quand il écrivait :

« Le livre que j'annonce, je ne l'ai pas trouvé dans « d'autres livres, mais je l'ai rencontré sous les pas de « mon cheval pendant mon long séjour en Afrique, frag- « ment par fragment, tantôt sous la tente, tantôt sous le « gourbi, un jour assis sur la natte du pauvre, un autre sur « les tapis du riche. Je pourrais presque dire qu'il a été fait « en collaboration avec le peuple arabe tout entier. »

L'Académie ne pouvait négliger cette fois, plus qu'elle ne l'a fait jusqu'ici, toute une catégorie d'ouvrages qui, sous des formes diverses, plus ou moins didactiques, se rapportent à l'enseignement moral. Elle a dû remarquer particulièrement, dans le nombre, *l'Ami du village*, où un ancien lauréat du concours d'utilité morale, M. Charles Deslys, a présenté, dans un cadre romanesque, avec un agrément qui rappelle ses précédentes compositions, la peinture idéale de l'instituteur primaire ; les agréables autant qu'utiles leçons adressées par Mme Eugénie Hippeau aux jeunes filles dans son *Cours d'économie domestique*, sur le bon emploi du temps, de l'intelligence et de l'argent ; des instructions sur *le but et les principales carrières de la vie,* que dans un livre d'une intention touchante et d'un tour élégant, intitulé *l'Aïeul,*

M. Charles Janolin suppose écrites auprès d'un berceau, par un grand-père tendrement préoccupé des destinées futures de son petit-fils. L'Académie, tout en appréciant le mérite de ces ouvrages et en exprimant le vœu qu'il en fût fait mention avec de justes éloges dans sa séance publique, n'a pas pensé qu'ils pussent disputer le prix à un livre où, sous la plume d'un éminent magistrat, l'instruction morale se produisait avec plus d'ampleur, d'autorité, d'efficacité pratique :

Conférences sur les devoirs des hommes, adressées aux élèves d'une école normale primaire, et à ceux d'une école primaire supérieure, par C.-A. Salmon.

D'autres conférences, adressées aux maîtres, ont déjà valu à M. Salmon, dans le concours de 1843, un témoignage de haute estime que l'Académie, au bout de trente années ou peu s'en faut, ne renouvelle pas sans émotion. L'étendue inusitée du volume qu'elle couronne aujourd'hui accuse sans doute quelque surabondance dans les développements. Mais que d'utiles préceptes, empruntés tout ensemble à la philosophie et à la religion, que d'exemples frappants et persuasifs, quel riche répertoire d'idées à mettre en œuvre par ceux qui, comme l'auteur et à son exemple, ajouteraient aux devoirs ordinaires de leur vie le noble rôle d'instituteur moral !

L'Académie, après avoir décerné un prix de 2,000 fr. à chacun des cinq ouvrages qui lui avaient paru approcher le plus du premier rang, pouvait encore disposer de 2,000 fr., dont elle a usé pour faire, selon son habitude, dans la distribution des récompenses instituées par M. de Montyon, la part de la poésie. Parmi plusieurs productions poétiques dignes d'attention et d'intérêt, il en est deux qui se sont particuliè-

rement recommandées à elle par leur caractère moral, et entre lesquelles elle n'a pas voulu choisir, *les Maternelles*, de Mme Sophie Hue, expression gracieuse des affections que ressent l'enfance et de celles qu'elle inspire; *les Nouvelles Poésies,* de M. Octave Ducros, pièces religieuses, d'une inspiration élevée et touchante.

C'est à deux poëtes que l'Académie a encore attribué, et le prix qu'une fondation libérale de M. Lambert lui permet d'offrir chaque année à un homme de lettres auquel il lui paraît juste de donner une marque d'intérêt public, et un autre prix, qu'aux termes d'une disposition testamentaire de Mme veuve Landrieu, elle devait décerner, en 1870, à une tragédie ou à une comédie en vers de son choix. Les deux lauréats, que certaines qualités communes permettent de rapprocher, ne sont pas nouveaux pour l'Académie. Déjà, à l'occasion de précédents concours, elle avait remarqué et récompensé, dans leurs premiers essais poétiques, l'expression pure et élégante de traits fidèlement, hardiment empruntés aux sentiments intimes du cœur, aux réalités de certaines conditions sociales. Ils se sont rappelés à son attention, M. André Lemoyne, par un second recueil, très-remarquable lui-même, qui a pour titre : *les Charmeuses et les Roses d'antan;* M. Manuel, par sa comédie des *Ouvriers*, pièce dont l'heureuse fortune, non encore épuisée, est due à ce qui n'assure pas toujours les succès dramatiques, à l'emploi honnête d'un talent très-distingué. L'auteur a introduit et, secondé par d'habiles interprètes, fait accueillir favorablement sur la scène française une classe de personnes qui n'y avaient point encore paru ; il l'y a produite dans sa vérité, sans flatter les vices qui souvent l'entraînent et l'égarent, mais aussi en leur

opposant les bons sentiments que peuvent y développer le goût de l'instruction, l'habitude du travail, le charme salutaire des affections domestiques. Il a su marquer ce contraste dramatiquement, dans une fable simple, attachante, d'un intérêt touchant et d'un très-heureux effet moral, écrite enfin en excellents vers, d'un style que distinguent une élégance sans affectation, une franchise sans vulgarité.

L'ensemble de ces récompenses, si considérable qu'il soit, présente toutefois une lacune qu'il serait souhaitable de voir combler par une fondation nouvelle. Aucune ne peut s'adresser aux ouvrages, fort nombreux aujourd'hui, qui, sous des formes diverses, éditions critiques, lexiques, grammaires, traités et dissertations, ont pour objet l'histoire de notre langue, la philologie française. Ces ouvrages, qui ont un titre particulier à l'intérêt de l'Académie, elle ne les peut atteindre qu'indirectement. C'est ce qu'elle a fait en attribuant le prix Maillé-Latour-Landry à un jeune philologue qui, par sa *Grammaire historique*, son *Dictionnaire étymologique de la langue française*, s'est placé au rang des maîtres, M. Auguste Brachet.

Bien antérieur à toutes ces fondations est notre prix d'éloquence qui remonte à un temps voisin de nos origines. Il alterne, on le sait, avec une autre récompense, de pareille ancienneté, notre prix de poésie, et, son tour revenant en 1870, l'Académie avait mis au concours, pour cette année, *l'Éloge historique de Sully considéré comme homme public et comme écrivain.* Un changement notable s'est produit dans ces discours consacrés à la louange des grands hommes, que nous regardons encore aujourd'hui comme un utile exercice oratoire, un heureux essai du talent d'écrire. La louange

ne s'y montre plus seule, comme autrefois; non-seulement elle admet les restrictions, les réserves, mais le blâme même, s'il y a lieu, a sa place auprès d'elle : et puis elle a quelque chose de moins général, de moins abstrait, si on peut le dire, elle est plus individuelle, marquée de traits plus librement empruntés aux réalités changeantes des hommes, des lieux et des temps. Tel n'était pas, il s'en faut, l'éloge de Sully, couronné par l'Académie, il y a déjà plus de cent ans, en 1763. Le Sully de Thomas, par les perfections vaguement idéales du guerrier, du négociateur, du ministre, offrait une sorte de personnage légendaire, en rapport avec les aspirations morales du XVIIIe siècle, beaucoup plus qu'avec les sentiments, les idées, les mœurs du XVIe. On a pensé qu'après un si long intervalle, et un tel changement dans le goût, il n'était pas interdit de remettre au concours un sujet que pouvaient renouveler un plus libre emploi des souvenirs familiers de l'histoire, plus d'emprunts aux *OEconomies royales*, ces mémoires de forme étrange, sans doute, mais si précieux, où s'encadre, pour ainsi dire, la naïve image du vrai Sully auprès de celle du vrai Henri IV, l'étude enfin du monument lui-même, la recherche curieuse, dans cette œuvre confuse de plusieurs mains, de ce qui porte la marque de l'illustre *homme public*, devenu, par moments, dans sa chagrine retraite, un original *écrivain*. En expliquant, comme je viens de le faire, le programme de l'Académie, j'ai analysé et loué d'avance celui des douze discours admis à concourir qui nous a paru s'y rapporter le mieux. Il était inscrit sous le numéro 10 et portait pour épigraphe ces paroles de Sully : « Les hommes sont ordinairement les architectes de leurs bonnes et mauvaises fortunes. » C'est

un discours bien pensé, bien ordonné, d'un style simple, ferme, rapide, moins oratoire peut-être qu'historique ; ce qui n'a rien d'étonnant. L'auteur, connu surtout par des travaux d'histoire qui ont attiré souvent l'attention de l'Académie des sciences morales et politiques, et les récompenses de l'Académie française, est M. Perrens, professeur de rhétorique dans un des lycées de Paris et répétiteur de littérature à l'École polytechnique.

L'Académie a encore distingué un autre discours, inscrit sous le numéro 11 et portant pour épigraphe un vers de Virgile, qui en annonce le dessein : *Proximus huic, longo sed proximus intervallo.* On y suit, en effet, parallèlement, dans leur concours à une œuvre commune, avec la diversité, l'inégalité de leurs situations, de leurs caractères, de leurs génies, le roi et son ministre. Une composition bien ordonnée, des développements faciles, de la justesse et de l'élégance, ont valu une mention honorable à ce discours, dont l'auteur est M. Jules Gourdault.

Ces derniers jugements rendus, l'Académie n'avait plus qu'à faire choix d'un sujet pour le prix d'éloquence de 1872. Les circonstances critiques, où se trouvait alors notre malheureux pays, l'ont, en quelque sorte, choisi pour elle. On était dans ces tristes jours où une suite non interrompue de disgrâces fatales ouvrait la France à l'invasion ; les regards se portaient avec anxiété et un reste d'espérance vers cette ceinture de places fortes, dont, autrefois, une politique prévoyante avait armé notre frontière ; le nom du grand homme qui avait présidé à ces immenses travaux était invoqué, comme, dans l'antiquité, à l'approche de l'ennemi, on invoquait les noms des héros protecteurs de la cité.

S'inspirant du sentiment public, l'Académie mit au concours, pour 1872, l'*Éloge de Vauban*. Nos malheurs n'ont pas enlevé à ce sujet toute son opportunité. Ce n'est pas la première fois sans doute qu'il aura été traité : mais Vauban est du nombre de ces grands hommes dont il convient d'entretenir le culte par de nouveaux hommages. En lui se sont trouvés unis, dans un merveilleux accord, avec la science et le génie du militaire, les vues de l'homme d'État, avec le zèle, le dévouement du sujet fidèle, les vertus du citoyen ; étranger aux calculs de l'ambition personnelle, supérieur même à ces hautes dignités qui sont venues couronner sa laborieuse et noble carrière, uniquement touché du bien public, c'est la France qu'avant tout il a aimée et servie. Quel plus beau modèle pourrait se proposer le patriotisme de notre âge! Puisse-t-il y trouver des émules, et, pour finir par un vœu plus modeste, et qui nous convienne davantage, de dignes panégyristes!

IV

DISCOURS

ET

PIÈCES DIVERSES

LUS

DANS DES SÉANCES PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT
ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS

PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

1866 — 1870

DEUXIÈME PARTIE.

DES EFFETS

DE L'ESPRIT LITTÉRAIRE

DANS LES SCIENCES

ET

DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE

DANS LES LETTRES

Lecture faite à la séance trimestrielle du 4 avril 1866

PAR M. PRÉVOST-PARADOL

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Les sciences ont leurs procédés rigoureux d'investigation et d'exposition ; elles observent des règles sévères et salutaires pour la recherche et pour la démonstration de la vérité. Les lettres ont une allure plus libre; ce n'est pas qu'on ne puisse donner aussi le nom de règles à certains procédés qui ont été appliqués le plus constamment et avec le plus de succès dans l'art d'écrire; mais ces règles ne sont, après tout, que des usages; on a souvent réussi sans emprunter leur secours, parfois même en s'é-

levant contre leurs exigences. Cependant les sciences et les lettres se touchent de près ; ce sont deux empires limitrophes qui sont en rapport continuel, soit par des échanges utiles, soit par des invasions injustes. Les sciences ont souvent recours à l'appui des lettres et sont parfois troublées par leur influence, tandis qu'on a souvent transporté dans le domaine des lettres l'appareil de recherche et de démonstration indispensable au progrès des sciences. Examinons brièvement les effets de ce fréquent mélange; voyons quels inconvénients et quels avantages en peuvent sortir pour ces deux applications différentes, mais également admirables, de l'intelligence humaine.

L'esprit littéraire, intervenant dans les sciences, peut s'y faire sentir de deux manières qu'il faut bien se garder de confondre et qui ont des effets très-opposés : tantôt il intervient dans les conceptions mêmes de la science, influe sur la direction de ses recherches et prétend même en déterminer d'avance le résultat; tantôt, au contraire, il n'a d'autre ambition que de servir d'interprète à la science, que de faire comprendre et admirer ce qu'elle a découvert, que de la rendre accessible, agréable et profitable à tous par le don qu'il possède d'éclairer et d'embellir tout ce qu'il a touché.

L'intervention de l'esprit littéraire dans les conceptions mêmes de la science y a porté le plus souvent le désordre et a plus d'une fois troublé et ralenti de ce côté la marche de l'esprit humain. C'est sous la forme séduisante de la poésie ou sous la figure respectable de la philosophie que l'esprit littéraire fait d'ordinaire ses invasions les plus redoutables dans les conceptions scientifiques. Sans remonter ici jus-

qu'aux divinités attrayantes qui rendaient compte à nos aïeux des mystères du ciel, de la terre et des eaux, jusqu'à ces géants vaincus, exhalant leur souffle par le cratère des volcans et agitant le sol de leur colère impuissante, jusqu'à Jupiter lui-même assemblant les nuages et disposant de la foudre, sans évoquer tous ces griefs, si charmants d'ailleurs, de la science contre la poésie, comment ne pas reconnaître que même dans ce siècle, si peu enclin à se laisser bercer par la Muse, la poésie erre encore autour de la science, comme le lion symbolique de l'Écriture, *quærens quem devoret?* L'astronomie, par la grandeur même de ses conceptions, par l'impossibilité de faire tomber dans le domaine commun de l'expérience les prodigieux et lointains objets de ses calculs, est la province des sciences la plus exposée aux incursions de la poésie. Aussi y fait-elle de fréquents ravages, soit qu'elle prétende déterminer comment sont peuplés ces corps célestes dont la science ne peut nous apprendre que le volume, la vitesse et le parcours, soit que, plus téméraire encore, elle les déclare autant d'habitations successives à notre usage, autant de séjours d'expiation ou de béatitude.

La philosophie spéculative ne porte pas un trouble aussi évident dans les conceptions scientifiques, parce qu'elle les approche avec moins de bruit et ne prétend point ouvertement usurper leur place; mais elle ne leur cause guère un moins grand dommage lorsque, ayant pris possession d'un esprit prévenu, elle le rend incapable de se mouvoir avec une pleine liberté dans le vaste champ de la science, soit qu'elle impose des bornes infranchissables à ses recherches, soit qu'elle dirige ses efforts dans un sens déterminé. Car il importe peu, au point de vue du dommage fait à la science,

que la philosophie spéculative pousse d'un côté plutôt que d'un autre celui qu'elle a une fois détourné de la poursuite exclusive de la vérité scientifique et de l'observation absolument désintéressée des phénomènes de la nature. La doctrine des causes finales n'a pas apporté en son temps un moindre trouble dans les progrès de la science que le dessein préconçu de surprendre à la nature quelque témoignage contre la sagesse divine; et nous voyons encore aujourd'hui combien une préoccupation philosophique peut compliquer et obscurcir la recherche si délicate des conditions qui président à la production et à l'apparition de la vie dans la matière. Ce n'est pas le sens ni la tendance de la doctrine philosophique qui devient alors pour la science un élément de trouble et une cause d'embarras; c'est le fait seul d'un parti pris théorique dans un ordre d'études qui ne peut prospérer que par une souveraine indépendance; c'est l'oubli de cette vérité : que la passion de voir les choses comme elles sont, et non pas comme il nous convient qu'elles soient, est la raison d'être de la science et le mobile le plus puissant de ses progrès.

Si l'esprit littéraire, même sous la forme la plus séduisante ou la plus noble, telle que la poésie ou la philosophie, peut devenir funeste à la rigueur et à la sûreté des conceptions scientifiques, s'il faut le bannir avec honneur, suivant le conseil de Platon, de cette austère république, il doit jouir en revanche de ses libres entrées et recevoir même, lorsqu'il se présente, un juste tribut de reconnaissance dans cette autre partie de l'empire des sciences où l'on s'occupe d'exposer et de répandre les vérités découvertes et de faire ainsi participer tout le genre humain aux fruits de ces solides con-

quêtes. L'esprit littéraire apporte alors à la science un secours toujours utile et souvent glorieux : il reçoit la vérité des mains de la science comme un dépôt précieux qu'il faut conduire avec respect à travers le monde et montrer à la foule; il la pare avec goût sans altérer la dignité de ses traits, sans rien enlever à sa beauté sévère; il lui prête un langage tiré de la langue commune et pourtant digne d'elle, accessible à tous et capable de suffire à tout, assez claire et assez simple pour ne rebuter aucune intelligence, assez fort et assez élevé pour être égal aux conceptions du génie ou à la majesté de la nature. Que de grands noms, que d'imposants ou charmants souvenirs anciens ou récents l'on rencontre sur ce chemin toujours ouvert qui va de la science aux lettres, qui met l'observatoire de l'astronome, le laboratoire du chimiste, le cabinet du physiologiste en communication perpétuelle et féconde avec le reste du monde! Sans remonter même au-delà de notre siècle, combien de noms à recueillir depuis Cuvier jusqu'au savant écrivain qui a mis dans une si vive lumière les fonctions du cerveau et qui nous a raconté les travaux des plus illustres de ses devanciers dans une langue digne de Fontenelle! Et puisque ce dernier nom se présente inévitablement à l'esprit lorsqu'on songe à cette alliance féconde entre la science et les lettres, comment ne pas rendre hommage au plus ingénieux et au plus délicat de nos écrivains scientifiques, à celui qui a exposé la science de son temps avec autant d'agrément et de finesse que Lucrèce a répandu de grandeur dans les vues que, de son temps aussi, l'on avait sur l'univers? Car la science, comme tout ce qui sort de l'intelligence et de la volonté de l'homme, est sujette au changement et capable de progrès; mais alors même que

la face de la science se renouvelle et que ses erreurs ou, pour mieux dire, ses vérités relatives ont fait place à des vérités plus complètes, on voit se soutenir avec la vigueur d'une éternelle jeunesse les œuvres admirables où la science a reçu un tel secours et pris un tel éclat; elles restent debout au milieu des ruines de tous les systèmes, comme des monuments impérissables d'une alliance légitime entre la science et les lettres, comme autant de témoignages des bienfaits et des plaisirs que cette alliance a prodigués au genre humain.

Parlons maintenant de l'esprit scientifique porté dans les lettres, et tout d'abord dans la partie des lettres qui avoisine le plus la science, dans la philosophie. On ne peut même songer à contester à la philosophie, qui occupe la frontière des deux empires, le beau nom de la science; à la condition cependant de ne point oublier qu'ayant un objet fort différent de l'objet des sciences exactes et naturelles, elle ne peut sans péril appliquer des procédés purement scientifiques à ces recherches élevées et délicates qui ont pour but la connaissance de la nature divine et de l'âme humaine. Malgré le grand exemple de Spinoza, ou, si l'on veut, à cause même de cet exemple, on doit reconnaître que la forme abstraite et que l'enchaînement rigoureux de la démonstration géométrique ne peuvent convenir à ce genre particulier de problèmes, et qu'il faut à la pensée humaine un instrument plus léger et plus souple pour s'étudier elle-même et pour essayer de s'élever par cette étude au principe même de l'univers. L'exemple admirable et touchant de Pascal ne doit pas avoir sur nous moins d'autorité pour nous détourner d'appliquer les procédés scientifiques à la théologie, qui est la philoso-

phie de la religion et qui touche, comme la philosophie pure, à des problèmes trop délicats pour être résolus de cette manière avec une pleine certitude. Ce grand homme a voulu, en effet, attribuer au dogme chrétien de la chute, dans la science de l'ordre moral, le rôle que joue l'hypothèse dans la science de la nature physique, c'est-à-dire qu'il s'applique à peindre l'homme de telle sorte que ce dogme puisse seul nous rendre raison de son état, et que cet état nous paraisse absolument inexplicable si ce dogme n'était pas la vérité même. Généreuse entreprise, qui tendait à transporter dans la théologie la certitude à laquelle peut nous conduire, dans les sciences naturelles, une hypothèse appuyée sur les faits et confirmée par la réduction à l'absurde de toute hypothèse rivale. Mais Pascal était trop sincèrement chrétien pour ne pas reconnaître plus d'une fois lui-même que la religion, qui doit rester enveloppée d'une certaine obscurité et être plus accessible aux mouvements du cœur qu'aux efforts de l'intelligence, ne peut être imposée à l'esprit de cette manière ni revêtir à tous les yeux la forme irrésistible d'une démonstration scientifique. Et, en effet, ni sa peinture de l'homme, ni les termes du problème tels qu'il les établit, ni la solution, non moins mystérieuse que le problème, à laquelle il fait tout aboutir, ne pouvaient échapper à la discussion et au doute. L'appareil de la démonstration scientifique est encore dressé dans les fragments de son éloquent ouvrage, mais comme une belle et puissante machine qui demeurerait inactive, parce qu'elle est détournée de son emploi naturel et arrêtée contre un obstacle qu'elle ne saurait franchir.

N'est-il pas digne d'attention que ce soit pourtant cet

incomparable penseur, si ferme et si pénétrant en beaucoup de choses, qui ait le mieux marqué dans deux pages admirables les bornes légitimes de ce qu'il appelle *l'esprit géométrique*, et le mieux expliqué l'incapacité de cet esprit géométrique à démêler les objets d'étude qui relèvent plutôt de ce qu'il appelle excellemment *l'esprit de finesse*? Ces deux pages, dans leur élévation un peu abstraite, peuvent être invoquées avec le plus légitime à-propos contre l'usurpation aujourd'hui si fréquente de l'esprit scientifique dans le domaine de la critique littéraire. L'idée d'abord si simple, si juste (et si féconde de notre temps même en beaux ouvrages) d'appeler le secours de l'histoire générale et de l'histoire particulière pour mieux comprendre et mieux expliquer les œuvres littéraires, a conduit par degrés quelques esprits distingués à l'ambition chimérique de nous rendre un compte exact et complet des causes si diverses qui produisent les œuvres de la pensée, et d'écrire ainsi une sorte d'histoire naturelle des esprits qui aurait la rigueur, la précision et la certitude de l'histoire naturelle des corps. C'est vouloir atteindre l'inaccessible, c'est trop réduire la part si large de l'inconnu et de l'imprévu dans la nature humaine; c'est méconnaître le nombre, la profondeur, la riche variété, le caprice infini et mystérieux des mobiles qui poussent l'homme à penser, comme à agir, dans les sens les plus divers et autrement que lui-même, l'instant d'avant, ne l'eût soupçonné. Pascal va nous dire, dans un langue sévère mais admirable, pourquoi l'esprit scientifique est ici hors d'usage et pourquoi il est frappé d'impuissance lorsqu'il s'égare si loin de son domaine. « Ce qui fait, dit-il, que les géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et

qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de la géométrie et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes; ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas les principes et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut, tout d'un coup, voir la chose d'un seul regard et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse : mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. »

On voit par ces derniers mots que Pascal n'entend point contester que les *choses fines* aient leur géométrie, en d'autres termes, leurs causes et leur enchaînement qui en rendraient pleinement raison, comme de tout ce qui est, si l'esprit pouvait saisir ces causes et cet enchaînement avec ordre, sans omission, dans une pleine lumière, et en faire l'objet d'une démonstration scientifique; ce que Pascal se borne à soutenir, avec raison, c'est que ce n'est pas là un objet d'étude

régulière et encore moins de démonstration rigoureuse, mais plutôt un champ ouvert à l'instinct, à l'intuition, au tact et au goût; en un mot, comme il le dit si bien qu'on ne peut mieux faire que de le redire : le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes, et l'expression (c'est-à-dire la démonstration) en passe tous les hommes.

L'histoire et l'analyse des œuvres de la pensée est une de ces *choses fines* que l'esprit scientifique ne saurait revendiquer comme son bien sans usurpation ni sans dommage. Démontrer scientifiquement pourquoi tel homme, en tel temps, en tel lieu, a nécessairement pensé et écrit telle chose, et ne pouvait en aucune façon penser et écrire d'une autre manière, est au-dessus du pouvoir de l'homme; ce qui ne veut point dire qu'il n'ait pas existé une raison déterminante de cette façon d'agir et de penser, mais bien plutôt que les ressorts qui ont produit ce mouvement de l'âme sont trop nombreux, trop variés, et surtout trop profondément enfouis dans la nature humaine pour être décrits, maniés, et surtout recomposés, après un long intervalle, et montrés en action avec cette assurance. Comment ne pas convenir en effet que, même dans l'homme vivant sous nos yeux, le jeu multiple et profond de ces ressorts nous échappe le plus souvent, et que notre vue, repliée sur nous-mêmes, ne parvient pas toujours à en saisir le mouvement dans notre propre cœur? Si nous connaissions tous ces ressorts chez les autres et en nous-mêmes, serions-nous jamais en peine de trouver des moyens décisifs d'influer sur les sentiments et les actions de nos semblables? Et pourtant nous voyons Pascal lui-même, ce maître en l'art de persuader, déclarer ingénument qu'il y a toute une partie de l'art de persuader qui échappe aux

règles, parce qu'elle consiste à *agréer*, et qu'avoir la science d'agréer équivaudrait à posséder pleinement le secret des mouvements du cœur de l'homme. Ce secret existe pourtant, et les règles pour agréer en sortiraient sans effort pour quiconque en serait le maître; mais Pascal se défend précisément et spirituellement de la prétention de le saisir. « La manière d'agréer, dit-il, est, sans comparaison, plus difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable que la manière de convaincre; aussi, si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable, et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose impossible. Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses, Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. »

C'est ainsi que Pascal s'excusait d'une tentative qui de nos jours ne paraît plus guère effrayer personne. Profitons pourtant de cette leçon venue de si haut; il n'est heureusement pas besoin d'approcher du génie de Pascal pour imiter sa modestie. Laissons l'esprit scientifique au seuil de la critique littéraire; n'essayons pas d'expliquer les résultats de l'activité infiniment variée et toujours surprenante de l'esprit humain comme le travail monotone de l'abeille et de la fourmi, ni la libre croissance de l'âme humaine, incessamment secouée et glorieusement mobile, comme la végétation toujours semblable à elle-même d'une plante esclave du sol et soumise

à l'action uniforme de l'air et des eaux ; et si l'on peut avancer justement qu'il n'y a point dans ce monde d'effet sans cause et qu'il doit exister une chimie des âmes, reconnaissons du moins que nous n'avons ici-bas ni le creuset capable d'enfermer une telle substance, ni la flamme capable de la dissoudre.

DISCOURS

POUR L'INAUGURATION DU BUSTE

DE

COLLIN D'HARLEVILLE

A MAINTENON

Prononcé le dimanche 27 mai 1866

PAR M. CAMILLE DOUCET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

La députation était composée de M. LE DUC DE NOAILLES ET DE M. CAMILLE DOUCET, *chancelier de l'Académie.*

MESSIEURS,

Un jour, il y a cent ans de cela, un jeune enfant, ambitieux de devenir un homme, sortait de ce château souverain que nous admirons d'ici et qui abrita tant de gloires. Après avoir traversé cette place, sur laquelle une fête de famille nous rassemble aujourd'hui, il rentrait dans une humble maison située près des bords de l'Eure et annonçait à son père que, grâce à une protection puissante, il venait d'obtenir le

moyen d'aller développer au collége de Lisieux tout ce qu'il sentait s'agiter en lui de dons secrets, de sève ardente et de germes féconds.

Le puissant protecteur qui avait eu le crédit et la grâce de faire cette bonne action, c'était le fils aîné du vainqueur de Girone et de Philisbourg, c'était le futur maréchal de France Louis duc de Noailles.

Le petit protégé qui ne demandait qu'à grandir, qui a grandi en effet, c'était le huitième enfant de Martin Collin, avocat à Maintenon et cultivateur à Mévoisins, c'était Jean-François Collin d'Harleville, le futur auteur de l'*Optimiste* et du *Vieux Célibataire*.

Un siècle après, et quel siècle s'est écoulé depuis lors! voici que, par une coïncidence heureuse, sortant à son tour du palais de ses aïeux, un descendant du noble protecteur de Collin d'Harleville vient, au nom de l'Académie française, et par un choix unanime, s'associer à l'hommage public que la ville de Maintenon a voulu rendre au poëte aimé qu'elle est fière d'avoir vu naître, dont elle inspira le génie et dont la gloire lui appartient.

Ce n'est pas au choix, Messieurs, c'est encore moins à l'ancienneté que, pour ma part, je dois l'honneur d'être aussi, dans cette circonstance, le délégué et même l'interprète de l'Académie française. Par une bienveillante courtoisie, par un gracieux usage dont je profite à mon tour, il arrive qu'au lendemain même de leur réception les derniers de la compagnie sont très-surpris de se voir tout-à-coup portés au premier rang. C'est le nouveau venu, c'est le chancelier en exercice que l'Académie a chargé d'accompagner ici son représentant naturel M. le duc de Noailles et de sa-

luer en son nom le monument modeste consacré à la mémoire d'un de ceux dont elle a le plus estimé le talent, les vertus et la bonté proverbiale; bonté telle, Messieurs, que quinze ans après la mort de Collin d'Harleville, un grand poëte pouvait dire de lui sans que personne s'en étonnât :

> Cet aimable Collin que Paris pleure encor,
> Par l'abandon naïf de sa facile veine,
> Mérita le surnom qu'ennoblit la Fontaine.

Si Casimir Delavigne faisait ainsi l'éloge de son cœur, le célèbre historien à qui il fut donné de remplacer Collin d'Harleville à l'Académie française, M. le comte Daru, avait fait l'éloge de son esprit et rendu justice à son mérite littéraire, en disant dans son discours de réception :

« L'illustre auteur du *Vieux Célibataire* a déjà vu sa réputation confirmée par deux jugements : celui du public, juge dangereux parce qu'il est passionné, et celui de la critique, juge encore plus redoutable, par cela même qu'elle cherche à se défendre de toute émotion. »

Confirmée ainsi tout d'abord par la critique et par le public, la réputation de Collin d'Harleville a reçu depuis, et reçoit encore à cette heure, dans sa ville natale, sa dernière consécration des mains de la postérité, juge suprême qui prononce après les autres et mieux que les autres.

La réputation pure qu'il enviait, la préférant même à la célébrité, Collin d'Harleville l'a doublement obtenue pour son caractère et pour ses ouvrages.

Ces études de mœurs fines et délicates, piquantes et gracieuses, ces comédies ingénieuses et spirituelles, honnêtes et souriantes, personne plus que moi, Messieurs, n'aimerait à

vous les rappeler ici et à louer encore devant vous leur bon goût, leur bon sens et leur bonne humeur. Mais qui de vous les a oubliées? leur éloge est sur toutes vos lèvres, et comment pourrais-je vous parler des œuvres quand le temps et le lieu me permettent à peine de vous parler de leur auteur?.

Rival heureux de Destouches et de Marivaux, Collin d'Harleville ne remporta pas seulement de brillants succès; il eut aussi ce mérite, à la fin du dix-huitième siècle, d'exercer sur le mouvement des lettres une influence honnête et salutaire. Le public lui en sut gré, et l'Académie l'en récompensa. Appelé à faire partie de l'Institut lors de sa formation en 1795, des amitiés illustres l'y accompagnèrent et l'y suivirent. Ducis, Andrieux et Picard se partageaient son noble cœur, et leur souvenir fraternel ne saurait manquer de se joindre en ce moment à celui de l'Académie française.

Qu'il nous soit donc permis de remercier, en leur nom comme au nôtre, les compatriotes de Collin d'Harleville, d'avoir songé à honorer dignement et simplement un écrivain simple et digne. Si parfois les hommes, même les grands hommes, sont diminués par l'exagération des hommages qui veulent glorifier leur mémoire, il nous est doux de penser qu'aujourd'hui c'est plutôt le monument qui pourrait sembler petit pour le poëte, que le poëte pour le monument.

DISCOURS

POUR L'INAUGURATION

DU

MONUMENT DE MÉZERAY

A ARGENTAN

Prononcé le dimanche 16 septembre 1866

PAR M. PATIN

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

L'Académie française se reporte à ses plus anciens souvenirs en s'associant à l'hommage que reçoit aujourd'hui Mézeray de la ville qui se glorifie de l'avoir vu naître. Elle était encore bien près de son origine, lorsqu'en 1649 Mézeray, dont le grand ministre, notre fondateur, avait pressenti et encouragé la vocation historique, et qui, en quelques années, s'était illustré par la composition d'un grand corps d'histoire nationale, vint prendre dans son sein la place de Voiture. Quand, dans cette même année 1649, elle perdit Vaugelas, c'est à Mézeray que, par une honorable confiance,

elle transmit le soin de préparer désormais, pour ses discussions, les matériaux du grand monument lexicographique qu'elle élevait à notre langue. Enfin, en 1675, à la mort de Conrart, le premier de ses secrétaires perpétuels, Mézeray, dont elle avait pu apprécier le zèle, l'activité d'esprit, le talent facile, fut porté, d'une voix unanime, à cette magistrature académique.

Il ne l'exerçait qu'accidentellement, en l'absence du titulaire, le jour où cette reine qui avait naguère étonné le monde en quittant le trône de Suède pour converser, dans une condition privée, avec des savants et des écrivains, vint, à son second voyage en France, surprendre l'Académie de sa visite imprévue. Une circonstance, souvent rappelée, d'après d'intéressants récits contemporains, mit alors en scène, d'une manière piquante, le personnage historique et l'historien. Quelques lectures de prose et de vers, auxquelles Christine avait prêté une attention bienveillante, étant terminées, on avait passé, sur sa demande, au travail habituel du Dictionnaire, dont elle souhaitait avoir une idée. Le hasard voulut que Mézeray, en devoir de la satisfaire, mît la main sur le cahier où était contenu l'article Jeu, et que, parmi les expressions proverbiales qui y étaient rapportées, s'en rencontrât une dont l'application fâcheuse ne devait échapper à personne : *Jeux de princes, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font*. Nul, dans l'assemblée, ne put, en l'entendant, réprimer un sourire, qui parut aussi, mais avec l'expression de la contrainte et du dépit, et accompagné d'une subite rougeur, sur les lèvres cruelles d'où était sorti, quelques mois auparavant, l'arrêt de mort de Monaldeschi.

Ce qui vit et respire encore dans cette frappante anecdote,

plus authentique que tant d'autres trop complaisamment accueillies par une fantasque légende, c'est ce qui nous est rendu, autant qu'il était possible à l'art, et dans la figure principale et dans les accessoires allégoriques du monument que nous inaugurons : je veux dire la physionomie morale de Mézeray, son amour du vrai, sa droiture, sa sincérité, la liberté de sa pensée et de sa parole, ces traits distinctifs et saillants dont furent marqués à la fois, non peut-être toujours sans quelque excès, quelque bizarrerie, son caractère, ses manières, son talent et son œuvre. C'était, ce monument nous le dit aussi, une physionomie de race et de famille, s'il est permis de s'exprimer ainsi : Mézeray la tenait de son père, le loyal serviteur de Henri IV ; il l'eut en commun, comme un héritage indivis, avec ses dignes frères ; avec le pieux et éloquent missionnaire, l'infatigable travailleur apostolique qui a comme sanctifié le nom d'Eudes ; avec le probe et courageux échevin qui l'a, pour sa part, singulièrement honoré par sa fière revendication de la franchise municipale. Ses paroles sont connues de tous ceux qui m'écoutent ; ils les ont pu lire, transcrites avec un soin religieux, sur un mur de l'humble maison du village de Ri, qui fut le berceau des trois Eudes ; on les leur a souvent citées, commentées avec un juste orgueil, une naturelle émotion : qu'ils me permettent, toutefois, de les leur faire entendre encore ; il n'est point de panégyrique qui puisse les valoir. « Qui êtes-vous pour vous opposer à ma volonté ? » disait à l'échevin Eudes d'Houay un gouverneur d'Argentan, irrité de la vivacité et de la persistance avec lesquelles il résistait, dans le conseil de la ville, à une de ses injonctions. « Nous sommes, répliqua celui-ci, trois frères, adorateurs de la vérité :

le premier la prêche, le second l'écrit, et moi, je la soutiendrai jusqu'au dernier soupir. »

Le second l'écrit! simple et grande louange, qui comprend toutes celles qu'on peut justement adresser à l'histoire de Mézeray. Sans doute son *adoration de la vérité* ne l'a pas préservé, il en est convenu lui-même avec franchise, d'un assez grand nombre d'erreurs, lorsqu'il lui a fallu retracer les premiers siècles de la monarchie française, dont les travaux de l'érudition, les disputes de la critique savante, n'avaient pas encore dissipé les ténèbres. Mais à mesure qu'il s'est rapproché des temps où pouvaient l'introduire des témoignages plus récents, plus nombreux, d'un plus facile usage, il s'est montré de plus en plus digne du titre d'*exact* que lui a décerné Boileau ; il l'a mérité toujours davantage par l'étendue croissante de ses recherches et de ses informations, par la sagacité de ses vues, enfin par cette probité, trop rare, qui sacrifie, sans regret, l'effet dramatique de certaines scènes, de certains mots consacrés, mais suspects, à bon droit, d'arrangement arbitraire, pour des données plus simples, plus vulgaires même, plus conformes aux vraisemblances communes et au cours ordinaire des choses.

La vérité historique n'est pas, d'ailleurs, tout entière dans l'exactitude des faits : elle est aussi dans la juste appréciation des événements et des hommes, dans la peinture fidèle des caractères et des mœurs. Or ni la vérité morale, ni la vérité de dessin et de coloris, n'ont manqué, il s'en faut bien, aux récits de Mézeray. Il a, comme un autre, son humeur, qui le pousse à la contradiction, à l'épigramme, à la satire ; il a les passions d'un républicain, au sens où on l'entendait alors, les passions d'un frondeur écrivant en pleine Fronde ;

une grande liberté d'opinion en matière religieuse; un patriotisme exalté par les merveilles du gouvernement de Richelieu : et cependant, avec toutes ces tentations, ces occasions de partialité, il ne laisse pas, dans ses jugements, de tenir la balance assez égale entre le peuple et la cour, les protestants et les catholiques, la France et les nations étrangères. Équitable envers les personnes, il ne passe à celles-là même, pour lesquelles il a le plus de faveur, aucune faiblesse, aucun méfait; de même qu'aux plus méchants, aux plus méprisables, aux plus détestés, il tient compte du peu de bien qui peut atténuer la rigoureuse sentence de l'histoire. Mais c'est des principes qu'il a souci plus encore que des hommes; il est le constant et courageux avocat du droit contre la puissance; s'il a mis la main à l'histoire, c'est, dit-il, « pour faire souvenir aux hommes des droits anciens et naturels, contre lesquels il n'y a point de prescription ». Par un tel sentiment, un tel accomplissement des devoirs de l'historien, il est bien de l'école de ce De Thou qu'il estimait fort, et dont il a dit « qu'on ne le doit jamais nommer sans une préface d'honneur ».

L'esprit de vérité qui a présidé à l'œuvre de Mézeray n'en a pas déterminé moins heureusement la forme générale, le mouvement, le ton, le style. Sa narration, en même temps que véridique, est sans apprêt, naturelle, facile, embrassant avec une aisance et une rapidité dont il s'applaudit, une variété d'objets que lui-même se plaît à récapituler ainsi :

« L'histoire entière de la monarchie française, ses guerres au dedans et au dehors, ses révolutions, les conseils de ses princes, les mœurs de ses peuples, ses coutumes et ses lois,

ses dignités et ses charges, l'origine de ses nobles maisons, les plus célèbres fondations de ses temples et de ses villes, enfin le sommaire des principautés qui en dépendent ou qui l'avoisinent. »

Dans le cours à la fois abondant et pressé de cette narration, se détachent de l'ensemble des faits, par des traits individuels, et se développent, comme d'eux-mêmes, les caractères, sans intervention sensible de l'écrivain, sous la seule action des circonstances, avec leurs incertitudes, leurs contradictions, tels enfin que les font la passion et l'intérêt. Comme l'a dit un de mes confrères (1), qui a traité excellemment de Mézeray, jusque-là bien négligé par nos critiques, et que je suis heureux de rendre présent à cette solennité en m'inspirant de ses idées et en reproduisant ses paroles : « Mézeray ne fait point poser ses personnages ; il les laisse marcher, et on les suit avec lui. »

A l'exemple des historiens anciens et de la plupart des historiens modernes venus avant lui, y compris le judicieux De Thou, Mézeray s'est cru permis de les faire parler, dans des occasions, sans doute, où ils avaient pris, où ils avaient pu prendre la parole, conformément à leur situation et à leurs sentiments, mais aussi quelquefois, il l'avoue, il s'en vante même, comme avait fait Thucydide, en interprètes commodes des vues, des idées de l'auteur. C'est un des défauts qu'on lui reproche : c'est aussi un des mérites qui le recommandent ; car, parmi ces discours supposés, dont nous ne souffrons plus l'usage, si longtemps admis, il y en a de bien

(1) M. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII, p. 157 et suivantes.

éloquents. Voltaire, grand titre de gloire ! dans son article ÉLOQUENCE, ne craint point d'opposer à ce que l'antiquité a produit de plus beau en ce genre les paroles que prête l'historien au maréchal de Biron dissuadant Henri IV, acculé à la mer par l'armée supérieure en nombre de Mayenne, et dont la cause semble perdue et désespérée, d'aller chercher, comme on le lui conseille, un refuge en Angleterre ou à la Rochelle. Ces paroles généreuses traduisent avec vraisemblance, disons plus, avec vérité, ce qu'avaient réellement dans le cœur et le brave soldat qui les prononce et le prince héroïque à qui elles sont adressées ; elles font prévoir, elles expliquent le juste retour de fortune qui va suivre ; c'est une belle introduction au récit de la victoire d'Arques.

Le style de Mézeray a tout à fait les allures de son honnête, sincère et libre pensée ; il est comme elle franc, mâle, énergique ; il abonde en tours, en mots hardiment significatifs, en traits d'un puissant relief ; mais, dans sa verve abandonnée, qui ignore le travail, il est, en même temps, familier outre mesure, inégal, négligé. Ce n'en est pas moins un bon style auquel ont nui, plus que de raison, dans l'estime de critiques trop délicats, ce peu de soin, ce laisser-aller ; quand surtout aux façons aisées et simples du seizième siècle, et même des commencements du dix-septième, eut succédé, sous le régime de Louis XIV, pour le langage et les écrits, comme pour tout le reste, quelque chose de plus contenu, de plus régulier, de plus noble, de plus élégant.

Mézeray, homme d'un autre âge, âge de troubles, où les esprits s'étaient accoutumés à plus d'indépendance, ne se trouva pas, à un certain moment, dans un moindre désaccord avec la réserve discrète que le progrès des maximes

monarchiques imposait désormais à l'expression de la pensée. Il lui avait été donné, en son temps, de prendre avec les hommes et les choses des libertés qui parurent plus tard téméraires, irrévérentes. Ce tort de sa grande histoire s'aggrava encore dans l'*Abrégé* qu'il en donna avec un très-grand et très-long succès. On l'en punit, peu noblement, par le retrait de sa pension d'historiographe. Heureuse disgrâce, bien qu'elle ne lui ait pas paru telle ! Elle le faisait remonter à son rang d'historien.

C'est le titre qui lui demeure. Malgré tous les progrès d'une science et d'un art qui, de nos jours surtout, ont heureusement rajeuni nos antiques annales, c'est encore chez Mézeray qu'il faut lire l'histoire de ce seizième siècle, dont il était voisin, dont il avait reçu l'impression prochaine, qu'il a raconté dans son esprit, avec son langage, d'un style qui, par ses qualités et ses défauts même, achève la vérité de la peinture. Mézeray avait eu des prédécesseurs dans la noble et difficile entreprise de donner à la France ce qui lui manquait encore après les chroniques d'un Villehardouin, d'un Joinville, d'un Froissart, les récits d'un Comines : une vaste composition historique, écrite en français, où fût embrassé le cours entier de nos destinées ; mais ces prédécesseurs, assez estimés, quelques-uns du moins (1), avant son apparition, il les a tellement effacés, qu'il est resté pour nous le père de l'histoire française ; que son nom nous en semble le symbole ; que, quand notre pensée s'entretient des anciens temps de la patrie, elle ne sépare point des figures évo-

(1) Du Haillan, Dupleix.

quées par nos souvenirs celle du peintre fidèle et expressif qui les a fait revivre dans ses récits. Ainsi, pardonnez à mes habitudes classiques ce rapprochement, ainsi, à Rome, fut placée dans le tombeau des Scipions l'image de l'auteur des *Annales*, d'Ennius, qui, après avoir été leur soldat, s'était fait leur chantre épique, leur historien, l'historien de la gloire romaine. Ennius en avait lui-même, en vers d'une touche rude et fière, composé l'inscription ; il y disait aux générations futures : « Contemplez, mes concitoyens, dans cette image, les traits du vieil Ennius. Voilà celui qui a écrit les actes de vos pères (1). » C'est ce que semble nous dire aussi, en ce moment, notre Ennius, ce contemporain, par une certaine communauté, une certaine parenté de génie, comme par sa date, de Malherbe, de Corneille, de Poussin ; honoré, à leur égal, d'un hommage pareil, par une contrée si justement fière d'avoir produit de tels hommes, si patriotiquement dévouée à leur mémoire.

---

(1) Adspicite, o cives, senis Enni imagini' formam !
Hic vestrum panxit maxima facta patrum.
(Cic., *Tuscul.*, I, 15.)

DISCOURS

POUR L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

ROTROU

A DREUX

Prononcé le dimanche 30 juin 1867

PAR M. DE FALLOUX

DIRECTEUR.

Messieurs,

Au moment où l'Europe vient admirer chez nous les merveilles évoquées de tous les points du globe, au moment où la France va récompenser le persévérant labeur de ses enfants et saluer avec une franche cordialité les chefs-d'œuvre de nos émules, vous avez écouté une bonne inspiration, en invitant vos concitoyens à une solennité purement littéraire. Ce n'est là ni une contradiction, ni même un contraste, c'est plutôt un heureux à-propos et le légitime déploiement de notre richesse nationale. Un peuple a le droit d'être fier

quand il possède assez de gloire pour en couvrir tous les drapeaux, le drapeau de l'industrie comme celui de l'honneur, celui des arts comme celui des lettres. Ce n'est donc point trop de hardiesse que d'honorer la mémoire d'un vieux poëte en regard de tous les spectacles contemporains. La sympathie de l'Académie française pour une telle fête ne pouvait être douteuse ; la reconnaissance de ceux que vous voulez bien accueillir comme ses représentants est profonde.

Le nom de Rotrou compte parmi les noms que le temps consacre et que la comparaison grandit. Les titres d'une nation ne se tracent pas seulement sur le parchemin, il s'écrivent aussi sur le marbre et sur le bronze. Ses statues, ses monuments publics, doivent être le résumé populaire, la tradition toujours présente de son histoire, et, de génération en génération, un puissant appel à l'intelligence, à la vertu, au patriotisme. Rarement cet hommage aura été mieux justifié qu'aujourd'hui.

On dirait que le génie de la France s'y est pris à deux fois pour produire l'auteur du *Cid*, et qu'il s'est essayé sur Rotrou avant de nous donner Corneille.

Né trois ans après notre grand tragique, Rotrou fut cependant, par la précocité de son talent, le prédécesseur et l'initiateur de Corneille dans l'art de représenter les nobles passions, les caractères et les sentiments héroïques.

Dès l'âge de dix-neuf ans, il débuta par une tragi-comédie qui obtint à l'hôtel de Bourgogne un grand succès. S'inspirant du théâtre espagnol et du théâtre grec, empruntant ses modèles tantôt à la chevalerie, tantôt à l'antiquité, il ne trouvait à la hauteur de sa généreuse nature que les mœurs

souverainement empreintes de dignité et d'indépendance. Corneille, qui suivit bientôt la même voie, l'appelait son père; en réalité, Rotrou fut tour à tour maître et disciple, et toujours ami.

Le cardinal de Richelieu, qui d'une main contenait ou limitait l'empire d'Allemagne, savait de l'autre étendre et confirmer l'empire des lettres.

Rotrou et Corneille furent les premiers qu'il appela dans un cercle intime et littéraire, où le ministre-roi apportait autant d'assiduité et d'attention que dans les plus importants conseils de la politique. Ni l'ambition, si près du pouvoir, ni la jalousie, si près de la rivalité, n'altérèrent jamais la touchante amitié des deux poëtes.

Racine était trop jeune pour y prendre sa part; mais Rotrou eut, du moins, cet insigne privilége que son récit du combat d'Étéocle et de Polynice (1) demeura, durant plusieurs représentations, intercalé dans *les Frères ennemis* de Racine, qui désespérait de le surpasser. *Venceslas* et *Saint-Genest* sont restés au théâtre. Grâce à de fidèles admirateurs, en même temps habiles interprètes, vous allez en juger tout à l'heure; vous allez faire revivre une de ces soirées où se plaisaient tant nos pères, et vous aurez bien opportunément consolé ce vieux répertoire français qu'applaudissait encore, au commencement du siècle, un parterre de rois.

C'en serait assez, Messieurs, pour l'honneur de votre compatriote et pour l'éclat de cette journée; mais Rotrou se signala par d'autres mérites, auxquels vous n'êtes pas moins sensibles : les mérites du citoyen.

---

(1) Dans *Antigone*.

Quelles que fussent les séductions qui pouvaient le retenir à Paris, Rotrou garda toujours au suprême degré l'affection du pays natal, et vos pères l'en récompensaient en lui confiant la première magistrature de la cité. Pour elle, il nous a privés de l'honneur de le compter, avec votre compatriote Godeau, évêque de Grasse, parmi les ancêtres de l'Académie française : l'article de nos règlements sur la résidence paraissant à sa conscience scrupuleuse incompatible avec ses fonctions à Dreux qu'il ne voulait sacrifier à aucun prix. Il se trouvait à Paris, cependant, lorsque éclata cette épidémie de fièvre pourprée qui exerça dans votre pays de si cruels ravages. Mais à la première nouvelle du danger, se dérobant aux charmes des plus illustres amitiés, aux enivrements d'une renommée encore jeune et déjà incontestée, il quitta tout, et répondit simplement à ceux qui voulaient l'arrêter : « Qui de vous peut me promettre une plus belle occasion de mourir ? » Il revint en hâte, prompt à se dévouer, comme un homme qui aime et qui croit.

Ce n'est pas dans un tel moment et dans de telles résolutions qu'on pouvait oublier Corneille. L'auteur de *Saint-Genest* écrit à l'auteur de *Polyeucte* combien il se félicite, prêt à paraître devant Dieu, d'avoir toujours rendu à la poésie un culte qui ne fut ni corrompu ni corrupteur (1). Puis, avec la sérénité du vrai courage, il presse, il organise, il multiplie tous les genres de secours. Sa prévoyance, son énergie, domptent le fléau et vont le faire reculer. Mais le coup qu'il détourne de ses concitoyens le frappe lui-même,

(1) *Dreux ancien et Dreux nouveau*, par L.-T. Crétien, grand in-8°, p, 117.

et, victime volontaire, il succombe, à peine âgé de quarante ans. Il succombe en digne fils de ce XVIIe siècle, où la grandeur de la mort couronnait si naturellement la grandeur de la vie. Rotrou avait dit, par la bouche d'un de ses personnages :

> Ma flamme a consumé ce qu'elle avait d'impur (1).

Ce beau vers pourrait servir de devise à la plupart des existences de cette époque où la jeunesse, quelle que fût l'ardeur de ses emportements, conduisait si vite à une grave maturité, où les femmes les plus brillantes abritaient, sous le voile à jamais baissé d'une austère retraite, des années encore pleines de séductions; où les hommes les plus mêlés aux agitations de leur temps n'y perdaient pas la faculté de se recueillir; où beaucoup, sans attendre les leçons de la vieillesse, ne voulaient plus garder avec le monde d'autres liens que ceux qui sont aussi des liens avec l'éternité : l'étude et la prière. C'est là ce qui demeure un des traits caractéristiques de ce siècle, juste orgueil de l'esprit français et l'une des gloires de l'esprit humain.

A cette époque, les écrivains plaçaient leur but, les lecteurs leur estime, et presque tous leur règle, dans les plus hautes régions de l'ordre moral. Ils savaient allier dans une harmonie, dont le christianisme seul a le secret, la fierté de l'âme et l'humilité du cœur; ils n'affranchissaient ni leur imagination ni leur vie des lois de la raison, du bon sens et du bon

---

(1) *Venceslas*, acte II, scène II.

goût. C'est par là que ce siècle a conquis, c'est par là qu'il garde une place à part entre tous les siècles; c'est par là que les hommes même qui ont paru n'y occuper que le second rang sont élevés au premier par le suffrage d'une postérité respectueuse et reconnaissante.

Vous avez donc fait, Messieurs, un acte de judicieux patriotisme quand, au milieu de tous les hommes distingués à qui Dreux a donné naissance, vous avez voulu honorer particulièrement Rotrou; vous avez bien choisi votre héros et votre jour; vous avez vous-mêmes mérité la gratitude publique en rappelant par ce grand modèle aux hommes de bien ce qu'ils doivent aux lettres, aux hommes de lettres ce qu'ils doivent au bien.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. E. LEGOUVÉ.

MESSIEURS,

L'Académie française, en répondant aujourd'hui à votre appel, a obéi à un double sentiment, et a voulu remplir un double devoir. C'est tout à la fois un hommage d'admiration et un hommage de regret qu'elle rend à votre illustre compatriote, et elle vient honorer en lui un des poëtes qui ont le plus contribué à la gloire de la France, et qui ont le plus manqué à la sienne.

Rotrou n'appartint pas à l'Académie.

La faute n'en est pas à elle, mais au temps où vivait Rotrou. Dreux était trop loin de Paris dans ce temps-là. Le règlement qui imposait la résidence à tous les membres de l'Académie, afin qu'ils pussent prendre part à ses travaux, empêcha seul l'auteur de *Venceslas* de s'asseoir à côté de l'auteur de *Cinna*. Aujourd'hui où, grâce au progrès de la science, la distance n'est plus l'éloignement et où l'éloignement n'est plus l'absence, l'Académie a le droit d'étendre

ses choix aussi loin que s'étendent ses admirations, et, si Rotrou vivait encore, il pourrait venir se mêler à nos réunions, comme nous venons assister à l'inauguration de sa statue.

On se plaît beaucoup aujourd'hui à élever des statues, presque autant qu'à renverser des renommées. Il n'y a guère de ville qui ne cherche et ne trouve dans les archives de son passé quelque grand homme plus ou moins oublié..... même par elle, et qui n'immortalise par un monument d'airain

> Des héros dont le nom est souvent bien fragile;
> Leur statue est de bronze, et leur gloire est d'argile.

Un tel vers ne pourrait certes pas s'appliquer à Rotrou. Peu de réputations ont mieux résisté au temps, mieux triomphé des vicissitudes du goût, mieux surmonté les épreuves par où doit passer toute gloire durable. De ces épreuves, la plus redoutable, pour lui, fut la première, je veux dire le voisinage de Corneille. Corneille, en paraissant, fit pâlir toutes les illustrations qui l'entouraient; les étoiles ne s'effacent pas plus vite devant le jour que les œuvres contemporaines ne s'effacèrent devant l'éclat du *Cid;* seul, le nom de Rotrou garda son prestige auprès du nom de Corneille, et l'on sait le mot fier et significatif de l'auteur de *Cinna :* « M. Rotrou et moi, nous suffirions à faire vivre même des « saltimbanques. »

Le siècle de Louis XIII devint le siècle de Louis XIV. On opposa *Britannicus* à *Cinna*, *Andromaque* au *Cid* et Corneille fut forcé de partager sa gloire : Rotrou ne perdit rien de la sienne.

Vint le dix-huitième siècle; Racine grandit encore et sembla presque, sous la plume de Voltaire et de Vauvenargues, s'élever seul à la première place; Rotrou conserva son rang de second César, et Voltaire, en comparant *Saint-Genest* à *Polyeucte*, ne craignit pas de mettre souvent la copie au-dessus de l'original. Enfin, dans notre siècle, où la tragédie est si peu en honneur, et où les maîtres de ce grand art ont été l'objet d'un dédain si irréfléchi, le nom de Rotrou n'a jamais été prononcé qu'avec respect; on lit encore *Saint-Genest;* les artistes de la Comédie française, que vous entendrez ce soir, n'ont eu qu'à repasser leurs rôles pour venir représenter *Venceslas* devant vous :

Et l'on peut dire enfin que le Temps, dont l'empire
Consacre ou raffermit ce qu'il n'a pu détruire,
Donnant place à Rotrou dans la postérité,
A transformé sa gloire en immortalité.

D'où vient une si heureuse et si rare fortune? De ce qu'il y a dans Rotrou deux hommes qui, réunis, font de lui un vrai grand homme; de ce que sa renommée littéraire, associée et comme attachée à sa mort héroïque, a reçu de cette mort je ne sais quel reflet d'immortelle grandeur; de ce qu'au lieu de lui élever une statue, vous auriez pu lui en élever deux, la première au poëte et la seconde au citoyen; de ce qu'enfin, pour tout résumer en un seul mot, Rotrou fut un vaillant! Vaillant de cœur, vaillant d'esprit, vaillant de caractère! Étudiez sa vie, partout vous y retrouverez écrit ce que ce beau mot de *vaillant* exprime de générosité d'âme et de loyauté chevaleresque.

Au début de sa carrière, il est choisi par le cardinal de

Richelieu pour travailler aux plans dramatiques de Son Éminence, avec quatre autres poëtes : Colletet, l'Étoile, Bois-Robert et un dernier, obscur, gauche, timide, que ses collaborateurs accablaient de dédains; Rotrou seul le défend, l'encourage, lui tend une main amie, et l'inconnu, par reconnaissance, lui demande la permission de l'appeler son père. Cet inconnu, c'était Corneille.

Quelques années plus tard, *le Cid* paraît. Les dédaigneux de Corneille obscur deviennent les détracteurs de Corneille illustre; sa gloire excite autant de haine que son obscurité avait excité de mépris; le grand ministre ameute contre ce génie naissant sa troupe de beaux esprits; Scudéry brandit contre lui sa plume à la façon d'une lame d'épée. Seul, un poëte, méprisant la colère du terrible ministre, ose prendre la défense du persécuté... C'est encore Rotrou. Il vante le rival qui l'éclipsait, il appelle tout haut son maître celui qui la veille l'appelait son père! Ainsi éclate, sous sa double forme, cette générosité native, aussi étrangère à l'envie qu'à l'amour-propre, et qui sait se pencher vers la faiblesse pour la soutenir, s'incliner devant le génie pour l'adorer.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, une analyse méthodique et détaillée des ouvrages de Rotrou. Je vois d'ailleurs à mes côtés un critique distingué à qui de longues études dramatiques, couronnées par une intelligente pratique théâtrale, ont révélé tous les secrets de la scène. C'est lui qui, mieux que personne, pourra vous définir en traits précis et fins le génie de votre illustre compatriote. Je ne veux, moi, que marquer ici en quelques mots le point par où Rotrou a mérité de vivre à côté de Corneille, c'est-à-dire le point par où il se

distingue de lui, car l'originalité seule fait les talents immortels.

Si je pouvais mettre sous vos yeux les deux admirables bustes de Corneille et de Rotrou qui figurent au foyer de la Comédie-Française, ces deux images vous diraient, mieux que toutes paroles, la différence de ces deux esprits. Corneille avec sa figure méditative, sa tête un peu penchée, sa physionomie calme et forte, son rabat tout uni, ses cheveux rares et recouverts d'une calotte de bénédictin, vous représente le génie sévère, puissant, contenu et pauvre. Rotrou, avec sa chevelure à grandes ondes, sa moustache relevée, ses narines gonflées, sa mine fière et ouverte, son œil plein d'éclairs, sa tête haute sans orgueil et la broderie élégante de son col, Rotrou, dis-je, vous exprime ce que j'oserai appeler le génie gentilhomme; c'est-à-dire quelque chose de libre, d'heureux, de spontané, d'abondant, d'audacieux. Tel portrait, telles œuvres. Rotrou a imité Corneille, il est vrai, mais personne ne l'a proclamé plus haut que lui : c'est encore là un des traits caractéristiques de cette loyale nature. Il ne manque pas, dans les lettres, de gens qui imitent leurs contemporains et qui même les pillent; mais, semblable aux habiles larrons, ils démarquent les objets dérobés pour faire perdre la trace des vrais propriétaires. Rotrou, loin de déguiser ses emprunts, les signale le premier; loin de renier son maître, il le loue dans la pièce même où il l'imite, et je ne sais rien de plus honorable dans l'histoire des lettres que ces quelques vers de *Saint-Genest*, où le poëte, par un touchant anachronisme, fait le portrait de l'auteur de *Cinna* et de *Pompée* sous les traits d'un célèbre auteur romain. Mais, dans cette pièce même, évidemment inspirée par *Polyeucte*,

comme l'imitateur devient soudainement original! comme il s'élance vite, je ne dis pas au-dessus de son maître, mais loin de lui!

Polyeucte, malgré ses admirables familiarités de langage et ses audaces d'analyse psychologique, demeure dans le cercle sévère et volontairement restreint du poëme tragique. L'œuvre de Rotrou entre en plein dans le champ illimité du drame. Il embrasse tous les contrastes de la vie et des conditions humaines. On sent comme un souffle de Shakespeare dans cette pièce étrange où les comédiens se mêlent aux empereurs, les martyrs aux coquettes de théâtre, et le tableau des coulisses de la scène à la peinture des coulisses de palais. Il faut traverser tout le dix-septième siècle, tout le dix-huitième, et arriver aux innovations de notre temps, pour trouver un pendant à cette œuvre singulière : *Marion Delorme*, avec son assemblage de grands seigneurs, de rois et de comédiens ambulants, semble parfois la rappeler, et il est tel passage de *Saint-Genest*, qui par l'originalité du coloris et l'audace de l'image, dépasse, ou, pour mieux dire, passe par-dessus la langue même de Corneille et vient se rattacher aux plus heureuses hardiesses de notre époque. Ces quatre vers :

J'ai vu des enfants tendre une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux;

ces vers admirables ne semblent-ils pas éclos eux aussi sur les lèvres de la muse moderne? Si Rotrou vit encore, c'est que cet imitateur fut un précurseur, c'est que son génie est

à la fois contemporain de Corneille et de l'auteur d'*Hernani*.

Un autre trait caractéristique du talent de Rotrou, c'est l'accent qu'il a donné à la passion. La passion dans Corneille n'apparaît jamais, même dans *le Cid*, qu'en lutte avec le devoir : de là son caractère élevé, mais de là aussi sa contrainte, sa réserve un peu froide, quelquefois même sa subtilité mêlée çà et là de déclamation. Chez Rotrou, elle éclate dans toute sa fougue, dans tout son emportement, dans toute son égoïste et insatiable ardeur. Moins élégante et moins délicate que chez Racine, moins sobre, moins précise dans son expression, elle est plus abondante, plus impétueuse, plus oublieuse de tout excepté d'elle-même. Il faut remonter dans l'antiquité aux incomparables élégies de Properce et de Catulle, il faut, dans le monde moderne, se redire les âpres accents de Regnier ou les désespoirs les plus fougueux de nos drames pour retrouver les déchirants transports d'amour de Ladislas, et les jalouses douleurs d'Orantée pleurant sur le seuil de la porte de *Laure* sans pouvoir se défendre ni de l'adorer ni de la maudire, semblent souvent un écho anticipé des admirables plaintes du chantre des *Nuits*.

En vérité, Messieurs, quand on pense que l'homme de qui sont partis ces cris de passion toute terrestre et tout humaine est le même qui, se transformant tout à coup en stoïque, vint mourir esclave du devoir, à son poste d'honneur et de danger, on ne peut s'empêcher de saluer en lui non-seulement l'élève du génie de Corneille, mais l'élève de ses héros. Les accents de *Cinna* et d'*Horace* ont fait écho ailleurs et plus loin que dans l'esprit de Rotrou; ils ont passé dans son âme ! Par ce côté du moins, il s'élève au-dessus de

son maître lui-même, car si Corneille est Romain, ce n'est que quand il écrit; Rotrou fait plus, c'est en Romain qu'il meurt.

Aussi, je ne crains pas de le dire, l'Académie française ne représente pas seulement ici les lettres françaises : elle revendique un plus beau rôle, elle vient comme mandataire d'une plus noble cause. La libéralité de l'homme de bien qui nous a chargés de juger et de récompenser les actions vertueuses nous permet, disons mieux, nous ordonne de déposer aux pieds de cette statue une autre couronne encore que la couronne poétique, car nos suffrages appartiennent deux fois à Rotrou; ils sont à lui par droit de génie et par droit de vertu.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE COMTE TANNEGUY DUCHATEL

Lue dans la séance générale de l'Institut, le mercredi, 8 janvier 1868

PAR

M. CUVILLIER-FLEURY
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

J'ai désiré lire devant cette réunion de l'Institut quelques pages qu'une ancienne amitié m'a inspiré d'écrire en mémoire de M. Duchâtel, notre regretté confrère, membre de deux de nos académies, et dont le juste renom ne laissait son mérite inconnu dans aucune des trois autres. Sa mort récente a douloureusement ému la société française ; son nom mérite de survivre à cette émotion. Le souvenir de M. Duchâtel se lie étroitement à l'histoire des trente ans pendant lesquels la France a voulu pratiquer sérieusement l'alliance de l'ordre monarchique et de la liberté politique. L'ancien ministre

du roi Louis-Philippe a contribué pour sa bonne part à ce noble essai. Il est de ceux dont la parole et les actes ont le plus marqué pendant cette période. Il a droit à l'attention et à la justice de l'histoire. Ce n'est pourtant pas comme historien que je prétends parler de M. Duchâtel; mais l'amitié ne saurait-elle être un écho fidèle? Son témoignage ne serait-il ni reçu ni compté, quand il s'agit de juger ces hommes que leur élévation a exposés à tant d'appréciations moins impartiales, même dans leur rigueur?

I.

J'étais lié depuis l'enfance avec Tanneguy Duchâtel. Nous nous étions rencontrés pour la première fois, un jour de composition, sur les bancs de la troisième, au collége de Louis-le-Grand. C'était en 1817. Il avait quatorze ans. Il fut le premier. Il le fut souvent. Sa supériorité classique, préparée de longue main par la prévoyance maternelle, ne fut à charge à personne. L'esprit était sérieux, même à cet âge; le caractère était bon. Tous ceux qui ont eu des rapports un peu suivis avec M. Duchâtel dans le cours de sa carrière publique s'accordent à reconnaître en lui ce double signe qui nous avait frappés, nous ses camarades de collége ou d'école, dès les premiers temps : l'application réfléchie en toute rencontre digne d'exciter l'effort de sa vive intelligence, la cordialité obligeante et courtoise envers tous, et aussi bien dans ses relations politiques les plus tendues que dans ses liaisons du monde les plus délicates.

Charles-Marie-Tanneguy Duchâtel était né à Paris le 19

avait pu voir les fêtes et entendre les cris de victoire du premier Empire. Le comte Duchâtel, son père, occupait avec une rare distinction un des plus grands postes de l'administration impériale. Sa mère, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, avait une brillante charge dans le service d'honneur de l'Impératrice. Cette génération, qui remontait aux premières années du siècle, était encore au collége quand le trône du grand conquérant fut brisé. Les moissons sanglantes qui avaient enlevé, même avant maturité, tant de généreuses espérances de la patrie, avaient épargné celle-là. Tanneguy Duchâtel n'était qu'un enfant en 1815, mais un de ces enfants sérieux et studieux qui bientôt, grâce à l'essor que le souffle de la liberté renaissante avait donné aux âmes, furent des hommes.

Je ne veux rien dire de cette précocité morale que la pratique de la liberté politique, même combattue, communiquait alors aux jeunes esprits; j'aurais l'air de me défier du temps présent. Je me borne à signaler, dans ce jeune élève de l'École de droit de 1820, ces hâtives et fortes aptitudes qui le distinguaient. Non que je prétende qu'il fût différent de tous; il était, dans un commun effort vers la vie intelligente, supérieur à beaucoup. La jeunesse d'alors avait ses princes qui ne se reconnaissaient pas à l'éclat de la richesse ou à l'ancienneté du blason, mais à la distinction de l'esprit, princes sans flatteurs, non sans émules. Le fils aîné du comte Duchâtel était un de ceux-là. Je me rappelle que nous lui disions parfois, sortant de ces conférences d'étudiants où il nous avait étonnés par la facilité judicieuse et lucide de sa parole : « Toi, tu seras ministre. » Sa mère aussi (j'emprunte février 1803. Il appartenait à la génération dont l'enfance

ce trait à un jugement très-fin et très-délicat (1) qui suivit de quelques jours la mort de cette femme distinguée), sa mère « lui montrait du doigt la tribune sur le marbre de laquelle on gagnait alors l'honneur de gouverner son pays... » Le jeune légiste souriait. « En attendant, répondait-il, je suis de l'opposition. » Nous en étions tous, avec le général Foy, Casimir Périer, Benjamin Constant, Lafayette, dès les premiers temps; plus tard, avec Royer-Collard, le duc de Broglie, M. Guizot, M. Villemain : — engagés d'abord dans ces vives résistances dont *le Constitutionnel* et *le Courrier français* étaient les organes, ralliés ensuite à cette sorte d'antagonisme éclectique dont le *Globe* était l'inspiration et le champ clos.

Les esprits chagrins, qui s'indignent ou s'inquiètent de cette intervention des jeunes ardeurs dans le ménage politique d'un pays, peuvent se railler de cette jeunesse de la Restauration, qui tantôt se passionnait jusqu'à l'injustice contre l'action des pouvoirs légaux, tantôt s'élevait par l'abstraction au-dessus de la réalité, non sans rencontrer par instant le nuage; au fait, ces intelligences si ouvertes s'animaient et se réglaient tout ensemble par l'étude des théories, la curiosité érudite, l'abus parfois, plus souvent aussi la saine pratique de la publicité. Ingrats, qui oublieraient cet apprentissage de liberté que nous avons dû à la Restauration! C'était un noble régime, qui seulement n'avait pas assez de confiance dans sa force légale. Nous avons passé notre première jeunesse à le décrier et à en profiter.

---

(1) Article de M. Edmond Leclerc, intitulé : *Madame Duchâtel*, dans le *Journal des Débats* du 6 juillet 1860.

Personne n'en profita plus que Tanneguy Duchâtel ; personne ne comprit mieux que lui ni plus tôt ce qu'un pareil régime offrait d'avenir, malgré tout, aux légitimes espérances de l'esprit moderne. Non qu'au spectacle de certaines réactions où s'affaiblissait, croyant se raffermir, le principe de la royauté restaurée, le jeune étudiant n'eût ses instants de mécompte et ses accès de découragement. J'ai gardé de lui quelques lettres, d'une date très-ancienne, dont l'accent est triste, de cette tristesse d'un esprit libéral qui a des rêves de perfection en dehors et au-delà du présent. Il était aux Pyrénées. J'arrivais d'Italie. Nous nous écrivions, échangeant nos idées. Je soutenais, un jour, que la liberté seule produit la civilisation. Il reprochait, lui, à la civilisation d'avoir énervé la liberté :

« Dans le langage vulgaire, m'écrivait-il (de Bagnères, le 3 septembre 1822), on a, en disant *civiliser*, voulu dire plutôt « rendre civil que rendre citoyen, » espèce de travail qui ôtait à l'homme placé près de l'état de nature sa grossièreté primitive et la rudesse de ses manières, pour leur substituer une forme plus douce et plus agréable. Un des plus grands mobiles de la civilisation historique a été, je crois, l'égoïsme. Maintenant, ne sommes-nous qu'à la première période? La civilisation se dégagera-t-elle de la corruption, qui jusqu'à présent a été sa compagne inséparable, pour nous laisser les bienfaits sans les inconvénients? Je le désire... Mais je suis saisi d'un de ces accès de misanthropie auxquels Rousseau a donné tant de charme, en voyant nos nations modernes si languissantes, et les nations grossières, qui ne vivaient que dans les forêts, douées de tant de force et d'énergie!... »

J'ai cru pouvoir citer cette page, perdue dans une corres-

pondance familière; l'inexpérience de la vie s'y trahit par un accent généreux, nous montrant, dans la situation mondaine la plus enviable, une âme novice dont ces satisfactions personnelles n'ont matérialisé ni les goûts ni la pensée. Cela n'empêchait pas que notre jeune ami ne fût, même alors, un observateur très-exact dans l'ordre des faits. Une métaphore ne le troublait pas; il allait droit à elle sans trop de façons, comme il fit un jour, dans ce même voyage du Midi, où il voulut avoir raison du poétique spectacle qui s'offrait à sa vue :

« Je suis maintenant au pied des Pyrénées, m'écrivait-il; je vois chaque matin devant moi s'élever des pics couverts de nuages qui cachent leur tête dans les cieux. Ce n'est pas ici une expression métaphorique; c'est la seule vérité. Quelquefois même, gravissant les rochers, je vais me perdre dans les nues; mais ici, comme dans presque toutes les choses du monde, l'illusion est bien loin de la réalité; ces nuages, qui paraissent si majestueux à l'habitant de la plaine, qui se drapent à ses yeux avec des formes si variées, qui offrent enfin le contour, l'élégance, la couleur, ne sont, pour celui qui ose en approcher, qu'un épais brouillard, qu'une vapeur sombre et humide. On est tout désappointé de ne trouver que de la pluie... là où Ossian nous montre les ombres de ses héros, là où il place des palais aériens, des demeures célestes..... »

Il y avait donc en lui, on le voit, même à l'âge où, suivant le dire de Boileau,

> Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
> C'est Jupiter armé pour effrayer la terre,

il y avait un esprit peu enclin aux illusions d'optique, très-

peu complaisant pour les images. Il n'en était pas moins, dans l'ordre des idées, un chercheur curieux et bien inspiré. Il fut très-vite attiré par ces saines amorces de philosophie spiritualiste dont M. Cousin tenait alors, dans la chaire de M. Royer-Collard, une si retentissante école. Plus tard, pendant le silence forcé de la Sorbonne, il devint un des auditeurs les plus assidus de ce cours de morale qui réunissait, dans le modeste logement de Jouffroy, groupés autour de son poêle de fonte et suspendus à sa parole (j'en étais aussi), quelques-uns des élèves dispersés du maître. De son côté, M. Guizot avait peint à grands traits cette civilisation moderne dont son jeune disciple s'était un moment défié. Il l'avait montrée supérieure à ses revers, fécondée par ses épreuves, puissante par son avenir. M. Villemain avait donné à nos goûts littéraires, par la pénétrante étude des mœurs, de la politique et de l'histoire, cette grande direction qui distinguait son enseignement. Heureux ces temps que nous avons vus! Heureux aussi, pour le bien qu'ils ont fait, pour les idées qu'ils ont répandues, pour le libre esprit dont ils étaient les organes, ces hommes qui nous instruisaient et qui nous charmaient! Il est impossible de rendre compte d'une grande destinée dans notre France libérale, et de remonter, pour ainsi dire, à son berceau, sans y rencontrer le rayon et la chaleur de ces nobles influences.

M. Duchâtel compta bientôt, lui aussi, parmi les plus sérieux organes de la pensée libre. On sait la part qu'il avait prise à la fondation du *Globe* et les importants travaux dont il enrichit sa rédaction. Dans ce brillant et indépendant journal, livré sur bien des points à la critique expérimentale, plus animé que réglé, plus novateur que fécond, l'économie

publique trouva, sous la plume de M. Duchâtel, la solution de quelques-uns de ses plus difficiles problèmes.

C'est vers le même temps (1829) que, suivant un programme donné par l'Académie française, il publia son livre *de la Charité dans ses rapports avec l'état moral et le bien-être des classes inférieures de la société.* On n'avait pas encore abusé d'un pareil titre. Le socialisme n'était pas né. On pouvait s'abandonner, sans prêter des arguments aux sophistes de l'expropriation doctrinale, à toutes les effusions de la philanthropie ayant pour but, comme un de nos éminents confrères, M. de Parieu, l'a si justement remarqué, « l'indépendance définitive de ceux qu'elle assiste. »

« ...Il ne faut, écrivait M. Duchâtel, avoir rendu à ses semblables aucun service, pas même le plus léger, pour n'avoir pas éprouvé, outre le plaisir de bien faire, une sorte de sentiment d'amélioration personnelle, qui atteste qu'en aidant la marche des autres nous avons nous-mêmes avancé. Lorsque, nous occupant de nos semblables, nous paraissons faire abnégation de nous-mêmes et négliger nos propres intérêts, un bien véritable s'opère en nous par l'effet du sacrifice : si l'expression peut être permise, la charité retourne sur elle-même, et, exerçant une double puissance, sert à la fois aux deux êtres qu'elle réunit par le bienfait. On dirait que, parties détachées d'un même tout, les individus dont l'espèce humaine se compose sont rappelés les uns vers les autres, et qu'à mesure qu'ils se rapprochent une des lois de l'univers s'accomplit. »

On trouve beaucoup de pages d'un tel style dans le livre *de la Charité.* M. Duchâtel, qui se défendait trop d'écrire, aurait eu tous les succès de l'écrivain. Quant à ses idées, on

peut dire qu'elles avaient commencé par être de bons sentiments. Mais le livre, réimprimé quelques années plus tard, aurait eu besoin d'être remanié alors pour devenir l'expression exacte des principes économiques de l'auteur. L'expérience les avait modifiés sur quelques points essentiels, sans que son esprit pourtant se fût rétréci en vieillissant. Il était un partisan sensé du libre échange; il n'aurait pas voulu aller trop vite dans cette voie hasardeuse. Personne, suivant lui, n'avait le droit de se croire, en une telle matière, plus éclairé que tout le monde. Pour lui, tous les droits se liaient entre eux par une indissoluble union. Il se défiait de toute liberté particulière qui faisait mine de supplanter la liberté générale.

La deuxième édition *de la Charité* est de 1836. Cette date nous a fait devancer de quelques années l'époque de la définitive entrée de M. Duchâtel dans la vie publique. Nous y revenons. Nous savons maintenant ce qu'il y apporte : une culture d'esprit très-élevée et très-diverse, une conception prompte et communicative, la parole exercée, la plume facile, l'habitude de la discussion, le goût de la lutte dans l'ordre des idées, un entraînement naturel et calme vers la politique d'action. Il était loin pourtant de lui avoir tout donné. Le monde est enclin à ne considérer, dans les hommes publics, que les mérites qu'ils nous font voir et à nier les autres, comme si l'intimité ne se réservait rien. Elle est plus égoïste qu'on ne croit. Non, elle ne donne pas tout à la vie extérieure, et elle a raison. On ne connaissait pas vraiment M. Duchâtel, si on n'avait assisté à quelques-uns de ces entretiens d'amitié et de confiance où son esprit s'abandonnait volontiers, sans jamais s'égarer ni s'exalter, sûr de lui-même, tolérant pour

les autres; ayant beaucoup d'idées sur tous les sujets et beaucoup de formes pour ses idées, les plus vives, les plus originales, les plus soudaines, les plus absolues; car il était tranchant à sa manière, et, quoiqu'il fût le bon sens en personne, il ne dédaignait pas un paradoxe qui menait à une vérité. C'est ainsi qu'il écrivait un jour à M. Guizot, à propos de graves difficultés dont ce sage esprit se préoccupait sans les craindre : « Ces difficultés nous aideront dans les Chambres; il n'y a rien de plus mauvais que de n'avoir pas d'affaires (1). » — Sa correspondance intime, comme sa conversation familière, était pleine de ces éclairs d'originalité qui contrastaient avec la tenue, les habitudes et le langage de l'homme d'État. C'est qu'il était avant tout, comme je l'ai dit, un grand chercheur d'idées; tout lui servait à être une intelligence pratique et saine, aussi bien sa facilité que sa profondeur. Et comme son esprit aimait à se répandre sur les sujets où la critique littéraire, le sentiment des arts, le goût de l'éloquence écrite, la passion des belles choses se donnaient en lui carrière devant quelques témoins de sa vie privée! J'ai été souvent de ceux-là; combien de fois, le voyant si supérieur dans les plus hauts emplois, je me suis dit : La politique est son vrai domaine; — non sans remarquer ensuite, quand je le rencontrais dans les relations de la vie intime, avec quelle facilité il aurait pu se passer de ses grandeurs! C'est donc avec raison que, dans ces touchants adieux qu'il adressait à Tanneguy Duchâtel il y a peu de jours, devant son tombeau, — son ami le plus cher, son conseiller le plus délicat, le plus

(1) *Mémoires* de M. Guizot, t. VIII, p. 29.

intime, notre éminent confrère, M. Vitet, rendait hommage à cette amitié constante et, disait-il, « à ce délicieux commerce qui avait fait, pendant un demi-siècle, le bonheur de sa vie (1). »

Ainsi, messieurs, pour les grandes épreuves publiques de l'avenir, l'esprit, chez M. Duchâtel, était prêt ; le caractère ne l'était pas moins : très-affable avec un fonds résistant de fermeté, conciliant avec une rare indépendance ; un tact naturel dans l'étude et le maniement des hommes, sans misanthropiques réserves, sans banale complaisance. Il était, au fond, résolu, et sa grande instruction n'y nuisait pas. « Savoir, disait un jour M. Mignet, parlant, comme il excelle à parler, d'un célèbre jurisconsulte de notre temps ; savoir, qui est si souvent une raison de douter, était pour lui un moyen de plus de se décider (2)... » M. Duchâtel avait ce genre de décision. Ses opinions, d'abord très-vives, comme nous les avions tous de 1825 à 1830, avaient fini par aboutir, en lui, à cet équilibre qui est celui de la société elle-même, quand elle reçoit son impulsion de deux forces en apparence contraires et pourtant nécessaires l'une à l'autre, l'autorité et la liberté. Dans cette mesure, on a pu dire que son jugement était pratiquement infaillible ; il l'était, tant que la fortune ne l'avait pas mis aux prises avec ces insondables extrémités où Dieu seul peut l'être. Qui de nous, pour la conduite de la vie or-

---

(1) Extrait du discours prononcé par M. Vitet à la sortie de l'église de Mirambeau, le 4 décembre 1867, jour des obsèques du comte Duchâtel.

(2) Notice sur la vie et les travaux de M. le comte Merlin, dans le 1er volume des *Notices historiques*, p. 310.

dinaire, l'emploi de ses ressources morales et sa destinée terrestre, ne lui eût demandé conseil? Qui n'eût été heureux de l'avoir écouté? Le sort pouvait avoir raison contre lui. Ce qui n'est jamais sûr dans le jugement de l'homme, c'est la prévoyance. Les événements l'ont prouvé plus d'une fois contre les plus augustes, les plus courageux et les plus sages.

II.

La révolution de Juillet aurait pu être empêchée par les conseils des plus humbles. Elle aurait pu être prévue par tout le monde. Elle fut, dans ce fatal silence des lois suspendues ou violées, la force populaire sauvant le droit. « Je vous ai dit quelquefois, écrivait le cardinal de Retz, que les hommes ne se sentent pas dans ces sortes de fiebvres d'Estat qui tiennent de la frenesie(1). » La révolution de 1830, tout au contraire, prouva la saine vigueur de l'esprit public. Elle sut se contenir et se borner. Quinze ans auparavant, une antique race, bien française, noblement inspirée par les idées du siècle, avait, après de terribles désastres, rendu la liberté à la France. Quand ce don royal, la charte de 1814, fut compromis par une provocation sans issue, la France sauva le bienfait en se séparant du bienfaiteur.

M. Duchâtel avait trop de bon sens pour triompher d'une

(1) *Mémoires du cardinal de Retz* (1652), dans la Collection Michaud et Poujoulat, p. 377.

victoire qui coûtait si cher au principe monarchique. Mais il n'avait aucun engagement avec le passé; il se joignit aux hommes éminents qui, plus que rassurés sur les destins de la liberté, étaient accourus autour de la royauté nouvelle pour la défendre. Les avidités subalternes, qu'éveillent ces crises redoutables, abandonnent volontiers les grands postes à ceux qui ont la patriotique hardiesse d'en accepter la responsabilité et le péril. Le cri public désignait en partie les nouveaux ministres. On a beau médire de l'ambition politique; à de certains moments elle s'appelle le courage. Dans des temps plus calmes, elle donne aux facultés de l'esprit humain leur plus haut et leur plus généreux emploi.

Parmi ces défenseurs du nouveau règne, M. Duchâtel était un des plus jeunes et des plus attendus. Les grandes portes de l'activité politique lui étaient partout ouvertes. Très-estimé du baron Louis, il prit part, sous cet habile chef, et sans attributions définies, à la direction supérieure des finances, comme conseiller intime et assidu. Il y rencontra, associé à la même confiance et à son premier début dans les affaires publiques, ce vif et puissant esprit dont le patriotique bon sens est encore, après quarante ans, une des forces de la France libérale d'aujourd'hui. Tous deux, M. Thiers et M. Duchâtel, avaient été nommés conseillers d'État, à la suite d'un rapport adressé au roi par le duc de Broglie. Envoyé en qualité de commissaire du gouvernement dans la Chambre élective, où son âge ne lui permettait pas d'entrer encore à un autre titre, M. Duchâtel y prit souvent la parole comme interprète de ces saines idées d'économie publique qui faisaient partie du programme de l'illustre Casimir Périer. Élu en 1833 par le collége électoral de Jonzac, quand

son père fut élevé à la pairie, il ne tarda pas à prendre rang comme député, puis, un an plus tard, comme ministre du commerce, après la première dislocation du cabinet du 11 octobre. C'était en avril 1834. M. Duchâtel arrivait au pouvoir, presque à l'instar de ces jeunes politiques de la libre Angleterre qu'on a vus parfois passer, presque sans transition, de la condition d'étudiant à celle de législateur et de l'université d'Oxford dans les conseils de la royauté. Non que le noviciat du jeune ministre n'eût été aussi laborieux qu'il avait été rapide. Comme député, il avait eu à faire d'importants rapports, notamment sur le budjet des recettes de 1834. Il avait pris part à de nombreuses et souvent vives discussions sur les douanes, les céréales, l'instruction primaire, l'emploi des fonds de l'amortissement, l'achèvement des monuments publics. Sa vaste instruction l'avait rendu propre à parler sur tout. Toutes les commissions de la Chambre le recherchaient. La tribune l'avait souvent réclamé. Il y touchait enfin ; il l'aimait, n'en abusait pas. On l'avait entendu, dans des circonstances difficiles, exprimer des opinions très-nettes. Il s'était avancé et même compromis. Il avait eu ce qu'en langage militaire on appelle des actions d'éclat, soit quand il montrait, dans l'orageuse discussion qui précéda le procès du journal *la Tribune*, le point délicat et décisif de la question, soit quand il abordait par le côté pratique, et avec une netteté hardie, le débat du traité américain dont le rejet motiva la retraite du grand et loyal ministre qui l'avait éloquemment défendu. S'attaquer à un journal démagogique, puis se trouver en face du chef ardent de la droite légitimiste, armé de ses redoutables dossiers, vraies machines de guerre que son éloquence enflammait,

c'était aller au feu. Après avoir ainsi combattu comme simple soldat, il pouvait passer général. Sa promotion était attendue; elle fut applaudie de tous, même de ses adversaires.

Ici, Messieurs, j'hésiterais peut-être devant la tâche qui me reste à remplir, si mon but était de parcourir, au gré d'une chronologie rigoureuse, l'ensemble des actes politiques auxquels le comte Duchâtel a attaché soit son nom, soit son concours. Mais je ne fais pas un résumé historique; je cherche à reproduire quelques traits d'une physionomie qui m'était bien connue, et à la peindre autant que je le puis par les souvenirs personnels qui me sont restés. Pour donner une idée de l'action politique qu'a exercée le comte Duchâtel, il faudrait raconter tout un règne; il faudrait marquer pas à pas, pour ainsi dire, la trace qu'il a laissée dans cette grande histoire; non que je ne l'aie suivi, des yeux du moins, dans toutes les phases désormais si agitées et si brillantes de sa carrière publique; on n'était jamais loin de lui, même quand il montait; son regard savait découvrir un ami dans la foule, sa bouche glisser une confidence dans une oreille discrète; son bon sens appréciait un conseil désintéressé et lui donnait tout son prix.

Le comte Duchâtel a pris part, presque sans interruption, à toutes les grandes affaires du pays, pendant le cours du dernier règne; peu d'hommes politiques y ont été engagés plus longtemps et de plus près. Il a été, dans ces affaires, souvent acteur et toujours actif. Quatre fois ministre et ministre politique, quel que fût le poste où le besoin de l'État l'appelait, ministre-orateur aux finances aussi bien qu'au commerce et à l'intérieur, il a eu le pouvoir en main, à différentes reprises, pendant onze ans. Chose remarquable!

quand le pouvoir le quitte, la Chambre le reprend; elle lui donne, en le nommant deux fois vice-président, une de ces marques de confiance qui semblent le réserver pour l'avenir. Jeune comme il était, M. Duchâtel ne ressentait pourtant aucun découragement de ces intermittences d'activité politique qui sont une des conditions du gouvernement libre. Quitter noblement le pouvoir, c'est se montrer digne d'y rentrer. Il ne lui sacrifia jamais ses convictions ni ses affinités véritables. Il ne l'accepta jamais que pour le succès des idées qu'il croyait justes, et où l'intérêt public l'attirait et l'engageait. C'est ainsi que, dans une circonstance mémorable de sa vie, en face d'une insurrection menaçante (le 12 mai 1839), il consentit à faire partie d'un ministère de transaction où il était en quelque sorte placé comme médiateur entre les deux centres. M. Dufaure et M. Passy y étaient entrés, ainsi que M. Villemain; M. Guizot n'en était pas. Un moment séparés, l'alliance des deux amis ne fut pas rompue. Celui qui restait hors des affaires promettait son loyal appui à celui qui en affrontait les difficultés. « Ils savaient, l'un comme l'autre, ce que la fidélité politique commande à des hommes de cœur; ils étaient, l'un comme l'autre, bien résolus à la pratiquer (1)... »

Oui, La Bruyère a raison : le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain. Le sérieux pour les ministres d'un gouvernement vraiment responsable, c'est d'être fidèles à leurs convictions et à leurs alliances. Ni sujétion énervante, ni lâche dépendance, ni concours irréfléchi,

(1) J'extrais ces dernières lignes d'une correspondance inédite de M. Guizot.

mais la forte union des idées, des sentiments et des espérances, c'est la fidélité des hommes d'État. Le mot est commun, la chose est rare. Dans les rapprochements que commande l'intérêt public, la sûreté du caractère, c'est l'honneur même. M. Dufaure me disait, le jour des obsèques de M. Duchâtel, « qu'il n'avait connu personne qui fût plus sûr que lui dans les relations politiques. » Est-il besoin de rien ajouter à un tel témoignage et à un tel éloge ?

La vie publique a de rudes épreuves. Une des plus amères qu'ait eu à subir M. Duchâtel, ce fut cette grande et orageuse prise d'armes parlementaire contre le ministère du comte Molé, à laquelle l'histoire a donné un nom qui lui restera. Comment éluder, dans une telle vie, un tel souvenir ? Est-ce que la coalition de 1839 était un fait nouveau dans l'histoire du gouvernement représentatif ? Il était arrivé quelquefois, en France et hors de France, que les partis se trouvant en face d'un souverain affolé de personnalité et affectant une suprématie inconstitutionnelle, leur union temporaire n'avait été qu'un effort commun pour le ramener dans la droite voie. En Angleterre notamment, ils ne s'y étaient jamais ni épargnés par excès de scrupule, ni sérieusement compromis. On sait l'histoire de la coalition qu'excita contre le ministère de Robert Walpole (en 1735) l'infatigable inimitié de L. Bolingbroke (1). En France, qui aurait pu compter les nuances dont se composait la fameuse majorité des 221 ? En fait, dans la circonstance à laquelle le courant de cette étude nous reporte, l'union des partis armés en guerre

(1) Voir, dans *l'Angleterre au dix-huitième siècle*, par M. Charles de Rémusat, le curieux récit de cette campagne parlementaire, p. 399 et suiv. du tome Ier.

n'avait pas sa raison d'être, parce que la Constitution du pays n'était nullement menacée, que le souverain était loyal et libéral, et que le ministère suffisait à sa tâche, à ses devoirs et à ses périls. La coalition de 1839, inspirée par d'injustes alarmes, entraîna les plus sages. Ils l'ont reconnu, quelques-uns avec une admirable éloquence dans l'expression d'un noble regret. Pour moi, j'avais simplement à cœur de témoigner ici à quel point la plus vive amitié, quand elle a pour objet de tels hommes, laisse de liberté au jugement.

La solidarité dans les convictions n'est pas une cause d'immobilité dans la conduite. On n'est un vrai ministre, même sous la loi d'une responsabilité commune, que par l'indépendance des idées. M. Duchâtel avait sur toute question les siennes. L'initiative en lui était prompte, lucide, nullement chimérique. Il savait la valeur des théories; il sentait bien que la politique du nouveau règne avait besoin d'être largement fondée sur des principes; il ne s'y épargnait pas dans l'occasion, mais ne songeait pas à disputer la prééminence, en une pareille œuvre, à ceux qui l'avaient conquise par le génie même de l'éloquence. Le rare bonheur de M. Duchâtel fut de rester l'égal de ces hommes supérieurs, avec un mérite différent et une aptitude diverse. Il était leur égal, parce que son génie inventeur et libéral dans le domaine de l'économie politique, sa clairvoyance rapide, son discernement pratique, avait marqué sa place au premier rang. Il était, à proprement dire, un ministre d'affaires; il avait ce grand rôle que le commerce, l'agriculture, les finances, l'administration intérieure, réservent à un vrai politique devant un vrai Parlement. L'ancien régime a compté de grands ministres dont les noms brillent dans

notre histoire, les uns à l'égal, les autres bien au-dessus même de ceux de nos rois. Génie à part, les causes qui les firent puissants, la force qu'ils empruntaient au pouvoir absolu, la faveur personnelle du souverain, l'insuffisance des contrôles, la faiblesse des freins modérateurs et, à quelques moments aussi, la honteuse facilité de la servitude publique, toutes ces conditions de la puissance des ministres d'autrefois sont justement le contraire de celles qui régissent aujourd'hui les peuples libres. L'habileté moderne, quand elle est d'accord avec l'opinion, remplace avec avantage ces génies dominateurs qui la réduisaient au silence et à l'inaction. Comme ministre d'affaires, et précisément parce qu'il était un véritable politique, M. Duchâtel était supérieurement habile. C'est par là qu'il a pu être le collègue et l'égal de ces hommes illustres, sans leur ressembler, et tenir tête à des adversaires redoutables, sans leur céder.

On m'a raconté que le roi Louis-Philippe avait dit un jour de M. Duchâtel, qu'il aimait beaucoup : « C'est un homme d'un admirable conseil pour ce qu'il ne faut pas faire. » Le roi était trop juste pour n'avoir pas, en d'autres temps, complété l'éloge ; il avait pu voir à l'œuvre l'initiative de son jeune ministre ; la sienne peut-être, attardée par ce qu'il appelait si justement sa longue expérience, n'allait pas toujours du même pas. Le difficile pour M. Duchâtel, en face d'un pays qui a plus vite fait une révolution qu'une réforme, et pour lequel la prohibition en matière commerciale semblait une des formes du patriotisme, le difficile était de s'attaquer à des traditions d'économie publique sur lesquelles plusieurs tremblements du sol français avaient passé sans les ébranler. Un des meilleurs ministres du premier Empire,

esprit sage et inventif, novateur avec prudence et patience, aussi insensible à l'engouement qu'étranger à la routine, un de ces éminents devanciers, j'allais dire un de ces ancêtres de M. Duchâtel, le comte Mollien, écrivait en 1845, à propos de ce fameux traité de 1786 entre la France et l'Agleterre, resté près d'un demi-siècle impuissant :

« Ce qui n'aurait pas dû être moins observé et mérite bien qu'on y pense, c'est que nos tarifs de douanes, dans lesquels le comte de Vergennes, ministre peu novateur, voulait opérer lentement et successivement des modifications, parce qu'il jugeait mieux et de plus haut les besoins du commerce que beaucoup de nos commerçants, — sont encore parvenus à traverser presque intacts, pendant plus d'un demi-siècle, les six ou sept révolutions qui ont suivi celle de 1789, si contraires entre elles, et qui ne se sont guère accordées que par le privilége d'inviolabilité que toutes ont conféré à ces mêmes tarifs (1). »

Le traité de 1786 fut emporté par la révolution; les gênes prohibitives, les protections énervantes, les fausses notions survécurent; et lorsqu'en 1834 M. Duchâtel accepta le portefeuille du commerce, il dut le trouver lourd, car le système protectionniste y était resté. On sait avec quelle résolution et aussi quel ménagement pour des intérêts de premier ordre le jeune ministre aborda l'œuvre de cette grande enquête commerciale qui, à ciel ouvert et sous l'œil du pays, inaugura le vaste travail de réforme économique, non interrompu

(1) *Mémoires d'un ministre du trésor public*, 1780-1815, t. Ier, p. 207. Paris, 1845. — Non publiés. — Voir aussi, dans les *Portraits historiques* de M. Pierre Clément, ce qu'il dit du traité de 1786, p. 458 et suiv.

depuis cette époque. Ce sage et vif esprit prenait ainsi possession de l'avenir, n'ayant pour le passé qu'un respect historique, sans aveugle idolâtrie : « Il faut, disait-il, voir le « passé tel que l'histoire le montre, et non tel que l'imagi- « nation se plaît à le construire, lorsque, fatiguée de la vue « des souffrances dont le genre humain n'est jamais exempt, « elle cherche à se reposer dans des souvenirs qu'elle in- « vente, et à placer dans les temps anciens le bonheur qu'elle « ne rencontre pas sous ses regards (1). »

L'enquête commerciale ne remua pas le pays de fond en comble; elle eut d'heureux fruits, des résultats palpables. Elle supprima un certain nombre de prohibitions absolues. Elle donna, à l'introduction des droits protecteurs dans les échanges plus ou moins affranchis, le caractère d'un progrès. En 1834, c'était beaucoup; les intérêts ne vont pas si vite que les idées. Celles-ci les font plutôt reculer quand elles se montrent trop pressées. Tout le monde connaît le mot du baron Louis après la révolution de 1830 : « Faites- « moi de bonne politique, je vous ferai de bonnes fi- « nances. » Si le mot était juste, la politique fut bonne; car la prospérité financière est à coup sûr un des titres d'honneur de ce gouvernement qui laissait, au moment de sa chute, une belle armée bien pourvue, les arsenaux pleins, les rentes au-dessus du pair, et plus d'ordre dans les comptes du trésor, hélas! que dans les esprits.

Ce serait ici le moment de rappeler que, comme ministre

(1) *Considérations d'économie politique sur la bienfaisance, ou de la Charité*, etc., etc., par M. T. Duchâtel, ministre du commerce; 2e édition, 1836, p. 351.

des finances, dans le premier cabinet présidé par le comte Molé (6 septembre 1836), M. Duchâtel présenta l'important projet de loi dont le but était de créer le budget extraordinaire des travaux publics; la pensée était grande, le but respectable, les moyens difficiles. Quand vint la discussion (en mars 1837), sa ferme, judicieuse et lucide parole, habile ménagère des intérêts, mais très-capable de les enhardir, assura le triomphe d'une mesure qui fondait, sur l'excédant sagement préparé du revenu public, le budget des travailleurs. Quelques années plus tard, devenu ministre de l'intérieur, le comte Duchâtel trouva, dans le projet de loi sur le grand réseau des chemins de fer, une nouvelle occasion de montrer la largeur de ses vues en même temps que la netteté de son esprit. On sait quel fut l'éclat de cette discussion qui occupa quinze séances de la Chambre des députés, et où les principaux orateurs de l'Assemblée se firent entendre, comme dans les plus mémorables rencontres de la politique; où l'on vit aux prises les partisans de la ligne unique et ceux du réseau étendu à toute la France et simultanément entrepris, où un grand poëte s'écriait : « Si vous séparez Arles de Marseille, « si vous violentez le Rhône, la mer, la nature en faveur d'Avi- « gnon, ne vous y trompez pas, au lieu d'Arles, il vous faudra « inscrire sur la carte : ruine et débris ! » où, de son côté, le plus spirituel des adversaires du projet en question disait à la Chambre : « Les partisans du réseau ressemblent aux habitants d'une ville qui aurait plusieurs ponts à construire, — Paris, par exemple; qu'auriez-vous dit si ses habitants, au lieu de faire d'abord un seul pont, avaient commencé par faire une arche de tous les ponts de la Seine?... »

L'incisif orateur avait donné de bonnes raisons pour la

ligne unique; s'il y en avait de meilleures pour le grand réseau, ce fut M. Duchâtel qui les donna. Il n'était pas facile d'être plus piquant, plus fécond en ressources, mieux informé et plus avisé que son adversaire, ni alors ni aujourd'hui. Mais on pouvait, à un moment donné, entrer mieux que lui dans le sentiment d'une majorité. Ce fut le succès du ministre de l'intérieur en 1842. N'oublions pas, quand nous rappelons ce que le gouvernement de Juillet dut à l'initiative bien inspirée de M. Duchâtel, la décision qu'il avait montrée, d'accord cette fois avec M. Arago, quand il s'était agi de l'application de l'électricité au service public. Avoir été le premier dans la présentation d'un projet de loi qui établissait la première grande ligne de télégraphie électrique, de Paris à Lille, l'honneur est grand pour la mémoire du ministre qui le proposa, et aussi pour celle du savant illustre qui l'appuya de toute sa légitime autorité dans la science.

Ces heureux effets de l'action politique et oratoire du comte Duchâtel m'amènent à dire un mot du genre d'élocution qu'il apportait à la tribune. Il n'avait pas la grande éloquence. Je ne dis pas qu'il s'en défendait. On ne se défend pas de parler avec entraînement et passion, quand on a ce démon dans l'âme. L'éloquence est une impérieuse maîtresse des cœurs qu'elle anime. M. Duchâtel avait, dans le calme de sa raison, le don de convaincre. Il était fortement persuasif, se servant de la parole, comme Fénelon le conseille, pour habiller modestement sa pensée.

Tout le monde connaît le beau et vivant portrait du comte Duchâtel par M. Flandrin. On dirait que c'est surtout l'orateur qu'a voulu représenter le grand peintre, tant cette

pose simple et grave, naturelle et digne qu'il lui a donnée, était bien celle de l'homme d'État cherchant, avec une si parfaite mesure, à faire prévaloir ses idées devant les Chambres. Sa voix était ferme et claire, son geste sobre, son action tranquille ; un système d'interruptions calculées aurait pu le troubler ; il ne s'y exposait guère ; malgré la franchise de ses opinions, une sorte d'atmosphère bienveillante l'entourait, même du côté où siégeaient ses adversaires. Pour tout dire, si l'éloquence est le bon sens, doué d'une facilité toujours prête pour les bonnes causes et inspirée par une conviction sincère, M. Duchâtel a eu ce mérite, celui de la forte lumière plutôt que du grand éclat.

Je n'ai pu signaler que quelques-uns des principaux actes de M. Duchâtel ; mais il serait injuste de ne pas rappeler à quel ensemble d'idées et d'efforts solidaires ils se rattachaient ; quel souffle les animait ; de quelles délibérations ils sortaient, celles du conseil du roi, du conseil d'État, des deux Chambres, celles de la presse quotidienne, populaire atelier de ce grand travailleur, si mobile et si puissant, qu'on appelle l'opinion. La loi de 1832, constitutive de notre belle armée des dix-huit ans, et que tant de patriotes invoquent même aujourd'hui, la loi de l'instruction primaire, la loi des grands travaux d'intérêt public, celle du grand réseau des chemins de fer ; — Messieurs, un régime qui n'eût attaché son nom qu'à ces grands votes des Assemblées libres, préparés par un si libre examen, mériterait encore de compter parmi les plus vraiment créateurs, les mieux inspirés et les plus dignes de mémoire. On dit, je le sais, que volontiers novateur dans l'ordre économique, et encore avec plus de prudence que d'entrain, — dans l'ordre po-

litique ce gouvernement résistait. M. Duchâtel, si facilement séduit par tout progrès qui s'annonçait comme devant profiter aux classes laborieuses, si fidèle sur ce point à ce premier écrit de sa jeusesse qui le désigna plus tard aux suffrages de l'Académie des sciences morales, M. Duchâtel résistait volontiers à toute réforme qui lui semblait hâter outre mesure la marche en avant des institutions libérales. Je me rappelle un mot que me disait alors un bon esprit, très-alerte, quoiqu'il comptât, lui aussi, parmi les soutiens du juste-milieu : « Quand la liberté a une telle avance sur l'autorité, les vrais hardis sont ceux qui résistent. » Avait-il raison? Le pays a-t-il fait une révolution, qui fut un moment tout près d'être sociale, pour ajouter quelques centaines de noms à ses listes électorales? Le gouvernement, coupable d'avoir ajourné ces trop faciles réformes, après en avoir accompli de si importantes, et qui périssait dans l'asile inviolé par lui de la Constitution et de la loi, était-il condamné par la raison publique, ou frappé par une force aveugle, fatalité ou hasard? Il est douloureux, quand on arrive au terme de la carrière publique de M. le comte Duchâtel, d'avoir à poser une pareille question ; il n'est pas difficile d'y répondre...

III.

M. Duchâtel subit avec tristesse ce démenti donné par l'injuste fortune à ses principes et à ses espérances. Pour le malheur de sa cause et de son pays, il n'avait aucune résignation. Son propre malheur le laissait plus calme. Il supporta

sans se plaindre ces deux cruelles épreuves : l'exil et l'inaction. L'exil cessa bientôt. L'inaction (j'entends la cessation de toute activité politique) dura jusqu'à la fin de ses jours. Il en souffrit beaucoup. Il ne s'en plaignit jamais. Sa vie avait été très-pleine ; elle restait incomplète. M. Guizot l'a dit ; il le savait bien. Cela s'appelait, dans cette langue si précise du dix-septième siècle, « ne pas remplir tout son génie. » Mais les vrais politiques engagent leur âme dans leurs opinions ; où elle était, elle reste. L'amère expérience ni la souffrance morale n'avaient, dans l'esprit d'un tel homme, rien changé aux aspirations de sa jeunesse, confirmées par les convictions de son âge mûr. Il aimait, il voulait la liberté dans l'ordre légal, non-seulement comme le droit imprescriptible du genre humain, mais comme une force d'impulsion indispensable à la marche des sociétés modernes ; et même après que cette force, faisant un jour explosion, l'avait subitement brisé, il l'aimait encore.

Je rends compte ici des impressions que les sincères entretiens du comte Duchâtel, après son retour en France, laissaient à tous ses amis. Il n'avait ni isolé son âme, ni borné sa curiosité naturelle, ni muré sa vie. Il lisait sans cesse, il causait beaucoup. Il avait cette faculté que loue Cicéron, il apprenait vite et n'oubliait rien (1). Son cabinet de travail était accessible toute la matinée à ses amis. Le soir ses salons s'ouvraient, avec une hospitalité magnifique, à deux sociétés longtemps rivales, que rapprochait un intel-

(1) *De Oratore*, III, 23.
« Res quidem se mea sententia sic habet, — ut, nisi quod quisque cito potuerit, nunquam omnino possit perdiscere... »

ligent accueil. Une femme distinguée, sa digne femme, qui s'était montrée courageuse aux jours du malheur, prêtait à ces réunions brillantes et à cet utile accord l'attrait de sa bonne grâce infinie. De nobles productions de l'art musical, exécutées avec ensemble et talent, de rares chefs-d'œuvre de la peinture ancienne et moderne, exposés aux regards des invités dans une galerie que le goût avait formée et qui survivra à son fondateur; toutes ces jouissances exquises faisaient de l'hôtel du comte Duchâtel, — entouré comme il l'était de sa belle famille, récemment accrue par l'heureux mariage de sa fille, — le rendez-vous de tous ceux qui, dans le maître de cette grande maison, aimaient à retrouver l'esprit libéral et conciliant, la haute et saine raison dont l'emploi supérieur, dans le gouvernement des hommes, avait illustré son nom.

M. Duchâtel n'était le Mécène de personne. Il ne protégeait pas les arts. Il les aimait. Le goût des arts allié à la richesse, quelle source de nobles plaisirs! Il aimait les arts avec ce généreux égoïsme qu'on eût appelé une passion, s'il n'eût été si clairvoyant. Lui, qui avait écrit sur la charité, il savait bien, devant un beau tableau, par où elle commence. « Trouver de beaux tableaux, les poursuivre, a dit une voix chère à l'Institut, s'en rendre maître, les contempler, voilà une série de drames intimes et d'émotions qui ne peuvent être dévoilés, mais que ceux-là comprendront qui ont la passion du beau (1). » M. Duchâtel avait passé par toutes ces

(1) Discours de M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, devant le cercueil du comte Duchâtel, le 9 novembre 1867.

épreuves de la possession. Après avoir joui de ses trésors en solitaire, une autre jouissance pour lui, presque aussi personnelle, était de les montrer au monde ; et, pour ne citer que la plus célèbre de ses acquisitions, c'est ainsi que toute la société de Paris avait pu, avant toute autre exposition, admirer ce chef-d'œuvre du vieil Ingres, cette blanche et suave image de la grâce virginale, revêtue comme d'un double voile par le sévère prestige de l'art et l'aimable dignité de l'innocence.

Quand M. Duchâtel avait été élu par l'Académie des Beaux-Arts, en 1846, il n'était encore que ministre. Il était loin d'avoir acquis le renom que son goût, déjà révélé, pour la grande peinture devait lui assurer plus tard. Le temps manquait à ces doux loisirs de l'amateur que le sort devait lui rendre un jour avec usure. Comme ministre, l'Académie voulut honorer en lui, dans le domaine des arts, l'action de cette initiative, toujours éveillée, dont nous avons vu les effets dans la politique. Ces titres de l'homme d'État à la distinction flatteuse qui l'avait fait depuis vingt ans votre confrère ont été récemment appréciés par un très-bon juge. Fonder les institutions d'où sortent les belles œuvres par les bons exemples et où se continuent les saines traditions, c'est la mission du pouvoir dans tous les temps. M. Duchâtel y contribua par tous les moyens que les Chambres législatives, qui d'ordinaire ne les prodiguent pas, mettaient à la disposition du ministre. L'hôtel de Cluny fut ouvert au public, et la curieuse collection créée par un savant amateur devint un des domaines de l'archéologie et de l'art français. Daguerre fut encouragé et récompensé au nom de l'État. Le tombeau de l'Empereur, gardé par ses vieux soldats, fut

décoré par la main des maîtres. La statue de Molière s'éleva, au centre de ce Paris d'autrefois, à quelques pas de son théâtre. Mais c'est surtout en fondant le Comité des monuments historiques que M. Duchâtel avait touché le cœur des vrais artistes. Cette belle institution, si elle ne préservait pas tant de constructions de tout genre auxquelles un avenir si peu attendu réservait une fin si prochaine, avait sauvé du moins ce patrimoine public de l'architecture française. Elle avait survécu à la chute du trône ; elle assurait à M. Duchâtel la reconnaissance de tous les amis de l'art sérieux que tant d'acquisitions intelligentes, tant d'exquises recherches, tant d'heureuses découvertes groupaient, dans les derniers temps, autour de son nom.

C'est dans le culte de ces nobles jouissances de l'esprit, sous toutes leurs formes les plus diverses, que s'écoulait cette grande existence ; l'âge avançait ; on peut dire que la vieillesse n'arrivait pas. Le mal soudain qui vint atteindre cette santé jusque-là florissante, ne laissa pas entrevoir dès l'abord les ravages qu'il y devait causer. L'esprit était resté intact dans sa lucidité et dans sa force ; il le fut toujours. Un an s'écoula dans une alternative inquiète entre la crainte et l'espérance ; puis tout à coup, à la veille d'un voyage qui promettait un ciel plus doux à cette organisation affaiblie, le public apprit avec une douloureuse surprise que le comte Duchâtel avait cessé de vivre.

Nous ne reviendrons pas sur des souvenirs qui n'ont pu s'effacer de nos esprits. Vous les voyez encore, Messieurs, ces deux hommes illustres qui avaient voulu suivre les premiers le deuil de M. Duchâtel, l'un, son plus grand, son plus fidèle ami politique, l'autre, qui avait été autrefois son plus

puissant contradicteur, réunis tous deux dans une affliction commune. Elle retentit encore, cette imposante voix qui saluait par un dernier adieu, devant un cercueil, « l'âme qui venait de quitter la terre, toute remplie des grandes vérités et des grandes nécessités morales et sociales de la religion chrétienne (1). » Quelques jours plus tard, sur ce sol même où il aimait à revenir et à se reposer, sur un des riants coteaux de cette Saintonge d'où le regard découvre la Gironde, brillant à l'horizon lointain comme la mer où elle se confond; à quelques pas de ce château de famille où s'était écoulée son heureuse enfance, où Mme Duchâtel et la duchesse de La Trémoïlle, sa bien-aimée fille, étaient venues l'attendre, où ces autres affections de sa vie, son fils, son gendre, son frère, avaient suivi son cercueil, — le comte Duchâtel recevait les derniers honneurs, non plus comme un grand de la terre ou comme un favori de la fortune; c'est au-devant de leur ami, pour l'accueillir et lui faire cortége une dernière fois, qu'étaient accourues ces populations des campagnes qui se pressaient autour de sa dépouille mortelle. C'est le suffrage universel, bien inspiré, qui rendait à une vie noblement utile ce témoignage d'affection, de gratitude et de respect désintéressé.

M. Duchâtel avait mérité ces simples et touchants hommages. Il était mort après vingt ans d'inaction; il n'avait pas été plus méconnu qu'oublié. Sans avoir jamais ni brigué ni redouté la popularité, partout où on le connaissait bien, il

---

(1) Discours de M. Guizot devant le cercueil du comte Duchâtel, le 9 novembre 1867.

l'avait eue. Les paysans et les artisans honoraient en lui ce fidèle serviteur du pays, que les plus grands politiques avaient associé à leur action, que les plus humbles esprits recherchaient par une sorte d'instinct de son importance dans le gouvernement de leurs intérêts. Il avait été un homme utile avec des sentiments élevés, une intelligence pratique après une éducation philosophique et libérale. Libéral, il l'était aussi par le cœur, c'est-à-dire comme il faut l'être pour le rester toujours. Dirai-je qu'il avait un certain mérite à se vouer ainsi au triomphe des idées modernes d'égalité et de progrès, quand le sort avait si bien servi son propre intérêt et lui rendait si facile la jouissance égoïste et désœuvrée d'une grande position? Ce serait lui rendre une justice dont il n'aurait pas voulu. Il allait naturellement, sans peine, au bien, au travail, à l'action, au dévouement, à la lutte intelligente pour toutes les généreuses conquêtes de cette civilisation qu'à vingt ans, nous l'avons vu, il jugeait si imparfaite. Il avait suivi sa vocation, la connaissant bien, sachant ce qu'elle lui demanderait d'efforts, de labeurs, de sacrifices de tout genre, et il y avait réussi sans en triompher; ni vaniteux, ni inconstant, ni défiant. Lui, qui eût été, dans un autre temps, un patricien tranquille et respecté, il avait voulu être, au XIXe siècle, par le seul effet de son mérite personnel, un citoyen utile à tous, ne se croyant pas quitte envers son pays pour s'être donné la peine de naître dans quelque château historique. Chez une nation comme la nôtre, où la politique est ce qu'il y a de plus facile pour la dispute et de plus difficile pour l'action, on dirait qu'elle n'est bien souvent que l'accessoire de la naissance, de la fortune ou du savoir. M. Duchâtel en

avait fait, dès l'aube de sa jeunesse et de sa raison, le principal objet de sa vie. Il y était arrivé par la vertu d'une vocation naturelle et d'un choix libre, et il avait donné cet exemple d'une laborieuse et patriotique activité aux heureux du monde qui ont le tort, trop souvent, de la dédaigner ou de s'en défier. Si j'osais résumer en quelques mots seulement une carrière si pleine, une vie si longtemps active, une nature si richement douée, — tels sont les traits qui en garderaient le mieux en moi le souvenir : une grande probité de cœur et d'esprit, servie par des facultés éminentes, et s'étant mise elle-même, librement et vaillamment, au service de l'intérêt public.

Une telle mémoire ne périra pas. D'imposants témoignages l'ont déjà consacrée. D'autres viendront, les uns attendus, les autres promis. Si le nom de M. Duchâtel avait dû périr, il vivrait par eux. Quant à moi, Messieurs, dois-je m'excuser de n'avoir invoqué, pour louer un confrère si regretté, que le souvenir d'une vieille amitié ?... Il arrive parfois qu'après ces funérailles qui ont rassemblé autour d'un cercueil une immense assistance, quand les grandes voix ont parlé, quand la foule s'est lentement écoulée, — un ami reste seul ; il attend que le bruit s'éloigne, il s'approche ; il médite un moment, le cœur ému, sur cette tombe qui vient de se fermer à jamais. Je suis cet ami. En daignant m'écouter, Messieurs, vous avez donné à ce simple hommage le prix qui s'attache, je n'ose dire à votre illustre suffrage, mais à votre bienveillante attention.

DES

RAPPORTS DE LA POLITIQUE

AVEC LES LETTRES

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies,
le 14 août 1868,

PAR

M. PRÉVOST-PARADOL
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

C'est le plus souvent en beaux vers que l'Académie française paye son tribut annuel à cette grande réunion de l'Institut, et cette séance même nous remettrait en mémoire la plus récente de nos pertes, si tant d'autres raisons ne nous défendaient d'ailleurs de l'oublier. Nous sommes tous tentés de chercher aujourd'hui des yeux ce spirituel confrère qui portait avec tant de vigueur le poids de sa longue vieillesse, si toutefois l'on peut appeler vieillesse le seul affaiblissement de notre enveloppe mortelle lorsque l'esprit qui l'habite a

conservé non-seulement l'activité et l'énergie de l'âge mûr, mais encore les vives passions et les charmantes illusions qui nous soutiennent au début de la vie. Certes M. Viennet ne nous eût point refusé cette année quelques-unes de ces fables qui ne prétendaient point sans doute égaler la poésie naïve et touchante, ni la grâce infinie du plus décourageant des modèles, mais auxquelles ne manquait pas du moins l'attrait d'une vivacité piquante, d'une malice ingénieuse et d'un tour vraiment français. Vous savez avec quelle honnêteté consciencieuse notre regrettable confrère a été mêlé en son temps aux luttes de la politique, et tout le monde sait mieux encore avec quelle passion il a, jusqu'à son dernier jour, aimé et cultivé les lettres. C'est donc nous occuper de lui en quelque sorte et lui rendre un indirect hommage que de nous demander s'il est vrai, comme on l'entend soutenir quelquefois de nos jours, que le développement de la politique soit contraire à la prospérité des lettres, et s'il faut chercher en effet dans cet envahissement de la politique la cause de la décadence littéraire qui se verrait, dit-on, parmi nous.

Et d'abord, cette décadence est-elle si marquée qu'elle soit incontestable? Question délicate, à laquelle il n'est pas aisé de répondre, car c'est juger d'un seul coup bien des œuvres et bien des hommes. Si pourtant je jette les yeux sur cet Institut, si je compte et si je pèse les noms qui l'honorent, il ne me semble point que, dans la première moitié de ce siècle, l'esprit français soit en perte, ni que la nation ait laissé sans accroissement sa gloire littéraire, ce noble héritage qui, plus inviolable que notre grandeur matérielle, est à l'abri de tout caprice du sort; car, si nous pouvons malheureusement cesser d'y ajouter, aucune faute du moins n'est capable de nous

le ravir. Cet héritage s'est cependant accru pendant la première moitié de ce siècle, surtout pendant les dernières années de la Restauration et les premières années du gouvernement de Juillet, et l'on ne peut certainement prétendre que la politique faisait alors silence pour venir en aide aux lettres. Si, d'autre part, on veut chercher plus près de nous des signes plus visibles de cet affaiblissement littéraire, et s'en tenir aux vingt dernières années, comment éviter alors de reconnaître que c'est précisément pendant le silence de la politique que cette langueur des lettres aurait commencé? Ce silence a-t-il été fécond? La politique s'était retirée et avait laissé la place vide; cette place, qui l'a prise? est-ce la passion des lettres? Non certes. Nous savons tous, Messieurs, quelles passions moins hautes et moins pures se sont aussitôt donné carrière.

Comment expliquerait-on d'ailleurs cet antagonisme entre la politique et les lettres? Il suffit d'un peu de réflexion pour voir qu'il existe, au contraire, entre la politique et les lettres un échange perpétuel et inévitable de secours et de services. La politique, qui est, après tout, l'art de n'employer que la moindre force nécessaire pour la conduite des affaires humaines, et d'agir sur la volonté par la puissance de la raison, n'est-elle pas amenée à emprunter sans cesse à l'art de parler et d'écrire les moyens de persuader, qui sont tous du ressort des lettres? Et, par un juste retour, elle a enrichi le domaine des lettres de quelques-unes des plus grandes œuvres qui aient encore honoré l'esprit humain.

Ne relèvent-elles pas de la politique, les œuvres des philosophes qui ont écrit sur les tendances des sociétés humaines et sur l'organisation des États? Quel appauvrissement pour

les lettres si vous en retranchiez tant de méditations profondes et de démonstrations éloquentes? La perte d'une partie des œuvres politiques d'Aristote n'est-elle pas un deuil pour les lettres aussi bien que pour la science du gouvernement? Platon renonce-t-il au charme élevé de sa parole quand il traite de la *République* et des *Lois*, et les conseils que Xénophon prête à Socrate causant avec un jeune ambitieux ont-ils moins de grâce et d'esprit que le reste de ses dialogues? Quelle fête a été pour les amis des lettres la restitution de ce traité de Cicéron sur la *République*, qui a trouvé aussitôt dans notre pays et dans cet Institut un interprète digne de ce grand sujet et de ce grand homme! Si nous considérons des temps plus rapprochés de nous, plus d'un nom illustre viendrait sur nos lèvres. Les lettres françaises comptent à bon droit parmi leurs trésors la profonde justesse et le vif éclat de *l'Esprit des lois*. Plus près de nous encore, un des membres les plus regrettés de notre Académie a tracé de la démocratie américaine un tableau dont nous avons pu apprécier plus tard la fidélité frappante, et qui contenait en partie, mais en partie seulement, notre propre histoire. Ces grandes études sur les États, Messieurs, appartiennent aux lettres, au même titre que les plus belles pages d'un Buffon ou d'un Cuvier sur la nature. Et si l'on peut atteindre les plus hauts sommets de la gloire littéraire en comprenant et en décrivant avec une éloquente clarté les révolutions physiques de notre demeure terrestre, une gloire non moins élevée est promise à qui sait comprendre et décrire le spectacle plus agité encore, plus instructif et plus émouvant pour notre âme, de l'homme vivant en société, créant des lois et cherchant la justice.

L'histoire, qui est une des plus riches provinces de la république des lettres, ne doit-elle pas à la politique ses inspirations les plus heureuses et ses succès les plus durables? C'est en vain qu'on a parfois interdit à l'historien d'écrire pour prouver, et qu'on a voulu pousser son impartialité jusqu'à l'indifférence. La nature de l'esprit humain se refuse à cette mutilation volontaire, et les plus belles œuvres de l'histoire sont celles où le goût de la vérité subsiste à côté d'une passion noble. Hérodote a écrit pour célébrer la gloire de la race hellénique et la défaite des Barbares, Thucydide pour flétrir les ambitieux qui ont déchiré la Grèce et les démagogues qui l'ont perdue, Tite-Live pour perpétuer la grandeur de Rome, et Tacite pour relever la dignité du genre humain. On a souvent comparé de tels écrits à des monuments de bronze; oui, c'est un bronze qui a passé par la flamme, car sa beauté et sa durée lui viennent de ce feu puissant qui est caché dans l'âme humaine, et qu'une émotion forte en fait jaillir. De nos jours même, Messieurs, si vous avez couronné comme l'œuvre la plus éminente de notre littérature contemporaine une vaste et savante composition d'histoire, est-ce seulement à l'importance du sujet, à l'art simple de ce grand récit, à la clarté transparente du langage qu'il faut attribuer votre choix unanime? Vous avez, en outre, été touchés de voir se dégager de la conclusion de cet éloquent ouvrage deux sentiments politiques qui en sont pour ainsi dire la morale, et qu'il doit contribuer à répandre : la passion de la grandeur française et l'amour éclairé de la liberté.

Mais la politique ne peut se contenter d'inspirer des traités théoriques sur l'art du gouvernement, et d'ennoblir l'his-

toire en lui donnant un but élevé ; elle a besoin de moyens plus directs pour agir sur les esprits, et ces moyens, loin d'être contraires ou seulement étrangers aux lettres, constituent deux genres de littérature, dont l'un est aussi ancien que les sociétés humaines, et dont l'autre, plus récent, s'est fait une place considérable dans le monde moderne. Le premier de ces moyens d'action est l'éloquence délibérative ; le second s'appelle d'un mot nouveau comme la chose qu'il représente, le journalisme. Vous me reprocheriez avec raison d'insister inutilement sur les œuvres immortelles dont l'éloquence politique, depuis que le genre humain en recueille les traces, a enrichi la littérature. Certes les hommes ont délibéré avant d'écrire, et de même qu'un poëte anglais a dit en vers touchants qu'un cimetière de campagne peut bien contenir un Cromwell resté inconnu et innocent, plus d'un Démosthène ignoré a dû emporter par l'éloquence, au sein de quelque forêt ou au bord de quelque fleuve, les déterminations de nos sauvages aïeux. Mais, pour nous en tenir à deux ou trois noms que ce genre de gloire a inscrits pour jamais dans les annales humaines, quelle place tiennent dans l'histoire des lettres un Périclès, un Démosthène, un Cicéron ! On dit encore le siècle de Périclès, tant a été profonde la trace de cet homme qui, sans autorité légale, sans soldats, sans titre, sans magistrature même, gouvernait uniquement et presque absolument au moyen de la parole, par une sorte de confusion admirable entre la raison éloquente et le pouvoir qui était bien digne de la cité de Minerve. Cependant le nom de Démosthène brille peut-être, dans l'histoire commune de la politique et des lettres, d'un éclat plus vif encore ; car le malheur achève la gloire, et quoi de plus dif-

ficile d'ailleurs que d'arracher à une nation défaillante et menacée ce suprême effort qui lui permet du moins de mourir avec honneur ? Certes Démosthène était irréfutable, même au point de vue de la froide raison, car mieux vaut cent fois tenter la fortune, bien qu'avec des armes inégales, quand l'inaction a les mêmes conséquences que la défaite et ne conduit pas vers une perte moins assurée ; mais c'est là une de ces vérités dures que le comble de l'art et du génie est de faire accepter par la foule, et Démosthène, qui a élevé de la sorte un peuple expirant au-dessus de lui-même, a mérité ainsi de devenir parmi les hommes le symbole vivant de l'éloquence. C'est pour des raisons assez semblables que le nom de Cicéron a grandi d'âge en âge, et sa défaite, après tant de chefs-d'œuvre oratoires, rehausse encore sa renommée. Plus le monde vieillira, et plus la sympathie des honnêtes gens et des hommes éclairés sera vive pour ce grand et bon citoyen qui, après avoir châtié Catilina et lutté contre César, est tombé sous le vil accord d'Antoine et d'Octave. Je m'arrête, Messieurs, car si j'allais chercher plus près de nous des exemples de cette union de la politique et des lettres dans l'éloquence, j'en rencontrerais de si récents, ou, pour mieux dire, de si actuels, que le devoir de louer les présents autant qu'ils le méritent gênerait ma parole et reculerait les bornes déjà trop éloignées de ce discours.

Il est de la nature du journalisme de susciter plus de griefs et de créer plus de ressentiments que l'éloquence délibérative; mais, quand on a cité le glorieux pseudonyme de Junius, les noms de Swift et de Bolingbroke en Angleterre, et chez nous les noms de Chateaubriand et de Benjamin Constant, sans ajouter d'autres noms présents à toutes les mémoires, il est

bien difficile de contester que ce soit un genre de littérature qui a, comme tous les genres, ses règles, ses modèles et ses chefs-d'œuvre même, bien qu'en général la durée leur fasse défaut. C'est qu'un journal, comme le mot l'indique, est surtout la chose du jour, et vise à produire un effet immédiat plutôt qu'à laisser un long souvenir. Néanmoins, Messieurs, je demande avec quelque confiance à quiconque s'est jamais mêlé d'écrire, si ce sont de médiocres qualités littéraires que la clarté, la concision et la force, et ce sont là les vraies conditions du journalisme. Si vous ajoutez à ces qualités littéraires la belle condition que Caton imposait à l'orateur en l'appelant *vir bonus dicendi peritus,* et si vous supposez que le publiciste est intègre, de bonne foi, indépendant à l'égard du pouvoir, ferme contre les passions injustes, et dédaigneux d'une popularité trop facile, n'aurez-vous point porté assez haut cet art indispensable aux sociétés modernes pour lui donner pleinement droit de cité dans les régions élevées de la littérature? Mais, dira-t-on, ces conditions sont rarement atteintes. Soit; mais dans combien d'autres genres littéraires la plupart de ceux qui les suivent ne restent-ils pas au-dessous des sévères conditions de leur art? L'éloquence du barreau, par exemple, est justement honorée, et compte dans cet Institut d'illustres représentants; quoi de pire cependant qu'un mauvais avocat, j'entends qu'un avocat devenu indifférent au juste et à l'injuste, prêt pour toutes les causes, parlant sans embarras contre l'évidence, et capable de tout contre la saine raison et le bon droit? Cette honteuse corruption d'un des plus nobles emplois de la parole humaine fait-elle déchoir le barreau dans l'estime publique, et porte-t-elle atteinte à l'éclat de ce

grand art? En aucune manière, et c'est justice. Il est vrai que le journalisme est plus entouré de la foule, et que sa voix est plus retentissante, si bien qu'un mauvais journaliste attire plus d'attention et fait plus de bruit que cent mauvais avocats. Mais, si le scandale est grand, il est court; toutes ces feuilles, à peine noircies, sont emportées par le fleuve du temps comme une écume légère; rarement il en surnage quelques-unes qui réveillent quelque grand souvenir; le mauvais, le médiocre même, s'écoulent avec une incroyable vitesse, le bon ne leur survit guère, l'excellent seul est à peine compté.

C'est cependant cette multiplicité et cette brièveté des œuvres du journalisme qui servent quelquefois d'arguments pour soutenir que, de ce côté du moins, la politique a fait tort à la littérature. Veut-on dire par là que ceux qui écrivent dans les journaux auraient sans les journaux fait de bons vers, de bons romans, de bonnes comédies? Le journalisme est bien innocent de ces détournements intellectuels dont on l'accuse; il séduit, il est vrai, par sa facilité apparente, des jeunes gens qui peut-être auraient fait de mauvais vers, de mauvaises comédies ou de mauvais romans, et qui, neuf fois sur dix, les font tout de même; mais il n'a étouffé chez personne le grand instinct qui donne l'art d'écrire, et il amortit encore moins le mouvement intérieur qui pousse toujours à produire ceux que la nature a doués d'une fécondité véritable. Est-ce aujourd'hui la foule qui manque dans les voies littéraires autres que le journalisme? Ne se fabrique-t-il pas chaque année, en dehors des journaux, une quantité raisonnable de prose et de vers? Mais le génie n'y est pas, s'écrie-t-on. D'accord, mais à qui la faute? Est-ce les journaux qui

l'accaparent? On y verrait alors le génie déborder? Ils ne méritent pas, hélas! un si beau reproche. Notre confrère M. Viennet aurait pu nous conter, sur cette querelle des divers genres de littérature, s'accusant mutuellement de leur stérilité, quelque jolie fable. Il nous aurait montré, par exemple, plusieurs ruisseaux appauvris coulant péniblement à travers la campagne et se reprochant l'un à l'autre d'avoir causé leur indigence. — Qui m'a pris mon eau? dirait celui-ci; n'est-ce pas mon voisin? — Parlez pour vous, répondrait l'autre, vous me dérobez la mienne. Et la querelle pourrait durer jusqu'à ce que la source élevée de laquelle tous découlent prît la parole à son tour, pour leur apprendre qu'une main toute-puissante a réduit pour un temps et pour tous le flot mystérieux qui les nourrit.

De toute manière, ce n'est point porter remède à cette stérilité passagère que d'exhorter les lettres à se séparer de la politique, à laquelle les unit, comme on le voit aisément, une antique et féconde alliance, et les écrivains suivraient un conseil funeste s'ils aimaient, comme on le dit quelquefois, les lettres pour elles-mêmes. Le culte de l'art pour l'art a été en tout temps le chemin de l'afféterie, de la subtilité prétentieuse et de la médiocrité. Les Muses sont femmes, dit-on; c'est pourquoi elles veulent quelque fierté chez ceux qui les aiment, et passer sa vie à leurs genoux n'est pas le vrai moyen de leur plaire. Elles ne refusent pas tout, sans doute, à l'importunité du suppliant obstiné qui les implore; mais leurs faveurs les plus précieuses sont réservées au mortel courageux qui, en allant à son travail, les salue avec un mâle amour, qui, sans rester en contemplation devant elles, songe à leur beauté au milieu

des combats de la vie, qui les prend en esprit pour compagnes de ses fatigues, pour témoins de ses efforts, pour consolatrices de ses épreuves, et qui leur apporte enfin, comme un tribut digne d'elles, de grandes pensées et de généreuses espérances : voilà ceux d'entre nous qu'elles accueillent le plus souvent d'un divin sourire, qu'elles font passer brusquement à travers la foule banale de leurs adorateurs ordinaires et que leur juste caprice revêt d'immortalité.

MON VOYAGE

(13 JUILLET 1869)

PAR

M. CAMILLE DOUCET
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies,
le 14 août 1869.

Je ne recherchais pas l'honneur que l'on m'impose;
Le silence me plaît... pour beaucoup de raisons;
Mais à notre programme il manquait quelque chose:
Les petits vers font bien après la grande prose;
— Et tout finit par des chansons.

Donc, vers la fin de juin, pour quatre ou cinq semaines,
J'allais partir..., j'allais voir les monts et les plaines;
Quand notre président me dit: C'est votre tour...
Avant le quatorze août vous serez de retour;

Pour la réunion que ce jour-là ramène,
Faites-nous quelques vers, un poëme, une scène,
Un conte... moins que rien...
— La belle occasion
Que j'avais d'être absent, ou de répondre : Non !
— Mais l'échéance était si loin!... en perspective,
Rien ne semble devoir arriver..... tout arrive.
A vous, chers auditeurs, je n'avais pas songé,
Je promis... je partis ! vieil enfant en congé !

Dès la première nuit, dans l'express de Marseille,
Je me disais : Faisons pour eux quelque merveille ;
Jusqu'aux plus hauts sommets essayânt de monter,
Ma muse rajeunie aimerait à chanter...
Chantons !...
— Le train s'arrête... ô grandeur et ruine !
Nous étions à Mâcon... Mâcon de Lamartine !
— Aigle né dans un nid de cygne... c'est de là
Que, pour planer dans tous les cieux, il s'envola.
Là nos pères ont vu grandir l'amant d'Elvire ;
Là, jeune homme, il médite, et, vieillard, il soupire ;
Là, glorieux lutteur, par le temps seul vaincu,
Il tombe... et chante encore après qu'il a vécu !
Là nous avons scellé, par lui-même choisie,
La tombe du poëte... et de la poésie !

Par la folle vapeur vainement emporté,
Près de notre grand mort je me sentais resté.

Tout à coup... Sa douleur eût égalé la mienne.....
Lamartine en pleurant aurait salué Vienne!
— De notre cher Ponsard, Vienne, berceau romain,
Où *Lucrèce* naquit, un laurier à la main;
Vienne, qui, par ce fils heureuse et couronnée,
Après chaque succès l'attendait chaque année,
Et qui viendra demain, n'ayant plus d'autre orgueil,
Au pied d'une statue agenouiller son deuil!

— Quand parut ce jeune homme aux allures hardies,
Chantant le vieil Homère entre deux tragédies,
Comme au premier Sophocle Eschyle triomphant,
Lamartine à Ponsard avait dit: Bien, enfant!
Puis, voyant Marcellus mourir avant Auguste,
Lamartine trouva la mort deux fois injuste.
— De ses regrets alors confident par hasard,
J'ai vu saigner son cœur à travers son regard;
Il semblait qu'enviant celui qu'il allait suivre.
Lamartine à Ponsard s'indignât de survivre.
— Aujourd'hui tous les deux dorment sous le granit;
La mort tantôt sépare et tantôt réunit.

Je ne donnerais pas pour une nuit meilleure
Cette mauvaise nuit qui passa comme une heure;
Rien ne m'eût consolé, vieux maître, jeune ami,
Lorsque j'étais si près de vous, d'avoir dormi!

Avouons cependant que, pour un honnête homme
Qui, dans un *coupé-lit*, comptait faire un bon somme

Et qui pour son plaisir prétendait voyager,
Ce début était peu propre à l'encourager!

Le soleil reparut, et pour les Pyrénées
Nous partîmes bientôt à petites journées,
Heureux de contempler, tout le long du chemin,
Les chefs-d'œuvre éternels qu'y sema l'art romain.

Un beau jour nous devions, en passant par Narbonne,
Sur la foi de Nadaud aller voir... Carcassonne;
— C'était le huit juillet, jeudi, jour d'Institut!
Mon cœur suivit sa pente et tourna vers ce but.
— A trois heures, pensai-je, ils seront en séance,
Et moi... — du quatorze août j'oubliais l'échéance;
— Comme un méchant point noir, sans rime ni raison,
Elle vint tout à coup m'assombrir l'horizon.
— Que faire?... reculer ne serait pas honnête;
Il faudra, bien ou mal, acquitter cette dette...
De quelque beau sujet m'inspirant par hasard...
— Quoi!... des grands vers après Lamartine et Ponsard!

Garde-t'en bien, sembla me dire
Une voix que je connaissais,
— Mordante comme la satire
Et fière comme le succès!

Garde-t'en bien, poursuivit-elle
D'un ton plus doux et moins railleur;
Qu'un vieil ami soit ton modèle,
Tu n'en peux choisir un meilleur.

Nul, même au jour le plus néfaste,
N'avait vu faiblir son grand cœur ;
Pareil au vieux Franc Arbogaste,
Il ne connaissait pas la peur.

Pourtant, des combats de la scène
En sage s'étant détourné,
Il abandonna Melpomène,
Avant d'en être abandonné.

Sa raison avait su comprendre,
Et, l'ayant compris, l'arrêta,
Qu'il est bon parfois de descendre...
C'est en descendant qu'il monta !

Pour une couronne de lierre
Déposant des lauriers douteux,
A la muse familière
Il consacra ses derniers feux.

Jamais alors... que Dieu préserve
Les méchants qu'en faute il surprit,
Le satire n'eut plus de verve,
Jamais la fable plus d'esprit.

— J'étais là quand, l'autre semaine,
L'instituteur, qui s'y connaît,
Dit qu'il s'appelait La Fontaine,
Avant de s'appeler Viennet !

— Viennet !... qu'entends-je ? m'écriai-je...
— C'est lui qui dort sous ces rosiers,
Dont le doux parfum le protége.
— Où sommes-nous donc ?
— A Béziers !

Pour la troisième fois, sur une tombe amie,
En moins de huit jours, m'inclinant,
Mes regrets rencontraient encore maintenant
Les regrets de l'Académie !

Pour la troisième fois, me reportant vers vous :
C'est là que le doyen de nos doyens repose,
Me dis-je... et qu'il nous attend tous.
A ses rosiers alors je cueillis une rose...
Immortelle... hélas ! comme nous !

Tristesse et gaîté, tout s'efface ;
— Sans attendre le lendemain,
Je continuai mon chemin ;
Mais en me disant qu'un Romain
Chez lui rentrerait à ma place.

Je me disais aussi : Le conseil a du bon.
Fi de ces vers pompeux dont le public s'effraie ;
— Mieux vaut un conte vif et piquant, qui l'égaie,
Une fable... ou plutôt quelque anecdote vraie.

Mon voyage sera très-long...
Très-amusant, j'espère... en surprises fécond!
Un sujet seul me manque... en route,
J'aurai bientôt trouvé mon affaire sans doute.

Sur ce, plus léger, plus content,
J'arrive à Luchon... me flattant
D'y travailler pour vous... m'en faisant une fête.
— A me bien installer pour un mois je m'apprête.

Un mois de paradis! dans ce pays si beau!
— Pour commencer, avec le docteur qui m'appelle,
Je m'en vais à Ferras-Nouvelle
Boire mon premier verre d'eau.

— De ces paisibles lieux, où la Source se cache,
Quel événement singulier
A troublé tout à coup le calme hospitalier?
Que se passe-t-il donc, docteur?
— Rien, que je sache!
— Cependant...
— Oui, c'est vrai... parlant haut, parlant bas,
Les buveurs, qui ne boivent pas,
Vont... viennent... marchant à grands pas
— De tant d'émotion quelque accident est cause.
— Non... déjà je l'aurais appris;
D'ailleurs ils semblent tous moins émus que surpris;
Je crois plutôt que de Paris
Il est arrivé quelque chose.

Il était arrivé quelque chose, en effet.
— Adieu... je pars!... me dit un jeune sous-préfet,
Qui passait dans une calèche.
— Adieu, mon bon docteur, je pars pour tout à fait,
Dit à mon voisin stupéfait
Un candidat... qui se dépêche.

Adieu!... disaient ceux-là... Je pars, disaient ceux-ci.
— Avez-vous lu le manifeste?
— C'est magnifique!...
— C'est funeste!...
Je jouais à la baisse!
— Peste!
— Les ministres s'en vont!
— Bah!
— Je m'en vais aussi!
— Pour moi, qui comprends mal quelle mouche les pique,
Saluant d'un air ironique
Ces martyrs de la politique,
Je répondais gaîment : Adieu!... je reste ici.

Des arts heureuse indépendance!
Des lettres douce liberté!...
C'est pour vous que, couché sous son hêtre... en cadence
Le berger de Virgile autrefois a chanté!
Comme il vous aimait, je vous aime;
Sous quelque arbuste, comme lui,
Pour vous je chanterai de même,
— Une autre fois... pas aujourd'hui!

Libre de tout souci, n'ayant rien qui me presse,
Du repos, en revanche, ayant très-grand besoin,
Je veux me livrer dans mon coin
Aux délices de la paresse.
Plaignant nos voyageurs, qui sont déjà bien loin,
Et qui vont, c'est plus que probable,
Passer une nuit détestable,
Je rentre... et trouve sur ma table
Un télégramme qui m'attend.
Je l'ouvre... — « Pour Paris repartez à l'instant! »

A l'instant je repars!... Et ce charmant voyage
Qui, de tous les plaisirs nous offrant le mirage,
Promettait presque trop... et ne tint pas assez;
Il est fini!
— Mes vers... ne sont pas commencés!

INAUGURATION DE LA STATUE

DE

F. PONSARD

A VIENNE (ISÈRE)

PAR M. ÉMILE AUGIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le 15 mai 1870.

Du génie ici-bas c'est l'éternelle histoire
Qu'il soit payé par nous d'un dédain passager;
Il semble que son siècle, envieux de sa gloire,
Le sentant immortel, le traite en étranger.

Il vit souffrant, en proie à la dispute humaine,
Pauvre triomphateur par l'esclave insulté,
Jusqu'au jour où la mort le couche sur l'arène
Et le moule en airain pour la postérité.

En le voyant tomber l'injustice s'est tue :
Une admiration semblable au repentir
Sur un socle de marbre élève la statue ;
La palme du vainqueur est rendue au martyr.

Salut, Ponsard ! salut, illustre et cher poëte !
Lorsque nous t'avons dit adieu, le jour fatal,
Nous savions qu'il n'était pas loin le jour de fête
Où nous te reverrions sur un blanc piédestal.

Que le dénigrement ait tourmenté ta vie,
Que l'on t'ait contesté ton rang parmi les forts,
Qu'importent maintenant les fureurs de l'envie ?
Il n'est pas d'insulteurs au triomphe des morts.

Te voilà revenu pour toujours dans ta ville,
Tranquillement assis sur un trône d'airain,
Le seul que n'atteint pas la tempête civile,
Le trône du travail idéal et serein !

Pour te mieux accueillir, la cité maternelle
A convoqué le ban des pays d'alentour ;
Dans la foule accourue à la bonne nouvelle,
Tous tes amis sont là, saluant ton retour.

Tous ?... Hélas ! des absents il faut qu'on se souvienne.
Beaucoup manquent ici qui t'ont reçu là-haut :
Dézé, Béguin, Thénard, Terrien, enfant de Vienne,
Bixio, Durand-Formas, mais avant tout Reynaud !

Lorsqu'on parle de toi, lorsque c'est moi qui parle,
Le premier nom qui vienne aux lèvres, c'est son nom.
Il nous a bien aimés tous les deux, notre Charle !
J'avais son dévouement, toi sa dévotion.

Ah ! que n'a-t-il vécu jusqu'à l'heure bénie
Où l'ange du foyer, entrant dans ta maison,
Te rendait le bonheur, le travail, le génie,
Et fécondait en toi la nouvelle moisson !

Qu'il eût remercié du meilleur de son âme
Celle qui, relevant ton antique vertu,
Fut ta dernière joie et ta dernière flamme,
L'Antigone au cœur fort de ce cœur abattu !

Elle ! c'est elle à qui nous devons *Galilée*
Et les rugissements du *Lion* en courroux ;
Plus encor ! nous devons à sa beauté voilée
Cet enfant, ta vivante image parmi nous.

Son premier bégaîment charme ta dernière heure.....
Mais, orphelin parmi les orphelins heureux,
Il aura, pour connaître un jour celui qu'il pleure,
Ton œuvre et ta statue en bronze toutes deux.

Sa mère et tes amis lui conteront le reste,
Ta ferme loyauté, la grâce de ton cœur,
Sa faiblesse souvent, — mais à toi seul funeste, —
Ta naïveté fine et son charme vainqueur.

Toi, cependant, assis au centre de la ville,
Comme un Terme au milieu du forum agité,
Tu verras s'écouler sous ton pied immobile
Le flot respectueux de la postérité.

Mais tu conserveras l'attitude rêveuse
Que la Muse immortelle imprime à ses élus,
Et tes yeux, poursuivant l'idée impérieuse,
Vers les choses d'en bas ne se baisseront plus.

TABLE DES MATIÈRES

I. — DISCOURS DE RÉCEPTION (1866-1870).

DEUXIÈME PARTIE.

Pages.

Discours de M. Camille Doucet, prononcé dans la séance publique du 22 février 1866, en venant prendre séance à la place de M. Alfred de Vigny. 3

Réponse de M. Sandeau, directeur de l'Académie française, au discours de M. Camille Doucet. 31

Discours de M. Prévost-Paradol, prononcé dans la séance publique du 8 mars 1866, en venant prendre séance à la place de M. Ampère. . . 49

Réponse de M. Guizot, directeur de l'Académie française, au discours de M. Prévost-Paradol. 71

Discours de M. Cuvillier-Fleury, prononcé dans la séance publique du 11 avril 1867, en venant prendre séance à la place de M. Dupin. . . 89

Réponse de M. Nisard, directeur de l'Académie française, au discours de M. Cuvillier-Fleury. 127

Discours de M. l'abbé Gratry, prononcé dans la séance publique du 26 mars 1868, en venant prendre séance à la place de M. de Barante. 151

Réponse de M. Vitet, directeur de l'Académie française, au discours de M. l'abbé Gratry 177

Discours de M. Jules Favre, prononcé dans la séance publique du 23 avril 1868, en venant prendre séance à la place de M. Victor Cousin. . 205

Réponse de M. de Rémusat, directeur de l'Académie française, au discours de M. Jules Favre. 241

Discours de M. Autran, prononcé dans la séance publique du 8 avril 1869, en venant prendre séance à la place de M. Ponsard. 265

Pages.

Réponse de M. Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française, au discours de M. Autran. 289

Discours de M. Bernard, prononcé dans la séance publique du 27 mai 1869, en venant prendre séance à la place de M. Flourens. 319

Réponse de M. Patin, directeur de l'Académie française, au discours de M. Bernard. 343

Discours de M. de Champagny, prononcé dans la séance publique du 10 mars 1870, en venant prendre séance à la place de M. Berryer. . . 361

Réponse de M. Silvestre de Sacy, directeur de l'Académie française, au discours de M. de Champagny. 403

Discours de M. d'Haussonville, prononcé dans la séance publique du 31 mars 1870, en venant prendre séance à la place de M. Viennet. . . 425

Réponse de M. Saint-Marc-Girardin, directeur de l'Académie française, au discours de M. d'Haussonville 457

Discours de M. Barbier, prononcé dans la séance publique du 17 mai 1870, en venant prendre séance à la place de M. Empis. 483

Réponse de M. Silvestre de Sacy, directeur de l'Académie française, au discours de M. Barbier. 509

II. — DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU (1866-1870).

DEUXIÈME PARTIE.

Discours de M. Dufaure, directeur de l'Académie française, prononcé le 20 décembre 1866. 531

Discours de M. le comte de Falloux, directeur de l'Académie française, prononcé le 29 août 1867. 551

Discours de M. le comte de Carné, directeur de l'Académie française, prononcé le 20 août 1868. 575

Discours de M. Prévost-Paradol, directeur de l'Académie française, prononcé le 9 décembre 1869. 593

Allocution prononcée par M. Legouvé, directeur de l'Académie française, le 23 novembre 1871. 607

III. — RAPPORTS DES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS (1866-1870).

DEUXIÈME PARTIE.

Pages.

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1866 615

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1867 629

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1868 647

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1869 661

Rapport de M. Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1870 675

IV. — DISCOURS ET PIÈCES DIVERSES LUS DANS DES SÉANCES PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE (1866-1870).

DEUXIÈME PARTIE.

Des effets de l'Esprit Littéraire dans les sciences et de l'Esprit Scientifique dans les lettres, lecture faite à la séance trimestrielle du 4 avril 1866, par M. Prévost-Paradol, membre de l'Institut 701

Discours pour l'inauguration du buste de Collin d'Harleville, à Maintenon, prononcé le dimanche 27 mai 1866, par M. Camille Doucet, membre de l'Académie. — La députation était composée de M. le duc de Noailles et de M. Camille Doucet, chancelier de l'Académie 713

Discours pour l'inauguration du monument de Mézeray, à Argentan, prononcé le dimanche 16 septembre 1866, par M. Patin, directeur de l'Académie 717

Pages.

Discours pour l'inauguration de la statue de Rotrou, à Dreux, prononcé le dimanche 30 juin 1867, par M. de Falloux, directeur. 727

Discours prononcé par M. E. Legouvé 733

Notice historique sur le comte Tanneguy Duchatel, lue dans la séance générale de l'Institut, le mercredi 8 janvier 1868, par M. Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française. 741

Des rapports de la politique avec les lettres, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le 14 août 1868, par M. Prévost-Paradol, membre de l'Académie française 773

Mon voyage (13 juillet 1869), par M. Camille Doucet, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le 14 août 1869. 785

Inauguration de la statue de F. Ponsard, à Vienne (Isère), par M. Émile Augier, membre de l'Académie française, le 15 mai 1870. 795

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.